

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PUBLIÉES PAR SON FRÈRE, PRÊTRE DU DIOCESE DE BEAUVAIS

TOME XIII

CORRESPONDANCE INÉDITE

III

1879 à 1882



PARIS

DESCLEE, DE BROUWER & C^{ie} | VICTOR RETAUX, LIBR.-EDITEUR
30, RUE SAINT-SULPICE, 30 | 32, RUE BONAPARTE, 82

1902

Tous droits réservés



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

CORRESPONDANCE INÉDITE

III

1879 à 1882

DES MÊMES AUTEURS

J.-B. Aubry, Missionnaire, Théologien, 1 v. in-12	3 fr. 50
Les Chinois chez eux, 1 vol. in-8, illustré.	4 fr. 00
La Méthode des Études sacrées en France, 2 ^e ÉDITION, 1 vol. in-8	6 fr. 00
Les Grands-Séminaires, 1 vol. grand in-8, 700 p.	8 fr. 00
Mélanges philosophiques, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Théorie catholique des Sciences, 1 vol. in-8	6 fr. 00
Le Christianisme, la Foi, les Missions, 1 v. in-8.	6 fr. 00
L'Église, le Pape, le Surnaturel, 1 vol. in-8	6 fr. 00
Méditations sacerdotales, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Études sur l'Écriture-Sainte, 1 vol. in-8, 768 p.	7 fr. 50
Le radicalisme du sacrifice, 2^e ÉDITION, 1 vol. in-32	0 fr. 30
Cours d'Histoire ecclésiastique, 2 vol. in-8	12 fr. 00
Introduction à l'étude des Sciences sacrées et conseils pratiques aux étudiants, 1 v. in-8.	6 fr. 00
Correspondance inédite (1861 à 1875), TOME I^{er}. 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Correspondance inédite (1875 à 1878), TOME II. 1 vol. in-8.	6 fr. 00

(Chaque volume se vend séparément.)

IMPRIMATUR :

Cameraci, die vigesimo quinto Martii 1902.

EM. LOBBEDEY, S. T. D.

VICARIUS GENERALIS

LETTRE CCCLIV

A. M. l'abbé Boulenger

Mon-You-Sé, 6 janvier 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Veillez dire à la Sœur St-Louis de Gonzague, dont vous me communiquez la lettre, que je suis toujours heureux de son souvenir. Je lui demande, surtout au moment où je m'enfonce dans ces tristes pays (*), de prier toujours et de faire prier pour moi ; car j'en aurai de plus en plus besoin.

Merci également de votre souvenir pour moi à *Notre-Dame de Liesse*. Nous y étions ensemble, en 1868. Je sais bien que vous ne m'oubliez dans aucune des circonstances un peu importantes de votre vie ; et vous n'ignorez pas non plus que votre souvenir est avec moi partout où je vais. Depuis le commencement de ce fatigant voyage, je cause sans cesse avec vous, tantôt au sommet de nos montagnes rocheuses, tantôt au fond des vallées ou dans les anfractuosités des ravins. C'est mon habitude, pendant la marche, de repasser mes souvenirs ; je le fais aujourd'hui d'autant plus volontiers, que le pays où je passe est triste et désert, et que je sens instinctivement le besoin de le peupler un peu. Le bon Dieu nous rendra sans doute au ciel ce que nous avons quitté. Que la vie d'un missionnaire serait triste sans cette pensée, et que l'isolement où je vais me trouver désormais serait

1. Le P. Aubry allait prendre possession de son nouveau district. — V. Tom. XII, Lettre CCCLII.

désolant ! Mais je suis bien content et plein d'espérance. Je traverse des pays déserts et incultes dont l'aspect fait, en ce sens, une grande impression sur mon âme.

D'après l'*Univers*, que je ne lirai plus désormais qu'une fois l'an, à la Capitale, la situation de la France me semble désolante, et on ne trouve plus d'expression pour en dire sa pensée. On est sans parole, et l'impression qui s'impose est celle-ci : « Attendons la fin, et sauvons au moins notre âme ! »

Les crins rouges renfermés dans cette lettre ne sont pas un souvenir de pèlerinage, mais une partie de la barbe d'un Bouddha horrible, aux pieds duquel je me suis reposé au bord de la route. Il était là, solitaire, dans un édicule ; je passais, bien fatigué, avec mon fidèle Lao-Tchang, qui ne me quitte pas plus que mon ombre. Trouvant cet abri, je me suis assis sur une pierre, et j'ai passé mon couteau à Lao-Tchang, lui disant de couper une touffe de la laide barbe de cette affreuse idole. Il n'aurait pas fallu qu'un païen nous vît ; je suis prudent, et inutile de provoquer des représailles ou d'exciter la colère. Mais il n'est pas défendu de rire d'un sale dieu chinois ; c'est ce que j'ai fait avec mon ami Lao-Tchang ; vous êtes invité à faire comme nous.

Voici mon itinéraire depuis la Capitale. Je me suis arrêté et reposé chez des confrères à Tsin-Tchen, à Gan-Pin, à Gan-Chouen et à Tchen-Lin-Tchéou ; me voici aujourd'hui à Mou-You-Sé, auprès du P. Michel. J'y arrivais avant hier, après une marche forcée ; parti avant le jour, j'étais à Mou-You-Sé à 10 heures du soir, franchissant plusieurs hautes montagnes, et faisant deux étapes en une seule journée.

J'avais laissé en chemin mon catéchiste et ma mule, trop fatigués pour continuer leur voyage. Pour moi, toujours accompagné de Lao-Tchang, qui ne me quitte guère et dont la présence m'est précieuse, j'ai pris mes jambes à mon cou et me suis mis à enjamber, après avoir mangé un petit pain, trois œufs durs, et avalé une bonne tasse d'eau fraîche. Hélas ! la nuit arrivait, et nous avions encore à franchir une distance d'au moins 15 kilomètres, heureusement par un

beau clair de lune et des chemins secs, mais dans un pays un peu effrayant par son aridité et sa solitude. Représentez-vous le pauvre *piou-piou* chaussé pour la circonstance de sandales en paille à deux sous la paire, en longue robe de toile bleue, en caraco noir, suivi d'un Chinois chargé d'une hotte de bagages ; tous deux trottant par les chemins raboteux et tortueux des montagnes. Partout à l'horizon des pics, des rochers noirs émergeant des hautes herbes ; autour de nous, les hiboux poussent leurs gémissements plaintifs ; au loin, dans les vallées, une voix houpe, un chien aboie, un loup hurle tristement. — Le loup et la panthère abondent dans ces parages ; heureusement ils s'attaquent peu à l'homme ! La nuit, je ne suis pas trop hardi ; mais, en compagnie de Lao-Tchang, je n'ai pas peur, même de mon ombre, ni des tombeaux en pierre qui bordent la route, et qui datent de l'époque où la rébellion n'avait pas encore dépeuplé le pays.

Enfin, tirant la jambe, dormant en marche, buttant contre les inégalités du chemin, nous arrivons, à dix heures du soir, au village de Mou-You-Sé, et je me présente brusquement à la porte du missionnaire. Le P. Michel n'était pas couché, mais il ne nous attendait pas. Lao-Tchang me fait vite une soupe à l'oignon, on cause quelques instants, et je me couche ; mais le sommeil ne vient guère. Il m'a fallu 24 heures pour me reposer. Telle est la vie !

Pendant mon séjour à Mou-You-Sé, un brave chrétien, baptisé depuis six ans, vient nous faire visite : « Vous voyez bien cet homme-là, me dit mon confrère ; c'est un de mes fidèles, *vir rectus et timens Deum* ; il était prédestiné à la foi. Depuis longtemps, avant de se faire chrétien, il avait lu nos livres, et, tout en avouant que notre doctrine était bonne, il disait : « J'en prends et j'en laisse, la foi ne vient pas ; en lisant cette doctrine je me dis : Pour ce qui est de lire, je puis lire ; mais il faut me garder de croire, car alors il faudrait me faire chrétien, et accepter ce qui s'ensuit. » — Or, il avait eu plusieurs enfants qui tous étaient morts petits ; un voisin les baptisait à son insu et les envoyait au Paradis.

Un jour, un catéchiste se rencontre avec lui dans une maison chrétienne ; le catéchiste désirait faire sa conquête ; il passa la soirée à le presser, à lui montrer la nécessité de sauver son âme. Le brave homme répondit : « Oui, je comprends, c'est vrai, je me ferai chrétien ! » Mais cette réponse est très commune chez les Chinois qui nous entendent ; elle n'a que la valeur d'une politesse, et le païen (lui-même l'a souvent avoué depuis) n'avait alors aucune intention de se convertir. — On se couche ; il s'endort comme les autres, un peu préoccupé cependant, et le voilà qui fait un rêve. Un soleil paraissait à l'horizon et s'élevait dans le ciel, mais petit et pâle ; tout à coup, un second soleil apparaît, celui-ci vif et brillant, et monte vers le milieu du ciel. Au moment où le bon païen le regardait en se disant : « C'est étonnant comme celui-ci est plus brillant ; le premier est enfoncé ! » il remarque, au milieu du disque lumineux, le caractère chinois *Sin*, qui signifie *croire* ou *la foi* ; cette apparition le bouleverse et l'éveille brusquement. La foi était entrée soudainement, pour ainsi dire en forçant les portes. Il se lève, ne tenant plus en place, retourne chez lui, avertir sa femme : « Je suis résolu, dit-il, à me faire chrétien ; vois si tu veux m'imiter, sinon je te quitte. — Comment ne ferais-je pas comme toi ? » répond sa femme. Et la famille entière se convertit.

Ce brave homme est ici depuis deux jours, et je l'ai beaucoup remarqué. Le Chinois n'a pas de jolis traits ; mais l'honnêteté, la foi surtout, met sur son visage quelque chose de simple, de droit, de calme, un bon sourire, un regard franc qui est vraiment l'air de famille des bons chrétiens, et que j'ai toujours grand plaisir à voir. La figure de ce néophyte est un type du genre, et l'un des plus remarquables que j'aie jamais vus. — J'en reviens toujours à cette conclusion : la foi produit partout, et sur les natures humaines les plus diverses, les mêmes effets ; et cela prouve : 1° qu'il n'y a qu'une espèce humaine ; 2° que le christianisme a été fait pour tous les hommes, et qu'il est la seule religion divine. La foi chrétienne est faite pour l'homme, comme la nature humaine a été préparée pour le christianisme. Quelle preuve

admirable de la divinité du christianisme, si on étudiait à fond cet ordre d'idées!

Aussitôt installé à Hin-Y-Fou, je compte visiter Hoang-Tsao-Pa, puis, successivement, les principaux centres de mon district, afin d'y établir des chrétientés... Le pays où je m'enfonce est le plus désolé de notre province ; les communications avec l'Europe y sont rares et pénibles ; ainsi, notre séparation va encore s'augmenter. Songez que moi, je suis entouré de misérables Chinois, absolument dénués du côté du cœur et de la foi. Si vous saviez comme la société du Chinois fait peu oublier la patrie, la famille et les amis de France !

Je vais à Hin-Y-Fou bien joyeux ; mais croyez que je sens mes séparations, surtout en ce moment. Ayez soin de faire beaucoup prier pour moi vos bonnes âmes chrétiennes.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLV.

A son Frère

Hin-Y-Fou, 8 janvier 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu vois d'où je date ma lettre ; l'espace qui nous sépare s'est allongé d'une distance considérable. Je suis arrivé ici le 11 janvier, et j'ai commencé par nettoyer ma maison et ma chapelle, c'est-à-dire un petit bâtiment en planches mal jointes. Je trouve dans mon jardin de la chicorée, de la salade, de l'oseille française, poussées au milieu de hautes herbes et de débris de toutes sortes.

Ce pays est étrange ; les montagnes doublent les distances et triplent la fatigue. Partout règne la plus grande pauvreté. J'ai bien trouvé des auberges d'étape en étape, mais elles ne

me fournissaient guère que l'abri pour la nuit, la paille pour dormir, le riz et quelques méchants légumes ; il faut se mettre soi-même en quête de provisions.

La ville de Hin-Y-Fou est bâtie sur le penchant d'une montagne ; je demeure presque au sommet, et, de mon jardin, je plonge au fond de la vallée, occupée par des marais et par un étang fort poissonneux. Des bandes de grues blanches et bleu cendré habitent ces marais et s'ébattent au bord de l'étang. Sur le versant opposé à la ville, se dresse le tombeau du P. Müller, massacré ici en 1866. Plus loin, dans un lieu inhabité, se trouve l'emplacement d'une maison, achetée jadis par Mgr Lyons, aujourd'hui détruite et remplacée par le cimetière chrétien. Je possède, attenant à ce cimetière, un terrain légué par des chrétiens à la mission ; il me rapporte quelques mesures de maïs — la nourriture de ma mule, quand elle doit fournir une course plus pénible. Telles sont mes propriétés.

Il n'y a ici, dans la ville et aux environs, que quatre ou cinq familles chrétiennes. La rébellion, qui a ravagé ce pays il y a 15 ans et massacré le P. Müller, a aussi anéanti la chrétienté, qui était assez florissante ; il n'en reste que des débris sur lesquels je vais travailler à former une nouvelle chrétienté. Les campagnes aussi sont pauvres en chrétiens ; encore, la plupart de ceux-ci ne sont-ils pas encore baptisés. Hin-Y-Fou est un pays plus pacifique que Tsen-Y ; on nous y insulte peu, et le seul danger sérieux qu'on y puisse courir, c'est l'invasion des rebelles, venus de loin pour renverser l'autorité, massacrer les paisibles propriétaires et s'emparer du pays.

J'ai ici un rudiment d'orphelinat — douze petites filles et six garçons, tous en bas-âge ; la plus grande fille a 9 ans, et l'aîné des garçons, 8 ans. Tout cela grouille et barbote, sale, en loques, plein de vermine, c'est un plaisir ! L'autre soir, j'entends pleurer au dortoir des garçons — un lit unique, de la paille, une seule couverture. Je lève la couverture, je trouve mes 6 gamins, tout habillés, *ranichés* dans la paille, se persécutant les uns les autres, à qui aurait la meilleure place.

au milieu de la couverture ; c'est là qu'on respire un bon air, nourrissant pour l'estomac, chargé de toutes sortes de vapeurs ! — J'occupe ces enfants à porter les pierres de mes murs de jardin en construction, à nettoyer et défricher mon terrain ; de temps en temps, je leur donne une tranchette d'orange, pour les encourager. Je suis ici dans le pays des oranges ; elles ne coûtent presque rien, et les chrétiens m'en apportent souvent. Fruit et pelure, mes petits bambins avalent tout. Ce sont de vrais sauvages ; mais ils deviendront de bons chrétiens, avec la grâce de Dieu ; déjà ils sont baptisés, et les plus grands savent leurs prières.

Je suis ici dans la pauvreté ; peu à peu j'organiserai ma chapelle. J'ai apporté une partie de la provision de rhum et de cognac que tu m'avais envoyée ; je cache soigneusement ce trésor, qui me rendra grand service. Je n'ai d'ailleurs pris avec moi que peu d'objets, car les routes sont peu sûres à cette époque de l'année et aux approches du jour de l'an, qui tombe en Chine le 22 janvier : on tue un homme pour son vêtement, voire même pour dix sapèques. Quel pays de cocagne ! — Il faut que la religion chrétienne soit bien divine et ait été faite vraiment pour tous les peuples, puisque, dans une si grande différence des hommes et des choses, elle n'a pas besoin de se modifier pour se faire accepter et produire dans les âmes le même effet...

Adieu ! Écris moi souvent ; étudie, travaille, lis des livres sérieux ; tout cela enrichira ton âme, et ton ministère s'en ressentira autant que ta vie intérieure. Les prêtres qui n'étudient pas sont des navets creux, heureux s'ils ne deviennent des navets pourris...

Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLVI

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 21 janvier 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai reçu votre lettre d'octobre et le récit de l'installation de Mgr Hasley. J'éprouve une impression étrange à lire les détails de cette fête, et à me tourner, comme l'oiseau captif ou migrateur, vers le pays aimé. Mais à ce sentiment mélancolique et à cette comparaison je fais beaucoup de réserves : d'abord je ne suis, comme cet oiseau, ni captif, ni exilé ; et puis, de fait, si j'aime d'abord la France, j'aime aussi le Kouy-Tchéou ; enfin, j'ai résolu de ne soupirer qu'après le ciel, qui est bien au-dessus de toutes les patries : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus, ... Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino.*

Je suis ici bien loin de vous. Cheminant, il y a 15 jours, le long d'une montagne qui m'a donné du fil à retordre, je me disais : « Mon pauvre garçon, voilà un rude rempart que tu mets entre toi et la patrie ! » — Je vous ai dit ce que serait désormais ma situation ; ne vous formalisez pas si mes lettres n'arrivent plus exactement, le lointain en sera cause, comme aussi la besogne, car je vais avoir beaucoup à courir. Actuellement et jusqu'à Pâques, je me borne à étudier la situation et à me renseigner. Je viens d'acheter un cheval qui partagera les fatigues de ma mule ; car à cette fidèle compagne de mes premières armes, il ne manque que la parole pour dire — comme ce chanoine de Beauvais à qui on demandait d'entonner l'antienne deux fois de suite à l'office des Vêpres : « On n'est pas de fer, après tout ! »

Mgr Hasley a dit une belle parole à la suite de son sacre : « Je me sens devenir père ! » — J'ai senti la même chose en entrant à Hin-Y-Fou, et en apercevant la ville du haut de la

montagne, au détour d'un rocher. Seigneur mon Dieu ! quel ouvrage de se voir jeté au milieu d'un district pareil, seul, et investi du devoir de sauver tant de monde ! A la grâce ! Je suis content, joyeux et tout à l'espérance. Je ne suis encore sorti que pour visiter le tombeau du P. Müller, et, à côté, un terrain désert, autrefois très habité, et appelé l'*ancienne église*, parce que Mgr Lyons, alors missionnaire à Hin-Y-Fou, avait bâti sur cet emplacement une petite maison.

Je n'ai ici que cinq familles chrétiennes ; j'en gagnerai d'autres, j'espère ; ce n'est pas la chair humaine qui manque en Chine. D'autres chrétiens, en petit nombre, sont disséminés dans le district, surtout à Hin-Y-Hien. L'ancienne chrétienté a été dispersée et presque anéantie, il y a 15 ans ; depuis, le district a été négligé ; les missionnaires n'y séjourneraient que provisoirement. Le dernier de passage, maintenant au Kouang-Si, me laisse des dettes, des enfants presque nus, et rien d'organisé. Ma maison, moitié pierres, moitié planches, est couverte de tuiles, sans plafond, carrelée de terre battue. Mon jardin est dans le désordre le plus complet ; à l'aide d'une vieille pioche ébréchée qu'il a trouvée dans un coin, Lao-Tchang s'est mis à le défricher ; il tire aussi des plans pour bâtir une écurie.

J'ai un commencement d'œuvre de la Sainte-Enfance : douze filles et six garçons au-dessous de dix ans. Mes six garçons sont entassés dans un réduit qui sert à tous usages, et couchent dans le même lit. L'autre soir, on criait et on se battait chez ces messieurs ; j'y cours ; je vois, de ci de là, une tête qui émerge de l'unique couverture, un bras qui s'agite, une jambe qui *gambille* ; je lève la couverture, qui ne brille ni par la richesse ni par la propreté ; je trouve mes six mioches ; quatre se disputent et s'accrochent aux coins de la couverture ; les deux autres, plus heureux, sont blottis au milieu, dans la paille, entre les jambes de leurs camarades, là où il fait bien chaud et où l'air est chargé de vapeurs nourrissantes et de senteurs printanières. Je donne une petite claque à droite et à gauche, je rétablis la justice, j'impose le

silence ; mais, le dos tourné, le tapage recommence, et ainsi chaque jour. — L'œuvre de la Sainte-Enfance se développera ici très vite ; mais je dois d'abord rétablir l'équilibre financier, puis trouver quelques coins de terre pour me donner du riz, puis encore acheter un emplacement et bâtir, pour l'orphelinat des filles, une maison séparée.

De mes douze filles, plusieurs sont en nourrice chez des païennes, moyennant finance ; les autres sont tenues ici par une jeune chrétienne dont le mari, gardien de ma résidence, est de plus pharmacien de la Sainte-Enfance, c'est-à-dire distributeur de remèdes pour les enfants, et chargé de baptiser, même chez les païens, les enfants à l'article de la mort. — Je dresse aujourd'hui la liste complète de mes chrétiens, secouant ceux qui ne vont pas droit, préparant mon petit monde à ce que j'en veux faire, c'est-à-dire un germe de bonne chrétienté, et le point de départ de mes œuvres.

N'ayez pas peur que je retourne en France par défaillance. Je ne dis pas que le diable n'essayera pas de m'ébranler, et que je n'éprouverai pas ce que tous les missionnaires éprouvent. Mais j'espère être plus sérieux et plus *homme* que cela. Nos missions de Chine, surtout le Kouy-Tchéou, sont d'ailleurs moins décevantes et plus attrayantes que beaucoup d'autres, comme pays, comme genre, comme climat, enfin comme esprit des missionnaires... N'écrire plus à personne parce qu'on est missionnaire, n'est pas seulement sot et stupide, c'est encore très nuisible au missionnaire lui-même, qui ne supportera pas longtemps ce régime d'Iroquois. Du reste, ceci, étant *contre nature*, ne peut pas être selon la grâce. Le P. Gourdin a eu, lui aussi, sa crise ; mais il tiendra, m'a-t-il dit, jusqu'à la mort inclusivement.

La famine, en Chine, a été affreuse ; grâce à Dieu, elle n'est pas encore venue jusque chez nous ; elle épargnera peut-être le Kouy-Tchéou, parce qu'il est plus pauvre. Allez ! ces pays sont étranges ; il faut y avoir vécu pour les comprendre et pour retrouver, dans ces populations, dans ces usages, dans ces idées et ces superstitions, au fond de ce fatras confus et faussé par l'erreur de l'âme, l'enfant d'Adam,

je veux dire ce fond de ressemblances essentielles qui est la marque de famille et la preuve de l'unité du genre humain, sorti de la même source, doué de la même nature, avec les mêmes vices et les mêmes vertus plus ou moins, dirigé par la même Providence, et allant vers la même éternité. — Je ne suis ni désolé, ni découragé, ni triste ; je suis au contraire fort calme et content de mon sort et de ma tâche. Quand le démon viendra gratter à ma porte, et me parler de retour en France, si je suis alors trop désolé et abattu, je tâcherai de puiser dans ma désolation même une consolation, car enfin je serai dans ma vocation. Jusqu'ici, le Seigneur m'a épargné cette épreuve ; qu'il en soit béni ! Je ne dis pas que je ne boirai pas de l'eau de cette fontaine ; mais je profite de mon bon temps !

Tout ce que je lis de France est bien triste, bien triste. Il n'y a qu'à laisser passer la tourmente ; et il semble que le clergé n'ait guère autre chose à faire, pour le moment, qu'à l'envisager avec calme en profitant de ses leçons, à se tenir dans la vraie voie de la vie sacerdotale, et à retenir dans la vie chrétienne ce petit nombre de bonnes âmes à qui le bon Dieu fait la miséricorde ineffable de les garder hors de l'atteinte de la malice du siècle. Heureux ceux qui échappent ; heureux ceux qui, allant en sens inverse du mouvement général, reviennent à une vérité si méconnue !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLVII

A la Sœur Maxence

Hin-Y-Fou, 22 janvier 1879.

BIEN CHÈRE SŒUR,

Allez, je vous écris d'un joli pays, mais surtout joliment loin de la France. Je vous avais parlé de mon prochain changement de district ; c'est un fait accompli, me voici installé dans mes territoires depuis le 11 janvier. Encore suis-je dans la moins écartée de mes résidences ; une autre est à deux jours plus loin. Puis, j'ai des chrétientés encore à deux jours plus loin ; puis, encore plus loin. D'immenses populations attendent après moi pour se convertir, du moins, pour n'avoir plus d'excuse au jour du Jugement. — Le pays qui m'est échu en partage est si vaste, que je ne puis espérer le visiter jamais en entier. Si vous voulez m'aider, vous en aurez une besogne, à prier et à mériter pour moi ! N'y manquez pas ; vous savez ce que je vous ai dit souvent : Je n'ai que ça pour vivre spirituellement ; si vous me le retirez, faut que je meure et le démon m'enfoncera !

Pour arriver ici, j'ai franchi des montagnes, des montagnes impossibles ! On se met nu-pieds, chaussé de sandales de paille ; on descend par un petit chemin qui serpente à travers les rochers. Il faut sauter de pierre en pierre ; et on arrive au fond de vallées très profondément creusées par un fleuve. On passe le fleuve en barque, puis on remonte comme on a descendu. Je voudrais bien vous y voir ! et si vous croyez qu'on vient ici pour son plaisir, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Les montagnes sont presque toujours des amoncellements de rochers nus et désolés ; pas un arbre. Des sommets les plus escarpés, vous n'apercevez, au loin, au loin, que des pics de montagnes illuminés par le soleil, ou plongeant leur tête dans les nuages. Par moments, vous

rencontrez de longues enfilades de Chinois portant des fardeaux ; vous leur demandez combien il y a encore de chemin d'ici à tel endroit où vous devez coucher. On vous répond : « Six lieues ! » Un peu plus loin, vous croisez encore un voyageur ; vous lui posez la même question. Il répond : « Huit lieues ! » Puis un autre vous dit un autre nombre ; et toujours ainsi.

Dans certaines régions, le pays est absolument désert et inculte, tout en hautes herbes et en rochers. On se croirait bien loin du monde habité, si on n'entendait de ci de là, dans les replis d'une vallée détournée, un chien aboyer, un coq chanter, un bœuf mugir, un Chinois houer d'une voix grêle et nasillarde... Et moi, je passe mon chemin, tantôt disant un bout de chapelet, tantôt remuant mes projets de conquête, tantôt calculant mes ressources et ce qu'il me faut encore dépenser pour achever mon voyage, tantôt ravivant mes souvenirs d'Europe et causant avec mes petites Sœurs.

Hin-Y-Fou n'est qu'une de mes villes, car j'en ai six ou sept, avec commission d'y introduire la foi, si je puis, ainsi que sur les territoires qui les environnent.

De l'ancienne chrétienté, il reste ici cinq familles, et dans la campagne, quelques rares chrétiens, surtout des femmes, dont les maris ont été tués et les biens saccagés par la rébellion ; elles n'ont guère conservé de chrétien que le baptême. — Je suis dans une région très écartée ; mes relations soit avec l'Europe, soit même avec mes confrères, sont rares et difficiles.

Si j'étais un prêtre bien fidèle, ayant perdu tout ce qui console et soutient humainement, il me resterait encore le *principal*, ou plutôt, il me resterait *tout*, puisqu'il me reste Notre-Seigneur et toutes ses grâces. C'est en ceci que je vous prie de m'aider de vos prières. L'homme est fragile ; son âme est faible ; tant qu'il est sur la terre, il lui reste la misère humaine, et sa persévérance n'est jamais assurée. Nous ne sommes guère entourés de séductions, comme en France ; mais nous sommes plongés dans un milieu païen

et occupé par le démon. Il faudrait au missionnaire une trempe exceptionnelle ; il lui faudrait une piété sans défaillance, une habitude profonde de l'union à Dieu, une vertu d'airain, un cœur cuirassé, non contre les entraînements du monde, qui n'existent pas ici pour nous, mais contre les défaillances et les découragements intérieurs. La vocation apostolique n'est pas seulement belle par les sacrifices qu'elle exige et par les fruits qu'elle produit dans les âmes ; elle est encore plus féconde en grâces pour celui qui l'a reçue. Mais il est d'expérience que l'extrême agitation et l'occupation matérielle où elle nous tient, est un danger pour la vie intérieure, et nous éloigne de ce qu'on peut appeler le *pôle d'attraction* de la vie sacerdotale, je veux dire la contemplation. Je le sens souvent, et je reprends souvent mes résolutions ; mais j'y manque plus souvent encore. Expiez mes fautes à ce point de vue ; obtenez du bon Dieu qu'il ne m'en punisse pas plus tard, en me laissant tomber, de mon poids, sur cette pauvre terre de l'humanité, d'où j'avais commencé avec vous à m'envoler un brin du côté d'en haut.

Je suis bien heureux du reste et bien content jusqu'ici. Ma seule inquiétude est la crainte où je suis, de me laisser par trop appauvrir et emporter loin du trône de Dieu, hors du château de l'âme où j'aurais voulu rester enfermé avec moi-même et Notre-Seigneur, tout en me dépensant pour les autres, et précisément afin que cette dépense de moi-même en faveur des autres leur soit utile. — Il n'y a pas d'apostolat sans un peu de contemplation, m'écrivait le P. Gossin ; la parole et l'action apostolique du prêtre sans vie intérieure est un arbre sans racine, ou ce que l'Écriture appelle une cymbale retentissante, un airain sonore. Je le sais en théorie ; je devrais bien le mettre en pratique. Grondez-moi, pour m'aider à n'y pas manquer, et dites ce qui précède à vos petites mères, car une religieuse en paroisse est aussi un peu un missionnaire en pays infidèle.

Remerciez M^{lle} Chabert de son envoi de médailles et d'images ; dites-lui d'avoir bien confiance en Dieu, de continuer à s'offrir à Notre-Seigneur, non seulement pour son

père, mais pour l'Eglise entière, en particulier pour les missions — je sais que cette direction d'intention a une fécondité particulière. Elle en sera récompensée ; mais il faut permettre au bon Dieu d'agir à sa manière, en exigeant seulement de lui qu'il agisse...

Je connais le cœur de M. Racinet ; je pense combien il doit souffrir de l'état de cette bonne vieille maman que j'aimais aussi, et que je n'oublierai certainement pas devant Dieu ; il est bien probable qu'au moment où vous arrivera cette lettre, elle sera au ciel. Il y a une grande bénédiction qui rejaillit d'un bon prêtre sur ses parents ; c'est un peu comme la Sainte Vierge qui a été pleine de grâces à cause de son Fils. Les chrétiens chinois disent que dans une famille qui a compté un prêtre, pendant trois générations il n'y a pas un damné. Ce n'est pas de foi ; mais ce qui est de foi, c'est ce que dit S. Paul à Timothée, qu'une mère chrétienne sera sauvée en considération de ses enfants. Que sera-ce de la mère d'un prêtre ? Même si c'est un mauvais prêtre, elle est bénie à cause de lui ; et Notre-Seigneur la récompense d'avoir donné de son sein un prêtre à l'Eglise. Tout ceci me paraît sauter aux yeux.

Ne vous désolerez pas de perdre votre monde, d'avoir peu de recrues, de voir qu'on vous suspecte, qu'on vous retire vos enfants. On reviendra à vous, quand on aura eu assez de misères. Les temps sont mauvais ; s'il est une chose étonnante, c'est qu'on vous laisse toujours vivre, et qu'on ne vous tourmente pas encore plus. Consolez-vous avec cela, et avec des pensées plus hautes que vous connaissez bien. Je me disais hier soir : Que faudrait-il pour changer tout l'état des choses en France, et balayer les gredins qui perdent tant d'âmes ? Un bon choléra, une famine, une forte guerre, que sais-je ? Ces moyens sont violents, et nous ne pouvons les appeler sur notre pays ; mais deux choses sont certaines : 1^o ce qui arrive est pour le grand bien final de l'Eglise ; 2^o le bon Dieu ne manquera pas de moyens efficaces, et n'aura pas un grand effort à faire, pour amener les choses à leur conclusion, quand il trouvera qu'on a assez

abusé de sa patience, et qu'il est temps de finir tout cela. Ne nous inquiétons de rien ; suivons le conseil de Notre-Seigneur dans la barque où il dormait pendant l'orage.

Pauvre Sœur Marcellin, consolez-la ! C'est le chagrin qui l'a mise dans cet état plus que la fatigue. Je serais heureux que vous lui disiez pour moi un petit bonjour, et que vous me raccommochez avec elle. Elle avait tort de faire la bête ; mais elle a souffert beaucoup. Vous n'avez fait que votre devoir envers elle, et vous ne le lui avez pas rendu plus dur qu'il ne fallait. Mais elle était dans l'erreur, et elle est excusable. Votre bonne sœur à vous, n'est-ce pas une victime en holocauste que le bon Dieu s'est choisie, pour fonder sur ses souffrances, ses mérites, sa mort peut-être, ce poste difficile de Voisinlieu ? Quand on bâtit une maison dans un marais, on bâtit sur pilotis ; on entasse dans le marais des arbres, des pierres, de tout. Quand on fonde les œuvres de Dieu, il faut commencer par créer un sol spirituel, entasser les vies humaines, les victimes immolées, les souffrances, les mérites, les prières, les larmes ; c'est ce qu'on appelle le pilotis spirituel.

Ah ! ah ! il paraît que Mgr Hasley, ce n'est pas de la sensiblerie et des confitures, mais de la forte viande et du pain de voyageurs. Le choix de M. Duflos, comme vicaire-général, est sérieux et judicieux ; mais je vois d'ici certaines figures s'allonger, certaines frimousses se contracter !...

Adieu ! ma pauvre Sœur. Bonjour à tout votre petit monde. Qu'on s'occupe de prier pour moi.

J.-B. AUBRY.

· LETTRE CCCLVIII

A M. l'abbé Brailon

Hoang-Tsao-Pa, 28 janvier 1879.

MON CHER LOUIS,

... Prie pour moi, car me voici, plus que jamais, sur la brèche, et j'ai besoin à la fois de forces corporelles et de forces spirituelles. Dieu donne toujours ces dernières à tous, mais la prière des bonnes âmes les augmente et les soutient. Que l'homme est peu de chose ! Et que l'infirmité humaine peut encore l'entraîner loin de Dieu, même quand il a reçu le sacerdoce !...

· Sans doute, il est difficile, avec ta santé affaiblie, de faire, je ne dis pas un bon séminaire, mais de fortes études. Je ne dis pas qu'il est difficile de faire un bon séminaire, car *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* ; et tu peux utiliser ta maladie même pour bien préparer ton âme au sacerdoce, l'armer solidement contre les dangers, les déceptions, les découragements, les défaillances et les misères du ministère que tu connais déjà un peu, pour avoir été le témoin de bien des choses au presbytère d'Orrouy.

· Ne sois ni un romantique, ni un rêveur, ni un poète ; mais un *homme*, qui donne à Dieu sa vie entière, son corps et son âme, qui cherche le règne de Notre-Seigneur et le salut des âmes, rien de plus ni de moins, qui n'attend et ne désire aucun bien, aucune joie terrestre, parce qu'ils sont un danger, qui s'attend aux pièges du démon et à la tentation presque irrésistible, mais inévitable, des défaillances intérieures, qui s'habitue à la pensée de souffrir et de mourir plutôt que de pécher jamais gravement. — Aie peur surtout de sentir un jour refroidir en ton cœur, au contact du monde et à la vue des obstacles qui empêchent le clergé de faire le bien, cette petite flamme de zèle et de piété qui brûle encore en toi, et

qui, j'espère, grandira toujours jusqu'au sacerdoce. Sors de l'enfance ; quitte les défauts, la légèreté de l'enfant ; deviens homme, et prends le sérieux, la fermeté, l'austérité de l'homme, surtout de l'homme sacerdotal. On peut rire, être joyeux, se distraire, égayer les autres ; mais être austère, c'est-à-dire élever son âme au-dessus des pensées basses et vulgaires, au-dessus des sentiments égoïstes, pédants et mesquins du monde ; devenir enfin un homme sérieux, un homme de principes.

Le principal élément de ta formation sera de méditer, sans te tendre l'esprit, sur ce que tu fais en marchant vers le sacerdoce, sur ce que tu es, comparé au sacerdoce, sur ce que tu seras dans le sacerdoce. *Grande opus !*

Pour tes études, tout en te résignant à les faire moins tenaces et moins tendues que les autres, il ne faut pas te résigner à les faire moins utiles. Ecris moins et apprends moins par cœur ; écoute plus, médite plus, en Dogme surtout, en Ecriture Sainte, en Histoire. Inutile de te bourrer de textes, de dates, de noms propres et de faits matériels ; cherche la moelle des choses, l'esprit et la signification des faits, le côté profond, relevé, méditatif des dogmes. Dans tous les détails qu'on te présente, et dans tous les dogmes qu'on t'explique, ne t'inquiète pas des mots à retenir, mais de l'idée doctrinale qui en ressort et qui achève en toi la notion de la vérité révélée. C'est la Théologie dogmatique surtout qui, avec l'Ecriture Sainte, forme l'âme sacerdotale, en donnant à l'intelligence la notion complète et surnaturelle de Notre-Seigneur et de sa parole, — *Hæc est vita æterna ut cognoscant te*, — et en donnant à la piété un aliment solide et substantiel. Les prêtres qui tombent ou qui s'affadissent, sont ceux qui n'ont eu que de la rêverie et de la sentimentalité dans l'âme. La *foi*, au degré où elle devient sacerdotale, doit être éclairée et développée par l'habitude de méditer la *parole de Dieu*, c'est-à-dire la *théologie* ; alors elle s'appelle la *doctrine*. Elle est tout à la fois *science* et *amour*, étude et prière ; elle rend le prêtre bien plus robuste contre le monde, parce qu'elle lui donne le goût des choses

de Dieu: Ce goût est le *préservatif du cœur sacerdotal* contre l'atmosphère malsaine où il nous faut vivre.

Aie confiance, ne te tourmente pas ; pense tranquillement, gaiement, doucement, sérieusement à tout cela, et tu verras...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLIX

A son Frère

Hin-Y-Fou, 19 mars 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Que te dire sur votre situation en France que tu ne saches? Il faut s'armer de patience et de force, pour être prêt à tout. Je ne crois pas probable qu'on vous fasse du mal personnellement ; les révolutionnaires affectent de procéder légalement. Peut-être, à l'heure présente, de graves événements se passent-ils. Surtout, reste digne et supérieur aux petites frayeurs et pusillanimités humaines, dont quelques-uns ne manquent jamais de donner l'exemple dans les moments de mauvaise passe.

Ici, je suis absolument tranquille. Mon district est plus vaste que je ne croyais, surtout vers le sud. Sans doute, j'ai peu de chrétiens ; mais leur dispersion facilite le développement des œuvres, et je suis tout à l'espérance. Ma pauvre mesure de chapelle n'a pas de vocable ; or, comme au Kouy-Tchéou aucune église n'est encore dédiée au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, j'ai demandé à Monseigneur de me laisser prendre le Sacré-Cœur pour patron ; il m'y a autorisé, et c'est encore, pour moi, une raison d'espérer en l'avenir. Plus tard, je devrai bâtir une chapelle ; le hangar où je dis la messe et où les chrétiens se réunissent, est affreux et sans solidité.

A part de brusques attaques de diarrhée, causées par les mouvements subits de la température, et que je conjure-

facilement, ma santé est très bonne ; plus je voyage, mieux je me porte... Il n'est pas impossible qu'à l'heure actuelle il y ait plus de danger pour un curé en France que pour nous ici ; mais, si vous avez une révolution, que les ambassadeurs nous abandonnent, et que les Chinois aient le malheur de l'apprendre, nous aurons beaucoup à craindre. Ce qui nous soutient ici, c'est que les Chinois nous savent appuyés à Pékin, bien que nous le soyons beaucoup moins qu'ils ne le croient...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLX

A M. l'abbé Boulenger

Pan-La, 21 mars 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je m'aperçois déjà, et vous vous apercevrez aussi bientôt, aux retards de notre correspondance, que je suis au fond du désert, bien loin de la civilisation et des routes qui conduisent vers elle. Toutefois, la civilisation est-elle encore en France ? Que de raisons pour et de raisons contre l'affirmative !

Me voici dans une de mes chrétientés, à deux jours de Hin-Y-Fou. J'ai dans cette région, aux environs de Tse-Hen-Tchéou, quatre ou cinq chrétientés nouvelles, qui reçoivent pour la première fois la visite du missionnaire ; deux de ces stations sont plus développées et donnent espoir. Ces parages sont peuplés exclusivement par une race indigène, distincte de la race chinoise, inférieure à elle en intelligence et en fermeté de caractère. Cette race est un débris des peuplades qui occupaient le pays il y a des siècles, avant la conquête chinoise. L'administration est chinoise comme la population des villes. La population des campagnes reste indigène, ne

se mêle pas aux Chinois, les déteste cordialement, enfin ne prend ni leurs usages, ni leur costume, ni leur langage, du moins en dehors des rapports forcés et officiels. Les femmes laissent à leurs pieds leur grandeur naturelle, sans les ratatiner et les massacrer comme les Chinoises. On appelle ces indigènes les *Y-Kia*. Force me sera d'apprendre leur langue, qui n'a pas d'écriture et qui est absolument différente de la langue chinoise. Dans d'autres parties de mon district, j'ai une autre race encore, avec sa langue et ses mœurs particulières ; il faudra donc me mettre à l'étude d'une troisième langue, au fur et à mesure des besoins et des conversions. La majorité de mes populations est d'ailleurs chinoise.

Vous jugez de mes besognes. Je ne suis pas au bout ! mais je suis content et commence à mettre les choses au point. Ah ! si Notre-Seigneur multipliait les missionnaires comme il a multiplié les pains au désert ! Nous sommes vraiment en trop petit nombre pour de tels espaces. Ici, je ne suis pas encore à l'extrémité sud-est de mon district, et, au nord-ouest, il s'étend jusqu'au Yun-Nan. — J'ai envoyé dans une chrétienté, au-delà de Pou-Gan-Tin, vers le nord-ouest, un catéchiste bon marcheur. Parti de Hin-Y-Fou, il a dû faire sept jours de marche, sans compter les arrêts. Qu'est-ce qu'un homme en face de pareils espaces et des populations qui les occupent ? C'est effrayant !... J'espère, avec le temps, semer par-ci par-là de bons germes, destinés à fructifier plus tard. Mais d'abord, il me faut sonder soigneusement le terrain.

Avant-hier, jour de S. Joseph, il m'est venu trois hommes, députés par six familles qui demandent à se faire chrétiennes. Je les ai ajournés au mois de juin, pour n'avoir pas à me repentir d'une admission prématurée qui gênerait et arrêterait pour longtemps le mouvement. J'aime du reste à trouver de la besogne et à voir devant moi de grands espaces. Pour être missionnaire, il faut, entre autres choses, de la stratégie ; et ce travail d'étudier un pays, de placer son monde, de chercher les ressources et les espérances offertes par chaque village, ce travail me plaît beaucoup. Je suis en ce moment dans le pays des bananes, des panthères et des tigres, sur-

tout des serpents, qui sont très dangereux et qui infestent les maisons...

J'apprends la nomination de M. l'abbé Racinet comme supérieur du Petit-Séminaire. Je le souhaitais à cette place, à cause de sa grande valeur, de sa solide et profonde expérience. Lui, n'aura pas peur de prendre quelques mesures un peu radicales ; et elles seront bonnes, s'il est appuyé non seulement par une approbation personnelle, mais surtout par un ensemble de mesures. On ne change pas un rouage de montre sans modifier tout l'instrument ; de même dans un système d'administration. S'il est aussi hardi dans la pratique que dans les idées — qui sont très justes chez lui — ou bien il obligera à changer beaucoup d'autres choses, ou il se démolira lui-même.

Grande nouvelle ! Mon église n'avait pas encore de vocable, et la province n'avait pas de sanctuaire dédié au Sacré-Cœur ; or, Monseigneur vient de me permettre d'accaparer pour moi ce beau vocable. Ainsi, me voilà sous la protection très spéciale du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur ; n'est-ce pas une grande raison d'espérer ?

Une idée des mœurs chinoises. Il existe, dans ces parages, des usages assez particuliers, qui datent de l'époque même où ces peuples formaient des royaumes séparés de la Chine. Les indigènes ont une connaissance pratique très habile de certains poisons, produits par des plantes, et ils en font un usage fréquent. La vertu de ces poisons est, dit-on, moitié naturelle, moitié diabolique. Ils vous invitent à dîner ; eux-mêmes dînent avec vous. Ils jettent dans votre tasse une poudre à peine perceptible, et disent certaines paroles, font certaines grimaces. Vous êtes sans défiance, vous ne prenez pas de contre-poison, et ne leur dites rien avant le repas pour vous précautionner. Vous mangez et vous êtes empoisonné ; vous mourrez soit bientôt, soit lentement, selon la science de l'empoisonneur et la nature du poison. Si, en prenant vos bâtonnets et avant de tenir en main votre tasse de riz, vous frappez un petit coup sur la table en disant à votre hôte : « Tu n'as pas mis de poison ? » il vous répondra « Oh !

n'aie pas peur ! » Alors, même s'il a empoisonné votre riz, le poison n'agira pas. Prendre cette précaution avant le repas et dire cette parole à son hôte, n'est pas une impolitesse, c'est dans les usages courants. Toute personne, selon les coutumes du pays, doit avoir empoisonné au moins une fois dans sa vie, et réussi à faire mourir sa victime, sinon elle-même mourra par le poison. — Tous mes chrétiens étant nouveaux, et n'ayant que fort incomplètement quitté les mœurs et les idées païennes, on m'a prévenu de prendre ma vaisselle, pour n'avoir pas à me servir de la vaisselle d'autrui dans mes tournées ; mais je ne veux pas prendre cette précaution. D'abord je trouve ces chrétiens meilleurs que je ne le croyais, ils prennent bien la foi ; et puis, je m'en rapporte à la parole de Notre-Seigneur, dite pour nous précisément : *Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit* ; enfin, si ce poison a une action diabolique, que peut-il contre un prêtre dont la journée commence par la messe ?

Autre usage très poétique !... Si la femme chinoise a de petits pieds, ce n'est pas tout à fait sans raisons ; si la femme Y-Kia en a au contraire de grands, c'est pour plusieurs raisons aussi, qui ne sont pas toutes également légitimes ; elles courent les montagnes pour se livrer au désordre. D'ailleurs... pour être plus bref, qu'il me suffise de vous dire que les autres races donnent aux indigènes Y-Kia le nom injurieux de Tchong-Kia-Tse, c'est-à-dire « enfants de toutes les familles ou fils de tout le monde ! » Leur donner ce nom en face, c'est la plus grave offense qu'on puisse leur faire. Une observation qui peut s'appliquer à toutes ces races, c'est qu'une mère est obligée de donner au moins un fils à son mari ; sous ce rapport, comme sous bien d'autres, ces peuples en sont restés à l'Ancien Testament. La chose va si loin chez les Chinois, que si, au bout de quelques années, la femme n'a pas donné d'enfant mâle à son mari, il prend une *petite femme* ou concubine ; au besoin, la *grande femme*, pour couvrir sa stérilité, exhortera son mari à prendre une *petite femme* ; cet exemple est très fréquent. Si la *petite femme* elle-même n'a pas de garçon, le mari en prendra une troisième, une quatrième, etc. ;

car il n'y a pas de limite. Du reste, même eût-il des garçons, le Chinois un peu riche prend encore une ou plusieurs femmes, soit pour accroître sa famille, soit pour aider la *grande femme* dans son ménage, soit par simple malpropreté. J'ai ici un Chinois riche qui voudrait se faire chrétien ; mais il a sept femmes ! — Vous avez, dans l'image chinoise que je vous envoie, l'idéal du bonheur domestique : un vieillard très âgé, entouré de ses fils, de ses petits-fils et de ses arrière-petits-fils fourmillant autour de lui.

Vous voyez dans quel milieu il faut établir le christianisme pratique, et, chose plus difficile, faire régner l'*idée chrétienne*. Ces mœurs ne choquent personne, car elles sont l'incarnation des idées ; elles ne choquent pas même les chrétiens, qui apostasient quelquefois pour prendre une seconde femme.

26 mars. — Hier, troisième anniversaire de mon arrivée au Kouy-Tchéou et fête de la Sainte Vierge, je savais bien qu'il m'arriverait quelque chose de bon ; car il en est toujours ainsi aux fêtes de la Sainte Vierge. Hier donc, une députation vient me demander de visiter un village où habitent deux chrétiens seulement ; plusieurs familles veulent s'y convertir. Hier soir encore, un païen vient adorer ici ; il va remporter l'Évangile dans une autre direction.

Une histoire bien ordinaire, et qui vous rappellera ce qui se passait encore dans l'Empire Romain après les persécutions. Je suis dans un village (Pan-Chen) où quarante familles sur soixante ont embrassé la foi, et où les conversions continuent. Naturellement, ceux qui ont adoré ne font plus de superstitions. Or, c'était hier pour les païens jour de superstition : ils achètent un bœuf en commun, le tuent, offrent sa chair, du vin et du riz aux idoles ; puis, de leur offrande, font un festin. Il était facile jusqu'ici à soixante familles de faire ce sacrifice ; mais les païens ne formant plus que vingt familles, comment en couvrir les frais ? — « Ces chrétiens, disent-ils, nous mettent dans l'embarras ; ce prêtre d'Europe vient troubler notre culte et le ruiner. Tous, même les chrétiens, doivent contribuer à nos charges ; s'ils s'y refusent, qu'ils partent ; d'autres les remplaceront et contribueront à

nos superstitions ; il est insupportable d'être ainsi contrariés quand nous étions si tranquilles ! »

Le village se divise en deux groupes ; mais les chrétiens dominent. Les païens se réunissent et prennent une attitude menaçante. Ils veulent imposer leur viande superstitieuse aux chrétiens ; ils en jettent même un panier dans une maison, pour se donner le droit d'exiger paiement. Heureusement, nous avons la loi pour nous, et le mandarin de Tse-Hen-Tchéou, malgré son hostilité notoire, est obligé de nous soutenir. — D'autre part, les trois chefs des païens délibèrent sur les réclamations de leurs coreligionnaires ; je leur envoie deux hommes avec ordre de rendre la viande et de répondre : « Pas un chrétien ne donnera aujourd'hui et désormais une sapèque pour les superstitions. Si vous n'êtes pas contents de vivre près de nous, partez vous-mêmes, c'est votre affaire. Si vous voulez des explications, venez les demander à notre prêtre ; c'est lui qui nous a tracé notre ligne de conduite. » — Mes envoyés sont donc partis et j'attends. Avouez aussi que c'est vexant pour ces païens !

Mes envoyés sont de retour. Les trois chefs ont répondu : « Si le prêtre européen veut nous empêcher de pratiquer notre religion, nous allons l'accuser auprès du mandarin, et on verra. » De mon côté, je les préviens, en les accusant moi-même ; ce qui n'aura pour résultat que cette simple déclaration du mandarin : « Ne touchez pas aux chrétiens, vous me feriez une affaire. » C'est tout ce que je demande, et l'incident est clos.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXI

A M. l'abbé Racinet (1)

Kouy-Tchéou, 30 mars 1879.

CHER MONSIEUR,

... Le fruit de l'éducation chrétienne, en général, c'est de faire que la foi chrétienne et, en définitive, la vérité dogmatique, saisisse fortement, par tous les moyens possibles et sous toutes les formes, imprègne profondément et dans toutes ses puissances, l'intelligence du jeune homme.

A mon idée, si ce résultat est produit, tout ce qui constitue la vie chrétienne pratique s'en suivra nécessairement, dans la grande majorité des âmes. Si c'est là le fruit de l'éducation chrétienne en général, que sera-ce de celle du Petit-Séminaire? Et si l'éducation du Petit-Séminaire, qui est l'éducation chrétienne à sa plus haute puissance, était cependant si peu chrétienne, sous ce rapport de la transformation de l'intelligence, que faut-il penser de l'éducation des collèges, même chrétiens, mais laïques? Et si l'éducation, dans une nation entière, est si peu chrétienne, comment s'étonner que cette nation aille à la dérive et aux idées malsaines? — *Quod si sal evanuerit...*

On crie aux journaux et aux autres moyens de perversion du peuple, et on a raison. Mais, sous cette cause qui est elle-même un effet, la source du mal, où est-elle? Dans l'ordre d'idées dont il s'agit ici, la source de tout mal, c'est que la source de tout bien soit tarie ou insuffisante; car, à la nature humaine ôtez le préservatif surnaturel, qui est premièrement la foi installée dans le tabernacle de l'homme,

1. Ami intime du P. Aubry, alors Supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Lucien, antérieurement et pendant de longues années professeur dans ce même établissement, aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Beauvais.

je veux dire l'intelligence maîtresse et règle des autres facultés, ôtez cela, que reste-t-il ? Lisez la *préséface* de la *Vie de Notre-Seigneur* par Louis Veuillot ; j'aime le mot énergique que je me rappelle y avoir lu, et par lequel il caractérise la morale produite dans le paganisme par la sagesse humaine dépourvue de révélation : il appelle cette morale une *quintessence de corruption*. Nos beaux *Classiques*, qui sont le superfin de tout ce que le paganisme a produit de plus exquis, me font l'effet de ces toutes petites boîtes bien précieuses, où les pharmaciens enferment, avec un soin pieux, quelque onguent admirable et supraterrrestre, extrait, par mille opérations délicates, des plus intimes réservoirs de la nature. Leur morale est comme cela ; c'est une quintessence exquise et délicate, capable, étant délayée par l'éducation dans les intelligences, de porter la peste dans toute une génération, avec espoir qu'il ne sera pas de si tôt possible d'extirper, et de faire mourir, le germe empoisonné répandu par cette opération classique.

Allez, notre France est un peu malade ; et ceux qui croient que 10 ou 20 ans, même avec un gouvernement excellent, lui rendront sa santé intellectuelle, sa sève de vie chrétienne, ceux-là se mettent les dix doigts dans l'œil. Si la France ressuscite, ce que je crois fermement et avec exultation, ce ne sera pas comme cela tout d'un coup ; ce sera lentement, comme elle a été formée ; la vie lui reviendra, comme vient toute vie chrétienne, *per modum seminis*, puisque Notre-Seigneur a dit : *Semen est Verbum Dei*, et que rien de ce qui doit être chrétien, ne peut avoir la prétention de le devenir autrement qu'en recevant cette semence surnaturelle, *Verbum Dei*, un enseignement intellectuel. Cette idée d'enseignement prend en France ; depuis dix ans, c'est déjà *Verbum* ; mais je ne vois pas bien que jusqu'ici ce soit *Verbum Dei*...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXII

A son Frère

Pan-Tchen, 3 avril 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

... Tu entreprends, me dis-tu, le traité *De Deo*; très bien ! mais fais attention qu'il est très difficile dans Franzelin, très très abstrait, souvent rebutant. Prends ton temps, réfléchis, va lentement, médite longuement les choses, ne passe par-dessus rien et acharne-toi à tout comprendre. Tel alinéa m'a coûté 15 jours de douleurs, mais j'en suis venu à bout ; et, tu l'auras déjà remarqué, il y a non seulement grand profit, mais grande jouissance à terminer un traité. Ne passe pas d'un traité à l'autre sans les achever. Si une grosse difficulté te rend pénible un traité, ne l'abandonne pas *ad tempus* pour un autre. Tu peux avoir sur le chantier plusieurs études à la fois, mais il faut les poursuivre avec entêtement, tout en te reposant de l'une par l'autre.

Je suis en ce moment au bord du Kouang-Si, dans des stations nouvelles et peu affermies. Elles reçoivent pour la première fois un missionnaire ; le pays est donc neuf. Toute cette contrée est hérissée de montagnes, et il en coûte des sueurs pour la parcourir. Outre les oranges, qui sont excellentes, on trouve ici des bananes, fruit délicieux mais très fragile. Je suis à deux jours de Hin-Y-Fou, et au milieu de populations qui parlent à peine le chinois ; elles ont une langue particulière toute différente et qu'il me faut apprendre. Un missionnaire serait ici nécessaire ; le pays est si vaste ! Au moins vais-je m'efforcer d'acquérir une maison et une chapelle dans la ville voisine, pour y installer un catéchiste et pour y descendre moi-même.

On défonce actuellement mon jardin de Hin-Y-Fou. Tout, dans ces anciennes villes chinoises, a été emplacement de

maisons. Mon jardin a subi les vicissitudes communes ; tantôt couvert de constructions, tantôt abandonné à la ruine, c'est un entassement de briques, de tuiles brisées, de pierres, de moellons et de débris de toutes sortes. On range ces débris pour les utiliser, si plus tard je fais construire, et on plante salades, oseille, chicorée, etc. J'avais déjà quelques pois français ; mais les pierrots, qui n'en avaient jamais vu, les ont trouvés bons aussi et leur ont fait une rude guerre. — Je suis dans les calculs d'économie, avec tant de monde à nourrir : 18 enfants recueillis, sans compter ceux qui vont m'arriver encore prochainement. Tout cela mange, déchire, use, que c'est à faire trembler ! Du matin au soir, je suis occupé intérieurement à chercher le moyen d'acheter beaucoup avec peu d'argent. On m'a donné trois poules ; la première aura les honneurs du pot-au-feu le jour de Pâques. J'avais quatre lapins, ils m'ont été volés par un Chinois que j'occupais auprès des enfants...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXIII

A son Frère

Kouy-Yang-Fou, 16 mai 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Nous nous demandons ici ce que devient la politique française. Les télégrammes nous disent, sans détails, l'élévation de Gambetta à la présidence de la Chambre. Quelle farce indigne et formidable ! On ne peut savoir à quel point en sont aujourd'hui les choses. Evidemment, autant qu'ils le pourront, les Gambettistes s'efforceront de procéder avec mesure ; ils seront débordés sans doute, mais la situation se prolongera, et c'est ce qui rend le mal plus grave.

Ce qui est infiniment plus triste, c'est cet état du clergé, et cette multiplication effrayante des scandales. Quel pronostic, et quel signe d'abaissement ! Encore, ces scandales sont-ils des exceptions ; mais l'abaissement de la foi, de la piété et du zèle, de la doctrine et de l'esprit ecclésiastique, est plus effrayant encore, parce qu'il est moins rare. — Te voilà curé depuis déjà un an et demi : n'as-tu rien perdu encore de tes bons désirs, de ta ferveur première, de la solidité de ton cœur ? Prends-y garde, et songe à ce que j'ai dit souvent : on ne devient pas d'abord mauvais, mais on s'attéduit un peu, puis davantage, puis tout à fait ; puis on fait une chute isolée et faible encore, puis on la refait, et *sic deinceps usque ad abyssum...* Attende tibi... *Depositum custodi...* Que ta vie soit retirée et solitaire, tant mieux ; c'est le seul moyen de nourrir ton âme et de rester *prêtre* ; pourvu toutefois qu'on sache occuper sa solitude d'une manière sacerdotale...

Tu as raison de bien soigner tes catéchismes, quand même tu n'en récolterais pas les fruits actuellement ; tu les récolteras plus tard, toi ou ton successeur. Rien ne remplace la bonne éducation, surtout celle qui a pour base la foi, plantée dans l'âme par le prêtre au catéchisme ; rien non plus ne l'efface entièrement plus tard ; elle se réveille au moins à la mort...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXIV

A M. l'abbé Boulenger

Gan-Chouen-Fou, 20 mai 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je reviens de la réunion annuelle à la Capitale, et je m'arrête ici pour reposer ma personne, ma bête et mon guide ; car, avec ce temps *chaleureux*, et dans ces chemins laborieux, on est bien fatigué après trois jours de marche forcée. Je me proposais de vous écrire de la Capitale ; mais, sans y mettre de négligence, je me suis laissé absorber de mille manières. Vous le comprendrez facilement : on arrive, on n'a pas entendu parler français depuis longtemps ; on s'entasse dans des chambres trop petites, mal installées, encombrées, étouffantes ; on fait tapage, on chante, on rit autour de vous ; on a des millions de questions à se poser, d'affaires à traiter, etc. Impossible de songer à sa correspondance ! Aujourd'hui, je profite de deux jours de repos chez le confrère de Gan-Chouen, pour reprendre avec vous ma conversation interrompue depuis longtemps...

Que la France est donc apathique, de produire si peu de missionnaires, lorsqu'il en faudrait tant ! Qui donc évangélisera le monde et soutiendra nos œuvres, si les jeunes Français ne pensent plus aux missions ? Les autres nations ne fournissent que peu de missionnaires. Notre pays est dans un si triste état, qu'il y a peu à espérer qu'il se produise actuellement des vocations de ce genre. Quel malheur ! Il faut dire à vos supérieurs de séminaires de semer l'idée des Missions Etrangères dans leur petite population. C'est une idée salubre ; elle y fera du bien, en dehors même des quelques vocations qu'elle pourra nous rapporter, car l'idée du sacrifice et de l'apostolat est toujours féconde et salubre parmi les jeunes gens.

Quelle tristesse que ces mauvais exemples qui viennent encore de se produire dans notre pauvre diocèse de Beauvais ! Malheureusement vous n'êtes pas au bout ! je le crains du moins. Il y a un entraînement vertigineux qui saisit les prêtres tièdes, après quelques années de lutte contre la suprême tentation, à laquelle ils espéraient d'abord échapper ; il y a un courant de mauvais exemple qui tourne les têtes peu solides, les habitue à l'idée d'une chute bruyante, et la leur fait trouver moins horrible ; il y a une dissipation d'esprit, un affadissement de cœur, qui fait que, n'ayant plus de goût pour rien de bon, ces pauvres prêtres, sans élévation d'âme et sans vie intérieure, se livrent avec emportement aux regrets et aux goûts du monde ; il y a enfin une atmosphère de luxure qui envahit jusqu'à la moelle de leur âme, parce qu'elle n'a plus de vie sacerdotale, et qui rend leur chair toute-puissante contre eux. Avec la marche des choses politiques, où cela s'arrêtera-t-il ? A votre retour de la retraite pastorale, dites-moi donc, non pas si on est préoccupé et effrayé de cela, mais si on a l'idée qu'il faut donner aux âmes sacerdotales, en les formant, un solide préservatif, *l'unique préservatif*, et non pas une infinité d'expédients humains et misérables, dont la stérilité fatale est prouvée avec surabondance depuis longtemps.

Dites bien à Achille et à Auguste, vos deux communiauts de Noël, que je les félicite d'être encore du petit nombre des *soldats de Gédéon*. Quand la tourmente actuelle sera passée, heureux et bénis seront ceux qui n'auront pas déserté leur poste ! Je sais gré à ces deux enfants de leur persévérance, car je n'ignore pas qu'à l'heure actuelle il faut, à un jeune homme surtout, de l'héroïsme pour résister à la tentation. Dites-leur que le voyageur pour, Hin-Y-Fou les bénit de loin, les embrasse tendrement, les aime toujours à cause de leur courage, et aussi parce qu'ils sont la consolation de son papa spirituel qui est aussi le leur. — Que sont devenues les bonnes idées de M. H... ? Il y a longtemps que vous ne m'en avez parlé ! Il *caponne* sans doute, et se réserve tout platement et vulgairement de se mettre en règle avec Dieu

et de penser à l'éternité plus tard, c'est-à-dire quand la présence de la mort ne lui laissera plus d'autre parti à prendre et enlèvera à sa conversion toute valeur. Dites-lui que je suis bien en colère après lui, et que je ne vous dirai plus rien pour lui ; si je garde le silence à son endroit, qu'il prenne mon silence dans le sens que j'indique.

Vous me parlez d'un autre de vos jeunes gens, Gaston, si je me rappelle bien ; je place ce nom sur la tête d'un petit garçon à la figure intelligente et vive, très remuant, très sympathique. Ce petit espiègle me plaisait assez ; mais qu'est-ce qu'un tel jeune homme peut devenir par le temps qui court ? S'il a fait quelque étude, dites-lui de faire un coup de sa tête, et d'aller se jeter au n° 128 de la *rue du Bac*. La belle affaire ! Ces coups-là coûtent bien plus avant qu'après...

Je voudrais avoir cent vies humaines à dépenser, pour faire cent coups du même genre, et tous plus radicaux les uns que les autres. Je me ferais trappiste, bénédictin, ermite, missionnaire dans 20 ou 25 pays lointains, aumônier de bague, jésuite même, capucin à loques et à poux, etc., etc. Je ne ferais que des coups radicaux, tout exprès pour prêcher d'exemple contre l'égoïsme de notre temps ! Que les âmes contemporaines sont petites, que les cœurs sont vulgaires ! C'est pour cela qu'on trouve si peu de persévérance, et surtout si peu de nerf pour le sacrifice... Le missionnaire est plus nécessaire à l'Eglise et aux âmes ; sans doute il est généralement moins sanctifié que le religieux ; mais il a le devoir, l'espérance et la possibilité de l'être autant. Sa vocation apostolique est d'ailleurs supérieure ; il s'abrutit plus vite, mais c'est pour sauver des âmes. — *Cupio anathema esse !*

Je suis aussi chargé du territoire de Pou-Gan-Tin, où il y a eu naguère des troubles et des persécutions. Je reviens de la Capitale avec la mission délicate d'y terminer les affaires de la dernière persécution ; ce qui me tourmente passablement. Je ferai de mon mieux, et vous pensez bien que je ne suis pas pressé de me faire tuer ; il sera toujours temps de

mourir quand je me serai rendu un peu utile, et aussi quand il y aura quelque persécution en règle ; ce qui, après tout, peut bien revenir un jour. Pour le moment, le traité franco-chinois nous garantit une certaine tranquillité, sinon contre les coups de main et les mouvements populaires ou les vexations arbitraires et inférieures, du moins contre la persécution légale. Que le traité soit aboli en toute sa teneur ou dans les articles qui nous concernent, qu'une guerre éclate avec la France, que l'aimable République nous abandonne ou nous livre, etc., etc., alors notre fortune sera faite. Si je vis un peu longuement, il serait bien étonnant que je n'essuie pas quelque gros orage. Et puis, surtout, il y a ce danger, toujours un peu imminent, d'une rébellion populaire contre la dynastie actuelle, qui n'est pas d'une légitimité incontestée, et qui est peu aimée du Chinois. En fait de danger et de situation précaire, la Chine n'a rien à envier à votre aimable République française, ni le curé de France au missionnaire en Chine. A lire les nouvelles de France, on ne trouve plus rien à dire ; on est fatigué de s'inquiéter, de se désoler, d'échanger des réflexions tristes, et de s'écrier : « Quelle situation horrible ! Quand viendra la fin de toutes ces choses ? »

Comment voulez-vous aussi que les bons principes qui sont le salut des nations, subsistent dans les intelligences, quand on les voit disparaître des intelligences sacerdotales qui sont la lumière du monde ? — Mon frère me raconte qu'à la dernière conférence ecclésiastique de son canton, on commentait la lettre où Henri V déclare qu'il rentrera en roi dans le pays, quand Dieu y régnera lui-même. Un de ses confrères prend alors la parole et, s'appuyant sur la parole de son châtelain, homme éclairé, chrétien pratiquant, etc., il entreprend de convaincre ses confrères que Henri V excède, qu'il devrait concéder davantage, être moins rude, faire moins d'éclat. Est-ce pitoyable ! Est-ce un signe de l'affadissement des principes et de l'abaissement des caractères, je ne dis pas chez le châtelain laïque, mais chez son curé qui, étant prêtre et la lumière du monde, a devoir et

grâce d'état pour maintenir les bons principes, ou du moins pour protester contre les mauvais?

Je n'envie le sort de personne et suis content du mien, puisque j'ai l'espoir de faire beaucoup de bien, si j'use bien des grâces de Notre-Seigneur. J'ai tâché de me rafistoler un peu, à la dernière retraite ; j'en avais besoin. On finit par se laisser aller à une sorte de dissipation intérieure, dont l'exercice même du zèle et les courses aux chrétiens sont l'occasion et le prétexte ; dissipation qui, si elle ne conduit pas à l'enfer, est cependant pernicieuse pour l'âme. Notre Mère Sainte-Angèle me l'avait dit cent fois, que c'était là le danger des prêtres livrés aux œuvres de zèle ; j'avais fini par le croire un peu, mais moins qu'aujourd'hui. Que le bon Dieu nous sauve de tout, et avant tout de nous-mêmes !

Je me recommande toujours aux prières de nos bons amis, car je suis désormais bien seul, bien abandonné au milieu des démons de ce pays, et j'ai grand besoin d'être soutenu par les mérites des autres.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXV

A M. l'abbé Braillon

Hin-Y-Fou, 3 juin 1879.

MON CHER LOUIS,

... Tu dois désirer de vivre, pour te rendre un peu utile. Pristi ! il ne faut pas mourir avant d'avoir payé son petit contingent de zèle et de bon travail à l'Eglise !

Je comprends, pour l'avoir éprouvé aussi jadis, ton effroi à l'approche du sacerdoce. Mais cet effroi doit être mêlé de désir et de joie ; en être même dominé. Nous sommes des soldats, nous allons aux combats de Dieu ; nous y mourrons

à la peine, mais, dans ces combats, il n'est ni défaite ni insuccès possible pour la bonne volonté. Le tout est pour toi, dans le présent, de te préparer fortement à l'avenir, de bien prémunir ton cœur contre les défaillances dont tu vois tant d'exemples dans le clergé, au grand scandale du peuple de Dieu. Ne sont-ce pas les étoiles qui tombent du ciel ? Apprends bien à méditer, à te tenir uni à Dieu, à aimer Notre-Seigneur et son Eglise. Deviens un homme de vie intérieure ; tout est là pour préserver la pauvre nature humaine, le pauvre cœur humain des faiblesses et des chûtes, ou simplement des refroidissements auxquels il n'est que trop sujet.

Quant à l'idée qui te passe quelquefois par la tête, que peut-être le sacerdoce n'est pas ta vocation, ceci est une sottise purement méprisable, qui vient à tout le monde, et à laquelle il ne faut pas faire attention. Tu n'as envie que de faire un bon prêtre ; tu désires faire du bien, sauver des âmes, te rendre utile à l'Eglise, et donner un bon coup d'épaule, selon tes forces, à l'œuvre de Dieu. Tout cela, n'est-ce pas la vocation ? Ces prêtres qui, plus tard, tombent si bas, n'ont jamais pris leur vocation au sérieux et grandement, comme doit faire un séminariste et un prêtre. Ils se sont trouvés au Petit et au Grand-Séminaire, sur la route qui conduit au sacerdoce ; ils ont suivi le courant mollement, sans générosité, sans bons désirs, sans réflexions, trop paresseux pour chercher un autre *métier*. Les prêtres qui deviennent tièdes, l'ont toujours un peu été ; ils ont rêvé une vie bourgeoise, un petit confortable, un petit luxe bête et mesquin. — Soyons des radicaux, et que notre vocation soit un peu emporte-pièce. Un prêtre radical est celui qui est prêt à tout donner pour Notre-Seigneur et pour l'Eglise, celui qui a juré dans son cœur de ne jamais sacrifier à la vie bourgeoise, celui qui est résolu à ne se donner aucun repos, tant qu'il verra, dans son troupeau, des âmes qui ne se sont pas remises à la vie chrétienne, celui que le respect humain n'empêchera pas d'aller tourmenter les gens jusqu'à ce qu'ils se soient convertis.

Mais pour devenir un prêtre radical, il faut être un séminariste radical. Un séminariste radical est celui qui prend au sérieux sa rupture avec le monde et les affections du monde, celui qui travaille *mordicus* à purifier sa conscience. Il faut qu'à partir du jour où il a pris la soutane, le péché n'ait plus jamais, même une fois par surprise, entrée dans son âme ; il faut qu'il se dise que jamais son vœu de sous-diacre ne sera entamé par une seule faute, car c'est fini ; et une fois qu'on s'est jeté dans la voie qui aboutit au sacerdoce, il faut bien se dire qu'on s'est jeté la tête en avant dans un abîme de sacrifice dont on ne remonte plus les bords. Tu es tenté, puisque tout le monde est tenté ; songe que toute tentation surmontée te fortifie d'autant, et assure d'autant ton avenir ; chaque faiblesse, même partielle et légère, t'affaiblit au contraire d'autant, et fait brèche à ton avenir. Cette pensée, qui saute aux yeux, doit te fortifier. A chaque sacrifice qui se présente, tu l'offres à Dieu et tu l'embrasses courageusement en disant : « Mon Dieu ! Pour assurer mon avenir et ma fidélité jusqu'à la mort ! »

Dans tes études, tâche de comprendre un peu la beauté des sciences sacrées, et d'apprendre à les goûter vraiment. Celui qui n'a pas ce goût a beau être vertueux, et avoir la résolution de travailler uniquement par vertu — comme on se donne la discipline : je le défie d'y tenir un an. Une fois qu'il n'aura plus l'esprit dans ce milieu saint et sanctifiant, il sera bien faible contre les pensées et les goûts mondains qui tentent de rentrer dans notre cœur, et qui n'y trouvent que trop de sympathie naturelle. Une fois ces goûts mondains — *secularia desideria* — rentrés dans une âme sacerdotale, sa vie est un tourment ; elle est privée de toutes les joies auxquelles, par état, elle a droit, et que Dieu a mises à sa portée ; rester entièrement fidèle est alors un tour de force qu'elle ne fera pas, et que Dieu ne l'aidera pas à faire.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXVI

A son Frère

Hin-Y-Fou, 3 juin 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Je suis revenu de la retraite annuelle par une chaleur torride, j'avais avec une répugnance incroyable ; j'ai dû me reposer deux jours chez un confrère, une diarrhée opiniâtre m'avait beaucoup fatigué. Enfin me voici à peu près remis et prêt à reprendre bientôt mes expéditions apostoliques. Je rapporte avec moi la caisse de liqueurs que tu m'as envoyée ; j'installe enfin mes livres, restés jusqu'alors à la Capitale. Malheureusement ma maison, comme toutes les maisons chinoises, est d'une humidité effrayante, qui pénètre et pourrit tout, si on ne prend soin de sécher souvent ses affaires au soleil, de broser et de chasser les insectes. — Les images, soit religieuses, soit profanes que tu as jointes aux liqueurs, me seront très utiles. En voici un exemple. Le mandarin de Hin-Y-Fou, qui peut tout pour ou contre moi, et qui est assez tracassier, avait manifesté le désir de posséder quelques feuilles de notre beau papier vergé français, que les Chinois ne savent pas fabriquer. Je viens de lui en envoyer un rouleau ; je lui donne en même temps plusieurs des gravures que je trouve dans ta caisse. Voilà un homme enchanté. « Quel cadeau serait agréable à votre prêtre ? » demande-t-il à un de mes chrétiens...

... La réorganisation des catéchismes est assurément un des premiers besoins des Petits-Séminaires. La chose sera-t-elle bien faite, sera-t-elle faite avec ensemble et avec constance ?...

... Sans doute les châtelains, en général, aiment à inviter le curé à leur table ; mais que sa société leur plaise beau-

coup, j'en doute fort, car le prêtre ne représente que des idées sérieuses et, par conséquent, ennuyeuses. Que l'illusion, sous ce rapport, est facile et dangereuse ! Aux yeux de ces gens-là, nous serons toujours des paysans ; ils nous croiront toujours bien inférieurs à eux, même s'ils sont chrétiens, même s'ils nous estiment. Ils sont trop entourés des séductions du monde pour aimer notre société, où l'on parle de choses qui les intéressent peu...

Donne un peu d'éclat à tes fêtes ; attire les pauvres chrétiens. Sans doute, les fêtes de village et de débauche les entraînent encore plus ; mais enfin si, à la faveur de tes petites solennités, tu peux leur faire entendre une parole de salut, et réveiller un instant la conscience, ton but est atteint, et au jugement ils n'auront pas d'excuse. Du reste, cela les prépare toujours un peu à la mort. Tu ne verras peut-être pas le fruit de ton ministère ; ton successeur le récoltera. Une paroisse se ressent toujours du passage d'un curé fidèle, pieux et zélé...

Il m'arrive, ces jours-ci, des enfilades de gens qui veulent se faire chrétiens. La moisson s'annonce bien, et jè suis plein d'espérance pour refaire la chrétienté de Hin-Y-Fou, jadis florissante, puis entièrement disloquée et détruite par les guerres civiles. Il s'agit de rafistoler les débris épars de l'ancienne chrétienté, et de reconstituer, à la faveur de la paix, une mission saine et solide.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXVII

A M. l'abbé Lefevre

Hin-Y-Fou, 23 juin 1879.

CHER VIEIL AMI,

J'ai reçu votre lettre après un long retard ; car je suis ici doublement loin, et par la distance réelle, et par la difficulté des communications. Mon district est le plus reculé de la province, et la province, une des plus éloignées de toute communication avec l'Europe ; jugez ! Mais vous savez, vieux, il n'y a trou si retiré du monde où je n'emporte avec moi mon cœur :

Catholique et Français toujours,

et aussi le bon, le cher souvenir des amis qui veulent bien se rappeler encore mon nom. Contre ce souvenir, ni les distances, ni les espaces ne peuvent rien.

Ici, nous sommes assez haut placés en altitude. Notre climat sans doute est plus chaud qu'en France ; surtout, les accidents de température sont plus accentués ; à Hin-Y-Fou ils sont extrêmement brusques, et il m'arrive souvent, deux, trois, même quatre fois par jour, d'ajouter ou de retrancher à mes vêtements ; sinon les variations de température me joueraient bien des tours. Je fais donc comme les grandes dames de Chantilly (1), je change de toilette ; mais ça ne consiste qu'à retirer et à remettre un gros caraco de toile bleue, une longue et chaude ceinture de flanelle. A part ces accidents de température, le Kouy-Tchéou est, de toutes les provinces chinoises, la plus française et la plus douce de climat.

Ne vous tourmentez pas, je vous serai toujours reconnais-

1. M. l'abbé Lefevre était alors vicaire à Chantilly.

sant, même quand vous échoueriez dans vos efforts ; parce que je sais votre bonne volonté, votre bon cœur pour moi. D'ailleurs, un missionnaire finit toujours par vivre et même par mourir ; ainsi il arrive toujours à attraper ce dont il ne peut se passer. Je vous ai dit, et c'est trop vrai, que dans ce district nouveau je me trouve dans le plus grand dénûment de tout. Je ne puis monter ma mission et mes églises que peu à peu ; je dois aviser à une foule de choses que malheureusement je ne puis recevoir de France, mais que je ne puis me procurer que par l'argent. J'ai trente enfants à entretenir dans mon orphelinat. Ces pauvres petits sont en loques ; et je rafistole, je rafistole encore. Tout à l'heure même, je les regardais jouer dans ma cour ; l'un d'eux, un pauvre petit mousse de cinq ans, perdait sa culotte de toile bleue, presque séparée en deux et mal retenue à la ceinture par une ficelle ; j'ai rajusté moi-même et la ficelle et le culottin, et l'enfant de jouer de plus belle.

La toile n'est ni rare ni coûteuse en Chine ; elle n'a ni la finesse ni l'achèvement des belles toiles européennes ; mais enfin, si grossière soit-elle, on en confectionne des robes, des pantalons, des bas, voire même la petite chemise chinoise, qui se porte six semaines, deux mois, sans désemparer !

Voilà votre petit frère installé ; je lui souhaite de rester bon chrétien. Je sais que son cœur est bon, et qu'il a en vous un conseiller zélé ; mais qu'il reçoive encore la prière et le conseil très affectueux du missionnaire chinois. Avec une éducation chrétienne surtout, il est d'expérience qu'il n'y a pas de bonheur possible dans l'abandon de Dieu ; et le premier élément de la joie, à Paris comme en Chine, c'est la pureté de la conscience.

Adieu...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 26 juin 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Voici que je suis en retard de correspondance avec vous ; mais je vous paierai, et avant l'août, foi d'animal ! Me voici déjà vieux curé à Hin-Y-Fou, et désormais habitué à ma nouvelle vie. A mon retour de la Capitale, je m'étais arrêté chez le confrère de Yuin-Lin-Tchéou ; nous avons fait du chocolat dans un vase de cuivre. Le chocolat à l'eau se faisant cuire deux fois, nous l'avions d'abord préparé la veille, et laissé 15 heures dans le vase de cuivre ; le lendemain, recuisson et manducation avant mon départ. J'ai failli claquer la nuit suivante, et j'ai souffert près d'un mois de cet empoisonnement. Le confrère, lui aussi, a été très malade. Je me suis guéri avec votre rhum : exquis !

Je ne suis certes ni triste, ni malheureux, ni désireux de m'en retourner ; mais je suis content de sentir enfin que l'isolement moral du missionnaire, toujours seul, est un sacrifice. Je dis toujours seul, car la société des chinois n'en est pas une et ne distrait en aucune manière. Malgré nous et sous tous rapports, ils sont et doivent rester nos inférieurs. Jeux, liaisons, amitié, familiarité, intimité, société, tout cela nous est interdit avec eux, pour toutes sortes de je ne sais quoi que vous ne pouvez comprendre à distance, et que nous imposent la nature, la prudence, les convenances, les usages du pays, le zèle même.

Un de mes divertissements pourtant, c'est de regarder jouer mes petits gamins, et de leur jeter quelque pauvre petit fruit, sur lequel ils se précipitent comme la misère sur le monde. En ce moment, les malheureux vont nu-pieds,

nu-tête, en loques pendantes. On rafistole et on rafistole encore ; mais on ne consolide pas ce qui est usé, et, deux jours après le raccommodage, tout est à refaire. Ce n'est pas une petite inquiétude d'avoir à nourrir et à vêtir toute une pareille famille ; mais je suis heureux d'en porter seul l'inquiétude ; eux autres, ne savent pas ce qu'ils me coûtent, ni combien je suis préoccupé pour eux.

Je n'ai pas encore repris mes tournées apostoliques ; je consacre quelques jours aux environs de la ville. Le mois du Sacré-Cœur devait m'apporter des espérances ; des conversions sérieuses et saines se sont annoncées dans plusieurs localités importantes ; j'étudie actuellement ces localités en vue d'y préparer de nouvelles stations. Je dis *conversions sérieuses et saines*, car il est facile de se laisser enfoncer en acceptant des conversions fausses et malsaines, qui voudraient participer à la bonne réputation de l'Église pour couvrir des affaires véreuses et injustes. Je dis *préparer ces stations*, car une station ne se fonde pas sans précaution, ni du jour au lendemain, par l'admission des catéchumènes, leur inscription au registre du missionnaire, la visite et les prédications que leur fera le Père. Il faut, quand une conversion s'annonce, commencer par se défier, étudier son monde, faire une enquête sur la renommée, les affaires, la situation financière et matrimoniale, la famille et l'entourage, les défauts et les obstacles du candidat, lui envoyer quelqu'un chez lui, l'éprouver un peu pour voir ses motifs. A défaut de ces précautions, fatalement on sera pris, on se chargera les épaules d'une foule de vauriens, qui se font chrétiens pour la renommée, qui ne prennent ni la foi, ni la vie chrétienne, et qui vous attireront de mauvaises affaires avec les païens et les autorités.

Pour ces raisons, j'ai résolu d'être très soigneux et très sévère dans les admissions. Si on se laisse aller, dès le commencement, à recevoir dans le troupeau chrétien des mauvais sujets, par espoir de les convertir, il vous en vient des bandes, mais des bandes à faire trembler ; bientôt on s'aperçoit que ces tristes catéchumènes ne seront jamais de vrais

chrétiens. Car, si tout païen est pécheur, comme du reste tout homme, tout païen n'est pas canaille ; et celui qui a été *canaille dans le paganisme*, sera *canaille dans le christianisme*. Puis, la présence de ces vauriens dans le christianisme empêche les gens honorables et bien posés de venir à nous ; en sorte qu'on végète dans la suite, avec une immense difficulté pour avancer.

J'ai une autre raison de prendre des précautions. Les populations de mon district se composent d'une foule de races diverses, qui ne se mêlent pas et se méprisent les unes les autres. Elles forment trois groupes principaux : le *Chinois* proprement dit ou *émigré* des provinces du Nord ; l'*indigène* ; enfin le *barbare*. Ces deux dernières races tendent à disparaître ; elles sont inférieures et méprisées de la première, qui a la puissance et les honneurs du pays. Toutes trois entrent aussi volontiers dans le christianisme ; les deux races inférieures y entrent même plus facilement et par bandes entières, par familles, par villages. Si l'évangélisation d'un pays commence par ces races inférieures, le Chinois proprement dit, qui les dédaigne, dédaigne l'Eglise à cause d'elles et ne viendra pas. Or, comment les empêcher ? Il faut les faire attendre, les éprouver ; être plus sévère ; les éviter, les refuser même, pour entamer d'abord les autres. C'est tout juste à quoi je travaille en ce moment. J'ai tout un district, le Tse-Hen-Tchéou, à la frontière du Kouang-Si, qui renferme bon nombre de familles chrétiennes catéchumènes ; ce sont des *indigènes* que j'ai déjà visités. Ils viennent de m'envoyer une députation avec une liste formidable d'autres familles qui veulent aussi se faire chrétiennes, entre autres trois villages entiers. Au contraire des environs de Tsen-Y, ces indigènes demeurent groupés par villages, et un de leurs noms chinois est : *Hommes qui habitent en villages*. Je ferai examiner ces demandes ; on acceptera les familles qui n'auront pas d'obstacles ; car le Tse-Hen-Tchéou contient peu de Chinois proprement dits, et il n'est plus temps de commencer par eux, puisque l'œuvre a été commencée depuis un an par ces indigènes. — A Tchen-Fong-Tchéou, l'œuvre est commen-

cée par les *Barbares*, et ils se montrent bien ; il se prépare encore, parmi eux, de nombreuses conversions.

Le Chinois proprement dit est plus solide dans la foi et plus apte aux mœurs chrétiennes. Le territoire de Hin-Y-Fou renfermant plus de *Chinois* et encore très peu de chrétiens, je tiens fortement à commencer l'œuvre de conversion par le *Chinois pur sang* ; les circonstances d'ailleurs favorisent mon désir, car le mouvement de conversions qui s'annonce, part de cette race. Aujourd'hui même, trois hommes m'arrivent, de quatre lieues d'ici ; déjà, ils avaient eu des pourparlers avec moi, et je leur avais dit : « Revenez dans trois semaines, chercher le catéchiste. » Cette fois, ils vont l'emmener avec eux. Ils se disent représentants d'un groupe de familles chinoises qui veulent embrasser la foi ; *gratias Deo !*

Quand le catéchiste aura passé huit jours chez eux, il amènera d'autres hommes encore ; et nous formerons de nouvelles stations. — Former une chrétienté n'est pas une petite affaire. Je vois, dans toutes nos histoires, que chacune de nos vieilles chrétientés a des traditions, un passé quelquefois de plus d'un siècle, une succession de bons chrétiens ; elle a servi de foyer à un mouvement de conversions opérées plus tard, à l'heure choisie par Dieu. Je me reconnais redevable au Sacré-Cœur de tout ce qui m'arrive de bon !

Nous avons célébré, vendredi, d'une manière bien, bien, bien modeste, notre petite fête patronale du Sacré-Cœur : grandes images accrochées de tous côtés dans mon pauvre hangar de chapelle ; autel décoré de bandes de papier à tapisser venu de France ; étoffes de mousseline à fond blanc et à grandes fleurs ; exhibition d'un bel ornement blanc ; communions et dînette du vendredi : un petit gâteau à chacun de mes enfants. Et voilà notre pauvre solennité ! Je ne puis même pas avoir de salut, car je n'ai, pour conserver le Saint-Sacrement, ni tabernacle, ni rien de ce qui est nécessaire. Je serais bien heureux de garder le Saint-Sacrement ; mais nos règlements nous imposent pour cela une

chapelle spéciale et fermée, pour éviter les vols, les inconvenances et les profanations...

Adieu ! Que vos bonnes âmes prient pour moi toujours...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXIX

A son Frère

Hin-Y-Fou, 29 juin 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

...Ne te lie jamais qu'avec des prêtres sérieux, surnaturels et vraiment dans l'esprit de leur vocation. Mieux vaut être *ours* et se faire mépriser que de fréquenter des tièdes...

Le souvenir de M^{me} Gloux, de Gillocourt, me fait bien plaisir. Le temps où elle m'apprenait à faire des boutonnières s'éloigne beaucoup, et cela nous vieillit tous. L'art de faire des boutonnières, et surtout des reprises, m'a, depuis lors, servi bien des fois. Les bas chinois sont en toile, aussi larges en bas qu'en haut ; l'hiver, je mets dans ces bas des chaussettes d'Europe. De temps en temps, je passe une demi-journée à reprendre les talons de ces chaussettes. Je remercie encore M^{me} Gloux de m'avoir appris cela !

L'historien Darras a été fort, fort, fort surfait. Je me crois sûr que la postérité, comme il arrive souvent, ne ratifiera pas les éloges excessifs que lui donnent ses contemporains. Darras est un piocheur ; il écrit facilement et avec assez d'élégance ; mais c'est un esprit sans profondeur, sans philosophie, sans grandeur de vues, incapable de trouver le lien des événements, et de démêler, dans le fouillis des faits historiques d'une époque, d'un groupe d'événements ou d'une vie illustre, ce qui est le principal, et ce qui donne la raison et le sens des détails, ce qui les réunit en une série. Beaucoup

de curés sont entichés de Darras ; ceux qui ne le possèdent pas, faute de ressources, voudraient l'acheter pour le placer dans leur bibliothèque et admirer l'effet que produit, comme ornement, cette belle rangée de volumes non étudiés, non lus, non coupés. Ne soulève pas cette question dans les réunions ecclésiastiques, tu te ferais honnir inutilement. Les idées que je t'ai transmises ont cet inconvénient — et c'est un signe de leur valeur — qu'elles ne sont pas admises en France, qu'elles rencontrent même une antipathie profonde dans les idées reçues du public ecclésiastique, enfin qu'elles ne peuvent guère s'exposer sans soulever une guerre terrible contre celui qui les énonce. Ce n'est pas à dire cependant qu'il faille craindre de les énoncer, si on le juge utile ; mais, s'il n'y a pas urgence, mieux vaut se taire et se renfermer tranquillement dans ses saintes études ; là on se trouvera, sans conteste, en compagnie de l'Eglise catholique...

Tout ce que j'étudie confirme mon idée : l'établissement des séminaires avec la formation ecclésiastique dans ces séminaires, a été opéré, en France, à une époque, dans des circonstances, par des hommes et sous l'influence d'idées, qui ont faussé l'esprit de cette institution si essentielle, et qui lui ont inoculé, dès l'origine, un vice funeste. Le gallicanisme pratique a régné et règne encore, même quand le gallicanisme théorique a disparu. On crie : « Vive le Pape ! » mais va dire à tous ces soi-disant Romains de mettre, sans plus tarder, en application, dans leurs séminaires, les idées du Pape sur la pratique de l'enseignement des sciences sacrées !...

En Chine, nous faisons faire du pain de temps en temps. Il faut cuire ce pain dans une marmite chinoise ou grand chaudron plat posé sur des charbons ; car les Chinois ne connaissent pas l'usage du four. Le pain cuit à grand feu ; il est toujours brûlé. Depuis quelques mois, je ne puis plus guère me passer de pain ; le riz me donne la diarrhée ; tous les missionnaires en sont là, après deux ou trois ans de séjour en Chine ; l'estomac s'affaiblit, et trouve dans le pain un aliment plus substantiel et plus hygiénique que le riz... Hier,

on m'apportait une corbeille de petites pommes et de prunes à peine mangeables ; je les ai distribuées aux enfants, qui les ont dévorées avec bonheur ; ils mangeraient des cailloux...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXX

A son Frère

Po-Mey, 21 juillet 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Le pays où me voici depuis quelques jours, est à six lieues de Hin-Y-Fou. Je n'ai ici qu'un chrétien, converti depuis trois mois ; et c'est la première fois qu'un missionnaire apparaît dans cette région. A la conversion de cet homme, les païens ont fait quelque tapage ; un mauvais sire des environs l'a menacé et même attaqué un jour. J'ai fait appeler ce mauvais sujet, pour lui demander compte de ses menaces ; mais il a bien trop peur pour se présenter. Sans doute, ma présence étonne ces populations nouvelles, qui n'ont jamais vu d'Européen ; mais, loin de courir aucun danger, j'ai bon espoir, et certains indices me font croire que de nouvelles conversions ne tarderont pas à se produire. Demain, je porte mes opérations à sept lieues plus loin, dans une région nouvelle aussi pour nous. Il faut bien commencer à attaquer le pays ; à vrai dire, j'espère qu'il s'y fera de la bonne besogne avec le temps et la patience.

Vraiment la situation politique en France est profondément triste, et je comprends les difficultés du ministère sacerdotal. Il ne faut pas s'en désoler, mais faire le petit possible avec patience, en attendant des temps meilleurs ; entretenir son intelligence aux bonnes sources, et ne pas grossir la liste des malheureux prêtres qui détruisent, par leurs mau-

vais exemples et leur négligence, la besogne faite par leurs devanciers ; enfin, profiter de l'expérience des temps et des événements ; elle est grandement instructive. Quiconque a le bonheur de posséder les bons principes, ne saurait s'étonner de ce qui arrive, car les événements sont la conséquence logique et toute naturelle des principes posés. Ce qui m'amuse surtout, c'est que la chute de Grévy soit déjà si imminente. Le pauvre monarque ! — Il est évident qu'il entre, dans une certaine partie assez considérable du clergé, un courant d'idées qui ne sont nullement propres à l'assainir et à lui donner des forces contre la Révolution installée dans les intelligences laïques. On ne cueille pas du raisin sur des épines, ni des figues sur des ronces ; il serait étonnant de trouver des sentiments sacerdotaux et un esprit vraiment apostolique dans un clergé formé comme il l'est, même quand ses réformateurs seraient de saintes nullités. Il y a longtemps que les pires révolutions se sont préparées sous le nom des gens honnêtes régissant et ne gouvernant pas.

Je te souhaite de rester longtemps dans ta paroisse, pour y faire un bien sérieux et solide, surtout auprès des enfants ; pour y répandre un peu d'instruction religieuse et y préparer une meilleure génération. Les temps ne sont guère favorables au relèvement d'une paroisse ; cependant, je te l'ai dit bien des fois, de ce qu'un curé fidèle et zélé sème dans sa paroisse, il reste toujours, au fond des âmes, un résidu d'idées chrétiennes qui les retient encore dans la foi et qui demeure l'espérance de leur salut. Et puis, vienne un jour une situation politique plus chrétienne, les parents se rappelleront et élèveront mieux leurs enfants. Enfin, ce qui n'est pas peu de chose, un prêtre qui travaille ainsi, envers et contre tous, travaille beaucoup pour lui-même pour sa persévérance, pour son propre bonheur...

Je te félicite de n'avoir pas à entreprendre la restauration de ton église. Tu ne saurais croire les affreux tracas, les désagréments et les fatigues, les préoccupations de tous les instants, qui envahissent et absorbent la vie de ceux qui construisent ou restaurent des églises. J'ai toujours gémi de

voir M. Marthe charger de jeunes prêtres d'une entreprise de ce genre ; il n'en est pas un seul à qui cette lourde tâche n'ait grandement nui sous tous rapports, même quand ils avaient réussi à mener à bonne fin leur construction. Ce que nous avons vu de plus complet et de plus instructif en ce genre, c'est le malheureux abbé Sterlin, curé de Plainville. Il débutait assez bien dans le ministère ; chargé de la reconstruction de son église, il aboutit à la plus extravagante et à la moins ecclésiastique des conduites, et finit par aller aux *Vieux-Catholiques*, aussi naturellement que les fleuves vont à la mer...

Adieu ! soigne les œuvres et les âmes, en commençant par la tienne, et en prenant bien garde aux tentations cachées partout. — Ne va-t-on pas biffer le budget des cultes un de ces jours ? Alors que se passera-t-il ? Ce sera le moment de garder sa dignité et de se montrer austère et détaché...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXI

A M. l'abbé Boulenger

Po-Mcy, 21 juillet 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous ajoutiez à votre dernière lettre un mot aimable d'Edmond Baudequin. Certès, voilà un de vos premiers-nés d'Orrouy, qui ne vous fera pas affront au jugement de Dieu ; bon sang ne se dément pas du reste. Hélas ! Ces bonnes racines de familles chrétiennes disparaissent des paroisses. Si les choses continuaient dans les proportions où elles vont depuis dix ans, à quelle sauvagerie aboutirions-nous ?

A propos des cinquante mille francs que M. le curé de Carlepont a perdus en pariant avec moi, et pour le consoler,

dites-lui qu'étant donnée la situation actuelle de la France, si quelqu'un venait me dire : « Dans dix ans, la France sera relevée, non pas redevenue chrétienne et fidèle encore, mais en bon chemin ; la précipitation des radicaux hâte ce dénouement. Sans doute il restera énormément à faire dans le clergé, l'éducation, les institutions, mais on sera en bonne voie ! » — si quelqu'un venait me dire cela aujourd'hui, je ne rirais pas de lui, et ne risquerais plus cinquante mille francs pour le contredire. Car ce résultat est *un de ceux* qui me semblent *possibles* après la crise actuelle, bien qu'il me semble *plus probable* qu'elle se dénouera encore par l'avènement d'un gouvernement bâtard, libéral et mitoyen, lequel recommencera la série d'expériences déplorables par lesquelles, en partant d'un *ordre moral* faux et sans principes, on aboutit, avec la coopération des honnêtes gens, au plus immoral et au plus malhonnête des désordres. Il faut, pour achever la purge complète, une série de crises graduées et de plus en plus radicales ; celle d'aujourd'hui ne me le semble pas assez. Gambetta et ses partisans tâtent le pouls de la France catholique ; s'ils sont encore modérés, c'est qu'ils la sentent encore trop catholique et trop honnête dans ses principes faux. Donc, ce n'est pas fini ; car, pour faire mourir les principes faux, il faut aller plus bas ; comme pour faire mourir un abcès, il faut arracher autour de la chair vive. Du moins, c'est ma manière de penser ; cependant, je ne risquerais pas cinquante mille francs...

J'ai repris ma vie errante. Je suis ici dans un village de quinze familles, mais je n'y ai qu'un seul chrétien, de bonne mine et prenant bien la foi. Il était, il faut le dire, *honnête païen* avant sa conversion. En général, celui qui a été *canaille* dans le paganisme, ne se convertit pas sincèrement ; je ne l'accepte pas, et c'est encore le moyen d'aller plus vite, surtout plus sûrement, plus sainement. Toute cette région est païenne dans un vaste rayon ; les habitants n'y ont jamais entendu parler du christianisme, sinon de très loin et fort vaguement, par exemple à l'époque des persécutions, dont le bruit arrivait jusque dans ces vallons perdus au milieu des

montagnes. C'est évidemment la première fois qu'un prêtre apparaît et dit la messe dans ces parages, la première fois qu'un peu de doctrine s'y fait entendre et que les images du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge y sont vénérées. Ce ne sera pas la dernière fois, j'espère, et la *semence* produira des *moissons*.

Cette première visite portera peu de fruits sans doute ; mais c'est une prise de possession, une reconnaissance poussée en pays inconnu, une sorte d'occupation officielle d'un point inexploré jusqu'ici de mes domaines. Aussi, je ne fais jamais ces prises de possession sans éprouver une impression intérieure très profonde de l'importance et de la solennité de ce que je viens faire. Songez qu'ici je suis, à moi seul, l'Eglise et tout ce qu'elle et Notre-Seigneur apportent là où ils apparaissent. Voyez encore une fois ce que c'est que l'Evangile. Dans cette station, mon apostolat s'adresse surtout au chrétien unique que j'ai ici ; et sa présence est une enseigne de salut et une prédication. Je lui recommande d'être fidèle, de donner le bon exemple ; le reste se fera peu à peu et non pas tout seul, mais par la puissance surnaturelle de la grâce dont l'action est invisible, mais invincible et d'un effet certain ; il ne faut que de la patience et il faudrait des *ouvriers*.

Loin de me cacher aux païens, je me mets en évidence ; ils viennent beaucoup voir mon autel et mes images. C'est toujours l'occasion de leur dire quelques mots qu'ils écoutent d'un air distrait et étonné. L'impression générale et évidente est celle de l'étonnement, de la défiance, et de l'indifférence la plus complète et la plus incrédule. C'est toujours par cette impression que notre prédication est reçue d'abord partout où elle arrive pour la première fois ; mais ceci ne me décourage plus. On exhorte les visiteurs ; on leur explique les premiers éléments, la raison d'être de cette religion ; on leur dit bien qu'elle n'est pas nouvelle, qu'elle est déjà très répandue dans tout leur empire et dans les *dix mille royaumes de la terre*. Cette réflexion est une de celles qui font quelque impression et sur lesquelles l'*idée chinoise* se rencontre avec

l'idée catholique. Ils ne répondent pas grand'chose, tout en conservant une attitude de respect. Quelques-uns écoutent avec plus d'attention ce qu'on leur dit sur la *nécessité de pratiquer cette religion pour sauver son âme* — langage très nouveau pour eux et qu'il faut expliquer, car la *notion de l'âme, l'idée de la sauver*, cette doctrine qu'il y a, parmi les diverses religions, *une religion nécessaire et exclusive*, seule vraie, tout cela est bien étrange pour eux, qui ne connaissent que les trois ou quatre religions banales, routinières et d'ailleurs fort libérales répandues dans leur pays. On leur dit quelques mots sur la foi et sur les devoirs. Quand on leur demande ensuite si cette doctrine est bonne, ils ne manquent pas d'exclamer, à la chinoise et avec une affectation froide et ridicule d'enthousiasme, qu'elle est excellente, parfaite, que c'est la meilleure, etc., etc. Ce qui ne les empêche pas, l'instant d'après, de s'en aller fort tranquillement et de l'air le plus profondément indifférent qui soit au monde. Même ceux qui sont hostiles feront les mêmes réponses, si vous posez la même question, c'est l'usage. Cela casserait les bras, si on n'avait pas la connaissance du caractère chinois et de la façon dont l'Évangile s'introduit dans ces pauvres âmes froides et matérialisées.

Ma visite n'a pour but, cette première fois, et je n'ai guère pour espérance que de me montrer au centre de cette région, d'y faire parler de moi, d'y faire connaître notre nom, notre idée principale, de préparer une prédication plus détaillée qui se fera peu à peu, surtout de faire agir, dans ce milieu jusqu'ici entièrement païen, Notre-Seigneur qui descend, chaque matin, sur la pauvre table où je dis la messe. C'est le levain dont il est parlé dans l'Évangile, le levain surnaturel qui fera peu à peu fermenter le pays, pour produire ce que la Providence a résolu de produire, et ce que mes péchés n'empêcheront pas.

D'après ce qui arrive toujours en pareil cas, voici, je suppose, ce qui adviendra. Tout le monde, aux environs, va parler de l'Européen venu à Po-Mey avec une drôle de barbe jaune et un nez qui ne ressemble à rien de ce qui se voit en

pays civilisé, c'est-à-dire en pays chinois ; car, bien entendu, le pays civilisé, c'est le pays chinois ; ceci ne saute-t-il pas aux yeux ? L'Européen prêche une *religion nouvelle* fort drôle, qui condamne ceci et cela, défend ceci et cela, et qui a la prétention de se prendre au sérieux, de dire sa doctrine vraie, certaine, exigeant la foi intérieure, et n'imposant pas seulement, comme les religions chinoises, des formalités extérieures, quelques cérémonies banales où la foi n'est pour rien, et où l'attention de l'esprit n'est pas requise. Cette dernière prétention surtout est étrange et ne ressemble à rien de ce qui est reçu dans le pays ; cependant elle ne choque pas, et l'âme naturellement chrétienne la reconnaît encore comme raisonnable, ainsi que notre morale. L'impression universelle, je le répète, sera l'étonnement et une indifférence profonde. Cependant, les appréciations seront diverses : « C'est une religion comme une autre. — Elle est bonne comme les autres. — Elle est meilleure. — On ne peut pas la pratiquer. — C'est défendu par les mandarins. — On l'a déjà anéantie par la persécution ; gare à ceux qui l'embrasseront ! ce n'est pas moi qu'on y prendra ! — Que vient faire cet Européen ? On devrait le chasser, le tuer. — Il cherche de l'argent. — Ce n'est pas de l'argent qu'il cherche, puisque, au contraire, il dépense le sien et ne demande rien ; est-ce assez drôle ? — Et ce Fan-Ta-Ko, d'embrasser cette religion ! Est-il bête ? C'est pourtant un honnête homme ; et il soutient *mordicus* que sa religion est bonne, que les chrétiens pratiquent ce qu'ils enseignent, et que l'Européen ne veut pas nous tromper. Il a, ma foi, l'air convaincu. — Il faut tuer Fan-Ta-Ko. — Oui, frottez-vous-y ; ces chrétiens sont tout-puissants près des grands mandarins ; ils ont à la Capitale un grand chef de religion qui fait la pluie et le beau temps. — Avez-vous vu leurs cérémonies ? C'est très drôle ; leur prêtre s'habille singulièrement, se tient debout près d'une table couverte d'un linge blanc, devant des images et un livre, fait comme ceci et cela, pendant que les chrétiens récitent de longues prières. — Et ce Fan-Ta-Ko, qui était comme nous il y a quatre mois, et qui, aujourd'hui, vient nous chan-

ter qu'après la mort il ira au Ciel et nous autres en enfer, et que nous aurons du regret de ne l'avoir pas écouté ! C'est qu'il a tout l'air d'y croire ! — Avez-vous vu la barbe de l'Européen ? il a au moins soixante-dix ans ! — Fan-Ta-Ko dit qu'il a trente-cinq ans. Et ses yeux qui ne sont pas noirs, mais bleus ! C'est curieux, je n'aurais pas cru qu'il y eût des hommes comme cela. — Tu sais bien, moi, j'ai entendu dire, par un marchand de Hin-Y-Fou qui a fait le commerce dans les pays lointains, qu'il y a des hommes à figure bleue, verte ; mais je n'en ai jamais vu. — Ni moi non plus. — Ni moi non plus. — Celui-ci n'a toujours pas l'air d'avoir peur. — Il a l'air rudement mauvais. — On dit qu'ils sont comme ça deux ou trois cents au Kouy-Tchéou, et que tout le monde va se faire chrétien. » — Etc., etc...

Tout cela résume et reproduit à peu près les conversations dont je suis l'occasion. Le Saint-Esprit fera son petit travail au milieu de ces appréciations diverses. Fan-Ta-Ko n'est pas très malin, il ne sait encore que peu de chose ; mais il prend assez bien la foi, il sait parler, il n'est pas pauvre pour le pays, et il est estimé de tout le monde. Il soutiendra donc notre thèse à l'occasion, verra aux environs qui peut mordre à la grappe, entamera les négociations, me tiendra au courant, et dira au catéchiste où il convient de faire une tentative. Par-ci par-là, trois ou quatre personnes auront remarqué et retiendront le mot *sauver son âme, être heureux après la mort* ; je prodigue ce mot. Toujours le *lendemain éternel* de la mort réveille les âmes ; c'est l'arme du bon Dieu et aussi la nôtre. Ceux que le Saint-Esprit a *préordonnés pour la vie chrétienne* (1) commenceront à se préoccuper un peu de l'idée qui vient de leur apparaître, et à se demander vaguement s'ils sont dans le vrai. Par l'exemple de Fan-Ta-Ko, qui ne paraît pas se repentir, on verra qu'on peut habiter ce pays comme tout le monde, et sans qu'il en résulte de graves inconvénients, pratiquer cette religion. A mon passage, l'année prochaine, je ne serai plus si étrange. On dira : « Ah !

1. Act. XIII, 48.

voilà l'Européen revenu, allons voir un peu ! » Fan-Ta-Ko sera peut-être prêt pour le baptême, il sera plus hardi, et je serai moi-même plus fort. On aura un peu éclairci la question de savoir au nom de qui et pourquoi je viens. Le catéchiste aura semé quelques notions ; notre langage chrétien sera mieux compris. Deux, trois, cinq, douze chefs de famille demanderont à se faire chrétiens ; j'examinerai leur valeur et leurs motifs ; j'admettrai ceux qui paraîtront bons, j'exclurai ou reculerai les autres. Le bruit se propagera que la religion s'établit ici ; ce sera un fait accompli, et me voilà installé. Un païen des environs que j'aurai gagné, m'invitera à faire station chez lui ; ce sera le commencement d'une nouvelle chrétienté ; elle-même en produira d'autres. Le Saint-Esprit profitera de tout pour diriger les choses, relations de parenté, commérages, curiosité. En apparence, c'est le hasard, en réalité, la Providence qui dispose les hommes et les événements pour la propagation et l'établissement du christianisme. Vous voyez comment se fonde une chrétienté ou un ensemble de stations.

Une chrétienté ainsi bien établie a des chances de vivre longtemps. Il en est qui disparaissent par la persécution, par l'extinction des familles, par l'apostasie ; mais la plupart se maintiennent. D'aucunes ont plus d'un siècle de date ; plusieurs ont été ouvertes, il y a 40 ans, par Mgr Albrand ; d'autres, en plus grand nombre, ont dix ans ; je compte en fonder une bonne quantité, j'ai des indices sérieux. Hier, six familles ont demandé à adorer ; l'une d'elles a été exclue, deux remises à plus tard, quand leurs chefs ne fumeront plus l'opium ; les trois autres, renvoyées aussi à une autre date, à titre d'épreuve et parce qu'elles appartiennent à la race inférieure, par laquelle je ne veux pas commencer les admissions. — Le Chinois lui-même, étant, par nature, inférieur à l'Européen, sera toujours inférieur aussi comme chrétien ; pourtant, c'est toujours la grâce et la vie surnaturelle qu'il nous demande et qu'il tire de nous, quand il vient à la foi. S'il n'en reçoit qu'une mesure moins abondante, parce que sa capacité est inférieure, il n'en est pas moins pour

nous l'occasion d'une circulation de vie surnaturelle qui se fait entre le ciel et lui par notre âme à nous. Rien que cette pensée devrait me servir de méditation perpétuelle, et me tenir jour et nuit dans un état général d'élévation à Dieu, tout imbibé de la présence de Dieu, et pénétré du grand honneur que nous avons d'être ainsi les dépositaires des trésors de salut cachés en Notre-Seigneur.

Quelle position de se trouver là debout, tout seul, comme une colonne, au milieu de tout un peuple ! Combien d'âmes, dans le rayon assez vaste et fort peuplé où s'étend mon domaine, n'ont que moi pour leur procurer l'évangélisation ! Je ne puis, même approximativement, en apprécier le nombre. Et puis, songez qu'il faut nécessairement me dire : « Je reçois des grâces pour tous ces gens-là ; ils n'ont que moi pour espérance de salut ; je représente, j'apporte seul la Rédemption et l'Eglise parmi eux, et c'est par moi que passera tout ce qui sera versé sur eux de grâces et de lumières ! »

Un prêtre est nécessairement tout cela ; et s'il n'y avait plus qu'un seul prêtre au monde, il y aurait encore l'essentiel pour sauver le monde, puisqu'il y aurait encore l'Eglise, c'est-à-dire la source vivante de la vie chrétienne au milieu des hommes...

On conserve, me dites-vous, le secret espoir de mon retour en France, pour reprendre la vie professorale, à Paris ou à Beauvais. Comment pouvez-vous dire à *Beauvais* ? Quant à Paris, outre que j'en ai *plein le dos* du professorat, il faudrait que j'y fusse envoyé par ma mission. Or, j'espère que Monseigneur et mes confrères ne sont pas si pressés de se débarrasser de moi... Ma vocation est ici, mes goûts sont ici, mon travail est ici ; c'est ici que je puis être utile ; que Dieu me fasse la grâce d'y mourir, même s'il faut souffrir quelque chose pour attendre la mort. Si je meurs à Hin-Y-Fou, j'ai déjà choisi le lieu de mon tombeau. M. Müller a été enterré au bord du chemin, sur le versant opposé à la ville ; je serai déposé à 200 mètres de lui, un peu plus haut, dans un jardin acheté jadis par Mgr Albrand, et transformé en cime-

tière chrétien. C'est là qu'on me ferra, à moins qu'un tigre ne m'avale, ce qui serait bien aussi.

Aidez-moi toujours par vos prières et par celles de votre bon petit monde ; vous voyez combien j'en ai besoin. Notre pauvre France aussi en a grand besoin ; mais ce n'est pas l'appauvrir que d'étendre le bien qu'elle contient encore.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXII

A M. l'abbé Boulenger

La-Gao, 25 juillet 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai ma journée à peu près libre ; puisque vous aimez à entrer dans le détail de ma vie, je prends mes instruments. Ce n'est pas que mon installation soit précisément comode : pour siège un petit banc, pour dossier mon lit, pour pupitre un couvercle de panier en tresses de bambou posé sur mes genoux.

La maison est en roseaux ; elle se compose d'un seul grand appartement carré, qui sert à toutes les créatures et à tous les usages. En ma qualité de *Père*, j'occupe, depuis deux jours, le meilleur coin et l'unique lit ; pas brillant, je vous assure, et je n'y enfonce pas. Le catéchiste couche à terre, près du lit, sur une botte d'herbe qu'on étale le soir. La famille de céans — sept personnes assez stupides — couche pêle-mêle au coin opposé, sur un amas informe de foin, de débris et de chiffons. La mule, attachée à un poteau à deux pas du lit, fait là, sans se gêner, toutes ses opérations gastronomiques et autres ; elle a pour voisins cinq buffles, étendus sur leur fumier parfumé ; un cochon chante sa chanson plus loin ; une demi-douzaine de poules couchent

sous le lit ; un chien au milieu du salon ; les pierrots sur les solives du toit ; les rats et les souris partout, et tâchent, ces jours-ci, de prendre des repas dans mes habits et sur le dos de mes livres ; les moustiques abondent le soir, les puces et les punaises la nuit. Le même appartement, qui sert ainsi d'*arche de Noé*, sert aussi de cuisine à l'espèce humaine. Au moment où je vous écris, la bonne femme, assise sur une pierre, son dernier-né lié sur son dos, entretient le feu près de la porte, et fait cuire, dans une marmite en terre, le riz du déjeuner, qui ne me graissera pas les dents, vous pouvez m'en croire. Il est encore matin ; j'ai dit la messe et catéchisé de bonne heure, afin de permettre aux gens d'aller travailler, et d'envoyer le catéchiste aux environs, à la recherche d'un nouveau chrétien que je ne trouve pas.

Je croyais n'avoir que sept lieues à faire pour venir ici ; j'en ai fait au moins douze, et par des chemins ! ah ! quels chemins ! comme celui du Paradis ! Pour comble d'ennui, la pluie n'a pas cessé de la journée, cela faisait un gâchis ! Enfin, faute de connaître le pays, j'ai allongé ma route. Fan-Ta-Ko, un chrétien dévoué, me conduisait. — « Père, me disait-il chemin faisant, les païens me posent des questions assez drôles : Fan-Ta-Ko, cet Européen à la barbe jaune et au nez barbare, nous trompe peut-être ; mais toi, voyons, nous te connaissons : ne nous trompe pas. Dis-nous clairement à quoi ça sert cette religion ; pourquoi l'embrasse-t-on ? — Pour sauver son âme et aller au Ciel après la mort. — C'est curieux ; il doit y avoir autre chose ; il y a des secrets ; d'ailleurs tu as peut-être défense de les dire. Voyons, dis-les-moi, à moi seul ; tu le sais, je ne te vendrai pas. — Mais non, pas d'autre secret que celui-là ; fais-toi chrétien et tu verras ; notre religion ne demande qu'à se montrer. — Mais on dit que l'Européen vient affilier le peuple à sa religion pour révolter le pays, et le faire conquérir par son empereur. (pauvre stupide Grévy !) ; est-ce vrai ? — Il ne s'agit pas de cela du tout. — On dit que les chrétiens ne sont plus obligés à l'impôt, qu'ils refusent de payer leurs dettes, etc. ; que l'Européen arrache le cœur des

enfants pour en faire des remèdes ; qu'il leur tire la prunelle de l'œil pour en faire des lunettes, parce que nous autres, Chinois, nous avons la vue meilleure, etc., etc. »

Le chrétien réfute ces absurdités, et montre que nous ne venons que pour faire du bien. « Mais alors, Fan-Ta-Ko, dis un peu, combien d'argent t'a-t-il demandé pour t'admettre dans sa religion ? — Pas une sapèque. — Combien t'a-t-il donné ? — Rien non plus. » Et il leur explique notre désintéressement, nos sacrifices. — Ses interlocuteurs le quittent en hochant la tête. Les uns se demandent s'il y aurait du vrai dans les affirmations de Fan-Ta-Ko ; les autres disent qu'il ment, qu'il est déjà perverti, que je le paie pour tromper le peuple ; d'autres, qu'il est trompé lui-même, le benêt ! et ne sait pas encore le fin mot de la religion qu'il vient d'embrasser ; l'Européen est si rusé ! il dit son secret seulement lorsqu'il est sûr de ses hommes.

Tout en causant, en trottant, à pied et à cheval, en barbotant dans la boue, cherchant notre chemin dans les hautes herbes mouillées, glissant dans les flaques d'eau, nous enfonçant dans le gazon marécageux, nous arrivons, un peu avant le coucher du soleil, dans un pays des plus pittoresques : hautes montagnes parsemées de bouquets d'arbres et de rochers fantastiques, entrecoupées de profondes crevasses encaissant des torrents. Deux passants, à qui nous demandons le chemin, nous indiquent une montagne rocailleuse avec un sentier semblable à une échelle. Hélas ! faut-il encore grimper là-haut ! Je grimpe en tirant ma mule par la bride. Là-haut, c'est une mer de rochers : des vagues pétrifiées, des falaises de pierre, rien que des pierres. A mi-côte, un torrent bondit et écume à travers des rochers ; en bas, une belle vallée verdoyante, bien cultivée, sillonnée de ruisseaux formant de petites cascades, émaillée d'arbres ; au milieu des rizières, de pauvres chaumières noires, enfumées, et qui n'égayent pas le paysage comme nos blanches maisonnettes d'Europe, — *le Chinois ne fait que gâter la nature*. Descendons jusqu'au torrent. Le chemin est encore une échelle... dont les échelons roulent sous le pied. Enfin on

descend tout de même. Mais La-Gao ? Et la maison chrétienne ? Personne pour nous renseigner, Fan-Ta-Ko explore les environs ; au bout d'une demi-heure il revient : « Là-bas un homme m'a dit que c'est à droite. » Bon, allons à droite. La nuit tombe, et nous ne trouvons rien. Au loin, sur une colline, un enfant ramène un buffle : on *houpe* pour lui demander le chemin ; il ne sait pas. Un homme, qui passe sur l'autre rive du torrent, nous donne une direction différente de la première ; nous la prenons encore. Un chien nous indique par ses aboiements le voisinage d'une maison ; Fan-Ta-Ko y court, tombe dans l'eau, et rapporte cette réponse compliquée : « On t'a trompé, mon frère aîné ; retourne sur tes pas, traverse un torrent, monte par-ci, descends par-là, tourne un vallon, côtoie une colline, suis une ravine, et tu as devant toi La-Gao. » Sur la foi de ces renseignements, nous refaisons notre route sans plus de succès. Allez donc retrouver votre chemin dans le pays le plus accidenté du monde, où il y a des creux et des bosses partout, et pas un sentier droit ! — Heureusement, le temps est redevenu beau ; mais il fait nuit, et la lune n'éclaire que les sommets des montagnes ; les bas-fonds en deviennent plus obscurs. Il y a bien des maisons sur la côte ; de la vallée, on les devine, on ne les voit pas. Nous appelons ; des chiens répondent, mais de si loin que c'est décourageant, et puis les échos nous empêchent de nous guider sur leurs voix.

Nous sommes au pied de la falaise de rochers, sur les rives du torrent ; nuit serrée, que faire ? Nous nous asseyons par terre, le catéchiste et moi ; Fan-Ta-Ko pose sur l'herbe mon bagage ; la mule se met à brouter, je voudrais bien en faire autant ! Depuis six heures du matin, je n'ai mangé que cinq à six petites pêches vertes cueillies en chemin, et bu l'eau des fontaines ; — le Chinois mange ses fruits tout verts, et je finis par en faire autant, autrement je n'attraperais rien. Je ne mange du reste que le moins possible en route, un peu par économie, un peu par un reste de préjugé de propreté. Nous nous résignons à coucher là, en nous précautionnant contre le tigre et la panthère, assez communs

dans ces parages. En somme, précautions fort inutiles ; si les fauves venaient, ils ne nous avertiraient pas ; nous ne pourrions le savoir et nous défendre qu'une fois bel et bien mangés ! Un danger plus immédiat, c'est que je n'ai pas un fil de sec sur moi : la nuit est fraîche, le pays humide, la journée a été très chaude et orageuse ; à la garde de la Providence ! J'ai une lanterne en papier huilé, et une chandelle de graisse de bœuf, mais rien pour l'allumer ; impossible de voyager la nuit à travers des fouillis pareils, il faut nécessairement se décider à rester.

Fan-Ta-Ko part seul à la découverte encore une fois ; nous l'attendrons... Il est parti depuis une heure, pas de nouvelles ; deux heures se passent, toujours pas de nouvelles. Le paysage, vu au clair de la lune et après des pluies d'orage, est ravissant ; mais des gens égarés et affamés n'ont guère le goût d'admirer des paysages, de faire de la poésie, et de regarder par où la Grande Ourse a tourné sa queue. Pourtant, chose curieuse, c'est dans ces moments-là que les vieux souvenirs se représentent à l'imagination avec plus de vivacité et de fraîcheur. Assis sur mon rocher, pendant que je décollais ma chemise de mon dos et épongeais mes habits, je me suis rappelé ce temps où, jeunes séminaristes, nous étions deux avec vous sur un banc du petit bois de votre jardin, à Orrouy, faisant de l'astronomie plus ou moins scientifique, ou plutôt de la rêvasserie à propos d'étoiles. Du reste, la vue des astres, dans le calme d'une belle soirée, me fait toujours penser au pays ; je me dis alors : « Et pourtant cette même lune et ces mêmes étoiles vont luire sur la France ; mes amis les verront et les regarderont comme moi ; si seulement on pouvait par là se faire des signaux ! ». A continuer cette rêverie, les regrets du pays viendraient vite, et la contemplation des étoiles a des dangers particuliers ; décidément, il vaut mieux me contenter d'espérer le ciel, et regarder la terre. Or, sur la terre, ma petite caravane, campée assez mélancoliquement sur un mamelon, au pied des rochers, doit ressembler à un de ces paysages fantastiques recherchés par les peintres.

Oui, mais Fan-Ta-Ko ? Le catéchiste, qui n'est pas un rêveur, et désire un souper et un abri, n'est occupé qu'à huper. Les chiens aboient ; mais ce n'est pas aux chiens qu'on parle. Enfin, bien loin, dans une anfractuosité de la montagne, un cri humain nous répond ; sans doute c'est notre homme qui revient. Pour le guider vers nous, nous crions à notre tour de cinq minutes en cinq minutes. Enfin le voici, accompagné du chrétien qu'il cherchait ; il va nous conduire coucher dans une maison païenne à un kilomètre. Mais pour y arriver, et sans lumière, quel ouvrage ! A peu près comme d'aller à Sainte-Anne d'Auray avec des pois dans ses souliers. Il faut d'abord descendre, sans chemin, à travers les pierres et les épines, jusqu'au torrent. Le chrétien de La Gao marche devant, chargé de mon bagage ; je viens après, puis Fan-Ta-Ko, et le catéchiste tirant ma mule. On s'assied sur un talon, les deux mains à terre, et, avec la jambe libre, on tâtonne devant soi. Nous sommes pourtant au torrent ; mais il faut le passer, et vous savez bien qu'on ne s'est pas amusé à y faire un pont ; on saute d'une pierre à l'autre, un vrai plaisir, quoi ! La lune a cessé de briller ; du reste elle a bien fait, puisqu'elle ne pouvait pas nous être utile. Armé d'un bâton pour sonder le terrain, je m'aventure sur la première pierre ; je manœuvre du bâton, de la main et du pied, pour trouver la seconde ; je l'ai trouvée ; après, il faut chercher la troisième, et ainsi de suite. Je ne suis tombé qu'une fois et sans me mouiller ; j'étais déjà trempé au dedans par la sueur, sur les épaules par la pluie, depuis les pieds jusqu'à la poitrine par la rosée et par quatre ou cinq chutes et glissades dans les rizières bourbeuses ; d'ailleurs je ne suis pas tombé dans l'eau. Le torrent est passé, mais le catéchiste, resté de l'autre côté, tire en vain la pauvre mule, entêtée comme les gens de son espèce ; elle a déjà eu plusieurs fois affaire à des passages semblables ; elle se défie et refuse d'entrer dans l'eau. Yang-Se retourne pour aider ; on tire, on pousse, on appelle, on crie, on tape ; la mule rue, hennit, se débat, recule, avance ; enfin elle passe, et nous sommes au complet. On enfile des sentiers encore plus boueux que

les autres, on barbote, on enfonce, on glisse... Nous arrivons chez le païen, qui ne nous attend pas. Il faut le faire lever ; il hésite à nous recevoir ; le Chinois a diverses raisons pour se défier des arrivants de nuit, et celui-ci fait des façons, d'autant plus que nous sommes amenés par un chrétien peu connu de lui. Je pensais à la scène de la joie parfaite de S. François et du Frère Léon, dans les *Fioretti* ; mais il y avait des différences : le païen ne nous disait pas d'injures, et je n'étais pas extrêmement joyeux. Enfin nous sommes reçus tant bien que mal. Pour moi, je laisse mes hommes se faire un lit et un souper chez le païen, et, allumant ma lanterne, je pars avec Yang-Se coucher chez lui à une demi-lieue plus loin. Il n'était pas encore tout à fait minuit ; j'avalai une jatte d'eau pour faire croire à mon estomac que je lui avais donné quelque chose, et je me couchai. Tout cela c'était avant-hier ; je me suis réveillé hier matin en parfaite santé.

Je loge donc dans le plus misérable taudis, mais à mon poste. Le matin, j'étaie sur le lit le strict nécessaire pour dire la messe ; il n'y a ni table, ni planche pour en improviser une ; mais Notre-Seigneur n'en est pas à son coup d'essai, pour descendre dans les étables. La maison est isolée, assez haut perchée sur le penchant de la montagne, au-dessus du grand torrent que vous savez, et en face des nombreux ruisseaux qui arrosent l'autre versant de la vallée. Le paysage est splendide, surtout le soir, au clair de la lune ; et si je n'avais guère le goût de l'admirer avant-hier, hier, par la plus belle soirée du monde, j'ai pu me régaler ! Rien de plus calme, de plus paisible : devant moi, la vallée et les montagnes dont les crêtes, éclairées par la lune, se dessinent sur le ciel, en zigzags et en pointes. La vallée est dans l'obscurité, mais l'ombre est sillonnée par des myriades de petites mouches luisantes : on dirait des étincelles ; pas d'autres bruits que les mugissements du torrent, le cri des cigales, l'aboïement de quelque chien dans le lointain ; la terre s'efface, l'âme se sent attirée par toutes les lumières qui scintillent

au firmament, elle monte, comme pour chercher là-haut les vivants, — *Terra viventium!*

Et cependant le devoir est en bas ; dans les vallées que voici, et de l'autre côté de ces montagnes, il y a des fourmilières d'hommes ; chacun d'eux a une âme, un ange gardien, un droit aux mérites de Jésus-Christ, une place préparée au ciel ; et c'est moi qui leur apporte, de la part de Notre-Seigneur, la lumière qui leur montrera le chemin du salut, — *Lumen ad revelationem gentium...* Et tout ce peuple est là, dans cette ombre qui enveloppe la contrée, travaillant, mangeant, ne parlant que des misérables intérêts de la terre, naissant, mourant, se livrant à ses superstitions devant d'horribles idoles, esclave du démon, livré au péché, ne pensant pas à l'éternité, vivant de peine, sans espérance et sans consolation, sans foi et sans amour — le Chinois surtout est sans amour ; même les affections terrestres, dans ce qu'elles ont de tendre et d'élevé, lui semblent inconnues, comme les couleurs à un aveugle-né. Pauvres gens ! ils ignorent absolument l'unique nécessaire de la vie ; ils ont leur part d'intelligence et de dons naturels, une vocation à la foi, et tous les besoins de l'âme. Malgré cela, ils n'ont d'autre pensée d'avenir que de traîner leur misère quelques années encore, pour mourir au milieu d'une famille qui ne saura pas les pleurer, et, après, aller occuper un trou parmi les tombeaux de la montagne. Que de fois ce texte de l'Écriture m'est revenu à la pensée : *Illuminare his qui in umbra mortis sedent* ; méditées ici, ces paroles ont quelque chose de saisissant. Ce voile de mort, je le vois étendu devant moi sur ce pays ; il me semble le palper, surtout quand je sors le soir pour respirer la fraîcheur, et que, m'arrêtant à admirer ce ciel étoilé, si beau partout, si propre à élever l'âme vers Dieu, je reporte ensuite mon regard au-dessous du ciel, sur cette grande masse d'ombre immobile que je sais habitée par une fourmilière humaine.

Mon Dieu, que c'est triste un peuple qui n'est pas chrétien ! Et que veulent donc faire de l'Europe ceux qui travaillent avec tant d'acharnement à lui enlever sa foi ? Il

faudrait les amener et les faire vivre ici pendant quelques années, pour leur montrer en détail cette triste chose : *Un peuple qui n'est pas chrétien !* Car ceci, il faut le voir longuement et à tête reposée, dans le contact quotidien avec le peuple, dans le détail de la vie et des familles pauvres qui sont l'immense majorité. Les voyageurs qui passent quelques jours dans les ports et sur les fleuves de l'intérieur, en promenades de curiosité, préoccupés de se loger et de se nourrir le moins mal possible, puis de sortir bien vite d'un pays si peu confortable, en tout cas peu mêlés à la population et n'apercevant que de loin la masse du peuple ; les ambassadeurs eux-mêmes et les consuls, logés dans de beaux hôtels, et ne voyant de Chinois que leurs domestiques et quelques mandarins, connaissent la Chine à peu près comme nous connaissons les habitants de la lune. Lequel d'entre eux a pu étudier à fond ou seulement saisir, entre le Chinois et n'importe quel peuple chrétien, cette différence d'état radicale, désolante, navrante, qui vient ici de la privation de toute espérance, de toute consolation intérieure et de tout avenir ?

Je viens de lire la *Promenade autour du Monde*, du baron Hübner ; or, le point de vue dont je parle n'est pas même indiqué ; il est pourtant assez fondamental. C'est que ceci ne se devine pas et ne s'aperçoit pas du fond d'un consulat ou d'un hôtel, pas même d'une barque mandarine ou d'une auberge chinoise où l'on s'arrête une nuit, en passant. Il faut s'installer dans le pays à demeure et s'y faire une sorte de patrie ; entrer dans l'intime du peuple, descendre dans les familles et vivre de leur vie misérable ; trouver enfin de ces sujets d'observation qu'on ne cherche pas pour le journal, mais que l'on rencontre avec le temps et par la force des choses. Alors, on peut parler, et on ne peut éviter de faire la remarque que je viens de signaler ; car elle est absolument frappante. Je l'avais dans l'esprit, quand j'écrivais à M. Gossart (1) : « Les preuves de la divinité du christianisme

1. Voir cette lettre remarquable au Tom. XII des *Œuvres complètes, Correspondance inédite*, 1876. Vol. II.

sont par toute la terre, même et peut-être plus clairement encore chez les peuples restés dans l'abrutissement du paganisme, qui est la destruction de toute civilisation et l'abaissement de l'homme aussi bas qu'a pu le faire descendre le péché originel. » — Malgré son abaissement et ce qu'il a perdu, le peuple français est encore un peuple chrétien, soit parce que l'incrédulité, là où elle est installée, n'a pas encore eu le temps de produire une mort complète des âmes, soit parce qu'elle n'est pas encore installée et complète elle-même, mais incomplète et factice, chacun tenant encore, dans le secret de son cœur, à se réserver la ressource d'une bonne mort, et personne ne réussissant entièrement à dépouiller son âme, son intelligence, son cœur, sa vie pratique, de toute idée et habitude chrétienne.

Allez ! ce n'est pas une petite affaire d'empoigner un peuple dans l'état où je vois celui-ci, et d'entreprendre de le faire chrétien, c'est-à-dire de changer tout en lui, de modifier surtout ce qu'il y a de plus intérieur et de moins abordable dans les hommes, l'intelligence et la conscience, puis les idées et les mœurs populaires. *Convertir un individu*, c'est beaucoup, théologiquement et même philosophiquement parlant ; car cela suppose un retournement de fond en comble et une reconstruction totale de l'homme, miracle que ne peut faire nulle force humaine. *Convertir des individus, des familles* ; en convertir cent, en convertir mille, c'est encore plus. Mais *un peuple* ! et un peuple qui n'est pas enfant, comme l'étaient ceux de l'Europe, quand ils sont devenus chrétiens dans leur vie nationale ; mais un peuple vieux, décrépité et usé. Voilà pourtant le but.

Il y a, entre la conversion d'un individu ou d'une famille, et celle d'un peuple, une différence semblable à celle que je vois entre le pouvoir que possède l'homme d'éviter tel ou tel péché une fois dans sa vie, et le pouvoir qu'il aurait d'éviter tout péché pendant toute une longue vie. Heureusement, l'Évangile a des secrets, comme disaient les patens à Fan-Ta-Ko, voire même des secrets que Fan-Ta-Ko n'est pas encore capable de comprendre ; il a une autre puissance que

celle d'une poignée de missionnaires, jetés là dans un vaste pays comme des grains de poussière, et il a donné la preuve de ce qu'il peut faire en ce genre. Mais encore, quand il a dû faire des peuples chrétiens, Dieu a-t-il dû refondre d'abord les éléments dont ils devaient se former, et pour cela détruire l'ancien ordre social, faire retourner ces éléments à une sorte d'innocence primitive qui consistait surtout dans l'abolition de cet *ordre apparent, désordre réel*, né du paganisme. Qui sait s'il ne faudra pas quelque chose d'analogue en Chine, pour en finir ? Pour moi, j'y compte. Mais alors à quelle ère des origines du christianisme sommes-nous encore ici ? Ce qui me console, c'est de penser que, quel que soit le point où nous en sommes, nous faisons ce qu'a dû faire l'apostolat catholique à un moment donné de son travail, pour préparer ou fonder ailleurs la société chrétienne. C'est mon bonheur de penser à cela.

En attendant, combien notre Kouy-Tchéou a-t-il d'habitants ? Le dernier chiffre que je sache, c'est dix millions ; encore, ce chiffre remonte-t-il à huit ans, époque où la province sortait des guerres civiles qui avaient tout saccagé. Depuis, les immigrations multipliées, les naissances abondantes, ont repeuplé le pays dans une proportion considérable. Or, nous sommes moins de 25 prêtres à travailler dans cette masse — comme des fourmis dans l'épaisseur d'une montagne. Croyez-le bien, si j'ai une espérance, ce n'est pas de voir notre besogne achevée ; le sera-t-elle jamais ? D'aucuns en doutent ; je suis encore de ceux qui l'espèrent de la miséricorde de Dieu et de ce que S. Paul appelle *les Richesses de la Rédemption*. Mais je ne l'espère pas *sine aliqua formidine erroris*. En toute hypothèse, j'espère bien arracher quelques âmes à la masse de perdition ; et j'ai encore pour moi-même et en fin finale, une autre espérance qui, malgré mes péchés, ne sera pas confondue : *Tribulatio patientiam operatur, patientia vero spem, spes autem non confundit.*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXIII

A M. l'abbé Bazin (1)

Hin-Y-Fou, 24 août 1879.

CHER PÈRE BAZIN,

Le Ly-Moug-Lin partant demain, je vous envoie un mot par son intermédiaire. Les Pères Chantclair et Chouzy ont dû arriver heureusement dans leur mission, car le temps était beau. Leur courrier n'est pas encore de retour de la Capitale... Je soupire et vous soupirez sans doute après la fin de toutes ces enquêtes pour le Père Chapdelaine, afin de terminer toutes ces allées et venues...

Vous voilà tout seul là-bas ; mais je pense qu'un vieux capitaine comme vous, ne s'inquiète pas beaucoup de la solitude. Moi qui suis jeune missionnaire, je ne suis jamais si heureux que quand je suis tout seul, occupé, dans mon trou, à mes petites bricoles. Je tâte le terrain à droite et à gauche, pour voir s'il se fera des chrétiens, et je tâche de me hâter lentement.

Chantclair me parle d'ouvrir des chrétientés sur la bordure du Kouang-Si. Est-ce bien le plan, et goûtez-vous beaucoup cette idée ? Il sera facile de fonder des stations chrétiennes sur cette bordure ; mais, loin des centres du Kouang-Si, elles coûteront plus tard bien de la peine, au missionnaire qui devra les soigner de Sin-Tchéou ou de Sy-Lin où il résidera. Elles seront, par la force des choses, mal soignées, et n'auront pas plus d'influence sur le cœur du Kouang-Si que notre chrétienté de Ouy-Lin-Tchéou n'en a eu sur le Kouy-Tchéou ; peut-être même retomberont-elles sur les bras des missionnaires du Kouy-Tchéou, comme il

1. Missionnaire au Kouang-Si, voisin de mission et ami du Père Aubry.

est déjà arrivé ailleurs. Cependant, ce n'est pas mon affaire, et je m'en lave les mains...

Vous savez sans doute la mort du malheureux Napoléon IV. En voilà un coup de fusil qui aura fait de la bousculade dans la politique!

Adieu, cher Père, priez pour mes Hin-Y-Foutains, et me croyez votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXIV

A son Frère

Yang-Tchang-Gao, 30 août 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Le départ de ton doyen, M. Thorel (1), me peine autant que toi. Tu sentiras de plus en plus, avec le temps, la perte de ce prêtre éminent. Mais ce sera toujours pour toi un grand bonheur d'avoir eu pour voisin et pour doyen, pendant ta première année de sacerdoce, un homme de ce caractère. Tu trouveras difficilement un homme de bon conseil comme lui. Mais sache, une fois pour toutes, qu'il faut très généralement, dans la vie sacerdotale, en France, ne compter que sur Notre-Seigneur, sur soi-même, et sur les moyens qui sont offerts à tout prêtre, pour conserver et augmenter en son âme l'esprit intérieur : pureté de conscience, prière, méditation, accomplissement de tous les devoirs, vie

1. A son entrée dans le ministère pastoral, dans la petite paroisse de Séry-Magneval, le frère du P. Aubry, aujourd'hui éditeur de ses œuvres, avait eu le bonheur de trouver dans M. l'abbé Thorel, doyen de Crépy-en-Valois et ancien Supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Lucien, un directeur d'une haute valeur sacerdotale, un ami sûr et dévoué.

retirée et recueillie, études, bonnes lectures, relations fondées sur la foi et la piété...

Soigne tes paroissiens, poursuis tes études, sauve ton âme, observe ce qui se passe pour ton instruction. Ne fais rien pour sortir du poste qu'on t'a donné — *Ama nesciri et pro nihilo reputari*. Tu as du bien à faire et tu en feras, même sans t'en apercevoir, si tu restes fervent, si tu sais t'occuper en vrai prêtre. Tu dois comprendre déjà du reste, à quoi servent, soit pour ton ministère, soit pour ta conservation, soit pour ton agrément même, les conseils que je t'ai souvent donnés à propos d'études. Tu le comprendras de plus plus, et plaise à Dieu que tous ceux à qui je les ai donnés les aient suivis..!

Il y a quelque chose de fatal et de funeste dans la *vie d'ours* que mènent certains curés. Qu'on se fasse trappiste ou bénédictin, si on veut vivre sans relations. Un curé doit avoir quelques relations, rien que des bonnes. Il lui faut de la solitude aussi, mais une solitude peuplée par de saintes études qui remplacent avantageusement les relations frivoles et mondaines... Le seul moyen, pour le clergé, de se montrer à la hauteur des circonstances actuelles, c'est non seulement d'être prudent et digne à l'extérieur, mais de soigner beaucoup sa vie intérieure, d'élever son intelligence par la foi éclairée, par des études saines et fortes. On veut faire des prêtres dignes et utiles en ne cultivant que la surface, en n'inspirant qu'une certaine piété fade, sans racine et sans aliment. Au lieu de m'étonner des scandales qui arrivent, je m'étonne qu'il y en ait si peu...

Aujourd'hui surtout, on ne devrait pas parler des sermons d'un prêtre, si ce n'est à ce prêtre lui-même, pour lui dire ses défauts, et comment il peut y remédier. Rien n'est faux et détestable comme ces comptes-rendus *flafla* qu'on voit partout — *Adulterantes Verbum Dei*. Prêche de ton mieux pour faire du bien : mais garde-toi de cet esprit qui fausse et salit tout. Ce qu'on appelle, ou plutôt ce qu'on devrait appeler la simplicité apostolique, dans la prédication, n'exclut pas la prédication ; elle exclut l'affectation, les embar-

ras, le *flafla*, le pédantisme littéraire, la recherche de soi-même. Il faut préparer ses sermons en priant, en méditant, en pleurant à genoux, devant le Saint-Sacrement, ses péchés et ceux de ses chrétiens ; c'est alors qu'on prêche pour les âmes et non pour avoir de l'avancement.

Me voici au bord de la province du Kouang-Si ; je viens de fonder une bonne chrétienté qui me paraît pleine d'espoir et propre à se développer rapidement. Beaucoup de familles demandent à *adorer* ; mais je suis obligé d'être fort prudent et de procéder avec lenteur. Le pays d'ailleurs est loin d'être hostile, et les païens eux-mêmes m'accueillent avec bienveillance. Le site est on ne peut plus accidenté ; je suis dans une sorte de *Trou-Jacquot* (1) où aboutit un escalier tortueux, taillé dans la montagne ; le fond est cultivé et nourrit quelques familles. Ces paysans, éloignés des sales villes chinoises, ont des mœurs très simples, et c'est une garantie pour leur vie chrétienne. Mais que de fatigues pour descendre jusqu'à leurs chaumières, par des sentiers escarpés et dangereux, creusés en lacets dans la montagne !..

Un vertige semble passer sur la France et envahir beaucoup d'âmes de prêtres pour les tourner à mal, et séduire *les élus eux-mêmes, s'il était possible*. Gare à ceux qui n'ont pas pris au Séminaire le contre-poison ! Tu verras encore des chutes, de complètes et d'incomplètes ; tu en verras autour de toi, près de toi, chez ceux que tu aurais cru plus solides. Si tu voyais le fond des âmes, tu serais effrayé de voir que tel qui paraît debout est tombé. À mal prendre les choses, les chutes dont tu seras témoin seront pour toi un scandale, c'est-à-dire une raison de te laisser tomber toi-même ; à bien prendre les choses, elles seront pour toi un puissant encouragement à être fidèle, à devenir plus fervent, soit pour échapper toi-même au danger, soit pour compenser l'outrage fait à Notre-Seigneur, soit pour réparer le mal fait dans les âmes — *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*.

1. Allusion à une gorge étroite et profonde de la forêt de Compiègne.

Les nouvelles de France deviennent de plus en plus horribles ; ces messieurs les saltimbanques qui vous gouvernent pour le moment, dépassent en impudence les bornes de l'ordinaire. Quand donc apprendrai-je l'effondrement final ? On passe son temps à se dire : Ça ne peut plus guère durer ! et ces comédiens trouvent toujours le moyen de prolonger leur farce. Ce qui est certain, c'est que la crise achevée, quand un gouvernement sérieux reviendra, il trouvera la caisse bien vide et de belles dettes à payer.

Adieu, etc.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXV

A M. l'abbé Boulenger

Yang-Tchang-Gao, 31 août 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous me plaignez d'être là-bas seul et loin de tout confrère. Pour moi, à quoi cela tient-il ? L'isolement ne m'est nullement pénible ; pourtant je suis souvent deux mois sans lettres de France, sans nouvelles des confrères. Il faut bien s'habituer à cette vie, et prendre goût à la besogne qui vous écrase ! Oui, mais quand il arrive des lettres qu'on n'attend plus, on sort comme d'un rêve, on se retrouve tout Français, et le plaisir est incomparable. Le missionnaire a encore d'autres consolations qui alimentent son espérance et son courage. Écoutez plutôt, voici l'une de mes grandes jouissances.

On vient me chercher, avant l'Assomption, pour un chrétien mourant à l'extrémité du district, à trois jours de marche forcée. La station, qui s'appelle Ta-Chan (grande montagne), est une des rares chrétientés datant du siècle dernier. Son éloignement des villes, sa position dans une profonde vallée au milieu des montagnes, l'a préservée des persécutions, des

incursions des rebelles, et des causes de démoralisation particulières aux centres populeux. Les habitants ne sortent guère de leurs rochers ; ils voient rarement des étrangers, s'occupent de leur culture, sont pauvres, simples et très bons chrétiens. *O fortunatos nimium !* Ta-Chan compte trente familles chrétiennes. Voilà donc de braves gens à l'une des extrémités les plus écartées du monde visité par l'Évangile ; ils ignorent tout de l'Europe, il ne m'ont jamais vu, mais ils savent que je vais venir, et des enfants ont été apostés sur la montagne pour guetter mon arrivée.

A peine eurent-ils entendu le grelot de ma mule, au détour des rochers, et aperçu mon large chapeau semblable à un *couvercle à lessive*, qu'ils se mirent à crier : « Voilà le Père ! voilà le Père ! » Et tous les chrétiens d'accourir sur le bord du sentier, de me saluer au passage et de m'accompagner ; mon malade en était aussi ; je craignais tant de le trouver mort ! Il m'enterrera peut-être, mais enfin il avait été en danger. Les visages sont épanouis ; on ne me connaît pas, *on me reconnaît*. Détail trivial qui m'a touché : les chiens du pays ne voient guère d'autre étranger que le missionnaire ; ils suivent ses moindres mouvements ; mule, bagage, barbe, saluts des chrétiens, ils observent tout. Généralement les chiens des païens sont très méchants après nous ; or, à Ta-Chan, tous les chiens, et ils sont nombreux, accompagnaient leurs maîtres venus à ma rencontre. Eh bien ! loin d'aboyer, ils me firent accueil ; ils remuaient la queue, s'empressaient autour de moi et de la mule, se mettaient à courir joyeusement devant nous. Que voulez-vous ? C'est un ensemble d'émotions délicieuses qui font oublier la faim et la fatigue.

J'arrive ; vite, on prend mon bâton, mon *couvercle à lessive*, mon bréviaire ; tout est à mon service, on attend mes ordres, je me sens en famille ; on sait ce que je viens faire, ce que je pense, ce que j'aime, ce que je recommanderai. Pas de défiance contre le prêtre : *c'est le Père !* voilà tout. Moi-même, je sais ce que croient, ce qu'espèrent ces braves gens. « Ah ! que le Père est fatigué ! — Le Père veut-il se laver les pieds ? — Le Père boira-t-il du thé ou de l'eau fraîche ? »

— L.c. Père a bien faim. — Vois comme le Père a sué. — Le Père a-t-il de quoi changer, pour qu'on lui lave ses habits trempés de sueur et pleins de poussière? etc., etc. » L'un m'apporte de l'eau, un autre des pêches presque bonnes, un troisième du thé ; celui-là déshabille la mule et lui donne à boire ; celui-ci rapporte une brassée de branches et de feuillages secs pour faire du feu et cuire le riz ; la plupart restent autour de moi à me regarder ; c'est parfois incommode, mais toujours bien touchant. — C'est la famille chrétienne ; et ces gens ne se rendent pas compte de ce qu'il y a de beau dans le spectacle qu'ils m'offrent, eux inconnus pour moi, à moi inconnu pour eux. Le soir, la présence du Père est pour eux l'occasion de se réunir de tous les coins de la vallée. Quel plaisir alors de les entendre chanter d'une seule voix, d'un seul cœur : « *Je crois en Dieu... Notre Père... Je vous salue Marie..!* » Quel contraste avec les sottises et ridicules superstitions qui les entourent ! Voilà la grande famille catholique, voilà l'Église avec sa foi et son unité d'un bout du monde à l'autre, et jusque dans ces petits recoins si écartés ! Un missionnaire observateur jouit assez souvent d'un spectacle pareil ; en vérité, peut-il s'ennuyer ?

Après l'Assomption, j'ai repris mon vol, pour visiter le sud du dictrict ; partout on écoute la *doctrine* avec bienveillance et sympathie. Ici même, à Yang-Tchang-Gao, j'ai fait quelques bonnes captures : mon hôte d'abord, un grand gaillard de cinquante ans, honnête, intelligent et de bonne famille, et puis six ménages dispersés dans les environs. Les adhésions seraient plus nombreuses, si je n'étais très sévère par principe, pour assurer la solidité et la bonne direction des œuvres dans l'avenir ; je ne veux admettre que lentement, et après enquête, des familles soigneusement choisies. Il faut des mois pour planter les premiers jalons, des années et bien des courses pour faire une besogne sérieuse et tant soit peu définitive. Si je pouvais fonder sur ce territoire un bon réseau de fortes et solides chrétientés, capables de résister aux orages et à l'épreuve du temps !... Mon Dieu, quand la conquête de ce pauvre peuple chinois

sera-t-elle achevée ? Le sera-t-elle jamais ? Ce doute est mon tourment. N'importe ! j'y travaille toujours, et si imperceptible que soit l'action d'un seul homme pour entamer un pareil bloc, son travail accélère le résultat.

Je lisais ce matin en saint Prosper que, dans la totalité du genre humain, est une autre totalité, inférieure en nombre, appelée par l'Écriture la *plénitude*, l'*universalité du genre humain* : c'est l'universalité des hommes qui seront sauvés ; ceux-là seuls comptent ; les autres ne comptent pas, ils sont des fruits secs, des hommes manqués, *vasa interitus*. Eh bien ! mes pauvres chrétiens, comme perdus dans la masse païenne, sont ici le vrai genre humain, puisqu'ils concourent à compléter le nombre des élus ; ils sont misérables, d'une nature inférieure, n'importe ! Ils composent ici le royaume de Dieu, l'Église vivante ; ils sont des parcelles, des molécules, des gouttes de sang dans le corps mystique de Jésus-Christ ; enfin ils forment le vrai peuple chinois, celui qui est élu pour le ciel, appelé à fournir son contingent à l'armée des saints, et destiné à habiter le ciel. Voyez-vous, il faut bien se consoler d'une manière ou d'une autre ! Dans vos tristes paroisses du diocèse de Beauvais, l'impiété gagne du terrain de jour en jour, les fidèles se font de plus en plus rares ; pourquoi vous désoler outre mesure et vous inquiéter ? Vous avez la conscience de *faire votre possible*, et quand il ne resterait en tout que deux ou trois bonnes âmes, vivant encore de la vie chrétienne et recevant la grâce par vos mains, il faudrait dire comme votre missionnaire chinois : « Ici, ces âmes sont le royaume de Dieu, elles sont l'Église vivante, et je ne perds pas mon temps. »

Telles sont les pensées que je rumine bien des fois par jour, en trottinant sur les routes, chez les chrétiens, quand ils me laissent seul pour aller à leur travail, le soir, si je reste inoccupé ou si la fatigue ne m'endort pas ; en somme, je me trouve encore assez heureux. Au petit bonheur ! on finira toujours par vieillir, et on viendra à bout de mourir ; c'est là du moins un point qui ne saurait nous donner d'inquiétude.

Mille bonnes choses à tout votre petit monde fidèle de Ribécourt. — Si Monsieur H*** met son âme en règle et du bon côté, cette année, ce sera sans doute une grande joie pour vous, une bonne recrue pour la paroisse ; et votre joie aura son écho jusqu'à Hin-Y-Fou. J'attends cette nouvelle ; je la désire, je l'espère.

Qu'on prie toujours pour moi autour de vous ; toute ma force est là.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXVI

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 4 octobre 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous m'annoncez une nouvelle tant désirée, tant attendue, et pour moi si heureuse, que, tardives ou non, mes félicitations doivent être faites à ce cher M. H***. Je savais bien que son bon cœur finirait par l'emporter sur un mélange de respect humain et de diverses autres choses qui le retenaient loin de nous, et luttaient en lui contre la foi. Enfin le voici entré sans réserve dans notre famille. S'il avait nos sympathies et, en particulier, une bonne part de l'affection du missionnaire de Hin-Y-Fou, le grand pas qu'il vient de faire lui en assure une part bien plus grande encore. Qu'il soit maintenant, et jusqu'à la mort, et au-dessus de tout respect humain, l'édification de la paroisse et l'aide du pasteur ; que la vie chrétienne, en mettant dans son âme cette paix intérieure et cette joie profonde des bonnes consciences, embellisse ce qui lui reste d'années à passer sur la terre ; que ces années soit nombreuses et heureuses ; enfin, que Dieu, qu'il va servir maintenant, le bénisse en toutes choses, particulièrement dans sa famille. Je lui faisais ce souhait auparavant,

mais je le ferai bien plus encore désormais ; qu'il le reçoive comme le souhait non seulement du nouvel an 1880, mais de toute une vie nouvelle.

Voyez ! ces dernières années ont dû être, en France, fatales à bien des âmes, au point de vue de la vie chrétienne et du salut ; et il en est pour qui Dieu a choisi ce malheureux temps, afin de les ramener dans le chemin qui conduit à lui. Il me semble que celles-ci seront les bénies, parce qu'il y a plus de mérite à *vivre en chrétien*, surtout à remonter ce courant du monde et des habitudes prises, et à revenir à la vie chrétienne, dans un temps où le respect humain doit être si puissant et les mauvaises occasions si fréquentes. M. H***, en raison de sa situation, de ses fonctions, et du monde qu'il est obligé de voir, n'échappera pas sans doute à cette épreuve des moqueries et des injures, ou simplement des sourires de ceux qui ne font pas comme lui. Si cela lui pèse quelquefois, j'espère qu'avec le bon témoignage de sa conscience, la sympathie des personnes qu'il aime et qu'il estime lui sera une consolation, une compensation et une force. Sans doute, son retour à Dieu aura été pour vous une joie ; s'il y a plus de joie dans le ciel pour un retour de pécheur que pour la persévérance de 99 justes, vous imitez le Ciel, et le retour d'un homme comme M. H*** vous aura consolé de bien des choses.

Ma lettre vous arrivera aux environs du jour de l'an ; je vous souhaite donc, avec la santé, la tranquillité et les joies terrestres, la consolation de voir ainsi revenir peu à peu toutes les âmes à vous. Mes souhaits aussi, et dans le même sens, à nos bons amis des environs. Tous sans doute sont plus ou moins dans la peine et l'inquiétude, à la vue du triste travail que fait autour d'eux la révolution politique et intellectuelle. Je leur souhaite la joie intérieure que rien n'altère. S'ils ne peuvent plus tenir là-bas, qu'ils viennent au Kouy-Tchéou ; je puis diviser mon district en autant de parts qu'ils voudront, et la besogne ne manquera pas.

Le souvenir de M. Cousin, qui m'a baptisé jadis à Chiry, me fait toujours plaisir. Dites-lui que le baptême qu'il m'a

donné continue à se multiplier ici dans beaucoup de petites âmes ; au Ciel, elles les alueront leur grand papa ; — c'est comme la moisson de l'Évangile où chaque grain produit cent. Seulement (et il faut encore le lui dire, mais en style plus parlementaire) ce vieux Crésus fera bien, dans son testament, et même dès maintenant, dans son budget des bonnes œuvres, de ne pas oublier cette *ribanbaine* de ses petits-enfants que je nourris pour lui.

Mes souhaits aussi aux personnes pieuses de Ribécourt qui pensent encore à moi dans leurs prières, contribuant à tout ce que je puis faire pour les âmes, et se donnant ainsi, devant le bon Dieu, une sorte de maternité spirituelle vis-à-vis de mes œuvres et des âmes que je pourrai sauver ou dont j'aurai préparé le salut, si je puis fonder ici un réseau d'œuvres et de chrétientés.

La récolte du riz se termine, et je vais reprendre mes courses apostoliques vers la frontière du Kouang-Si. J'ai là, dans une petite ville, Tse-Hen-Tchéou, et sur le territoire assez vaste qu'elle commande, un bon nombre de nouveaux chrétiens ; ce sont des indigènes de la race inférieure. Or, ils me donnent du tracas et des inquiétudes ; non pas qu'ils pensent à retourner aux idoles, mais ils sont en chicane perpétuelle avec les païens, et je suis obligé d'intervenir pour les exhorter à la paix. Puis, je dirigerai ma mule vers Pou-Gan-Tin, où la persécution a sévi il y a près de deux ans ; là encore j'aurai à calmer les esprits et à reprendre les œuvres détruites ou abandonnées...

Si un prêtre qui, en France, fait son possible pour se précautionner contre les tentations et les écueils de la vie, a déjà tant de mal parfois à se bien tenir, il serait étonnant que ceux qui ont tout fait pour se priver des secours offerts au sacerdoce, et qui ont méprisé tout ce que l'Église prescrit comme antidote contre ces mêmes tentations, fussent irréprochables. Ce serait non pas un miracle — Dieu n'en fait pas en pareil cas, il exige d'abord la bonne volonté — mais un tour de force qu'ils ne feront pas, c'est de foi : *Non possum esse continens nisi Deus det*. Je dis ceci, en général,

pour ceux qui, par leur mauvaise volonté, se sont privés des ressources si nécessaires, aujourd'hui plus que jamais, que l'éducation sacerdotale offre aux âmes. Vraiment c'était, au séminaire, un mystère pour moi, de comprendre comment certains séminaristes pouvaient prendre si légèrement leur préparation et cette terrible question de l'avenir ; comment aussi, en face des scandales redoublant sans cesse, quelques messieurs, porteurs d'autorité, ne sentaient pas le besoin d'étudier la question et de faire du moins, comme Gédéon fit dans son armée, un choix d'hommes solides.

Une recommandation. Les dames françaises ont souvent des morceaux d'étoffes dont elles ne peuvent tirer parti. Il faut me les envoyer, quels que soient le tissu, la couleur ; le dessin de ces lambeaux ; j'utilise tout cela. Je viens, avec six vieilles défroques d'ornements incomplets, rapportés de la Capitale, de confectionner deux chasubles doubles. L'œuvre a été laborieuse ; la bourse de l'ornement noir est faite d'un débris de ceinture ecclésiastique ; le voile de l'ornement violet se compose de huit pièces. La Chinoise qui garde mes orphelines travaillait sous ma direction, et je mettais moi-même souvent la main à l'aiguille, dissimulant telle tache sous la bordure, tel trou sous une croix, etc. Sœur Maxence m'avait envoyé une longue étoffe à grands ramage ; j'en ai bâti un tour de nappe d'autel qui fait l'admiration de mes Chinois. D'un rouleau de papier à tenture français, j'ai découpé et appliqué les fleurs sur papier blanc autour de mon autel ;... effet merveilleux ! J'avais une image du Sacré-Cœur assez belle, mais trop rognée ; je l'ai collée devant le tabernacle de mon autel, et encadrée de papier doré. Il faut bien s'ingénier ! — Et puis, nous avons besoin de nous faire des amis. J'ai donné au mandarin de la ville quelques gravures tirées d'un journal français ; jamais il n'avait rien vu de si beau. Ces images sont aujourd'hui le plus riche ornement de sa salle de réception. D'autres mandarins, qui ont admiré ces gravures chez le *Fou*, m'en ont fait demander, eux aussi ; donc, nouvelle distribution d'images. J'en tiens quelques-unes encore en réserve pour la fête du *Fou* ; car il

est convenable de complimenter tous les ans, au jour anniversaire de sa naissance, le Grand Mandarin, *père et mère du peuple* ! et de lui offrir un cadeau. Je lui donnerai, cette année, quatre gravures, deux bouteilles, un couteau, un rouleau de papier vergé français, un flacon de dragées anglaises. Je suis sûr que mon cadeau aura grand succès. Il faut être bien avec ces gaillards-là, qui peuvent nous faire grand mal.

Communiquez ces détails à vos amis ; telle dame qui ne donnerait pas cinquante sous par an à la Propagation de la Foi, donnera volontiers un paquet de journaux illustrés, une robe démodée ou quelque vieux foulard...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXVII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 17 octobre 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

... Les scènes de la Chambre que nous rapporte l'*Univers* sont effroyables ; on sait gré à Paul de Cassagniac, malgré son imprudence, de décharger sa conscience et la conscience publique, en appelant de leur vrai nom les comédiens qui gouvernent la France. Heureusement, ces troubles sont absolument ignorés des Chinois, et il n'en arrive ici ni bruit, ni écho, sinon notre situation deviendrait vite intolérable...

Évite de ressembler à ces prêtres qui ne rêvent que l'avancement, les honneurs. L'ambition est si choquante dans un prêtre, plus choquante que partout ailleurs, parce qu'elle va contre le principe même de sa vocation qui est une vocation de renoncement, et parce qu'elle montre qu'il ne renonce à rien du tout.

Je viens de recevoir une *Vierge chinoise*, pour soigner les petites filles de mon orphelinat dont le nombre augmente tous les jours ; elle roulera aussi un peu la campagne, afin d'instruire les femmes chrétiennes. C'est une sorte de religieuse à la *grosse mordiennne*, c'est-à-dire une pieuse fille au service de l'Eglise ; car nous avons ici cette sorte d'institution. Celle-ci, grande, forte, gaillarde, jeune encore, très capable et instruite, semble avoir du poignet ; elle fume comme un dragon — belle habitude pour une religieuse ; représente-toi une bonne Sœur fumant la bouffarde ! Les usages du pays ne nous permettent guère de nous occuper directement des petites filles ; mes pauvres orphelines étaient entassées dans un coin étroit et sale de la maison, sous la direction de deux vieilles veuves. Ma vierge, en arrivant, s'est mise à décrotter les corps et les mémoires ; c'est un plaisir de voir l'ordre apparaître.

Dans une paroisse, la première chose à soigner, après les mourants, ce sont les enfants, puisqu'ils sont l'avenir de la paroisse. Je ne suis pas étonné de voir les choses aller si mal et aboutir au désordre actuel ; malgré tout, un prêtre fidèle et zélé ne doit pas s'effrayer ; s'il n'y peut rien, il doit quand même entretenir les quelques âmes de bonne volonté qui lui restent ; soigner les enfants, tout en se résignant à les voir plus tard abandonner l'Eglise ; entretenir son propre intérieur, sa vie spirituelle, et attendre des jours meilleurs.

En Chine, nos œuvres iraient assez vite ; mais que de patience, que de précautions à prendre ! Mes stations ne demandent qu'à se multiplier, et je dois ralentir le mouvement ; car une foule de gens, si nous les laissons venir à nous, compromettraient notre œuvre par leur conduite, et susciteraient la persécution. J'élimine 80 sur 100 païens qui se présentent, et les choses vont encore assez vite pour m'inquiéter sur la question de savoir comment je soignerai tout ce monde dans quelques années.

Il n'y a d'abord pas de chrétien dans une région ; un se déclare ; les païens crient, menacent, cherchent à le tourmenter. On patiente ; le missionnaire se présente ; l'attitude

de la population, d'abord hostile chez les uns, défiante chez les autres, se modifie peu à peu. On s'habitue, on vient même peu à peu, on écoute la prédication ; quelques-uns — les plus hardis — demandent à *adorer* ; d'autres se décident à leur tour ; c'est alors qu'il faut choisir, admettre, éliminer, etc. Enfin, de ci, de là, on établit quelque station au cœur du pays, heureux si elle réussit, car elle sera l'occasion du salut pour beaucoup....

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 17 octobre 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Enfin vous y voilà dans ce presbytère provisoire, et le vieux presbytère est démoli ! Vous pensez si ce provisoire me rappelle des souvenirs ; je vois encore celui d'Orrouy où s'est passée une de mes années d'enfant, et il ne m'est pas difficile de rattacher à ce souvenir une quantité de circonstances qui commencent à s'enfoncer déjà bien avant dans le passé, ce qui ne rajeunit personne. Il y a de cela 22 ans ! Voyez donc si S. Paul ne dit pas vrai : *Præterit figura hujus mundi*. Dans 22 ans qui sera vivant ? Combien de vivants d'il y a 22 ans sont morts maintenant ! Et quand je pense que ce petit François Doria, qui venait avec sa sœur dans ce presbytère provisoire, et pour qui vous ne réussissiez pas à nous faire chanter *Marlborough* avec accompagnement de poelons, de chaudrons, de lanternes, est papa à l'heure présente, ça me surpasse ! Tout change sur la terre ; le monde n'est qu'une figure, et elle est instable. Tout ce qu'on m'écrit déroute mon imagination, qui cherche à s'accrocher aux vieilles maisons et aux vieux souvenirs ; mais un beau jour

j'apprends que telle vieille maison ou tel vieux souvenir auxquels je m'accrochais, n'existent plus. Ainsi, mon frère, revenant d'Orrouy, me dépeint les innovations faites autour de l'église, et en deux phrases me démolit un souvenir ; impossible maintenant de me figurer cet endroit si connu. Allez, il est bien vrai qu'il ne faut s'attacher à rien ici-bas.

Si peu merveilleuse que fût l'église de Ribécourt, je me promenais encore souvent en pensée au milieu de ces vieilleries. Voilà que vos maçons m'en chassent, non pas pour remplacer tout cela, pour moi comme pour vous, par des constructions neuves et riantes, mais pour me laisser dans le vide, entre une maison que je me figure et que je sais détruite, et une maison que je sais construite et que je ne me figurerai pas. De même, les gens que j'ai quittés ont gardé, dans ma mémoire, leur figure de l'époque où je les ai connus, et bientôt aucun de mes souvenirs ne sera plus fidèle. — Un de nos confrères recevait à la Capitale la photographie de son frère qu'il avait quitté depuis 15 ans ; j'étais présent. Le missionnaire la regarde avec étonnement, recueille ses souvenirs, et se met à crier : « Est-il possible que ce vieux, cet énorme curé, ce soit toi ? Je ne te reconnais plus ! Pour sûr tu as changé de figure avec un autre ! » Son discours me donna l'idée de ce que j'éprouverais, si, dans quelque dix ans, je vous revoyais tous. Heureusement, l'homme intérieur ne vieillit pas, au contraire ; je vous le disais un jour, le prêtre avance chaque jour vers la jeunesse éternelle ; et puisque le bon Dieu renouvelle et rafraîchit tous les matins notre jeunesse, nous ne vieillirons pas, et ce n'est pas pour nous qu'il est dit : *Præterit figura hujus mundi* ; ce n'est pas pour nous, puisque nous ne sommes pas de ce monde.

Certes, oui, il est bon de n'être pas de ce monde pour le moment, car je vois, en France, la situation sous un bien triste aspect. J'ai vu le mot de Paul de Cassagnac, déclarant à la Chambre que le *Gouvernement est infâme* ; j'ai lu le projet de loi Ferry sur l'enseignement. Voici mon impression sur ce projet : Spuller, dans la première partie de son rapport,

a raison contre tout catholique libéral et contre la grande majorité des défenseurs catholiques de la liberté d'enseignement. Il est bien vrai que, comme catholiques, nous voulons et devons demander pour l'Eglise, non une part d'enseignement, mais l'autorité souveraine sur l'enseignement. C'est dur à dire, mais c'est la vérité. Si l'Eglise n'est que ce que dit un libéral, et ne demande que ce que lui fait demander un libéral, Spuller a raison. Il est bien vrai qu'il s'agit de savoir si l'Eglise est divine ou non. Si elle est divine, il lui faut tout l'enseignement ; si elle n'est qu'une des religions ayant droit à sa part, l'Etat doit tout garder. Ainsi on est ramené à la source de toute la controverse entre le christianisme et l'incrédulité. Celui qui sait voir le fond des choses peut, au point où en est aujourd'hui cette question, voir combien il est malheureux que cette controverse de l'enseignement ait été menée dans un sens libéral. Mais Dieu tirera de là pour nous la lumière, et déjà je la vois poindre ; Dieu donne mission aux athées d'obliger les catholiques à se renfermer dans le pur principe catholique, je veux dire à être entièrement conséquents avec eux-mêmes.

Quand j'ai appris la mort du prince impérial, tout en ayant une grande compassion pour sa malheureuse mère, je me suis dit : Voilà une dynastie finie, une question achevée, une cause de division de moins en France. Puis, les prétentions du prince Napoléon d'un côté, de l'autre les clauses du testament du prince impérial, m'ont fait craindre une division de plus, et la scission des bonapartistes en deux partis, à l'exemple des deux partis royalistes. Ainsi, on s'émiette de plus en plus, jusqu'à ce que la France libérale, à force de s'émietter, soit réduite en une poudre insaisissable. C'est dans l'ordre, et on y arrivera. — *Dispergentur oves*. Que d'âmes doivent se perdre !...

On vient de m'amener une *vierge chrétienne*. Vous savez, nous avons au Kouy-Tchéou une institution de vierges ou religieuses indigènes, sans règle particulière. Ces bonnes filles font vœu temporaire de virginité pour servir l'Eglise, soit en instruisant les enfants, soit en catéchant les femmes. Celle-

ci, grande gaillarde à grosse voix et à forte poigne, fume comme un militaire. Figurez-vous une religieuse fumant et armée d'un bâton pour mettre les enfants au pas ! C'est une vierge indigène, c'est-à-dire de la race inférieure ; elle a donc de grands pieds, ce qui est moins honorable que les petits pieds des femmes chinoises ; mais de ceci je ne me soucie guère. Elle a commencé par réorganiser mes petites orphelines ; je vais l'envoyer en campagne, préparer les femmes nouvellement converties au passage du Père. Elle leur donnera l'exemple de la vie chrétienne, et me préparera peut-être d'autres vierges ; j'en ai d'ailleurs deux ou trois en vue. Ainsi faut-il s'organiser peu à peu ; que de choses à poursuivre à la fois !

Il me faudrait aussi des catéchistes et des maîtres d'école chrétiens. En Chine, l'instruction est absolument libre ; enseigne qui veut et qui trouve des élèves. J'espère monter peu à peu mon district, établir des stations dans les centres principaux, fonder des œuvres capables de durer, préparer des postes de missionnaires ; mais ce travail multiple se fera lentement, car ce qui manque toujours, ce sont les hommes. J'ai souvent entendu dire : « Les hommes manquent ! » En France, ce n'est pas vrai ; ce sont les principes qui manquent, pour faire produire aux hommes tout ce dont ils sont capables ; le mal est, au contraire, qu'il n'y a que des hommes et pas de principes ; c'est certainement la plaie du clergé aujourd'hui. Mais en Chine, nous avons vraiment le droit de dire : Les hommes manquent. Car il est certain qu'un missionnaire, s'il a de la misère et des déboires, a toujours la consolation de se sentir utile, et de voir devant soi de la bonne besogne à faire...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXIX

A M. l'abbé Bazin

Hing-Y-I'ou, 23 octobre 1879.

CHER PÈRE BAZIN,

La Prune Ly-Moug-Lin est revenu ici depuis quelques jours ; il est allé plusieurs fois au Kin-Tang et à la messe, mais il n'est pas venu me saluer, non pas, je pense, qu'il m'évite, car il n'a rien contre moi ; mais vous connaissez sa manière. J'avais dit à un de mes hommes de voir s'il a les deux ouvrages dont vous me parlez. Mon commissionnaire a été plus loin que je ne voulais ; il lui a dit que vous réclamiez ces livres, en évitant toutefois de le blesser. Je vous transmets sa réponse telle quelle, et pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une réponse de Chinois. « J'ai en effet ces deux livres, a-t-il dit ; mais je les'ai emportés, parce qu'ils sont à moi. Si le P. Bazin les désire, je ne demande pas mieux que de les lui donner ; mais s'ils sont destinés au Tchen, je ne les donnerai pas. » Il est clair que le sire sait fort bien à quoi s'en tenir. Toutefois, il se propose d'aller vous voir, et je lui fais dire de vous porter, au titre qu'il voudra, ces deux ouvrages ; il me le promet...

Je me suis fait quelques bonnes stations de *Ke-Kia*, au bord du fleuve du Kouang-Si. Le P. Chantclair m'ayant prié de tâter le terrain de l'autre côté du fleuve, je l'ai fait avec un certain soin et le plus de précision possible. Des chrétiens de mon territoire sont natifs du vôtre, y ont pris femme, et y comptent des parents ; de tout cela j'ai pris note et j'avise le P. Chantclair. Votre ville de Sin-Tchéou n'est guère qu'à deux bonnes journées d'ici, par Mou-Tcha-Lo-Oua, où l'on passe le fleuve en barque. Cette région est très peuplée de *Ke-Kia*, et on m'assure, avec preuves à l'appui, que si un Père allait là-dedans, les conversions se feraient très facilement,

surtout en utilisant les relations de parenté avec mes chrétiens.

J'ai de ce côté une famille Yang, composée de cinq ménages adoreurs. Le principal, Yang-San-Sen-Sien, maître d'école, de bon genre, déjà capable de prêcher, se mettrait volontiers à aider un Père qui voudrait attaquer par là. De mon côté, je ferais aussi mon possible, quand même ce ne serait par le désir que j'ai de voir des chrétientés s'ouvrir au Kouang-Si, mais simplement par l'espoir de fortifier les miennes par ce voisinage. J'ai moi-même des vues pour employer ce Yang-San, mais un peu plus tard.

Il faut tout dire. Par ici du fleuve, tout le monde veut se faire chrétien, et je suis assommé de demandes. Mais c'est la terre classique des procès, et je suis obligé d'y aller avec une extrême circonspection, pour ne pas être attrapé et ne pas admettre des gens qui ne se fassent chrétiens que pour en bénéficier devant le prétoire. Je suis assuré que c'est la même chose de l'autre côté du fleuve. De plus, l'opium est très pratiqué dans ces parages, surtout sur le terrain du Kouang-Si. Mais, en épluchant, il y aurait à glaner, même beaucoup. Ce qu'il y a de bon, comme je vous le disais, c'est que cette région est abondamment peuplée de *Ke-Kia*. Yang-San m'a cité surtout un Tchéou-San, habitant entre le fleuve et Sin-Tchéou, son ami intime, sans opium ni procès, homme bien posé et qu'il promet d'exhorter à la première rencontre. — Que ne venez-vous, un vieux comme vous, tenter par là une expédition, par exemple quand je serai moi-même à Yang-Chang-Gao, c'est-à-dire en mars 1880.

Ce que vous me dites d'une voie pour les arrivages de confrères, de bagages, d'argent et de lettres, par la route du Kouang-Si au Kouy-Tchéou, est pour nous, vous le savez sans doute, 1^o un vieux projet de Mgr Faurie, qu'on a souvent caressé et que l'on caresse encore ; 2^o une espérance qui sera certainement réalisée un jour, mais quand ? A chacune de nos réunions annuelles on reparle de cela, et on dit : « Pa-pou-te ». Toutefois, on semble croire que ces expéditions et envois se feraient non par ici, mais plus au Sud-Est. Il paraît

que, là-bas, un de vos fleuves du Kouang-Si prend ses premières eaux chez nous ; par ce *chemin qui marche*, des relations assez fréquentes s'échangent entre notre ville de Tou-Yun-Fou et je ne sais quelle ville assez enfoncée vers le Sud du Kouang-Si. Il ne manque qu'une chose, c'est que vous ayez des postes dans cette direction.

Quant à ouvrir moi même sur le terrain du Kouang-Si, c'est-à-dire à y faire des chrétiens, non. Vous n'êtes pas sans savoir quels inconvénients pourraient en résulter pour moi ; ou bien il me faudrait pour cela une commission explicite de Mgr Foucard.

Adieu, cher Père Bazin; ne vous ennuyez pas tout seul, et priez pour votre bien affectueux en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LÈTTE CCCLXXX

A son Frère

Hin-Y-Fou, 24 octobre 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Je lis en ce moment l'ouvrage de Mgr Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*. Mgr Gay vit dans les idées élevées et en plein cœur du dogme. Il a surtout un chapitre délicieux sur *la foi* ; or, ce chapitre est le développement formel de cette doctrine que nous défendions, le P. Bocquet et moi, au séminaire de Beauvais : « Le surnaturel est partout et en tout ; toute créature porte en elle une idée divine... En fait, rien de ce qui est dans la nature, ne reste plus purement naturel ; le surnaturel est au fond de tout, il est même le fond de toutes choses (1). »

1. Mgr Gay, *Traité de la vie et des vertus chrétiennes*, t. I, 2^e édit., chap. *De la foi*, p. 137, 147, 168 à 172, etc.

Il est curieux de voir comment, formés au même esprit et partant des mêmes principes, les hommes d'étude se rencontrent. Mgr Gay cite un certain nombre de textes de l'Écriture et donne des arguments. Ce sont précisément les mêmes arguments et les mêmes textes que nous donnions, dans le même sens et pour la même thèse. Le livre de Mgr Gay n'avait pas encore paru. Le style en est bon, parfois un peu maniéré; mais c'est de la solide, de la vraie doctrine. A chaque pas, il faut s'arrêter pour approfondir, et il y a grand profit à tout comprendre. Son chapitre sur la *vie chrétienne* est un vrai et un beau traité de la grâce. Évidemment, vu la nature des travaux et le genre d'esprit de Mgr Gay, tu trouveras dans ses livres des choses excellentes et profondément théologiques. Il existe, entre la foi présentée par vos professeurs, formés à la française, et la foi exposée par Mgr Gay, la différence du jour à la nuit. S'il y a quelque chose de grand, de profond, d'élevé à dire sur la foi, vos professeurs et vos auteurs gallicans et cartésiens ont soin de l'omettre; pour l'aborder, il faut sortir des données vulgaires et du terre à terre de la plupart des théologiens français...

Mgr Gay fait bien ressortir cette *puissance de croire*, déposée par le baptême dans l'âme du chrétien, indépendamment de sa volonté personnelle, de son intelligence délibérée et de ses actes à lui. S. Paul montre (Rom. VI) que le chrétien, planté, greffé en Jésus-Christ par le baptême, a dès lors l'*habitude de la foi*; il ne reste qu'à le faire consentir, délibérer et exercer cette puissance. Le prêtre prêchant, catéchisant, cherchant à inspirer la foi, ne la donne pas lui-même — c'est Dieu qui la donne; mais il parle à l'homme intérieur, pour le réveiller et l'exciter à vivre de sa foi (Hebr. X, 38), de la foi que Dieu lui a donnée, *Justus meus ex fide vivit*. Mais la foi vient par l'ouïe, *fides ex auditu, auditus per verbum Christi* (Rom. X, 7); cette foi, c'est la foi actuelle et délibérée. Quand donc la prédication sacerdotale frappera son oreille et son âme, cette âme, transformée, devra sentir immédiatement une sympathie surnaturelle. C'est le « témoignage de l'âme naturellement chrétienne » dont parle Tertullien; c'est

la sève surnaturelle que le baptême et l'influence rédemptrice ont versée dans son âme, et qui, d'instinct, spontanément, avant toute délibération, reconnaîtra la lumière divine apportée par la parole du prêtre, comme la fleur cherche et reconnaît le soleil, comme l'enfant nouveau-né cherche et reconnaît le sein de sa mère ; parce que la fleur a été organisée pour recevoir la lumière du soleil, et l'enfant pour prendre sa nourriture au sein de sa mère. Ainsi, le chrétien est organisé, par le baptême, pour recevoir la lumière de la parole divine ; il porte en lui le germe de la foi, la substance de la foi. Il est donc naturel que la foi qui est en lui, reconnaisse et embrasse la foi qui lui arrive du dehors ; il est naturel que cette foi qui lui vient du dehors, éveille de suite dans son âme des échos jusque-là silencieux, mais préparés et ouverts en lui par le baptême. Plus le prêtre parlera avec conviction, mieux il éveillera ces échos ; c'est toute sa fonction en ce qui est d'inspirer ou de donner la foi. Reste ensuite à donner l'instruction, à éclairer et à nourrir cette foi.

M. Chardon, qui m'envoie les pièces épiscopales, n'y ajoute pas les programmes et les comptes-rendus des *Conférences ecclésiastiques*. Tu penses avec quel intérêt, vu la nature de mes études, je suis le développement que l'on donne, dans nos diocèses de France, aux questions théologiques, et le progrès de la doctrine officielle. Il y a quarante ans que l'on travaille activement, et avec persistance, à rendre le clergé encore plus faible par formation qu'il ne l'est par nature.

Travaille toujours avec constance, dans ton coin, ces sortes de questions ; prends-les par ce côté profond et intérieur. Outre le plaisir que tu y goûteras et que tu en as déjà recueilli, tu nourris ton âme, tu la rends forte ; tu enrichis ton intelligence, tu la rends sacerdotale et théologique ; tu élèves tes idées, tu éclaires tes lectures et tout ce que tu vois ou entends. De quelles ressources se privent, à tout point de vue, ceux qui ont sous la main les trésors de la science sacrée, et ne daignent pas se donner quelques mois de peine pour apprendre à les utiliser ensuite toute leur vie. Je ne puis

penser à eux sans une immense pitié : vivre toute une longue vie à côté de pareilles richesses ; avoir fait des études qui sont censées vous apprendre à les employer ; et laisser son âme jeûner, périr de faim, de dessèchement et de misère spirituelle, pendant qu'on crève d'ennui et d'oisiveté !...

Je voudrais, si j'avais des livres à portée, étudier cette question : L'homme avait-il la grâce, pendant l'espace de temps qui s'est écoulé entre la chute d'Adam et la première promesse d'un Rédempteur, qui lui est faite dans la Genèse ? (ch. III.) Il est certain que c'est le seul moment de l'existence totale de l'humanité d'où l'on puisse *douter* que la grâce ait été absente, et que l'homme ait été abandonné à la nature. Je ne dis pas qu'il l'a été même alors, mais je voudrais étudier la question. Etudie et consulte.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXI

A la Sœur Maxence

Hin-Y-Fou, 15 novembre 1879.

MA CHÈRE SŒUR,

Vos sacrifices, les mérites dont vous ornez votre âme par la grâce de Dieu, les actes d'amour que produit votre cœur sous l'influence du Saint-Esprit, vous donnent le droit de vous dire, en regardant très loin, très loin devant vous et au-dessus de vous, ces grandes figures surnaturelles, S^{te} Gertrude, S^{te} Thérèse : « Encore un petit pas de fait pour me rapprocher de mon idéal ; quel bonheur ! » Toutefois, les actes isolés ne suffisent pas pour nous rendre semblables aux saints. Ce qui constitue la sainteté, c'est un état habituel de prière, d'union à Dieu, d'amour de Notre-Seigneur, d'abnégation de soi-même. Le surnaturel inspire toute la vie des saints ; il est comme le sol fertile sur lequel le Saint-Esprit

sème, arrose, cultive, fait pousser, fleurir et fructifier chacun des actes particuliers. Cela revient à dire : il faut viser à ce point fondamental, l'union à Notre-Seigneur *par l'intelligence comme par le cœur.*

Je dis l'intelligence et non pas seulement le cœur. Il faudrait, pour m'expliquer, développer toute la théorie de la piété. Vous autres femmes, vous voudriez ne vivre que par le cœur, faire de la piété une affaire de sentiment. Au contraire, l'homme ne vivrait que par l'esprit, et aurait une tendance marquée à tourner sa piété en raisonnements. Justement, votre chère Mère S^{te}-Angèle, si pleine d'expérience en ces matières, me disait cela un jour. Toutefois, l'homme est plus complet que la femme ; et c'est pourquoi, dans l'Eglise, c'est à lui qu'a été donnée la fonction de l'enseignement. Il y a pourtant du vrai dans cette critique, et, entre les deux tendances, la seconde serait plus généralement la nôtre ; et voilà pourquoi Dieu a soumis les femmes aux hommes, même dans les choses spirituelles ; mais il a voulu que les hommes subissent toujours quelque peu, souvent à leur insu, l'influence des femmes. L'homme fournit *les principes*, ce qui soutient la piété et la rend solide, forte ; en même temps, il apprend, au contact des âmes qu'il dirige, à donner à sa vie spirituelle quelque chose de plus mystique et de plus tendre. Dans ces âmes *géantes*, S^{te} Gertrude, S^{te} Thérèse, la piété est faite d'intelligence aussi bien que de cœur, et leurs écrits présentent une admirable *connaissance des principes*, une *lumière de doctrine*, une philosophie, qui les rendent aussi attrayants pour les hommes que pour les femmes. D'ailleurs, toute sainteté vraie, *complète*, est un travail du cœur aussi bien que de l'intelligence, qui aboutit à la transformation de l'un et de l'autre. Le travail de l'intelligence consiste à nous instruire à fond de la science de Dieu, de la doctrine chrétienne, des principes de la foi et de la vie intérieure ; à rendre notre foi *éclairée* ; à méditer les vérités révélées et les raisons de la conduite de Dieu sur nous ; à nous nourrir des pensées qui remplissent l'Ecriture et les livres des saints ; enfin à orienter notre esprit du côté

du Ciel, de telle sorte que toujours et de lui-même, il regarde les choses à la lumière d'En-Haut, — *Scientia sanctorum*.

Je vous demande un peu, cette habitude une fois prise, peut-on avoir le temps et le goût de penser au monde, à ses vanités ? Peut-on se laisser séduire par toutes ces bagatelles de néant, auxquelles cependant des âmes se laissent prendre, comme des alouettes au miroir ? les âmes, que Notre-Seigneur appelle les oiseaux du ciel, *volucres cœli* !

Chère Sœur, n'abaïssons jamais notre regard ni notre vol vers le monde : *c'est une figure qui passe*, dit St Paul ; *ce n'est qu'une figure*, et encore elle *passe* ; comment donc s'y attacher, s'y fixer ? Je m'imagine S^{te} Gertrude toute plongée dans le surnaturel, si élevée au-dessus du monde par ses pensées et ses affections, qu'elle ne songeait même plus à le mépriser et à s'apercevoir de son existence.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXII

A son Frère

Ouen-Pang-Tchen-Tchéou, 24 novembre 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

Me voici dans un village où 43 familles d'un coup ont adoré. Ce sont de braves gens, simples et doux, plus prompts à se faire chrétiens que persévérants à remplir plus tard leurs devoirs ; ils appartiennent à l'ancienne race indigène, et leur langue n'est pas la langue chinoise. Ils me régalaient de leur mieux, et pour me faire fête, ils viennent de tuer un bœuf, trop vieux pour travailler, et dont la chair est détestable à manger. On m'apporte aussi une grande quantité d'oranges ; c'est un fruit assez commun dans le pays...

J'ai lu l'histoire du malheureux prince impérial, tué par

les Zoulous. Cette mort, les circonstances et les documents qui s'y rattachent, grandissent beaucoup ce jeune prétendant dans l'esprit de ceux mêmes qui, comme moi, pensent que cette famille est le danger de la France. Dieu détruit visiblement les Bonaparte ; des cinq branches qui composaient primitivement leur famille, il n'en reste que deux : l'une, exclue par Napoléon I^{er} et sans prétention au pouvoir ; l'autre, celle du bâtard et infâme *Plomb-Plomb*, ignoble sous tous rapports, et incapable de régner. Sans doute est-ce parce que Napoléon IV était bon, et aurait rendu à la famille des chances de se relever, que Dieu a permis aux sauvages de couper à cette dynastie la dernière voie de salut...

Ne compte ici-bas sur rien ni sur personne, sinon sur Notre-Seigneur, sur la société des bons livres, et sur la défiance de toi-même... D'aucuns, sans doute, croiront que tu vises à l'avancement, si tu travailles et si tu étudies. Mais tu sais bien déjà que si tu avais des vues ambitieuses d'avancement, le moyen de les réaliser ne serait pas l'étude, mais... la souplesse d'échine, l'obséquiosité, la flatterie. Fais ton devoir, reste prêtre et deviens meilleur ; va droit ton chemin, sans ambition ni préoccupation. Hélas ! combien de prêtres pensent qu'en dehors des idées d'ambition, un curé ne saurait avoir aucune raison de se livrer à des études sérieuses ! En effet, songe un peu, à quoi bon étudier ? Ça n'emplit pas la bourse ; ça fait manquer quelques bons dîners ; ça peut causer quelques dépenses de livres et de papier ; ça empêche de faire des promenades sur les routes ; ça ne sert pas à grand'chose pour atteindre aux belles places — bon nombre de dignitaires en sont la preuve *ventripotente*. En vérité, à quoi ça sert-il ? A rien du tout, sinon à une toute petite chose que tu comprends déjà un peu, et que tu comprendras de plus en plus, si tu persévères : nourrir l'âme, la tenir au-dessus des ennuis, des misères, des intérêts, des tentations et des vulgarités de la vie à laquelle vous êtes condamnés dans vos paroisses...

Jadis M. Catel nous appelait, le P. Bocquet et moi, des *déclassés*, quand nous luttions pour les idées romaines. Lui

et d'autres ont empêché toute tentative de rentrer dans le vrai, qu'ils apercevaient loin, bien loin d'eux, mais qu'ils ont combattu, d'abord par fausseté d'esprit, et puis par contenance et par situation...

Ce prêtre Groult, qui revient des *Vieux-catholiques*, est peut-être dégoûté d'eux ; mais qu'il fasse un vrai prêtre, non ! S'il avait la foi avant cette équipée, il ne l'avait ni si abondante, ni si visible. Sa conversion m'est fort suspecte, Je ne comprends ces sortes de conversions que dans une maison de pénitence. Malheureusement, la plupart de ces revenants du *Vieux-catholicisme* redemandent et, ce qui est pitoyable, obtiennent des paroisses. Ce qu'ils cherchent, c'est une place, pas autre chose ; et comme, à Genève, les alouettes ne leur tombent pas toutes rôties, comme mille circonstances leur font sentir la honte de leur apostasie et l'embarras moral de leur situation : se souvenant de leur ancienne position de curé encore tranquille, honorée, entourée d'une certaine considération, et dans laquelle ils n'avaient pas ces angoisses et ces affronts quotidiens, ils reviennent. Oui ! mais le mot de S. Paul : « Celui qui a goûté le don céleste et qui est tombé, ne peut se renouveler dans la pénitence ! » il peut se faire absoudre, mais il est quelque chose qu'il ne retrouvera pas, et on ne fait pas impunément ces crasses à Notre-Seigneur et ces taches au front de l'Eglise. Sous bien des rapports, nous avons intérêt à être fidèles à Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXIII

A M. l'abbé Chrétien

Hin-Y-Fou, 14 décembre 1879.

MON CHER GRAND VICAIRE,

Roulant ma bosse apostolique à trois jours de ma résidence centrale, j'ai reçu votre lettre et votre envoi d'images. Je ne puis mieux vous remercier, qu'en vous disant ce que je dis toujours à ceux qui veulent bien m'aider dans mes œuvres : « Si la propagation de la foi est l'extension du règne de Dieu, et la réalisation de la Rédemption dans les âmes, il faut bien croire qu'il n'y a pas d'œuvre plus chère au cœur de Notre-Seigneur. On peut, sans être prophète, et pourtant *sine formidine erroris*, prédire à quiconque s'intéresse pratiquement à elle et l'aide d'une manière ou de l'autre, selon son pouvoir, que Dieu lui rendra le prix de ses bienfaits, sous forme de bénédictions particulières versées sur ses entreprises, ses œuvres, et, si ce quelque'un est prêtre, sur son ministère. » M. de Maistre dit cela pour les gouvernements dans son livre *du Pape*, au chapitre des *Missions* ; moi, je le dis pour tout le monde, et, proportion gardée, pour la même raison.

Pour les envois à faire en Chine, rappelez-vous ce qui est dit : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* Plus je vis, plus je crois que Notre-Seigneur, qui pensait à tout, a pensé aux missionnaires en Chine, quand il a dit cela. Les lettres nous arrivent encore assez vite ; les paquets mettent presque un an. Vous voulez que, pour faire venir l'eau au moulin, je vous donne sur mes œuvres des détails à insérer dans la *Semaine Religieuse*. Vous parler de mes œuvres, oui ; mais reproduire ma correspondance dans le bulletin diocésain, non ; cela me gênerait dans mes écritures. M. le Doyen pourrait d'ailleurs vous communiquer mes pauvres histoires, si elles ont chance d'intéresser vos enfants et vos bonnes

Sœurs. Sous cette forme et dans ce but, non seulement il ne me répugne pas que mes lettres soient lues, mais c'est une joie et une force pour moi, de croire que quelque bonne pensée, sortie de ma plume par hasard, ou quelque trait édifiant, fourni par mes chrétiens, ira faire du bien à quelque bonne âme, en France, et obtiendra quelque petite prière dont je vivrai moi-même et ferai vivre mes gens. Quant à faire gémir la presse, cela me répugne beaucoup. Du reste, tout ce que nous pouvons dire sur la Chine et sur nos missions est si usé, si rebattu !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXIV

A son Frère

Hin-Y-Fou, 15 décembre 1879.

MON CHER AUGUSTIN,

J'apprends l'horrible scandale du malheureux abbé Dhomme. Il n'y a plus qu'une réflexion à faire : c'est affreux ! Et il n'y a qu'une conclusion à tirer, c'est qu'il faut prendre édification de tout, même du mal. Quelle édification tirer de ces scandales multipliés ? C'est un avertissement pour tout prêtre de veiller à son âme, de la nourrir de ce qui est seul capable de la préserver. On n'arrive pas à ces extrémités en un jour ; il y a une préparation intérieure et progressive par laquelle on descend jusqu'à ces états de conscience.

Voilà un prêtre qui, probablement, a gémi aussi sur les scandales. A 44 ans, il se ravise de tous ses engagements envers Dieu et l'Eglise ; il se trouve encore assez de jeunesse pour que ça vaille la peine de renoncer au ciel, et de jeter son scandale au public... Triste prêtre du reste, plat, creux et léger ; léger surtout d'études sérieuses. On ne dira pas que la théologie a été cause de sa perte ; il n'en avait pas un

gros bagage. Je dirai plus : sa chute n'est pas effrayante pour quiconque est sérieux et voit gravement les devoirs du sacerdoce ; car il était si peu sérieux, que l'explication de sa chute est dans toute sa vie antérieure. — Cependant, il faut toujours trembler pour soi, et trouver partout des raisons de s'exciter soi-même à la prudence. Je parle de cette prudence intérieure qui, en vue du danger à venir, doit nous porter à fortifier de plus en plus notre âme.

J'ai reçu dernièrement quelques journaux. On ne trouve plus d'expression, plus même d'indignation, à la vue de ce qui se passe en France. Vous êtes dans un terrible moment, et il semble qu'il n'y a plus qu'à prier, à se sanctifier, à se préparer à tout, à s'instruire à la triste lumière des événements, à presser de plus en plus près de Notre-Seigneur les quelques chères âmes qui lui sont encore fidèles dans ce malheureux temps.

Il ne semble pas que, dans beaucoup de nos séminaires de France, on ouvre encore les yeux ; on me semble s'enfoncer de plus en plus dans l'ornière. Il n'y a qu'un changement complet d'hommes et une réorganisation radicale et hardie, mais prudente et sage, qui puisse transformer les idées et le clergé, et donner l'espérance d'un meilleur avenir. Chose inconcevable que, dans une pareille situation, des prêtres trouvent encore en eux-mêmes le triste courage d'avoir de l'ambition, de poser, de chercher de l'avancement et des honneurs.

En général, il faut aimer peu les livres nouveaux. Mais certains livres, nouveaux par leur composition, sont anciens par leur sujet, leurs qualités, les études de leurs auteurs ; ils ajoutent à cela l'avantage de vues nouvelles, d'observations prises dans les choses contemporaines, et d'une forme littéraire en rapport avec le temps présent ; ce qui ne nuit jamais.

Ne te décourage pas d'étudier ; travaille avec suite et méthode, non par boutades. L'étude énergique et patiente est nécessaire à la persévérance du prêtre. Si on se laisse aller au courant du matériel du ministère et de la vie, si on

ne donne plus, dans chacune de ses journées, une bonne part à l'étude, le cœur s'affadit, l'intelligence se rouille et se vulgarise, le monde reprend son empire sur l'âme, et, insensiblement, on se trouve emporté par ce flot loin du rivage solide. Crains toujours de te sentir désœuvré et absorbé par les occupations vulgaires. Il est d'expérience que, même si on agit ainsi par zèle, si on se laisse absorber par le ministère extérieur, on perd très vite beaucoup de choses très nécessaires à une âme sacerdotale pour rester digne de sa vocation. Etudie à fond un traité de Franzelin ou une Epître de S. Paul ; résume de bons livres, prends des notes, écris-toi-même les idées qui te viennent. Prépare tes sermons en lisant le Catéchisme du Concile de Trente ; ne les écris pas en entier, mais fixe tes idées sur le papier ; une méditation sur la matière de ta prédication, vaudra mieux que dix pages d'écriture.

...Il n'est pas de services qu'on reconnaisse moins que les services rendus à l'âme et à l'intelligence ; et il est très difficile d'échapper à cette loi de la très grande majorité des riches actuels ; la fortune rend égoïste, même le chrétien. N'ennuie jamais les châteaux de demandes pour mes œuvres ; il sera toujours vrai, et il doit rester vrai, que la Propagation de la Foi s'est fondée et s'alimente avec le sou du pauvre.

Nous craignons bien un peu ici que le gouvernement n'abolisse, en France, le budget des cultes. Il en résulterait une secousse énorme à laquelle on ne peut penser sans trembler, et une angoisse inexprimable dans le clergé ; nous en ressentirions nécessairement ici le contre-coup. C'est pour parer à cette grave difficulté que chaque mission s'efforce d'acheter quelque terrain ; d'autant que dès maintenant les allocations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance sont loin de suffire aux besoins toujours croissants de nos œuvres. Je fais de même ici, et suis en pourparlers pour installer mes œuvres à Tse-Hen-Tchéou ; il m'y faudrait une maison, une chapelle et un champ, pour nourrir le catéchiste ou le maître d'école qui s'occupera des chrétiens

de la région. — Chaque année, nous avançons ainsi d'un pas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; jamais nous ne reculons, et il est fort intéressant de voir le réseau de nos œuvres s'étendre peu à peu. Les païens le savent bien, et ils l'expriment par une sorte de proverbe : « La religion des chrétiens ne recule jamais, disent-ils ; elle avance toujours un peu, si peu que ce soit. »

Ici j'ai à lutter contre l'impatience, qui pourrait me porter à aller trop vite et à accepter des chrétientés sans garantie. La Chine est le pays du mensonge et du vol ; une grande partie de ses habitants ne vit que de vol et d'escroquerie. Ces deux vices disparaissent peu à peu chez nos chrétiens ; mais la tendance, le fond du caractère demeure. Si malheureusement on admet au baptême de mauvais drôles, ceux-ci, loin de se corriger, font usage du nom chrétien pour voler plus impunément, parce que le peuple a plus de confiance aux chrétiens. Ces sortes de gredins n'arrivent presque jamais au baptême, ils restent catéchumènes pendant de longues années, jusqu'à ce qu'on les expulse de l'Eglise ; parfois ils attrapent le baptême vaille que vaille, à l'article de la mort. Tous nos chrétiens baptisés pratiquent leur religion, sauf quelques-uns dont la situation légale est irrégulière. C'est ainsi que trois femmes baptisées, mariées malgré elles à des païens, au moment de la persécution sont chrétiennes de cœur, et ne peuvent remplir leurs devoirs, car la loi du pays empêche de les tirer de leur situation irrégulière. Je ne vois dans tout mon district qu'un seul chrétien infidèle à ses devoirs. Certes, les chrétiens de France pourraient encore prendre des leçons de fidélité auprès des nôtres, eux qui ont tant de facilités pour sauver leur âme, tandis que les nôtres, loin de l'Eglise comme ils le sont, ont tant de difficultés.

Quel tracas de voir ses chrétientés si dispersées et si éloignées du missionnaire ! On vit dans une inquiétude continuelle. S'il arrive une affaire, il faut courir ; s'il en arrive deux, laquelle des deux entreprendre d'abord ? On envoie des gens faire enquête ; ils sont trompés ou ils vous trompent, et

on n'est renseigné que trop tard. Et puis, la défiance elle-même a ses inconvénients ; quel parti prendre ? On fait alors... comme on peut !..

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXV

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 16 décembre, 1879.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Les dernières lettres reçues de France m'apprennent la porquerie, la truanderie, l'ignominie, comment dire ? l'apostasie du malheureux Dhomme. C'est à peine si je suis étonné de cette chute ; quand nous verrons les étoiles tomber du firmament et les vertus des cieux s'ébranler, il ne faudra pas nous étonner. Or, ce petit abbé maigre, pincé, rasé de frais, bien peigné, bien ratissé, plat et pointu, si peu appétissant fût-il, faisait tout son possible pour l'être ; il avait l'air de tout, excepté d'un homme sérieux, sans même parler de ce quelque chose de sacerdotal qu'on voit rayonner autour de quelques-uns et qui était parfaitement étranger à celui-ci. Le malheur, c'est que celui-ci, étant jusque-là extérieurement correct quoique mondain, léger et vide de tout ce qui entretient l'âme d'un prêtre, on a quelque vraisemblance à se dire : « Celui-ci a eu le courage de rendre visible sa vie intérieure, et de jeter le masque ; mais il y en a d'autres qui ne l'ont pas encore jeté. » On ne dira toujours pas que celui-là a été perverti par les études sérieuses qui ont enflé son orgueil.

Ces malheureuses chutes ne sont jamais des mystères ; elles ont une explication et des antécédents. C'est un affreux malheur que la chute d'un prêtre ; mais est-ce un malheur

de voir un abcès secret percer et se vider ? Est-il moins malsain pour l'Église de garder une malpropreté dans sa légion sacerdotale, que de la voir passer à l'ennemi avec armes et bagages ? Il y a le scandale, donné aux âmes ; même sous ce rapport, je trouve encore ces sortes d'éclats moins malsains et plus purgatifs que la triste besogne que fait un hypocrite, correct au dehors, malpropre au dedans, et continuant à porter la main au plat du festin des âmes, comme Judas.

J'ai trouvé, en Chine, sur un lambeau de journal français, deux vers :

*La faiblesse du bien, en ce siècle fatal,
Est plus à craindre encor que la force du mal.*

Que c'est donc vrai ! En face des scandales répétés, et à mesure que la société devient plus mauvaise, il faut bien se faire une philosophie. Une certaine tristesse saisit le cœur, à voir partir ces déserteurs ; mais quelle exultation de regarder la tête de l'armée, où il ne restera plus, quand l'expurgation sera finie — comme dans l'armée de Gédéon — que les prêtres radicaux et décidés à porter, pour soutenir leur vocation, non seulement le fardeau de la persécution, si elle vient, mais ce fardeau d'eux-mêmes et de leurs sacrifices, que les malheureux apostats n'ont pas eu la force de porter jusqu'au bout ! — Malheureux Dhomme ! A 44 ans, se croire encore assez de jeunesse pour que ça vaille la peine d'apostasier tant de choses saintes, auxquelles on s'était lié pour toujours ! Quels puisards ça doit faire, ces consciences sacerdotales où se remuent ensemble tant de choses saintes, que le crime lui-même n'efface pas, et tant de péchés !

La révolution va-t-elle finir d'éclater ? Je dis *finir*, car vraiment vous êtes en révolution. Je me dis, à chaque nouveau courrier : Voyons, est-ce pour cette fois ? Et toujours vos libéraux divisent en deux le pas unique qui reste à faire avant la culbute, et qui devient de plus en plus petit. Situation étrange et unique dans l'Histoire ! C'est encore le cas, comme plus haut, de se faire une philosophie, mais une philosophie chrétienne, toute imprégnée de résignation, de

confiance en Dieu, d'espérance, de piété et de pénitence pour tant de péchés ! Jamais je n'ai tant cru au relèvement de la France qu'en la voyant dans cet état, parce qu'il porte les signes évidents de la caducité ; ces signes, on ne les voyait pas, il y a dix ans, et c'est pourquoi je doutais. Je crois au relèvement ; mais que de temps il faudra pour cicatriser les plaies, surtout pour refaire un sang nouveau à notre grand malade !

J'attendais le confrère de Yuin-Lin-Tchéou ; il est retenu chez lui pour une affaire grave, et ne peut venir ; j'en suis désolé, car j'avais besoin de tenir conseil, pressé moi-même de répondre à plusieurs difficultés : attaques contre mes néophytes, calomnies et menaces, enquêtes à poursuivre de différents côtés, etc. Au milieu de ces tracas, la visite d'un confrère m'aurait apporté conseil et remonté le moral ; et puis, il y a cinq mois que je n'ai vu un visage français et parlé la douce langue de la patrie, cinq mois que je ne me suis pas confessé ! On devient païen ; et, sans avoir, grâce à Dieu, rien sur le cœur qui me fasse trembler avant la messe, je sens un désir de me confesser, de causer piété, zèle, théologie, Eglise, mission, France, avec un confrère. Hélas ! partie remise à janvier ou à mars ; me voilà dans de beaux draps ! D'autres sont encore moins gâtés que moi. Un missionnaire du Kouang-Si est resté trente mois seul, sans confrère, sans confession. Au fond, je ne suis pas malheureux ; aujourd'hui, pour la première fois peut être depuis ces cinq mois, j'ai chanté et même sifflé comme un perdu. Je ne m'ennuie jamais ; mes livres me consolent et me tiennent lieu de tout. J'ai pensé au P. Bocquet, qui traîne peut-être ses guêtres jésuitiques vers les deux Amériques, et j'ai ri un bon coup ; j'ai pensé à notre chère M^{me} Boulanger roulant de son pied le gros doudoux, et appelant Stopp : *bafoulluire* ! Parfois, en un quart d'heure, il me repasse 200 souvenirs par la tête ; quand je mange mon riz silencieusement, et qu'un de ces souvenirs me fait rire tout seul, le petit orphelin qui me sert regarde étonné, et ne sait pas que je pense à la patrie.

Ce soir, nouvelle alerte : « Père, me dit un néophyte, les païens nous ont menacés, et ont battu tel chrétien. » Encore une affaire, bon ! Mais j'aime mieux cela encore qu'une apostasie. Grâce à Dieu, je n'ai pas eu encore d'apostasies. Ma consolation, c'est de n'avoir presque pas de chrétiens qui ne soient fidèles à leurs devoirs ; mais aussi, comme il faut à tout instant les relancer ! « Faites ceci, ne faites pas cela, etc. »

Malgré les menaces de persécution et les vexations des païens, favorisés par la connivence secrète des autorités chinoises, le mouvement de conversions au christianisme s'accélère. De toutes parts m'arrivent des députations ; des populations entières demandent le baptême ; je suis littéralement débordé.

Dans un seul village, 43 familles d'un seul coup se sont faites chrétiennes. Depuis six mois, ces braves gens réclamaient ma présence ; enfin, un beau jour, ils viennent avec leurs grands cornets, leur tam-tam et leurs flûtes criardes, voir et emmener le *grand homme Mò*, chef de la religion qu'ils veulent embrasser. Ils arrivent à la chrétienté que je visitais ; j'entends leur effroyable tintamarre : « Qu'est-ce que c'est ? — Ce sont les gens de Ouen-Pang qui viennent prier le *Père* d'aller chez eux les prêcher et les baptiser. — Le Père refuse ces honneurs et ce tapage. Que les gens de Ouen-Pang s'en aillent tous, sauf deux plus instruits ; ceux-ci répondront à mes questions, et je verrai ce que j'aurai à faire. »

Grande déception pour des païens, d'apprendre que la religion chrétienne n'aime pas le vacarme, et qu'une fois chrétien, on devra renoncer au plaisir d'étourdir et d'éblouir autrui ; enfin, on cède. Mes deux hommes viennent seuls : « Pourquoi voulez-vous être chrétiens ? — Grand homme, le voici : nous adorons *le démon* (sic) ; parfois il se montre au ciel, sous la forme d'un grand dragon (ce sont simplement, je pense, des nuages de forme allongée), pour nous faire peur et réclamer des tributs Il faut alors lui offrir des poules, des têtes de bœufs et autres victimes, sous peine de

subir des fléaux. Lassés de cette servitude, nous voulons renoncer au culte du *démon*; mais si nous n'adorons pas un autre esprit plus puissant qui nous protège contre lui, le *démon*, se voyant abandonné, et nous sachant sans défenseur, ne manquera pas de se venger. Ayant appris que le grand homme prêche dans ces pays *la religion du Seigneur du Ciel*, nous avons pensé que le *Seigneur du Ciel* est l'esprit le plus puissant. Si le grand homme consent à nous admettre, nous éviterons les coups de la malice de notre ancien dieu. — Vous ne vous êtes pas trompés, le démon n'est qu'un serviteur désobéissant et puni du Seigneur du Ciel; vous faites bien de le quitter. Mais avez-vous pensé aux obligations qu'impose la religion du Seigneur du Ciel? Il faut faire ceci, cela; éviter ceci, éviter cela... » Enfin une instruction sur les devoirs du chrétien. On parlemente; j'interroge, je donne mes avis, j'envoie les délégués proposer mes conditions à leurs concitoyens. Deux jours après, ils m'apportent une promesse de fidélité, et je me rends chez eux. Les insignes du culte idolâtrique sont arrachés, brûlés et remplacés par des inscriptions chrétiennes. Je donne de l'eau bénite pour servir de protection contre le démon; je passe huit jours, avec un catéchiste et un bon chrétien des environs, à instruire et à exhorter, et bientôt j'ai l'ineffable consolation d'entendre ces pauvres Chinois, jadis terrifiés par leur idole, chanter joyeusement : « *Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie... Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc.* » — Non, il n'y a pas de consolation au-dessus de celle-là!

Une fois chez eux, j'ai voulu étudier plus complètement le motif de leur conversion. On dit qu'il n'y a pas de peuple sans religion; comme c'est vrai! Voilà donc des populations, très peu éclairées d'ailleurs, mais chez lesquelles un instinct surnaturel a tellement gravé cette nécessité d'une religion, que, sentant le vice de la leur et voulant y échapper, elles n'osent pourtant en secouer le joug qu'en adorant un autre Dieu. Encore resteraient-elles fidèles à leur démon, si le missionnaire ne les admettait pas au nombre de ses fidèles;

une foule de villages repoussés par moi sont restés adorateurs du diable. Vous pensez si leur culte est celui de l'amour et de la confiance. — « Pourquoi adorez-vous le diable et lui offrez-vous des victimes ? — Parce qu'autrement il nous nuirait, il nous enverrait des calamités de toutes sortes, à nous et à nos animaux : la famine, des maladies, la mort. » — C'est le culte de la peur et de la haine, triste et lugubre s'il en fut. Dès que le christianisme entre chez eux, ils sentent bien la différence ; le bon sens naturel se redresse et reconnaît, dans nos idées, quelques-unes des notions que l'âme *naturellement chrétienne* n'oublie jamais entièrement, si obstruée soit-elle.

J'admiraïs, chez ces pauvres gens, comme la religion chrétienne se fait de suite prendre au sérieux, et donne immédiatement, sans aucun étalage extérieur, une grande et grave idée d'elle-même, au point qu'en deux jours on voit, dans les catéchumènes, un changement et comme un réveil. Mon premier soin est d'affirmer la nécessité de croire du fond du cœur la doctrine, et le caractère *intérieur* de notre religion ; je montre qu'elle ne consiste pas principalement en pratiques extérieures, inscriptions sur la porte et les murs, saluts faits le soir à la tablette des ancêtres ; mais dans le changement du cœur, des habitudes intimes, des idées, la correction des vices, la pratique des vertus, l'amour de Dieu. Tout cela est absolument nouveau et d'abord très étonnant pour eux ; mais, loin de les choquer, ces idées ouvrent vite la porte de leur âme. Aimer Dieu, avoir confiance en Dieu ! Leur amour sera bien faible, mais il chassera la crainte dans laquelle ils ont vécu, et qui était le seul sentiment que mît en eux leur religion monstrueuse : *Charitas foras mittit timorem* ⁽¹⁾. Les devoirs frappent par leur rectitude et leur gravité ; je ne dis pas qu'on y sera bien fidèle en tout et toujours ; mais la conscience les comprend, les approuve et les accepte. Dès les premiers jours aussi, naissent, dans les cœurs des nouveaux chrétiens, cette confiance et ce respect pour le *Père* dont je vous ai déjà parlé souvent. N'est-ce pas merveilleux ?

1. I Joan., IV, 18.

Si je pouvais vous montrer bien au large ce qui se passe à l'ouverture d'une chrétienté, non pas les cérémonies extérieures sans doute, mais la progression des idées, des sentiments, cette *révolution* morale enfin dont nous sommes la cause et les témoins ! Pour moi, je ne connais pas de preuve plus éclatante, plus touchante, plus miraculeuse, de la divinité du christianisme. Rien ne s'explique naturellement : je vois, je *palpe*, j'analyse la grâce de Dieu s'emparant de ces pauvres âmes, pour produire en elles une foule de phénomènes que n'importe quel homme d'ascendant, d'éloquence, de génie, est incapable de susciter, et qui germent là tout d'un coup ! Impossible d'y rien comprendre, si on n'admet pas l'existence d'une force surnaturelle apportée par le prêtre, et qui travaille toute seule.

Ordinairement, aux débuts d'une station, j'éprouve une sorte de terreur, à la vue de tout ce qu'il y aurait à faire pour rendre les gens chrétiens, leur donner la foi ou l'augmenter, leur apprendre les devoirs et le sérieux de la religion. A mon départ, sans avoir fait moi-même grand'chose, je m'aperçois qu'on a avancé d'un bon pas ; le progrès s'est opéré tout seul. Les gens ont entendu la doctrine ; elle agit d'elle-même, en fermentant dans les âmes ; le courant invisible de la grâce, la sève surnaturelle, coule de l'Eglise dans ce nouveau membre incorporé à elle, et il produit des œuvres saintes, comme un rameau greffé donne ses fleurs et ses fruits (¹).

Avant de venir en Chine, je me suis souvent demandé comment procéder pour donner la foi. Le voici : il ne faut pas procéder ; moins on cherche à faciliter l'entrée de la foi, mieux elle entre. L'homme a conscience de son état de déchéance et du labeur nécessaire pour se relever ; la religion, qui le réhabilite, est faite d'obligations morales difficiles et de mystères : il faut la proposer telle qu'elle est. Des païens veulent devenir chrétiens ; je leur dis : « Vous voulez vous faire chrétiens, mais y pensez-vous ? C'est une grande

1. Voir Rom., XI, 16, 17.

affaire. Vous aurez regret d'être entrés dans une pareille religion ; elle nous impose des devoirs nombreux, pénibles ; aurez-vous la force de les accomplir ? En outre, on doit croire du fond du cœur notre doctrine ; le pourrez-vous ? Certainement, il est nécessaire pour tous les hommes de se faire chrétiens, parce qu'il faut sauver son âme ; mais, pour sauver son âme, il faut être *bon* chrétien, et c'est rude ! Allons, retournez chez vous, réfléchissez davantage, tenez conseil avec votre famille. Si vous gardez votre désir, vous reviendrez dans huit jours, un mois, trois mois, six mois. » Et ce moyen est le meilleur, sinon le seul bon ; il est très rare qu'il décourage des postulants sérieux à l'adoration.

Ce qui précède résout une question dont je causais quelquefois... au temps jadis : A quel point de départ *théorique et logique* faudrait-il se placer, pour amener à la foi un païen instruit, de bonne foi, sérieux, mais décidé à ne se rendre qu'à la démonstration scientifique de la vérité chrétienne. Ce point de départ n'existe pas ; jamais un païen ne se convertira par cette voie. Tout est SURNATUREL dans le christianisme, tout y défie la sagesse et la raison. La présence du christianisme quelque part attire l'attention, prêche d'elle-même ce qu'il faut prêcher, pour amener les âmes de bonne volonté à l'idée de devenir chrétiennes ; le Saint-Esprit fait le reste par une opération invisible. Pour ce qui est de la *conversion première*, le missionnaire a surtout pour office de tenir un registre, et d'y inscrire les noms de ceux que le Saint-Esprit lui amène ; son travail personnel commence après la *conversion première* proprement dite.

31 décembre. — Je suis retenu à Hin-Y-Fou par les affaires contentieuses, du district et la maladie qui visite l'orphelinat. Un des garçons est à l'agonie et mourra peut-être demain, pour mes étrennes. A ce propos-là, voyez l'égoïsme, le sans-cœur des Chinois, même chrétiens. Tous se sauvent, quand je parle de soigner ce pauvre petit qui salit ses vêtements et sa couverture ; je suis réduit à le laver moi-même. Ses compagnons le retournent et le manipulent gaîment, rient de ses misères, chantent et ne pensent qu'à

jouer. Les chrétiens et le catéchiste viennent le voir ; mais ils le laissent geindre, agoniser, appeler, croupir dans ses ordures ; eux, causent, s'amuse et mangent, sans prêter l'oreille à ses plaintes. — Pour tout ce qui est du cœur et de la compassion envers le prochain, le Chinois est révoltant, révoltant, mille fois révoltant ; et je ne sais rien de plus triste que cela. C'est ma joie de penser que je mourrai soigné ainsi, sans une attention un peu délicate et affectueuse. Tant mieux ! On est entouré de gens qui ne pensent qu'à manger, à boire ; qui, jusqu'au dernier quart d'heure de la vie du missionnaire, lui cassent la tête de leurs demandes d'argent, et regardent de quel effet du Père ils pourront s'emparer. Un confrère est-il malade, son plus proche voisin s'installe à son chevet, écartant de son triste lit ces affreux Chinois qui ne respectent rien et n'ont pitié de rien.

Ce soir, j'essaie en vain de me faire aider ; je me sauve en tapant du pied et en criant pour me soulager : « Les affreux hommes ! » Au moins puis-je commander aux camarades de l'enfant de le nettoyer, et leur défendre de jouer près de lui. Hier, il parlait encore, et j'avais placé plusieurs enfants auprès de lui pour le garder, pendant que j'irais à mes occupations. Ils se mirent à chanter leurs leçons, selon l'usage des écoles chinoises ; mais le malade interrompait leurs chants par ses cris. J'accours : « Qu'y a-t-il ? — Nous chantons, et Gniou-Pao (le malade) ne veut pas que nous chantions. » Pauvre petit ! il pleurait et me regardait d'un air suppliant ; ces chants le trépanaient. J'aurais volontiers étranglé toute la bande, et le plus grand reçut de ma main une *danse* dont il se souviendra. Triste, triste, triste peuple ! Il lui manque l'Évangile, et quand il l'aura, ce sera encore un triste peuple ; il lui manquera toujours ces dons exquis que Dieu a faits aux peuples d'Europe, et pour lesquels nous oublions de remercier sa miséricorde.

Le premier de l'an chinois tombe cette année en février ; mes gens ne savent pas que c'est demain notre jour de l'an français ; je ne le leur dirai pas, mais je passerai ce jour à remuer mes souvenirs et à envoyer mes souhaits, par le

ministère des anges gardiens, jusqu'à ceux qui me sont chers en France. Si on se laissait aller, on tomberait dans la plus noire des misanthropies. Oh ! que le péché originel a donc fait de la nature humaine quelque chose de bas et de misérable !

J'achève de copier quelques lettres du P. Müller, mon prédécesseur à Hin-Y-Fou, sur lequel je réunis les éléments d'une notice. Ces lettres sont familières et contiennent de bien bonnes choses. La dernière qu'il écrivit, peu de temps avant d'être massacré, bien qu'il ne s'y attendît pas, est datée du jour de S. Joseph, 19 mars 1866 ; elle commence ainsi : « Vive S. Joseph ! *In spe constituit me.* » — Qui osera dire que la mort, qui l'a entièrement surpris au milieu de la rue, où on l'avait attiré pour le massacrer subitement, a été un démenti pour son espérance ?

Mon garçon ne mourra pas aujourd'hui ; il a reçu les sacrements et a communié ce matin. — Le Chinois et l'homme de l'Extrême-Orient, c'est l'*homme-ventre* ; encore, s'il était humble et avait conscience de sa bassesse ! Mais non, c'est l'*homme-ventre pédant*.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXVI

A M. Joseph Bargallo

Hin-Y-Fou, 24 décembre 1879.

MON CHER JOSEPH,

Je viens de recevoir un paquet de gravures et d'illustrations de journaux français ; une vraie fortune ! car elles serviront très efficacement à me faire des amis. Les mandarins et les riches influents aiment les cadeaux ; ils apprécient, entre tous, les objets européens, et ces gravures ont pour eux une grande valeur. — Le grand mandarin de

Hin-Y-Fou fêtait cette semaine l'anniversaire de sa naissance ; or, les personnages importants de la ville doivent lui faire un cadeau. Mon cadeau, à moi — car je suis ici un personnage important — consistait en deux bouteilles de vin français, un couteau à trois lames, dix feuilles de papier-ministre vergé, une boîte de dragées, un libretto de l'exposition de Paris, enfin quelques gravures. Mon cadeau a fait une sensation risible ; le bruit court que j'ai donné pour 100 taëls de présents — le taël vaut 7 fr. 50. Le mandarin était aux *Angibus* et m'a envoyé, selon l'usage du pays, un dîner tout servi et à tout casser. Que lui donnerai-je l'an prochain ? Trouve-moi quelque chose. Heureusement, ils sont très friands de bouteilles, et nous pouvons toujours en donner trois ou quatre par an. Ils recherchent beaucoup aussi le vin sucré d'Espagne avec lequel nous disons parfois la messe. J'ai pu en réserver au mandarin deux petites bouteilles bouchées et ficelées coquettement.

Sans jamais rien acheter pour moi, ramasse et envoie bonbons, gravures et illustrations de toutes sortes. Si tu trouves occasion de *voler* ces sortes de *bibus* chez l'un ou l'autre de nos amis, ne t'en gêne pas. C'est ainsi que j'ai volé un sac de dragées chez M. Jules Thémé ; pas moyen d'en avoir la contrition ; je n'ai la contrition que de n'avoir pas volé davantage ! J'avais encore un flacon de rhum et je pensais en faire cadeau au grand mandarin ; mais je me suis trouvé indisposé et je l'ai bu ; ça m'a fait autant de bien que de le donner !...

Je ne reverrai pas sans émotion la photographie de ton père, que j'ai si bien connu et que j'ai toujours aimé. Je regarde rarement le petit paquet de portraits que j'ai apportés de France ; quand il m'arrive de l'ouvrir et de le feuilleter, j'éprouve une émotion étrange, qui ne me donne pas envie de pleurer, mais qui me prend à la gorge et me produit comme une suffocation...

Il n'y a rien de bête comme les Chinois, je le dis du matin au soir, et je ne le dis pas encore tout mon souï. Cependant, on leur donne sa vie, son avenir, ses espérances ; mais s'ils

n'avaient pas une âme, on leur donnerait en tout un coup de pied...

Dis à M. Philidor que je lui envoie une grande pleine hottée de gros mots à faire trembler ; mais aie soin d'ajouter que chez moi, c'est l'expression de la tendresse, comme chez les mamans qui, ayant épuisé pour leur enfant le vocabulaire de l'amour sans venir à bout de satisfaire leur cœur, s'en vont chercher des expressions plus efficaces d'un autre côté, et l'appellent monstre, gredin, fripon, crapaud, etc..., afin de faire bien comprendre à tout le monde que ces extravagances leur sont inspirées par le désespoir de ne pouvoir tout dire. Du reste lis lui ceci :

« Que Blaise Pascal, après le saint homme Job, avait donc raison de dire que l'homme n'est que misère, et que j'ai raison de le répéter, moi troisième, depuis le commencement du monde ! Vous ririez un bon coup, si vous me voyiez habillé d'une grande robe de toile blanche, d'un caraco noir à larges manches pagodes ; souliers en toile noire, bas en toile blanche aussi larges à la cheville qu'au genou ; la tête pelée, excepté une houppe qui pend à l'arrière. On rirait tous un bon coup, si on se revoyait. Pour moi, je vis ordinairement dans mes souvenirs, car on n'en amasse plus guère en Chine. Je pense assez souvent à mon pauvre Philidor qui est là-bas, là-bas, et qui, j'espère, gardera mon souvenir dans le bon endroit de son cœur. Par ici, on a de la misère, mais il ne faut pas croire qu'on est triste ; je ris tout seul 25 fois par jour, en repensant à un tas de choses du temps passé. Un missionnaire, ça reste enfant jusqu'à 99 ans, puis ça claque, mais pas avant. On se voit rarement, car on est loin de tout le monde. Il y a cinq mois que je n'ai vu un confrère et entendu d'autres mots français que les gros mots que je dis aux Chinois en français, pour ne pas les scandaliser tout en me soulageant. Ils sont si stupides ! Ça fait suer quelquefois ; mais, enfin, il faut les user comme ça ; et c'est encore un miracle admirable de la grâce de Dieu et mon ravissement quotidien de voir, dans une nature d'hommes si pauvre, une telle différence de vie, d'âme, d'intelligence, de cœur, de

relations, produite entre païens et chrétiens par l'installation de la foi dans ceux qui viennent à nous. Quel malheur d'être si peu de monde, quand il y a tant à faire ! Que ne venez-vous, cré canaille ! au lieu de faire la belle-jambe là-bas, à vos enterrements de 5^e classe, pour enfouir un tas de *nom-d'une-pipe* qui sont en enfer ! Adieu, je vous pipe tout de même, voleur, monstre, pendard, iroquois, lopithe, gélatineux et gluant, etc., etc... »

Vous vous en donnez du bon temps, pendant que je peine, que je me donne du mal, et que, depuis huit jours, j'ai la diarrhée incorrigible. Heureusement que je compte sur le Ciel, et que, pour ce qui est de ce monde, j'ai fait mon sort moi-même comme j'ai voulu ; sans quoi je te ferais des jérémiades sur l'inégalité criante des conditions, ah ! nom d'un cœur !

J'aurais bien voulu que tu fusses, outre la solidité, ce que j'appelle un *chrétien radical*. Médite et comprends cette expression ; cela veut dire un homme qui ne se contente pas de donner dans sa vie *une place* au christianisme, même ce qui est requis de place pour sauver son âme ; mais un homme qui met au-dessus de tout la pensée de la foi et l'intérêt éternel, qui rapporte et subordonne tout dans sa vie à cette pensée et à cet intérêt. Cela est une grande chose, et j'ai toujours été plus touché de voir un homme du monde *chrétien radical* que de voir un *saint prêtre* ; c'est plus rare aussi. — Un nom me vient sous la plume, M. Gossin ; voilà un chrétien radical ! Un chrétien radical peut fort bien avoir des défauts, c'est permis ; bien plus encore lui est-il permis de ne pas avoir l'air *godiche* et sainte-n'y-touche, de rire franchement et d'être lui-même, c'est-à-dire sans affectation ni airs empesés. Mais voilà : il a fait entrer en lui le règne de Dieu et le reste ; même ce qui lui importe le plus en ce monde, lui importe beaucoup moins que le règne de Dieu, et ne lui importe même beaucoup que par rapport au règne de Dieu ; il se moque du reste — d'autant, comme dit S. Paul, que le monde n'est qu'une *figure*, et encore une figure qui passe, *Præterit figura hujus mundi*.

Je viens d'enterrer deux de mes pauvres mioches de la Sainte-Enfance, morts à quatre jours de distance. Je me disais, en regardant chacun de ces petits cadavres fort défaits par la maladie et peu appétissants : « La pauvre petite pincée de saleté qui reste de l'homme, quand Dieu en a retiré ce qui n'aurait dû être qu'à lui seul et à la pensée de l'éternité ! » — Non, *non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* ; ce mot de S. Paul m'a toujours secoué jusqu'au fond de mes entrailles, et je voudrais qu'il t'empoigne aussi. Cela me rappelle le mot qui avait empoigné mon ami Randon : c'était le mot de S. Paul qui s'appelle lui-même *Segregatus in Evangelium*. Randon traduisait : « Raniché dans l'Évangile. » C'était un contre-sens ; mais je lui dis de le garder. Ce mot l'avait saisi un matin ; et comme nous avons ensemble une amitié de cœur, il vint me dire sa trouvaille et resta, tant que je fus en France, sous l'impression de ce mot qui l'a conduit aux Jésuites, comme le vrai sens du même mot : « mis à part du reste des hommes pour prêcher l'Évangile, » m'a conduit, moi, chez ces bougres de païens !

Je ne puis pas me fourrer dans la tête comment tout homme qui donne sa vie à l'Église par le sous-diaconat, n'a pas faim et soif de prendre le sac au dos et de se jeter à corps perdu et la tête en avant dans l'apostolat, d'une manière ou de l'autre.

Vive la joie et les pommes de terre, ou plutôt les patates ! car la pomme de terre vient mal ici et reste petite.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXVII

A Monseigneur Lyons (1)

Hin-Y-Fou, 30 décembre 1879.

MONSEIGNEUR,

Quoique pressé et surpris par l'occasion, qui portera ce papier dans la direction de la Capitale, je ne puis laisser passer la Saint-Sylvestre et le ko-nien français, sans vous la souhaiter *bonne et heureuse*, accompagnée de beaucoup d'autres.

J'ai entendu dire qu'en cette année 1879, vous aviez trouvé des consolations à Tsen-Y et ailleurs. La moisson y est certes plus avancée que chez nous ; mais j'ai achevé de copier aujourd'hui même la correspondance de mon compatriote et prédécesseur ici, M. Müller ; à chacune des lettres reviennent ces mots comme un refrain : *in patientiâ* ; et aussi : *je travaille pour l'avenir*. Enfin, sa lettre datée du dix-neuf mars, fête de *notre* saint Joseph, — la dernière qu'il ait écrite avant sa mort, et qui, adressée à Mgr Faurie, devait, selon sa recommandation, être « lue au passage par Mey-Ly-Eul-Ouy-Tchou-Kiao (2), » — commence par ces mots : « Vive S. Joseph ! *In spe constituit me.* » Sans se douter qu'il va mourir, il rend compte à son évêque de son administration financière pour l'année qu'il a passée ici, de l'état de la chrétienté, de ses projets, de la situation politique, qui est très inquiétante, mais ne l'empêche pas d'espérer beaucoup. Sa mort n'a pu être une déception ; et quand on lit ces trente-quatre lettres, que je viens de copier avec un plaisir indicible, on ne peut pas ne pas espérer à son tour pour un

1. Mgr Lyons, évêque de Basile, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou.

2. Nom chinois de Mgr Lyons, qui devait succéder à Mgr Faurie.

pays en faveur duquel nos anciens ont tant travaillé, tant prié.

Je ne suis qu'une *ganache*, mais trouvant après cela, dans S. Jean, ce mot de Notre-Seigneur : *Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis*, j'ai pensé que c'était dit pour moi, puisque Notre-Seigneur s'adressait à tous les missionnaires. Je me suis représenté les labeurs que la chrétienté de notre pauvre Hin-Y-Fou a déjà coûtés à Mgr Albrand, à vous, Monseigneur, à M. Müller, à M. Renault, et j'ai conclu que l'heure avait sonné de récolter : *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem*. Beaucoup d'indices annoncent que le temps est enfin venu de faire quelque chose, et si mon orgueil est jamais tenté de s'attribuer ce qui se fera, je relirai les lettres de M. Müller et le mot de l'Évangile, et me souviendrai que les autres ont eu le travail, moi la récolte.

M. Müller dit qu'il rassemble ici les restes d'Israël, qu'il travaille comme les Juifs reconstruisant leur temple, *in angustia temporum, in spe contra spem*, — toujours la patience et l'espérance ! Il dit encore qu'en ce temps-là, vivait à Tchen-Lin-Tchéou un prophète ; tout en criant sans cesse contre lui, il semble l'aimer beaucoup. Or, ce prophète ne cessait de lancer *onus* par-ci, *onus* par-là ; en particulier, pour la malheureuse expédition de Sin-Tchen-Hin-Y-Fou, il avait lancé des *onus* à tout casser ; cependant, invité à maudire, il n'avait trouvé sur ses lèvres, comme Balaam, que des bénédictions.

Eh bien, Monseigneur, aujourd'hui que le prophète est devenu notre patriarche, et que ses prédictions sur l'issue de l'expédition de Hin-Y-Fou se sont réalisées, le temps des *onus* est passé, celui des bénédictions revenu plus que jamais. Envoyez-moi les vôtres et prophétisez encore ; dites-moi que les restes d'Israël, tant de fois dispersés, vont être rassemblés pour toujours, qu'ils auront la paix, qu'ils refleuriront, et que les travaux des anciens ouvriers de Hin-Y-Fou produiront du fruit... dans la patience — non pas ma patience, à moi qui n'ai plus qu'à tirer les marrons du feu, mais la leur.

Nous autres de la jeune France, recueillant l'histoire des temps héroïques de la mission, nous sommes honteux de nous voir dans de belles maisons, bien nourris, bien vêtus, bien chauffés, défendus contre les voleurs et les persécuteurs; établis dans de petits districts de quelques lieues de long, que nous parcourons sur de belles mules de prix ; tandis que les anciens ont tant souffert, tant combattu ! Le bon Dieu sait pourtant que ce qui nous a attirés en mission, ce ne sont pas les belles maisons et les belles mules, mais le récit des souffrances et des travaux de nos anciens, et le désir d'en prendre notre petite part. Il nous fera donc miséricorde à cause de nos bons désirs, et ne dédaignera pas de se servir de nous pour établir, autour des tombeaux de nos prédécesseurs, des œuvres durables et fécondes, quand nous aurons rejoint les vieux sur la montagne des tombeaux, ou bien au Lao-Kin-Tang de Kin-Kia-Tchong.

Plus tard, Monseigneur, quand nous irons *faire le tapage* à la Capitale, je vous dirai mes indices de la maturité de la moisson ; ce soir, je n'ai plus que le temps d'ajouter un mot. Le district même du *fou* de Hin-Y-Fou n'avait à peu près rien donné jusqu'à présent, et n'avait pas une seule station recevant la visite du Père. Il fallait aller chez les *Miao-Tse* noirs de Tchen-Fong, chez les *Y-Kia* de Tse-Hen, pour trouver de vraies stations chrétiennes qui puissent compter. Ce n'est pas *ma faute*, je ne l'avais pas prévu, mais aujourd'hui j'ai deux stations solidement établies dans de bons endroits du Hin-Y-Fou ; deux autres avec lesquelles je suis en pourparlers pour aller les visiter et les organiser ; et ces quatre stations sont des centres d'où les bénédictions du prophète de Tchen-Lin se répandront dans tout le pays d'alentour.

Le changement de Fou-Tay nous a valu pas mal de *yao-yen* et de menaces. Mais ce sont des menaces de roquet, et je ne me laisserai pas faire facilement plus de trous à la peau que ne lui en a fait la nature, et qui ont tous leur utilité respective, tandis que ceux qu'on y ferait artificiellement n'ont pas leur raison d'être.

Vous voyez, Monseigneur, qu'on n'est pas trop à plaindre. J'attends le P. Michel, mon voisin, à la fin du La-Yue ; et puis, dans trois mois, on aura la joie d'aller encore une fois remonter auprès de vous les poids de son horloge spirituelle, boire un bon coup de sauce ravigote, faire endéver le P. Gréa et toute l'administration, crier contre le Conseil qui ne donne jamais assez d'argent. On reviendra ensuite au travail, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous allions prendre notre retraite là où il n'y a plus de tentations. Tant que j'ai été en France, quoique placé dans un milieu assez recueilli et préservateur, je n'ai jamais pu m'imaginer que le Ciel était pour moi. Je suis venu en mission comme un chien qu'on fouette, tourmenté, du moins jusqu'à Shang-Haï, plus que je ne puis dire, de la pensée de ne pas venir. Depuis que j'y suis, jamais je n'ai été si heureux ; et je ne puis m'imaginer qu'un missionnaire, s'il a conservé au moins ses bons désirs, puisse être inquiet pour son avenir éternel.

Donnez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur, une petite place dans votre cœur et dans vos prières ; et recevez, avec mes souhaits bien respectueux, l'expression de ma vénération toute filiale.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXVIII

A M. Joseph Bargallo

Hin-Y-Fou, 20 janvier 1880.

MON CHER JOSEPH,

Plus je vis, plus ce que je vois me donne des idées *philosophales*. Moi, il me semble que je ne vieillirai pas ! Il y a huit jours, j'avais chez moi le confrère de Yuin-Lin-Tchéou ; venu en Chine avant moi, il a quatre ans de moins que moi, il est jeune de nature, porté à se décourager et à broyer du

noir. Nous avons chanté ; j'ai fait un pâté et de la brioche effroyable, mais qu'il a trouvée délicieuse. Un chrétien m'avait donné un canard ; je l'ai préparé aux navets : un délice ! Je ne te dis que ça ! Tous les matins, nous prenions notre chocolat, et il en a emporté une livre. Il est reparti tout rafistolé ; et moi, je reste dans mon pays sauvage, pas plus triste qu'avant. Non, je ne vieillirai pas, du moins de cœur et d'âme ; et quand je te reverrai, eussé-je 99 ans, je veux encore faire des gambades avec toi et dire des bêtises, pour te montrer qu'un missionnaire garde sa jeunesse toute sa vie.

Par moments, j'ai des élans de regret vers la France. J'ai, depuis huit jours, dans la tête, ce refrain que je fredonne malgré moi :

*O mon Dieu, ta parole est donc vaine ;
Dans ce lieu va finir notre peine ?
Vers la France ouvre-nous un chemin...*

Je revois ton pauvre père, avec son enthousiasme et son impétuosité de sentiments, nous faisant chanter ce *Chœur des Pèlerins*. La musique étant l'élément poétique de l'éducation, ce qui dégrossit certaines âmes et leur apprend un peu à vibrer et à s'envoler dans le pays de la rêverie, on garde toujours un souvenir ému de celui qui nous l'a fait sentir, et ce souvenir prend quelque chose de poignant quand on le sait mort.

Je roule ces souvenirs, mais je ne me dédirai pas du sacrifice que j'ai fait en quittant la France, les âmes avec lesquelles on y est en contact, les affections que j'y ai laissées, tout ce charme du pays natal, de l'intelligence et de la société française, qu'on n'apprécie entièrement que quand on l'a goûté assez longtemps pour le comprendre, et puis sacrifié sans pitié pour soi-même...

Je suppose qu'il en est de la musique comme de toute autre science : plus on avance, plus l'horizon recule. Je lisais, ce matin, dans la *Théorie catholique des sciences*, de Laurentie : « La musique est une science plus mystérieuse que ne le sup-

pose le vulgaire, que ne le supposent même ceux qui l'étudient comme une théorie, ou qui la cultivent comme un art. N'est-ce pas un objet de haute philosophie que la simple succession des sons harmonieux, avec l'infinie variété de leurs nuances, si rapides et si fugitives ? Quel philosophe a bien expliqué la loi toute simple de l'harmonie, cette loi résidant en trois sons principaux, dont la combinaison développée donne lieu à tout le système des accords ? Peut-être la science de la musique est la plus profonde... »

Parions, *mon coco*, que tu n'as pas encore épuisé cette veine d'études : la philosophie de l'art musical ; ou même cette autre, plus élémentaire, que je voyais dans S. Thomas et dans Gratry : le rapport de la musique avec les sciences mathématiques, arithmétiques et géométriques...

En fait de musique, parle-moi des Chinois ; oh ! les affreux hommes !.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLXXXIX

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 15 février 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Votre dernière lettre m'annonçait la naissance du premier enfant de François Doria. Si c'est possible ! Le temps est venu où je vais commencer à dire comme les vieux : « Tout ça ne nous rajeunit pas ! » Je n'écris plus à M. Doria depuis longtemps ; cela vaut mieux, je pense, que de l'obliger à me répondre, ou de lui donner des remords pour son silence. Il sait bien, du reste, que je n'ai perdu ni la mémoire, ni le sentiment ; vous pouvez le lui rappeler ainsi qu'à François, et ajouter que j'offre au bon Dieu une part à prendre sur ma vie, sur ma tranquillité ou mes joies, pour en faire des béné-

dictions à répandre sur leur famille et, en particulier, sur ce petit enfant qui vient de naître...

Il n'y a que le bon Dieu qui soit vraiment reconnaissant... Pourtant, le missionnaire de Hin-Y-Fou a aussi une prétention à cette dernière vertu, à défaut d'autres ; et, si vous et moi vivons encore 150 ans, nous verrons bien qui vous négligera le dernier de tous ceux à qui vous avez fait du bien.

Mon frère m'écrit aussi, au retour de la Retraite. J'aime les quelques réflexions qu'il me fait sur les circonstances fort tristes où vous êtes en France, et sur l'effet produit par les derniers scandales. Quand on est en Chine, connaissant comme je le connais l'état de la France, et qu'on a un frère jeune, jeté comme prêtre dans un tel milieu, on ne saurait être entièrement tranquille. A la grâce de Dieu ! J'ai du reste bien des raisons d'avoir confiance.

Mgr Hasley (*) m'écrit, et je suis touché de trouver dans sa lettre cette simple réflexion : « Vous avez sans doute appris les malheurs et les scandales dont a été affligée cette première année de mon épiscopat. » Eh oui ! Le fardeau est lourd ; quelles terribles angoisses pour un évêque ! Encore, si c'était fini, si on pouvait croire que le clergé va maintenant se bien recruter !

De son côté, M. Racinet me dit la pauvre, pauvre, pauvre rentrée qu'il espère pour le Petit comme pour le Grand-Séminaire. Tout cela ne suppose pas qu'on doive de si tôt se trouver à l'aise, et il semble que le temps n'est pas très loin où il faudra traiter le diocèse de Beauvais comme un pays de mission, donner douze paroisses à chaque prêtre, lui adjoindre un cheval comme vicaire, avec mission de rouler de l'une à l'autre de ses chrétientés, pour administrer les malades et distribuer les secours spirituels...

Depuis trois mois, je ne suis guère sorti des tracas et des affaires épineuses : bruits de persécution, troubles locaux

1. Successeur immédiat de Mgr Gignoux sur le siège de Beauvais en 1878.

autour de mes chrétientés, vexations particulières, menaces à droite et à gauche, effarement des chrétiens, etc. Une amélioration se produit en ce moment. Les mandarins, pressés par moi de rendre justice aux chrétiens molestés, promettent hypocritement, et ne font rien ; heureux s'ils ne sont pas d'accord avec les coupables ! Mon principal persécuteur, se voyant accusé par moi, se cache ici même, dans la ville ; je viens de le découvrir et de le faire pincer par deux chrétiens robustes qui me l'ont amené. Le mandarin le prétendait en fuite ; je le lui ai fait conduire, et il ne peut se refuser à le punir. Cette capture a produit le meilleur effet, pour calmer un peu les esprits. — Ne jugez pas ce pays et cette mesure autoritaire avec les idées françaises ; tout ici est à rebours de ce qui vous entoure. On s'étonnera, en France, qu'un missionnaire capture lui-même, livre au mandarin et fasse punir un persécuteur ; je m'en serais étonné aussi jadis, et pourtant je ne suis pas devenu plus païen qu'un autre. Mais si nous n'obligeons pas ces canailles de mandarins à faire quelques exemples, nous serons bien vite débordés ; de tous côtés on tombera sur nos chrétiens, de manière à rendre sans retard le christianisme impossible. Une vraie persécution ne peut être allumée que par les mandarins. — Je ne parle pas des coups de main tentés souvent contre nous par les populations, en dehors des autorités civiles ; ils réussiraient davantage, si les missionnaires ne déployaient toute leur énergie pour les enrayer, en s'appuyant sur les lois et les traités.

Plus je vais, plus je me sens ici dans un poste de combat. Le pays est remuant ; mes œuvres sont peu affermies et développées. 85 de mes néophytes adultes sont seuls baptisés ; j'ai voulu attendre, par mesure de prudence. Cette année, je pourrai faire de nombreux baptêmes ; j'ai bien un millier d'adorateurs, mais il faut les éprouver longuement, sous peine de faire des conversions peu solides. Nous ne sommes plus au temps de S. François Xavier ; je ne sais comment il faut expliquer le chiffre de baptêmes qu'on lui prête ; toujours est-il que si nous recevions et baptisions ainsi, nous ferions de la jolie besogne ! L'expérience des anciens montre qu'il

faut éprouver et instruire le catéchumène pendant un an au moins avant le baptême, sinon il apostasie facilement. Pour instruire et former les néophytes, nous sommes obligés de payer des catéchistes assez instruits eux-mêmes de leur religion ; malheureusement, ils sont souvent paresseux, orgueilleux, trompeurs, toujours prêts à abuser de leur petite autorité pour battre monnaie. Qu'on a de mal à surveiller tout cela ! Une affaire terminée et la paix obtenue d'un côté, des difficultés vous arrivent de l'autre ; et le plus pénible, c'est qu'il faut commencer par se défier des renseignements que vous recevez, faire enquête sur enquête, etc...

Le confrère de Yuin-Lin-Tchéou est venu passer avec moi les fêtes du nouvel an chinois — 10 février. Depuis cinq mois je n'avais pas vu une figure française ni entendu un mot de français. Il est resté huit jours chez moi. Vous pensez si un bavard comme moi, privé depuis si longtemps de toute conversation sur une foule de choses qu'il aime à remuer, et dont il ne peut souffler mot à des Chinois, en avait à dire. Eh bien ! cependant, voyez comme on se fait à son isolement : je ne fus pas fâché du départ de ce bon confrère, quoique sa visite me fit le plus grand plaisir : on sent ses journées gaspillées, on n'a plus le temps de penser ni de rien faire. Vive encore la solitude ! Elle ne m'a jamais pesé ; aujourd'hui, elle me devient un besoin ; le Chinois n'est pas une société et n'empêche pas la solitude.

Je ne vivais, depuis trois mois, que de l'espoir d'aller, aux Pâques prochaines, à la réunion annuelle de la Capitale. Nous avons contre-ordre. Mgr Lyons, à cette date, se rend au Concile provincial des évêques des provinces chinoises qui confinent au Kouy-Tchéou ; c'est le désir de Léon XIII. que des conciles provinciaux se réunissent périodiquement dans l'Extrême-Orient ; ils auront toujours de graves questions à traiter sur le mariage, la pénitence, le droit canonique, l'administration, etc. La question de l'opium surtout devra les occuper ; les avis sont d'ailleurs fort partagés sur l'usage de l'opium ; les uns sont portés à en tolérer la fumigation et la culture, les autres sont d'un avis contraire. Je

suis avec ces derniers, et ils sont plus nombreux et comptent parmi eux les hommes les plus autorisés.

Quand vous m'écrivez les misères qui s'étaient autour de vous, même dans votre pauvre clergé, il me revient toujours en mémoire un mot que prononçait quelquefois le professeur de dogme du Grand-Séminaire de Beauvais, et que moi-même j'ai entendu sortir de sa bouche cinq ou six fois au moins, sinon vingt ou trente fois. Croyant faire une remarque sans importance, il disait : « C'est drôle, comme l'étude de la théologie donne des tentations contre la foi et des doutes contre les dogmes ! Les élèves me disent souvent qu'ils n'ont eu de doute sur telle ou telle vérité, que depuis qu'ils l'ont étudiée en classe. » — Parole terrible ! Il ne pensait pas qu'en disant cela, il se condamnait lui-même. La théologie m'a toujours fait tout juste l'effet contraire, et j'ai toujours vu, à Rome et même à Beauvais, chez quelques bons élèves qui étudiaient à part, la théologie produire l'effet contraire. C'est un océan de lumière pour l'âme ; on n'y avance point d'un pas, sans que s'évanouisse une des objections qu'on portait quelquefois depuis des années dans son intelligence. Mais il faut, pour cela, que la théologie soit étudiée de la vraie manière ; et il n'est pas d'élève si médiocre qui ne soit capable d'entrer dans cette étude. Qu'est-ce qu'un clergé formé de telle façon, qu'au dire même de ceux qui le forment, ses études théologiques ont pour résultat immédiat de lui donner des doutes contre la foi ? Laissez encore dix ans les études dogmatiques dans l'état où elles sont, et vous verrez !...

La force d'un clergé, c'est sa foi — *Victoria quæ vincit mundum fides nostra* ; on ne l'affaiblit pas impunément, soit pour la piété et la vie sacerdotale du prêtre lui-même, soit pour la santé morale du peuple chrétien qui recevra de lui *cibum æternitatis*. Quelle nourriture recevra-t-il d'un prêtre sorti du Séminaire dans l'état que suppose la terrible parole citée plus haut ? J'étais stupéfait d'entendre cette parole tomber devant tout un corps de professeurs, et j'admire aujourd'hui la patience que j'ai eue alors et que je n'aurais

plus, de me taire, au lieu de dire, comme d'ailleurs je l'aurais dû peut-être : « Ce que vous dites là est le plus grand malheur qui puisse arriver au diocèse ; car notre force, c'est la foi ; or, *fides ex auditu, auditus per Verbum Christi*.

Je vous dis ces choses bien froidement. Croyez-moi, c'est le cas ou jamais de ne rechercher la cause du mal qui tourmente la France, nulle part ailleurs qu'au cœur et à la racine. Je ne sais si vous me croyez un peu de clairvoyance en cette matière, mais, avec ce que j'ai vu et ce que je vois, même à la distance où je suis, je vous dis, *sine formidine erroris*, ou plutôt *sine spe erroris*, car ici l'erreur serait un bien : « Vous n'êtes pas au bout, et il s'en faut de tout ; un clergé se forme *qui n'aura pas la foi*. » Cependant, cela peut changer, mais à condition de détruire des choses que je vois durer au contraire, bien qu'elles soient les seules qu'il importe de détruire (1).

J'ai lu enfin la belle Encyclique de Léon XIII sur la *restauration des études philosophiques*. A la bonne heure ! Il reste, dans les Séminaires, une chose à faire, c'est d'appliquer les vues du Saint-Père *dans la pratique*. Il paraît que dans certains Séminaires cela se fait. Un jour cela se fera partout ; mais il faut attendre la levée des vanes, alors *l'esprit romain pratique* coulera. Le *gallicanisme pratique* est très ancré dans l'intelligence de beaucoup de gens qui se croient parfaitement Romains ; ils crient très fort : « Vive le Pape ! » sauf à ajouter : « Mais ses conseils ne sont pas applicables chez nous ! » — Mgr Gignoux, avec son tact et sa finesse d'esprit, sentait cela ; j'ai vu cette inquiétude dans ses traits ; j'étais trop jeune pour lui dire ma pensée, et puis j'avais été accusé

1. Il semblerait que les tristes prévisions du P. Aubry commencent à se généraliser, à voir l'appauvrissement et la faiblesse générale de la prédication sacerdotale, les tendances fortement rationalistes de beaucoup de prêtres de marque et de la plupart des revues ecclésiastiques contemporaines, enfin les défections de plus en plus nombreuses dans les rangs du clergé : « Très-Saint Père, disait, à Léon XIII, un évêque du Sud-Ouest de la France, quatorze prêtres de mon diocèse ont passé, cette année, au protestantisme ! » C'était en 1900.

près de lui d'ambitionner de l'avancement ; vous savez ce que j'ambitionnais.

Parlez-moi de ce malheureux Dhomme ! Voilà un homme qui a pris une résolution énergique ; il se sera dit : « J'ai quarante-cinq ans, j'entre dans la jeunesse ; ce serait vraiment dommage de ne pas profiter de ma jeunesse, ça vaut bien la peine de faire un peu d'éclat ; et mes vingt ans de messes, de confessions, de catéchismes, de sermons, ne font pas équilibre au plaisir idéal que je vais me payer. Et puis, le moment est bien choisi pour faire du scandale, et il est urgent de choisir ce moment ! » — Une pensée me poursuit, depuis que je sais la chute de ce malheureux. Je me le figure à Paris, défroqué, allant vendre son calice chez un orfèvre pour faire un peu d'argent... *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni.* Vous verrez encore des scandales, probablement de plus en plus. Il y a un vertige, une folie, un emportement d'esprit mondain ; le vin, la bonne chère, la dissipation, les lectures mauvaises ou légères, l'inoccupation, les voyages frivoles, le manque d'études préservatrices : ces diverses causes sont trop répandues, pour ne pas produire leurs effets naturels ; résister à ces effets est un tour de force que beaucoup ne feront pas.

L'abbé M... s'imagine qu'il pourra trouver enfin un confrère dans ses idées, avec lequel il travaillera, causera, s'entretiendra l'intelligence et l'âme, etc., etc. Il ne faut compter sur personne. J'ai, dans mon bréviaire, une image de S^{te} Thérèse, avec ce mot qui est d'elle : *Dieu seul suffit !* Il faut un peu d'âge pour arriver à comprendre que Dieu seul suffit. Le bon Dieu est bien bon de nous agréer encore, quand nous venons à lui, faute d'avoir pu trouver autre chose. Est-ce curieux aussi de dire que Dieu suffit ; c'est comme si on disait : « Je choisis tout et ne désire pas autre chose. »

Une députation m'arrive de Tse-Hen-Tchéou, me demander secours. J'ai là-bas pour ennemi intime un mandarin qui me fait toutes les vexations possibles. Il a emprisonné et battu au sang deux pauvres chrétiens qui n'ont rien fait de mal ; il veut arrêter les conversions et faire apostasier les

néophytes. Je suis obligé de le mettre en accusation à la Capitale.

Faites toujours bien prier pour moi et pour mes œuvres ; ne croyez pas que je sois malheureux avec cela, au contraire...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXC

A la Sœur Maxence

Hin-Y-Fou, 15 février 1880.

MA CHÈRE SŒUR,

...Nous finirons tout de même par attraper la fin de la vie. Si seulement nous pouvons avoir une petite entrée au ciel ! Sans doute, les peines du missionnaire sont un pas vers le ciel, oui ! moyennant que ces peines seront sanctifiées. Mais voilà ! on n'oublie que ce point-là, et, après être venu dans ce pays pour souffrir, arrive la souffrance, on est le premier à faire la grimace et à se chercher soi-même, quand on croyait s'être abandonné là-bas.

Je vous l'ai dit vingt fois, la Chine n'a pas pour nous les dangers de dissipation, l'atmosphère empestée de la France d'aujourd'hui ; notre isolement même les uns des autres, qui, en un sens, nous prive du secours de la parole d'un confrère, nous oblige à nous recueillir davantage en nous-mêmes, à chercher au fond de nous le Saint-Esprit qui parle sans cesse à notre âme. J'ai été plus de cinq mois sans voir un confrère, sans entendre un mot de français, sinon les gros mots que je dis aux Chinois sans qu'ils les comprennent ; enfin, mon voisin a pu me faire une visite de huit jours. Je me suis confessé deux fois et nous avons causé longuement. Ce confrère est très bon, très pieux, et nous nous entendons bien sur l'article spirituel ; sa visite me procurait donc une grande

joie. Eh bien, au bout de huit jours, je ne fus point fâché de son départ. On passe le jour à causer, on perd sa solitude, on n'a plus le temps même de penser.

Allez, quand vous me dites que, ne pouvant suivre la retraite avec les autres, vous la faites toute seule, comme une grande fille : pourvu que vous puissiez alors obtenir la solitude et la liberté d'esprit, je ne vous plains pas. Les meilleures retraites sont celles qu'on fait tout seul avec Notre-Seigneur pour directeur, et le Saint-Esprit comme prédicateur ; ils parlent encore mieux que n'importe qui, et leur parole, vu qu'elle est la parole de Dieu, est efficace et créatrice.

Vous remarquerez chez tous les prêtres qui ont été plus spécialement au service du Saint-Sacrement, un don spécial de parole spirituelle, une tendresse de piété. Exemple : le P. Eymard, le P. Audibert, Mgr de Ségur. Ce n'est pas étonnant : le Saint-Sacrement est la source première de toute grâce. Je médite de me faire, quand j'aurai de quoi l'orner, une chapelle du Saint-Sacrement. Rome nous autorise à conserver le Saint-Sacrement dans un oratoire privé, lorsque nous sommes à la maison ; mais elle ne nous permet pas de le garder dans les églises et les oratoires ouverts au public, par crainte des profanations. Ce sera un grand bonheur pour moi d'avoir plus tard un petit coin où réside Notre-Seigneur et où je puisse me ranicher un peu contre la pluie, le vent, le froid, la neige, c'est-à-dire contre le chagrin, les tracas, les affaires, les regrets, la dissipation, le démon et tout le tremblement...

Et vous, dans votre grande maison, au milieu de ce tourbillon du monde républicain qui vous entoure, vous vieillissez tout doucement, c'est-à-dire que vous avancez vers la jeunesse éternelle. Si je vous revois dans vingt ans, je ne vous reconnaîtrai plus, car vous serez devenue une petite vieille grisaille, toute en confiture spirituelle. Avez-vous de la chance de pêcher encore quelques bonnes petites vocations dans cette eau trouble de notre pauvre pays ! Pour vous recruter, que n'avez-vous quelques maisons dans le Midi ?

Le confrère venu chez moi dernièrement, me parlait des jeunes filles de son pays qui, en grand nombre, gardent, par piété, la virginité dans leur famille ; si elles ne se font pas religieuses, c'est qu'elles n'y pensent pas ou qu'on ne les y pousse pas. Je lui disais : Mais les curés devraient envoyer ces bonnes filles, par régiments, aux congrégations religieuses de nos pays, qui ne peuvent subvenir aux exigences des postes fondés pour elles, comme les inspecteurs des prisons envoient se marier, en Calédonie, avec des forçats, les *pieuses filles* qui remplissent les prisons de France et qui, déshonorées une bonne fois, consentent à s'expatrier. — Il en convenait ; mais c'est si loin ! Les congrégations du Midi sont au complet, et il reste de bonnes filles qui feraient d'excellentes religieuses, au lieu de vieillir à traire les vaches et à torcher leurs neveux, faute de savoir comment utiliser le talent du Père de famille... Pourquoi aussi les curés du Nord ne prêchent-ils jamais sur la virginité ? On trouve encore, dans les villages, quelques cœurs d'enfants chez qui cette parole réveillerait la bonne inspiration qui attend, pour germer, la rosée de la parole de Dieu.

Mgr Hasley me parle de retour en France et dans le diocèse... J'espère bien mourir en Chine, et il faudrait que la question de santé fût bien forte, pour m'obliger à quitter mon poste ; mais alors j'irais chercher un petit coin solitaire, quelque *Pierre-qui-Vire*, à l'abri du vent et de l'orage. Si pauvre que soit la nature du Chinois, il faut bien que quelqu'un l'évangélise, afin qu'au jugement dernier il ne puisse pas dire à l'Eglise : « C'est vous qui m'avez abandonné ! » Et puis, que de bien à faire, que d'âmes à sauver et d'œuvres à fonder pour l'avenir ! Tout, dans mon district, est à créer ; avec la grâce de Dieu, j'avancerai peu à peu, j'établirai des chrétientés durables, une position solide sur laquelle mes successeurs travailleront utilement pour la gloire de Dieu. Il me faut, moi aussi, pêcher en eau trouble, recruter, sur la masse de perdition, quelques braves gens. Beaucoup demandent à être chrétiens ; mais je dois en éliminer 99 sur cent, sous peine de faire une besogne qui ne rapporterait que

désagréments et affronts. Celui qui a été *canaille* dans le paganisme, le sera dans le christianisme, c'est d'expérience ; et S. Luc le savait bien, en écrivant le récit des prédications de S. Paul ; car il disait, au *Livre des Apôtres*, que la parole de Dieu convertissait ceux-là seuls que le Saint-Esprit avait prédisposés pour la vie éternelle, pas un de plus, pas un de moins. Même dans ces pauvres âmes vulgaires, il y a encore un beau mystère des opérations intérieures de l'Esprit-Saint à étudier ; mais il faut savoir le comprendre et l'apercevoir.

M. Racinet me parle des Trappistes qu'il vient de visiter et de leurs mortifications à faire trembler. Mon attrait, à moi, est plutôt pour le Bénédictin ; non pas à cause de sa science, mais c'est que le Bénédictin est toujours le maître religieux, le père de toute vie et de toute règle religieuse. Un prêtre a tout à gagner à étudier S. Benoît, S^{te} Scholastique, et leur institution ; c'est comme un second Evangile, l'Evangile de la vie monastique. Les fêtes bénédictines sont encore mes fêtes, et si j'avais une tentation de retourner en France, ce serait pour aller me reposer là-dedans et y chercher la paix. Mais me voici, je le vois de plus en plus, ici surtout, dans un poste de guerre ; je ne m'attends pas à manquer de tracas sous tous rapports jusqu'à la fin de mes jours.

Je n'ai plus qu'une chose à souhaiter à Sœur Marcellin et à Désirette, c'est leur petite place au ciel le plus tôt possible. Elles ont fait, toutes deux, un peu de bêtises ; mais le bon Dieu sait bien que la part d'esprit qu'il leur avait donnée n'était pas forte ; et il pardonne toujours plus facilement la bêtise que la malice. Dans l'état où les voici toutes deux, elles ne peuvent que vous être à charge ; au ciel, elles vous seront utiles. Songez, plus une communauté religieuse a de famille au ciel, plus elle a le pied solide, la vie durable et le travail fécond sur la terre. Réjouissez-vous donc, voilà que votre petite communauté a déjà une jolie famille dans le ciel ; et chaque Sœur qui vous meurt pieusement et saintement, grossit en ce sens vos espérances d'avoir, même sur la terre, ce petit trésor de mérites surnaturels et de bonnes œuvres, sur lequel vit une congrégation religieuse. Dites cela

à vos petites, pour les encourager à devenir de bonnes religieuses numéro premier, en piété, en humilité, en dévouement, en renoncement à soi, en pureté et en charité.

Les grands Ordres ont des saints canonisés, et c'est une grande richesse. Mais je me demande s'il n'est pas quelque chose de mieux encore que des saints canonisés ; ce serait de savoir dire et d'apprendre à toutes vos petites mères à bien dire à Notre-Seigneur : « Seigneur, nous n'avons rien de glorieux, et nous ne méritons pas que vous nous mettiez en lumière ni que le Pape entende jamais parler de nous, pour nous canoniser une sainte ; mais donnez-nous l'humilité et la fidélité à votre esprit ; laissez-nous bien obscures dans notre petit coin, au dernier rang sous tous les rapports, excepté sous celui de votre amour ; ne nous envoyez pas des princesses, mais les enfants des pauvres ; et faites qu'elles nous apportent et que nous gardions toujours, que nous acquérions de plus en plus, l'esprit de pauvreté et d'obscurité, qui est notre vocation depuis que nous sommes au monde. » — Cet esprit-là, dans une congrégation, vaut mieux que la gloire, que les postes élevés et marquants, et que dix saints canonisés.

Je vous ai dit qu'on m'avait envoyé une vierge chinoise ; c'est une fille très intelligente, pieuse à la façon chinoise, c'est-à-dire sachant réciter de longues prières en chantant. Elle est grande criarde comme moi, et je l'entends d'ici ramoner mes petites filles. Si vous cherchiez à lui demander ce que c'est que la vie spirituelle et la méditation, elle en ouvrirait une bouche et des yeux ! Je ne puis même essayer de la former sous ce rapport ; la nature ne s'y prête pas, et les usages de la vie chinoise ne me permettent de lui donner aucune instruction spéciale dans ce sens ; il faut laisser la médiocrité dans la médiocrité. — Même nos prêtres chinois sont de pauvres sires, à qui leur peu d'instruction donne généralement beaucoup d'orgueil, pas de piété, très peu de zèle, nul amour pour l'étude. On ne peut leur demander que la stricte fidélité au devoir ; le reste les dépasse. Si on leur apprend un peu de piété, ils pourront répéter ce qu'on leur

a appris, avec à peu près autant d'intelligence qu'un sansonnet à qui on a appris à réciter un morceau de littérature. Essayer de raffiner ces pauvres natures, c'est chercher à faire de la sculpture fine dans une carrière de sable.

Adieu, n'oubliez pas de prier pour moi et de m'envoyer vos mérites par ici, toutes autant que vous êtes.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCI

A M. l'abbé Gourdin

Hin-Y-Fou, février 1880.

CHER PÈRE GOURDIN,

.. Il faudrait être fou pour croire que, même en vivant cent ans, nous pourrions voir personnellement l'aurore de cette lumière qu'on appelle *une société chrétienne*.

Voici quelques raisons. — 1^o Le Chinois est, relativement à l'Européen chrétien, d'une infériorité de nature et de ressources désolante, à décourager l'Eglise même, s'il était possible. — 2^o Le paganisme, ici, n'est pas une pièce adventice et un mal venu d'ailleurs — quoi qu'il en soit du pays d'origine du Bouddhisme, car il n'est qu'une forme accidentelle, la forme actuelle du paganisme ; mais il est le fruit natif de cette faiblesse d'esprit, de cette absence de cœur et d'élévation, de ce supplément de péché originel que possède le Chinois, vu son infériorité *sub omni respectu*. De là, une difficulté énorme et incomparable à faire un *peuple chrétien*. — 3^o Nous ne serons jamais, nous missionnaires, en nombre assez considérable pour agir par nous-mêmes sur une pareille fourmilière, surtout si nous n'attendons le renfort que d'un Séminaire. — 4^o Le sacerdoce indigène, au moins dans les proportions de nombre et de valeur qu'il lui fau-

drait pour aider sérieusement à l'œuvre, est une utopie. — 5° Même si le clergé indigène était fondé, *jamais* il ne serait capable de se passer de nous, pour s'étayer sous divers rapports très importants.

Quand on voit un bon missionnaire aboutir tout au plus, après une longue carrière d'apostolat, à fonder un district solide avec 12 ou 1.500 chrétiens passables, mettons même excellents, il faudrait être bien enfant et aveugle pour croire qu'on va, dans l'espace d'une vie humaine, voir la société chrétienne germer inopinément sur un terrain si peu préparé.

Toutefois, peut-on espérer que, dans plusieurs siècles, par exemple quand l'Europe sera redevenue catholique, que les gouvernements donneront à la Propagation de la Foi, je ne dis pas une aide directe, mais une défense efficace, que les vocations apostoliques se seront multipliées, que les œuvres *ad hoc* seront organisées sérieusement et largement, que les communications avec l'Europe seront directes, que l'homme européen aura envahi à large dose les centres de population chinois et s'y sera fixé à demeure, y établissant sa famille, qu'il y aura des Séminaires européens dans les centres du littoral et de l'intérieur, enfin que le gouvernement chinois aura été obligé de modifier son administration civile : peut-on espérer qu'alors la société chrétienne commencera à se fonder dans ce pays ? Toute la question est là : car si on peut espérer cela, nous sommes le petit germe de ce travail, et nous le préparons, de si loin que vous voulez, soit en conquérant le droit d'être et de rester en Chine, soit en fondant des chrétientés qui seront le noyau de l'avenir et surtout l'occasion de faire venir les missionnaires, de les introduire et de les établir dans chaque district, soit en préparant, par des propriétés foncières, par des établissements, par des droits conquis à la pointe de l'épée, des situations fortes et durables...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCII

A M. l'abbé Dupont (1)

Mou-Ko, 11 mars 1880.

MON CHER HIPPOCRATE,

C'est maintenant que vous allez devenir Hippocrates, et même *Arcessendis*, de plus en plus, puisque la médecine, dans l'antiquité, était une branche de la philosophie et procédait par apophthegmes philosophaux.

Donc, me trouvant au fin fond de mon district, qui est lui-même au fin fond du Kouy-Tchéou, je reçois un courrier venant de la direction des pays civilisés. Depuis deux mois, je n'avais rien reçu de France ; aussi le paquet de lettres était-il copieux. Quelle joie ! Il faut être par ici pour le comprendre.

Quand j'ouvre un paquet de lettres, c'est toujours en frémissant de la crainte d'y trouver un cachet noir, de mauvaises nouvelles. J'ai tout dévoré, et rien de mauvais, sinon notre lamentable politique, qui est de plus en plus sale. *Je lâche donc mon cœur*, comme dit le Chinois, puisque tout va bien chez ceux que j'aime ! — Causons. Je trouve, dans mes lettres, une écriture que je connais encore : Ah ! enfin, voilà notre Hippocrate qui se décide à m'écrire ! — C'était votre lettre de septembre ; vous voyez si la poste me fait attendre. C'est que, ma pauvre cocotte, je suis terriblement écarté par ici, et vraiment solitaire de la solitude morale et intellectuelle.

J'avais appris votre nomination de professeur, et je m'étais dit : « Il va m'écrire ! » — Au courrier suivant, rien ; au deuxième, rien ; au troisième, rien ; des mois se passent,

1. Disciple et ami de J.-B. Aubry, M. l'abbé Dupont était devenu professeur de philosophie dans un Grand-Séminaire.

rien. Je me dis alors plusieurs choses tristes, et n'y pensai plus.

Et comme ça, vous voilà professeur là-bas, avec mon vieil ami ? En voilà un, par exemple, qui m'a oublié ! Pourtant, n'exécutât-il pas le projet qu'il a, dites-vous, de m'écrire, je lui sais gré de ce bon mouvement, et vous prie de l'engager à y céder à la première occasion. Que diable ! je ne suis pas un Huron, un Lapon, un Patagon, un potiron, un Hottentot, un Zoulou, un habitant d'Honolulu ou des célèbres îles Kmpzlnf-Ghd, et j'ai encore la mémoire du cœur. — Si vous êtes scandalisé de mon peu de sérieux ici, tant pis ! Venez voir ma misère, le triste coin d'où je vous écris, et où tout à l'heure j'ai tué mes puces, lavé mon mouchoir et raccommodé ma culotte chinoise ; vous me mépriserez après, si vous en avez le cœur...

Vous devez, il me semble, en partie à nos causeries d'autrefois, d'avancer dans le vrai sens et de comprendre un peu la *philosophie catholique*. Descartes, c'est le crétinisme de la philosophie, et le fléau de l'intelligence humaine depuis 250 ans. Je voudrais vous tenir là, pour vous montrer que je dis vrai. Plus je vais, plus je vois et sens les myriades d'influences malsaines pour l'intelligence française, qui ont coulé de là. Or, par éducation, vous étiez enfilé pour faire un de ces cartésiens les plus têtus, les plus indécrottables que j'aie vus ; car vous étiez précoce d'intelligence philosophique, et votre pli était pris. Je ne me suis bien rendu compte de cela que quand j'ai vu le pli se défaire, et le voile de votre sanctuaire intérieur se fendre en deux... Vous êtes une de mes expériences les plus frappantes ; comprenez-le. Je ne sais de quel côté et dans quelle direction vos idées sont allées depuis mon départ ; une heure de causerie me le dirait. Mais si une certaine après-midi de discussion que nous avons eue ensemble, dans laquelle vous m'avez dit d'abord, comme un cartésien sincère dira toujours à un scolastique : « Monsieur, pardon, vous n'êtes pas philosophe ! » et qui s'est terminée, à la nuit, par ce cri : « Monsieur, je vois, et vous êtes dans le vrai ! » — eh bien, si cette après-midi-là n'a été que la préface

de votre vie intellectuelle, et si vous êtes fidèle à ce que vous avez vu ce jour-là, je vous le dis, *sine formidine erroris*, vos études seront pour vous une grande jouissance ; vous entrerez dans cet océan de lumière que jamais cartésien n'a soupçonné, c'est une affaire de principes, et il y a en cela une sorte d'impossibilité métaphysique. Que je voudrais avoir le temps, la force et la place — je suis un peu malade, estomac et tête depuis 15 jours, cela m'enlève toute énergie et toute intelligence — de vous parler un peu de tout cela !

Pour moi, plus j'avance, plus l'horizon s'ouvre devant moi. Je lis beaucoup mes petits bouquins, quoique toujours en course. Vous dirai-je ceci ? Je ne suis pas plus malin qu'un autre, et j'ai eu l'éducation de tout le monde ; eh bien ! j'en suis venu à un état d'intelligence qui fait que ma vie est un ravissement intérieur perpétuel ; et je ne vois, je n'entends, je ne lis rien où je ne trouve, presque de suite, le rapport intime et direct, non pas avec un dogme spécial, mais avec le dogme unique et infini, où je ne trouve le Verbe de Dieu — philosophique et théologique — le monde surnaturel et céleste.

Je n'ai pas le courage de vous expliquer ça ; faites du dogme, et vous serez philosophe ; faites de la théologie mystique, et vous atteindrez le *fond de la philosophie*. Le dogme est le réceptacle des vérités philosophiques, leur écrin ; la théologie est le salut de la philosophie, non seulement parce que (grâce au principe de la foi et à l'autorité de l'Eglise, la seule qui ait puissance efficace et absolue d'interdire au doute l'entrée d'un certain domaine de vérités fondamentales) la théologie est, comprenez ce mot, la *citadelle de la certitude* dans le monde cultivé ; mais encore parce qu'on trouve *omnes thesauros sapientiæ et scientiæ reconditos* en elle, c'est-à-dire toutes les vérités surnaturelles, abritées là, par la force du principe de foi, contre les folies de l'esprit humain.

J'ai là-dessus — et sur une multitude d'autres choses — un chapitre ébauché pour le travail que j'ai entrepris depuis longtemps, vous le savez. Mais... le temps, le matériel de l'installation manquent ; et tout en désirant continuer, je

reste là collé. J'écris beaucoup et presque tous les jours, mais à bâtons rompus, une idée à droite, une à gauche, sur le revers d'une enveloppe, à la quatrième page d'une lettre venue de France. Tout ce que je trouve va prendre là sa place et fortifier mes convictions. — Allez, mon pauvre coucou, on a joliment travaillé à s'enfoncer dans le faux, depuis le XVII^e siècle, et à se fermer la porte pour rentrer dans le vrai. Heureusement qu'il y a, pour rouvrir cette porte, *une puissance irrésistible*, le Pape, et que ce qu'il jette dans le monde ne peut pas ne pas faire tout seul son chemin dans les âmes. J'ai lu son Encyclique sur S. Thomas ; c'est ça ! Le P. Bocquet m'écrit : « Ce n'est que le premier d'une série de documents que nous verrons sortir en leur temps, un à un. » Je le crois aussi ; c'est une *première antiennes* !

Quand je dis que nous avons été dans le faux, comprenez, mon pauvre coucou : je ne parle pas d'une Ecole, d'un diocèse, qui n'est qu'un flot dans la mer ; je parle de la France et un peu de l'Europe, mais avant tout de la France. Notez ce que je vais vous dire, et, pour votre instruction et votre expérience, observez autour de vous et faites causer. Quel est le prêtre qui, ayant lu cette Encyclique, ne s'exclamera pas pour la louer, et dire d'elle tous les *biens théoriques* du monde ? Essayez une fois de dire à quelqu'un qui soit en place pour cela : « Eh bien ! si l'Encyclique est ce que vous venez de proclamer, appliquons-la ici pratiquement, pratiquement, pratiquement ! Crions moins, et faisons ce que dit le Pape ! » — Ecoutez bien la réponse, pesez-la, méditez-la, creusez-la ; creusez, méditez et pesez aussi une foule de réflexions que vous entendrez faire sur la difficulté ou l'impossibilité, vu ceci, vu cela, d'appliquer le système d'études indiqué par Léon XIII. Quand vous aurez fait cette méditation, vous me direz si ce qui règne dans l'intelligence d'une foule de prêtres, qu'on croit et qui se croient Romains très avancés, n'est pas positivement et tout bêtement ceci : *le gallicanisme pratique*. J'ai un chapitre aussi là-dessus ; quel remords pour moi d'être arrêté dans cette étude, et de ne pouvoir m'y remettre !

Qu'est-ce que ça me fait que le gallicanisme soit détruit

dans le Missel, le Bréviaire, les ornements de l'autel, la forme de la manche du surplis, et autres détails ! La racine de toute vie sacerdotale, c'est la foi semée dans les intelligences. Tant que le gallicanisme est là, vous n'avez coupé que la houppe de l'arbre. Or, bibiche, on est gallican pratiquement, aujourd'hui, dans les études, si on n'y fait pas entièrement régner S. Thomas. Mais est-ce y faire régner S. Thomas, que de ne pas mettre ses livres — nus ou commentés — entre les mains des élèves, comme sujet d'étude *quotidienne* et *ordinaire*, comme *nourriture habituelle* ? Suffit-il de temps en temps, fût-ce tous les jours, d'introduire à la fin d'une thèse une phrase, deux lignes prises *matériellement* dans S. Thomas, et de les donner comme confirmation, comme argument particulier de ladite thèse, argument tenant sa toute petite place et occupant son petit casier, *comme tous les autres et pas plus que les autres* ? Est-ce là restaurer les études philosophiques d'après S. Thomas ? Ça fait suer ! Je ne fais allusion à rien ni à personne, et je ne parle que des études telles qu'elles ont été pratiquées en France depuis bien longtemps, d'après les livres que j'ai vus et les hommes nombreux, de divers diocèses, avec qui j'ai causé depuis quinze ans.

C'est comme cela qu'on a fait du S. Thomas ; c'est comme cela, très en général, qu'on en fait encore, ce qui équivaut à zéro, moins que zéro, pour deux raisons : 1^o il vaut mieux ne pas toucher à S. Thomas que de le rapetisser, de le morceler, de le fausser ; 2^o le traiter ainsi, cela sert de prétexte pour dire qu'on fait du S. Thomas ; et c'est un malheur, en pareil cas, de dire et de croire que l'on travaille selon S. Thomas, tandis qu'en réalité on l'adultère.

Je ne possède pas Sanseverino, mais Liberatore, qui est moins substantiel et moins sévère scolastique. Je connais Sanseverino ; un confrère me le prêtera. Peu à peu on lit, on étudie, on avance, ... ne serait-ce que vers la mort. Je lis la collection des Pères, de Hurter. — Je viens d'étudier la *Logique* de Gratry ; ce n'est pas un Manuel de classe, mais une lumière générale, avec de très grandes et très belles vues sur la philosophie chrétienne. J'ai mis du temps à ce travail,

j'y ai trouvé grand plaisir et grand profit, surtout au point de vue d'une question qui me poursuit depuis huit ou neuf ans, et que vous trouverez esquissée dans un tout petit opuscule de S. Bonaventure, sous ce titre : *De reductione omnium scientiarum in theologiam*. Quand je suis chez moi, je tâche de faire un ou deux articles de la *Somme*, que j'ai dans mon taudis, ainsi que du Commentaire de S. Thomas sur S. Paul, une sublimité !

Je viens de mettre dix mois à lire Pascal (1). Ne conseillez pas cela aux jeunes gens, c'est trop funeste. Il faut avoir fortement fait sa théologie et pris un peu d'âge, pour le lire sans danger, et pour en tirer les trésors qu'il renferme, mais qu'il faut désinfecter avant de s'en servir. J'ai lu, depuis un an et demi, plusieurs volumes de Bossuet ; tant pis, mais ce n'est pas chez moi le résultat d'une délibération. Bossuet n'est pas mon homme pour les doctrines ; je n'y trouve nulle part, mais là nulle part, la notion du Surnaturel, le souffle surnaturel. J'ai en vain cherché cette notion dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, où Jésus-Christ me semble tenir une place comparable à celle qu'on donne, comme je viens de vous le dire, dans une thèse de théologie, à la méthode de S. Thomas (2). Vérifiez encore cela, et vous verrez. Son Dieu de l'Histoire ne me semble pas montré avec son action surnaturelle, qui est quelque chose de très humble, de très caché, et qui produit la sève de l'Eglise, la grâce dans les sacrements, les vertus chrétiennes et la vie mystique dans les âmes, enfin cette incarnation prolongée de Jésus-Christ : *Super ipsum efflorabit sanctificatio mea*. Que voulez-vous ! je me trompe peut-être ; mais c'est pour moi une intuition, ceci,

1. Le résultat de cette grave étude et le jugement définitif de l'œuvre de Pascal, sont consignés dans l'ouvrage capital du P. Aubry : *La méthode des Études ecclésiastiques en France depuis le Concile de Trente*. — Œuvres complètes, t. IX.

2. Dans le même ouvrage sur *la méthode des Études*, etc., — Œuvres complètes, t. IX, 2^e édit., ch. IX, X, XI, le P. Aubry étudie à fond, et apprécie avec la plus haute compétence et le sens théologique le plus exquis, l'œuvre spirituelle et théologique de Bossuet. Le jugement du P. Aubry paraîtra sévère ; nous le déclarons sans appel.

et une certitude intérieure. Je vois plus de Surnaturel dans un sermon de Mgr Pie et dans dix lignes de Mgr Berteaud, que dans tout un volume de Bossuet.

Ne croyez pas que je me laisse abrutir l'esprit. Je suis de loin, comme je peux, du fond de mon coin, le mouvement d'idées qui se fait en Europe, et j'y vois, même dans votre triste état social et presque là surtout, l'action surnaturelle de Dieu, qui condamne irrésistiblement à la pourriture ce qui est rationaliste, c'est-à-dire *purement naturel, sans grâce*, et qui garde précieusement dans les petits coins, dans les âmes humbles et simples, ce petit germe de vie chrétienne : *la foi* ; je dis la foi objective et subjective, laquelle sera la victoire du monde, quand la pourriture aura fini son travail : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*.

Voyez-vous, ayez la *foi pure*, celle que Léon XIII vous a indiquée ; et quand même vous seriez seul à la tenir pure, eh bien ! elle serait sauvée, puisqu'elle aurait un refuge ; et votre âme, où elle serait conservée, serait la ressource du monde sur lequel vous aurez action. — Toute intelligence entamée par le faux pourrira, intellectuellement, dans son entier, si la mort lui laisse assez de temps sur la terre, pour passer tout entière par cet engrenage que j'appelle *la logique de l'erreur*. C'est comme une citrouille piquée d'un millimètre de pourriture : si vous ne la mangez, tout y passera... Combien il est essentiel de ne pas sortir du Séminaire sans avoir, par une étude saine et solide de la Logique et de la Métaphysique, c'est-à-dire du fond et de la méthode, fortement nourri et armé son âme contre ce qu'il y a de plus funeste en France : l'erreur à l'état de tendance vague, à l'état de miasme insaisissable, qui est partout et qu'on ne voit nulle part !

Je vous dis que je m'abrutis moins que vous ne pensez. Pourtant, je sais bien que le suprême sacrifice, et, en un sens, le devoir du missionnaire, c'est de s'abrutir ; j'entends par là de faire le sacrifice des forces de l'âme et de l'intelligence avec celui du corps. Ce sacrifice, je le ferai bien peu à peu tout de même — autant que le bon Dieu me le demandera.

J'avais, j'ai encore dans l'âme, un tas de projets de travaux qui mourront avec moi, et qui descendront avec moi dans le pilotis sur lequel sera bâtie un jour ici, je l'espère, la société chrétienne. Mais je regarde comme un devoir, et c'est toute ma consolation, de contempler et d'étudier toujours. Je me reproche, comme péché contre une vocation que je sentais, l'interruption de mon travail sur la *Méthode dans les sciences sacrées*, et ma faiblesse ou ma paresse à m'y remettre. Je n'ai pas perdu mon enthousiasme des temps jadis, au contraire, je vis d'enthousiasme du matin au soir ; seulement, ces jours-ci, je suis un peu malade : estomac bouché et comme paralysé ; tête lourde avec des lancements ; ce qui fait que je vous ai l'air abruti et que je ne puis pas vous écrire comme je voudrais.

Je me rappelle souvent avec joie, et avec une pointe de pédantisme, le mot que me dit le bon M. Vauchelle, un jour qu'avec le gracieux et effilé Père D... , nous causions autour du gros poêle de la Bibliothèque. Pour lors M. Vauchelle me dit : « Vous, vous n'aurez pas de vieillesse ; vous resterez jeune ! » Ah ! non d'un cœur ! Eh bien, c'est vrai ! Du reste, un missionnaire ne vieillit pas, au moins de vieillesse intérieure ; car qu'est-ce que le blanchissage des cheveux et le rétrécissement de la peau ? Ça empêche-t-il d'avoir de l'enthousiasme, de sauter de joie, de garder toutes fraîches, toutes vivantes et toutes poétiques dans son âme, les souvenirs et les affections de la patrie ? — car on ne ramasse plus de ça par ici. Non vraiment. Du reste, un prêtre ne vieillit pas non plus ; il va vers la jeunesse éternelle ; et si nous nous revoyons, quand j'aurai 90 ans, je veux, devant vous, gambader encore, vous faire sauter, et vous raconter toutes les poésies que j'aurai vues, depuis notre séparation, dans les jardins de la divine théologie...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCIII

A M. l'abbé Brailion

Mou-Ko, 11 mars 1880.

MON CHER LOUIS,

...Habitue-toi à prendre au sérieux ton avenir, ta vocation, et cette vie sacerdotale dont tu te rapproches tous les jours. Tous les prêtres que j'ai déjà vus tomber, soit dans la tiédeur, soit plus bas encore, sont des gens qui avaient préparé leur chute en ne prenant rien au sérieux. C'est déjà une grande chose, et la moitié de la préparation au sacerdoce, que de devenir un homme de *bonne volonté* et de *bons désirs* ; c'est aussi, plus tard, une très grande partie de la persévérance que de garder ses *bons désirs*.

Il ne faut compter, dans la vie spirituelle, sur aucun homme ; et Notre-Seigneur s'est fait homme pour suppléer, en ceci et en bien d'autres choses, à l'insuffisance des hommes. La meilleure direction que tu recevras jamais, c'est celle que tu iras chercher toi-même devant le Saint-Sacrement, dans l'Évangile, dans S. Paul, dans *l'Imitation*. Tu chercheras, comme nous l'avons tous fait, un homme qui sache parler à ton âme, et lui donner cette nourriture spirituelle qu'elle cherche partout ; puis, un ami avec lequel tu puisses causer piété et choses sacerdotales. Si tu rencontres cela une fois dans ta vie, dis-toi heureux. En attendant, compte ne pas le trouver, et habitue-toi à vivre sans cela. C'est une sorte de second célibat spirituel auquel les âmes sacerdotales sont condamnées, qui est dans les desseins de Dieu, et dont elles peuvent tirer un fruit précieux et délicat, si elles savent s'en servir.

La conversation sérieuse est un grand élément de formation et de ferveur, et une grande ressource pour le Séminaire. Si cette ressource manque, il y a moyen de tout utiliser dans

la vie spirituelle, même le dénûment de toute ressource et la privation involontaire des ressources qu'à première vue on croirait les plus nécessaires. Le manque de sérieux et de vie chrétienne que tu remarques autour de toi, te sera une raison pour toi-même d'élever tes vues et de devenir sérieux. Ne t'habitue et ne te résigne pas à la vulgarité de sentiments que tu trouves autour de toi ; deviens un homme de vocation et de vie intérieure, qui voit dans le sacerdoce autre chose qu'une place.

Ne vas-tu pas devenir curé juste au moment où il n'y fera pas bon ? Les nouvelles de France sont de plus en plus tristes ; rien ne me dit qu'à l'heure où je t'écris, on n'est pas arrivé au bout de ce mouvement qui a déjà duré près de dix ans...

Rien n'est désolant pour un homme de foi, sinon ses propres péchés ; il fait son possible, va son petit chemin, bien calme et bien droit. S'il sauve une âme ou deux par an, s'il met la foi au cœur de quelque enfant de son catéchisme, s'il donne le bon exemple, enfin si, par sa ferveur, il sauve le principe, ça fait au moins, dans sa paroisse, une âme où règne Notre-Seigneur. Dès lors, tout est sauvé...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCIV

A M. l'abbé Boulenger

Yang-Tchang-Gao, 12 mars 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous me demandez si l'Encyclique de Léon XIII sur *l'Etude de S. Thomas* m'a fait plaisir. Certes ! Si j'ai joui en la lisant ! Je m'en suis régalé ! Ce Pape sera coupable de mon endurcissement et de mon obstination dans certaines vieilles

idées que vous savez. Une seule chose reste à souhaiter : c'est que les pièces pontificales soient appliquées en France, dans la pratique des études sacerdotales ; je dis *dans la pratique, dans la pratique, dans la pratique*, c'est-à-dire dans un système d'études entièrement inspiré par elles, fond et forme. Là est le germe de cette régénération sociale que tout le monde appelle ; et, aussi longtemps qu'il faudra attendre cette application pratique, aussi longtemps il faudra attendre l'aurore d'une régénération sociale sérieuse et durable. Le reste ne sera jamais que de la farce ! Henri V vint-il comme roi, eût-il un avènement triomphal et dix ou vingt ans de beau règne, s'il n'y a pas cette régénération intellectuelle au-dessous de la rénovation politique tentée par lui, je dirai : « C'est toujours à recommencer, et ce beau règne nous fait encore reculer pour mieux sauter. »

A propos de ce que vous me dites sur l'effet produit par l'Encyclique de Léon XIII sur S. Thomas, quelqu'un, M. l'abbé R... m'écrit : « On achète des livres romains et scolastiques ; S. Thomas est en honneur, on le met à la mode. » — Il semble qu'il y ait une pointe d'intention maligne dans ce mot ; mais il exprime assez bien ce qui se passe. En France, les choses les plus sérieuses deviennent légères, parce qu'elles passent *en mode*. De jolis abbés sucrés achètent des volumes de S. Thomas, édition de luxe, papier satiné, encadrements, vignettes, culs-de-lampe, reliures en maroquin ; ils placent ces volumes en alignement dans de mignonnes bibliothèques décorées de médaillons dorés, de statuettes bronze ou polychrome. Pendant que S. Thomas dort là, tout étonné d'être si joli et si frais blondin, eux, lisent des romans, des poésies, des revues libérales, écrivent des lettres sur papier rose, préparent de délicieux petits sermons et des conférences aux dames. Ça fait suer, et c'est pire que simplement mépriser les scolastiques...

Mais passons en Chine, puisque vous aimez mes petites histoires. Je suis ici au milieu d'un groupe de maisons, bâties sur le versant d'une colline et entourées de hautes montagnes. Je visite quinze familles catéchumènes qui me donnent

espoir ; beaucoup d'autres voudraient s'instruire, mais il faut temporiser. Les unes fument l'opium, et je suis sévère contre cette denrée ; les autres sont des *Y-Kia* ou indigènes de race inférieure, et ne peuvent être admises qu'après bonne épreuve. — J'habite un petit grenier, s'ouvrant de tous les côtés sur l'intérieur de la maison, comme une tribune ou un poulailler-Robinson ; une mauvaise table pour écrire et un escabeau forment l'ameublement. Du haut de mon perchoir et tout en écrivant, je surveille les chrétiens, qui, en bas, étudient à haute voix le catéchisme et les prières. Parfois il me faut crier : « Ohé ! vous n'étudiez plus ! Vite à l'étude ! — Un tel, tu ne fais que causer et rire ! — Un tel, tu viens de faire une erreur dans ta doctrine ; tu prends les sept péchés capitaux pour les sacrements ! — Où est passé un tel, que je ne le vois plus ? »

Avant-hier, un cultivateur, dont la chaumière se voit d'ici, venait adorer. Ce matin il me raconte son histoire : « Père, j'ai toujours cru à un être qui nous est supérieur, à une vie future, et à la nécessité d'obtenir le pardon de nos péchés. Il y a seize ans, j'étais à Hin-Y-Hien, au service d'un riche cultivateur païen ; un Père vint un jour du Yun-Nan, visiter les chrétientés de ce pays. Je l'entendis ; la doctrine me parut bonne, et je me fis chétien, pour trouver dans la religion la rémission de mes péchés et le salut de mon âme. Mais, peu après ma conversion, la persécution éclata, on tua plusieurs des principaux chrétiens ; mon maître, un des instigateurs de la persécution, me contraignit à apostasier ; je n'avais guère encore la foi, et voyant la religion proscrite, j'apostasiai. La rébellion reprit avec fureur en même temps que la persécution, et on fut des années sans voir aucun prêtre européen. Revenu à Hong-Tou, mon lieu natal, je me souvenais encore de la *religion chrétienne*, mais je ne me rendais pas bien compte qu'elle était la seule bonne et nécessaire au salut, lorsqu'arriva par ici un prédicant d'une de ces religions ou *sectes secrètes*, répandues dans la Chine et appelées le *Nénu-phar blanc*, l'*Eau-claire*, etc... Celui-là était de la secte de l'*Eau-claire*. Il m'entreprit avec plusieurs autres, et j'entrai

dans sa religion, mû par cette considération, qu'elle avait pour but d'*effacer les péchés*. Le prédicant me fit prêter serment, et me voilà sectateur de l'*Eau-claire*. On adore les mêmes idoles que le reste du peuple, on obéit à quelques prescriptions morales, bonnes quoique fort incomplètes, on croit à la vie future et à la rémission des péchés, mais vaguement. Pas de sanction, pas d'explication sur l'origine et la fin de l'homme, et toutes ces questions auxquelles la *religion chrétienne* répond si bien : Qui nous a créés, quelle puissance supérieure nous gouverne, d'où nous vient le pardon des péchés, notre sort après la mort ? etc... — Je n'étais pas satisfait, et j'avais des doutes. Une chose m'inquiétait encore : la *religion de l'Eau-claire* est secrète, et le prédicant vient en cachette, prêche en cachette, nous défend de dire son nom et son passage, ne nous parle ni de son domicile ni des chefs qui l'envoient, tire de chaque famille une somme annuelle proportionnée à la fortune de chacun, disant toujours que c'est pour construire un temple à l'*Eau-claire*, très loin d'ici, comme celui de la Capitale. Père, toi qui es allé à la Capitale, l'as-tu vu ? — Non, il n'existe rien de pareil, et c'est bien un temple à l'eau claire qu'on vous bâtit ! — Le prédicant nous dit encore que notre argent sert à l'usage que voici : Tous les ans, au passage de cet homme, je dois lui déclarer mes péchés, les infractions aux commandements de la religion de l'*Eau claire*. Pour chaque péché je verse une somme, laquelle, portée à la Capitale, est consacrée à l'achat d'un poisson vivant, destiné à être jeté au fleuve et rendu à la liberté, dans l'*eau claire*, pour la rémission de mes péchés. Je crois bien que le prêtre de l'*Eau-claire* ne fait rien de tout cela. Qu'en pense le Père ? — Je pense qu'ou vous attrape, et que votre argent sert à lâcher des poissons, non pas dans l'eau claire, mais dans le bec du prédicant ; non seulement des poissons, mais du vin et de la bonne viande de porc, choses pourtant interdites aux sectateurs de l'eau claire pendant toute leur vie. »

. Je prouve au pauvre homme l'absurdité de ces pratiques, et lui fais comparer l'*Eau-claire* avec notre foi, qui nous donne la solution satisfaisante et complète des problèmes posés par

notre raison, et nous révèle un Dieu tout-puissant, créateur. Nous l'offensons, mais il nous pardonne moyennant *notre repentir*, non pas pour *notre argent*, dont il n'a que faire. Je lui montre la rectitude et la simplicité de notre morale, qui ne cherche pas midi à quatorze heures, et n'invente pas des prescriptions arbitraires, mais rappelle à l'homme ce que déjà sa conscience lui dit. Ces explications entrent bien dans l'esprit du Chinois ; elles le frappent et lui semblent pleines de bon sens. — Voyez-vous le christianisme fait pour tous les hommes ? Les Chinois sont hommes de courte intelligence et de jugement étroit ; leurs soi-disant philosophes, leur éducation stupide, les préjugés qui règnent dans leur pays, les religions bizarres, arbitraires, monstrueuses qui y pullulent, ont répandu partout des croyances absolument dénuées de bon sens ; elles tiennent les intelligences littéralement prisonnières et incapables de rien voir de droit, d'élevé, de simple. Rien n'est facile à réfuter comme leurs systèmes ; je ne m'en donne guère la peine ; des expériences quotidiennes m'ont appris que notre doctrine chrétienne a seule le privilège *d'obtenir et de produire la foi* dans les âmes *ex opere operato*. D'abord l'intelligence humaine est naturellement sympathique à la vérité chrétienne ; le missionnaire qui la prêche, communique sa propre certitude et sa conviction ; puis, à nos efforts s'ajoutent l'action de la grâce et le travail du Saint-Esprit, qui donnent l'accroissement aux germes que nous semons ; enfin la parole de Dieu porte en elle-même une vertu intrinsèque et efficace.

La maison de mes hôtes est adossée à celle d'un païen qui a deux femmes ; il vient de me donner un beau spectacle ; jugez-en. Cet homme est sorti dans sa cour, a tué un poulet de deux mois, l'a mis par terre au milieu de son sang, une ficelle attachée à la patte ; il a pris une tasse d'eau et un sabre de bois ; debout devant le poulet, il aspirait une gorgée d'eau, la crachait loin de lui en agitant son sabre sur la tête du poulet ; ensuite il prononçait des paroles à voix basse, et, aidé de son fils, prenait la bête, une petite mesure de riz, quelques légumes, et s'en allait sur la montagne. Mon hôte

me donna l'explication de cette scène étrange une de ses femmes était malade ; d'après les idées païennes, un démon la tourmentait et voulait sa vie ; il fallait donc la débarrasser de ce démon. Pour l'attirer hors de la maison, on lui avait tué un poulet sur le pas de la porte ; une fois là, on le chassait plus loin en l'aspergeant, en lui donnant des coups de sabre, en lui disant des malédictions ; forcé de se réfugier sur la montagne, on lui portait là le poulet et d'autres comestibles, pour qu'il s'y trouvât bien et y demeurât toujours. — « Mais, dis-je au chrétien, si le diable ne mange pas ce qu'on lui sert, qui le mangera ? — Les gens le mangeront pour lui. — Avez-vous jamais vu un cas où la nourriture ait disparu mangée par le démon ? — Jamais ; on la cuit là-haut et on la mange sur place. — Alors pourquoi dire que c'est pour la nourriture du démon ? — Les païens prétendent que, le démon étant un esprit, on ne peut savoir s'il mange, oui ou non. — On sait bien qu'il ne mange pas, puisque la nourriture reste. » — Mes hôtes se moquent de ces pratiques stupides ; jadis ils en faisaient autant, sans conviction, mais pour se conformer à l'usage et aux traditions ; le Chinois est si borné, que le diable a peu de frais à faire pour lui imposer son adoration.

Vous sentez toutefois ce qu'il y a encore de souvenirs de la vraie doctrine dans ces diverses superstitions. Que ces débris de vérités viennent d'une tradition primitive incomplètement effacée, ou du fonds de lumière surnaturelle qui se retrouve toujours dans l'âme humaine : d'un côté comme de l'autre, nous avons la preuve que nul homme ne se sent capable de vivre sans une religion surnaturelle. Je serais en mesure de fournir ici un argument solide et abondant à cette thèse du traité de la Religion, d'ailleurs surabondamment démontrée.

On fait la cuisine juste sous mon grenier, et me voici disparu dans un nuage de fumée fort épaisse. Adieu !..

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCV

A M. l'abbé Boulfroy

Hong-Tou, 12 mars 1880.

MONSIEUR LE VICAIRE,

Je suis missionnaire au fond de la Chine ; or, une lettre de France m'apprend le dénouement lamentable que M. T... vient de donner à la vie extravagante qu'il menait depuis dix ans, et qui m'avait toujours inquiété pour lui. Bien que de la même classe que lui et presque son ami, je n'avais gardé aucun rapport avec lui ; mais la pensée m'est venue que, vu nos anciennes relations, je pourrais lui dire un mot utile pour le ramener à Dieu. J'ai bien peu de chances de succès, et cela m'a fait hésiter ; mais je me reprocherais de n'avoir pas dit ce mot , je viens donc vous prier de lui remettre la lettre ci-incluse.

A vrai dire, ce malheureux prêtre offre peu d'espoir ; non qu'il manque de ressources, mais depuis longtemps il s'est déshabitué de prendre au sérieux les choses sérieuses, et habitué à une vie extravagante qui, par malheur, a été encouragée dès le principe, en ce sens qu'on la trouvait fort plaisante et risible. Il a la passion de se singulariser, de vouloir être célèbre et intéressant ; ayant épuisé tous les moyens, il vient d'en chercher un dernier et terrible. Qu'il revienne extérieurement au bien, cela n'est pas douteux pour moi ; qu'il soit entraîné ensuite à de nouvelles sottises, cela n'est guère douteux non plus. S'il se convertit, il sera facile de le faire entrer dans une Trappe ou dans une maison de pénitence quelconque, car ainsi encore il espérera faire parler de lui ; mais il en sortira bien vite, dès qu'il se croira oublié, et renoncera difficilement à faire du bruit Ajoutez l'appoint de passions violentes auxquelles il a donné, sinon toute satis-

faction, du moins une grande puissance, en se gorgeant de vin.

Toutes ces considérations ne m'ont pas empêché de lui écrire ; il m'a semblé que je pouvais là quelque chose, et que dès lors j'avais un devoir... Je lui écris par conscience, mais sans beaucoup d'espoir ; l'orgueil a trop de place chez lui, pour permettre d'espérer beaucoup. On ne dira certes pas que les études sacrées sont coupables de la chute de ce malheureux et de celle de bien d'autres...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCVI

A Madame Dubail

Hong-Tou, 13 mars 1880.

MADAME,

... Le local où je dis la messe n'est pas beau ; mais Notre-Seigneur comprend les choses, et je crois toujours qu'il y a des grâces spéciales pour moi, pour mes œuvres, et pour les intentions chères que je lui présente, quand je le fais descendre dans ces pauvres cabanes si ressemblantes à l'étable de Bethléem, et encore païennes il y a un an, mais chrétiennes aujourd'hui par la grâce de Dieu. Songez que, les deux tiers de l'année, je dis la messe dans des endroits où jamais, jamais, une prière chrétienne n'a été faite, ni un acte de foi en Jésus-Christ accompli. Ainsi, demain, votre messe sera dite dans cette pauvre chaumière délabrée que j'habite et où jamais une messe n'a été célébrée. Puis je me transporterai plus loin dans la montagne, chez un cultivateur nouvellement converti, lui et ses enfants ; là encore je dirai la première messe qui jamais ait été célébrée en ce lieu.

En bénissant mes chrétiens, je me souviendrai de tout

mon petit monde de France, et il me semble que ces associations d'intentions plaisent à Notre-Seigneur ; lui, ne connaît pas les distances, et il aime à voir les rapports spirituels s'établir entre les membres les plus éloignés de la grande famille catholique. Moi-même suis heureux de rappeler à mes pauvres chrétiens, si isolés du reste du monde, si privés de tout, et pour qui je suis toute l'Eglise, que par toute la terre il y a des chrétiens, que nous sommes tous une seule famille, et qu'il faut prier les uns pour les autres. Vous le comprendrez, leurs prières ne se trompent pas de chemin, quand il s'agit de rendre ainsi à leurs bienfaiteurs de France ce qu'ils savent bien devoir à leur charité. Mais ces pauvres gens, parce qu'ils sont neufs et peu instruits dans la foi, s'imaginent que leurs prières ne valent rien, surtout pour des chrétiens comme ceux de France. On ne leur dit pas, on ne pourrait pas leur dire impunément que beaucoup, hélas ! de nos vieux chrétiens de France ont, en pratique, bien abandonné leur foi. Ici, du moins, nous avons la joie de voir toujours pratiquer nos chrétiens baptisés, et, à vrai dire, eux-mêmes ne s'imaginent pas qu'il pourrait en être autrement.

Je vous parlais de la petite cabane où me voici logé. Elle est bien jolie, allez ! Figurez-vous une petite chaumière carrée, flanquée de quatre arbres non dégrossis qui soutiennent le toit, noir de vieillesse. Les murailles sont faites en treillis d'herbes sèches où les moineaux, les rats, les souris, des milliers d'insectes, ont élu domicile. Les araignées gambadent et font de la gymnastique entre les poutres ; elles rentrent leurs cordages et s'enfuient dans leurs trous, dès qu'elles entendent trop de bruit. — J'ai dressé mon petit autel dans le coin le plus décent de la maison ; à l'extrémité opposée, deux buffles noirs sont installés sur leur fumier humide et odorant ; un porc leur tient compagnie. Puis, un peu partout, de gros meubles lourds et noirs, des instruments de culture, quelques pièces de vaisselle grossière en terre grise, et une foule d'autres ustensiles. Dans un coin, des bottes de paille de riz étalées, ce sont les lits. Gens, poules,

canards, chiens, porcs, tout le monde vit ensemble, et je me trouvais dernièrement logé avec une grosse truie qui allait ses petits au bord de mon lit, liée elle-même au poteau de mon chevet. Ici, j'ai une chambre haute ; une sorte de grenier qui ouvre sur l'intérieur et où j'accède par une échelle. On a installé là mon lit, c'est-à-dire une botte de paille et les couvertures que je traîne partout avec moi. J'ai aussi le luxe d'une petite table, et, tout en écrivant, je surveille les chrétiens qui apprennent la doctrine, je gronde les bavards et les rieurs, je reprends mes écritures, puis je m'interromps pour les ramoner de nouveau. Voilà la vie ! — Puis je descends, je fais une instruction en règle, et je remonte encore. Mon grenier serait vraiment un paradis, si le foyer du logis n'était juste au-dessous, et si, à tout instant, je n'étais perdu dans un nuage de fumée où j'ai peine à me retrouver moi-même.

La vie du missionnaire n'est certes pas brillante ; eh bien ! il n'est pas de vie plus heureuse, plus remplie de vraies joies intérieures. Je me sens partout un fond de joie et de tranquillité que rien n'altère. L'isolement moral où je vis est complet ; de loin en loin, je reçois un paquet de lettres de la France, je rencontre un confrère qui entend ma confession, et je ne m'ennuie jamais un instant. Je vis beaucoup avec mes souvenirs de France ; mais le bonheur, pour un prêtre, n'est-il pas de se sentir utile, et chargé du poids de tant d'âmes qui, sans lui, n'auraient ni espérance, ni ressource de salut, ni moyen de recevoir la parole de la foi ; qui mourraient sans entendre même parler de leur âme, de Dieu et du ciel ? Comment ne pas prendre sa vocation au sérieux et par le grand côté, quand on se sent, comme moi, seul, jeté au milieu d'un district de dix à douze jours de long, au milieu de païens qui sont à moi au nom de Jésus-Christ, et qui attendent de moi le salut ; quand je pense que, seul ici, comme une fourmi au pied d'une montagne, je dois réaliser le règne de Dieu, je dois le porter en moi, je suis, quoique pécheur, le tabernacle de la grâce, le réservoir de la vie surnaturelle, le ciboire où Notre-Seigneur se place pour voya-

ger parmi ces pauvres populations si égarées, si loin de l'Évangile ! Cette pensée me poursuit partout ; et chaque fois que je passe d'un lieu à l'autre, rencontrant les païens, traversant les villages chinois, apercevant les hameaux perdus au loin dans les montagnes et au fond des vallées, je me dis : Si peu que je vaille, Notre-Seigneur est en moi ; il bénit et appelle tout ce monde-là ; et je devrais semer, partout où je passe, une traînée surnaturelle qui aurait la vertu de toucher et d'éclairer les âmes.

Le Chinois n'est pas susceptible d'une piété bien délicate et avancée ; mais dès qu'il a pris la foi, on sent vite un changement profond s'opérer en lui, le transformer de fond en comble ; parce que le christianisme, en lui imposant la foi et la correction des mœurs, l'a pris par ce qu'il y a de plus intérieur et de plus profond dans l'homme, l'intelligence et la conscience. On voit alors se faire en lui un changement complet dont lui-même ne se rend pas compte ; la foi rétablit en lui une foule d'idées qu'il n'avait plus ; il aperçoit ce qu'il y a de ridicule et de monstrueux dans les superstitions absurdes qui règnent autour de lui, qu'il a partagées lui-même jusqu'ici, et dont le christianisme vient de le délivrer. Ses mœurs, son langage, la tenue de sa famille, tout cela se transforme en quelques mois, et je ne connais rien de plus frappant que le changement qui s'opère même sur sa figure, dans son regard, et ce que j'appelle l'installation de la foi.

Je suis dans une station chrétienne ; un païen du lieu vient faire son adhésion et me donner son nom pour être chrétien. Je lui dis ses devoirs, lui donne un livre de prière et de doctrine avec quelques avis ; je le recommande aux chrétiens du lieu, fais enlever les signes superstitieux de sa maison, et le laisse là pendant une année, pour l'éprouver, pour voir si la foi viendra, s'il est capable de faire un bon chrétien et de se préparer au baptême. Je reviens un an après, je revois mes chrétiens. Voici mon catéchumène de l'année dernière ; du premier coup je vois, à son sourire en m'abordant, à quelque chose d'ouvert sur son visage et dans son regard, de simple et de respectueusement familier dans

sa parole et son attitude, qu'il est devenu chrétien, et que le Saint-Esprit a fait son travail en son âme. Souvent le catéchumène me le dit lui-même : « Ah ! Père, je comprends maintenant ce que tu voulais me dire l'an dernier ; je ne savais guère alors ce qu'était la Religion ; je le vois maintenant, tu peux compter sur moi ; je sens bien que cette doctrine-là n'est pas comme ces sottises que je croyais autrefois ! »

Songez : voilà des gens qui ne m'avaient jamais vu, qui n'ont rien de commun avec moi, pour qui je suis un étranger absolument inconnu et venu de fort loin, dont je parle nécessairement très mal le langage. Je viens à eux, et voici que je suis *leur Père* ; ils m'obéissent comme ils n'obéissent à personne. Je m'installe dans leur pauvre maison ; on m'apporte ce qu'on a de meilleur ; et à chaque station je dois me gendарmer, pour empêcher les chrétiens de se mettre en frais. Je puis commander aux enfants, les punir aussi bien que les parents ; je puis gronder les parents ; les coupables se mettent à genoux devant moi à la mode du pays, me demandent pardon, et c'est fini. Je puis demander ce que personne autre ne demande, l'état des finances et de la fortune de la famille qui me reçoit ; je suis, comme on dit en Chine, *le père et la mère* de mes chrétiens, et tout ce qui les regarde me regarde.

Voici une de mes grandes émotions dans ce district. A mon arrivée, j'ai dû visiter une première fois des stations de vieux chrétiens, baptisés depuis des années. Ceux-là savent les usages et ont déjà la foi ; ils accourent au-devant de moi : « Voilà le Père ! voilà le Père ! » J'arrive à la maison qui me loge ; tout le monde est occupé autour de moi, ne serait-ce qu'à me regarder. L'un me retire mes chaussures et les décrotte, l'autre apporte de l'eau pour les pieds ; celui-ci une tasse de thé, celui-là de la paille pour mon lit. Tout le monde, tour à tour, vient me saluer à deux genoux, puis m'entoure pour me parler : « Le Père est bien fatigué ! le Père a faim ! Le Père a soif ! d'où vient le Père aujourd'hui ? Combien restera-t-il avec nous ? » — Personne ne me connaît, je ne connais personne ; je viens de quatre mille

lieues et ne les ai jamais vus ; mais eux, savent bien qui je suis, ce que je veux, ce que je crois, ce que j'aime, ce que je viens faire ; ils comprendront parfaitement tout à l'heure, quand je leur prêcherai une doctrine et une morale apprises bien loin d'ici. Puis, on viendra me dire confidentiellement les petites affaires et les petits ennuis du lieu : « Père, les païens nous menacent et nous injurient ; est-ce vrai qu'on va encore détruire la religion ? — Père, mon fils va de travers et ne m'écoute pas ; il viendra te voir ce soir, je te prie de lui donner un avis. — Père, tel chrétien a donné tel mauvais exemple dans l'année ; il faut le gronder un peu, car il ne nous craint pas. — Père, j'ai une dispute depuis six mois avec un tel ; entends notre affaire, et dis-moi si je n'ai pas raison. — Père, mon veau est mort ; je suis très malheureux. — Père, mon chapelet est cassé à trois places, et a perdu des grains. — Père, une médaille ! — Père, une image ! »

Il faut répondre à tout cela ; raccommoder le chapelet et aussi les âmes. Mais c'est un miracle de la grâce de Dieu et une grande joie pour moi, de voir ainsi la foi produire dans les âmes la confiance, et de remarquer que notre religion chrétienne a été si bien faite pour tous les hommes et tous les peuples, qu'elle produit partout, même dans les plus-ingrates natures, les mêmes fruits. Cette joie est pour moi de tous les jours, et elle aide bien à faire passer les petites misères, les soucis, les inquiétudes dont on est quelquefois accablé. — Voilà un petit échantillon de la vie en mission.

Et vous, chère Madame, vous avez encore quelques-unes de vos peines à porter. Il me semble pourtant vous voir un peu moins inquiète que dans le passé. D'abord, du côté de vos enfants, il y a, me dites-vous, beaucoup de bien ; mais vous voudriez mieux. Vous avez raison de désirer mieux ; mais il faut se réjouir de ce qu'il y a déjà de bon. Quant au mieux que vous désirez, il faut avoir une confiance toute simple et toute calme au bon Dieu, qui prend son temps pour vous éprouver, et vous souvenir de ce passage de l'Évangile où il est dit que la bonne terre produira son fruit... *dans la patience*, c'est-à-dire, à condition qu'on saura

souffrir et attendre, en priant, en offrant à Dieu ses petits mérites, ses petites souffrances de chaque jour.

Voilà que le bon Dieu a visité votre maison, en vous éprouvant du côté de la santé. A cette nouvelle, je me suis dit que peut-être il commençait aussi à vous exaucer. Mais, vous savez, quand Dieu nous exauce sur la terre, le feu de son amour nous laisse toujours quelque brûlure. Ne vous tourmentez pas d'avoir été impatiente, et d'avoir si mal supporté cette épreuve. Notre-Seigneur connaît bien notre misère et la tendance que nous avons à nous plaindre, même après avoir été exaucés. Seulement, prenez tout doucement les choses, et persuadez-vous bien qu'il sortira de là quelque chose de bon, que l'avenir donnera raison à votre prière, à votre confiance.

Pour M. Dubail, c'est la même chose. Il reviendra au bon Dieu, c'est clair ; mais Dieu prend son temps, et ne veut peut-être l'abattre qu'après une bonne préparation. Sans doute il est désirable qu'il ne retarde pas ; mais s'il vit aussi longtemps que sa mère, on comprend que le bon Dieu prenne du large. Il y a, chez lui, du respect humain ; il faut que la conversion intérieure se fasse d'abord bien complètement, par le retour entier de la foi dans l'âme. A ceci vous ne pouvez aider qu'en priant ; et je ne vous conseillerai pas de l'exhorter beaucoup, ce qui pourrait l'impatienter. Quand la conversion intérieure sera complète, il se présentera, de soi-même comme par hasard, une occasion, quelque prêtre qui prendra influence sur lui et viendra à bout d'enlever l'obstacle. — C'est toujours ainsi que les choses se passent.

Veillez agréer, Madame, mon respectueux dévouement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCVII

A M. Vasseur

Hong-Tou, 14 mars 1880.

CHER VIEIL AMI,

Nous avons toujours notre rendez-vous d'intentions et de souvenirs à l'autel. Songez seulement qu'à l'heure où je dis la messe, il est environ minuit chez vous. Merci à M. le doyen de Guiscard de son souvenir ; il est devenu le père de bien des bonnes âmes avec lesquelles je n'ai été qu'un moment en rapport, et qui m'ont conservé une place dans leurs prières et dans l'offrande à Dieu de leurs mérites. Qu'il veuille bien leur permettre encore cet acte de charité. Un missionnaire passe par des moments terribles ; il fait une dépense de forces spirituelles qui rend nécessaire pour lui ce secours de prières. Nous n'avons rien de meilleur que cela ; et il faut avoir vécu dans le milieu où nous vivons et travaillé à l'œuvre que nous portons, pour comprendre de quel prix est, pour nous, ce souvenir versé chaque jour devant Dieu par ceux que nous avons laissés là-bas. — M. Dubail, votre voisin, ne peut pas oublier que j'étais un des grands amis de son excellente vieille mère, dont je vois encore le bon sourire quand j'entrais chez elle.

Me voici au point le plus extrême et le plus chaud de mon district ; j'y trouve l'orange, la banane, la canne à sucre, le melon, enfin le singe à l'état sauvage, le tigre et la panthère...

Et vous, cher ami, vous êtes donc toujours solitaire, vous aussi, toujours infirme, toujours tirant ces deux jambes affligées ! Et puis, la vieillesse arrive, vous avez doublé le cap de la soixantaine. C'est assez, dites-vous, pour ce que vous faites sur la terre. Un instant ! Le bon Dieu, qui ne vous prend pas encore, sait mieux que vous à quoi vous

pouvez être utile. N'est-on utile que lorsqu'on peut labourer, tailler des pierres et porter des fardeaux ? De nombreux amis visitent votre maison, vous voient souffrir, mais espérer les compensations éternelles, reçoivent de bonnes paroles. Pensez-vous être entièrement inutile à leur âme, et n'avoir pas un petit apostolat à exercer autour de vous ? Voyez donc où s'en va notre pauvre société française ; faites-le remarquer aux hommes sérieux ; il y en a plusieurs dans Guiscard. Si j'y étais resté, j'aurais voulu les entreprendre, les grouper et leur dire : « Allons, organisons quelque chose ; travaillons à faire le bien, à nous éclairer nous-mêmes. » Mais j'avais une vocation qui me sollicitait depuis l'enfance, et à laquelle je devais obéir ; je ne vous le disais pas, je portais pourtant dans ma tête mon projet tout arrêté. N'avais-je pas en France ce qu'il me fallait pour être heureux et m'attacher à jamais ? Eh bien, j'ai été tourmenté vingt ans par la pensée de quitter tout ce que j'aimais au monde, et d'aller travailler au fond de la Chine à étendre le royaume de Dieu. Est-il autre chose de sérieux sur la terre que de travailler pour le bon Dieu ; et puisqu'il faudra mourir, n'est-il pas nécessaire de prévoir un peu son avenir éternel ?

Pour vous, cher vieil ami, que la pensée de cet avenir soit le premier adoucissement à vos souffrances. Vous aimez à contempler la création ; elle vous élève à Dieu, je le sais. Mais S. Paul a dit cette belle parole : « Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, nous ne sommes que des voyageurs, et le monde est une figure, une figure qui s'évanouit. » Cette doctrine est impitoyable ; pourtant c'est la loi de la vie humaine, et S. Paul connaissait le cœur humain et le langage qui lui convient. Courage donc, confiance aussi ! Je le sais, vous avez souvent regretté que votre santé ne vous ait pas permis de fonder une famille, et votre vieillesse, j'en conviens, serait bien consolée par la présence et le bruit des enfants. D'autre part, songez à ce mot que je vous ai dit quelquefois : « La séparation des époux par la mort ; » rien n'est cruel et déchirant comme cela, et c'est une douleur au moins qui vous aura été épargnée. Cependant le bon Dieu

ne vous a jamais laissé sans amis ni consolations, et votre foi vous donne des espérances immortelles. Que ne travaillez-vous tout doucement, discrètement, avec le cœur plus encore qu'avec l'esprit, à communiquer un peu votre foi et votre espérance autour de vous ? Ce serait encore une consolation de vous sentir utile de cette façon là, comme vous l'êtes déjà par l'exemple de votre résignation et de votre patience.

La mort ne vous effraye pas, dites-vous, si non quand vous pensez aux douleurs par où peut être il vous faudra passer à ce dernier moment. Rappelez-vous ce bon roi de France disant à son dernier moment : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir ! » — J'ai vu moi-même, en France, plusieurs morts très belles, peu douloureuses, pleines d'admirables consolations et d'espérance, mais des morts d'excellents chrétiens. Que Dieu vous garde encore de longues années pour moi ; je le souhaite et l'espère ; mais je souhaite aussi un adoucissement, une cessation de vos souffrances et, si Dieu le voulait, une bonne guérison. Vous avez eu tort de ne pas aller la chercher à Lourdes ; votre bon voisin vous y aurait conduit, et la Sainte Vierge aurait fait deux miracles d'un coup, en vous guérissant et en achevant d'éclairer l'âme, de toucher le cœur de ce cher grand incrédule.

Vous voulez connaître ma situation. Mon apprentissage de langue et d'expérience terminé à Tsen-Y, j'ai reçu pour mon propre compte un district de 12 jours de long. J'ai, vous le voyez, de la place pour me remuer et de la besogne en perspective. Mes chrétiens sont encore peu nombreux, mais le temps les multipliera beaucoup. Mon district renferme six grandes villes, mais la grande majorité des chrétiens habitent la campagne. Le paysan, ici comme partout, est plus simple, plus innocent, par conséquent plus propre à recevoir la foi. Il faut avoir vécu en Chine pour comprendre cette triste et lamentable chose, je veux dire un peuple qui n'est pas chrétien, et que l'absence de la foi livre en pâture à la plus effroyable corruption, aux superstitions les plus monstrueuses, aux idées les plus absurdes et aux pratiques les

plus bizarres. C'est un vrai réveil pour ces pauvres intelligences, quand, ayant unê fois reconnu et embrassé notre foi, si droite et si lumineuse, elles commencent à s'ouvrir à toutes les vérités et à toutes les bonnes idées que le christianisme apporte avec lui, et que ces pauvres gens n'avaient pas soupçonnées. Le seul contraste de la situation de cœur et d'esprit qu'il y a entre le chrétien et le païen, même le païen instruit, bien posé et relativement honnête, est une de nos grandes joies et la plus forte confirmation de notre foi.

Allez, mon cher ami, dites-le bien autour de vous, à ceux surtout que j'ai connus, les preuves de la divinité du christianisme sont par toute la terre, et plus frappantes peut-être encore là où le christianisme n'est pas. Quand on voit l'être humain si dégradé, si borné d'esprit, si inférieur sous tous rapports, parce qu'il n'a pas reçu cette lumière; et quand on le voit, dès qu'il l'a reçue, se relever si vite, s'ennoblir et comme sortir d'un triste rêve, en apercevant l'absurdité des idées religieuses et morales auxquelles il était en proie, on comprend que toute nature humaine a été faite pour l'Évangile, et que l'Évangile aussi a été fait pour tous les hommes. — Notre pauvre France semble se jeter, elle aussi, dans une bien triste voie, et le peu de nouvelles qui m'arrive, ne semble pas indiquer un retour à de meilleures idées. Un vertige saisit les esprits; heureux ceux qui savent échapper à ce fléau, garder leur intelligence et leur cœur! C'est une terrible perspective que celle de l'éternité, et un terrible jeu que de l'aborder sans foi.

Vous, cher infirme, vous avez gardé la lumière; ne perdez jamais l'espérance. Nous nous retrouverons un jour tous deux dans la joie; et il n'y aura plus de peines, plus de douleurs ni de larmes... Pensez toujours au missionnaire, et dites à ceux qui vous parlent encore de lui, qu'il n'a pas perdu la mémoire du cœur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCVIII

A son Frère

Hong-Tou, 15 mars 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

... Je m'attendais à faire un bon nombre de baptêmes dans cette station ; mais, quoique mes catéchumènes de 1879 prennent bien la foi, je crois bon de différer quelques mois encore leur baptême, afin de les mieux éprouver et de leur donner une idée plus sérieuse des devoirs du chrétien. Je vais presque de famille en famille, afin de les mieux juger, logeant un jour ici, deux jours là. Tu penses si je suis magnifiquement logé !

Hier soir, survient un violent orage avec tempête ; une pluie diluvienne cingle contre mes murailles d'herbes sèches ; lit, table, bagages, autel, tout est inondé. Ça chassera les punaises, qui foisonnent dans cette région, la plus chaude de mon district. Mes hôtes me communiquent encore une abondante provision de poux. Aussi ai-je hâte de rentrer à Hin-Y-Fou. — Vous autres, prêtres de France, vous vivez dans la propreté ; le missionnaire n'en saurait faire autant. A la mode chinoise, on a deux chemises, quelquefois trois, comme moi, et c'est du luxe ! Quittant ma baraque, il y a 15 jours, j'oublie d'en prendre deux, et il me faut traîner celle que je porte le plus longtemps possible. C'est d'ailleurs une petite affaire ; tout Chinois qui se respecte porte sa chemise trois ou quatre, sinon cinq et six mois ; mais aussi il sent bon quand on l'approche, c'est effrayant...

Pendant que je fais cette lettre, mes hôtes agacent un petit singe fort drôle qu'ils ont capturé dans la montagne ; ils le trompent en lui offrant à manger des coques de châtaignes vides ; il répond par des grimaces, des cris perçants et des égratignures...

J'avais beaucoup d'affaires contentieuses et de tracas depuis un mois ; tout cela se calme peu à peu. Mon estomac se fortifie aussi, après avoir été quelque peu détraqué ; je le soigne de mon mieux. La première chose, c'est de vivre et de se conserver pour faire son devoir le plus longtemps possible.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXCIX

A Benoît Ly (1)

Tchen-Lin-Tchéou, 25 avril 1880.

CARISSIME,

Cum heri perveni in Tchen-Lin, hic accepi epistolas Episcopi cum adjuncto Tcha quod tibi mitto. Heu ! continet aliqua indicia ex quibus apparet præfectos vel falli vel fallere nos, afferendo rationes vel prætextus nihil faciendi.

Cum inter primas lineas dicant te confessum esse quod isti pagani non sunt mali, non sunt to-se, etc. ; licet sciam te hoc non dixisse, bonum est ut ad hoc respondeas mihi, si possibile est, dum ero in Metropoli, sive latina sive sinica lingua. Si ergo epistola hæc ad te pervenit ante profectum nepotis Hou-Pa-Ye venientis in Metropolim, ei des responsionem tuam, ut ad me portet. Si profectus est, man-man (peu à peu) quæras pien-jen (occasion) statim ac pervenero in Metropolim, id est, feria quarta proximæ hebdomadis ; instanter invitabo Episcopum ut accuset non alium, sed ipsum Pen-Kouan.

Audio a Patribus alias esse epistolas quas miserunt ad Hin-Y-Fou ante paucos dies, et quas non vidi ; statim ergo mittas mihi per Pien-Jen.

1. Ancien latiniste et catéchiste chinois du P. Aubry, à Hin-Y-Fou.

Nihil habeo necesse tibi dicendum, nisi ut unusquisque vestrum bene attendat suis officiis, præsertim de parvulis, et ut nihil mali fiat a christianis dum non sum domi.

Tibi devotus in Christo.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCC

A M. l'abbé Josset

Long-Kéou, 2 mai 1880.

CHER VIEUX,

J'ai donc reçu, en voyage, votre aimable lettre du 13 janvier ; c'est encore en voyage que je vous réponds. Il me serait d'ailleurs difficile de vous écrire autrement qu'en voyage, vous le comprenez.

Merci, non pas d'avoir tardé cinq ans à m'écrire, mais de n'avoir pas permis à ces cinq ans de silence, d'effacer de votre cœur mon pauvre souvenir. Plus d'une fois, je vous ai envoyé des bonjours qui signifiaient : « Voyons, m'oubliez-vous ? » Vous n'aviez pas, dites-vous, les mêmes droits que d'autres à mes lettres ; si fait, mais je voulais vous voir commencer ; les missionnaires doivent être particulièrement discrets : ils apportent en Chine leurs vieilles affections, et n'en glanent plus de nouvelles ; le Chinois, hélas ! ne remplace personne. Mais les amis demeurés en France, entourés de tant de sympathies, entraînés dans le tourbillon de la vie européenne, peuvent nous oublier, et nous courons risque parfois de troubler leurs joies, comme des revenants importuns.

Pauvre petit Père, vous me demandez si je me rappelle ces entretiens que nous avons eus ensemble ? Dites-moi, est-ce qu'on oublie cela ; et la confiance n'est-elle pas faite pour ouvrir et conquérir à jamais notre cœur ? La première fois que nous avons causé un peu intimement, c'était sur ces

bords du Thérain que j'arpentais si souvent, et où ma pensée me ramène toujours. Est-ce ma faute si vous m'avez dit ce jour-là un tas de choses intimes qui vous ont gagné mon amitié en une demi-heure ? Vous me demandez encore si j'ai vu dans votre intérieur. Certes, oui, et je n'y ai pas eu de mal, puisque vous me parliez avec confiance. Après, nous avons eu d'autres conversations, pas beaucoup, pas assez, mais toujours pleines d'un grand charme pour moi ; puisque vous voulez bien vous les rappeler, gardez-moi une petite place dans votre cœur, et croyez que ni les préoccupations, ni les peines, ni les fatigues de la vie de mission, ne me feront perdre la mémoire du cœur.

C'est bien vrai ce que vous me dites : il est des gens avec lesquels on a vécu des années et qu'on oublie ; il en est avec qui on n'a causé que peu de fois et qu'on n'oublie pas — *intelligenti pauca*. Nous nous sommes compris, et votre pensée s'est rencontrée avec la mienne. Ecrivez-moi donc, et vous verrez si les labeurs de la vie apostolique m'empêcheront de vous répondre, et si vous avez moins de droit à mes lettres que n'importe qui — excepté dans le cas où vous feriez imprimer quelque chose de mes lettres, car alors je ne vous écrirais plus...

Le district de Hin-Y-Fou était florissant il y a 30 ans ; la persécution et les bouleversements politiques l'ont entièrement ruiné, détruisant ou dispersant tous les chrétiens. Je suis envoyé pour remonter tout cela, et j'ai bon espoir, avec commencement de réalisation, car la prédication prend assez bien sur ce pauvre peuple, du moins sur certaines bonnes et simples familles de la campagne. — Ah ! si, au lieu d'être seul, j'avais seulement trois ou quatre compagnons à lancer autour de moi, que ne ferais-je pas ! Que ne venez-vous ? Si vous ne vous sentez pas appelé, que ne m'envoyez-vous quelques-uns de ces beaux et vaillants jeunes gens, si généreux et si ardents, qui ont tant besoin de se dévouer, de se dépenser, et qui perdent leur temps en France à flâner, à gaspiller leur jeunesse, à perdre leur âme ! Vous avez fondé chez vous la Propagation de la Foi et la Sainte-Enfance ; c'est notre vie

et la vie de nos œuvres. Mais ce qu'il nous faut surtout, ce sont des hommes. Que de fois, en une année, je passe dans des hameaux où l'on n'a jamais vu un missionnaire ni un Français ! Que de fois je dis la messe dans de pauvres endroits perdus, où j'ai la certitude que jamais une prière chrétienne n'a été faite, ni un mot de la doctrine chrétienne entendu ! Si j'y prêche un peu ; si, après ma prédication, quelques braves gens du lieu entrent en pourparlers, mordent à la grappe, et demandent à embrasser la religion, qui les instruira, qui les préparera au baptême pour l'an prochain, qui les visitera et les soignera ensuite ? Il me faut passer au moins trois jours par an dans chaque chrétienté, et pour cela, toujours, toujours et toujours courir. On est bien obligé de se borner, et pour des raisons qu'il serait trop long de vous dire ; l'expérience nous a montré qu'on ne peut ouvrir des chrétientés qu'au fur et à mesure, selon qu'on peut les soigner. Là où je suis seul, il faudrait vingt missionnaires ; car la moisson se prépare de tous côtés.

Heureux chrétiens de France qui ont près d'eux leur église, leur curé et la source du salut ! Dites bien aux vôtres, de la part d'un missionnaire perdu dans ce coin de la Chine, que nos pauvres chrétiens d'ici envient leur bonheur et la facilité avec laquelle ils peuvent sauver leur âme. Il faut être en Chine pour comprendre ce bienfait, pour sentir le prix des grâces qui environnent un chrétien, en France, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Tous nos chrétiens baptisés, à très peu d'exceptions près, sont fidèles et pratiquants, et ils seraient fort étonnés, si nous leur disions que les chrétiens de France ne sont pas tous fidèles.

J'ai vécu assez dans notre diocèse de Beauvais, pour apprécier tout ce qu'un curé peut avoir à y souffrir. Sans doute, à l'heure présente, un vertige s'est emparé des âmes ; le vide se fait de plus en plus à l'église et autour du prêtre. Cependant mon patriotisme est encore à l'espérance : la terre française a toujours été féconde en chrétiens ; la foi y germera quand même. Mettez bien la crainte de Dieu et la pensée du salut dans le cœur des enfants ; certainement la plupart vous

abandonneront, quand viendront les entraînements de l'adolescence ; mais il est si rare que les impressions de l'enfance et du catéchisme s'effacent entièrement ! Ces impressions-là m'ont fait prêtre et m'ont donné, à l'âge de neuf ans, la pensée de l'apostolat. Soyez un prêtre *radical* ; que la foi et la *conviction* éclatent sur votre visage, et vous donnent des paroles de feu quand vous prêchez, je ne dis pas seulement à l'église, en chaire, mais dans les maisons, au lit des malades, dans les rues, partout : douce et familière prédication de la conversation, la plus efficace et la plus persuasive de toutes !

Vous savez, j'ai été un peu curé de Montmille, j'y allais aux grandes fêtes. Le plus fidèle, et presque le seul fidèle chrétien de la paroisse, était un vieux bonhomme de soixante-dix ans, qui n'avait jamais de sa vie abandonné les sacrements. Il me dit la raison de sa persévérance, extraordinaire pour le pays : « Quand j'étais enfant, nous avions un bon curé ; il me fit faire ma Première Communion ; en ce temps-là, les fidèles étaient peu nombreux. M. le curé me dit : « Pierre, est-ce que toi aussi, tu oublieras le bon Dieu ? » Je lui ai promis que non, et ce souvenir m'est revenu toutes les fois que j'ai été tenté de laisser mon devoir. » — J'ai fait la même remarque en prison ; mon troupeau n'était pas précisément de premier choix, mais si je pouvais gagner quelques-uns de ces malheureux, c'était toujours ceux dont l'enfance avait été un peu soignée, et qui avaient entendu la parole d'un saint prêtre avant d'arriver à l'âge où le cœur s'endurcit.

Allez, cher petit Père, rien de ce qui sortira de bon de votre bouché ne sera perdu. Les choses valent ce qu'elles coûtent ; une parole que vous aurez dite et dont vous n'aurez pas vu le fruit, ira se graver, à votre insu, dans telle ou telle âme, pour y produire son effet longtemps, longtemps après, quand vous serez mort peut-être, ou bien quand votre orgueil ne pourra plus vous attribuer à vous même ce que le bon Dieu aura fait par vous. Si vous n'avez que dix âmes fidèles, groupez-les, fortifiez-les, sanctifiez-les. Dieu n'est pas seulement honoré par le nombre des chrétiens, il l'est sur-

tout par l'intensité de leur amour. Il faut avoir un peu étudié, théoriquement dans les livres et pratiquement au confessionnal, le *Traité de la grâce*, pour savoir quel rayonnement de foi et de piété est produit par une âme vraiment chrétienne pour le salut des gens de son entourage. Que ceci soit votre consolation et votre espérance. J'ai cru longtemps qu'étendre le royaume de Dieu, c'était faire beaucoup de conversions ; c'est bien une des manières, en effet, mais maintenant, je sais que rendre une *seule* âme plus chrétienne, faire entrer en elle un peu d'amour et d'esprit de sacrifice, et surtout commencer par soi-même l'œuvre de la sanctification, c'est encore le meilleur moyen de travailler au règne de Dieu...

Ici, nos chrétiens sont tous de la grosse espèce, et il ne faut pas chercher chez eux une fine spiritualité, car le Chinois est d'une nature inférieure ; elle ne comporte pas, elle ne comportera jamais cette élévation d'idées, cette délicatesse de sentiments, qui est le privilège de l'homme d'Europe, préparé par Dieu pour être le réservoir de l'esprit chrétien et l'apôtre du monde entier. Cependant, c'est mon émotion, ma joie de tous les jours, de voir comment, dans ces natures inférieures, notre foi chrétienne produit toujours son divin effet : purification du cœur, redressement de l'esprit, rectification de la conscience, honnêteté de la vie, paix et joie des familles, respect réciproque, humilité et simplicité, quelque chose même qui ressemble, au moins de loin, à l'affection et à la reconnaissance. Il faut avoir vécu en Chine pour comprendre que ce qui produit tout cela dans le cœur humain, ce n'est pas la nature, c'est la foi en Notre-Seigneur. Je ne suis ici qu'un homme ; je sais mal la langue du pays ; je suis dénué de tout ce qui pourrait me rendre puissant humainement parlant ; je me sens jeté au milieu de cette fourmilière païenne, comme un naufragé dans l'océan ; la religion que je prêche choque toutes les idées et ne ressemble à rien de ce qui est reçu en Chine ; je la prêche en un langage incorrect et choquant pour les oreilles chinoises. Pourquoi cependant ai-je des conversions plus que je ne pourrai en soutenir ?

Pourquoi surtout est-ce partout ce qu'il y a de meilleur qui vient à moi ? Pourquoi ceux qui viennent à moi, une fois chrétiens, sentent-ils le besoin de corriger leurs vices et de devenir vertueux pour de bon ? Il y a, même en Chine, d'autres religions qui prêchent certaines vertus et l'abstention du vice ; pourquoi la mienne est-elle la seule qui convertisse vraiment leur cœur ?

Voilà, mon pauvre petit Père, ce que j'appelle *le miracle de la grâce de Dieu*. Un missionnaire assiste tous les jours au miracle de la grâce de Dieu ; et le contraste même des païens qu'il voit avec les chrétiens qu'il fait, est, pour lui, une révélation quotidienne de la présence réelle et de l'action de Notre-Seigneur en lui, en même temps que sa meilleure consolation.

Mon pauvre coucou, vous avez la Propagation de la Foi et la Sainte-Enfance chez vous ; soutenez-les bien, augmentez-les autant que possible ; c'est notre vie, ce sera aussi la bénédiction de votre paroisse. Appliquez aux paroisses et aux familles ce que J. de Maistre dit des gouvernements qui soutiennent les missions (1). Faites aussi prier pour nous et pour nos œuvres, pour moi particulièrement, s'il vous plaît ; donnez cela pour pénitence aux fidèles que vous confessez. Je ne vis que des prières faites pour moi en France ; je les sens continuellement qui me soutiennent et renouvellent mes forces. On a bien des peines, on est heureux cependant. C'est une grande et précieuse joie pour moi, d'apprendre que quelque bon cœur, comme le vôtre, a gardé mon souvenir avec un brin de sympathie ; ici on ne trouve plus guère de ces douceurs-là, et il faut dire avec le petit mousse :

*C'est au ciel que j'espère,
Que j'espère un peu d'amour !*

Adieu ! pauvre petit, priez pour moi. Je vous embrasse bien fraternellement.

J.-B. AUBRY.

1. J. de Maistre, *Du Pape*, chapitre *Des Missions*.

LETTRE CCCCI

A son Frère

Long-Kéou, 28 mai 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

Je partais en tournée apostolique, lorsque je reçois un courrier de la Capitale qui nous appelle à la Retraite annuelle. Je tourne donc la tête de ma mule, et me dirige à grandes journées vers Kouy-Yang-Fou. Pendant le trajet, je reçois sur l'os de la jambe, au-dessous du genou, un coup de pied de cheval bien appliqué ; je ne m'arrête pas, malgré la violence de la douleur et un commencement de suppuration. Pendant le séjour auprès de Monseigneur, impossible de se reposer ; on a si grande joie de retrouver ses confrères, et on a tant à se dire ! Aussi suis-je rentré bien fatigué à Hin-Y-Fou. Ma jambe va mieux cependant, et ne tardera pas à guérir.

Nous avons appris, à la Capitale, l'expulsion des Jésuites. Quel événement ! Et comme la situation en France est affreuse. Tu as bien raison de dire qu'au point de vue de la paix des œuvres, nous sommes ici plus heureux que vous. Je me demande ce qui va arriver. Sois bien prudent ; si vient la débâcle, qu'elle te trouve ferme dans ton devoir, digne toujours de ta vocation, sans faire de coup de tête ni d'éclat. Soigne les enfants ; c'est le moyen de préparer une génération qui du moins aura la foi au cœur et finira bien.— Veux-tu te singulariser de la bonne manière ? Sois un prêtre studieux et entièrement occupé de ton affaire ; alors tu deviendras sinon célèbre, du moins rare en ton genre...

J'ébauche en ce moment quelques chrétientés aux environs de Hin-Y-Fou ; j'avais à défendre ici deux familles qui ont subi les exactions des païens ; elles ont enfin obtenu justice, et cette bonne leçon m'amène beaucoup de monde. Il

faut dire que toujours le Chinois se range au parti du plus fort ; aussi, loin de me laisser éblouir par le grand nombre de païens qui viennent à moi, je n'en saurais accueillir qu'une fort petite quantité... Mais encore, quelle angoisse d'avoir la sollicitude de néophytes disséminés de tous côtés, et d'être toujours éloigné des chrétiens, qu'il faut à tout instant défendre contre les vexations des païens et les injustices des mandarins !

Vous autres, prêtres de France, vous connaissez une autre angoisse : vous avez vos chrétiens sous la main, et pourtant, par leurs dispositions souvent mauvaises, ils sont bien loin de vous, et vous êtes dans une véritable impossibilité de les ressaisir. — « Quelle tristesse, m'écrit M. le doyen de Ribécourt, d'assister impuissant et désarmé à la désorganisation et à la décomposition d'une société ! » — C'est bien cela : impuissant et désarmé ! car il est évident que vous n'y pouvez rien actuellement. Cependant, votre force et votre action sont encore grandes, et leur influence s'exerce sur l'avenir. Ce qui fait la puissance de l'Eglise dans un pays comme la France, où le clergé est organisé et se recrute sur place, c'est le travail de détail, réalisé par chaque prêtre sur la portion de population dont il est chargé. Comme il n'y a pas un coin du pays qui ne relève directement d'un pasteur, si le pasteur fait vraiment tout son possible, quelle puissance que cette vaste administration spirituelle de quarante ou cinquante mille prêtres, chacun travaillant avec toutes les forces de son zèle, de son intelligence et de ses industries particulières, tout cela renforcé par la grâce, à convertir ou à conserver dans la foi son petit troupeau.

Je sais bien qu'on vous a désarmés. Ce qui a désarmé le clergé, c'est moins encore la persécution légale que la manière dont on l'a élevé, depuis deux cents ans et plus, et qui a eu pour effet d'isoler le clergé de France du Saint-Siège d'où lui venait sa force, d'isoler les prêtres entre eux, de leur enlever une de leurs principales forces, celle qui leur vient de la doctrine. Cependant, vous pouvez encore beaucoup, et vous pourrez tout, quand l'administration ecclésiastique

aura des yeux pour voir que le mal vient moins du dehors que du dedans.

Par la force des choses, tu es isolé intellectuellement ; il faut t'y résigner, et trouver ta force et ta préservation. Vois tout doucement et sans trouble les moyens d'agir encore sur ton peuple, et ne les néglige pas. Tu as un élève, forme-le dans les bons principes, sans rien précipiter ; s'il n'arrive pas au sacerdoce, n'en sois ni étonné ni découragé, mais fais de lui un chrétien solide... (1)

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCII

À M. l'abbé Boulenger

Long-Kéou-Sin-Tchen, 29 mai 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Après un hiver fort supportable, malgré une neige assez abondante, nous voici arrivés à l'époque des chaleurs... Merci du bon souvenir de M. l'abbé Maurice ; voici pour lui quand il aura la grippe (2) :

*Plus de paris tu ne feras,
Ou les paieras chèrement.
La grippe tu attraperas
A tout le moins une fois l'an ;
Et ta belle voix tu perdras
Sans la recouvrer de longtemps.
Peut-être que ça t'apprendra
Désormais à être prudent !*

1. Le frère et l'éditeur du P. Aubry avait adopté et préparait alors au Séminaire un enfant devenu prêtre en 1892, professeur de *Troisième*, puis de *Rhétorique* à Saint-Lucien, aujourd'hui aumônier de l'hospice de Clermont, M. l'abbé Riou.

2. M. l'abbé Maurice croyait à une restauration rapide de la France, et il en avait soutenu la gageure.

Ce que vous m'écrivez, et ce que tous mes amis me disent, de la France, est bien, bien triste et inquiétant ; mais la situation est si pénible et ces prolongements indéfinis sont si désolants, que vous en êtes sans doute réduits à appeler le dénouement, dût-il être violent. Depuis quatre ou cinq ans, nous disons tous : Il n'est plus loin, il va éclater ; et on trouve toujours le moyen de prolonger. Ces prolongements d'une situation impossible auront été le chef-d'œuvre des gredins qui vous gouvernent actuellement. Je me demande à quelle phase de la crise vous en serez, quand arrivera ma lettre ; si elle vous trouvera encore en paix au milieu de vos constructions d'église et de presbytère.

Me voici aux portes de la ville de Sin-Tchen, centre important de commerce. J'ai peu de chrétiens dans la ville même, et, aux environs, deux familles baptisées et quelques catéchumènes, pour lesquels j'ai lutté et obtenu justice devant le mandarin. Ce succès m'amène beaucoup de païens, mais il faut me défier, car une foule de gens tarés me demandent à embrasser la religion pour mieux couvrir leurs méfaits. Je devrai, peu à peu, fonder une résidence et un centre d'œuvres à Sin-Tchen ; mais que d'autres *desiderata* ! Et le premier de tous, le moins réalisable, hélas ! c'est la présence de plusieurs missionnaires dans ce vaste district. Quelle tristesse de compter si peu d'ouvriers pour une besogne immense ! Surtout quand on pense à cette belle, ardente et intelligente jeunesse qui perd son temps dans nos villes et nos villages de France ; elle ferait ici tant de bien, en se jetant dans le travail apostolique ! De France, on nous fait prévoir plutôt une diminution des vocations sacerdotales ; sans doute ce sera un grand malheur pour les diocèses, mais pour les missions un désastre irréparable...

Quoi qu'il en soit, je travaille avec allégresse, organisant mes œuvres, étendant le rayon de mes opérations. Si la moisson manque d'ouvriers, le bon Dieu y pourvoira sans doute. Ce que j'envie aux prêtres de France, ce n'est pas d'avoir une petite population, un faible territoire à garder spirituellement ; c'est d'avoir les chrétiens sous la main et à

portée de profiter du voisinage de l'église, d'entendre un peu de doctrine toute l'année, d'instruire leurs enfants dès le bas-âge. Mais la Chine ne connaîtra jamais ce bienfait, fût-elle entièrement chrétienne. Il était dans le plan de la Providence que le clergé se recrutât aussi abondamment en Europe, particulièrement en France, afin que l'Europe, surtout la France, fût la pépinière des missions, et fournît des ressources et des hommes à l'évangélisation du monde entier. Aussi est-ce bien là pour moi la principale raison d'espérer fortement que la foi reflourira en France et que la paix y sera rendue à l'Eglise, quand le bon Dieu aura balayé les gredins qui la désorganisent pour assouvir leurs passions. Très heureusement, les Chinois ne savent rien de ce qui se passe en France ; ce serait pour nous, s'ils le savaient, non seulement une grande difficulté, mais probablement un obstacle radical et tout-puissant...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCIII

A M. l'abbé Gordière (1)

Long-Kéou, 30 mai 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai reçu, et en très bon état, la caisse d'ornements que vous avez eu la bonté de me préparer. Alors donc vous n'avez pas encore tout à fait oublié l'exilé volontaire de la mission du Kouy-Tchéou ? Merci, du fond du cœur, et de l'envoi qui arrive on ne peut mieux, et du bon souvenir qui m'est toujours précieux. Car en Chine, voyez-vous, rien ne fait oublier

1. Curé de Machedont, au doyenné de Ribécourt, et ami du P. Aubry ; plus tard curé de S^t Antoine de Compiègne et prêtre d'un zèle ardent et d'une grande énergie apostolique.

les bons amis de la patrie ; on donne sa vie, ses sueurs, sa jeunesse, sa santé, souvent ses larmes, quelquefois son sang, aux Chinois ; mais le cœur n'est pas ce qui domine chez eux, et on ne trouve pas, parmi eux, d'affection capable de remplacer et de compenser celles qu'on a laissées sur le sol natal. Vive la France toujours et quand même ! C'est la terre du cœur, des affections profondes, de la vraie générosité ; et ce sacrifice n'est pas, tant s'en faut, celui qui coûte le moins au missionnaire.

Vous remercier et vous parler de reconnaissance en mon propre nom, ce serait justice, mais pour ainsi dire banalité. Je me borne à vous faire simplement remarquer que nous sommes ici aux avant-postes du monde évangélisé et à la lisière du pays où l'Église n'est pas encore ; qu'il s'agit *littéralement* pour nous d'étendre un peu le royaume de DIEU ; que dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, nous vivons de ce que les chrétiens d'Europe font pour nous ; que leur collaboration par les dons, les prières, les mérites offerts pour nous, est *toute* notre force, et nous permet de nous considérer non comme des ouvriers isolés, travaillant tristement et petitement à cette œuvre formidable de l'évangélisation du centre de l'Asie, mais comme des mandataires et des fondés de pouvoir. Si nous faisons quelque chose, tous ceux qui nous aident en partagent le mérite, et en partageront la récompense. Que cette simple pensée, cher Monsieur, soit tout mon remerciement.

Mais n'oubliez pas de faire aussi prier pour moi. Je vous demanderai particulièrement de donner pour pénitence aux bonnes âmes que vous absolvez, une petite prière à l'intention de mes œuvres. Je me sens vivre intérieurement des prières et des mérites que pas mal de personnes pieuses offrent pour moi en France ; j'y pense bien souvent, et j'ai comme la sensation de puiser quotidiennement, pour alimenter mes œuvres et me nourrir moi-même, dans ce petit trésor de grâces qui m'est amassé par elles.

C'est vous, Monsieur le Curé, qui devriez être par ici à travailler avec nous ; je suis bien sûr que vous n'avez pas été

sans y penser plus d'une fois dans votre vie ; et tout en croyant que le bon Dieu a eu ses raisons de vous placer là-bas où vous êtes, je me suis dit souvent que vous étiez taillé, sous tous rapports, pour faire un fameux missionnaire. A vous de voir s'il est trop tard. Mais il ne sera jamais trop tard pour être avec nous par le cœur, par le souvenir, la prière, et, si l'occasion se présente, de nous aider même matériellement. Pour mes œuvres, je n'ai pas le droit de refuser ce que la Providence leur envoie, pas plus que je n'ai le droit d'être indiscret et de prendre, soit sur les œuvres locales, soit sur celles d'intérêt général, comme la Propagation de la Foi et la Sainte-Enfance, d'autant que ce sont nos deux nourrices.

Adieu, cher Monsieur le Curé ! Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, dans vos prières, moi et mes pauvres Chinois ; et recevez, avec mes remerciements bien sincères, l'assurance de mon dévouement bien affectueux et respectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCIV

A M. l'abbé Roche

Sin-Tchen, 1^{er} juin 1880.

MON CHER AMI,

... Vous me dites : Je traite les choses *trop théologiquement*, et c'est ce qui m'empêche d'intéresser. — Ne dites pas cela. Ne semblerait-il pas que la méthode théologique est une méthode étroite, déterminée, invariable et surtout ennuyeuse ; et que, pour intéresser et captiver, il faut cesser de traiter les choses théologiquement ?

Toute manière de traiter les vérités chrétiennes qui est bonne, heureuse, adaptée à un auditoire quelconque, et capa-

ble de toucher les cœurs, par cela même est théologique, et il n'y a que celle-là de théologique. Rien n'est souple et universel comme la théologie, mais la vraie, la bonne, entendue dans le sens large et élevé de ce mot ; car je ne parle pas des autres. Elle sait parler tous les langages justes et attrayants, s'adapter à tous les auditoires, employer tous les moyens et toutes les ressources que la littérature met à sa disposition, s'adresser au cœur, à l'intelligence, à l'imagination, à tout l'homme.

Le bon théologien est celui en qui il y a beaucoup de cœur et d'intelligence ; qui s'est imprégné jusqu'aux moelles et a rempli toutes ses puissances des vérités révélées ; en qui, par la méditation et l'étude sainte, elles se sont tournées en piété et en amour ; et qui, ainsi préparé, pourra se présenter devant n'importe quelles âmes, et trouver dans son zèle et sa prudence le moyen de les toucher. Pour lui, toute étude est une prière, et toute parole qui sort de son âme fait vibrer quelque chose dans les âmes à qui il s'adresse. De méthode unique, il n'y en a pas, et Dieu même, quand il a parlé aux hommes, a parlé *multifariam, multisque modis...*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCV

Au Révérend Père Bocquet

Sin-Tchen, 2 juin 1880.

MON CHER PÈRE,

Vous devez vous croire presque oublié, et les apparences vous donnent raison ; ma dernière lettre se perd dans la nuit des temps ; mais aussi, n'ai-je pas reçu votre réponse. Pourquoi ensuite suis-je resté si longtemps sans vous écrire, tout en écrivant à tant d'autres ? Voici : Je voulais continuer mon

travail sur la *Méthode de théologie*, et vous en envoyer une bribe. Je me disais chaque jour : Je vais m'y mettre ; je vais trouver un loisir ; je vais rédiger au moins quelques pages ; je n'écrirai pas à mon vieux moine sans lui envoyer quelque chose. Hélas ! venez en Chine, et vous verrez. Si la vie de l'homme est une milice et un voyage, quel nom faudrait-il donner à celle du missionnaire ? Encore, notez qu'ayant des forces et de grandes jambes, j'ai reçu en partage, et pour paroisse, des espaces de terrain dont l'immensité est pour moi une angoisse et mon tourment de tous les jours et de tous les instants ; car il m'est impossible d'y suffire et de bien soigner. Depuis deux ans, j'ai fatigué plus que depuis toute ma vie antérieure, à dater de ma naissance.

Sans plus d'explication, cher Vieux, vous tirerez vous-même de ce qui précède l'excuse de ma conduite. A l'avenir, je serai plus exact, car je trouve le moyen d'écrire beaucoup, tout en courant beaucoup ; je ne renonce même pas à continuer et à finir mon travail ; mais soyez indulgent, et songez que ce que je vous envoie, ce sont des ébauches, des éléments premiers, dont on tirera ensuite, si possible, une résultante (*).

Je viens d'apprendre la dissolution de la Compagnie de Jésus en France ; je crains une débâcle ; en tout cas, la fin semble vraiment proche cette fois. Heureusement, il y a espoir et, pour ainsi dire, certitude que l'excès du mal sera, selon l'habitude, le moyen de ramener la paix. Pourvu encore que la restauration qui se fera ensuite, ne soit plus bâtarde et malsaine comme les précédentes, et ne prépare plus, comme jusqu'à présent, une nouvelle phase de décomposition ! On peut en douter, et il ne semble pas que les illusions libérales aient évacué le territoire même des têtes sacerdotales et épiscopales.

S'il arrive une débâcle, et qu'après des mois ou des années

1. Le P. Aubry fait ici allusion à son œuvre magistrale : *La méthode des Etudes ecclésiastiques en France*, que nous avons terminée et publiée (*Œuv. compl.*, t. IX, 2^{me} édition). Il en adressait peu à peu le manuscrit à son ami, qui fut dans l'impossibilité d'y consacrer ses soins.

de malheurs et de crimes, la France, fatiguée, se donne un bon gouvernement, fût-ce Henri V, je vous le déclare, *je serai étonné*, si je vois les évêques et le clergé reprendre leur travail selon des principes tout à fait sûrs ; et *je ne serai pas étonné* si l'on recommence, tout bonnement, à quelques modifications de détail près, selon l'ancienne ornière, à préparer de nouvelles déceptions. Verra-t-on une fin à tout cela, et quand viendra t-elle ?

J'ai reçu votre lettre relative à l'Encyclique de Léon XIII sur S. Thomas. Certes, Vieux, vous avez bien pensé que j'exulterais, en lisant ce grand document. Quelle conclusion à tout le travail scientifique et philosophique des 40 ou 50 dernières années, pour ne pas dire des trois derniers siècles ! Pas besoin de vous dire que vos impressions sont absolument les miennes ; il n'en peut pas être autrement. La lecture de cette pièce peut nous consoler de bien des choses ; et ce qu'on a souffert se tourne en joie, quand on se voit ainsi confirmé dans ses études et ses convictions les plus intimes. — Allez, Vieux, nous en verrons bien d'autres en ce sens ; et il y a longtemps que je vous ai dit : Je ne lis plus rien où je ne trouve une confirmation de nos principes ; je n'entends plus parler d'un mouvement social, philosophique ou scientifique, survenu en Europe, sans y trouver immédiatement le côté par où nos idées romaines l'expliquent, le reliant à toute la suite de l'Histoire moderne, enfin, l'utilisent comme expérience pratique et vivante de ce que nous avons étudié en France.

Soyons humbles ; la vérité n'est pas notre fruit, et si nous la possédons, ce n'est pas de notre mérite. Mais nous ne pouvons pas la lâcher par humilité, ni nous priver des joies intimes que nous procure sa possession certaine, envers et contre tous les imbéciles qui la combattent, de bonne foi ou non.

Ne croyez pas qu'avec mes courses et mes fatigues je m'abrutisse par ici, et j'oublie les choses auxquelles je tenais, vous vous en souvenez, plus qu'à la vie. Il m'est très difficile sans doute, et vous le voyez bien, de travailler avec suite,

surtout de rédiger et de finir quelque chose d'un peu étendu. Mais je lis tout ce que je puis attraper ; j'étudie, ne fût-ce que par tronçons ; je pense surtout, et je découvre encore, en méditant, une foule de choses que je voudrais avoir le temps de vous écrire ou l'occasion de verser dans d'autres intelligences. Ce dernier bonheur n'est plus pour moi ; vous qui le possédez encore, jouissez-en bien, et appréciez-le ; c'est une des jouissances les plus grandes et les plus élevées que Dieu ait mises à la disposition de l'homme, en le faisant être raisonnable, et en lui donnant cette faculté de se verser en autrui et de former les autres à son image.

Quelle jouissance de lire dans l'Encyclique ce passage où, sans nommer Descartes, le Pape montre la sottise qu'on a faite, en substituant son système à l'œuvre de la Scolastique ! Sans doute, cet acte pontifical ne convertira pas pratiquement aux bonnes idées ceux qui sont trop avancés dans la vie et trop enfoncés dans leurs systèmes pour reculer ; ceux-là d'ailleurs ont déjà fermé les yeux de leur intelligence à tant de lumières émanées du Saint-Siège ! Mais il y a cela de bon et de propre exclusivement aux documents pontificaux, qu'ils restent, qu'ils vont grossir le trésor catholique, et que ceux qui étudieront dans l'avenir avant d'avoir des idées toutes faites, seront bien obligés de former leur esprit à cette école.

Visiblement, Léon XIII n'en est pas à son dernier acte en ce sens. Que lui-même suive ou ne suive pas un plan préconçu, le Saint-Esprit en a un, et il est visible que cette Encyclique, qui est une conclusion par rapport au passé, est une préface par rapport à l'avenir ; elle appelle des explications que nous avons le droit d'attendre du Saint-Siège et dont il ne nous privera pas.

La note relative au surnaturel et à l'*ubiquité de la grâce*, prise dans la théologie de Hurter, est succulente ! C'est d'aplomb notre visée et notre manière d'entendre l'économie actuelle du monde, et l'effusion des grâces que Dieu a faite, par la Rédemption, sur toute l'humanité et même sur toute créature, sans que rien, être ou acte, échappe à son influence.

La lecture de cette note m'a causé une vraie délectation ; elle formule tout juste nos idées.

Avez-vous lu le livre de Mgr Gay sur *la Vie et les Vertus chrétiennes* ? Relisez son premier chapitre, le traité de la Foi ; il est fort beau et vous y trouverez notre *hérésie* (1), dans les termes les plus formels et sans hésitation : « Rien n'est purement naturel ! » En lisant ce mot, je me suis mis à crier : « C'est vrai, rien n'est purement naturel, pas même les pierres dans les chemins ! » — Les Chinois qui me voient rire, gesticuler, dire des bêtises en français, pousser des exclamations quand je lis mes lettres de France, croient que je perds la boussole, tandis qu'au contraire je la retrouve.

Notre thèse du Surnaturel, Vieux, je ne lis plus rien, je ne pense plus rien, je ne découvre plus rien que je n'y rattache. Elle est le fond de la théologie et la lumière de tout ; elle explique tout, la science vraie et le monde vrai, l'ordre vrai des œuvres de Dieu et le désordre des œuvres humaines. Ce n'est pas merveille : *Omnia propter electos... Instaurare omnia in Christo*. Partout l'Écriture, nous parlant de l'action de la grâce, nous crie qu'elle est universelle, *Omnia* ; appliquez donc à cette idée le passage des Colossiens (ch. I, v. 6). Elle ne dit même pas, comme Hurter dans sa note encore timide en ce seul point : *si non semper, saltem persæpe*, elle crie *semper* ; et on voit, on sent, on palpe cela partout dans S. Paul ; nulle part elle ne restreint, partout elle étend cette action de la grâce.

Je vous dis, Vieux, que quiconque ne comprendra pas et ne sentira pas cette action de la grâce, prévenant, accompagnant et soutenant toutes les activités libres, — *portans omnia verbo virtutis suæ*, — cette présence de la grâce imbibant tous les êtres, ne sera jamais théologien, n'aura jamais le mot de l'œuvre de Jésus-Christ, ne comprendra jamais le monde

1. Allusion à un point doctrinal touché et défendu par le P. Aubry dans son enseignement au Grand-Séminaire de Beauvais, contesté et même taxé d'hérésie par plusieurs de ses collègues, mais défendu et justifié très explicitement par une consultation des théologiens du Collège Romain, Franzelin, Ballerini, Palmieri, etc...

supernaturel. Au contraire, cette notion donnera à qui l'aura, un sens théologique qu'il portera en toutes choses. Je ne vous dis que ça, méditez-le ; surtout, semez ces idées dans les intelligences ; faites-vous hacher pour elles ; elles sont la *théologie de l'avenir*. Cette théologie, je la sens, je l'entends venir et fermenter, comme on sent la sève travailler dans les bois au printemps ; nous sommes dans un printemps théologique.

A propos de l'Encyclique sur la philosophie de S. Thomas, voici ce qui m'y semble le plus important, et vous allez reconnaître une de mes marottes. La restauration des études entreprise par Léon XIII, il la rattache directement et explicitement à la question sociale, en vue de montrer positivement qu'en fait de restauration politique, on ne fera jamais rien de bon, si on ne remonte jusqu'à cette source première de toute vie sociale : *les idées*. Enfin, nous y sommes, et voilà le mot que j'ai cherché partout. Pour entreprendre logiquement et solidement la restauration sociale, il faut commencer par refaire, sur l'ancien modèle catholique, les *études chrétiennes*. La désorganisation sociale a commencé par cet ordre de choses et par l'introduction d'un *principe naturaliste* dans les idées. Léon XIII nous donnera évidemment le développement de cette thèse ; quand on l'aura comprise, on sera sauvé. N'y eût-il que le clergé à la comprendre, il est le sel de la terre et la lumière du monde.

Le peu que j'ai lu des *pièces épiscopales* relatives à la liberté d'enseignement, rend frappantes pour moi vos réflexions sur l'attitude humiliée, pitoyable, de nos pauvres évêques, suppliant qu'on leur accorde *la liberté comme à tout le monde*, et protestant qu'ils ne cherchent pas à détrôner l'Université. Faut-il être évêque dans une nation qui est le cœur de l'Europe catholique, avoir reçu du Saint-Siège et d'ailleurs, de tous les points du ciel et de la terre, les lumières et les leçons doctrinales qu'ils ont reçues, se dire en union d'idées avec Rome et avec le *Syllabus*, et accepter pour l'Église une situation si déplorable et si inacceptable pour elle ! C'est la cité de Dieu qui reconnaît à la cité du démon le droit de

vivre à côté d'elle, et qui lui dit : « Vivons en paix l'une auprès de l'autre ; recrutons chacune nos adeptes, faisons-nous une concurrence loyale, ce sera le salut et le bonheur pour nous deux. »

Du reste, mon pauvre Vieux, pourquoi vous écrire là-dessus des lignes et des pages ? Votre pensée se rencontre avec la mienne, et je ne vous dirais rien que vous n'ayez déjà pensé. Tout cela, c'est du libéralisme ; ce libéralisme, ainsi répandu sur la société du haut des chaires épiscopales, ira au radicalisme, tout naturellement, comme les sources et les fleuves vont à la mer, en vertu d'une pente de terrain de l'esprit humain qui incline par là, et ne peut pas rester stable dans le libéralisme, vu que le libéralisme est l'équilibre instable. Tout cela fait croire que ce n'est pas encore fini, et que la débâcle qui se prépare en France ne sera pas encore la dernière de ces crises chroniques par lesquelles passe notre pauvre pays, après chaque règne et chaque période de 18 ou 20 ans.

Quant à la manière dont nos Universités catholiques se sont posées : longue préparation au doctorat, rareté des admissions aux grades, solennité dont on les entoure, de manière à faire du doctorat un je ne sais quoi de grandiose et d'*impervium*, c'est tout juste ce qu'il fallait pour manquer le but des Universités. Ce ne sera donc pas la masse du clergé qu'on atteindra, mais quelques rares sommets qui resteront isolés et sans influence sur la multitude. Il y a 7 ou 8 ans, n'espérant pas la fondation des Universités, je me disais : « Le salut de la France est dans les Séminaires, vu que *tout le clergé* s'y forme ; et c'est pour cela que la Providence, au Concile de Trente, au seuil des temps modernes, a suscité cette institution des Séminaires, institution si nécessaire, qu'on s'étonne que l'Église ait pu s'en passer jusque-là. L'avenir n'est plus aux Universités, parce qu'elles ne donneraient la pleine lumière qu'à un choix d'intelligences ; or, dans un sens très vrai, il faut que les lumières se répandent sur tous. » — Quand les Universités se sont ensuite fondées, je me suis dit : « Tiens, je m'étais trompé ; puisque

Dieu fait renaître les Universités, c'est qu'elles ont leur raison d'être. » — Puis je me suis ravisé dans votre sens, et me suis dit : « Ma réflexion sur les Séminaires tient ; et, précisément, la fondation des Universités vient la corroborer ; car ces Universités seront des Séminaires centraux, de première classe, établis pour être accessibles à tout le monde, et pour exercer une action immédiate et bienfaisante sur tous les Séminaires diocésains qu'on mettra en relation directe avec elles »

Ouiche ! on en fait des Parnasses, isolés de toute l'humanité et sans action sur elle, établis je ne sais pour quelle catégorie idéale de sujets qui n'existent pas. Les hommes qui ont fait cela sont des rêveurs et ne connaissent pas le monde actuel et ses besoins. Leur institution, si on ne la modifie à fond, mourra du plus terrible des maux, le manque d'élèves ; ils en seront pour leurs frais et leur honte, et malheureusement il sera établi que les Universités sont impossibles, puisqu'elles auront échoué. Votre S. Ignace avait été plus sage, et avait mieux compris les temps modernes.

C'est comme à Beauvais, quand deux ou trois esprits bornés ont établi je ne sais quel absurde système d'études, composé de pièces adventices, empruntées matériellement au règlement du Collège Romain, et appliquées sottement sur le fond gallican. On appela cela *Système romain*. En un an, la force des choses en fit justice, et le tout s'effondra au milieu de la risée publique, ce qui ne fut pas un malheur. Ce qui fut un malheur, c'est qu'on regarda cela comme une expérience définitive ; et il fut prouvé qu'une application des études romaines, dans un Séminaire diocésain, était impossible ; qu'il fallait s'en tenir à l'ancienne ornière gallicane. J'ai un regret, c'est de n'avoir pas alors écrit à Mgr Gignoux une lettre que j'avais en tête, et dont la substance était ce que je viens de vous dire. — Je vais suivre de l'œil ce que font nos évêques. C'est instructif de voir comment agissent des gens sans principes, surtout de voir le néant des résultats auxquels ils aboutissent.

Vieux, étudiez beaucoup les Séminaires diocésains et ce qu'on fait pour eux. C'est l'étude la plus intéressante et la plus pratique de la société actuelle. Vous avez été dans le métier là-bas, comme moi, vous ne pouvez pas vous en désintéresser.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCVI

A M. l'abbé Boulenger

Kan-Tang, 4 juin 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici chez un bon Israélite, non loin de Sin-Tchen. Cet homme avait *adoré*, il y a 30 ans, et appris quelques bribes de doctrine et de prières ; la rébellion l'a chassé au Yun-Nan, où il a oublié la Religion. Revenu ici, il s'est marié et cultive honnêtement un coin de terre. Il m'a invité, et je loge chez lui deux nuits. Sa maison est petite et horrible ; j'y fête le Sacré-Cœur, patron de mon district. J'ai passé en voyage la fête du Saint-Sacrement, privé même du bonheur de dire la messe ; j'ai dû me contenter de faire, par la pensée, ma visite au Saint-Sacrement dans quelque église connue de France. Et voici que je célèbre la fête du Sacré-Cœur pour ainsi dire seul, car je ne puis même pas dire à mes hôtes, trop ignorants encore, ce qu'est pour nous le Cœur de Jésus. Ceci ne m'attriste pas ; j'aime cette solitude spirituelle, et, si misérable que je sois, je dois encore me dire : Je suis donc ici le seul qui connaisse un peu le Cœur de Notre-Seigneur, et qui porte dans l'âme un peu de sa richesse, par cela même que je suis prêtre, que j'ai dit la messe ce matin, que je suis ici pour appeler les hommes à Notre-Seigneur, et que je prêche sa Rédemption. Mais

qu'est-ce qu'un homme planté là au milieu d'un pays extrêmement païen ?

Il faut avoir passé par cette position, pour sentir combien on est faible et mince. Et pourtant, si on porte en soi, par la foi, par la grâce, par la messe, par la puissance surnaturelle du sacerdoce, toute la force de l'Église, qui est celle de Dieu, — *Virtus Dei in salutem omni credenti*, — est-ce qu'on ne porte pas aussi en soi toute l'espérance de l'Église pour ce même pays, et n'a-t-on pas soi-même le droit d'espérer qu'on y sera l'instrument de quelques miracles intérieurs de la grâce dans les âmes, et d'une petite extension du royaume de Dieu ?

Tout appartient au démon dans le pays d'alentour ; on ne voit pas une maison où il n'ait ses superstitions ; on aperçoit, de ci, de là, dans la campagne, aux embranchements des chemins, de grossières niches en pierre, élevées au dieu ou démon du lieu. Je me dis en passant : Je suis pétri de défauts, froid comme glace en piété, faisant mal tout ce que je fais, plein de retours vers moi-même et vers les choses terrestres ; cependant, malgré cela, je suis encore le dépositaire des richesses de Notre-Seigneur, je les promène par ces chemins, et le démon que voici dans toutes ces petites niches, surtout dans tous ces cœurs, doit se dire, en me voyant passer : Que me veut celui-ci ? Que vient-il troubler ma tranquillité par ici ? — Cette pensée ne donne pas d'orgueil, au contraire ; par le contraste que l'on sent entre ce qu'on est par vocation et ce qu'on est par état intérieur, on est choqué de soi-même, on voudrait être meilleur, pour être à la hauteur de sa dignité et faire plus de bien. Car il y a le bien qu'on fait *ex opere operato*, et, malgré ses défauts, et il y a le bien qu'on pourrait faire *ex opere operantis*, par ses mérites et ses vertus ; et celui-ci n'est pas indifférent.

J'en ai un peu compris de quel prix est pour nous la dévotion au Sacré-Cœur, que depuis six ou sept ans, chez mes petites Sœurs de Saint-Aubin, et je ne sais plus comment cela m'est venu. Cela m'est venu du reste plus encore depuis que j'ai quitté la France et que je me suis vu dans

cet isolement moral et même surnaturel où nous vivons tous en Chine, au milieu de cette atmosphère païenne et empestée. Le Cœur de Notre-Seigneur est la source où nous puisons pour nous et pour les âmes ; et j'espère que les prières et les mérites qu'on offre pour moi en France, avant de m'arriver, vont se tremper dans cette source et s'y enrichir de toute la richesse infinie du sang de Notre-Seigneur. Ce que je demande à tous les prêtres avec qui je suis en relation, c'est à vous surtout que je le demande ; et je ne puis pas être dans l'illusion, en croyant que les prières et les mérites qui seront le plus efficaces et auront le plus de fruit pour moi, ce sont les prières et les mérites qui s'adressent directement au Sacré-Cœur. C'est tout simple et évident avec les principes de foi.

J'ai reçu vos images ; elles me sont très précieuses. Dans chaque famille chrétienne, j'installe, à l'endroit le plus convenable du logis, une image du crucifix ; les chrétiens y tiennent beaucoup ; il leur semble que cette image les protège et écarte les maléfices et un tas de saletés que leur lance le démon. Ce n'est pas moi qui leur ôterai cette croyance ; elle est aussi naturelle que bienfaisante.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCVII

A son Frère

Pan-La, 30 juin 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

... Le gouvernement suit une tactique qui consiste à placer sur les sièges épiscopaux, principalement sur les plus importants, des évêques peu capables de faire une grande opposition à ses projets, ou peu portés à la lutte par carac-

tière. Une chose est certaine, c'est que, directement ou indirectement, le bien de l'Église sortira de cette tactique même... Tu es de ceux qui sont trop petits pour être atteints par le mouvement de déplacements et de promotions qu'occasionne un changement d'administration ; réjouis-toi et fais de plus en plus ton devoir, soigne ton âme et ta paroisse. Le mal que tu te donnes pour tes enfants n'est pas perdu ; le fruit s'en retrouvera, je ne te le dirai jamais assez.

Tu me dis quelquefois : « Nos campagnes sont plus perdues que tu ne crois. » — Non, pas plus perdues que je ne crois ; car je suis, depuis longtemps, de ceux qui croient le mal plus avancé et plus profond dans le peuple ; et tu te souviens que j'ai dit souvent : « Pour refaire, en France, un peuple chrétien, il faut un siècle, peut-être deux siècles ! » J'ai toujours été très étonné que des prêtres de bon sens, ayant de longues années de ministère, disent : « Avec dix ans d'un bon gouvernement, on réparera tout cela. » Je répondrai toujours : « Dix ans ne sont rien du tout, et un bon gouvernement est le plus petit des moyens nécessaires pour réparer tout cela. » Mais qui s'avise de croire que pour refaire la France, il faut refaire son clergé ?

Pousse et fortifie ton élève, et ne le mets au Séminaire que le plus tard possible ; car plus un enfant est longtemps au Séminaire, plus il a de chances de ne pas persévérer jusqu'au bout, soit qu'il se décourage, soit qu'il se perde en route...

Tu as eu le bonheur d'apporter du Séminaire le goût des études sérieuses ; c'est ta préservation et la garantie de ton bonheur. A tout prix il faut garder et entretenir ce goût ; c'est un trésor précieux, surtout par le temps qui court, où le prêtre goûte si peu de joies dans le ministère...

Je lis en ce moment les *Études philosophiques sur le Christianisme*, de M. Nicolas. Cet ouvrage est trop important pour qu'il ne soit pas utile de t'en dire un mot. Je viens de terminer, dans la première partie, l'exposé des preuves philosophiques du christianisme ; c'est un trésor d'excellentes

choses, soit comme idées, soit comme citations. Toutefois, il faut se défier de la marche de M. Nicolas ; on sent, dans cette première partie, l'atteinte sensible d'un vice qu'il combat lui-même chez les apologistes modernes du christianisme, le naturalisme et le semi-rationalisme. Il ne fait pas positivement, du christianisme et des dogmes, une conclusion de la philosophie rationnelle, ce qui serait hérétique ; mais on sent partout, chez lui, une petite odeur de ce système. La ligne de démarcation, si nettement tracée en théologie entre la raison et la foi, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, est un peu effacée chez lui. C'est d'ailleurs dans ce sens que Rohrbacher a jugé l'œuvre de Nicolas. Ce défaut ne me semble pas exister dans les quatre volumes du même écrivain sur la *Vierge Marie* ; ce dernier ouvrage, il est vrai, a été composé plus tard, quand l'auteur eut développé et fortifié ses études.

Hin-Y-Fou, 6 juillet. — Revénu ici en toute hâte, pour régler des affaires contentieuses, je trouve ma maison dévalisée par les voleurs ; linge, vêtements, sapèques, tout a été enlevé. Il ne me reste de vêtements que ceux que l'on porte en voyage ; je n'étais pas riche, et me voilà dépouillé. Heureusement, mon fusil et ma caisse de la Sainte-Enfance étaient en lieu sûr...

Je ne suis pas *libéral*, tant s'en faut, et je me crois dans l'orthodoxie d'idées la plus irréprochable — bien que certains prêtres, et non des moindres, accusent volontiers de libéralisme quiconque ne pense pas comme eux. Mais, à deux points de vue, l'attitude d'un grand nombre d'évêques français, dans la querelle de l'enseignement supérieur, m'a fait mal au cœur. Les uns, et Mgr Freppel est au premier rang, m'ont paru batailler en laïques. Mgr Freppel combat l'Université, et il fait bien ; mais il a gardé un genre qui semble universitaire. Il est un des plus ardents suscitateurs de manifestations ; et les manifestations, si elles me plaisent, quand elles jaillissent spontanément, parce qu'elles sont alors l'expression de ce qui est dans les âmes, me déplaisent, quand elles sont organisées, préméditées ; car alors c'est du

bruit mesquin et indigne de l'Église... L'Université catholique d'Angers me semble organisée surtout pour les laïques et les études laïques ; c'est l'organisation à rebours de la réforme sociale, car elle prétend commencer par les laïques. Ce défaut me semble du reste s'étendre, à diverses doses, à toutes nos Universités catholiques... Mgr Pie, au contraire, est un des rares qui aient bien compris ce qu'il fallait faire, et qui ne soient pas tombés dans ce premier défaut, ni dans le second que voici :

Dans toute la controverse, les évêques, en général, ont usé de pauvres arguments, et donné à l'Église une triste attitude de suppliante, de concessionnaire, de société particulière, qui revendique, non pas le droit souverain de Jésus-Christ sur le peuple chrétien, mais une place à côté de tout le monde, en vertu du droit commun, comme toute autre et pas plus que toute autre boutique d'enseignement, jurant ses grands dieux qu'elle sera enchantée de vivre en paix avec l'Université d'État, qui est par essence et sera toujours la *cité du démon* , opposée à la cité de Dieu, et à laquelle, par conséquent, l'Église ne doit que la guerre ; car le fait même d'être une Université d'État est un renversement des droits de Dieu. — Ce sont là les idées qu'il faut défendre et répandre autour de soi, dût-on se faire maudire. Peu d'esprits, même dans le clergé, ont aujourd'hui une idée juste de la situation que doit prendre l'Église et qui lui appartient, de par Jésus-Christ, dans une société chrétienne...

Depuis longtemps je connais ce malheureux G*** qui s'acharne après la soutane ; c'est un de ces hommes riches et grossiers dont la haine pour l'Église est une preuve de sa divinité, et chez qui la corruption de la vie explique d'une manière frappante l'impiété. Ces gens-là ne savent rien, et n'ont d'autre raison de poursuivre la religion que leur propre déshonnêteté. La haine de ces gens-là est une grâce de Dieu... Sois grand de sentiment, de cœur, de vertu, de langage, d'attitude, et tu trouveras toujours ces gens-là petits devant toi...

Si discret que soit l'*Univers*, et si exagérés que soient les

journaux lancés et mondains qui rendent compte des discours du P. Didon, il est clair que voilà encore un dévoyé ; il entreprend de se rendre célèbre et va faire du mal. Ces prédications fantaisistes, tapageuses, libérales, politico-débrillées, artificielles et mondaines, me provoquent le vomissement. Soyons donc humbles, mon Dieu ! Soyons donc des prêcheurs ; prêchons donc Notre-Seigneur et sa doctrine...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCVIII

A M. l'abbé Boulenger

" Tse-Hen-Tchéou, 30 juin 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Votre récit d'une bénédiction d'orgue au *Séminaire français*, m'a donné une demi-heure d'une de ces nostalgies qui me saisissent par moments à la gorge. Il faut si peu de chose !... Dernièrement, en voyage, j'aperçois de loin un petit groupe de chaumières, entourées et entremêlées d'arbres, disposées un peu à la manière d'un hameau de France. Une nostalgie m'empoigne ! Ouiche ! tout ça c'est du chinois, et et je suis bien au fond de la Chine. L'orgue du *Séminaire français* ne sifflera pas pour moi, et n'en sifflera ni plus ni moins bien. Je me félicite d'avoir laissé tout cela. Le sacrifice des belles choses musicales qu'on entend en France est, par moments, très amer pour moi, et il faut, pour se réjouir d'avoir laissé cela et bien d'autres choses, tout un raisonnement dont le dernier point et la raison la plus éloquente est presque toujours celle-ci : « Après tout, puisqu'il faut mourir ! »

Le P. Gourdin éprouve le même sentiment ; il ne manque jamais de me dire plusieurs fois, dans chacune de ses lettres :

« On finira toujours bien par attraper la fin... On viendra bien à bout tout de même de mourir ! » — Il faut être missionnaire pour comprendre que la vie est une prison, et qu'on n'en sort que par cette porte-là. Drôle de chose que le cœur de l'homme, je ne le dirai jamais tout mon soûl !

Je remercie les bonnes dames de Ribécourt et suis touché de leur bon cœur. Quand je développerai le paquet que vous m'envoyez, je me dirai, en retrouvant les objets que vous énumérez : « Voici qui vient de Madame une telle, et ceci de Madame une telle. » Je sais le sentiment qu'éprouve une dame en sacrifiant un objet, robe ou étoffe qu'elle conservait souvent comme une relique. Eh bien ! ces dames comprendront qu'une bénédiction spéciale est attachée à ce petit sacrifice délicat. Cela me rappelle un fait de ma première enfance, que j'avais alors bien peu remarqué, moi égoïste. Je devais avoir six ans, mon frère aîné huit ans. Ma pauvre maman avait une robe de lendemain de mariage, à fond blanc, à ramages de couleur, avec manches à gigot. Je vois encore le coin de l'armoire où cette robe reposait. La maman, qui ne la mettait plus, l'en tirait souvent et disait : « Ma pauvre robe ! » Je me souviens qu'elle hésita longtemps ; mais enfin, la robe fut démolie et nous fit des blouses que nous mettions, et même que nous déchirions sans aucune émotion, je vous assure. Je ne comprenais pas alors, mais je comprends aujourd'hui. — Que ces dames ne disent pas : « Ma pauvre robe, que je gardais comme une relique et que j'ai envoyée là-bas, servir à je ne sais qui et à je ne sais quoi ! Sauront-ils comme je la conservais précieusement ? » — Oui, je le saurai, et je transformerai cela en ornements pour mes pauvres autels, *ad majorem Dei gloriam...*

Depuis la retraite pastorale, j'ai dû batailler de mille manières. D'abord à Hin-Y-Fou où, à mon retour, je trouvais mes chrétiens en chicane, à la grande joie des païens. J'ai dû gronder, tempêter, donner tort et raison aux uns et aux autres, exhorter, pour obtenir enfin une paix mal assise et temporaire. Oh ! les pauvres Chinois, mesquins, orgueil-

leux, égoïstes, avarés ! Que tirerait-on jamais de cette race, si elle était abandonnée à un sacerdoce indigène ? Quelle belle cuisine cela ferait en peu d'années ! Le retour au paganisme serait, pour ainsi dire, instantané, et l'état dans lequel ce pays retomberait serait pire que le premier.

Autres soucis. La persécution a sévi l'an dernier à Pou-Gan-Tchéou, à l'extrémité de mon district ; des néophytes ont été emprisonnés, la chrétienté est ruinée, l'animosité des païens considérable. Malheureusement, impossible de me présenter à cause du danger. Avec l'aide de Monseigneur, je poursuis le procès des persécuteurs devant les mandarins supérieurs. Ceux-ci, assez bien disposés, envoient un mandarin pour faire une enquête ; de mon côté, j'expédie un catéchiste pour relever le courage des chrétiens et les obliger à soutenir leur accusation, au lieu de la laisser tomber, crainte de représailles. Mais, ô pays, ô mœurs, ô platitude du caractère ! les païens vont offrir des sapèques au mandarin délégué, afin d'obtenir son silence : premier danger ! Les chrétiens embrouilleront et aggraveront l'affaire, par leurs mensonges et leur rapacité : second danger ! Mon catéchiste, adroit et fidèle jusqu'ici, ne gâtera sans doute rien ; mais je crains pour sa conscience la tentation de l'argent : troisième danger ! Les choses réglées et consenties, on lambinera, afin d'éluder les conditions acceptées : quatrième danger ! — Encore une fois, quel pays, et combien de têtes ne faudrait-il pas au missionnaire, pour suffire à toutes choses !

Le catéchiste parti avec mes instructions, je me dis : Allons ! ceci est confié à la Providence ! Et je vais, de ce pas, visiter mes chrétiens de Tse-Hen-Tchéou. Il doit y avoir là des baptêmes à faire, des *adorateurs* à recevoir. Le mandarin de l'endroit est un mauvais sire et ronge son frein de ne pouvoir me chasser, me tuer, et anéantir mes chrétiens. Déjà, en 1879, il a voulu les amener à l'apostasie ; plusieurs ont été battus ; l'un d'eux a été condamné à plonger deux fois la main dans l'huile bouillante, et il est resté estropié.

Me voici donc à Pan-La, au milieu de ces pauvres

éprouvés. Quelle joie de les trouver en bon état et assez courageux !

Pan-La est à une heure de la ville de Tse-Hen-Tchéou. Or, un gremlin du lieu me voit arriver ; il court s'entendre avec le mandarin de la ville, et le lendemain, à la pointe du jour, une troupe de satellites du prétoire — les premiers et les pires volcurs du pays, gens tarés et perdus de vices, la rapacité et la méchanceté mêmes — arrivent dans la maison où je suis, enchaînent, en ma présence, les deux principaux chrétiens du lieu, et se mettent en devoir de les conduire en prison. Je m'interpose ; les gremlins n'osent pas m'insulter : « C'est par ordre du mandarin, père et mère du peuple, me disent-ils ; c'est pour une affaire civile et non pour la religion, et il y a procès. » On va prendre, du même coup, les deux principaux chrétiens d'une station voisine ; on mène ces quatre hommes en prison, non sans les battre et les mettre à la question, pour leur tirer de l'argent. Ils sont en prison depuis quatre jours, sous les coups des satellites, qui veulent de l'argent et toujours de l'argent. A mes chrétiens je fais dire de ne rien donner, et au mandarin : « S'ils ont fait du mal, juge et condamne ; mais tant que tu n'auras pas jugé, on ne donnera pas une sapèque ; et quand tu auras jugé, j'en appellerai plus haut. » — Pour le moment, je fais des démarches pour porter l'affaire au tribunal du mandarin de Hin-Y-Fou, qui est juste et bienveillant pour moi.

L'effroi est parmi les chrétiens du Tse-Hen. Je les rassure de mon mieux, et j'espère délivrer mes hommes ; mais que de démarches et d'inquiétudes ! Personnellement, je ne cours aucun danger ; généralement on n'ose pas s'attaquer au missionnaire directement. Tant que les traités avec la France auront force de loi, notre situation légale est telle que le gouvernement nous doit protection efficace. Nous n'avons personnellement à craindre que des coups de main, comme l'attaque d'une population ameutée et de gremlins isolés, ou encore la fureur d'un mandarin qui oublierait les entraves de la loi et agirait à l'improviste. Mais on se venge sur nos chrétiens ; encore, ne pouvant les molester directement pour

cause de religion, les gredins trouvent-ils des détours et des moyens qui ont une apparence légale. Le mandarin de Tse-Hen a tout fait en dessous mains, depuis deux ans, pour empêcher la foi de prendre sur son territoire, et m'a joué pas mal de mauvais tours. Ne pouvant ni s'attaquer à moi, ni attaquer les chrétiens comme chrétiens, il prend un détour très usité parmi les gredins de son espèce. Dans chaque localité où il y a une chrétienté, il trouve aux environs quelque païen audacieux et taré qui cherche une chicane aux chrétiens pour des terres ou des intérêts matériels quelconques, et les accuse en justice devant lui. Naturellement le mandarin donne raison à son compère et encouragement à faire, sous ce prétexte, toutes les misères possibles aux chrétiens pour les terroriser. J'en suis là ! Qu'on a de mal à gagner sa pauvre vie, Seigneur ! C'est à donner sa démission, quoi !...

Comme notre ami est devenu Jésuite, c'est-à-dire réservé, prudent, discret, correct, pas un mot qui dépasse l'alignement, là ! Tout y est, et rien n'y est de trop ; c'est irréprochable ! Avec moi, il sort un tant soit peu de son fromage, et m'appelle encore « Vieux ! » Ça m'étonne quasiment. Pas de danger qu'il dise une petite *blague*, et un petit gros mot, gros comme rien du tout. Moi, je continue de lui en dire, pour entrelarder les choses sérieux. Il doit être rudement scandalisé, à moins que, tout en devenant Jésuite, il n'ait gardé dans quelque arrière-tiroir de son armoire intellectuelle, un petit restant de la nature mortelle et de notre fragile humanité. Ah ! nom d'un cœur ! Tout ce qui est de la misère et de la mortalité humaine, moi, je l'ai bien gardé ; et, comme dit je ne sais plus quel vieux radoteur de l'antiquité : *Nihil humani a me alienum puto*. La prochaine fois que j'écrirai à mon Jésuite, il faudra que j'essaye quelque petit gros mot, là ! pour voir un peu !...

Il y a longtemps que je crois à la profondeur du mal en France ; je le regarderais même comme définitif et irréparable, si je ne voyais dans l'Eglise que des forces humaines, ou même si la France n'avait dans le monde qu'une destinée ordinaire. Voyez donc, même ceux qui sont chrétiens, com-

bien peu ils sont chrétiens, comme leur foi est faible, superficielle, mêlée d'une foule d'alliages malsains ! Même quand la foi est solide dans un individu, combien elle l'est peu dans sa famille, et à quoi il tient que ses enfants ne soient des impies ! Ce qui est effrayant, ce ne sont pas encore les mœurs, c'est la disparition de la foi, surtout dans la vie sociale. C'est pour cela que je dis toujours : Supposé tous les obstacles enlevés, supposé toutes les conditions matérielles favorables, supposé un gouvernement animé d'excellentes intentions, muni des meilleurs principes et assuré de vivre longtemps en paix, que de temps il faudra encore pour refaire une nation chrétienne ! car pour cela tout est à refaire — *Mundum imbuere Evangelio*. Cependant, il y a moins à faire qu'en Chine ; plus je vois les choses, plus je sens l'immensité de ce travail, et l'absurdité de notre entreprise, humainement parlant. Ce sentiment est du reste chez moi fort tranquille, et ne me décourage pas du tout. J'ai ici ma besogne bien déterminée, et je la verrai avancer d'année en année, avec la joie de penser que j'avance d'autant l'œuvre générale, et que j'étends, pour ma petite part de terrain, le royaume de Dieu. Les difficultés sont innombrables, mais on fait quelque chose.

Hier, un chrétien d'ici, dont le père vient précisément d'être emprisonné, vient me demander le baptême ; il a trente ans, a bien pris la foi, sait sa doctrine, et n'a rien contre lui. Je me proposais de le baptiser, ainsi que son père et son frère, mais ce qui vient d'arriver me fait hésiter. « Tu comprends, lui dis-je, voici des affaires ennuyeuses ; ceci vous trouble l'esprit, j'ai peur que ces vexations ne vous découragent et que vous n'abandonniez la religion. — Que le Père n'ait pas peur, me répondit-il ; j'ai la foi et je comprends que la première chose nécessaire est de sauver son âme. Que nous perdions notre petit patrimoine, qu'on nous chasse et qu'on nous tue, nous n'apostasierons pas. »

2 juillet. — J'apprends que le mandarin, pour ne pas endosser la responsabilité de mon affaire et des accusations que j'ai lancées contre lui, envoie mes quatre chrétiens au mandarin de Tchen-Fong-Tchéou, son supérieur immédiat,

et le charge du procès. Cette détermination me rassure un peu... Je suis abasourdi et abruti par les interminables négociations de cette affaire. — Preuve que je n'étais pas appelé à me faire moine, c'est que le regret de ne m'être pas fait moine me vient toujours dans ces moments de tracas, par le souvenir de leur tranquillité et de leur liberté de ces soucis : triste signe de vocation ! C'est égal, un Bénédictin, un Trappiste, un Capucin, un Jésuite, c'est joliment tranquille !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCIX

A son Frère

Tché-Long, 6 août 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

Le pays d'où je t'écris est très chaud, à cette époque de l'année ; je ne cesse guère de suer et d'avoir soif ; encore faut-il souvent faire de longues courses, par des chemins atroces, taillés dans le rocher, sous un soleil de feu. Malgré tout je me porte bien, mais si la sueur débarrasse le sang, elle n'augmente pas les forces !... Je suis ici dans un gros village qui s'est converti tout entier ; trente familles, d'un coup de filet, se sont faites chrétiennes, et j'espère beaucoup pour les environs. Je reçois aussi de bonnes nouvelles du Tse-Hen ; les affaires contentieuses de mes néophytes se débrouillent peu à peu, les quatre chrétiens emprisonnés injustement ont été relâchés ; j'attends, mais sans trop d'espoir, la punition de leurs persécuteurs. Les tracas ne m'ont pas été épargnés depuis trois mois, mais ceci est l'héritage du missionnaire. Par moments, je suis accablé, plus encore par l'inquiétude que par les marches et contre-marches multipliées.

Les pauvres chrétiens de Tché-Long me font fête de leur

mieux, et me régalent d'œufs de canards. Le grand supplice, c'est de mourir de soif et de cuire dans son jus, car le soleil darde d'aplomb sur mon étroite cabane de roseaux, et la transforme en étuve. J'envie souvent vos presbytères de village, si frais et si agréables ; mais le reste de votre position n'est guère à envier par le temps qui court, et je me demande quelles nouvelles m'arriveront bientôt de France...

Songez à l'importance de l'étude sacrée à tous les points de vue ; ne la négligez pas. Tous les conseils que je t'ai donnés à ce sujet conservent leur valeur ; j'ajoute que si tu as échappé jusqu'ici à cette vulgarité de pensées, de sentiments et de vie qui empoignent la très grande majorité des jeunes prêtres, tu n'y échapperas pas longtemps, si tu abandonnes ces études. Suis donc fidèlement et énergiquement ton plan. Quelle triste chose, pour un prêtre, de se laisser absorber par les cancans et la vulgarité qui l'aplatissent peu à peu et stérilisent sa vie sacerdotale ! Est-ce la peine de faire des quinze ans d'études, pour redevenir vulgaire de pensées, d'esprit et de conversation, comme le redeviennent les trois quarts des curés, faute de cultiver leur petite instruction, et surtout cette partie supérieure de leur éducation qui est la science théologique ?.. Tel curé, d'un seul regard et par sa seule attitude, calme et sévère, répond à tout, apaise tout, confond les bavardages, ôte à ses ennemis même l'envie de parler. Tel autre, sans le vouloir, fait tout le contraire. Il faut avoir de la grandeur dans l'âme, pour en avoir sur le visage et dans l'attitude...

C'est maintenant que j'envie le sort de ceux qui ont des livres sous la main. Cependant, je ne suis pas trop réduit à la misère sous ce rapport, puisque j'ai emporté en Chine un choix d'ouvrages. En visite de chrétientés, je traîne toujours avec moi trois ou quatre petits livres, surtout quelque exemplaire de la collection Hurter. Je lis en ce moment son sixième volume, un des plus riches et des plus précieux. — Ce sont ces livres des *Pères* qui ont fait la méthode catholique ; et vous autres curés de France, vous ne perdriez rien à les lire, même après les élucubrations de vos *Semaines reli-*

gieuses, de vos *Revue*s libérales ou de vos journaux rationalistes et mondains. Un prêtre qui, ayant d'abord acquis un peu de sens théologique, serait assidu à lire ces opuscules des Pères, quelque médiocre fût-il d'ailleurs de talents naturels, y trouverait un profit considérable pour son intelligence, sa prédication, sa vie intérieure, pour la consolation et le repos personnel de son âme dans les convictions de sa foi, pour la lutte contre les tentations du dehors et du dedans, enfin pour occuper heureusement et égayer un peu sa vie. Car la plupart des prêtres qui tombent ou qui, sans aller jusqu'au scandale, perdent leur piété et leur feu sacré, n'en viennent à ce point que par le découragement, le chagrin, l'ennui et le dégoût...

Quelle vie, pour un prêtre encore jeune et capable de vivre 70 ou 80 ans, et qui, ayant à porter d'ailleurs tous les sacrifices que suppose une vie sacerdotale simplement régulière, n'a pour s'aider, et se fortifier à porter ce fardeau, aucun goût sérieux, aucune des ressources qui nous sont données précisément pour cela par l'éducation théologique ! Soyez plutôt *vacher*, si c'est votre métier !...

En mission, le découragement est facile, mais plusieurs dangers nous sont épargnés. La besogne commande, et il faut courir, même si on n'en avait pas le goût. Les fatigues matérielles sont très grandes ; cela occupe, distrait et fait avaler le chagrin. Impossible d'aller perdre son temps avec les confrères, qui sont trop loin. D'autre part, les convenances chinoises nous interdisent toute autre fréquentation que celle du ministère ; ainsi, même chez les chrétiens, le missionnaire mange seul, servi par le maître de la maison, debout et silencieux à ses côtés. Il n'en saurait être autrement, et en ceci le goût s'accorde avec les convenances, car ni moi ni aucun missionnaire n'avons jamais senti le désir de manger avec un Chinois. La société et la conversation de ces pauvres gens, même les plus intelligents, sont du reste pour nous, Européens, aussi peu attrayantes qu'il est possible de l'imaginer. On ne s'ennuie pourtant jamais au milieu d'eux, parce qu'on a sa besogne, et qu'il est toujours facile de se ménager un

petit coin, entouré de chrétiens qui étudient la doctrine et les prières, et où soi-même on est, au milieu du bruit, parfaitement solitaire.

C'est ainsi que me voici dans ce village nouvellement converti. On m'installe dans la plus belle maison du pays, grande baraque carrée, sans division de chambres, sale et toute tapissée de toiles d'araignées. Parents, enfants, bœuf, cochons, chiens, poules, canards, tout le monde vit pêle-mêle. Un coin de la baraque m'est abandonné ; je le fais balayer copieusement, et on l'isole à l'aide de roseaux, de bâtons et de planches. Une fois installé, j'appelle qui je veux voir, je sors pour dire la messe, catéchiser. Puis, laissant mes chrétiens étudier la doctrine dans le grand appartement, sous la direction d'un catéchiste, je me retire dans mon coin, où leurs voix qui hurlent le catéchisme ne sont guère une distraction pour moi et ne m'empêchent pas de lire, d'écrire, de penser. De temps en temps, le catéchiste vient me poser telle question, me demander tel ordre, me donner tel renseignement ; un chrétien m'apporte deux ou trois mauvaises poires, quelques pêches assez bonnes ; je lui dis un mot et il retourne étudier ou travailler son champ. Un autre vient me conter telle affaire qu'on lui suscite, me prévenir que tel païen pense à se convertir ou que tel chrétien manque à ses devoirs. Je réponds, je fais venir, j'inscris, je gronde et me remets à ma petite table. Telle est la vie quotidienne. Si la chrétienté est importante, je reste huit jours ; puis je ramasse mes effets et vais recommencer plus loin.

Ces pauvres gens sont extrêmement simples, et la foi entre bien facilement et comme naturellement dans leur âme. Les religions du pays sont si stupides et si visiblement fausses ! Le grand danger n'est pas que la foi ne leur vienne pas ; c'est qu'étant très matérialisés et attachés à la terre, ils ne négligent leurs devoirs de chrétiens, dont la nécessité ne s'impose pas quotidiennement et visiblement, comme celle de cultiver la terre et de gagner sa vie. Encore, ce danger n'est-il grand que pour ceux qui ne sont pas baptisés ; les autres sont très généralement fidèles, et on les éprouve assez

longuement pour obtenir ce résultat. Dans la région où me voici, j'ai fixé l'épreuve préparatoire au baptême à deux ans, du moins pour les plus instruits. — Plût à Dieu que, dans vos paroisses, vous eussiez autorité sur vos fidèles comme nous sur nos chrétiens ! Mais il s'en faut de beaucoup, et votre situation, que je connais un peu, est, au point de vue moral du moins, bien plus triste que la nôtre, si dure au point de vue matériel.

Je suis certainement un des missionnaires du Kouy-Tchéou les plus chargés, sinon le plus chargé de fatigues, à cause des distances et des montagnes. Je ne m'en plains pas, au contraire ; je voudrais seulement réussir à installer la foi, dans quelques-unes des parties de mon district, surtout au nord-ouest... Il est évident pour moi que jamais il n'y a eu de chrétiens dans cette région ; j'ai l'honneur et la joie d'y apporter, pour la première fois, le christianisme ; bien que, sur le territoire de Hin-Y-Fou même, il y ait eu des chrétiens depuis 1810, surtout depuis 1845, les missionnaires ne s'étaient pas enfoncés plus avant vers le Kouang-Si, faute de temps et d'occasion favorable...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCX

A son Frère

Tché-Chou, 28 août 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

Je viens de lire le décret d'expulsion des Jésuites. Que d'iniquités ! Heureusement, le mouvement révolutionnaire s'accélère visiblement, et le point où en sont arrivés les ennemis de la France chrétienne, est celui où la pente de la montagne devient abrupte et où il faut sauter au fond, quoi qu'on

fasse pour aller lentement. — L'histoire de ces dix ans de politique, quand elle sera un peu enfoncée dans le passé, sera bien instructive pour prouver que l'équilibre fondé sur le libéralisme est l'équilibre instable, et que, partant du libéralisme, il faut, si l'on vit assez longtemps pour récolter ce qu'on a semé, aboutir au radicalisme.

Instruis-toi ; ne te borne pas à déclamer en l'air, comme tant de prêtres, contre la Révolution. Je vois le Surnaturel dans les événements ; sa puissance éclate au moins autant par le mal qui se produit là où on le chasse, que par le bien qui germe là où il est. N'oublie pas nos bons livres de théologie ; si vieux soient-ils, ils renferment l'explication des choses présentes. Mais il faut savoir comprendre cette explication que donne la théologie, de l'homme, de l'homme intérieur, de la société, de l'histoire, du mal, du bien, de tout, et qu'elle cache à ceux qui ne voient que les superficies...

Depuis trois mois je n'ai vu un confrère, ni entendu de parole française que les mots que je crie aux Chinois, quand ils me font bisquer, ce qui n'est guère rare. Je suis ici dans un pays chaud, montagneux. La persécution contre mes chrétiens, sourde et déguisée d'abord, continue aujourd'hui plus audacieuse que jamais. On les accuse devant les mandarins, on les emprisonne injustement, on les bat et on les met au carcan sous les prétextes les plus absurdes. Sans doute le mandarin n'en peut venir contre eux à des mesures graves ; mais, payé par les païens dont il est le complice, il est fort aise de les vexer lui-même quelque peu, en bon païen qu'il est.

Ma principale crainte était de voir mes néophytes se décourager et apostasier, car ils ne sont encore que catéchumènes et peu solides dans la foi. Heureusement, ils tiennent bon et promettent de persévérer. Six de ces pauvres gens, emprisonnés à Tchen-Fong-Tchéou, faisaient leurs prières à haute voix dans leur cachot ; un satellite du prétoire voulut les faire taire, ils ont recommencé de plus belle et on les a laissés tranquilles, car empêcher un acte religieux est, en Chine, un délit civil passible des tribunaux. Les soldats du

prétoire disaient entre eux : « Ces chrétiens, il paraît qu'ils sont ainsi partout ; impossible d'arrêter leurs prières ! »

Autre trait qui date de trois jours. Un chrétien de Sin-Tchen vient me voir et me parle d'une maison païenne où il a couché sur sa route : « J'arrive et m'assieds ; personne ne sait que je suis chrétien, et je ne fais rien qui le manifeste. Cependant, au bout d'un quart d'heure, le maître de la maison, qui me regardait attentivement, m'aborde : Frère aîné, est-ce que tu n'es pas un chrétien ? — Tiens ! lui dis-je, il passe tant de monde ici, il n'y a pas un chrétien sur dix mille ; à quoi reconnais-tu que je suis chrétien ? — Je ne sais pas, réplique-t-il ; mais vous autres, chrétiens, ça se voit sur votre figure et dans vos manières. Il y a des paroles que nous disons tous et que vous ne dites pas ; vous ne regardez pas inconsidérément et insolemment ; vous avez un air posé, il y a un je ne sais quoi dans vos yeux... » — C'est bien vrai ; on voit, dans les yeux des païens, le diable fourgonner son feu horrible ; le contraste entre le bon chrétien et le païen frappe l'œil de l'observateur.

Réponse, à quelques-unes de tes questions. Les *religions chinoises* sont très exactement décrites dans les livres du P. Huc sur l'*Empire chinois*, livres très estimés, très précis et très consciencieux. J'ajouterai un mot. Les religions chinoises, en elles-mêmes, sont absurdes et monstrueuses, sans doctrine articulée, déterminée et précise. Elles consistent en des rites dont personne ne peut donner l'origine, le sens et la raison. Ce qui domine, ce sont les pratiques qui ont pour but de délivrer les âmes des défunts des griffes du démon, ou d'apaiser, de conjurer, de chasser, de distraire le démon acharné contre les vivants. Je ne connais pas de pratique dont le but soit d'exprimer le respect ou l'amour d'un dieu quelconque ; tout prouve la crainte, l'horreur, et le sentiment de l'esclavage odieux.

Dans leurs adhérents, ces religions ne forment ni la conscience, ni l'intelligence ; ce n'est pas la foi, même naturelle, qu'elles obtiennent ; elles subsistent par routine, par formalisme, par crainte des démons surtout. Les mots par lesquels

Bossuet (1) explique le succès d'une religion aussi bête que l'antique idolâtrie, chez un peuple aussi éclairé que celui de Rome, et l'incroyable attachement de ce peuple pour cette idolâtrie, ces mots de Bossuet sont ici d'une vérité frappante. Je ne cesse de le dire : les preuves de la divinité du christianisme sont par toute la terre, et au moins autant là où n'est pas le christianisme que là où il est ; car là où il n'est pas, on voit ce que c'est que l'homme tel que l'a fait le péché (2).

La *morale*, en Chine, n'est pas plus enseignée par la religion que par la littérature et par les lois. La religion chinoise ne s'occupe guère de purifier et de perfectionner l'homme. — Les livres chinois font de la morale, et beaucoup, mais guère au nom de la religion. La morale est du reste fort peu précise, comme partout où n'est pas le christianisme, et livrée aux caprices et à la diversité des jugements. Certaines idées sont généralement admises et bonnes, comme le respect des parents, la fidélité des époux ; mais elles sont bien mêlées de faux ; surtout, la *conscience manque totalement*, et il y a multiplicité de crimes énormes, luxure, polygamie, etc., qui règnent fort paisiblement et ne sont nullement réputés actes coupables.

Au point de vue du *gouvernement* et des *rappports de l'autorité avec le peuple*, certains livres vantent beaucoup l'organisation chinoise. En effet, elle a du bon... sur le papier ! Il faut dire des mandarins ce que Tertullien disait des empereurs : leur position ne leur permet pas d'être chrétiens. D'aucuns ont une certaine honnêteté naturelle ; ils sont fort peu nombreux, mais pas absolument introuvables. A peu près tous sont d'une vénalité honteuse ; ce sont généralement les tyrans, les sangsues du peuple. Leur entourage surtout, leurs odieux satellites, sont ce qu'il y a de plus impudent, de plus vil, de plus taré au monde, les grands ennemis du chris-

1. *Discours sur l'Histoire universelle*, II^e Part, ch. XXVI, premier alinéa.

2. Cf. la lettre du P. Aubry à M. Gossart. *Œuv. comp.*, t. XII. Correspondance, t. II, 1876.

tianisme. Les riches sont despotes et tout-puissants ; ils mènent souvent les mandarins. Beaucoup de fortunes chinoises sont d'une injustice criante et impudente dans leur provenance. Les pauvres sont des bêtes de somme. Union entre le peuple et les mandarins : zéro ! — Crainte et despotisme, oui ; anarchie, non. Je ne m'explique pas encore bien la servilité toute passive et abrutie avec laquelle le peuple subit ce despotisme sans songer à regimber. Quand se produisent des rébellions, alors tout est saccagé, brûlé, tué ; ces rébellions sont plutôt des invasions de voleurs que des révoltes politiques. On ne fait pas de politique en Chine.

Les *lois* sont innombrables et souvent bonnes, justes et prudentes. Il ne leur manque que d'être exécutées. Les hommes valant moins que leurs idées, ces lois sont ordinairement violées avant tout par les mandarins. Mais elles prouvent encore, chez leurs auteurs, un sens moral, une connaissance de la loi naturelle.

Le *niveau intellectuel* est d'une platitude incroyable. Cette fameuse philosophie chinoise dont parlent les livres européens, est un tissu d'âneries, de grosses naïvetés bêtes. Pas un esprit élevé, distingué et large. Du reste, ce phénomène paraît tenir à l'infériorité de nature du Chinois ; car l'instruction que nous donnons à nos prêtres chinois, ne réussit jamais à faire d'eux des esprits élevés et distingués, des hommes de goût. J'ai vu trois ou quatre des prêtres chinois les plus instruits ; c'était pitoyable. Je suis convaincu que l'abaissement intellectuel tient à une infériorité de nature.

État des sciences : zéro ! Quelques routines ; les arts sont absurdes et monstrueux. L'industrie, habile et patiente, se refuse au progrès ; elle est plutôt machinale et routinière qu'intelligente. Les études consistent à connaître beaucoup de caractères ; car la langue écrite en contient 60 à 80 mille que personne ne sait en entier.

La *morale pratique* est triste et prouve que, même là où existe une connaissance théorique de la loi naturelle, si le christianisme, sel de la terre, ne vient pour préserver la triste chair humaine de la corruption, la pourriture va vite et va

loin. Ce n'est pas que le Chinois, pauvre de sang, ait de grandes passions et soit emporté dans le vice ; il commet le péché tranquillement, bassement, ignoblement, mais sans conscience ni remords que je sache ; il s'en cache peu et n'en rougit pas du tout. L'enfant se cache autant qu'il faut pour échapper au fouet ; mais ni lui, ni l'adulte ne craignent la honte, qui porte bien peu sur le vice. Le christianisme corrige beaucoup cela dans la pratique et l'ordre public ; mais on retrouve toujours ce fonds de bassesse dans la nature qui subsiste. Les soldats sont d'horribles pillards, lâches, livrés à tout vice, voleurs, audacieux, insolents.

Que de choses il y aurait à dire sur le *mariage* ! On tient à la fidélité matérielle de l'épouse ; l'homme est libre. L'amour conjugal est aussi inconnu ici qu'en France la langue chinoise. Un Chinois, marié depuis huit jours, cédera volontiers sa femme à un autre, moyennant finance. Les choses en sont à ce point que nous pourrions nous mettre sur le pied de dire à nos chrétiens : « Un tel épousera une telle ! » Cette manière d'agir soulèverait fort peu d'obstacles et de réclamations. Une foule de choses que la foi nous dit être des désordres, dans le mariage, sont le pain quotidien de tous les païens, et ne sont défendues qu'aux chrétiens ; c'est une révélation de leur dire : Ceci est défendu. — La femme d'ailleurs est très abaissée et servile ; pour une multitude d'affaires elle ne compte pas ; son consentement n'est pas requis au mariage ; on lui donne un mari malgré elle, à son insu et à prix d'argent. La vente des femmes se pratique couramment dans beaucoup de provinces.

On a beaucoup écrit sur l'infanticide en Chine ; il est assez commun en temps ordinaire ; il devient une règle dans les famines, les rébellions, etc. La vente des enfants se pratique dans beaucoup de provinces. Le meurtre d'un nouveau-né par ses parents est un acte de peu de conséquence ; et les parents, même chrétiens, se séparent de leurs enfants pour un an, pour dix ans, pour toute la vie, les yeux fort secs et sans façons. On dit à un élève de notre Séminaire : « Ta mère est morte, à propos ; prie pour son âme ! » Il répond :

« Ah ! » et priera s'il y pense ; cela n'interrompt ni son repas, ni ses jeux, ni sa leçon, ni son sommeil. — Les vrais *esclaves* n'existent pas ; mais les riches achètent volontiers certaines petites filles, pour servir leurs femmes et leurs enfants, et ces pauvres petites ne peuvent se délivrer. C'est là une ressource très exploitée par la polygamie.

L'ivrognerie est peu développée ; par contre la fumigation de l'opium règne partout et fait d'immenses ravages. Tous les autres vices règnent en Chine, surtout dans les villes, comme orties, ronces et plantes vénéneuses sur terres en friche, pour montrer ce que peut l'homme abandonné à la déchéance et au péché. Le mensonge, le vol et l'ingratitude surtout dominant.

Comme *qualités*, les Chinois possèdent celles qui exigent moins de générosité : patience, facilité de se contenir extérieurement dans ses haines et ses colères, de dissimuler ses projets, de garder un secret qui touche l'intérêt. Est-ce vertu ou vice ? je l'ignore ; toujours est-il que tout cela se produit sous une forme très hideuse. Ici comme partout, le Chinois a un pied de chaque côté de la ligne qui sépare le vice de la vertu. Le Chinois ne s'émeut pas de l'injuré, et ne rougit nullement de certains reproches ; *il n'est pas fier !* — Habile au commerce, prudent et audacieux dans toutes les entreprises d'argent, il affronte la mort pour 50 sapèques, de même que le mauvais chrétien, à la mort, affronte l'enfer pour 50 sapèques aussi, plutôt que de restituer. Chez lui, le don de la parole est poussé à un degré de facilité étonnant. Nos catéchistes, gens du peuple et sans instruction, peuvent parler des heures entières sans préparation, sans hésitation ; ils sont capables surtout de parler sans rien dire, et de parfaitement embrouiller toute question. Si la parole joue un si grand rôle partout dans les choses humaines, la Chine est loin de faire exception. — L'abêtissement du caractère est complet ; je me demande si cela tient à un état accidentel remédiable ou à un vice organique que le christianisme diminuera et ne guérira pas, parce que c'est *l'infériorité de la nature* ; j'incline pour ce dernier avis.

Les provinces éloignées des grands centres peuvent-elles donner une idée générale de la Chine? — Pour certaines choses, oui; par exemple pour l'organisation civile, ses défauts et ses qualités, pour la religion, l'instruction, la morale théorique et, en général, pour toutes les choses dont je viens de parler. Pour beaucoup d'autres, non; par exemple pour les mœurs pratiques, l'industrie, etc.

N'y a-t-il pas, dans les grands centres, un état plus florissant, moins arriéré, à bien des points de vue? — Oui. Mais comme c'est une civilisation à rebours et contre nature, les grands centres et les provinces riches sont bien plus inabordable au christianisme; de même, dans les provinces pauvres, les villes sont bien plus rebelles à la foi que les campagnes. Il règne, dans les centres populeux et florissants, une effervescence de vices, surtout de fraudes, de tromperies, de vols, de maléfices; un vagabondage effronté, une affluence de gredins tarés, sans feu ni lieu, sans autre industrie que le vol; une prédominance de la superstition et d'une foule de métiers infâmes qui sont peut-être l'orgueil de ces villes, mais qui font dresser les cheveux.

Yun-Nan, Kouy-Tchéou, Kouang-Si, sont des provinces réputées pauvres, arriérées, très à l'écart de la civilisation chinoise; c'est une grande raison de les croire plus accessibles au christianisme; elles sont aussi les moins antipathiques à l'homme d'Europe, qui est la bête noire du Chinois, et aux usages de l'Europe, que le Chinois méprise fort, tout en goûtant beaucoup le peu de produits de notre industrie qui arrivent jusqu'à lui.

Les protestants ont organisé, il y a quelques mois, un synode à Shang-Haï, pour préparer un plan d'évangélisation des provinces centrales par le protestantisme. C'est sans doute pour les raisons précédentes qu'ils ont jeté leur dévolu sur le Kouy-Tchéou, et sont venus se fixer à la Capitale de cette province, comme point de départ de leur entreprise. Ils n'y feront rien, et ils nous accusent d'entraver leur action; mais ce n'est pas vrai, du moins dans le sens qu'ils pensent.

Je lisais récemment, dans les *Études sur le Christianisme*

de Nicolas, au chapitre de la nécessité d'une seconde révélation, une page où il montre que, dans l'ancien paganisme, la religion ne s'occupait nullement de la morale ; il cite surtout un texte de Lactance, qui est remarquable. La morale n'était nullement du ressort de ces religions fausses, formalistes et toutes en cérémonies matérielles ; la conscience ne relevait pas d'elles, n'avait rien de commun avec elles ; et il aurait été aussi étonnant de voir un prêtre des idoles enseigner la morale et rappeler les gens à la vertu, qu'il serait étonnant aujourd'hui, en France, de voir un employé de l'octroi ou un percepteur, croire qu'il entre dans son ministère de prêcher la morale. Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, montre même que bien des choses, réputées vices ailleurs, étaient prescrites par la religion, et devenaient des vertus, quand on les faisait en l'honneur des dieux. — Il est difficile, aujourd'hui, de se figurer cette séparation complète de la morale et de la religion ; eh bien, la Chine présente un spectacle identique. Le texte de Lactance et la page de Nicolas ont ici une application frappante. Nous avons du mal, avec nos idées chrétiennes et le milieu si pur encore et si plein de vérités où nous avons été élevés, à nous figurer cet état de choses ; il faut l'avoir vu pour y croire.

Les bonzes, horribles et répulsifs personnages du reste, riraient bien, si on leur disait qu'ils ont pour devoir d'enseigner le bien. Ce sont purement des marchands de rites superstitieux ; on va leur acheter pour cent sapèques de superstitions, une chandelle rouge, une nuit de chants funèbres et de tam-tam, telle ou telle pratique devant la statue grimaçante et difforme de leur horrible dieu, — comme en France on va, chez la sorcière, chercher pour 25 sous de bonne aventure, ou, dans les pèlerinages, à la petite vieille marchande, lui acheter un cierge de 18 sous qu'on tâche d'avoir pour 15 sous, pendant qu'elle tricote, les pieds sur une chaufferette, en attendant le chaland. Le ministère des bonzes se réduit simplement à ces fonctions ; et cela est si vrai, que les anciens livres, surtout ceux de Confucius, fort vénérés en Chine, et contenant des prescriptions morales

telles quelles, ne donnent aucune règle de religion positive ; je ne sais même si on peut appeler religion naturelle les quelques traces très rares et surtout très vagues de croyances dogmatiques en Dieu, en la vie future, qu'à force de bonne volonté, on finit par y repêcher. Pour moi, ces livres sont fort suspects de nihilisme.

L'homme est triste, quand on le trouve quelque part tel que l'a fait le péché originel. On ne se doute pas de cela, quand on ne l'a vu qu'en France et tel que le christianisme l'a refait ; car la Révolution n'a pas encore achevé de le défaire, et il lui reste un fond de sentiments nobles et généreux qu'on n'aperçoit pas, du moins qu'on ne remarque pas, parce qu'ils sont passés dans la nature commune, dans l'atmosphère générale, sans que l'attention soit éveillée par aucun contraste.

Je trouve, dans l'ouvrage de Nicolas signalé plus haut, une foule d'excellentes choses qu'il faut étudier avec attention, pour ne pas sauter par-dessus à pieds joints. Mais j'y trouve aussi l'erreur rationaliste que plusieurs écrivains ont signalée ; une méthode légèrement rationaliste ; une tendance à faire sortir la foi de la raison. Son chapitre sur la *Nécessité d'une révélation primitive*, qui renferme de si bonnes choses, est très entaché de naturalisme ; je ne m'en suis aperçu qu'à une seconde et attentive lecture. Pour lui, la révélation primitive est bien la tradition directe de certaines vérités par Dieu à l'homme ; mais ces vérités sont uniquement les grandes vérités naturelles ; tandis que la Genèse — il l'oublie — nous montre Dieu révélant à l'homme des vérités positives et surnaturelles. Peut-être complétera-t-il sa pensée plus loin, mais je vois ici un grave défaut. — D'après Nicolas aussi, ces vérités naturelles n'ont pu être connues de l'homme que par la révélation et la tradition ; la raison n'aurait pu les trouver ; c'est ici du traditionalisme (1).

Hier soir, je faisais une expérience qui se répète souvent.

1. Nicolas : *Études sur le Christianisme*, t. I. — Cf. *Études des Jésuites*, décemb. 1875, p. 909.

Arrivé au logis qui m'est préparé, je commence, suivant mon habitude, par une hétacombe des signes superstitieux : papiers rouges, papiers jaunes, papiers blancs, papiers découpés à jour, en franges, en drapeaux, en poissons, en serpents, papiers couverts de caractères cabalistiques ou de grossières images de dieux monstrueux. Les gens collent ces papiers ou les suspendent par des ficelles au-dessus des portes, au dedans, à la fenêtre, — s'il y en a une, et c'est rare, — aux meubles, aux murs, aux colonnes, aux solives, au toit, partout. Le vent, qui a l'entrée et la circulation libres dans les habitations chinoises, vous fait onduler tous ces papiers-là comme un champ de pavots ; les araignées y pullulent avec leurs toiles, rentrant dans leurs sombres cavernes et y tirant leurs cordages, quand arrive une alerte comme celle-ci. Un de mes orphelins de la Sainte-Enfance se charge de l'exécution : le voyez-vous grimper partout dans les solives, arracher ces sales sanfreluches, débusquer les araignées, qui, de leur vic, n'ont eu pareille alerte ? Il a un plaisir, mais un plaisir ! — « Père, encore un diable là-bas ! Père, encore deux ! ... Attends, toi, je vais te brûler ! — Prends garde, gamin, tu vas te casser le nez ! » — Les nouveaux chrétiens rient de ces plaisanteries de l'enfant, eux qui, le matin même, étaient encore païens, officiellement du moins. Le Chinois tient peu dans le fond et pas du tout par le cœur à ses religions fausses, aux bizarres superstitions qu'elles lui imposent et qui, d'ailleurs, ne l'obligent pas à corriger ses vices. S'il les garde, ce n'est donc pas par un principe de foi ou par attachement à ses dieux ; c'est par superstition et par *peur des maléfices du démon*. Quelle tendre dévotion ! Voilà *l'unique sentiment religieux* que j'aie pu encore découvrir chez le Chinois païen. Mes expériences ne sont pas pour démentir cette remarque si souvent faite, que le vrai sentiment religieux ne se conserve nulle part en dehors du christianisme.

Le salut est bien plus difficile dans le paganisme et par la loi naturelle, depuis que Jésus-Christ est venu, qu'avant la Rédemption. Depuis la venue de Jésus-Christ, la pourriture se met entièrement dans l'esprit humain, s'il n'a pas la foi

pour s'en préserver — *Vos estis sal terræ*. On peut dire, en un sens très vrai, qu'il n'y a plus de philosophie et de religion naturelle ; car elles n'ont plus d'existence réelle, distincte et séparée, sinon chez nos rationalistes ; et ici elles deviennent l'*infidélité positive* ou l'apostasie. Car il faut un acte positif pour écarter, du domaine de la philosophie et de la religion, la lumière surnaturelle qui, de la première, doit faire la philosophie chrétienne, et de la seconde, la théologie...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXI

A M. l'abbé Boulenger

Tché-Chou, 29 août 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vraiment, on ne trouve plus que des exclamations douloureuses pour exprimer ce qu'on éprouve, en recevant les nouvelles de France. J'ai peur que la révolution qui se prépare ne soit vraiment terrible, à voir le temps qu'elle met à éclater, et les haines, les calomnies semées partout dans le peuple. Sans doute le mal monte plus vite que les murs de votre nouvelle église. Les événements sont trop instructifs, et la leçon donnée par Dieu aux esprits qui savent comprendre, vaut bien la peine de souffrir ce qu'il faudra souffrir.

Je l'écris à mon frère, l'histoire de ces dix ans prouvera que le libéralisme ne met la société que dans un équilibre instable et sur un plan incliné par où, fatalement, il faut aboutir au radicalisme, si on a le temps de récolter ce qu'on a semé, je veux dire si on vit assez pour cela. Ce sont des événements bien significatifs ; et, pour qui possède la lumière de la raison chrétienne, ces dix ans sont plus instructifs

qu'un siècle de prospérité sociale. J'ai lu quelque part cette réflexion, que pour l'homme à qui la foi donne l'intelligence des choses de ce monde, la vitesse et la logique fatale avec lesquelles une société ou un individu va au désordre dès qu'il a nié ou faussé les principes, établit et prouve les principes. Le spectacle d'une société régie par l'erreur donne au chrétien, préparé à profiter des leçons des événements, une évidence de la vérité plus grande encore que le spectacle d'une société régie par la vérité.

Dites-moi, cela empêche-t-il les désordres et les scandales de quelques misérables prêtres qui ont décidément le *diable au corps* ? L'idée qu'on appellerait au sacerdoce certains sujets, uniquement parce que leur tour était venu et qu'il n'y avait, à leur dossier, que des notes négatives, cette idée m'a toujours révolté et me fait encore bouillir le sang, quand elle me revient. — On dira : « Il faut bien, nous manquons de sujets ! » Mais c'est faire une pétition de principes ; car ordonner de tels candidats, c'est abaisser le sacerdoce, et en inspirer un dégoût profond aux jeunes gens capables et généreux. Au contraire, j'ai vu des jeunes gens quitter la soutane, lorsqu'ils auraient dû être prêtres ; leur départ était une douleur pour moi, et j'avais suivi de l'œil ce travail de la déception entrant dans leur âme, chassant l'idéal et ce saint enthousiasme qui est la fleur de la jeunesse ; en deux ou trois ans, le dégoût avait envahi et défloré leur âme.

Ce qu'on aura vu de plus beau et de plus émouvant dans les événements actuels, c'est la solidarité que le clergé et les congrégations religieuses revendiquent avec les Jésuites. Je cherche vainement, dans mes souvenirs historiques, un exemple de même nature ; ce sera l'une des plus grandes hontes infligées à la Révolution, et l'un des plus glorieux faits de l'histoire des Jésuites...

L'esprit de boutique est très développé chez certains religieux : *Notre congrégation...*, *nos missions...*, *nos œuvres...*, *nos maisons...*, *nos Pères...* Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il fondé l'Eglise ? Evidemment, c'est afin de fournir des sujets à ces bons Pères, à ce *grand Ordre*, dans lequel doivent

entrer non seulement les prêtres séculiers, mais l'épiscopat, les cardinaux, le Pape et le bon Dieu. C'est alors que tout ira bien !...

Remarquez, en notre siècle, l'élément *maître d'Ecole*, c'est-à-dire le pédantisme ignorant et satisfait de lui-même. En me faisant missionnaire, non sans me faire maudire de plusieurs, j'ai prouvé que je croyais qu'on peut sortir du diocèse ; mais encore, la première œuvre des prêtres d'un diocèse est-elle de travailler pour le diocèse ; et il ne faut pas se mettre sur le chemin, pour détourner les vocations au profit d'un Ordre religieux... Si notre bon Père Hauleville était de ce monde, il applaudirait à mes paroles, crierait plus fort que moi, vous imposerait silence, si vous vouliez le modérer, taperait du pied à terre et du poing sur quelque table en se fâchant furieux. J'en ris comme un bossu ! On ne peut pas toujours être triste, à la fin ! Depuis trois mois que je n'ai entendu un mot de français et que je suis dans la persécution comme un pauvre *gris-gris*, il faut bien que je me désopile !...

Je n'ai pas le courage de vous raconter en détail mes courses et mes conquêtes. J'avance un peu mes œuvres de tous côtés ; j'ai encore eu la joie, ces dernières semaines, de planter mon drapeau sur quelques nouveaux points, et de faire connaître le nom de Notre-Seigneur et l'Évangile dans plusieurs villages où jamais missionnaire n'était apparu, où jamais prière n'avait été adressée au vrai Dieu. Car le Chinois est trop abruti et a l'esprit trop à l'envers, pour que la lumière de la raison naturelle l'amène à un état d'âme et de conscience où il ait la connaissance du vrai Dieu, même et surtout un chrétien instruit.

Depuis mon départ, j'ai ouvert six nouvelles chrétientés ; trois mois ne me suffiront plus désormais pour visiter le Tse-Hen. Je n'ai pas manqué de tracas, de fatigues et d'inquiétudes depuis longtemps ; mais je vois déjà combien toutes ces souffrances, partagées avec les chrétiens, seront utiles pour épurer et solidifier les œuvres.

Si nous avons de braves gens en Chine, ils sont, je crois,

parmi les populations que j'évangélise actuellement. Les Chinois les appellent *sauvages*, à cause de leur vie simple et peu civilisée ; elles ne sont pas du tout à l'état sauvage, mais elles sont étrangères à cette absurde et ridicule politesse chinoise qui règne ailleurs et fausse l'homme tout entier, cœur, intelligence, conscience, mœurs. La simplicité des indigènes de cette région est une bonne condition pour le christianisme ; c'est à elle que je dois mes conversions, et quand même je devrais avoir plus tard quelques défections, je ne puis ne pas me réjouir de voir le nom de Notre-Seigneur connu, sa foi entrée dans un bon nombre d'âmes, notre doctrine apprise peu à peu, nos prières récitées tant bien que mal, mais avec bonne volonté — sans compter les nombreux enfants baptisés à l'article de la mort.

J'arrive dans un village qui m'a demandé et auquel mes enquêtes et mon épreuve ont réussi ; on n'y sait rien, pas même ce que c'est que Dieu, ni combien il y en a, ni au juste pourquoi on se fait chrétien. Les habitants savent seulement en général, par les chrétiens du village voisin, que notre religion est une bonne chose, qu'elle sert à *sauver son âme*. Cette dernière expression n'a pas pour eux un sens bien précis, mais ils voient vaguement qu'elle représente quelque chose qui domine l'intérêt terrestre.

J'arrive donc dans le village ; je suis reçu dans la principale maison. Dès mon arrivée, deux ou trois des notables *adorent* ; les autres adoreront par groupes et par familles, le lendemain et les jours suivants. Le premier soir, sermon expliquant pourquoi on se fait chrétien, ce que c'est qu'adorer Dieu et sauver son âme. Le lendemain matin, prière, messe, sermon sur les devoirs nécessaires pour sauver son âme, particulièrement sur la foi, qui est le premier de ces devoirs. Les jours suivants, en un nombre d'instructions proportionné au temps à consacrer à la station, je distribue l'explication des vérités de la foi, de la prière, des sacrements, des commandements. L'instruction est absolument familière, entrelardée de « Entends-tu, un tel ? As-tu compris, un tel ? » Le Chinois ne manque jamais de répondre affirma-

tivement. Je lui demande alors de m'expliquer, et il ne manque pas de dire qu'il n'a pas compris, absolument comme les enfants de France ; et vous pouvez offrir ce détail à ceux qui cherchent des documents pour prouver l'unité de la race humaine.

L'instruction terminée, j'interroge les chrétiens sur la doctrine. Ils se gardent bien d'avoir rien retenu de ce qu'on a dit, quoique je répète les choses importantes trois ou quatre fois, que je dise chaque fois : « Ainsi, retenez bien ça ; le retiendrez-vous ? » et qu'ils ne manquent pas de répondre : « Père, lâche ton cœur, nous ne l'oublierons jamais ! » Lâche ton cœur veut dire : Ne sois pas inquiet. — Puis, quelques interrogations : « Allons, prenez le catéchisme. » Je chante, à gorge déployée, la première question : « Pourquoi es-tu chrétien ? » On répond sur le même ton : « Pour adorer Dieu et sauver mon âme. — Comment adore-t-on Dieu ? etc... »

En deux jours, les mieux doués de mémoire savent le petit catéchisme ; les autres en ont gardé quelques bribes, selon leur petit génie. Besogne bien humble et vulgaire, impatientante et fatigante aussi, car il faut la répéter plusieurs fois le jour ; et il est bon de la faire toutes les fois que plusieurs chrétiens sont présents, et de la faire soi-même, car si on l'a confiée à l'un d'eux, les autres fument, cherchent leurs poux, causent, rient, ou s'en vont. Cet exercice, si vulgaire soit-il, ne m'a pas encore assez blasé pour m'enlever toute joie et toute émotion, quand je vois entrer dans ces pauvres âmes, jusque-là si loin de Dieu et de la vérité, nos belles et hautes idées chrétiennes, la connaissance de Dieu et de nos mystères, de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de la vie future, du pardon des péchés, des commandements, de la vie morale, etc.

Mon triomphe est une instruction sur l'Eglise qui procède à peu près ainsi : « Comment êtes-vous venus à la religion ? L'an dernier, vous avez entendu parler d'une nouvelle religion établie dans les environs ; vous avez interrogé un de vos amis qui l'avait embrassée ; il vous a envoyés au catéchiste. Vous lui avez dit : « Frère aîné, d'où vient ta reli-

gion ? qui t'envoie nous prêcher ? de qui relèves-tu ? qu'est-ce que ta religion ? » Il vous a répondu : « Je dépends d'un prêtre *Mô* chargé de cette région et qui réside à Hin-Y-Fou. » Eh bien, voici le prêtre *Mô*, c'est moi. Demandez-moi comme au catéchiste : « D'où vient ta religion, qui es-tu, qui t'envoie ? » Je vous réponds : « Nous sommes vingt-quatre prêtres de ma religion, disséminés sur divers points du Kouy-Tchéou ; nous avons pour supérieur un évêque qui réside à la Capitale : c'est lui qui nous envoie, c'est de lui que nous relevons. Allez trouver l'évêque, posez-lui les mêmes questions qu'à mon catéchiste et à moi ; il vous dira qu'il relève, comme les autres évêques, d'un pape qui est à Rome et gouverne tous les chrétiens du monde ! » — J'explique alors comment le pape vient de Dieu seul par Jésus-Christ ; puis : « Vous croyez qu'il n'y a de chrétiens que sur le territoire de Hin-Y-Fou ? Il y en a à Tchen-Lin-Tchéou, à Gan-Chouen, à Tsen-Y-Fou, au Kouang-Si, au Yun-Nan, au Sé-Tchouan, à Pékin, etc., etc. Il y en a en Mongolie, en Cochinchine, en Corée, au Japon, dans l'Inde, en Amérique, en Égypte, en France, etc. » Tous ces noms de royaumes leur sont absolument inconnus ; mais leur font un effet ! surtout quand je leur énumère ceux que j'ai traversés pour venir jusqu'à eux. Je leur dis que partout j'ai vu des chrétiens, et que le christianisme est la seule religion dont les membres se trouvent dans les *dix mille royaumes* (expression chinoise) qui se partagent le monde... — Allez au Yun-Nan, au Sé-Tchouan, à Pékin, au Japon, dans l'Inde, en Égypte, en France ; voyez-y des chrétiens : ils vous reconnaîtront comme leurs frères, vous êtes de la même famille. Écoutez leurs prières : ce sont les vôtres ; leur doctrine, leur foi : la vôtre ; pas un *ty-ty* de différence. Voyez leurs mœurs, leurs usages, leur conscience : même chose. Comme vous ils prient, apprennent la doctrine, obéissent à leur prêtre, font maigre le vendredi et le samedi, espèrent le salut.. Pas une religion qui offre ce spectacle. Moi, prêtre, cette année, à Pâques, je vais, pour la première fois, visiter des chrétiens qu'on vient de me confier ; ce sont de vieux

chrétiens ; ils ne me connaissent pas, je ne les ai jamais vus ; j'arrive, je suis leur *Père* et ils sont mes enfants ; ils ont de suite confiance et savent que je ne les tromperai pas ; ils me comprennent, savent ce que je leur veux, et je sais à peu près les diverses choses qu'ils peuvent avoir à me dire. Trouvez-moi cela dans une autre religion. — Cette vue d'une communion de foi et d'usages n'est-elle pas faite pour encourager mes pauvres chrétiens, perdus dans ces replis de montagnes, si éloignés du reste du monde ?..

Ma persécution ne s'arrête pas. Je vous ai parlé antérieurement des chrétiens emprisonnés à Tchen-Fong-Tchéou ; le mandarin de l'endroit savait bien qu'ils étaient innocents ; mais il est toujours si doux de vexer des chrétiens, et puis l'argent reçu des accusateurs était si doux également, qu'il fallait bien le mériter et montrer sa bonne volonté de mal faire. Néanmoins, sur la présentation d'une protestation motivée, signée de mon sceau et versée au dossier, le mandarin se trouva sur des charbons ardents, et fut obligé de relâcher les prisonniers. Les païens, déçus dans leur haine, rassemblèrent une bande de gredins comme eux, et coururent au prétoire, faisant sabbat, redoublant leurs accusations monstrueuses comme aussi leurs offrandes d'argent, d'opium et de coton, assurant que les chrétiens et leur prêtre préparaient un complot contre l'autorité, avaient pillé les greniers à riz et les maisons païennes, volé les femmes et les enfants etc. — Le mandarin savait bien que tout cela était faux ; mais l'argent agissant sur lui, il emprisonna de nouveau et tortura cruellement les pauvres néophytes, sans oser toutefois porter de jugement définitif, par crainte de voir son procès révisé en haut lieu.

Un instant, je craignis quelque imprudence de la part des chrétiens, bien que je fusse certain de l'injustice du procès. Heureusement, mes craintes n'avaient aucun fondement. J'envoyai un catéchiste fidèle et courageux faire une enquête dans les chrétientés incriminées. Celui-ci, sans se faire connaître comme chrétien, va s'asseoir, à la mode chinoise, à la porte des maisons païennes ; il fait parler les familles des

accusateurs et obtient toutes les preuves possibles de l'innocence des chrétiens ; il reçoit ensuite les confidences secrètes des chrétiens, et me rapporte une conviction certaine, éclairée et motivée, de l'innocence complète des chrétiens. Aussitôt je l'expédie à Tchen-Fong-Tchéou, pour soutenir les chrétiens emprisonnés, se montrer au prétoire, réfuter les accusations et remettre une seconde pièce authentique au mandarin. Il est parti depuis quatre jours, et je suis sans nouvelles. Tout cela me coûte les yeux de la tête ; mais il le faut.

Vous pensez que la certitude où je suis de l'innocence de mes chrétiens, n'est pas une mince consolation pour moi. Je le leur répète sans cesse : « J'aime mieux vous voir victimes et innocents, que victorieux et coupables, dût même la victoire définitive être aux païens. » — Je m'efforce aussi de les prémunir contre le découragement qui pourrait résulter pour eux des vexations. Le mandarin ne peut rien faire de définitif et d'authentique contre nous, vu l'absurdité des accusations. Ce que je crains le plus, c'est que, furieux d'avoir tant dépensé d'argent et de peines pour échouer, les païens ne commettent quelque meurtre ; ils le laissent entendre ; ils menacent même de me tuer, mais ils n'oseraient pas.

Il faut vous dire, pour l'intelligence de ce qui précède, que parfois les chrétiens ont provoqué la persécution, par leurs imprudences, leur manière d'être avec les païens, etc. Ici, je ne trouve rien de semblable, et suis bien rassuré ; vous le comprendrez sans peine, ce n'est pas une petite joie pour moi, car cela m'enlève la principale des inquiétudes que j'aurais pu avoir.

Je vous écrivais, en 1879, ce fait curieux, que des païens, venus pour embrasser le christianisme, ne voulaient quitter les superstitions païennes qu'au moment même où les signes chrétiens — tablettes et inscriptions portant le nom de Dieu et ses attributs — seraient affichés dans leurs maisons, de peur que le diable, chassé par eux avant l'installation de Dieu, ne se vengeât dans l'intervalle et pendant cet inter-règne. J'en tirais, s'il me souvient, cette conclusion, que ces

pauvres gens, sans étude ni science, d'instinct et spontanément, sentent que l'homme ne peut se passer de religion. Cela prouve bien la vérité d'un mot que j'ai lu dans Nicolas : *Il n'y a pas de vacance possible dans l'âme humaine* quant à la croyance au surnaturel ; si la foi en sort, la superstition y doit entrer, et sans doute réciproquement.

Or, cette année, voici mon observation. Ce fait, que je relevais l'an dernier, et dont je n'avais encore qu'un exemple positif mais frappant et nettement exprimé, est un fait commun et universel dans cette région du Tse-Hen. Au moment même où je vous écris, j'ai reçu une foule de demandes d'adorations ; je note les villages qui réclament ma présence, et à ceux qui m'appellent chez eux pour les instruire je réponds : « J'inscris votre nom ; à ma prochaine tournée, quand je me serai assuré que vous êtes de braves gens et qu'un affront n'est pas à craindre de vous, je vous recevrai et descendrai dans votre village. D'ici là, brûlez vos superstitions, quittez vos usages, cessez d'adorer le démon. » Et tous de répondre invariablement : « Hé ! que le prêtre nous permette de prendre tout de suite les signes et inscriptions des chrétiens ; ou bien, s'il ne le permet pas, qu'il nous laisse garder jusqu'à son retour nos superstitions. Si nous les quittons avant d'être sous la protection de Dieu, le démon, nous voyant, d'une part infidèles à son culte, de l'autre sans protection contre lui, se vengera et nous nuira dans nos récoltes, nos familles, nos santés... » — Je n'insiste pas et les laisse faire par prudence, puisqu'ils ne sont pas encore chrétiens. Mais ce fait, que je vous garantis, parle assez de lui-même et se passe de commentaire.

Adieu ! La santé est bonne. Priez et faites prier pour moi ; on en a besoin au milieu de ces tracas. Mon frère m'annonce du cognac de Carlepont ; merci à M. Maurice :

*La goutte au matin l'on boira
A sa santé fidèlement.*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXII

A la Sœur Maxence

Hin-Y-Fou, 15 septembre 1880.

MA CHÈRE SŒUR,

Je vous écrivais avant-hier. Si, dès aujourd'hui, je reprends la plume, ce n'est pas que j'aie du remords de vous avoir dit un tas de méchancetés, au contraire ; vous les méritez bien. Qu'est-ce donc qu'une religieuse comme ça ? Vous ne valez pas même ma pauvre vierge chinoise, qui, cependant, n'est pas très effilée ! Mais on ne peut pas toujours être en colère, ni toujours écrire sur le même ton, que voulez-vous !

Je suis rentré dans ma baraque pour prendre quelque repos, après une longue et fatigante tournée de deux mois et demi. Dans ces courses apostoliques, si on a du mal, aussi voit-on la besogne se faire pour ainsi dire d'elle-même, et par le seul fait qu'on passe dans le pays et que le bruit s'en répand aux alentours : « Le prêtre de la religion chrétienne, de Hin-Y-Fou, est à tel endroit, à tel endroit... Les gens de tel village ont embrassé sa doctrine ! »

Dans cette tournée, j'ai admis bon nombre de familles à l'*adoration*, des gens fort simples et fort étrangers à la civilisation, ce qui est la bonne condition pour venir à nous. Que seront ces nouveaux chrétiens dans l'avenir ? Je l'ignore ; mais l'installation de la foi dans quelques nouveaux villages est toujours l'occasion du salut pour un certain nombre d'âmes. Partout j'apprends à un de ces catéchumènes, au plus intelligent, la manière de baptiser, afin de ne pas laisser tomber en enfer les mourants, jeunes ou vieux. Ces conversions établissent partout des centres de foi et de grâce, d'où la connaissance de Dieu se répand peu à peu aux alentours, et porte avec elle dans les âmes un peu de lumière, et une certaine préparation à entendre l'Évangile et à recevoir

l'impression de la vie surnaturelle. Les messes qu'on dit là, les prédications semées, les prières faites, le nom de Notre-Seigneur répandu, un certain bruit que fait dans les environs le passage d'un missionnaire, les conversations des convertis avec la population, enfin l'influence de leur exemple, tout cela ne laisse pas de produire son petit effet salutaire ; et c'est une consolation, toutes les fois que je plante mon drapeau sur un nouveau point, de me dire que Notre-Seigneur, installé là désormais, y travaillera tout seul à son œuvre et à son règne. Nous ne pouvons aller que très lentement ; mais nous travaillons pour l'avenir, et dans l'Église rien ne se perd...

Je viens de lire le chapitre de Mgr Gay sur *la Chasteté*. Je comprends le détour que prend l'auteur, en traitant bien moins de la chasteté elle-même que de la beauté et de l'amour de Dieu. C'est la vraie bonne manière, pour ceux qui connaissent à fond et leur sujet et les âmes ; le seul moyen de détourner les cœurs de la terre, c'est de les tourner vers ce qu'il y a de meilleur et de plus sanctifiant.

Nos pauvres Chinois seront-ils jamais capables de tout cela ? J'incline à croire que non, et ce qui les en empêche c'est, non pas un obstacle accidentel et passager, provenant de leur état actuel, mais l'infériorité de leur nature, qui n'est pas conditionnée pour cela. En France, dans le plus grand coquin, dans la femme la plus évaporée, on sent l'*éttoffe* d'une nature capable ; ici, dans le meilleur chrétien, vous sentez l'infirmité de la nature pauvre et incapable de ces élans, de cette intelligence des choses divines. Il faut les prendre comme ils sont, les sauver et se servir d'eux pour fonder les œuvres de l'Église, en s'efforçant d'assurer leur avenir et leur durée. Ce n'est pas là une petite affaire, et c'est toute ma préoccupation.

Allez, ma pauvre Sœur, la France a beau être sens dessus dessous momentanément, c'est encore le pays chrétien par naissance et par tempérament. Il faut avoir vu les populations au milieu desquelles nous vivons ici, pour comprendre la différence, pour voir, de vrai, ce que le péché originel a

fait de l'homme, et ce que nous serions, je ne dis pas même sans la grâce, puisque la grâce est partout, mais sans cette surabondance de grâce que Dieu verse en Europe ; enfin pour apercevoir, par le contraste, quelles ressources resteront encore pour la vie chrétienne dans les âmes en France, quand la tempête actuelle sera calmée.

Quant aux Chinois païens, un grand nombre connaissent notre doctrine, et savent à peu près pourquoi on est chrétien. Mais autre chose est de *savoir*, autre chose de laisser entrer dans son cœur cette lumière céleste du Saint-Esprit, la foi, qui fond les glaces de l'âme et purifie la vie intérieure. Pour ceci, il faut rompre avec le vice, qui est maître de maison dans l'âme païenne ; et c'est là une grande affaire, puisqu'il y faut la puissance de Dieu. N'allez pas vous imaginer que le païen, sachant notre morale, voyant notre vie et la conversion des mœurs opérée dans le fidèle par le christianisme, sera touché et, ne se sentant pas la force d'imiter, aura au moins celle d'admirer. Non, il n'aura guère que la force de mépriser ! Même l'admiration de la vertu est une grâce et un don de Dieu ; et vous voyez bien autour de vous aussi, dans ces païens baptisés dont Beauvais est rempli, que vos vertus, vos sacrifices, votre piété, votre pauvreté, votre dévouement, votre virginité, sont pour eux un objet de mépris et de dégoût. L'homme est partout à peu près le même ; avec plus ou moins d'étoffe pour la vie chrétienne ; partout, s'il est abandonné à son péché originel, il est un triste animal ; partout, la grâce et la lumière d'En-Haut sont nécessaires pour redresser son cœur et sa conscience ; partout enfin, la grâce, une fois entrée en lui, produit des fruits semblables, quoique plus ou moins riches, selon la mesure de capacité des natures différentes.

Ah ! si, au lieu d'être seul pour un immense district, j'avais sept ou huit bons *lurons* de camarades, non seulement robustes de santé, mais, ce qui est infiniment plus important, fortement trempés intérieurement ! Si j'avais, pour aborder les femmes, seulement trois ou quatre de vos petites mères, bien énergiques, un peu intelligentes, et fortement trempées

aussi spirituellement ! Nous ferions des miracles ! Et c'est déjà un grand miracle, d'obtenir ce que nous obtenons avec si peu de ressources. — Mais tout ceci est un rêve, dont je ne verrai jamais la réalisation ; il faut se contenter de semer dans les larmes, heureux si, plus tard, dans 50 ans, dans 100 ans, nos successeurs trouvent quelque chose à moissonner dans l'allégresse.

Je ne regrette pas la France, et je suis content d'avoir sacrifié tout ce qui peut y attacher le cœur d'un prêtre, et une foule de choses qu'on n'apprécie qu'après les avoir quittées et avoir vu ici la pauvre nature humaine à l'un des échelons inférieurs ; mais plus je vais, plus je comprends que l'Europe ne possède pas en vain le centre de l'Eglise, et qu'elle est, qu'elle sera toujours la pépinière du sacerdoce, de la vie religieuse, du dévouement au christianisme et de la sainteté.

Donc, ma pauvre Sœur, vous et votre petite famille, travaillez pour nous et pour l'Eglise, par votre vertu, votre piété, vos mérites, votre amour de Dieu, vos sacrifices quotidiens, votre dévouement entier à Notre-Seigneur et à ses œuvres. Tout cela, c'est de l'argent comptant qui tombe dans le trésor de l'Eglise, et sur lequel nous autres, dans ces arides pays de Chine, puisons tous les jours, pour vivre nous-mêmes et communiquer un peu de sève chrétienne aux pauvres âmes. C'est notre pain quotidien ; et si nous n'avions pas pour nourriture les mérites qui se confectionnent en pays chrétien, il faudrait mourir de misère et de consommation intérieure, et ce serait vite fait. — Bien souvent je vous ai dit en France : « Quelle triste chose que l'homme ! » Le peu que j'avais vu de l'homme là-bas, m'avait déjà donné cette impression ; mais aujourd'hui, si je vous revoyais après ce que j'ai observé ici depuis cinq ans, je vous bassinerais de mes exclamations. Car l'homme de Chine est infiniment plus triste que l'homme de France, et il faut venir dans ces pauvres pays pour comprendre une bonne fois ce que le péché d'Adam a fait de ses malheureux enfants.

Hier soir, je retrouvais, dans un de mes petits livres, une

image représentant la Sainte Vierge, l'Enfant Jésus, S. Jean-Baptiste, et dont voici l'histoire. C'était un jour de S. Jean-Baptiste, mon patron ; j'étais avec vous chez notre Mère Sainte-Angèle : « Que vous donnerai-je pour votre fête ? me dit-elle. Tenez, voilà une image très laide, mais vous en comprendrez le sujet et la garderez. — Bien, notre Mère ! Je vais écrire sur cette image le mot de S. Jean-Baptiste aux Juifs, quand ils vinrent lui demander ce que c'était que Jésus : *Oportet illum crescere, me autem minui.* » Notre Mère vous fit apporter une plume et de l'encre, et j'écrivis le mot. Alors nous tîmes conseil à nous trois, vous, notre Mère et moi, pour décider que le mot de S. Jean-Baptiste : « Il faut que celui-ci grandisse et que moi je diminue, » signifiait qu'une fois consacrés à Notre-Seigneur, nous devons nous effacer, diminuer, périr, disparaître, et nous faire remplacer en nous par Lui-même. — Je conserve cette image avec bien des petites choses du même genre, et ce beau mot de S. Jean me prêche encore très souvent.

Vous voyez, ma chère Sœur, toutes mes petites nourritures. Je suis encore friand, allez, quoique devenu Chinois et nourri de citrouilles vertes cuites à l'eau et au sel : quelque chose de tout à fait délicat ! On ne meurt pas d'apoplexie avec une telle alimentation. — Je suis bien dénué spirituellement du côté de tous les secours qu'on peut recevoir des hommes, car je suis loin de tout confrère et seul au milieu des Chinois ; mais cette solitude ne me pèse pas du tout, au contraire. Je suis joyeux si je vois un confrère, tranquille si je n'en vois pas. La compagnie des Chinois n'est pas dissipante ; leur conversation importe peu, excepté au point de vue de leur instruction. Demandez au Sacré-Cœur pour moi la grâce d'en convertir beaucoup, de faire de bonnes et solides chrétientés.

Bonjour à tout votre petit monde. Par moments j'ai des émotions, en pensant à la joie que j'aurais de m'asseoir dans votre noviciat, et de vous parler de la grâce de Notre-Seigneur dans les âmes.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXIII

A M. l'abbé Desvoivres (1)

Hin-Y-Fou, 11 octobre 1880.

CHER COUCOU,

Plaignez-vous de moi si vous voulez, mais que ce ne soit toujours pas pour ma paresse épistolaire. Je viens de recevoir et de lire mon courrier ; c'est pour moi une sorte d'émotion d'y trouver enfin quelque chose signé de mon petit *Caillou*. Je dis *mon*, car, sans pouvoir justifier rigoureusement d'aucun titre de propriété, j'ai sur lui je ne sais quel droit de cœur que je ne voudrais pas voir renié par lui.

Donc, ayant terminé la lecture de mes lettres, mon premier mouvement est de commencer les réponses, mon premier besoin de commencer par vous et, bien qu'il soit tard, de ne pas me coucher sans vous avoir dit ce bonsoir. C'est vrai tout de même que j'avais espéré recevoir plus tôt votre souvenir. Quittant la Capitale, cette année plus encore que l'an dernier, j'étais comme une *truie* à qui on a pris ses marcassins ; je ne savais, tout le long du chemin, à quel saint me vouer. Le P. Roux ne put tirer de moi, en fait de chanson, que ceci :

Eugénie, les larmes aux yeux...

Arrivé ici, il me fallut un bon mois, non pour me remettre au travail, mais pour reprendre mon assiette intérieure. Je ne connais pas de tourment pareil ; chaque année maintenant, j'ai autant de mal à m'arracher de la Capitale, que j'en ai eu à quitter la France, et ce n'est pas peu dire. Tant mieux pour vous, si vous êtes calme et stoïcien ; mais compatissez à ceux qui le sont moins, car ceci ne dépend pas de

1. Collègue de mission et ami du P. Aubry.

leur volonté. D'ailleurs, vous savez bien lequel de mes mar-
cassins a pris une plus grande place dans mon cœur. Je ne
sais ce qui, en vous, m'a pris par le cœur, dès votre arrivée
en Chine, mais je sais bien qu'il n'y a pas fallu longtemps.

Je me disais donc, revenu par ici : « Il m'écrira. » Ouiche !
Les lettres me venaient, et rien de lui. Enfin, merci, pauvre
Caillou, d'avoir pensé tout de même à m'envoyer votre petit
signe de vie et de bon souvenir. Vous dire combien souvent,
moi, j'ai pensé à vous, ne serait-ce pas du superflu, et ne
vous en doutez-vous pas ? S'il vous arrive par hasard de
m'écrire encore, dites-moi, *Caillou*, si vous vous doutez de
cela.

Ah ! ah ! grand philosophe que vous vous disiez encore à
la dernière réunion ; vous m'écrivez, cette fois, que vous
comptez les mois d'ici à Pâques 1881, et vous vous dites
impatient. Est-ce que vous commenceriez, par hasard, de
tigre que vous étiez, à vous humaniser un peu ? Ou bien
dites-vous ça, parce que vous pensez que ça me fera quel-
que plaisir ? — Moi, je vous le dis sans politique, mes années
se divisent en deux parts : la première se passe à regretter
la réunion passée, la seconde, à espérer la réunion future ;
et quand il faudra, le lundi de Pâques, enfourcher *Fifine* et
partir pour la Capitale, je ne chanterai plus :

Eugénie, les larmes aux yeux...

Mais :

*Quand un Français
Sur la terre étrangère...*

J'ai eu, il y a un mois, une panique, à la suite de marches
forcées ; voilà que je me sentis pousser je ne sais quel mal in-
térieur, dans les *bas-fonds de la société*, lequel me fit craindre,
pendant quelques jours, d'avoir attrapé le triste mal du P.
Guichard. Le voyage en mule m'était devenu très pénible,
comme aussi la moindre marche accélérée. J'aurais été bien
calé, s'il m'avait fallu être condamné à la chaise. Mais ça
s'est passé tout doucement ; aujourd'hui, c'est disparu.

Le P. Oster devait venir ici en septembre. A cette bonne nouvelle, je raccourus de la frontière du Kouang-Si, et me mis à confectionner une *ribanbaine* de saucisses et d'andouilles, plus un grand vase de cidre de poires. Mon vin était presque au complet encore ; j'attendais de pied ferme l'apôtre des Lo-Lo. Hélas ! il n'est pas venu ; je bois et mange tout seul. Que n'êtes-vous près de moi, *Caillou* ! Si grand plaisir que j'avais à voir Oster, ne pensez-vous pas que j'en aurais encore plus à vous voir ici ? Répondez aussi à cette question si, toujours par hasard, il vous arrive de m'écrire encore !

Je regrette surtout de manger seul mes pauvres andouilles ! Un délice, *Caillou*, un vrai délice ! Ces trois andouilles étaient... le plus beau jour de ma vie ! — Oster promet à peu près de descendre avec moi à la Capitale, mais à condition que, vous et Chasseur, vous engagerez d'avance par écrit, dès la retraite, à revenir par Hin-Y-Fou. Le P. Birbes, mon voisin, un enthousiaste du Kouy-Tchéou, viendrait avec lui à la Capitale, et certainement le P. Bazin les accompagnerait. Moi qui connais mon stoïcien de *Caillou*, j'ai peu espoir d'obtenir de lui un pareil détour, n'étant pas habitué à recevoir de lui de telles amabilités, et ayant déjà tant de mal, quand nous sommes à la Capitale, soit à l'entraîner au Lang-Tang, soit à obtenir qu'il couche à Lac-Tsong-Kouang, ne serait-ce que pour me faire plaisir. Possible que l'hiver, si je puis enfin aller à Pou-Gan-Tin, je pousse de là jusqu'à Pé-Che-Gay, village dont le principal habitant est le vieil Oster, ancien tailleur. Ses lettres vous montreront qu'il est, comme moi, très grossier dans son langage ; ça tient au terroir ; par mon père, je suis aussi Lorrain que vous, et par ma mère, je le suis davantage, mon petit.

Vous savez, mon petit garçon de Beauvais, qui est devenu professeur de musique ? — Sachant que je n'ai pas de termes d'affection plus forts que de dire des gros mots, il m'écrivit aujourd'hui : « Dans votre dernière lettre, y avait pas de gros mots pour moi ; est-ce que vous me boudez ? » — Je ne dis pas que cette tendance-là soit très modeste et con-

forme à l'esprit de St-Sulpice, mais il faut bien que les ardeurs de l'homme s'échappent de lui d'une façon ou de l'autre. Ceci soit dit, mon cher *Caillon*, pour vous prévenir de n'être pas scandalisé de mon langage, et de ne pas croire, quand je vous appelle mon petit marcassin, que ce soit par mépris.

Souvent, bien souvent, dormant ou éveillé, je fais un rêve qu'il me serait bien doux de voir réalisé ; mais je suis sans espoir. Chantclair annonce sans cesse et recule sans cesse son départ ; il ne peut guère tarder maintenant. Qui aurai-je pour voisin ? Vous voyez le rêve ! et vous savez bien, je ne vous dis pas ceci par politique. Mais qui voudrait quitter les riches pâturages du Nord pour venir habiter ces arides pays ? Du reste, je n'intriguerai pas pour faire passer mon désir avant celui du bon Dieu ; je laisserai agir le Saint-Esprit. Et puis, quand même je demanderais cela, je ne serais pas exaucé ; je le désire trop, et ce serait pour moi trop de joie pour longtemps. — Ah ! si j'avais auprès de moi un bon luron taillé comme quelqu'un que je vois d'ici, bien qu'à l'autre pôle du Kouy-Tchéou, nous ferions un partage, un plan de guerre, et un *modus vivendi* entre nous ; j'aurais plus de cœur à adresser mes appels de dons en France, et nous ferions de la bonne besogne, je crois, pour organiser par ici un réseau d'œuvres. Grâce à Dieu, on y a l'entrée dans toutes les villes ; et des établissements, pharmacies, chapelles, etc., n'y coûteront que de l'argent, pas de batailles. Mais je caresse trop ce rêve depuis huit mois.

Mon frère m'écrit que les Bénédictins, chassés de leur couvent, ont mis quelques-uns de leurs novices au Séminaire de Beauvais ; ils sont là, sous le rabat et l'habit ecclésiastique séculier, me dit-il, comme des petits saints ravissants. Le souvenir de ces angéliques petits moineçons est le seul qui me tente parfois un peu de regretter la France ; car j'ai eu un moment, mais à la superficie de l'âme, l'idée de me mettre chez eux à l'abri du vent. Mais croyez-moi, pauvre *Caillon* de mon cœur, nous avons bien choisi, nous surtout.

Je me dis souvent que si je meurs ici seul, sans ami, sans une main française pour m'épargner d'être torché par les Chinois, et de les voir m'apporter la tisane avec leurs deux pouces gris plongeant dedans ; sans une voix française pour me dire un mot de consolation ; sans même la présence d'un confrère pour m'adoucir les derniers jours et me rassurer contre l'éternité ; entouré d'affreux Chinois qui me soigneront comme vous savez, que j'entendrai rire et bien manger de l'autre côté de la cloison, et qui me laisseront mourir dans la saleté, non sans troubler mon agonie de leurs prières stridentes ; et si le P. Michel n'arrive qu'une demi-heure après ma mort, tout juste pour me changer de culotte et ne pas laisser les Chinois toucher à ma carcasse ; si j'ai ce bonheur-là, cher *Caillou*, je mourrai alors vraiment en missionnaire, et j'aurai trouvé la joie parfaite, au moins autant que S. François, dans la fameuse scène des *Fioretti* que vous savez.

Non, mon pauvre Chien, je n'adhère pas à cette page de votre lettre où je vous vois craindre pour votre salut ; moi, qui pourtant ne suis qu'un pécheur et ne fais rien de bon intérieurement, je ne me mets pas dans la caboche qu'un missionnaire qui a gardé ses *bons désirs* puisse perdre son âme, même quand il se tromperait souvent dans son ministère, et aurait bien des petits péchés de défaillance. Entendez ce mot : *ses bons désirs*, c'est-à-dire ce que le cœur de l'homme peut produire de plus exquis, et ce qui plaît le plus à Dieu ; car je suppose de *vrais désirs*. Le tout n'est-il pas de conserver son petit trésor intérieur d'aspirations saintes et de volonté de travailler au royaume de Dieu ? Moyennant cela, puisque nous avons donné à la première œuvre de l'Église notre vie entière, notre avenir, nos ambitions, et la sève de notre jeunesse, n'avons-nous pas toute assurance de pardon ? J'ai toujours craint pour mon salut en France, parce qu'en France, même dans le milieu recueilli et sanctifiant où j'ai vécu, les tentations et les emportements du cœur et de la chair sont sans proportion avec ceux d'ici ; et je me sentais toujours à un millimètre du péché. Ici, je ne vaux pas mieux

en action, peut-être même au contraire ; mais je me sens dans mon petit coin, comme vous et comme tous les autres, attelé au chariot du bon Dieu pour le premier de ses intérêts. Je porte donc en moi un fond de joie que les soucis, les inquiétudes de tous les jours n'atteignent pas, et que la crainte de l'enfer ne trouble pas non plus, bien que je sache qu'il ne faut pas s'y fier. Est-ce que la vie du missionnaire n'est pas remplie d'actes qui impliquent la charité parfaite, incompatible avec le péché ?...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXIV

À M. l'abbé Dupont

Hin-Y-Fou, 14 octobre 1880.

MON CHER CŒUR,

J'ai excédé en plusieurs choses, quand il a fallu combattre à Beauvais pour les idées ; mais il a fallu combattre, et, tout en me reprochant plusieurs choses, je ne me reproche pas d'avoir combattu. Ce serait à refaire, je referais la même chose, mais autrement, mieux, avec moins d'excès humain, avec au moins autant de fermeté que jadis.

Un peu d'études, que je concilie comme je puis avec ma vie toute en fatigues et en voyages, donne à mes anciennes idées une confirmation, une évidence intérieure, une connexité, que je voudrais communiquer. Mais ici, au milieu des Chinois, voyant les confrères trois fois l'an et tout juste assez pour me retaper intérieurement, me remettre en joie, échanger les nouvelles de France et de mission, il n'y a plus lieu ! J'étudie pour moi, pour réjouir ma vie, et préparer mon âme à être capable de Dieu dans l'éternité, pour baigner mon cœur dans la lumière surnaturelle, pour faire passer dans mon intelligence un tout petit brin de ces trésors

infinis de science et de sagesse qui sont tout entiers en Jésus-Christ. La terre est le lieu des commencements ; l'éternité me console de ne pouvoir plus communiquer un peu de ce que je vois, pense et sens ; car c'est là ma plus grande privation.

Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai trouvé depuis que nous nous sommes quittés ! Quand mon étude n'aurait pour profit terrestre que de me rendre apte à mieux dire à Notre-Seigneur : *Esto nobis prægustatum mortis in examine !* Il y a, dans ce seul mot, une telle ouverture de la vision céleste, que ça vaudrait la peine d'étudier, c'est-à-dire de contempler toute sa vie. L'étude est une contemplation ; c'est une élévation, une prière du cœur et de l'intelligence.

Ne dites plus comme dans votre dernier billet : « Toutes ou presque toutes les questions ont une connexion avec le dogme catholique. » Ce mot, parce qu'il est non pas faux mais incomplet, me montre que vous êtes encore un peu laïque, un peu cartésien, un peu profane, un peu rationaliste. Quand vous pourrez dire, de votre propre conviction et par un cri de votre âme : « Dieu est partout dans le domaine de l'intelligence et des sciences ; la vérité surnaturelle est au fond de toute vérité scientifique ; on ne comprend aucune vérité, si on n'y voit au centre Jésus-Christ, avec sa grâce et sa vie divine, avec tous ses trésors de science et de sagesse ; il n'y a de vide de Jésus-Christ que ce qui est mancipé au péché et envahi par le démon. Il faut prêcher l'ubiquité de la grâce dans l'ordre pratique, et l'ubiquité de la lumière du Verbe dans l'ordre intellectuel ; c'est là qu'il faut en venir finalement pour être philosophe ; autrement, la philosophie se sent du rationalisme et ne vaut pas une heure de peine... Je me crois arrivé à la vraie visée de la philosophie chrétienne, parce que je commence à sentir le Verbe en toutes choses rationnelles !... »

Quand ce cri jaillira de votre âme comme un cri involontaire, vous ne serez plus cartésien. Ces dernières phrases, je le sens, doivent vous choquer encore ; je ne vous demande encore que de les méditer, ainsi que le reste de ma lettre. Et

un peu plus tard, si vous étudiez bien la philosophie dans S. Thomas, dans S. Bonaventure, dans S. Paul, dans les discours de Notre-Seigneur, vous direz de moi : « Il avait raison ! »

Je sais bien ce que c'est que la philosophie purement rationnelle ou naturelle ; mais je dis qu'en pays chrétien il n'y a plus de pure raison et de pure nature possible, sinon au moyen d'un acte d'*infidélité positive*, ayant pour objet de chasser Dieu, sa grâce et sa lumière, d'un coin quelconque de l'ordre pratique ou intellectuel, et de restituer, *ipso facto*, ce coin au démon, afin que le péché abonde là où devrait abonder la grâce. — Ah ! mon pauvre petit Chien, si je pouvais avoir un mois de causerie avec vous, pour expectorer tout ce que j'ai dans le ventre, je vous montrerais tout ce qu'il y a encore en vous de rationaliste, d'antipathique à ce que S. Paul appelle si philosophiquement : *Eminentem scientiam Jesu Christi*. Lisez la petite Epître *ad Colossenses*, et tâchez de comprendre ce que S. Paul entend par *Intellectus spiritualis*, par *Divitias plenitudinis intellectus in agnitionem mysterii Jesu Christi*. Sans doute vous êtes peu à peu venu vers le vrai, et j'approuverais votre manière d'expliquer, comme vous me dites, mais je vous dirais encore : « Vous n'êtes pas au complet — *Duc in altum*. Jetez-vous donc en avant, dans le grand Océan de la vérité que voici devant vous ; quittez-moi ce rivage cartésien où vous gardez encore un pied. On vous reproche d'être trop thomiste ; moi je vous reproche de ne l'être pas assez. »

Voulez-vous faire une lecture utile ? Lisez le chapitre de Mgr Gay sur *la Foi* ; lisez deux fois et en méditant. Surtout comprenez bien ce qu'il entend par le Saint des saints, ou Tabernacle, qu'il voit au fond de toutes choses ; et puis, comprenez le mot qu'il dit : *Il n'existe rien de purement naturel*. Quand j'ai lu ce mot, il y a quelques mois, j'en ai pleuré. La théorie du Saint des saints, c'est le fond de la philosophie chrétienne ; je vous défends de m'écrire avant d'avoir lu et compris cela. Vous me direz, si vous voulez, que c'est faux, exagéré, antiphilosophique, etc... et je vous répondrai que

vous êtes un rationaliste, constitué dans l'*infidélité positive* par un acte d'apostasie ; mais dites-moi toujours franchement votre pensée, et disputons-nous, s'il le faut, mais ne diplomatisons pas.

J'ai lu Pascal cette année. Exquis, exquis ! mais pétri d'hérésie ! Quel livre dangereux ! Il ne faut jamais faire lire cela à quelqu'un qui n'est pas formé entièrement. Mais, comme professeur, il faut s'inspirer de bien des choses exquises qui sont dans Pascal. — Je lis Nicolas ; son premier volume sur le *Christianisme* renferme une foule de choses ravissantes qui sont de la vraie bonne théologie et philosophie. Mais, hélas ! c'est naturaliste souvent ; c'est traditionaliste dans un chapitre sur la Révélation. Au premier chapitre de la seconde partie, il y a des pages déplorables, déplorables, comme intelligence et falsification complète des deux notions les plus fondamentales et les plus essentielles de la foi : celle de l'élévation primitive, qu'il appelle la première nature, et celle du péché originel.

L'étude de l'homme, bibliche, n'est pas une mince partie de la philosophie. Or, allez donc étudier l'homme sans savoir *bien exactement et à fond*, c'est-à-dire *théologiquement*, ce que le péché originel a fait en lui, et ce que la grâce y refait. Il n'y a pas à dire, l'homme, tout l'homme, est dans un *état théologique*, dont la théologie seule peut donner le secret. Je vois d'ici le rationaliste actuel, étudiant l'homme actuel avec les seules idées rationnelles, et rencontrant en lui des puissances, des opérations que le péché originel a atteintes et plus ou moins avariées, que la grâce a réoccupées et plus ou moins restaurées. Le rationaliste, qui ne connaît ni le péché originel ni la grâce, s'esquinte, avec ses seules idées naturelles, à expliquer le jeu de ces puissances et la nature de ces opérations et de ces phénomènes intérieurs, sans tenir aucun compte de l'agent surnaturel qui est présent et actif en tout homme, ni des modifications profondes opérées dans l'homme, soit par le péché, soit par la grâce. Qu'est-ce que c'est qu'une philosophie comme ça ?

J'arrive à Gratry, dont vous me parlez. Je n'ai lu que sa

Logique, mais je l'ai lue deux fois et de très près. Je me défie suffisamment de son erreur, que le vieux Franzelin nous a longuement et supérieurement réfutée, quand vous étiez encore au berceau, mon petit Chien. Je sais la tendance de Gratry dans cette erreur, et ne puis donner dans ce panneau ; il a d'autres défauts et illusions graves. Mais, tout cela mis à part, je ne suis pas du tout de votre avis pour son livre ; je trouve là-dedans une foule de vues profondes, élevées, lumineuses, synthétiques, solides, pleines de ce charme substantiel que donnent aux choses métaphysiques l'unité et l'harmonie établies entre elles.

Cette lecture, que j'ai faite l'an dernier et peu à peu, m'a ravi ; c'est *une des lectures les plus utiles que j'aie jamais faites*. J'aime beaucoup ce genre de traiter les choses métaphysiques — moyennant de mettre dehors les défauts, défauts de détail et d'ensemble. — C'est un des beaux côtés de la philosophie chrétienne. Relisez ce livre, mais lentement, à loisir, en méditant. Ce que j'y trouve de lumineux, c'est la défense et l'explication du *procédé inductif* comme instrument de la philosophie. Gratry a encore, pour Bossuet et le grand siècle, des louanges que je n'admets pas, et qui sont des formules d'étiquette obligatoires dans un livre de ce genre, mais fausses, je crois. Le XVII^e siècle nous a jetés dans le faux sous tous rapports.

Je ne vous ferai pas l'injure de croire que la sottise qu'a faite Gratry, au moment du Concile, est cause que vous ne goûtez pas ses ouvrages. Non ! je vous crois plus de hauteur que cela et plus de liberté de jugement. Vous avez près de vous des hommes qui ne jugent que comme cela. N'ayons pas de ces petites gens qui deviennent des faussetés de jugement, qui retrécissent l'angle visuel, et font qu'on ne voit plus aucun fait, aucun ouvrage, aucun homme, aucune idée dans son intégrité, dans son vrai jour et à sa vraie place.

Il faut — je vous écrirais cent ans, que cent ans je vous dirais ceci, et de plus en plus — il faut trouver Dieu et Jésus-Christ au fond de toutes choses, de tout être et de toute

idée, *adimpletur omnia in omnibus*. Je vous le dirai en toute simplicité, je ne fais plus une lecture, je ne remue plus une idée, je ne rencontre plus un fait ou une notion théologique, je ne médite plus une pensée, je ne vois plus une créature, sans voir tout de suite Dieu et Jésus-Christ au fond, sans y sentir leur présence et le genre d'habitation qu'ils y ont pris ; Dieu, non le Dieu de la nature, distinct de celui de la grâce, comme disait jadis quelqu'un ; car il n'y a qu'un Dieu, il est le Dieu de la nature et de la grâce, il porte avec lui partout l'ordre surnaturel, et on ne peut plus le connaître et le voir sans connaître Jésus-Christ, sans voir Jésus-Christ, *ut cognoscant te Deum verum, et quem misisti Jesum Christum... Qui videt me, videt et Patrem*. — Voir Dieu en toutes choses, entendons-nous : pas comme les ontologistes, qui, du reste, voient non pas Dieu en toutes choses, mais toutes choses en Dieu ; ne confondez pas, et n'allez pas me croire ontologiste, vous seriez à cent lieues du vrai. Voir Dieu en toutes choses, c'est-à-dire user de sa foi pour croire et de sa raison pour comprendre que tout être est porté par la vertu de Dieu et plongé entièrement dans l'ordre surnaturel ; qu'en conséquence, là où il y a un être, il y a *la vertu de Dieu qui le soutient* et l'ordre surnaturel qui le baigne et l'envahit ; que toute idée, toute vérité, est un rayon de la lumière du Verbe, Sagesse divine ; qu'en conséquence, pour posséder cette idée, cette vérité dans sa plénitude, il faut la posséder non isolée de son centre et de son soleil, mais dans son rapport avec lui, reliée à lui et, par conséquent, à toute la synthèse divine du vrai.

Je voudrais vous dire tout ceci mieux et plus clairement ; mais je n'ai le temps que de vous griffonner vite et vite ce qui me vient, sans chercher l'exactitude de l'expression. Il vous sera facile, malicieux comme je vous sais, de me prendre en défaut et de trouver dans ma lettre toutes les hérésies ; mais je me crois en sûreté de ce côté-là, et j'ai toutes les raisons du monde pour tenir à la foi catholique, en dehors de laquelle on ne peut pas plus vivre que sous la cloche de la machine pneumatique.

Être professeur de philosophie, tant que je n'ai pas compris la *philosophie chrétienne*, l'idée de ce poste m'a toujours rebuté. Depuis quatre ou cinq ans que je crois être entré un peu dans la notion de la philosophie chrétienne, je comprends le plaisir qu'on peut avoir dans cette fonction, et je vois la grande poésie, le grand charme de cette science ainsi relevée en Jésus-Christ ; car c'est d'elle la première que Jésus-Christ a dit : *Instaurare omnia in Christo*. Si, en fait de philosophie, on ne veut que du rationalisme, je ne vois pas que cette science ait sa part dans cette grande restauration en Jésus-Christ ; je ne vois pas non plus qu'elle ait alors du charme et de la vie, car c'est une philosophie qui divise l'homme en deux et, par conséquent, le tue, pour étudier séparément un de ses deux éléments.

Ecrivez-moi... Le peu d'idées que nous pourrions échanger servira toujours un peu, ne serait-ce qu'à renouveler ma jeunesse, qui commence à s'enfoncer dans le passé. Avec le temps, vous verrez qu'il y a encore en vous des plis de l'intelligence où le venin cartésien est caché, attendant de meilleurs jours pour faire des sorties offensives.

Je suis heureux de savoir que notre ami est Jésuite, parce qu'il a, cette fois, trouvé *le principe qui doit sauver le monde* ; il faut le bien tenir, et ne pas changer tous les jours d'enthousiasme... Pauvre Jésuite de mon cœur ! Si je le tenais, comme je le déjésuitiserais en une demi-heure, en le faisant rire, en le secouant, en lui prouvant qu'il perd la tête, et en lui tirant ses secrets...

Si vous voyez le grand X... de Rome, dites-lui que je l'insulte, que je le couvre de contumélie, que je lui en veux, que, n'ayant plus d'autres recours contre lui, je l'attends au jugement de Dieu ; qu'il ne m'a jamais envoyé un bonjour, trop occupé, sans doute, à briguer les doyennés ou les places de chanoine à gros ventre ; que je pense à lui souvent, et me rappelle un mot qu'il disait un jour et qui était improvisé : « Au Séminaire, on ne devrait faire que des principes ! »

Je reçois des extraits de la *Semaine religieuse*. C'est bien

mort et bien banal ; quand donc y écrirez-vous quelque article de fond ? Défense, sous peine de silence complet et éternel de ma part, de jamais y mettre rien de moi sans ma permission.

Depuis six mois, je suis dans le tracas, entouré sinon de persécution positive, au moins d'essais de persécution, de menaces, de vexations, de mauvais bruits, etc. Cependant, mes œuvres marchent et je ne suis pas sans joies. Depuis quatre mois je n'ai vu un confrère ; j'en attends deux dans quelques jours, de la province du Yun-Nan dont je suis voisin ; l'un d'eux est un ancien confrère de Paris que j'aime beaucoup. Je viens de faire trois andouilles, et demain je fais un fromage de cochon, pour les recevoir. Quelle réjouissance ! Et puis, quand il y a quatre mois qu'on est privé de confession, la conscience est pleine de démangeaisons, comme une tête qu'on n'a pas peignée depuis huit jours — je parle d'une tête à la française, car nos têtes rasées à la chinoise, c'est si drôle !

Je suis interminable ; mais la question philosophique veut être vidée entre nous. Du reste, si ces choses m'intéressent tant, j'espère aussi qu'elles ne vous ennuient pas. Je me rappelle souvent un mot que vous me disiez un jour, et qui avait de la portée. Je vous avais exposé mes idées sur le rapport de la philosophie avec la foi, et vous me répondiez : « Cette théorie est trop théologique et pas assez philosophique. » Je dis que cette réponse avait de la portée ; oui ! toute la portée de l'erreur moderne, rationaliste et cartésienne, à laquelle vous donniez, sans en avoir entièrement conscience, sa vraie, sa meilleure formule, mais aussi celle qui la condamne la plus péremptoirement. Aujourd'hui, j'espère, vous comprenez que rien n'est jamais trop théologique ; rien de ce qui sort de l'esprit et de la bouche de l'homme ne l'est même assez, puisque la perfection de la théologie, c'est la *Vérité*, mais telle qu'elle est en Dieu, et que jamais nous ne pourrions parvenir, sur la terre, à la concevoir et à l'exprimer en entier. Notre tourment est de sentir le besoin et la difficulté de la mieux embrasser par nos

conceptions et nos discours ; notre bonheur, notre avant-goût du ciel, est de sentir que, par nos conceptions et nos discours, nous l'avons embrassée un peu mieux. Même les philosophes, même les philosophes rationalistes, ont en eux et laissent voir dans leurs écrits cette *aspiration théologique*. De là vient qu'on trouve, qu'on sent tant de parcelles théologiques dans ces écrits, même chez les plus incrédules, pourvu qu'ils aient une intelligence vraiment philosophique, comme Cousin et Jouffroy.

Tout ce qui est vraiment *théologique* est *nécessairement et éminemment philosophique* ; et plus c'est théologique, plus c'est philosophique. On peut ajouter, en un sens : *et réciproquement* ; bien qu'en un autre sens, vrai aussi, Pie IX ait pu dire des Allemands : « Ils font trop de philosophie, pas assez de théologie. » Dans cette phrase de Pie IX, la philosophie est celle dont parle Cicéron et qui est un synonyme d'athéisme, la même que dans notre XVII^e siècle. Il serait trop long de vous dire pourquoi tout ce qui est théologique est philosophique en proportion. Vous le savez déjà un peu ; vous serez bon philosophe quand vous le saurez bien.

Or, et voici où je voulais en venir. Les quelques mots que je viens de vous dire sur le point de départ et le point d'arrivée de la philosophie chrétienne, mériteraient, au premier chef, ce reproche : *trop théologique, pas assez philosophique*. Êtes-vous tenté de me le faire encore ? Si oui, je n'ose pas en conclure que vous n'avez pas encore attrapé le point de vue de la philosophie chrétienne, de peur d'être prétentieux ou présomptueux ; mais je puis vous dire que l'accord n'existe pas encore entre nous. Si non, c'est bien.

Cette idée du sentiment que la raison doit avoir de sa propre infirmité, pour être vraiment philosophique et étudier sainement et sans danger ses *puissances* et son *domaine*, je la trouve partout, dans tout ce que je lis de livres sérieux. Je la lisais, tout à l'heure même, dans la première phrase du chapitre de Nicolas sur les *Traditions universelles* (t. II, ch. II). Je conviens que Nicolas est un peu traditionaliste, et

que le traditionalisme est la négation de la raison ; mais ce système, chez lui, est adventice et lui vient des autres. Cette idée, je la lisais ce matin dans l'opuscule de S. Augustin : *De utilitate credendi*, qui est exquis ; enfin je la lis partout. J'ai toujours avec moi un des petits volumes édités par Hurter ; celui-ci a fait sa collection, je pense, exprès pour moi, car c'est tout juste ce qu'il me fallait avec ma vie rouleuse. En lisant et relisant cet opuscule de S. Augustin, à tout instant je saute en l'air de joie, et j'ouvre la bouche pour crier au premier venu, me croyant encore, comme à Beauvais, entouré d'hommes qui peuvent me comprendre : « Ecoutez donc, cré canailles, que c'est beau, que c'est tapé, que c'est ça ! » — Ouiche ! je lève la tête et je ne vois plus que de pauvres Chinois, à qui on a bien du mal à fourrer trois mots de doctrine dans la caboche, *prima elementa exordii sermonum Christi*.

La famille où me voici logé et vous écrivant, tordu sur un petit bloc très bas et très étroit, a onze enfants, dont sept à la maison et en bas-âge. A eux sept, s'ils réunissaient tous leurs vêtements avec ceux de la maman, pour les offrir au marchand de peaux de lapin qui, de mon temps, parcourrait la rue S^{te}-Marguerite en chantant d'un ton nasillard, cet honnête garçon ne leur en donnerait pas ce qu'il donne à ma vieille amie maman Noël pour une peau de lapin. Mais toute cette marmaille mange, crie, se roule, court la montagne, se bat, que c'est un plaisir !

Avez-vous une idée de ma vie rouleuse ? Je passe mon année à courir mon district, qui est, me dit-on, grand comme trois départements ; je loge dans des taudis innommables ; je vis au milieu des loques, entre les buffles et les porcs ; les poules logent sous mon lit ; la nuit, les rats me passent sur le nez et m'éveillent ; les poux, les puces, les punaises pululent, non dans mes draps, car je n'en ai pas, mais dans ma couverture et mon traversin en moelle de jonc. J'enseigne à ces pauvres gens qu'il y a un Dieu en trois personnes, que la deuxième s'est incarnée pour nous sauver. Ça leur fait ouvrir une bouche ! Je vis de citrouilles cuites à l'eau et

au sel, quand il y en a. Si j'ai un répit, je prends S. Paul ou S. Augustin, et me voilà aussi haut en enthousiasme, en joie, en vision, que l'homme peut monter. Venez, que je vous dis, venez !

Adieu ! Si on vous chasse de France, venez ici, faire de la philosophie pratique. Aurions-nous un plaisir à recauser un peu !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXV

A M. l'abbé Brailion.

Hin-Y-Fou, 15 octobre 1880.

MON CHER LOUIS,

Il faut qu'un prêtre soit grand, grand d'esprit, de cœur, d'aspirations, de désirs, de vertus... Sans doute, si on ne peut pas suivre les études, faute de santé, mais si on fait son possible, on n'est pas coupable, et la grâce peut suppléer à tout. Mais Dieu a établi ce mode de nourrir l'âme chrétienne de foi, et l'âme sacerdotale de ce degré supérieur de la foi qu'on appelle la doctrine ; et il n'est pas obligé de faire des miracles pour réparer les brèches que, volontairement ou non, nous faisons à l'ordre établi par lui. Le malade qui ne peut plus manger, n'est pas coupable en ne mangeant pas, et il n'en dépérit pas moins.

Tu seras peut-être sous-diacre quand tu recevras cette lettre. Je te félicite de te donner à Dieu pour toujours et sans hésitation, en un temps où l'horizon est humainement si sombre, et où il y a si peu de raisons, pour celui qui n'aurait pas la vocation, de s'aventurer dans le sacerdoce par calcul. — Mais il faut prendre garde de tomber, comme tant d'autres et par découragement, dans cette ornière de la médiocrité, si difficile à éviter, médiocrité en vertu, en zèle,

en foi, en esprit sacerdotal, en fidélité à tous les moyens que l'Eglise nous donne de nous tenir dans le vrai bon chemin. — Que la position de *précepteur* n'aille pas te donner le goût du monde, ni faire de toi un petit sucré qui fait sa bégueule et s'évanouit en respirant l'odeur des roses.

. Puisses-tu comprendre que l'étude, dont se compose en si grande partie, et pendant tant d'années, notre préparation au sacerdoce, n'a pas pour but de nous occuper, de tuer le temps d'une manière honnête, de nous distraire, de faire de nous des hommes distingués, de nous rendre capables de discuter avec Mathurin ou Gros-Jean, d'être à la hauteur du châtelain de notre village, d'éclipser les laïques, de faire honneur à l'Eglise par nos talents, toutes choses, bien futiles, pas même de prêcher de beaux sermons ; mais qu'elle a pour but de nourrir notre âme de la vérité divine, de la foi révélée qui est un principe de vie et de grâce, un instrument et un aliment de l'apostolat. L'étude sainte est une méditation, une prière, la nourriture du cœur. Toute vérité révélée qui te passe dans l'intelligence, c'est la sagesse de Dieu, un rayon du Saint-Esprit, le Verbe. Il faut que ces saintes choses s'installent dans l'âme, y germent, y fleurissent, y portent leur fruit. Plus tard, dans la vie sacerdotale, il faut que ton âme continue de s'assimiler ces richesses surnaturelles de la science et de la sagesse divine cachée en Jésus-Christ.

Tu as entendu quelquefois discuter la question de savoir s'il est plus nécessaire au prêtre d'être pieux que d'être savant. Je n'ai jamais entendu sans douleur discuter cette question, qui suppose une idée fautive de la science et de la piété sacerdotales. *L'étude sacerdotale*, c'est le plus excellent de tous les actes de piété, car c'est l'âme fidèle et consacrée communiquant avec le Verbe par ce qu'il y a de plus intime en lui et en elle ; en lui : sa sagesse ; en elle : son intelligence. *La prière sacerdotale*, c'est le plus excellent et le plus scientifique des actes de l'intelligence, car c'est l'hommage éclairé et l'adoration intelligente d'une âme qui croit, qui se sert de sa croyance pour comprendre, et de sa compréhension pour aimer.

Il s'agit non pas d'apprendre par cœur des pages et des pages, mais de contempler la parole de Dieu, d'y trouver sa pensée, comme un fruit dans son écorce, et de savoir rencontrer, saisir, sentir, goûter Notre-Seigneur présent au fond de chaque vérité présentée par les hommes ou par les livres à ton intelligence. — Pour cela, inutile d'avoir plus d'esprit que d'ordinaire ; chacun se contente, comme don naturel, de ce que Dieu lui a confié ; mais chacun doit et peut en user, pour puiser dans la contemplation du dogme révélé ce que l'Eglise appelle si bien *spiritus pinguedinem*. Pour cela, il ne faut pas étudier avec *l'esprit de la mémoire*, qui est quelque chose de sec, de pointu et de stérile, mais avec ce que l'Écriture appelle *l'esprit de son cœur*.

Tâche de comprendre et de pratiquer tout cela ; et n'oublie pas que, quand S. Paul rappelle les moyens de sanctifier soi-même et les autres, il les résume en deux qui sont bien encore, dans notre malheureuse société française d'aujourd'hui, les deux grandes ressources de l'apostolat sacerdotal : *In patientia et doctrina*. La patience, c'est-à-dire la persévérance dans toutes les vertus de notre état et contre tous les obstacles que nous rencontrons ; la doctrine, c'est-à-dire la foi éclairée, studieuse, prêchante vis-à-vis des hommes, priante vis-à-vis de Dieu. *Hoc fac et vives*.

Il faut envisager l'avenir fort tranquillement. C'est dans la vie sacerdotale surtout qu'à chaque jour suffit sa peine. Chaque jour employé saintement et studieusement, est une garantie de plus pour l'avenir sacerdotal...

Je suis sec comme un copeau ; il y a quatre mois que je n'ai entendu un mot de français ni vu un compatriote ; je ne manque pas de fatigue, mais je suis gai comme un pince-oreille ; je n'ose pas dire comme un pinson, à cause du Père Pinson, des Eluas, qui était triste comme un bonnet de nuit — et il avait en effet des bonnets de nuit de coton noir et des culottes à derrière si larges, que ça lui pendait jusqu'aux talons !...

Adieu, mon cher Louis, bonne fin de Séminaire et meilleure santé.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXVI

A son Frère

Hin-Y-Fou, 15 octobre 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

...Quel malheur de faire des brèches à sa vie sacerdotale ! *Beati qui lavant stolas suas in sanguine agni !*... Il y a de ces jeunes gens chez qui le sacerdoce n'est qu'à la superficie, et n'a pas imprégné et surnaturalisé l'âme, la moelle...

La scène de départ des Jésuites expulsés est admirable ; sans poser aucunement, ils s'en vont, vaincus matériellement, mais avec tous les honneurs de la guerre. La débâcle ne peut plus tarder désormais ; le malheur, c'est qu'il y a, chez les hommes bien intentionnés et religieux, un ferment d'idées fausses qui, l'orage passé, recommencera cet échafaudage d'illusions et d'entreprises malsaines par où, en partant d'une assemblée chrétienne et royaliste en 1871, on est venu aboutir aux derniers désordres. Si on reprend le travail de la même manière, peut-on aboutir à autre chose ?

Oui, certes, les Dominicains ont besoin de revenir à des principes plus sévères, à une prédication plus saine, plus apostolique. Lacordaire, excellent religieux et grand esprit, les a mis sur un mauvais chemin ; et voilà encore un exemple bien remarquable du point où l'on aboutit, quand on a pour point de départ un principe faux...

Il faut au prêtre un préservatif non seulement pour le cœur, contre la corruption, mais au moins autant pour l'intelligence, afin de la garder contre les idées fausses et malsaines, contre la bassesse et la vulgarité. C'est sous ce double rapport, et aussi bien du côté des idées et dans l'ordre intellectuel que du côté de la conduite morale, qu'il faut

immaculatum se custodire ab hoc sæculo. Je pense à cela toutes les fois que je reçois un morceau de journal où il est parlé des idées et de l'esprit du temps.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXVII

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 20 octobre 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous ne pouviez mieux me faire partager votre pèlerinage à la Salette et à la Chartreuse, qu'en m'écrivant ainsi. Votre petite fleur de la Chartreuse m'est tout à fait précieuse. Autrefois, c'était moi qui vous envoyais de pauvres fleurs du Colysée, de Castel-Gandolfo ; vous me rendez aujourd'hui la pareille. — J'ai partagé les émotions de votre double pèlerinage. Mais remarquez l'ordre des apparitions de la Sainte Vierge, à La Salette, à Lourdes et à Pontmain ; elle a dit alors trois paroles, qui font comme une seule phrase, dont le premier membre est pour nos péchés, le deuxième pour notre pardon, le troisième pour le moyen d'obtenir ce pardon : « mais priez ! » Vous avez commencé par Lourdes ; il n'est pas étonnant que La Salette vous ait produit cette impression saisissante dont vous me parlez ; mais aussi quelle déplorable actualité prennent les larmes de la Sainte Vierge, au moment de cette inqualifiable expulsion des Jésuites et de cette horrible fête du 14 juillet !

Sans poser aucunement, les Jésuites ont été admirables ; et j'ai eu 50 fois les larmes aux yeux, en lisant ces scènes d'expulsion dans *l'Univers*. Ce sera un des glorieux passages de leur histoire et de l'histoire même de l'Eglise ; mais il n'y en a pas de plus honteux pour nous dans toute l'his-

toire de France, et on cherche des mots assez forts pour qualifier la bassesse et l'impudence répulsive des ministres. Oh ! les hommes hideux ! Je me figure un peu le gâchis au milieu duquel vous vivez, et l'épouvantable perversion qui se produit dans tout notre pays. N'est-il pas vrai que plus le mal est grand et va vite, moins on peut croire qu'il durera longtemps ? Mais ce qui est toujours redoutable, ce sont les crimes et les catastrophes qui peuvent s'amonceler dans ce peu de temps. Et puis, le mal fait aux âmes, et à toute la nation, dure encore de bien longues années après la disparition des causes qui l'ont provoqué. — Je ne trouvais qu'un mot pour les ministres, en lisant *l'Univers* : ils sont hideux. Ferry surtout est un type de vilénie...

Que devient l'ami Randon ? Reste-t-il Jésuite ? Si non, dites-lui que je l'attends, et que j'ai toujours cru plutôt pour lui à une vocation de missionnaire qu'à une vocation de Jésuite ; si oui, je lui souhaite de rester toujours et de mourir Jésuite, car c'est surtout en fait de vocation que « trois déménagements valent un incendie ».

Ici, mes affaires de Pou-Gan-Tin n'ont pas fait un pas ; j'ignore toujours si le commissaire du gouverneur a puni les persécuteurs et exigé d'eux des garanties de paix et de liberté. Ne soyez pas scandalisé de nous voir demander la punition des persécuteurs, il le faut absolument pour terminer régulièrement et légalement toute affaire ; autrement, les persécuteurs sont autorisés à se considérer comme ayant droit, et ils ne manquent pas de dire : « On n'a pas le droit d'être chrétien. » La punition une fois infligée, les chrétiens retrouvent leur liberté, et on n'ose plus rien contre eux. Mais il est fort difficile d'obtenir cette satisfaction, soit à cause de la connivence secrète des mandarins avec les bandits, même quand, extérieurement, ils nous font mille politesses, soit par la ruse et la méchanceté des persécuteurs mêmes qui, aidés de quelques dizaines de gredins, menacent de tuer ou corrompent, à force d'argent, les satellites envoyés pour s'emparer d'eux. La justice en Chine se rend de la manière la plus dérisoire et la plus arbitraire. A Pou-

Gan-Tin, on a tué, en 1877, quatorze chrétiens ; les principaux coupables sont des hommes influents, et depuis trois ans, on tourne autour d'eux pour les prendre sans en venir à bout. Il est vrai, les mandarins y mettent toute la mauvaise volonté possible. Si je puis enfin obtenir les honneurs de la guerre et une apparence de réparation, j'irai rallier les restes de cette pauvre chrétienté. Outre 14 tués, la plupart des survivants se sont enfuis, et il ne reste que peu de néophytes à Pou-Gan-Tin ; mais il faut y reprendre pied, y reconquérir droit de cité, liberté de circulation et de prédication. Ce pays est très vaste et n'a jamais eu que la visite d'un catéchiste imprudent et brouillon ; il est temps de lui donner une prédication en règle.

J'avais aussi, vous vous en souvenez, un essai de persécution dans le Tse-Hen ; des chrétiens avaient été emprisonnés. Leur défense m'a coûté les yeux de la tête, car j'ai dû les nourrir et faire distribuer des sapèques à droite et à gauche, aux canailles subalternes du prétoire, pour épargner des coups aux prisonniers. Enfin, le mandarin a rendu un jugement favorable et relâché les chrétiens. Mais les païens, loin de tenir compte de la sentence, recommencent leurs fausses accusations et leurs menaces ; reprennent les terres adjudgées aux chrétiens ; les battent et en blessent trois au sang, dont un assez grièvement ; courent dire au mandarin que les chrétiens les provoquent et les attaquent, que le pays n'est plus sûr pour les païens, et, pour le prouver, brûlent quelques vieilles huttes : « Voyez, crient-ils partout, les chrétiens brûlent nos maisons ! » Ils font plus encore : au nombre de plusieurs centaines, ils portent leurs meubles dans une caverne de la montagne en disant : « Il faut bien nous barricader contre les chrétiens qui nous chassent et veulent nous tuer ! » — Tout ce vacarme, pour obliger le mandarin à taper sur les chrétiens, ou plutôt pour leur offrir l'occasion de se donner ce plaisir, car c'est toujours le pauvre chrétien qui porte le fardeau.

Si vous trouvez tout ceci étrange, je ne puis vous en donner que cette explication authentique : L'impudence du

païen contre le chrétien est inimaginable, et n'a d'égale que celle de Ferry, Cazot et autres compères. Le païen qui persécute les chrétiens, comme ces messieurs, n'a même besoin de donner ni vraisemblance ni apparence de justice à ses accusations ; il suffit qu'il ait la force. Il y a cette seule différence, qu'en France le persécuté a l'opinion publique et la voix des honnêtes gens pour lui ; ici, rien de cela, soit que les honnêtes gens soient fort rares, soit que le païen, même réputé honnête, se range toujours au parti du plus fort et lui donne son estime.

Tous les jours j'appréhende quelque nouveau malheur... Et vous croyez qu'un missionnaire n'a pas sa bonne part d'inquiétudes à porter tous les jours ? En a-t-on du mal à gagner sa pauvre vie !...

J'attendais deux confrères du Yun-Nan, ils m'écrivent qu'ils sont empêchés. Je n'avais pas vu de figure française depuis l'Ascension, et il faut patienter encore jusqu'au nouvel an chinois. En avant ! vogue la galère ! Et prenons le temps comme il vient ! — J'avais fait, pour recevoir ces bons amis, six andouilles ! mais des andouilles, ah ! quelles andouilles ! Les andouilles de mon cœur ! Ces six andouilles étaient le plus beau jour de ma vie ! Et je suis obligé de les avaler seul, petit bout par petit bout ; c'est triste !...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXVIII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 2 novembre 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

Je t'ai dit que j'avais été volé. Le voleur a été découvert, s'est mis à grâce et a rendu une partie de mes effets. Ne sois pas scandalisé d'apprendre que le voleur était un chrétien. Je le savais à divers indices, sans en avoir de preuve directe. Tu comprendras facilement que le baptême ne détruit pas tous les vices ; la passion du mensonge, de l'orgueil et du vol résistent, dans la plupart des Chinois convertis, à tout ce que le christianisme peut faire pour les transformer. Quel triste peuple ! Et dire que c'est encore celui de l'Extrême-Orient qui offre les ressources les plus solides pour fonder des œuvres durables ! Le Japonais, m'écrit un missionnaire, est encore plus faux et plus perfide. Quant aux autres peuples, ils sont bien inférieurs sous tous rapports. Si la Chine pouvait se prêter à la formation d'un clergé indigène, tout serait fait pour sa conversion, et l'établissement de la société chrétienne ne serait plus qu'une question de temps. La grosse difficulté est là, et il y a divergence d'opinions sur la question de savoir si on lui fera jamais produire un clergé indigène sérieux, nombreux, à la hauteur de sa mission en foi, en intelligence, en vertu, en zèle, en esprit sacerdotal. Des hommes de bon sens et d'expérience disent non ; d'autres hommes, eux aussi d'expérience et de bon sens, disent oui ; je doute encore. Toujours est-il que l'œuvre du clergé indigène n'a encore, pour ainsi dire, rien produit ; et, comme S. François Xavier disait de son temps pour la conversion de la Chine au christianisme : « Le temps n'est pas venu, mais il viendra. » Aujourd'hui, sans doute, le temps semble venu d'obtenir de grands résultats, en vue de la conversion

générale de la Chine ; besogne formidable, vu notre petit nombre ; mais je crois qu'on peut répondre à la question de savoir si la Chine produira un clergé indigène : « Le temps n'est pas venu, mais il viendra. »

Nous avons un Séminaire dirigé par un de nos missionnaires ; tout y a échoué jusqu'ici, ou à peu près ; c'est la plus ingrate de nos œuvres, et celle qui ruine le plus vite le malheureux prêtre qui en a la charge. A la dernière réunion, Monseigneur m'a proposé de prendre cette œuvre, mais je l'ai supplié de m'épargner cette charge ; j'espère n'être pas la victime choisie pour cette besogne sans espérance. Cependant, si Monseigneur y tient, je marcherai et ferai mon possible ; mais avec si peu d'espoir de succès, ce serait une grande peine pour moi de recevoir un tel fardeau. Aucune besogne n'est plus capable que celle-là de briser le missionnaire ; à vrai dire, elle ne se poursuit, malgré son insuccès, que par acquit de conscience. Je préfère rouler ma bosse, convertir des païens et fonder des chrétientés. En campagne, quel plaisir de voir marcher les choses ! Mais aussi quelle besogne utile et fructueuse, non seulement en sauvant directement beaucoup d'âmes, mais en établissant et en solidifiant des œuvres destinées à durer plus que nous, et à devenir, pour nos successeurs, un point d'appui, une occasion de salut pour un grand nombre !

Je suis jaloux de ton jardin, moi qui trouve le mien plein d'orties au retour de mes tournées apostoliques, et mes légumes étouffés sous les mauvaises herbes. La grande difficulté, ici, c'est de trouver quelqu'un de confiance pour tenir la maison ; dix mois sur douze, je suis absent du logis et sans cesse inquiet sur ce qui s'y passe. On me vole ; les enfants sont malades ; j'ai peur de l'incendie ; il arrive des affaires contentieuses ; la bourse est vide, la provision de riz épuisée, etc., etc. On ne s'imagine pas que de soucis porte un missionnaire...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXIX

A M. l'abbé Dupont

Tou-Oua, 15 novembre 1880.

CHER COUCOU,

J'ai une après-midi devant moi, les chrétiens chez qui je loge en ce moment étant tous aux champs, excepté la dame de la maison que j'entends barboter ses cochons, et trois ou quatre enfants qui se roulent sur la terre et qu'à tout instant j'interpelle ; « Hé ! le *troisième*, apprend donc la doctrine ! — Hé ! *Petit-bonheur*, apprend donc tes commandements ; ce soir, tu ne sauras encore rien. — Hé ! le *deuxième*, *Chat*, vite, prends ton catéchisme et étudie, ou je te punis ! » Hélas ! le mal qu'on a partout à ramoner ces mioches, et les répugnances qu'ils ont partout à l'étude assidue, n'est pas la moindre preuve de l'unité de l'espèce humaine. Si j'avais le temps, je pourrais vous en dire long sur les arguments qu'on fournirait à cette thèse, en comparant l'homme chinois à l'homme d'Europe, malgré toutes leurs différences. Pensez à ce genre de preuves tirées de l'ordre moral, et dites-moi, quand vous m'écrirez, si on a pensé à les exploiter ; je ne me rappelle rien de ce genre dans ce que j'ai lu jadis.

Je vous l'ai dit, je serai heureux de renouer avec vous une correspondance suivie ; comme nous aurons lieu d'y causer de choses sérieuses, nous pourrons y gagner tous deux ; car j'aurai des questions à vous poser et des renseignements à vous demander, vu que vous avez des livres autour de vous et que j'en ai bien peu...

Presque tous les laïques ont été et sont dans l'illusion de croire que la *polémique chrétienne* doit se faire sous la forme de *polémique*.

Je vous parlerai tout à l'heure de Nicolas. Un mot encore de Gratry ; comme vous devez m'écrire et me parler de lui,

j'y reviendrai plus tard ; mais je ne voudrais pas qu'il restât, à son sujet, divergence d'idées de vous à moi, et ce que vous m'avez écrit me tourmente. Relisez-le avec soin. Je l'ai lu deux fois en 1879, avec notes et idées tirées de lui, en vue de les développer moi-même ailleurs ; je parle de sa *Logique*. Je n'ai pas lu ses autres ouvrages ; mais, tel que je le vois, sa *Psychologie* devra être fort dans mes goûts, à part l'illusion ontologiste. — Vous l'appellez un *fascinateur styliste*. Son style est certes ravissant, et cela ne gâte rien aux choses, au contraire. En toute espèce d'écrits, il n'y a de bien exact que ce qui est bien exprimé ; car l'expression n'est pas un vêtement indépendant de l'idée, mais l'idée même incarnée dans les mots, je veux dire l'*idée subjective* ; car qu'importe à mon lecteur que j'aie une vérité dans l'esprit si, à force d'user d'expressions défectueuses, j'ai mis un mensonge ou une vérité incomplète dans mon livre ? — *Fascinateur*, oui ! il charme, parce qu'il voit les choses par leur côté élevé et synthétique, par conséquent poétique et ravissant. À chaque page de lui, je me sentais dans la pleine lumière, dans les grandes synthèses de la science. L'ontologisme paraît très peu dans sa *Logique*. Il m'est impossible de comprendre à fond son application du calcul infinitésimal à la philosophie et, par conséquent, de juger ; il est quelques autres points où je ne voudrais pas davantage jurer sur sa parole ; mais.. j'ai grandement joui en le lisant.

J'insiste pour vous dire que c'est la vraie visée de la philosophie chrétienne. A tout instant j'y sens deux choses qui, pour moi, sont le bonheur de l'intelligence humaine, et la jouissance de la vérité la plus parfaite et la plus directe qui soit possible sur la terre. Premièrement, la fusion de la lumière rationnelle avec la lumière surnaturelle infuse en nous ; secondement, la jonction et l'harmonie de toutes les connaissances humaines se retrouvant, s'embrassant, se mettant d'accord, comme les instruments de musique, et faisant apparaître leur unité par l'harmonie de leur marche, et par leur tendance à ne former plus qu'une seule vaste science indivise et tout à fait philosophique et théologique. — Je

m'exprime mal, parce que je n'ai pas le temps, mais je ne me trompe pas.

Gratry loue encore Descartes, bien qu'avec réserve ; et c'est ridicule à lui, car il est très anticartésien. Depuis longtemps je crois à la poésie des hautes mathématiques ; il me l'a fait sentir, en me les montrant en Dieu et dans toute la sphère intellectuelle où les mathématiques jouent précisément le même rôle de *régulateur universel* et de *loi d'harmonie*.

Cette année, je lis les *Études* de Nicolas. Quand j'ai fini un volume, je le relis, avec notes et idées extraites. Je finis son second volume *sur le Christianisme*. Ses quatre volumes sur la *Sainte Vierge* sont ravissants ; je les ai lus il y a trois ans, sans y rencontrer d'erreurs sensibles ; je n'avais encore rien lu de si beau sur la Sainte Vierge, rien qui me fît si bien comprendre son rôle vrai dans le christianisme et l'Église ; car ce qu'on lit dans les livres de piété et ce qu'on entend dans les sermons, manque de philosophie et, par conséquent, n'est pas de la doctrine, mais du bavardage sans portée.

Je n'avais pas lu les *Études sur le Christianisme*. Un jour, il y a sept ans, je demande à l'abbé Bocquet s'il les avait lues et ce qu'il en pensait. Il me répondit : « J'en ai lu 40 ou 50 pages, et n'ai pu continuer ; cette manière d'étudier le christianisme me déplaît par l'esprit rationaliste que j'y sens. » S'il avait lu tout, je crois qu'il aurait non pas entièrement changé d'avis, mais profondément modifié son opinion. Je suis ravi de cette lecture. Cet ouvrage, bien plus défectueux que son livre sur la Sainte Vierge, est aussi bien plus riche en idées de toutes sortes. Un professeur de *philosophie chrétienne* de notre temps doit avoir lu cela. Il contient bien des erreurs peu accentuées, et n'est pas du tout exempt de ce qu'y avait senti Bocquet. Nicolas ne vaut pas Gratry comme profondeur d'esprit, mais il est de la même famille d'intelligences. Il est fortement traditionaliste, et ce n'est pas un médiocre malheur.

Le premier chapitre de la II^e partie, à la fin du volume, est pitoyable comme idée inexacte et incomplète ; sinon

fausse et, au fond, hérétique, de la justice originelle, du dégât opéré en nous par la chute, et de l'élévation à l'ordre surnaturel. Sur pas mal d'autres points encore, des réserves sont à faire. Mais à chaque page je crie : Voilà la foi embrassée par la raison ; voilà de la *philosophie chrétienne* ; voilà de bonnes données pour ce que j'appelle, depuis huit ou dix ans, la *théologie de l'avenir*. Lisez cela, et si vous l'avez déjà lu, relisez-le. Ces livres-là sont loin de remplacer les *Scolastiques* et les *Pères*, mais ils aident à s'en servir comme il faut s'en servir aujourd'hui. Pour moi, ils me font griller de me remettre à S. Augustin et à S. Paul. La vraie philosophie est dans les théologiens, bien qu'on en trouve des débris partout.

Je deviens aussi grand amateur de philosophie ; je voudrais vous dire à quel point de vue, mais je n'en ai pas le temps. En deux mots, voici : Ce qu'il y a d'éternel, d'immuable, d'absolu, dans les idées de l'homme, cela nous vient de Dieu par le Verbe, dans l'ordre naturel sans doute ; mais Dieu, le Verbe, leur lumière, ces mêmes idées venues d'eux et qui constituent la philosophie rationnelle, tout cela est *supereminenter et superabundanter* dans la révélation, qui contient toutes les idées naturelles, non plus nues, isolées et sèches, mais complétées, agrandies, devenues infinies, enrichies de la lumière surnaturelle qui, toute mystérieuse qu'elle est elle-même, est leur explication, baignées dans leur vrai milieu qui est l'intelligence divine, se manifestant en nous par la révélation. Tout ce que nous pouvons penser de bien par notre raison seule, n'est qu'un fragment de la vérité totale. Or, quand la foi nous ouvre les trésors infinis de la sagesse et de la science divines qui sont en Jésus-Christ, nous retrouvons là notre fragment, mais réuni, rejoint avec tout ce qui lui manquait, entouré de tout ce qui peut le compléter et l'expliquer.

Ah ! si j'avais le temps de vous dire mieux tout cela ! — Voyez-vous, vous n'êtes pas chargé d'enseigner la théologie à vos élèves ; mais vous êtes chargé de leur enseigner l'Infini, d'ouvrir à leur raison le chemin qui conduit à la vision de la Vérité totale.

Je vous dirai, pour vous seul, et sans critiquer rien ni personne, qu'au temps où j'ai fait ma philosophie, ce que l'on appelait la *philosophie* était moins que rien du tout, car c'était un obstacle ; et si le jeune théologien doit sauter d'enthousiasme en retrouvant, baignées dans l'atmosphère du surnaturel, les vérités qu'il a vues l'année précédente en philosophie à l'état rationnel, jamais je n'ai eu cette jouissance. Il m'a fallu me recomposer une philosophie après coup, quand la théologie m'a eu dit comment il faut entendre la *philosophie chrétienne*. L'auteur classique d'alors, *Magnier*, au lieu de préparer à la vraie théologie, était un obstacle. Ce que, de mon temps, on faisait en philosophie, était l'étude absolument misérable d'un certain nombre de questions, mal liées ensemble et tirées matériellement du corps de la philosophie.

Indiquez-moi donc une bonne *Histoire de la philosophie*, qui ne soit pas dans les idées cartésiennes. J'ai une prédilection pour l'Histoire de la philosophie ; je rêve de trouver un livre suffisamment étendu et fait dans les idées catholiques, où l'on mettrait en parallèle les variations, naufrages, aventures, vicissitudes, déménagements, illusions, déceptions, enthousiasmes, découragements, mécomptes, découvertes, etc., etc., de la raison humaine, allant à la recherche du vrai au moyen de la philosophie pure, et la marche sûre et tranquille de l'esprit catholique, étudiant le vrai à la lumière de la foi. Si vous trouvez une bonne *Histoire de la philosophie*, assez étendue, dans les idées que vous savez, et comprenant, bien entendu, la philosophie antique, écrite en français ou en latin, envoyez-la-moi.

Je ris comme un malheureux, toutes les fois que je vois quelque part une énumération des systèmes philosophiques anciens et modernes, et ça me fait toujours une impression vive et profonde du bonheur que nous avons de savoir *Jesum et hunc crucifixum... in quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae reconditi*. Je trouve qu'il n'y a pas d'apologie du christianisme plus grande et plus belle que celle-là.

Et puis, mon petit, le goût des choses de Dieu, *desiderium caeleste*, qui doit être, dit une homélie de notre Bréviaire,

notre grande étude, n'est pas si étranger à la philosophie qu'on le croit et que le fait croire la *philosophie Magnier* et Cie. Si la philosophie est l'amour et l'étude de la sagesse, la Sagesse par excellence lui serait si étrangère ! d'autant que la sagesse naturelle, depuis la promulgation de l'Evangile, est devenue la propriété du christianisme. — Depuis longtemps, je pensais que la meilleure philosophie, le plus riche fonds d'observations scientifiques en tout genre, se trouve dans nos théologiens mystiques ; or, j'ai eu la joie de rencontrer cette même réflexion dans Gratry. N'eût-il dit que cela, je vous crierais : « Voilà un homme qui a vu clair ! »

Je lisais hier, dans Nicolas, l'histoire et les aveux du pauvre Jouffroy ; comme quoi « on ne connaît pas encore l'objet précis de la philosophie » ; comme quoi, une fois la lumière de la révélation écartée, il n'y a pas à espérer de faire jamais de la philosophie une science solide et précise. Et je me disais : « Que la lumière de la révélation soit écartée par un acte positif et sincère d'incrédulité, en sorte que la science soit *réellement rationaliste*, ou bien qu'elle soit écartée par une fiction, à la manière du doute cartésien, en sorte que la science soit *fictivement rationaliste*, c'est bien la même chose quant à l'effet qui en résultera en philosophie ; si toutefois l'opération cartésienne s'accomplit sincèrement, c'est-à-dire si, tout en admettant l'autorité de la foi dans l'ordre *purement théologique*, on ne tient pratiquement aucun compte *de sa présence et de son dictamen en philosophie* ; car alors on est exactement sur le même pied que les anciens philosophes, et on n'a, comme eux, pour ressource que sa raison. Peut-on alors espérer faire mieux qu'eux ? La philosophie cartésienne, chez les chrétiens, est une farce, puisque tout en ayant pour principe, en apparence, de ne se servir aucunement de la foi, elle se sert tout de même de la foi, mais en cachette et sans l'avouer, pour se préserver d'erreur. Je dis que ceci est une farce, une comédie, une fourberie ; et toute philosophie qui procède de même, mérite le même nom et n'est pas sérieuse. Voyez la *Somme contre les Gentils* ; est-ce de la philosophie, cela ? L'action préventive et illumi-

natrice de la foi y est-elle aussi dissimulée ? La philosophie cartésienne ne cesse d'être une farce que quand elle devient sincèrement rationaliste ; mais alors elle est une apostasie.

Je ne vous dis rien de nos Chinois, de nos œuvres. Pauvre, pauvre, pauvre peuple ! Quand sera-t-il chrétien dans son ensemble ? Cette question que je me pose tous les jours, pour ne pas dire à tout instant, est effrayante, épouvantable, confondante, pour quiconque a vécu un peu par ici et compris ce milieu, ce genre humain déchu, comme l'est partout le genre humain, mais abandonné à sa déchéance — et c'est ceci que vous ne pouvez pas vous imaginer, car vous n'avez en France aucun terme de comparaison. Que de choses je voudrais vous dire ! mais je n'ai pas le temps. Allez, dites bien partout ces deux choses : 1^o un peuple déchu et abandonné à sa déchéance est un triste peuple ; 2^o les preuves de la divinité du christianisme sont par toute la terre, et au moins aussi éclatantes chez les peuples qui n'ont pas reçu le christianisme, que chez ceux qui l'ont reçu ; car chez ceux qui ne l'ont pas reçu, on voit ce qu'est l'homme sans lui.

Un des charmes qu'a pour moi, et que ne peut avoir pour vous le livre de Nicolas, c'est que, par exception, ses remarques sur les peuples privés de christianisme sont très justes. Nos œuvres sont, grâce à Dieu, prospères et fécondes ; un missionnaire sauve incomparablement plus d'âmes qu'un curé en France ; et notre visée, comme aussi notre espérance est, en attendant l'avènement d'une société chrétienne, d'établir ici, dans chacun de nos postes fondés, des œuvres solides, capables de durer dans l'avenir et de produire indéfiniment leurs fruits. Mais qu'est-ce que le travail d'une poignée de missionnaires dans un pareil pays ? C'est à faire trembler !

Je vous ai dit plusieurs fois : « Il y a une différence énorme entre les missions de l'Inde et celles de la Chine. » Je dois ajouter que cependant les observations faites dans l'Inde, en ce qu'elles ont de psychologique, sont parfaitement applicables à la Chine — bien que l'Indien soit très inférieur à l'Annamite, l'Annamite au Chinois, le Chinois au Japonais — et évidemment à tout l'Extrême-Orient. Toutes les appré-

ciations qu'on peut faire des peuples de l'Extrême-Orient peuvent se résumer en un mot : *Infériorité de nature* ; ce mot, si vous le retenez, vous expliquera bien des choses. Vous devriez nous envoyer des missionnaires ; il en faut. Dites à l'abbé L*** que s'il a recouvré la santé, c'est parce que j'ai dit à la Sainte Vierge : « Bonne Mère, voilà un petit moutard qui va mourir ; eh bien ! rendez-lui la santé pour qu'il se fasse missionnaire ! » C'est ce qu'elle a fait ; il est à craindre, s'il prend définitivement un autre chemin, qu'il ne retrouve, un beau matin, toute sa maladie revenue subitement. Un homme averti en vaut deux ; ne manquez pas de lui faire ma commission. C'est très vrai que j'ai dit cela à la Sainte Vierge, vers l'époque tout juste où il s'est trouvé mieux — *Qui potest capere, capiat*. Et vous donc, j'ai bien envie de vous jouer le même tour.

J'ai quelque part, dans mes papiers, une sorte de petit plan de philosophie, écrit sous l'impression de cette idée qui m'avait frappé : « La philosophie, c'est l'étude des puissances et des richesses de la raison ; or, il est *d'expérience et d'observation*, qu'abandonnée à elle-même, notre raison est très infirme, incapable d'arriver au vrai total, fatalement condamnée à tomber dans une foule d'erreurs, bien qu'elle soit capable aussi, par elle-même, de découvrir et de posséder avec certitude quelques vérités. Il importe donc autant, et la philosophie a aussi bien pour devoir, de prévenir la raison de son infirmité, que de lui dire sa puissance. Elle aura beaucoup fait pour l'esprit humain, si, sans le décourager ni lui ôter la conscience de ce qu'il peut, elle le pénètre bien du sentiment de sa faiblesse et de la nécessité d'un secours supérieur, soit pour le préserver d'erreur, soit pour le faire arriver à la connaissance du vrai total. Ainsi, elle aura pour point de départ un acte d'humilité, et pour conclusion le mot de Platon disant à peu près ceci : « Jamais on ne réussira à réformer les hommes, si Dieu n'envoie quelqu'un nous dire ce qu'il faut faire pour cela. »

Admettez-vous que ce soit un des points de vue fondamentaux de la philosophie chrétienne ? Si oui, c'est bien ! Si

non, ne dites pas encore que nous avons la même manière de voir ; ça viendra probablement, l'un de nous convertissant l'autre à ses idées ; lequel sera-ce ? Je ne suis pas disposé à me laisser convertir sur ce point ! — En sorte que la philosophie chrétienne doit insérer dans son programme cette thèse qu'on n'étudie guère, en France, qu'en théologie et qui dit : « La raison *seule* ne peut réussir à découvrir et à conserver la totalité des vérités même purement philosophiques. » C'est d'expérience, et voyez comme Laromiguière et autres le disent bien.

Une note de Nicolas, dans son premier volume, m'a fait jubiler. Platon dit quelque part que ce qu'il y a de mieux dans ses écrits, il le tient d'un *barbare* avec qui il a vécu et longtemps conversé en Orient, et qui lui en a bien montré. A divers signes, on voit que ce *barbare* est tout simplement un Juif qui, muni de ses livres sacrés, avait beau jeu en effet pour en remonter à Platon, et lui donner, aux plus grandes questions de la philosophie, ces réponses sublimes, qu'on oublie d'admirer dans l'Écriture, mais qu'on admire dans Platon où elles sont amoindries, en s'extasiant qu'un païen, armé de sa seule raison, ait pu trouver cela. *Quo posito, sic arguo* : « Pauvre raison, à qui on faisait honneur de ce qu'il y a de plus sublime dans Platon ; comme si, toute seule, la philosophie avait pu découvrir cela. Et voilà que Platon lui-même confesse que ces belles choses, ce n'est pas du tout dans la philosophie qu'il les a trouvées, mais dans la révélation d'un *barbare*. La philosophie n'a fait que les mutiler et les amoindrir. » — Ne croyez pas cependant que je nie la puissance de la raison. Je ne suis ni sceptique, ni traditionaliste, ni lamennaisien ; mais je crois que, par nous-mêmes, nous sommes bien peu de chose. Cette remarque ci-dessus sur Platon, ne devrait-elle pas tenir une certaine place dans une *Histoire de la philosophie* qui aurait la prétention d'être impartiale, et surtout d'être chrétienne ?

Autre remarque. Vous trouverez, vers le milieu des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, un mot terrible qui fait toujours mon bonheur, et qui est conçu à peu près ainsi :

« *Toute* proposition de métaphysique qui ne sort pas directement d'un dogme révélé, n'est qu'une absurdité. » Je ne me rappelle plus les termes, mais c'est l'idée, et elle est bien vraie. Voilà la connexion des vérités métaphysiques avec les dogmes. — Avez-vous relu les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, depuis que vous êtes en âge de penser ? En voilà encore un livre dans lequel on en apprend de belles ! On a tort de faire lire ce livre aux rhétoriciens ; ils n'y voient que du bleu ; et cette première lecture, à peu près entièrement inutile, d'abord les en dégoûte, puis fait que plus tard ils se regardent comme dispensés de le relire, puisqu'ils peuvent dire : « J'ai lu ce livre. » — Ce qui me plaît, chez Nicolas et chez les esprits de son genre, c'est la raison de convenance du dogme, si bien approfondie, qu'elle se présente dans toute sa force et s'élève à la hauteur d'une raison rigoureuse et mathématique.

Voilà une lettre qui n'est pas si brève que le style de Tacite. Je ne prends pas le temps de limer ma pensée, et je vous écris tout droit devant moi. Songez que je n'ai plus d'occasion de parler français que dans mes lettres ; il y a cinq mois que je n'ai vu un confrère et que je jargonne exclusivement la très peu céleste langue du Céleste-Empire. Si quelqu'un vante, devant vous, la littérature, la philosophie, la civilisation de la Chine — comme ç'a été la mode en France, pour montrer qu'il y a une civilisation possible en dehors du christianisme — riez-lui au nez de ma part, traitez-le de grosse bête ; ne lui faites pas d'autre réponse.

Adieu ! Ecrivez-moi aussi longuement que je vous écris.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXX

A Benoît Ly

Hin-Y-Fou, 9^a decembris 1880.

CARISSIME,

Ante tres dies recepi tuam epistolam, quæ est de die 28^a lunæ 10^m, in quâ mihi narras omnia quæ usque nunc facta sunt in Pou-Gan. Nihil amplius habeo dicendum tibi quod nescias, nisi quod necessarium est ut citius curetis de rebus Tse-Hen, quæ, si amplius expectatis, fient similes rebus Pou-Gan.

Quoad territorium quod præfecti offerunt Ecclesiæ, tibi hoc dicam : Melius est ty-ky (emplacement vide de maisons) in civitate quam amplissima territoria extra civitatem, præsertim quia difficile est emere ty-ky in Pou-Gan. Episcopus præsertim vult ty-ky in civitate. Si supra ty-ky habetur domus in qua statim possim manere per aliquot dies et collocare hominem, bonum est, sed non necessarium. Melius est vacuum ty-ky, si est satis amplum, quam ty-ky parvum in quo sit domus. — Aliunde tu videas, et scio te bene novisse usus et commoditates Ecclesiæ. Scias Episcopum habere intentionem in futuro collocandi Patrem in Pou-Gan.

Tibi narrabo quæ de novo facta sunt in Tse-Hen, sed breviter narrabo, quia mitto Siu-Yao-Sé (autre catéchiste) qui ipse vidit, ipse examinavit, et ipse potest clarissime narrare, præsertim quia, ut bene scis, de ejus recto corde et veris verbis non possumus dubitare.

Ut jam tibi dixi, statim post iudicium præfecti Tou, pagani dixerunt : « Hæc sententia *souan-pou-te* (ne compte pas) ; adhuc nostra sunt territoria, et si christiani volunt

habere, acuemus cultros, *mo-lao-tse* (couteaux), et interficiemus. »

Revera, post paucos dies, filii Tsen-Tchoung-Lou (Le premier et le plus influent chrétien de Tse-Hen), metebant orizam ; duo fratres Tang (persécuteurs) venerunt cum aliis, percusserunt tres homines, quorum unus graviter ægrotavit Tsen-Fa-Pin. Postea, duo fratres Tang incenderunt suam antiquam domum, quæ est de herbis et in qua nemo habitabat, et clamaverunt per totam regionem et in Hin-Y-Fou, Tchen-Fong-Tcheou, et Hin-Y-Hien : « Videte, Christiani interficiunt nos, incendunt nostras domos, furantur orizam et vestimenta ! » Imo, pagani simulaverunt aufugere in cavernis montium propter metum christianorum, sed nequam aufugerunt. De hoc quando christiani monuerunt me, non credidi, et misi Sin-Goa-Se ut videret, et vidit esse certum. Aliunde, multi etiam pagani dixerunt usque in Po-Mey et Tchen-Fong-Tcheou.

Fou-Tay fuit in Hin-Y-Fou circa diem lunæ nonæ. Pagani coram eo accusaverunt christianos ; sed gubernator remisit rem præfecto Pen. Ego non accusavi coram gubernatore paganos, quia præcise illo tempore P. Ouen (le P. Gréa) mihi scripsit dicens : « Me-Tay (le grand juge de toute la province) novit res Tse-Hen, et misit *tcha* (l'ordre) ut Ly-Ouen-Yuan curet. »

Statim post discessum gubernatoris, pagani inceperant persequi christianos gravius quam antea. Imprimis, recepi litteras in quibus vidi quod die tertia et quarta lunæ decimæ, Ly-Tchao-Kin, paganus et inimicus christianorum, venit, ducens secum decem et plus homines, qui furati sunt orizam in familia christiana Ouy-Tchen-Yao ; hic Ouy-Tchen-Yao non erat domi. Die undecima, reversus domi, accusavit apud præfectum Pen. Ecce justitia præfecti Pen : Satellites ejus venerunt apud Ly-Tchao-Kin, exegerunt pecuniam, et nihil amplius fecerunt.

Die decima secunda lunæ decimæ, Tchang-Kouang-Tsay, Tsay-Eul-Mao, Che-Tchang-Ho, Tang-Eul-Keou, Tang-San-Kéou, ducunt secum ky-che-ko-yen (des dizaines de

personnes) in Yang-Tsin, cum tsiang (des lances) et fustibus, clamando : « Volumus duos homines, Ly-Chao-Tsoug et Ly-Ouen-Tsay, ut interficiamus ! » Sed isti duo fugerunt. Tunc pagani supradicti furati sunt orizam familiæ christi-
næ Lo-Kiu-Hien, et abierunt. Lo-Kiu-Hien non accusavit ne amplius pateretur damnum.

Sin-Yao-Se, in his diebus, erat Pan-La ; examinavit de istis rebus, et die decima secunda venit in Hin-Y-Fou, ut me moneret ; sed non eram domi. Die decima octava, rever-
sus est in Pan-La, et ecce quod vidit et audivit. Dum ipse venerat in Hin-Y-Fou, Tchong-Tsong-Ye, qui est amicus noster, ipse secreto venit apud Tsen-Tchong-Lou, die quarta decima lunæ decimæ, et dixit ei : « Heri, die tertia decima, Ouang-Yen-Y cum aliis vestris inimicis et hominibus præ-
fecti Pen, habuerunt concilium et debent mox venire ut furentur vestras res et interficiant vos ; cito fugite ! » — Heu ! non fugerunt. Eadem die, et quasi statim post discessum Tchong-Tsong-Ye, octo lang-tsay (gredins) veniunt apud Tsen-Tchong-Lou et dicunt : « Quatuor ex nobis invitati sunt a Ouang-Yen-Y, et quatuor invitati sunt a Ly-Mong-Lin (apostat) ; volumus pecuniam et mien-hoa (du coton) ; si non datis, percutiemus, interficiemus et furabimur. » — Porro ostendunt epistolam magistri Ly-Mong-Liu, in qua exigit centum taëlia (800 francs) et unum Tsien-Kin mien-hoa (mille livres de coton). Christiani non possunt dare, sed dant vinum, gallinas et cibaria. Fures manducant et postea furantur omnia quæ sunt in familia Tsen, dicendo : « Imperator vult hæc omnia. »

Porro Sin-Yao-Se reliquerat sua vestimenta, lectum, tchang-tse (moustiquaire), libros, remedia, yo-lan-tse (paniers à remèdes) apud familiam Tsen. Imo, secundum mea præ-
cepta, receperat pretium orizæ magistri Yang-Se-Ye quam antea vendideram christianis, scilicet kin-tsien (148 livres de sapèques) et dimidium libræ. Isti homines etiam furati sunt hæc omnia et abierunt. Postea, omnes de familia Tsen fuge-
runt, et, usque hodie, nullus est qui sciat ubi sint, nec ego scio.

Statim dicam tibi aliqua de Ly-Mong-Lin. Hoc anno, luna septima et octava, postquam reversus sum ex Tse-Hen, mihi scripsit longissimam epistolam in qua enumerat suas multas virtutes, sua beneficia erga Ecclesiam, vitia omnium, jurat se non maledixisse mihi, licet omnes Patres mihi hoc scripserint, dicit me non habere bonum sien-sen (homme d'affaires), et quasi tentat cogere me ut adhibeam eum. Nihil respondi ei; ex hac die, non venit in Ecclesiam, nisi ut persequeretur omnes, odit magistros Tchao, Siu et Lou; ejus uxor dixit pessima verba contra Ecclesiam etiam coram virgine; ipse Ly-Mong-Lin dixit se non esse christianum.

Postea audivi quod volebat exigere a Tsen-Tchong-Lou immensam pecuniam. Porro quid facit pro christianis? Recepit ab eis 32 taëlia, et de hoc valde doleo, quia mihi videtur esse injustitia, sed adhuc non sufficit! Non visitavit me nisi semel et insolentissimo modo, dicendo mihi, sicut paganus diceret: « Pater cogat suos christianos reddere debita. » Respondi me de his non curare. Postea abiit in Tse-Hen, fecit societatem cum Ouan-Yen-Y, habitat in civitate Tse-Hen, persequens christianos, invitando et mittendo latrones, visitans homines præfecti Pen et Ouang-Yen-Y, dicens pessima verba, blasphemans et dans omnia scandala.

Denique, die vigesima prima lunæ decimæ, adhuc scripsit mihi unam insolentissimam epistolam in qua dicit *se esse pagannum*, dicit me brevi moriturum, docet me justitiam, enumerat multas summas pecuniæ quas ei deberet Tsen-Tchong-Lou, promisisse tres tsien-kin-mien-hoa (trois mille livres de coton), et scribit alias multas stultitias, nam vere credo eum esse stultum et furentem. — Heu! omnes etiam pagani audiverunt et dicunt de tua amicitia cum tali homine.

Sed adhuc habeo alia tibi narranda. Die vigesima tertia lunæ decimæ, venerunt in Pan-La, dicendo: « Nos sumus tsen-kong-pao-ty-lien (soldats du gouverneur); Tsen-Kong-Pao misit nos examinare. » — Certe falsum est, nam Tsen-Kong-Pao non curavit sed remisit rem pey-ken-ty-fan-kouan (au mandarin local) præfecto Pen. Sed vere habebant vestimenta militum, et omnes dicunt eos esse homines Ouang-

Yen-Y qui adhuc utitur talibus vestimentis quando vult furari. — Furati sunt multa apud christianum Hoang-Tchao-Kiu, et omnia quæ adhuc erant apud Tsen-Tchong-Lou. Aliqui dicunt eos etiam furari apud omnes christianos alios qui sunt in Pan-La, sed hoc adhuc mihi incertum est. Omnes dicunt eos diripuisse etiam orizam Tsen-Tchong-Lou ; porro habebam 13 tan-kou-tsa (mesures de riz) apud Tsen-Tchong-Lou. — Omnes christiani ex Pan-La fugerunt ubique.

Postea, die vigesima quinta lunæ decimæ, paganus Tchen-Lao-Ou duxit secum octo homines cujus aliqui certe erant de istis quos antea Ly-Mong-Lin invitaverat, nam novi unum qui vocatur Tchong, et hic habitat in Tsao-Tse-Kay. Isti dixerunt se missos esse a Ly-Mong-Lin, et furati sunt omnia in duabus familiis Ly-Chao-Tsong et Ly-Se-Kong, blasphemando, minando mortem et dicendo se interfecturos istos duos christianos, sed feliciter fugerant. Latrones furati sunt etiam tabulas, sedes, portas, et fecerunt ignem de eis. Etiam furati sunt aliqua sed pauciora apud paganos. — Omnes christiani ex Pan-La et Yang-Tsin fugerunt, unus in unum locum, alius in alium. Uxor Ly-Chao-Tsong, quæ ante post dies paucos pepererat infantem, non potuit fugere et gravissime ægrotavit ob timorem ; forsitan mortua est. — His diebus, Christiani Tse-Hen incipiunt pervenire in Hin-Y-Fou, et quotidie veniunt aliqui.

Porro, die quarta lunæ undecimæ, aliquis paganus Pan-A-Tchang, qui est de familia christianorum Yang-Tsin et famulatur Tang-Kong-Ye, venit ad christianos missus a Tang-Kouy-Ye, et dixit eis : « Vos estis ita miseri quia introistis hanc religionem. Tang-Kong-Ye me mittit ut dicam vobis : « Si vultis apostatare, ipse promittit se adjuvare vos et rem hanc pro vobis finire ; si non vultis, persecutio veniet, non curo. » — Memineris hæc omnia quæ in principio iste Tang-Kong-Ye fecit cum Pen-Kouan.

Etiam memineris quod sæpe habui anxietatem ne christiani sint to-se (amis des procès) et injuste occupent terras aliorum. Ex duobus annis, quasi quotidie examinavi, inter-

rogavi ; per diu dubitavi de justitia aliquorum et increpavi eos ; sed nunc non habeo talem anxietatem et vere credo totam injustitiam esse a parte paganorum qui inter se fecerunt consilium expellendi christianos ut memineris de tribus pan-se (maires) in Pan-Tchen, et neque una die requieverunt aut cessaverunt vexare christianos, accusare, calumniari usque hodie. Præsertim Tang-Kong-Ye, Ouang-Yen-Y, et satellites non possunt dicere christianos occupasse eorum territoria, et bene scis quid contra me fecerit Ouang-Yen-Y. Cæterum de his tibi dicet Siu-Yao-Se, quia ipse bene vidit omnia.

Mitto tibi tang-pan (copie) de judicio præfecti Tou. Ante paucos dies fui in Tchen-Fong-Tcheou cum Patre Mey (le P. Michel). Misimus Yu in prætorium ut narraret omnia. Præfectus Tou dixit se de his non curare, aliunde Pen-Kouan non curat ; hodie nisi pin-tie (l'accusation) christianorum præfecto Men ; respondit promittendo se capturum istos homines — excepto Ly-Mong-Lin quem non accusavi propter famam, ut infra dicam tibi. — Aliunde jam pluries monui Pen-Kouan et Tou-Kouan, ipsi christiani monuerunt Pen-Kouan. Certe, nec Pen, nec Tou-Kouan potest dicere se ignorare, nam pluries monui et bene sciunt, sed Pen-Kouan te-y (à dessein) nihil facit et secreto docet istos pessimos homines ; Tou-Kouan timet kiao-gan (les affaires de religion).

Cæterum, gaudeo de sententia præfecti Tou, et bene attendas ad ea quæ modo dicam tibi de utilitate ejus : quoties scripsi præfecto Tou, vel unice vel præsertim curavi de religione et nequaquam de litibus che-siou (de terrains) ; ipse vero, quia timet kiao-gan, unice curavit de litibus che-siou, et impedivit paganos et christianos ne loquerentur de religione, nec una vice respondit mihi. Hoc nunc bonum est, nam ego et tu, possumus dicere : « Nos nequaquam curamus de litibus che-siou, habetis præfectos, ipsi curent de his, et vos obedite præpositis vestris, sive sitis pagani, sive sitis christiani : quod præfectus attribuit paganis, christiani non debent occupare. Si habetis falsa scripta tcha-yo (pa-

piers), nos nescimus, ad præfectos pertinet de his judicare. Nos non curamus nisi de religione. » — Et revera, res territoriorum finita est, reliquum est ut pagani obediant præfectis sicut christiani obedierunt.

Quoad Ly-Mong-Lin, quid tibi possum dicere ? Numquid tua fides, tua conscientia non dicet tibi quod sufficit ? Hodie omnes ubique norunt ejus apostasiam et pravitatem, et omnes dicunt de eo pessima. Valde cupio ut de his rebus recedat, et non accusabo eum propter famam. Ejus uxor una vice misit hominem qui vocet eum, sed non venit ; hodie ea mulier misit duos homines, Ouang-Eul-Pao et Ouang-Ta-Ye, ut vocent et hortentur eum ; nescio utrum audiet. Si non audit et pergit persequi christianos, mihi erit opus accusare eum quod est vera calamitas, et quod vellem non facere. In quantum potero, non accusabo ante reditum Siu-Yao-Se. Tu facias consilium cum Siu-Yao-Se, et videas utrum conveniat vel non conveniat dicere præfecto Ly-Ouy-Yuen nomen ejus. Cæterum, omnes in prætoriis Tse-Hen, Tchen-Fong, Hin-Y-Hien, Hin-Y-Fou, sciunt et dicunt eum esse latronem et persecutorem. Ipse Yu audivit multa de hoc in prætorio Tchen-Fong et apud Chen-Se.

Heri, ejus uxor venit coram, flevit per duas vel tres horas coram me ; promisi veniam si recedit de istis rebus, si restituit omnia quæ furatus est, et amplius nihil petit a christianis, nam pauperes sunt, et ipse jam nimiam pecuniam accepit non tam juste. Scio hunc senem Tsen-Tchong-Lou lou-an-siu-yntse (promettre à tort et à travers), quando est in vino, sed non debet hoc exigi.

Jam tibi dixi : Si Ly-Ouy-Yuen venisset, res non ita graves fuissent ; si mox non venit, certe graviore fient ; nam quotidie audio aliquid novum, et his diebus, venit alius Christianus de alio vico Gan-Mao dicens : « Omnes pagani volunt me expellere de meo vico, nondum furati sunt, sed forte mox furabuntur. » Unde hoc putavi : Si Ly-Ta-Lao-Ye adhuc non potest venire, saltem mittat suum se-ye (secrétaire) qui, consilio facto cum præfectis, et portans auctoritatem præfecti Ly-Ouy-Yuen, capiat istos pessimos

homines ; nam si non capiuntur, mox erit res gravior ; præterea, quando Ly-Ouy-Yuen veniet, omnes vel fugient, vel invitabunt Lang-Tsay ut se defendant, et adhuc oportebit expectare plurimos menses sicut in Pou-Gan.

Interrogas Sin-Yao-Se de hac ridicula historia quam audivi in Tchen-Fong-Tchéou : Tou-Kouan petivit a Pen-Kouan tang-pan (copie du jugement) primæ litis quam habuit Tsen-Tchong-Lou statim postquam fuerit christianus. Porro Pen-Kouan confessus est se nec custodivisse tang-pan, nec habere ullum documentum. Unde Tou-Kouan publice dixit paganis in suo iudicio : « Ego non faciam sicut vester Pen-Kouan qui, iudicatis litibus, non audet custodire documenta et sic habet secretas et non claras sententias. » Unde mihi venit in mentem ut man-man (peu à peu) invites præfectum Ly-Ye-Ouy-Yuen a pen-kouan-tang vel documenta hujus litis, et, si nullum supersit documentum, iterum videat de ista lite ; nam præcise de ista lite Tou-Kouan noluit curare propter istam causam.

In his omnibus, facias secundum prudentiam et conscientiam tuam, et certus sis te habere meritum coram Deo et Episcopo.

Tibi devotus,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXX

A son Frère

Hin-Y-Fou, 23 décembre 1880.

MON CHER AUGUSTIN,

... J'ai vu le *discours-programme* de J. Ferry sur la réforme des études classiques. Certes, c'est insensé ; mais d'autre part, l'éducation cléricale est bien vulgaire, bien *exsanguis* ; on va droit à la phtisie intellectuelle. Comme il semble donc

de plus en plus que le clergé tombe dans l'ornière de la vulgarité ! De ce que j'ai lu, depuis trois ou quatre ans, il n'y a, même humainement parlant, que les leçons données par Léon XIII qui aient du nerf et indiquent une source de vie et quelque chose de riche.

Je suis toujours au milieu des tracas. Les vexations, les pillages, endurés par nos chrétiens, se sont ralentis depuis 15 jours. Mais plusieurs ont eu toute leur petite récolte, c'est-à-dire toute leur ressource depuis un an, volée, et il faut vivre. Plusieurs ne peuvent pas rentrer chez eux, crainte de nouvelles vexations ; je les ai ici sur les bras, mangeant ce que j'ai et ce que je n'ai pas. Beaucoup ont dû faire de grosses dettes qu'ils ne peuvent payer, ce qui vexé leurs créanciers païens et me donne plus de soucis qu'à eux-mêmes.

Actuellement, vu les usages du pays, je ne puis aller dans les chrétientés menacées, non pas à cause du danger, mais parce qu'à mon retour ici les vexations recommenceraient, et aussi parce qu'il vaut mieux laisser les choses en leur état jusqu'à ce que les coupables soient punis. — Si je n'exigeais pas leur punition, la persécution irait croissant. Le païen est ainsi fait : il essaie d'un petit vol, d'une vexation ; si on ne le punit pas, il essaie de quelque chose de plus fort ; si on passe encore, il augmente d'un degré ; il ira jusqu'au bout, si on ne l'arrête. On ne se fait pas idée de l'impudence, de l'effronterie, de l'audace, de l'égoïsme, de la méchanceté, du manque absolu de toute conscience, chez certaines canailles de ce pays ; et assez souvent, ces gredins sont des gens relativement bien posés et influents. S'ils restent impunis, ils ont les rieurs pour eux, sont applaudis de presque tous, même des gens relativement honnêtes, et nous désignent au mépris. Du jour où j'aurai obtenu la punition des coupables, on se mettra de mon côté, on m'approuvera, j'aurai seul raison, et on ne trouvera plus de malédiction assez forte pour les persécuteurs. Quel pays de cocagne !...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXII

A Madame Colin

Hin-Y-Fou, 27 décembre 1880.

CHÈRE ET BONNE COUSINE,

Est-il possible que ce soit une lettre qui vous arrive du fond de la Chine ? Eh oui ! Comment ne pas vous écrire, quand je viens d'apprendre votre malheur, la mort de mon pauvre cher cousin ? Je me figure votre douleur le vide immense qui s'est fait dans votre vie, vous qui ne viviez que pour lui ; et je n'ai qu'une peur, c'est que déjà cette lettre ne vous trouve plus sur la terre. Si vous y êtes encore, chère cousine, je veux être de ceux qui vous auront fait parvenir un mot d'amitié, de bon et pieux souvenir, un mot de consolation.

Ah ! si j'étais encore en France, je serais allé vous voir à cette occasion, pour vous dire, de vive voix et face à face, tout ce que m'aurait suggéré mon amitié pour vous et pour lui. Mais je suis à l'autre extrémité du monde ; voyez le temps qu'il a fallu à cette nouvelle pour m'arriver ici, et voyez aussi, en comparant la date où je vous écris cette lettre avec celle où elle vous arrivera.

Et vous voilà seule au monde avec votre cher tombeau. Pauvre chère cousine, ma lettre va encore réveiller votre chagrin et vous faire pleurer ! Marie me dit que le cousin a fait une mort très édifiante. Je savais bien qu'il en serait ainsi ; il avait toujours été si bon, si respectueux pour tout ce qui mérite respect ; et moi, dans mon voyage à Bisping, je l'avais trouvé si bien remis à la vie chrétienne, que je n'avais pas d'inquiétude de ce côté-là. — Mais vous, chère cousine, au moins, vous n'allez pas être comme ceux qui n'ont plus d'espérance, vous n'allez pas oublier qu'il y a une vie future, et que là, ceux qui se sont aimés sur la terre et

sont morts en paix avec Dieu, se retrouvent dans la joie pour toujours. Tout le monde vous a dit cela, et Monsieur le Curé vous l'aura dit bien des fois. Moi-même, je veux vous le redire à mon tour, parce qu'il me semble que ce mot, venu de moi et de si loin, sera pour vous un signe d'espérance et une consolation.

Vous êtes seule ! Et moi, chère cousine, qui ai laissé là-bas, en France, tout ce qu'on peut aimer sur la terre, et qui suis venu apporter aux pauvres peuples de ces pays ma jeunesse et ma vie, suis-je seul aussi, moi qui passe des 5 et 6 mois sans voir une figure française et sans entendre la langue de la patrie, vivant au milieu des Chinois, roulant les montagnes, rongé de vermine, logeant dans des taudis dont chez vous on ne ferait pas une écurie ? Eh bien ! quand votre chagrin vous accable trop, et quand votre solitude vous pèse, je vous en prie, pensez à moi, unissez-vous de cœur, d'intention et d'affection avec moi. Ainsi, ayant entre nous deux toute l'épaisseur du globe, nous prierons ensemble, d'abord pour votre cher défunt, puis pour vous aussi, pour moi, pour mes œuvres. Et songez qu'un jour viendra où j'irai vous rejoindre tous au Ciel. Je ne veux pas que vous désiriez la mort, mais que vous cherchiez votre consolation et la joie de votre vieillesse dans la piété et les bonnes œuvres. Si Dieu, comme je l'espère et le souhaite, vous donne encore de longues années de vie, je sais bien que vous ne perdrez pas le souvenir de celui que vous pleurez ; mais ce souvenir s'adoucirait, et votre douleur, sans cesser jamais, deviendrait de la résignation et de la confiance en Dieu.

Songez, chère cousine, combien d'années de bonheur et d'union vous avez eues pour votre part, et comptez les ménages qui en ont eu autant ! Moi qui ai moins vécu que vous, combien j'ai vu de ménages sans union et sans bonheur ; combien même de grandes et belles familles où, après trois ou quatre ans de joies, au milieu de la richesse et du bonheur, la mort venait séparer pour toujours des époux encore jeunes ! Rien n'est déchirant comme cette séparation des époux, surtout lorsqu'ils ont été unis comme

vous l'étiez, et qu'arrivés à la vieillesse, ils ont si besoin l'un de l'autre pour passer les dernières années de la vie.

Mais ne faut-il pas que quelques-uns de ceux que nous avons le plus aimés sur la terre nous précèdent là-haut, pour nous faire désirer un peu le Ciel à nous-mêmes, et nous faire comprendre qu'il n'est pas de joie durable en ce monde ? Songez que le Ciel n'est pas si loin de nous, et que ceux que nous avons aimés nous voient et nous entendent encore. Songez que, de son éternité, votre cher défunt n'a plus pour vous qu'un désir, c'est de vous voir accepter avec calme, résignation et piété, cette séparation de quelques années, pour vous préparer à le rejoindre. Il me semble que, du Ciel, il vous fait cette prière ; la lui refuserez-vous ? Il a dû vous le dire aussi dans sa dernière maladie ; et je me figure que ç'a été sa dernière et son unique inquiétude en mourant. J'ai déjà pensé quelquefois que Dieu attend, pour délivrer du purgatoire l'âme de ceux qui nous ont été chers, le jour où il nous voit accepter franchement et pieusement notre sacrifice. Faites-le aussi, chère cousine, ce sacrifice ; je sais combien il coûte à votre cœur, mais c'est votre cher défunt lui-même qui vous le demande en grâce. Je ne vous demande pas de l'oublier, ni de laisser son deuil, ni de quitter votre douleur, mais de vous résigner, et de reposer votre âme dans cette douce espérance de la réunion future.

J'ai toujours gardé un bien bon souvenir du pays ; dites-le aux bonnes personnes qui se souviennent encore de moi, à Monsieur le Curé, à nos parents, à ma pauvre tante que je ne verrai plus et à tous ses enfants. Qu'ils soient de bons chrétiens tous, et Dieu les bénira. J'ai toujours un bon souvenir pour ces chers enfants auxquels j'ai donné la première Communion, surtout pour ce petit Achille qui pleurait tant à mon départ. Quel plaisir j'aurais à revoir tous ces chers amis ! Mais non, ces plaisirs-là ne sont plus pour moi, et je bénis Dieu de m'avoir donné une vocation qui m'a fait sacrifier toutes les joies de ce monde pour sauver des âmes...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXIII

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 29 décembre 1880.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous ai déjà posé cette question, non pour que vous y répondiez, car je connais votre réponse, mais pour que vous compreniez ma pensée : Peut-on, dans ma position, avoir vu ce que j'ai vu en France, avoir un frère, jeune, prêtre et curé là-bas, savoir ce qui se passe, et n'être pas un peu inquiet pour lui ?... Un jeune curé a toujours à craindre l'influence du milieu, même quand il sait ce milieu funeste et qu'il y prend garde. Il se fait, dans le ministère, une dépense de forces qui épuise bien vite la pauvre âme humaine, si elle n'a pas en même temps un moyen quotidien de refaire ses provisions. Que de fois j'ai dit cela aux séminaristes ! Il n'y a que Dieu qui soit assez riche pour dépenser toujours sans s'appauvrir. Mais aussi, le prêtre qui est fidèle et qui a trouvé le moyen de ne pas s'appauvrir l'âme, tire de son ministère un grand profit pour son âme, car le ministère est sanctifiant quand on le prend du bon côté.

Vous me dites que je connais l'église et le presbytère de Dreslincourt, où vous venez d'installer mon frère. Oui, je les ai vus une fois ; mais ils se sont entièrement évadés de ma mémoire... Ainsi, ceux de mes souvenirs qui ne sont pas bien enracinés dans ma tête, disparaîtront peu à peu. Les hommes meurent ou vieillissent ; les maisons et les églises sont rebâties ; les pays changent d'aspect ; beaucoup de relations languissent ou s'interrompent ; mes occupations et mes tracas me font oublier les noms d'une foule de personnes, même quand j'ai encore leur figure en mémoire. Dans 20 ans, si je suis encore de ce monde, il n'y aura plus guère de goût à retourner voir la patrie ; et cependant on

dit que c'est alors que la tentation d'y revenir sera plus forte. C'est égal, a-t-il de la chance, mon frère, d'être là tranquille, et d'aller chez vous en un quart d'heure, tandis que je passe des six mois sans voir une figure française !

J'allais oublier de vous souhaiter « la bonne année ! » Je vous la souhaite donc, sans phrases ni compliments, à vous et à tous nos amis des environs. Vous m'excuserez de mon retard ; ici le 1^{er} janvier s'appelle, cette année, le deux de la 12^o lune ! Qu'est-ce que ça représente et qu'est-ce que ça rappelle ? Les Chinois nous souhaitent la bonne année dans un mois, en sorte qu'on perd la notion des dates, et que l'impression du premier de l'an européen s'efface. Du reste, vous le savez, et c'est le principal, s'il est des souvenirs qui ne s'effaceront pas en moi, ce sont tous ceux où vous êtes mêlé ; et s'il est un endroit du monde où, par imagination, par souhaits et par affection, je me reporte souvent, tous les jours et vingt fois par jour, c'est Ribécourt. Ce sera même pour moi une vraie commodité de pouvoir unir tous les jours ce pèlerinage, que je faisais double jusqu'à présent, et qui sera unique désormais chez vous et chez mes parents.

Je réunis en ce moment les éléments d'une carte de mon district ; et quand je regarde les quelques chrétientés que j'ai semées par-ci, par-là, sur mes territoires, je suis effrayé de penser à l'énorme disproportion qui existe entre ce qui est fait et ce qui reste à faire. De tous mes territoires, le plus peuplé de chrétientés est le sud-est ou Tse-Hen-Tchéou, sur lequel j'ai, depuis huit mois, une sorte de persécution. Ce sont partout de nouveaux chrétiens, et il faut des années de travail, d'instruction, de prédication, d'avertissements, d'inquiétudes, pour que cela puisse compter comme vraies chrétientés fondées, assurées et portant des fruits. La Providence, qui fait toutes choses avec ordre, m'a donné ces chrétientés dès mon arrivée à Hin-Y-Fou, il y a deux ans ; c'est elle qui, peu à peu, m'en donnera d'autres aussi, sur d'autres points de mon district.

Le jour de Noël, j'ai eu ici l'*adoration* d'un jeune père de famille, riche, influent et de bonne famille, de Sin-Tchen. Je

connaissais cet homme depuis un an , je savais qu'il se ferait chrétien, et que ce serait une ressource pour recruter des conversions dans la région. Sa conversion est un bon jalon que la Providence vient de me planter là pour l'avenir. Ainsi vont les œuvres : une année, les conversions prennent dans une région ; vite, il faut instruire et former les néophytes ; l'année suivante, les conversions prennent dans une autre région.

Si jamais il n'y avait de défection, la conquête du pays ne serait qu'une affaire de temps. Malheureusement, tantôt, vous voyez les catéchumènes, peu solides encore, retourner au paganisme sous l'influence des menaces ou des promesses païennes ; tantôt, vous voyez les enfants des vieux chrétiens marcher de travers, et peu à peu, après quelques générations, retomber dans leurs superstitions païennes ; tantôt, ce sont des familles qui s'éteignent. Cependant, il est très rare qu'une chrétienté, solidement fondée et confirmée par les baptêmes, s'éteigne entièrement. Je commence seulement à baptiser les plus instruits de mes nouveaux chrétiens.

La persécution qui sévissait au Tse-Hen se ralentit un peu. Depuis quelques jours, on n'a plus rien fait contre mes chrétiens. Mais j'ai là deux villages dispersés et quelques dizaines de familles tremblantes et peut-être ébranlées dans leur premier germe de foi. J'attends, pour faire punir les voleurs, la venue d'un commissaire que le gouverneur de la province a envoyé pour différentes affaires contentieuses. Il est à Pou-Gan-Tin depuis six mois, suant sang et eau pour prendre et punir 8 ou 9 gredins, coupables d'avoir tué 14 chrétiens et chassé tous les autres du territoire de cette ville, en 1877. Car l'affaire a traîné depuis, et je ne pourrai remettre le pied à Pou-Gan-Tin que si elle se termine. Le procès de Pou-Gan-Tin réglé, le commissaire viendra examiner mes affaires du sud, et rétablir la paix, j'en ai l'espérance. C'est alors que je pourrai m'organiser sur cette partie de mon district. *Militia est vita hominis super terram!* Il n'est pas beaucoup de positions sacerdotales où ce mot soit

plus vrai que dans la mienne : un jour, une alerte, le lendemain, une autre.

Hier, je rentre de course. Je n'avais été absent que deux jours. Je trouve ma *vierge* éplorée. Elle élevait huit poules destinées à régaler tous mes enfants, au premier de l'an chinois ; toutes sont mortes en 24 heures, du choléra des poules. J'ai bien ri, car c'était presque malgré moi qu'elle élevait toutes ces bêtes qui dévorent le riz bien inutilement...

L'égoïsme calcule beaucoup ; mais quand ses additions sont finies, le total n'est pas le bonheur... Pauvres gens qui amassent de l'argent pour un âge auquel ils ne parviendront pas ; ou, s'ils y parviennent, ils seront incapables d'en jouir...!

Adieu, priez et faites prier pour moi et mes œuvres, que cette persécution met partiellement en péril.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXIV

A son Frère

Yang-Tchang-Gao, 7 janvier 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Je ne sais quels événements politiques vous apportera l'année 1881 ; ils ne sauraient être gais en eux-mêmes, soit qu'ils prolongent la situation actuelle, soit qu'ils lui donnent une solution et un couronnement. Je vous souhaite, avec la santé et les biens qu'on souhaite toujours à ceux dont le bonheur vous tient au cœur, de vous ressentir le moins possible de ce qui arrivera sans doute ailleurs, de vivre longtemps heureux les uns auprès des autres, échappant au mal et faisant le bien sous tous rapports.

Ce n'est pas une difficulté médiocre pour un curé, jeune et surtout n'ayant pas encore l'influence que donne un long

séjour dans une paroisse, de se tenir assez haut et assez impartial, au-dessus des partis en lutte, afin de n'être pas impliqué dans les haines et les intrigues de ces partis et d'être à peu près bien avec tout le monde, de manière à remplir en paix son ministère, à obtenir que son église soit un terrain neutre où règnent du moins la paix et l'union. La meilleure sagesse est encore la neutralité dans ces sortes de situations.

Ce que tu me dis de la participation des vicaires de ville à la rédaction du journal m'étonne peu. Voilà tout juste de quelle manière il importe au prêtre de ne pas se mêler à la politique ; c'est en s'y mêlant qu'il dissipe son cœur et son intelligence, abaisse sa dignité en se risquant dans une foule de petites intrigues bêtes et mesquines, compromet son ministère en amassant sur son dos, fort inutilement, des haines qui ne devraient s'adresser qu'au journaliste. Je suis de l'avis de L. Veillot, qu'en France, à l'heure qu'il est, le prêtre ne peut pas, en général, faire du journalisme. — *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus*. Ceci n'empêche qu'un prêtre éclairé doive, selon moi, suivre d'un œil très attentif ce qui se passe, en profiter pour son instruction, son édification et son ministère, avoir un avis, travailler même à le faire triompher, mais n'y travailler que quand c'est prudent et comme c'est prudent...

Mon district renferme plusieurs races d'hommes ; d'abord le *Chinois pur sang*, et il est le même partout, aussi intelligent au Midi qu'au Nord ; il nous vient ici du Sé-Tchouan et du Hou-Nan, point de départ de son émigration. La population chinoise représente peut-être la moitié de mon district ; elle domine dans les villes et dans quelques parties des campagnes. Dans certaines régions, la plus grande partie de la population est *Miao-Tse* ; ce sont des barbares noirs, venus du district de Houan-Pin-Tchéou depuis 150 ans. Plusieurs villages de ces barbares noirs sont chrétiens. Les *Y-Jen* sont les premiers occupants de mon district depuis des siècles, et on ne sait d'où ils sont venus. Ils sont encore un peu partout et, dans certaines parties assez vastes de mon district, comme

le Tse-Hen-Tchéou, ils sont à peu près seuls. J'avais, en venant à Hin-Y-Fou, des préventions contre ces *Y-Jen* ; elles ont disparu. Ce qu'ils ont contre eux surtout, c'est le mépris du vrai Chinois, qui les maltraite, les vole, les exploite, tend à les chasser du pays et à détruire leur race, étant beaucoup plus audacieux qu'eux, et appuyé toujours contre eux pas les mandarins, qui sont de race chinoise. La plupart des chrétiens du Tse-Hen-Tchéou appartiennent à cette race ; c'est chez elle que j'ai trouvé jusqu'ici le plus de catéchumènes. J'espère que Dieu m'amènera peu à peu les autres races, et me permettra d'étendre partout mes œuvres. J'attends avec patience ; car généralement ceux qui doivent se faire chrétiens viennent d'eux-mêmes à nous, et j'ai actuellement de la besogne à revendre. Il faut dire que, dans le passé, les populations *Y-Jen* et *Y-Kia* sont celles qui ont donné le plus souvent l'exemple de la facilité à l'apostasie ; aussi les éprouve-t-on davantage. Les miens se sont faits chrétiens en grand nombre depuis deux ans ; ils ont eu bien des vexations, et pas un n'a apostasié. Je commence seulement à baptiser les plus instruits et les plus solides. Du reste, je les trouve aussi intelligents que les Chinois, plus empressés à s'instruire, moins orgueilleux et plus faciles à gouverner.

J'ai encore beaucoup d'autres races, surtout dans les montagnes voisines du Kouang-Si ; par exemple, non loin d'ici, des villages entiers et des colonies de *Pe-Miao-Tse* ou *Barbares blancs*, c'est-à-dire vêtus de toile blanche. Ce sont des gens fort rudes au travail, aux intempéries et à la nourriture, très grossiers et vivant à l'écart ; ils viennent du Kouang-Si, et sont très difficiles à convertir. Ils ne comprennent que le travail, et leur religion se réduit à fort peu de chose, soit comme croyance, soit comme pratique ; je n'ai pas pu encore les aborder, j'en attends l'occasion prochainement.

Au sud-est de Hin-Y-Fou, outre les Chinois, dont quelques familles sont chrétiennes, je rencontre en grand nombre les *Lo-Lo*, originaires du Yun-Nan et fixés au Kouy-Tchéou de temps immémorial. Quatre ou cinq chefs de villages *Lo-Lo* ont voulu se faire chrétiens avant mon arri-

vée ; ils ont dû être écartés ; c'étaient de mauvais drôles qui cherchaient à mettre leurs vices à l'abri de notre réputation... L'idée qu'on ne peut réveiller la foi, dans vos diocèses de France, qu'au moyen de *missions* données dans les paroisses, est certes excellente, et c'est un des premiers remèdes au mal actuel. Toutefois, tu dois comprendre que ce n'est pas encore là le grand moyen, le moyen ordinaire, sûr, fondamental de l'apostolat. J'ai toujours regardé comme bien coupables et bien insensés les curés qui voyaient de mauvais œil, et quelquefois entravaient de toutes leurs forces, l'envoi d'un missionnaire, prédicateur et confesseur extraordinaire, dans leur paroisse, en certaines circonstances. Cependant, j'avoue qu'il faut en rabattre un peu du grand succès apparent plus que réel, et surtout que solide, de certaines missions. Néanmoins, je suis fort partisan de ce moyen de secouer la torpeur des populations et de ramener à Dieu certaines âmes encroûtées, honteuses, hésitantes. Mais encore, ce moyen est passager et nécessairement extraordinaire ; ce n'est pas sur lui qu'il faut compter, pour produire un résultat complet d'ensemble et durable.

Le grand moyen, c'est aussi le plus simple, le plus obvie, le plus conforme aux lois et à l'organisation de l'Eglise, celui qui est tout fondé là où l'Eglise est installée, savoir le *ministère journalier du propre pasteur*. Ce moyen est le seul qui puisse jamais refaire la société chrétienne ; je regarde les autres comme des illusions. Le curé a son troupeau sur lequel il travaille tous les jours et de toutes les manières ; il le connaît et le suit partout ; il prend l'homme et agit sur lui par tous les moyens apostoliques, depuis la naissance jusqu'à la mort. Outre le zèle et les vertus qu'il doit avoir, tout comme le missionnaire, il a un intérêt particulier, et que n'a pas le missionnaire, à la conversion de son troupeau. Ce n'est pas en huit, en quinze ou trente jours, qu'un prêtre formera les âmes à la vie chrétienne et leur donnera la foi ; c'est en plusieurs années de catéchisme, de petits soins obscurs et quotidiens ; c'est par sa présence, ses bienfaits, ses exemples, ses prédications et ses conversations, répandus sur sa

paroisse pendant des années. Le moyen même des missions doit être subordonné à ce ministère pastoral du propre curé. Sans doute, par le temps qui court, le ministère du curé, avec tout cela, aura encore peu de résultats, même s'il est bien rempli ; et cela tient aux circonstances exceptionnellement difficiles ; mais c'est le seul qui pourra réussir, quand quelque chose pourra réussir. Le tout est donc de trouver le moyen de former non pas de bons prédicateurs extraordinaires ou missionnaires, mais de bons prédicateurs ordinaires, c'est-à-dire de *vrais pasteurs*. Tout le monde, il est vrai, a la prétention d'avoir la bonne méthode pour former cela ; cependant il faut bien que quelqu'un se trompe. Hélas ! c'est toujours la même chose...

Me voici sur la frontière du Kouang-Si dans un village entièrement chrétien, et habité par des Chinois ; tous les villages environnants se composent soit de familles *Y-Jen* soit de *Barbares blancs*. En face de moi, de l'autre côté du fleuve qui forme torrent, se dressent les montagnes du Kouang-Si, tristes et dénudées. Un chrétien vient de m'apporter une grappe de bananes qui sont excellentes. Le pays, fort chaud l'été, est encore assez froid l'hiver, et je souffre quelque peu de la bise, dans ma cabane ouverte à tous les vents. La maison des chrétiens qui me reçoivent étant fort étroite, on m'a logé dans un hangar qui se compose d'un toit en paille supporté par quatre piquets, et de murailles en fascines de bambou ; il est ouvert à tous les vents, malgré les herbes hautes dont on a renforcé les murs. Aussi, je sens le rhume m'envahir rapidement, et serai obligé d'abrégier ici mon séjour. Les chrétiens, bons et intelligents, se mettent trop lentement aux habitudes chrétiennes de la prière et du dimanche ; je dois encore leur faire attendre le baptême...

On nous apprend, hélas ! qu'un envoi considérable d'Europe, destiné au Kouy-Tchéou, a fait naufrage sur le Fleuve-Bleu. On a retiré nos caisses de l'eau, mais la cargaison est mouillée et probablement perdue ; je serais désolé de savoir perdus les envois d'étoffes et d'images que tu m'annonces...

Le *Traité des Études* de Fleury que tu m'envoies me sera utile ; je le connais déjà ; c'est un ouvrage de valeur, bien qu'il respire l'esprit du XVII^e siècle, qui n'est pas l'esprit chrétien et surnaturel. Même les meilleurs auteurs du XVII^e siècle sont pétris de l'esprit rationaliste, naturaliste et, en définitive, païen. Pour trouver, au XVII^e siècle, l'esprit chrétien, il faut le *dénicher* chez les hommes étrangers à la littérature d'alors : Olier, La Colombière, Bérulle, etc. Bourdaloue est le seul qui ait pris place parmi les grands littérateurs du XVII^e siècle, tout en restant fidèle à l'esprit chrétien. Fleury était un prêtre très digne, un savant très sérieux et très solide, mais farci de philosophisme...

La situation en France est telle, qu'il ne reste plus, tout en laissant l'orage s'achever, qu'à sauver le peu d'humbles âmes qui comprennent encore l'affaire du salut, à former la foi dans les enfants, à soustraire les mourants au dernier piège du démon, et puis... à se tenir soi-même dans l'esprit sacerdotal.

Je suis toujours dans une grande inquiétude pour plusieurs de mes chrétientés, menacées ou persécutées sous les prétextes les plus injustes. Le calme revenu d'un côté, la guerre se rallume de l'autre ; et cela m'oblige à courir, toujours courir ; ma santé ne s'en trouve pas mal, bien que je sois fort maigre. Le seul malaise qui me survienne assez souvent, et auquel le triste régime alimentaire chinois nous expose tous, c'est la diarrhée...

Ta dernière lettre est venue me trouver en tournée apostolique. Je logeais chez mes chrétiens, dans un petit grenier envahi par la fumée de la cuisine ; j'avais là mon lit, c'est-à-dire trois planches, un peu de paille, une toile, ma couverture et mes vêtements. Près du lit, une planche pour manger, écrire. Pour éclairer mon établissement, j'ouvrais des deux mains, dans la toiture de paille, un trou que je refermais le soir. Quand on roule les chrétientés, logé dans ces galetas, et que tout à coup tombe sur votre petite table un paquet de lettres de France, on oublie pendant quelques heures que l'on est en Chine ; puis on est tout étonné, la lecture finie,

de regarder son taudis et de se retrouver dans la vie chinoise.

Je fais extrêmement peu de dépenses pour moi-même, vivant chez les chrétiens la plus grande partie de l'année, voyageant à l'économie, vêtu de toile bleue ou grise. Mes catéchistes et mes orphelins absorbent mes ressources ; mais j'ai pu encore, avec mes économies de 1880, acheter une provision de riz qui assure quatre mois de vivres à toute ma maison. Mon estomac, déshabitué du pain, ne le supporte plus, et je lui préfère le riz, qui est d'ailleurs plus économique. Il y a huit jours, j'étais un peu malade, je ne mangeais plus et ne dormais plus ; je me suis guéri avec du cidre de poires dont je tenais en réserve quelques bouteilles, car je fais du cidre.

Ma vierge chinoise a reçu avec une joie inexprimable la statuette de l'Immaculée-Conception que maman lui a envoyée ; elle ne parle jamais d'elle sans l'appeler : *La noble tay-tay !* C'est le nom que l'on donne aux princesses et aux mères des grands dignitaires... J'en ris comme un épileptique !

Les scandales continuent donc en France ; ils semblent se multiplier ; quelle pitié ! Les chutes de certains prêtres suivent de si près leur ordination, leur attitude a d'ailleurs été si suspecte dès le Séminaire, qu'on ne peut croire qu'ils aient eu même le minimum de dispositions nécessaires et le vrai désir d'être de bons prêtres et de faire le bien. Mais alors que sont-ils donc venus chercher dans le sacerdoce ? Un métier ? Mais, à le prendre pour un métier, c'est le pire de tous. Chose absolument incompréhensible ! C'est à croire qu'ils sont fous, ou qu'ils avaient le complot infernal de nuire plus efficacement à l'Eglise, en lui apportant une vie scandaleuse. Jadis, les prêtres ne tombaient guère avant 40 ans ; et cela signifiait qu'ils avaient apporté des dispositions suffisantes au sacerdoce, mais qu'ils les avaient perdues peu à peu et tombaient par faiblesse. Aujourd'hui, on n'a même plus cette triste consolation.

Ce grand malheur ouvrira-t-il les yeux sur la nécessité :

1° de préparer autrement ces pauvres jeunes gens ; 2° d'ouvrir les portes moins grandes aux étrangers ; 3° d'être plus sévère dans l'admission ? Hélas ! je n'ose le croire... Il y aurait trop à réformer ; et ceux à qui incombe ce devoir n'ont pas assez la connaissance des principes, pour savoir qu'il existe une autre méthode de formation cléricale, une méthode forte et sûre, mais une méthode qui demande de l'énergie.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXV

A M. l'abbé Boulfroy

Hin-Y-Fou, 22 janvier 1881.

MON CHER AMI,

La situation politique de la France n'est pas belle. Sans doute un effondrement peut renverser subitement les tréteaux des comédiens qui vous gouvernent, et ramener tout à coup un gouvernement meilleur ; mais vous voyez combien est profond le mal qui s'opère ; calculez le temps qu'il faudra pour le réparer. Je lisais, au Bréviaire, ce mot de S. Léon, que la tâche des apôtres était *Imbuere mundum Evangelio*. La Révolution a pour tâche l'opération contraire, opération qui est loin d'être terminée, mais qui avance sensiblement. Que faire ? Rendre plus chrétiens ceux qui sont encore chrétiens, former la foi dans les enfants, être au guet pour arracher au dernier piège du démon les mourants, se tenir soi-même dans l'esprit du sacerdoce, attendre la fin de l'orage, en profitant de ces tristes événements pour s'instruire et s'édifier. Pascal écrit à sa sœur : « Si vous apprenez à vous servir du mal, même pour votre édification, comme il est en ce monde beaucoup plus commun que le bien, vous en tirez un incomparable profit. »

Quand on a eu la constance, jeune prêtre, de bien résister à la tentation et de garder son cœur pur de l'esprit mondain, on en est récompensé un peu plus tard par une grande tranquillité, par la facilité de résister au mal, enfin par toutes sortes de lumières qui sortent pour nous des tentations vaincues et des choses de ce monde tenues à distance. Vous savez le mot de l'Écriture : *Immaculatum se custodire ab hoc sæculo*. Ce n'est pas seulement son cœur qu'il faut garder, c'est aussi son intelligence : *Ne malitia mutaret intellectum*. Vous savez de quoi il faut garder son cœur, et de ce côté, le mal, s'il n'est pas plus facile à éviter, est plus facile du moins à voir. Mais la préservation de l'intelligence n'est pas non plus une petite affaire ; car parmi les facultés de l'homme, *Vir*, la souveraine, c'est l'intelligence, et c'est là, premièrement, qu'il importe d'installer Dieu et la grâce. Aussi, voyez comme le christianisme procède philosophiquement, en commençant toute son œuvre dans l'homme par la foi, *Fides radix et fundamentum*. Du reste, remarquez-le, si le point de départ de la vie chrétienne est un acte de l'intelligence, la foi, sa fin dernière est encore un acte de l'intelligence, la vision de Dieu.

Il faut préserver son intelligence de cette infiltration quotidienne de principes faux, d'idées malsaines, de théories mêlées, qui courent le monde et empestent l'atmosphère intellectuelle. Les erreurs à l'état pur sont encore moins dangereuses que ces erreurs modernes, qui sont presque toutes à l'état de nuance et de tendance mêlées au vrai, répandues dans tout ce que vous lisez et entendez, entrant en vous par toutes les conversations, surtout recommandées à votre sympathie par le charme de certaines personnes dont la parole vous plaît, dont le talent ou la distinction vous dominent, dont la noblesse ou la délicatesse de sentiments font passer en vous les impressions et les idées, à votre insu même et d'autant plus sûrement. Que d'exemples j'en ai vus ! — Observez combien de curés résistent à cette tentation d'épouser les idées des personnes qu'ils fréquentent. Que faire contre ce genre de tentation, qui est la *tentation universelle*

du clergé ? Vous savez ma thèse ; elle devient une marotte, tant je l'ai exposée de fois. Il faut occuper fortement son esprit et son cœur du côté de Dieu : son esprit, par l'habitude des études fortes et sanctifiantes ; son cœur par la piété qu'on y puise.

Vous voudriez, dites-vous, que je vous parle *Études*. Je n'en ai guère le courage ; je suis souffrant depuis quinze jours, et, depuis six mois, empêtré dans la persécution qui sévit dans plusieurs de mes chrétientés et me donne bien des tracas ; ces deux causes m'enlèvent toute énergie. Du reste, vous savez bien ce qu'il faut faire ; faites-le ; mettez-y d'abord de l'énergie, et que l'étude vous soit un sacrifice ; elle vous deviendra ensuite un grand bonheur, la meilleure des jouissances et des consolations en ce monde, ce qui, parmi les joies de la terre, les joies de l'âme, ressemble le plus à celles du Ciel, qui est *la vision et la jouissance complète de Dieu*.

Je ne vous dirai pas comment on étudie, je l'ai écrit tant de fois et à tant de monde ! Un seul mot : Revoir vos livres classiques, non, si bons soient-ils ; c'est une besogne d'enfant ; ils ne peuvent servir que de programme à des études plus élevées. Vous me demandez s'il faut d'abord prendre Franzelin ou S. Thomas. Ne commencez pas par S. Thomas ; il est trop compact, soit pour l'homme moderne, dissipé et toujours dehors, soit pour l'homme qui ne fait qu'entreprendre la théologie. Commencez par un plus moderne, que vous complétez par S. Thomas et par les Pères ; que ce moderne soit Franzelin ou quelque autre de la bonne roche, que ce soit Lugo qui, après 250 ans, est encore moderne.

Pour l'Écriture Sainte, un seul mot aussi. Le programme est celui-ci : *la recherche du sens dogmatique*, pas autre chose ; pas la recherche du sentiment, des affections pieuses, non ; rien que le sens dogmatique ; une fois que vous le possédez, vous avez tout. Car le sens dogmatique est le germe de tout bien : *Semen est Verbum Dei*. Je ne sais pas si, dans l'ensemble des œuvres théologiques de S. Thomas ou de tous ses commentaires sur l'Écriture Sainte, on trouverait une seule exclamation, un seul *Oh !* Et cependant, à chaque ligne de

ses ouvrages, on se trouve en pleine contemplation, en pleine piété. S. Thomas, c'est de la piété concentrée, comme le bouillon Liebig.

Travaillez ! Mais il faut du courage ; il en faut beaucoup, pour se soustraire quelques heures, chaque jour, au tourbillon dissipant des affaires et du monde, qui n'épargne guère même le prêtre, et auquel votre position vous expose, je le sais. Un de mes amis de Rome, vicaire à Paris, avait trouvé le moyen de se faire, au milieu de cet effroyable tourbillon de Paris et des dissipations du ministère dont il était chargé, une petite solitude pleine de piété et d'étude ; mais comment ? Il lui avait fallu s'obliger lui-même à faire, tous les matins, deux heures de théologie, de cinq à sept heures. Il est vrai, cette habitude le conduisit naturellement à la vie religieuse, comme les fleuves vont à la mer ; il se fit Jésuite. Sans doute, tout le monde n'aura pas cette vocation et ne prendra pas ce chemin ; mais s'il est plusieurs chemins pour aller au Ciel, en est-il un seul où le prêtre puisse se dispenser de l'étude, de la science de Dieu, sans compromettre son salut ou diminuer sa part de vision au Ciel ? L'âme s'agrandit par l'étude ; et, comme elle devient capable de comprendre, même sur la terre, une foule de choses qu'elle ne comprendrait pas sans l'étude, ainsi elle devient capable aussi de voir et de sentir, au Ciel, des choses dont elle ne serait pas capable, si elle ne s'y était pas préparée sur la terre ; la terre est le lieu des commencements, c'est l'enfance du Ciel.

Vous me reparlez d'idées de vocation religieuse. Il n'y a, en ces sortes de questions, qu'une manière d'être sage, c'est de laisser tout faire par le bon Dieu. La vocation est comme la barbe, ça ne se plante pas, et ce ne sont pas les hommes qui peuvent l'inspirer ; c'est Notre-Seigneur qui est le semeur : *Seminator casti consilii*. Mais une fois qu'il a semé, une fois qu'il appelle, il n'y a pas deux manières de répondre, il faut obéir. Donc, si ces idées ou d'autres vous viennent jamais, dites à Notre-Seigneur : *Domine, ut videam !* et quand vous aurez vu : *A neglectu inspirationum tuarum libera nos, Jesu.*

M. Racinet me parle des petits Bénédictins qu'il a hébergés, et qui lui faisaient l'effet des anges du Ciel réfugiés chez lui. Je lui réponds : « Ne me parlez plus de ça ; vous me faites du mal ! Ma tentation à moi, ici, c'est le souvenir de la *Pierre-Qui-Vire*, où j'ai passé huit jours. » Je suis jaloux de ces religieux, non pas de leur repos, mais de cette vie calme, silencieuse, retirée, studieuse, débarrassée de tout souci et de toute préoccupation terrestre. Parfois, souvent, quand je suis bien éreinté, bien inquiet, qu'il me faut suivre à la fois une de mes chrétientés qui est persécutée, une autre qui va de travers, mes enfants qui sont malades, aller assister un mourant qui m'appelle à trois ou quatre jours de marche, etc., alors, ne sachant où courir et par où commencer, je suis suffoqué par le regret de cette vie monastique que j'ai entrevue. *Dura Evangelistarum conditio*, dit S. Jérôme. C'est bien vrai ! Je le disais, à la Pierre-Qui-Vire, à un Père qu'on m'avait donné pour papa spirituel : « Votre vie est admirable, c'est l'idéal et ce qu'on peut voir de plus rapproché du Ciel ; il y a, dans tout ce qui est sorti de S. Benoît, une grandeur, une profondeur, un charme, qui n'ont pas d'expression terrestre ; je le comprends, et je sens que tout cela n'est pas pour moi. J'ai eu, depuis ma première enfance, une vocation que j'exprimerai par un mot trop fort, mais seul capable de rendre ma pensée : *Voué, au malheur !* à la souffrance, aux tourments, aux inquiétudes. » — Il faut que je n'aie pas deux jours de repos d'esprit ; et je m'attends à mourir tout seul, dans la misère et la vermine, entouré de sales Chinois qui ne savent pas soigner les malades, qui me laisseront mourir dans la saleté, incapables de compatir à aucune souffrance, et de comprendre ce que nous avons quitté pour eux.

Voyez si ce chemin-là est celui où Dieu vous appelle. Si oui, *Nolite obdurare corda vestra* ; si non, rappelez-vous que Dieu est partout ; mais encore faut-il le trouver. En tout cas, je vais vous dire un moyen sûr de faire du bien à vos propres œuvres et de les rendre solides : priez et faites prier pour nous ; inspirez à quelques bonnes âmes la pensée

d'offrir tous leurs mérites pour nos œuvres. Nos œuvres, spirituellement, vivent des prières et des mérites qui se confectionnent en Europe. Plus vous nous enverrez de ces richesses spirituelles, plus il vous en restera pour vous-mêmes.

Vous me parlez du P. Gossin ; lui écrivez-vous quelquefois ? Je suppose qu'on va l'expulser, le disperser ! J'étais jadis fort lié avec lui ; quoique nos vocations respectives fussent bien différentes, nous les avons mijotées ensemble. Si vous lui écrivez, demandez-lui, pour moi, à quel degré d'oraison il en est, quel est le périmètre de son abdomen, ce qu'est devenu Rateau (*). Dites-lui que je me le figure comme un de ces ventripotents moines qui chantaient à gorge déployée, à la procession des obsèques de vénérable dame Gargamelle. Souvent, la pensée de lui écrire m'est venue ; elle m'a poursuivi six mois, puis j'ai omis. Si je ne lui écris pas aujourd'hui, ce n'est pas faute de penser à lui ; car, souvent je le vois, je cause avec lui, je lui fais part, comme jadis, d'un tas d'idées qui me viennent et qui, aujourd'hui, ne me servent plus à rien, abruti que je suis avec ces abrutis de Chinois. Pour voir ce qu'il dira, écrivez-lui que si je ne lui écris pas, c'est que je n'oserais pas me frotter à un prier ; j'ai peur qu'on ne puisse plus rire, qu'il faille parler en bon style, sans un mot qui passe l'alignement, être respectueux, ne faire que des réflexions graves, et incliner humblement la tête après chaque phrase. Dites-lui cela, ou plutôt envoyez-lui ce chiffon de papier, et qu'il y trouve encore mon vieux et fraternel souvenir que le temps et les espaces n'affaiblissent pas, non plus que la misère et les soucis.

Êtes-vous loin du grand Dupont, de Fléchy ? Dites-lui pour moi mille horribles injures ; je le prendrai à la gorge, quand nous nous rencontrerons au Jugement dernier. Quant au petit Bussy (*), fouettez-le et injuriez-le pour moi, le petit

1. Le chien du presbytère, lorsque le R. P. Gossin était curé du Mesnil-Saint-Firmin.

2. Ancien disciple et ami du P. Aubry, prêtre du diocèse de Beauvais.

malheureux ! Je prie le bon Dieu de le faire disperser *Manu militari !*

Je ne suis pas paresseux en écritures ; mais j'ai laissé tomber pas mal de relations avec mes anciens amis ou élèves, de peur de les ennuyer ou de les faire tomber sous la loi des suspects. En Chine, voyez-vous, on ne rencontre plus aucune sympathie, plus une amitié, plus une relation intime. C'est ce qui fait que le missionnaire, vivant sous ce rapport de son passé, garde la mémoire du cœur. En France, c'est le contraire ; l'homme ne peut vivre deux ou trois ans, sans rencontrer quelque intimité qui pousse les précédentes vers le sac aux souvenirs perdus. A part mon frère, mon curé et quelques fidèles, peu à peu toutes mes amitiés d'autrefois se détachent, comme des feuilles en novembre. Je n'en fais reproche à personne ; j'ai choisi et voulu cela en venant par ici, et une de mes séductions a toujours été ce mot de S. Jérôme : *Dura Evangelistarum conditio.*

Le P. Bocquet est encore un de mes fidèles. Ce que nous avons ensemble, c'est une amitié de l'intelligence et une identité de manière de voir aussi complète que possible. Ici, je vois tous les cinq ou six mois mon voisin, qui demeure à quatre jours de moi ; une fois par an, nous avons réunion générale auprès de notre évêque, un bon et simple papa, avec qui on se gêne moins qu'avec un doyen de France. Voilà la vie ! On finira toujours bien, comme m'écrit, du fond de son Sé-Tchouan, le P. Gourdin, par mourir à son tour, comme les camarades, et c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Je n'avais jamais cru qu'on pût sincèrement désirer mourir ; depuis six mois que je suis dans la peine, je le crois et me surprends à le désirer, puisque c'est le seul moyen d'être tranquille.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXVI

A M. l'abbé Bazin (*)

Hin-Y-Fou, 6 mars 1881.

CHER PÈRE BAZIN,

Vos deux courriers m'ont trouvé ici, retenu par un tas d'ennuis et de tribulations, quand je devrais être en campagne depuis trois semaines. Je regrette, avec tous les confrères, que vous ne puissiez être de notre réunion ; mais vos raisons ne sont pas frivoles ; j'espère que ce projet ne sera pas remis à l'éternité. J'avais quelque espoir d'y entraîner les Pères Birbes et Oster ; ils m'écrivent que la mort de leur évêque y met obstacle...

Ly-Mong-Lin est fin, oui ; mais est-il sûr qu'après avoir fait alliance avec le mandarin de Sin-Tchéou, pour écorcher le village accusé, il ne sera pas dindonné lui-même par le susdit mandarin, qui empochera et gardera le magot soutiré à ce malheureux ? Serait-ce inouï ? A votre place, j'écrirais seulement trois mots au mandarin, pour lui dire en secret : « Je ne me mêle pas de cette affaire ; elle n'a rien de commun avec l'Eglise, et personne n'a autorisation d'y mêler mon nom. » Vous verrez, cela finira mal ; je crois difficilement que Ly-Mong-Lin réalise les belles espérances qu'il a conçues. Quant au mandarin, il trouvera son beurre en cette affaire, et encouragera son complice, tout en se mettant à l'abri de ses chefs, si les victimes le dénoncent en haut lieu.

Mes affaires de Pou-Gan-Tin et de Tse-Hen sont entièrement enrayées. Le commissaire envoyé par le gouverneur, après huit mois de pourparlers qui m'ont mangé 55 taëls, s'est découragé, s'est retiré à Pou-Gan-Hien, et a prié ses

1. Missionnaire au Kouang-Si, ami et voisin de mission du Père Aubry.

chefs de le relever de sa commission. Ce dont je suis enchanté, c'est que, par l'envoi de ce commissaire et d'après les pièces que nous avons en main, les gros mandarins ont reconnu et publié notre droit, et nous ont donné facilité d'exiger poursuite énergique de l'affaire. Détail ridicule : le commissaire parti de Pou-Gan, les tcou-yen, appelés par le ty-fang-kouang, sont venus, et, sommés d'exécuter les conditions exigées par le gouverneur d'accord avec Monseigneur, ils ont dit : « Si l'Eglise veut une indemnité, nous pouvons lui offrir 20 taëls, 30 taëls même, si 20 ne suffisent pas. » Notez que toute cette affaire leur a déjà coûté 7 ou 8 ouan ; rien que ce commissaire leur a mangé et fait manger près de mille taëls, et on leur en mangera encore ; mais vous comprenez...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXVII

A M. l'abbé Braillon

Hin-Y-Fou, 8 mars 1881.

MON CHER LOUIS,

Voici le sacerdoce qui approche ; sois toujours digne de ta vocation. Je sais bien que tu ne descendras jamais au rang de ces tristes prêtres, dont la vie est la grande objection contre la religion ; tu as été élevé dans la foi et dans une atmosphère trop chrétienne pour aller jusque-là. Mais, sans aller si bas, un prêtre peut encore devenir indigne de son état, perdre son zèle, sa piété, la jeunesse de son âme, et cette fleur de vie sacerdotale qu'on emporte d'ordinaire du Séminaire, enfin devenir un pauvre bourgeois honnête en soutane. Aie peur de cette chute comme de la première, et songe que, jusqu'à la fin de ton Séminaire, tu travailles pour l'avenir.

A voir les nouvelles qui nous arrivent de France, il ne va pas faire doux à être curé. C'est peut-être tant mieux à plusieurs points de vue. Si la persécution vous passe au crible, sois de ceux qui seront réputés le bon froment...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Yang-Se-Ten, 13 mars 1881.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai reçu vos dernières lettres en route, rencontrant l'homme qui me les apportait, et les ai lues partie en mule, partie en marchant, car il faisait froid et ma mule était harassée. — Vous ajoutiez à vos lettres la coupure d'un journal, vous accusant d'être un fougueux adversaire de la République, le même sans doute qui, l'an dernier, vous louait d'être un bon républicain ; divers autres fragments de journaux racontant l'expulsion des religieux, entre autres ceux de Béthisy, qui étaient un danger pour le pays ! J'y vois aussi la chute du honteux ministère Ferry et l'expulsion de M. de Baudry-d'Asson par la Chambre. Quelle situation ! quels événements ! Quels hommes au pouvoir ! quelle impudeur dans leurs actes ! Il n'y a plus d'autre appréciation à faire, en face de pareilles choses, que des exclamations. Sans doute cela ne peut guère durer ; mais, sachant que la persécution ne saurait s'arrêter à mi-route, j'ai peur pour vous tous.

Visiblement, ce qui se prépare en France, c'est le second acte du drame de la *Commune* ; c'est-à-dire la *Commune* s'étendant à toute la France, grâce à la prudence de Gambetta, qui a pu faire passer la Révolution par les moyens

strictement légaux : vote du peuple et des Chambres. Ah ! ce sera une jolie histoire que celle de ce siècle ! Ces persécutions françaises ressemblent si peu à nos persécutions chinoises, que je me dis souvent : C'est pire en Chine qu'en France, et c'est pire en France qu'en Chine ! Et c'est vrai, bien que les situations ne soient pas comparables. Aussi, ne vous dirai-je jamais assez que vous ne pouvez pas avoir une idée exacte, même approximative, de notre position ici. — C'est une glorieuse page de l'histoire des religieux en France, surtout des Jésuites, que celle des décrets de 1880 ; on ne peut être inquiet sur leur avenir, quand on voit la persécution procéder ainsi. Une telle suppression est pour eux une vraie reconnaissance.

Je ne vous raconterai pas au long l'histoire de mes propres persécutions ; vous avez, à l'heure présente, de trop graves préoccupations, pour que ces petits événements vous intéressent beaucoup. Je résume. — Le Gouverneur de la province avait promis justice à Monseigneur et envoyé un expert, chargé de faire enquête sur place et de s'entendre avec les mandarins locaux, pour punir les coupables. J'avais, vous le savez, deux groupes de chrétientés persécutées : Pou-Gan-Tin, au nord-ouest, et Tse-Hen-Tchéou, au sud-est de mon district. L'affaire de Pou-Gan-Tin étant plus ancienne, puisqu'elle était antérieure à mon arrivée à Hin-Y-Fou, et plus grave, puisqu'il y avait eu 14 meurtres, l'expert se rendit d'abord à Pou-Gan-Tin, où j'envoyai moi-même un catéchiste avec mes pouvoirs. Ils restèrent là jusqu'en février, à pousser le mandarin local et les notables à livrer les coupables. Huit mois entiers, on les leurra de belles paroles, on simula de nous garantir la paix et le passage libre. Le catéchiste m'écrivait à tout instant : « Ça va bien, on va en finir, on va prendre les coupables. » Interim, les mandarins locaux se faisaient grassement payer leur inertie et leur connivence secrète. Jamais je n'ai cru au succès par le chemin qu'on suivait. Enfin, en février, l'expert envoyé par le gouverneur, ayant découvert un ensemble de fraudes et de complots destinés à paralyser son action, per-

dit courage, se retira à Pou-Gan-Hien, m'écrivit qu'il désespérait d'en venir à bout et demandait à ses chefs de le remplacer, soit pour mes affaires de Pou-Gan-Tin, soit pour celles du Tse-Hen. Voilà donc l'affaire de Pou-Gan-Tin enrayée encore pour un bail dont je ne puis prévoir la durée, et ce territoire reste fermé pour moi, car je n'ai pas, comme les anciens missionnaires, la ressource de voyager en secret, ni, de Monseigneur, la permission de braver nos ennemis. Pour le moment, on ne fera rien aux chrétiens, de peur d'aggraver le crime précédent ; mais les ennemis se fortifient dans leur résistance, et s'entendent pour nous fermer à jamais les portes de leur territoire.

Pendant ce temps, mes chrétiens du Tse-Hen, bien plus nombreux, sont sous le marteau, et la persécution est là plus actuelle qu'à Pou-Gan-Tin. Ils ont été menacés, pillés, battus, incendiés, accusés aux tribunaux, emprisonnés, relâchés, emprisonnés de nouveau, relâchés encore. Plusieurs, traqués et menacés de mort, n'ont pu encore rentrer chez eux ; ils errent chez des parents païens. Je ne puis rien faire sans m'entendre avec Monseigneur. Il a fait passer ma plainte au gouverneur, qui va nommer un expert, le même peut-être qu'à Pou-Gan-Tin. Vraisemblablement on cherchera encore à tromper, à voler, à temporiser. A la grâce de Dieu ! Je fais de mon mieux, et ne m'inquiète de rien outre mesure ; mais tout cela m'a fait perdre appétit et sommeil depuis deux mois.

Je commence ma tournée aux environs de Sin-Tchen, ville de mahométans, ancien centre de rébellion. Je n'ai encore, dans le village où me voici, que trois familles chrétiennes ; les autres ont été écartées pour divers cas redhibitoires, surtout la fumigation de l'opium. Celle des trois familles qui me loge n'est catéchumène que depuis Noël ; son chef est un jeune homme bon et intelligent ; il est assez riche pour le pays, car il possède une bonne récolte annuelle de riz. Il est aussi décoré d'un petit titre mandarinal militaire, dont rien en France ne saurait donner une idée exacte ; cette distinction équivaldrait un peu à une décora-

tion accordée non pour services rendus, mais pour rendre apte à exercer une charge. Ce titre donne à mon néophyte une réputation sur laquelle je compte, s'il devient bon chrétien, pour m'amener des conversions.

M. Müller, qui a passé ici en 1865, appelait Sin-Tchen la *ville des canailles*. Ce mot convient à toutes les villes chinoises, mais à celle-ci *superéminentement* ; cela tient peut-être à la présence de bon nombre de musulmans dans ces parages. Ils sont moins hostiles ici qu'en Afrique, mais tout aussi difficiles à convertir ; à peine pourrai-je en admettre un sur vingt, si je ne veux pas encombrer mes chrétientés d'une foule de canailles, qui n'auraient de chrétien que le nom, et dont les abus et les scandales retomberaient sur nous. — J'ai ici, parmi mes chrétiens, une veuve de 52 ans excellente ; elle est de ce type de braves gens qui, malgré la malice et la fourberie naturelle aux Chinois, se rapproche beaucoup des bons chrétiens de nos campagnes de France. C'est sans doute par ce côté que la France est comparable à la Chine ; c'est par là aussi qu'on retrouve l'action de la vie chrétienne dans l'être humain, toujours semblable à elle-même et produisant partout les mêmes fruits, en quelque pays qu'on étudie son travail. Si on n'avait pas de ces chrétiens-là, la vie du missionnaire serait un supplice moral plus encore que physique. Je n'insiste pas !

Il me faudrait, à Sin-Tchen, une maison et un catéchiste médecin, c'est-à-dire connaissant certains remèdes sans vertus ni vices, et capable d'expliquer le mal de tête par la présence d'un ver sous le crâne, et la colique par un changement de place de l'estomac émigré vers l'épaule. Ces sortes de médecins nous rendent grand service ; ils baptisent secrètement les petits enfants en danger de mort, et forment, dans les endroits où nous les établissons, des centres secondaires de ralliement pour les chrétiens, d'information et d'administration pour nous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXIX

A son Frère

Yang-Se-Ten, 14 mars 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Ces gros *sermonnaires*, ces volumineux *catéchismes expliqués*, dont tu vois les bibliothèques des presbytères encombrées, sont d'une parfaite inutilité. Ils seraient nuisibles, si le clergé en faisait l'usage en vue duquel ils sont composés ; car ces sermons et ces catéchismes tout faits sont destinés à dispenser le curé d'étudier, de méditer, de travailler, de composer lui-même, et à lui tenir lieu de science et même de tête. Heureusement, ils ne sont qu'inutiles, car il est d'expérience que jamais, depuis que le monde est monde, un curé n'a ordinairement préparé ses sermons et ses catéchismes dans ces livres. Regarde bien si les ouvrages de ce genre que tu rencontres dans les bibliothèques, sont coupés ou fatigués par l'usage ; si oui, crie au miracle et signale le fait aux *Semaines religieuses* de France ! Hallez rentre dans cette catégorie ; il doit avoir de nombreuses approbations épiscopales, et passer pour le coq des livres ; il a eu son instant de vogue. Mais l'immortalité de ces sortes de livres ne dépasse guère 10 ans ; et, comme dit La Bruyère, ils ne font d'autre ravage que d'affadir l'intelligence publique. De mon temps, la boutique du Séminaire de Beauvais regorgeait de ces ouvrages ; tout jeune prêtre qui entrait dans le ministère, croyait obligatoire de commencer par se faire une bibliothèque parfaitement fade mais belle à voir, où ces volumes étaient rangés selon leur taille. — Autre chose est la collection des conférences du P. de Ravignan ; celui-là était *une intelligence et une âme*.

J'ai appris avec une grande joie l'existence de M^{lle} Dupont

et des lettres du P. Müller entre ses mains (1) ; j'espère qu'elle voudra bien se dessaisir de ces lettres en faveur du Kouy-Tchéou ; elles prendront place dans les archives de la mission. Nous avons encore le *Journal* de la mission, qui s'imprimait alors et dont on a dû abandonner le tirage, faute de compositeur et d'outillage. J'ai trouvé à Hin-Y-Fou un plan de l'établissement ancien, dressé aussi par M. Müller. La maison où il a vécu existe encore et abrite mes orphelines ; mais elle est 20 fois trop petite et tombe en ruines. Pour moi, je demeure, avec les garçons, dans une autre construction, trop étroite aussi et fort mal bâtie ; pas une planche qui tienne, pas une porte qui ferme. La seconde période de la rébellion, qui a commencé par le meurtre du P. Müller, en mars 1866, a saccagé sa maison. J'ai connaissance de deux de ses meurtriers encore vivants ; je vois souvent la vieille chrétienne qui a trouvé son corps jeté au bord du chemin, hors de la ville, et l'a enseveli sans cercueil, dans un lambeau de toile grossière. J'ai deux ou trois témoins de sa mort, entre autres un chrétien alors enfant, qui le suivait au moment où il fut assailli, le même enfant que peu auparavant, dans une course, il avait porté sur son dos. Enfin, j'ai 35 lettres du P. Müller à Mgr Faurie, mort depuis 10 ans, et à M. Vielmon, grand ami du P. Müller et qui lui avait frayé les voies et préparé la position de Hin-Y-Fou, en dirigeant sa première expédition en 1864-65. Ici même, à Sin-Tchen, je retrouve la pagode où logèrent, pendant trois mois, M. Vielmon en 1864, puis, pendant trois jours, M. Müller en 1865. Leur souvenir est fort vivant ici ; beaucoup de païens les ont vus. M. Müller était un ami très intime de Mgr Lyons, notre évêque. J'ai, à un quart d'heure de Hin-Y-Fou, le tombeau du P. Müller, bâti dix ans après sa mort ; il a été mal construit et se lézarde..

1. Le P. Müller, prédécesseur du P. Aubry à Hin-Y-Fou, en 1865, dont le nom et l'histoire sont consignés dans les lettres du P. Aubry, avait été élevé à Compiègne par M. l'abbé Dupont, curé de l'église *Saint-Antoine*, et par sa sœur. Nous avons eu le bonheur de retrouver un bon nombre de lettres de ce vaillant apôtre chez M^{lle} Dupont ; elles sont aujourd'hui la propriété de la mission du Kouy-Tchéou.

Quand on dit que tout est relatif en ce bas-monde; c'est bien vrai. Me voici chez le plus riche chrétien de cet endroit ; j'y suis glacé de froid, logé dans une affreuse hutte qui laisse pénétrer partout la bise. Le jour de mon arrivée, j'avais fait, selon l'expression chinoise, « un voyage noir par les deux bouts » ; parti avant le jour, j'étais arrivé la nuit, après une étape de 18 lieues... Je donne au fils de mon hôte une fiole de dragées anglaises ; et toute la maisonnée de s'extasier, de se confondre en salutations et en remerciements. A deux païens influents qui me témoignent quelque sympathie et me rendent certain service, j'ai fait cadeau de gravures européennes, pour entretenir leurs bonnes dispositions ; l'homme qui leur a porté ces images me dit : « Ils n'osent pas faire visite au Père, ne sachant que lui offrir et comment exprimer leur reconnaissance, car ils n'ont jamais vu rien de pareil ; peut-être viendront-ils demain ; ils envoient dix mille remerciements au Père ! » — J'en ris comme un bossu ; et tu vois ce que valent pour moi ces objets si communs en France.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXX

A M. l'abbé Josset

Sin-Tchen, 15 mars 1881.

MON CHER CŒUR,

J'ai reçu en voyage et lu, tout en chevauchant, votre bonne lettre ; ayant sous peu une occasion pour la Capitale, je noircis du papier et ne veux pas tarder à vous répondre. Rendez-moi justice et confessez que je ne suis déjà pas si paresseux, ni si oublieux, malgré un tas de tracas et d'inquiétudes de toute espèce que je ne vous raconterai pas au

long, car : 1^o je suis dégoûté d'y penser et fatigué de les écrire ; 2^o la persécution qui tourbillonne en France ôte singulièrement d'intérêt à nos aventures et persécutions de Chine. Je me borne à vous dire que, sur les deux points extrêmes de mon district, j'ai des chrétiens menacés, traqués, pillés, battus, tracassés de toute manière, et que je ne puis ni les débarrasser, ni, par mesure de prudence nécessaire, me porter au milieu d'eux comme je voudrais. Je ne cours d'ailleurs aucun danger personnel, sinon que, depuis trois mois, tout cela m'enlève sommeil et appétit, ce qui, d'ailleurs, est économique, voilà !

Hélas ! quand j'ouvre les paquets qui me viennent de France de loin en loin, autant j'ai plaisir à en voir sortir un flot de lettres à écriture bien connue, autant je suis inquiet d'y lire de tristes nouvelles. Je ne trouve plus d'expressions pour dire ce que j'éprouve. Quels hommes affreux au pouvoir ! quelle impudeur dans leurs actes ! Je ne puis plus traduire mon sentiment que par ces exclamations. Peut-être le clergé court-il plus de dangers en France que nous en Chine ; toutefois, ne nous y fions pas ; nos consuls et nos ambassadeurs renseignent les grands mandarins, et nous subirons un contre-coup terrible des crises qui se préparent en France. — En attendant ce que le bon Dieu voudra ou permettra, je vais mon chemin et pousse mes œuvres en avant, joyeux d'arracher toujours au paganisme quelques-unes de ses victimes. Ceux que j'enverrai au Ciel, j'espère bien les retrouver un jour. Si isolée que soit ma vie, au point de vue intellectuel, moral, spirituel, du côté de la civilisation, des confrères et de tout ce qui m'intéresserait, si je n'étais prêtre, *Segregatus in Evangelium Dei*, ne croyez pas que je sois triste. Pas du tout ! Gai comme le bouvreuil défunt de M. Gossier, si ce n'est que le bouvreuil chantait toujours, et moi je ne chante que quand je vois des confrères, c'est-à-dire deux fois par an, trois fois au plus. Mais il me revient des airs français que je fredonne en chevauchant et en courant à mes chrétientés. Certains de ces airs me poursuivent :

*O mon Dieu, ta parole est donc vaine...
Ciel natal, ô patrie, ô fontaines...
Vers la France ouvre-nous un chemin !*

Ce refrain me prend souvent ; j'en suis comme suffoqué, quand il m'empoigne. Il s'y mêle un souvenir du bon M. Bargallo qui me saisit l'âme, je ne vous dis que ça ! — Le sylphe que nous chantions à Saint-Lucien m'a poursuivi deux ou trois mois. Ne lui connaissant pas de paroles, j'avais commencé à lui en composer :

*Quand on est missionnaire,
Faut pas être capon..on ;
Y faut savoir tout faire,
Même dans son pantalon..on.*

Il est bon de vous dire qu'il n'est pas de missionnaire à qui ce malheur n'arrive au moins deux ou trois fois l'an ; notre pauvre estomac se débilite et s'abîme si vite ! Depuis un mois, je suis poursuivi par un refrain de ma petite enfance... Comme on est tenu de la fièvre ! Voilà, vous en conviendrez, qui n'est pas trop mystique.

Les paysages du Kouy-Tchéou, tout en montagnes, ne ressemblent guère à ceux de France. Cependant il m'arrive parfois, en disant mon bréviaire à cheval, de lever les yeux et de rencontrer du regard, soit à mi-côte, soit dans quelque plaine étroite, un groupe de maisons mêlées d'arbres, et offrant quelque ressemblance avec nos hameaux de France. Vous ne vous imaginez pas la révolution que ça me fait dans le sang, le regret incommensurable qui me traverse la tête, et l'espèce de sanglot que je sens monter. Que voulez-vous ! on n'est pas homme pour rien ! Mais soyez tranquille ; ce sont là des mouvements passagers et pour ainsi dire physiques ; c'est l'affaire d'une demi-heure. Plus on est vieux missionnaire, plus on est sujet à ces crises ; on n'en est pas moins joyeux dans l'ensemble. Un missionnaire ne vieillit jamais, quelque âge qu'il ait : « Vous ne vieillirez jamais, vous ! » me disait un jour le bon M. Vauchelle. C'est

vrai ! Si vous voyiez notre réunion annuelle ! Une vraie réunion d'enfants et de fous. Notre évêque, qui a 64 ans, danse comme les autres ; puis on se disperse pour un an.

Au moment où je vous écris, il y a cinq mois que je n'ai vu un confrère et que je vis en Chinois ; j'en ai encore pour un mois, et le lundi de Pâques, à la pointe du jour, je me mets en route pour la réunion annuelle, dix jours de marche ! — La vie de rouleur me va si bien, que je ne puis plus vivre longtemps au logis sans être malade. D'autre part, me voici si bien déshabitué du régime alimentaire français, que mon estomac ne supporte plus le pain. Cependant, à l'automne dernier, on me donna de mauvaises poires ; j'en fis un pichet de cidre ; j'étais malade depuis quelques jours ; ce cidre, outre qu'il me fit, comme ressouvenir de la patrie, l'effet du paysage dont je vous parlais tout à l'heure, me rendit tout net appétit, sommeil et forces. Vive la France quand même ! non pas celle de Gambetta, Constans, Ferry, mais la vieille France que tous ses malheurs, j'espère, ne feront pas mourir !

Oui, mon cher petit curé, malgré tant de misères venues du gouvernement, malgré l'indifférence et même l'hostilité des populations, malgré la corruption et les idées malsaines qui circulent dans les intelligences et cherchent à s'y installer pour toujours, la différence entre l'atmosphère où vous vivez et celle où nous vivons, c'est que la nôtre est païenne et la vôtre entièrement chrétienne. Il faudrait trop d'écriture pour bien dire en détail et pratiquement en quoi consiste cette différence ; d'ailleurs, vous ne vous feriez l'idée de ce milieu que comme l'aveugle se fait l'idée de la couleur rouge. L'homme païen, individu ou peuple, c'est *l'homme déchu non relevé* ; pour se faire une idée de ce phénomène d'histoire naturelle, l'homme déchu, il faut avoir vécu avec lui. Si funeste que soit cette seconde déchéance où l'impiété et les idées antichrétiennes font retomber le chrétien baptisé, individu ou peuple, il y a toujours un abîme entre cet état et l'état de péché originel ; cette seconde décadence, en comparaison de la première et à cause des effets subsistants du

baptême, peut encore s'appeler *état de grâce*. C'est un triste état que celui où nous a mis le péché originel ; il ne faut pas oublier que, de lui, nous viennent, en Chine et en France, toutes les misères que nous voyons. Mais tandis qu'en France, traversant les rues de Beauvais, par exemple, et rencontrant une foule de gens très affairés pour la terre, très éloignés de Dieu et fort peu chrétiens par leur vie, je sentais en eux leur baptême ineffaçable et vivant : ici, quand je rencontre nos pauvres païens, ce que je sens en eux, c'est le péché originel ; je ne puis dire que je le sens vivant, puisque c'est mort. On voit, dans les yeux des païens, le diable qui fourgonne son feu, installé là dans son royaume — *Princeps hujus mundi*.

J'ai des nouveaux chrétiens ; j'en obtiens peu à peu quelques-uns, à chaque tournée apostolique. Il est saisissant de suivre en eux, si impropre que soit le Chinois à une vie chrétienne raffinée, le travail de la grâce chassant le diable de leur âme.

La première fois qu'ils écoutent *Verbum Dei* avec bonne volonté, on voit le diable, jusque-là tranquille, se remuer tout inquiet. Après leur adhésion, les diverses fois qu'on les retrouve avant leur baptême, on voit le diable du paganisme évacuer peu à peu la place, jusqu'à ce qu'un jour, quand le catéchumène, outre l'instruction nécessaire, a en lui je ne sais quoi qui ne se mesure ni au compas, ni au cordeau, et que j'appelle l'œil chrétien, on le baptise. Tout ceci n'est pas de l'imagination, pas même une impression, c'est un sens, et il ne se trompe guère.

Dernièrement, je demandais à l'un de mes orphelins, qui m'avait accompagné dans plusieurs chrétientés : « Voyons, de tous les chrétiens que tu as vus, quels sont ceux qui ont la foi ? » Il me les énuméra, et c'était assez bien jugé.

Bon courage, mon pauvre archiprêtre ! L'orage passera, et notre France se retrouvera fraîche et rajeunie, comme la nature après une pluie de printemps. Moi, je ne la verrai plus, cette belle France ; mais le Ciel est encore plus beau ; et, au Ciel même, je reverrai un tas de canailles comme vous,

et tous ceux dont la présence était ce qui me rendait la France plus chère et son séjour plus regrettable.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXI

A son Frère

Hin-Y-Fou, 12 avril 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Je viens de recevoir le courrier de France. Tu ne t'imagines pas ma joie, et le régal que je me suis fait pendant trois jours, lisant même la nuit, jusque vers le matin, à la lueur d'un horrible petit *lumignon*, composé de grosse huile versée dans une écuelle en terre cuite, avec une tige en moelle de jonc pour mèche, le tout posé sur un bloquet de bois. Par moments, j'oubliais que j'étais en Chine, et vingt fois, en lisant dans l'*Univers* les horribles choses auxquelles vous assistez, je me suis trouvé sur le point d'appeler un Chinois et de lui dire en français : « Ecoute, que je te lise ce passage ! » Singulier tourment de ne pouvoir communiquer ni une idée, ni une impression.

L'établissement de Hin-Y-Fou fut donné à la mission par les mandarins, à la suite de la première rébellion, en 1865. Il fut détruit par la seconde rébellion, qui commença, en 1866, par le meurtre de M. Müller, et finit en 1873. Celui-ci avait dressé deux plans de sa résidence, dont l'emplacement était assez considérable. Il ne reste, des constructions primitives, qu'une petite maison appelée à disparaître bientôt, car j'ai besoin d'un logement plus vaste pour mes orphelins. Toutes mes ressources sont actuellement en réserve pour l'achat d'une propriété à Pou-Gan-Tin. L'affaire doit être traitée secrètement, car cette ville nous est hostile, et je

ne pourrai me déclarer propriétaire qu'une fois le marché conclu. Malheureusement, je crains que les négociations n'aboutissent pas ; je le regretterais beaucoup, car il s'agit de prendre pied dans cette ville et d'y établir une station...

Ces quelques enfants, pour lesquels, dans vos villes et vos campagnes, les parents ne veulent plus du baptême, sont-ils les précurseurs du paganisme qui cherche à rentrer en France ? Je suis tenté par moments de le croire. Il est vrai, ce sont des faits isolés et sans importance ; mais la politique actuelle semble devoir les multiplier. Jusqu'ici on n'a que démoralisé le peuple, et on l'a rendu impie ; c'est relativement encore peu de chose. Je serais plus effrayé de le voir païen que de le voir impie. Cette institution des lycées de filles, si elle se réalisait, serait un moyen puissant pour anéantir la foi ; ce sont des Georges Sand qu'on veut former...

Le P. Desvoivres, mon collègue et ami, est originaire de Saint-Dié ; il a été, au collège de Rambervillers, l'ami d'enfance de deux frères Aubry, nos cousins : le premier, mort minoré et sur le point de venir au Séminaire des Missions Etrangères, l'autre, mort à Mossoul au couvent des Dominicains...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXII

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 13 avril 1881.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

En même temps que votre lettre, je recevais celle du P. Bocquet. Si cette dernière est l'écho de ce que, dans la Compagnie de Jésus, on pense des événements, savez-vous qu'elle n'est pas trop à l'espérance ? Nul n'est prophète ;

mais les choses sont bien graves, et ce qui m'effraie le plus, ce n'est ni l'impiété, ni la persécution, ni les moyens de perversion jetés dans le peuple, ni la *force du mal* ; ce qui m'effraie, c'est la *faiblesse du bien* ; c'est surtout de voir qu'en France le bien est si peu net, si mêlé de faux. Cette belle phrase n'est pas de moi quant à l'idée ; j'ai retenu par cœur, depuis des années, ces deux vers de je ne sais plus quel drame chrétien, composé sur S^{te} Cécile :

*La faiblesse du bien, en ce siècle fatal,
Est plus à craindre encor que la force du mal !*

Peut-on mieux expliquer une vérité plus frappante, et qui fasse mieux et plus précisément toucher du doigt le vrai point malade de notre corps social ? Ce qui me rassure parfois et me fait, à moi, espérer en l'avenir, c'est de voir les germes posés par le Saint-Siège depuis 30 ans. Là, point de mélange de principes ; c'est le bien à l'état pur et souverain, autant sous le rapport de l'efficacité que sous le rapport de l'opportunité ; c'est le don de Dieu sans repentance. Impossible que ces germes soient stériles. Cette espérance, à mes yeux, n'est pas un sentiment : c'est un principe pour lequel j'accepterais la mort et la considérerais comme un martyr ; car ce principe, selon moi, fait partie de la foi dont vit mon âme. Par malheur pour la *France actuelle*, ces germes posés par l'Eglise n'agissent qu'après avoir été longuement préparés dans la terre par la pluie des orages ; je ne vois aucun indice qu'ils aient commencé d'agir, et je ne prends pas du tout au sérieux un certain enthousiasme superficiel, théorique et sentimental, avec lequel on accueille, sans en tenir aucun compte dans la pratique, dans les institutions, les déclarations de Pie IX et surtout de Léon XIII. Mais l'Eglise peut attendre, *Patiens quia æterna* ; et la crise actuelle ne nous paraît longue, que parce qu'elle est actuelle et que nous sommes mortels. Quand elle sera assez enfoncée dans le passé pour devenir de l'histoire et être vue en perspective, ce ne sera qu'un tout petit épisode de la grande

guerre soutenue par la Cité de Dieu ; elle occupera une demi-page dans les Histoires générales, et deux lignes dans le *Discours sur l'Histoire universelle* ; les noms célèbres de Gambetta, Ferry, etc., ne pourront même pas y trouver place, et recevoir ainsi l'assurance d'une immortalité quelconque ; c'est bien dommage !

J'ai peur d'apprendre, un de ces jours, qu'aux ministres rouges ne succède un cabinet un peu meilleur et encore faux, qui ne retarde le dénouement, ne prépare une nouvelle réaction et une chute plus profonde. Visiblement, la débâcle attend, pour se produire, que Gambetta ait pris le pouvoir et se soit usé à son tour. J'ai peu de peine à me figurer le triste travail qui se passe dans vos campagnes ; j'ai assez vu la manière dont se traduisent pratiquement, en arrivant au niveau du petit peuple, les théories qui, dans les rangs intellectuels plus élevés, paraissent inoffensifs pour les mœurs et la vie pratique.

J'ai reçu et lu l'*Anticlérical* ; quelle horreur ! Ne craignez pas de m'envoyer ces abominations, quand elles vous tombent sous la main. Ces sortes de journaux aident les confrères à se faire une idée de la situation là-bas ; car, ici, on vit si isolé, qu'on finit par s'absorber dans sa chinoiserie. L'impression de ce qui se passe en Europe, pour ceux qui y vivent, est continuelle et habituelle ; pour moi, je l'avoue, elle devient de plus en plus intermittente ; mais quand, tout à coup, au milieu d'occupations absorbantes, m'arrive un paquet de nouvelles, c'est un vrai saisissement. Vous figurez-vous un peu cela ? Me voilà, je suppose, dans un village perdu au fond de quelque vallée, logé à l'étroit dans quelque chaumière délabrée, et tout absorbé par mes petites affaires du lieu ; depuis un mois, quelquefois plus, je n'ai de nouvelles de nulle part. Tout à coup j'entends, dans la cour, mes gens qui saluent quelqu'un, le chien qui aboie, et le quelqu'un qui dit : « J'apporte des lettres de la Capitale ! » — Je ne fais qu'un bond jusqu'au courrier, et voilà le paquet ouvert et vomissant sur mes genoux lettres et journaux. Alors, plus d'occupation qui tienne, et mon repas peut se

refroidir ; je suis en France, d'abord dans mes lettres, puis dans mes journaux ! S'il fallait faire encore le sacrifice de la lecture des journaux français, je le ferais, mais... enfin, puisqu'on ne me le demande pas !

Que vous dire de mes affaires ! Je suis rebattu d'en parler et d'en écrire. Du côté de mes persécutions, rien de nouveau ; j'attends une solution des mandarins ; mais leur justice est si suspecte que je compte peu sur une réparation. J'attends d'autres nouvelles d'un achat de terrain demandé par Monseigneur à Pou-Gan-Tin, car il s'agit de prendre pied dans cette ville. C'est une affaire fort épineuse. L'homme que j'ai envoyé, il y a trois semaines, pour la traiter, devait revenir au bout de huit jours ; je l'attends encore et avec inquiétude. Tantôt je veux me persuader que son retard est bon signe, tantôt il me vient des raisons de croire que c'est un mauvais présage. Si l'achat réussit, un chrétien prendra possession du terrain, préparera les voies, me dira si je puis m'installer à Pou-Gan-Tin pour quelques jours, faire ainsi acte public de propriétaire et de conquérant de la région au profit de la liberté pour l'Eglise. Jusqu'ici il nous a été impossible d'entrer à Pou-Gan-Tin ; une simple apparition de mon prédécesseur a soulevé une tempête qui a abouti au meurtre de 13 chrétiens. Il est possible qu'à mon retour de la Capitale, j'entreprenne le voyage de Pou-Gan-Tin, non sans avoir pris toutes mes précautions.

Une tempête du même genre que celle de Pou-Gan-Tin, mais sans meurtres, vient d'éclater sur la frontière de mon district. Mon confrère de Hin-Y-Hien avait envoyé deux hommes tâter le terrain à Sy-Long-Tchéou ; bientôt il s'y présenta lui-même. Le lendemain de son arrivée, au point du jour, la tempête éclatait ; il lui fallut fuir sans tambour ni trompette, poursuivi, l'espace de dix lieues, par une troupe de gredins résolus à le tuer. L'acharnement fut tel qu'on pilla et qu'on démolit l'auberge où il était passé, à Sin-Tchen ; on chassa de cette ville deux familles chrétiennes.

Voilà encore un territoire inabordable pendant de longs

mois ; c'est un malheur, mais la sauce se gâte de plus en plus de ce côté.

Un malheureux chrétien, à peu près apostat, voleur et scandaleux, élevé par la Sainte-Enfance à la Capitale, puis serviteur des Pères au Kouang-Si, renvoyé ensuite par eux et réfugié ici pour mon malheur, s'est mêlé à mes persécuteurs du Tse-Hen et a pris part au pillage. Impossible de le morigéner. — Mes chrétiens du Tse-Hen sont bons et simples, mais peureux ; s'ils ont commis quelques imprudences blessantes pour les païens, ils sont bien innocents, et la persécution allumée contre eux est entièrement une coquinerie menée par des coquins. Cette persécution, d'ailleurs, loin de me fermer les frontières du Tse-Hen, m'a laissé toute liberté ; elle n'est parvenue à provoquer aucune apostasie, et a contribué à faire connaître la religion. — Vous comprenez combien il est important, au milieu de tant de difficultés, de ne pas se laisser tromper par des bandits, qui veulent mettre leurs abus et leurs vices à l'abri de notre nom, ce qui amène la haine des païens, quelquefois la persécution. On dit le Chinois fin ; je le trouve fourbe, oui, mais bête et souvent maladroit en affaires, retors pour le mal, habile à embrouiller les choses et à empêcher le bien. J'ai pour principe de le consulter beaucoup, de le croire très peu, et je m'en trouve bien. Cependant, auprès de beaucoup de chrétiens, le moyen suivant d'obtenir la vérité réussit généralement : J'appelle le chrétien en particulier ; avant toute interrogation, je lui rappelle sa conscience, son âme, son salut ; je lui dis qu'il peut me tromper, mais que c'est l'affaire de sa conscience, etc. — Mais que de gens tarés et prêts à tout ! Le mot *taré*, avec le sens qu'il a en France, est ce qui répond le mieux au vaurien chinois, espèce zoologique extraordinairement répandue dans ce pays et bien plus encore au Sé Tchouan, d'où nous viennent les gens les plus mauvais.

Hélas ! je ne le dirai jamais tout mon soûl, quelle triste chose donc que l'homme, tel que l'a fait le péché originel, là surtout où Dieu n'a pas eu les mêmes raisons qu'en

Europe pour neutraliser en partie ses ravages dans la nature !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXIII

Au Révérend Père Bocquet

Hin-Y-Fou, 14 avril 1881.

CHER MOINE,

Je vous aurais écrit directement, si vous n'étiez exposé à changer souvent de domicile depuis les expulsions. Mais ce qui arrive en France ne me permet pas de le faire. Dernièrement, je faisais au P. Heude, Jésuite naturaliste de Shang-Hai, un envoi de coquillages destinés à son Histoire naturelle de la Chine. Ce que je lui disais à cette occasion, je puis bien vous le dire à plus juste titre, d'abord parce que, plus que lui, vous êtes au feu ; et puis, parce que vous êtes ma vieille ! C'est maintenant qu'on peut envier votre sort, vous féliciter d'appartenir à la Société de Jésus, et prédire, *sine formidine erroris*, qu'elle ne périra pas de cela, *tantum abest ut...* Inutile de développer cela, n'est-ce pas ? et vous comprendrez le sens que j'attache aux deux lignes ci-dessus, et les raisons que j'ai d'avoir cette espérance ou plutôt cette assurance. Cette espérance, pour moi, n'est pas un sentiment, c'est un principe, ou du moins une conclusion théologique. Peut-on avoir la foi et savoir tant soit peu l'Histoire sans l'éprouver ?

J'ai lu avec soin tout ce qui m'est parvenu sur les divers épisodes de votre persécution. Vive nous ! dirait Hadengue. Jamais l'Eglise n'a été plus belle, plus haute. Dans les querelles sur l'enseignement, il y a eu bien des choses regrettables du côté des défenseurs de la bonne cause ; ici, rien ; l'Eglise n'a pas une ride, pas une tache. Je ne crois pas qu'il

y ait, dans toute l'Histoire de l'Eglise, une page plus admirable. Votre Compagnie a été ce qu'on l'a toujours vue en pareil cas, l'héroïsme personnifié, sans poser, sans préparer un rôle ni chercher à être sublime. Il y a eu de ces pages de l'*Univers* qui tiraient des larmes ; et vous jugez que dans mes trous de campagnes chinoises, quand je lisais ces récits dans quelque chaumière chrétienne, je sentais le besoin de me lever, de taper du pied, de crier et d'appeler les Chinois pour leur dire : « Écoutez-moi ça, tas de Pou-Tchong-Yang ! Quand est-ce que vous nous fournirez des caractères comme ceux-là ? » — Il est providentiel que votre Compagnie ait eu à subir le premier feu, pour montrer aux autres Ordres, par son attitude et sa conduite, l'attitude et la conduite qu'il fallait tenir. Ceci m'a frappé ; et les autres Ordres, sans l'avoir prémédité et comme d'instinct, n'ont pas eu mieux à faire, pour être dignes de la situation, que de suivre en tout la ligne que vous avez prise pour garder vos collèges.

Combien de temps, quand on vous aura entièrement chassés, durera la bousculade qui va suivre et que tout le monde attend avec un mélange de terreur et d'impatience ? Le désordre social ne dure pas ; quelle espèce d'ordre en sortira, lorsqu'on sentira le besoin d'être tranquille ? Le travail social recommencera-t-il encore sur les mêmes bases libérales, fausses et malsaines, qu'après les révolutions précédentes, et, par conséquent, avec les mêmes chances ? Croyez-vous les hommes intelligents et influents capables de voir le mal et le remède vrais, et de reprendre, par sa vraie base, la restauration sociale ? Vous apercevez-vous beaucoup que, même les amis du Saint-Siège aient accueilli ses leçons répétées avec autre chose que des acclamations d'enthousiasme, et se soient aperçus que les leçons du Saint-Siège demandent bien moins à être acclamées qu'à être appliquées ? — Allez, je sais bien à peu près ce que vous répondez à toutes les questions précédentes, auxquelles vous répondriez : « Je ne le sais pas, ou, Je ne le crois pas, ou, Je le vois ; » et je sais bien que votre opinion ne différerait guère de la mienne.

Je suis de loin, et le moins mal possible, la marche des

idées là-bas. En Chine, il n'y a pas d'idées à suivre, ni de nourriture à chercher pour l'intelligence ; on travaille, on court, on prêche, on fonde. Mais comme l'intelligence du prêtre doit vivre, c'est dans les affaires générales de l'Eglise et, par conséquent, en Europe, qu'il faut encore aller chercher sa nourriture. Dix mois et demi de l'année je suis seul, et ne puis échanger des idées que par lettres ; la parole ne me sert plus qu'à enseigner qu'il y a un Dieu en trois personnes, sept sacrements, etc... Tout le reste, il faut le rentasser en soi. Mais je me dis qu'en ceci je suis comme les Bénédictins, astreints au silence perpétuel, dispensés de dépenser leurs idées en paroles ; je m'en trouve bien et ne vise pas à oublier ce qui faisait ma vie, quand nous étions ensemble dans l'enseignement. Je lis, j'écris, je discute seul, je réfléchis, et la vie se passe.

Je ne vous parle pas de mes œuvres, de mon genre de vie ou de tracas ; c'est toujours à peu près la même chose. Je me borne à vous dire que j'ai la joie de me sentir travailler, dans ce petit coin perdu de l'Asie, à l'extension du royaume de Dieu.

Quoi de meilleur et quel but plus élevé à la vie ? Je ne perds pas de vue le travail que j'avais commencé ; le finirai-je ? Il ne se passe guère de jour où je n'ajoute une note ou deux aux matériaux que j'amasse pour le continuer ; mais une foule de courses m'ont arrêté en route. Je lis les *Pères* et M. Nicolas. Il est frappant de voir S. Augustin répondre aux Manichéens, dans son livre *De utilitate credendi*, tout juste ce qu'on répond aux protestants de notre siècle : Si on a le droit de refuser sa foi à l'Eglise, pourquoi limiter ce droit et ne pas l'appliquer à tout ?

Relisez le livre de Nicolas ; il fourmille d'erreurs. Sa notion du surnaturel et de la révélation est déplorablement rationaliste. Je ne m'explique pas comment, avec un pareil vice, on trouve dans ce livre des trésors étonnants de vues profondes sur une foule de points de la doctrine catholique ; je relève des passages exquis dans des chapitres dont l'idée fondamentale est fautive. Je viens de lire le chapitre du

Dogme, au second volume ; je le trouve faux dans sa donnée principale, et j'y pêche quantité d'excellentes idées.

Ah ! Vieux, le *mélange des principes* ! comme disait Pie IX. Où trouver la lumière et la vie à l'état pur, *fons illimis* ? A part ce qui est *parole officielle de l'Eglise*, on ne lit rien de moderne, sans y trouver à chaque pas des choses déplorables, que les intelligences de bonne volonté avalent de confiance et pieusement, grâce au nom du titre, aux intentions de l'auteur, au but de l'ouvrage, et aux bonnes choses qui sont avant et après. Qui nous rendra, et surtout qui rendra à l'ensemble de la nation, ou du moins de son clergé, une éducation irréprochable ? C'est à lui rendre cela que travaille Léon XIII, et je vois alors vos *Semaines religieuses* de France applaudir à ce qu'il dit ; j'aimerais mieux qu'on applaudît moins et qu'on fit plus. Enfin ce sont toujours des principes posés ; ils porteront leurs fruits un jour.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXIV

A M. l'abbé Gréa (1)

Gan-Chouen, 22 mai 1881.

CHER PÈRE GRÉA,

Arrivé hier soir fatigué à Gan-Chouen, je repars demain matin. J'ai un remords. J'ai emporté deux livres du P. Lucas *Le Composé humain* et un volume de *Sanseverino*. Pour le premier, je l'ai prévenu ; pour le second, comme je pensais le voir à la Capitale et le lui rendre, je ne l'ai pas prévenu ; or, n'ayant pas eu le temps de le lire, je me décidai à l'emballer, en me disant : « Tout à l'heure je préviendrai le P. Lucas. » Puis, les plaisirs de la danse et du beugle-

1. Procureur de la Mission du Kouy-Tchéou.

ment m'ont empêché de remplir ce devoir. Qu'il me pardonne cette indécatesse, et me permette de garder ce livre quelques semaines.

Je suis parti le cœur gros, comme toujours. Si mauvais et si méchant que je sois, j'ai toujours une bonne part de mon cœur au pied du Pe-Tang (Eglise) ; mais croyez à ma sincérité ; plus je vais, plus je pars du Pe-Tang plein de bons désirs et de résolutions :

*Adieu, Pe-Tang, adieu la ville !
Je ne regrette pas la ville
Ni les Chinois qui sont dedans !
Naviguons !*

Pour mes affaires, aidez-moi encore ; je ferai mon possible, et si je fais mal, ce ne sera pas mauvaise volonté. J'espère ne plus jamais vous faire de peine par mes lettres ; mais si je retombe dans mon péché, vous serez miséricordieux encore.

Envoyez-moi original ou copie des pièces relatives au terrain Yang-Se-Ye, que je vous ai laissées ; pour prendre possession, elles seront utiles sinon nécessaires à bien connaître les limites.

Respects à Monseigneur et affections à tous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXV

A son Frère

Gan-Choucn, 22 mai 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

J'ai reçu à la Capitale ta dernière caisse de liqueurs ; le cassis de maman était délicieux ! Faut-il dire que j'en ai été prodigue ? les confrères ont presque tout bu. J'ai sauvé le cognac et la Beauvaisine, qui me suivent à Hin-Y-Fou. Moi aussi, je t'ai fait un envoi de la Capitale ; voici la liste des objets que renferme la caisse que tu recevras dans six mois : Trois peaux de panthères ; deux pièces de soie du pays ; quatre plaques de thé impérial ; quatre douzaines de verres à liqueur en porcelaine ; deux idoles chinoises ; des bols et des tasses à thé ; plusieurs paires de souliers de femme brodés par des Chinoises ; des linges brodés par mes chrétiennes ; un caraco miao-tse, des éventails, des cigares, des pipes, etc. Bon voyage à la caisse ! Si elle arrive à bon port, je ferai peu à peu d'autres envois.

Plus je m'enfonce dans ma solitude, plus je me reporte vers vous par le souvenir. Je ne suis pas triste et, quoique fatigué par ce long voyage de la Capitale, je me porte bien ; mais je ne suis pas sans inquiétude pour mes chrétiens.

Adieu ! Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXVI

A M. l'abbé Dupont

Tchen-Lin-Tchéou, 23 mai 1881.

MON CHER AMI,

C'est en voyage que je vous écris celle-ci ; arrêté une nuit dans la maison d'un confrère absent, je veux, quoique bien fatigué, passer avec vous la soirée.

Vous avez tort de croire que je vais vous injurier, pour m'avoir écrit un mot de critique. Non ! Au contraire, je suis content de votre lettre, et je ne nierai pas tout dans vos critiques, bien que je croie possible de me laver sur la majeure partie. Il y en aurait long à vous dire, mais je n'en ai pas le temps, et je ne m'en sens, aujourd'hui, ni la force ni le calme de tête. Continuez de m'écrire ; en nous faisant lettre pour lettre, nous serons utiles l'un à l'autre.

Voyez, je vous ai reproché d'avoir encore une odeur cartésienne sans vous en douter ; et vous me reprochez d'avoir une odeur ontologiste sans m'en douter. Vous verrez que nous finirons par nous rejoindre, en avançant pied à pied l'un vers l'autre ; et il ne restera qu'une chose, c'est que nous avons deux formes d'esprit très différentes, et deux tendances très différentes aussi dans nos opérations intellectuelles, toutes deux bonnes, toutes deux ayant leur abus possible, toutes deux un peu portées à se dédaigner réciproquement, mais toutes deux ayant besoin de s'unir et de s'entr'aider ; car la mienne, sans la vôtre, est un corps sans os, et la vôtre, sans la mienne, un squelette sans chair. Donc ne nous condamnons pas trop vite.

Commençons par remarquer, et cette observation est intéressante, que l'ontologisme (ou plutôt ce que vous appelez ainsi) et le cartésianisme sont *deux extrêmes*, tous deux faux et qu'il faut également éviter. Je nie obstinément toute

atteinte d'ontologisme ; et, dans notre petite controverse très amicale, je réclame de vous pour moi la priorité, si légère soit-elle, de probabilité en ma faveur ; elle m'est due, en raison de mon âge, en raison de ce qu'une première fois, il y a sept ou huit ans, c'est moi qui vous ai surpris dans l'erreur et converti, et *non vice versa*, en raison de ce que j'avais étudié longuement et détesté l'ontologisme, sous Franzelin, quand vous récitiez encore *Rosa la rose*, et n'ai pas du tout cessé depuis de le regarder comme une erreur très funeste, capable de fausser toutes nos connaissances en nous trompant sur leur source. Donc doucement !

Ce que j'avoue, c'est que ma manière de travailler intellectuellement, et surtout de rendre mes idées, en m'affranchissant de la *contre-épreuve* du raisonnement ; c'est que ma tendance d'esprit, enfin, a un danger, et fera naturellement crier après moi par les hommes d'une autre méthode et d'une autre tendance, comme vous, et qu'ils seront tentés de m'accuser, comme vous l'avez fait. Mais les hommes de mon bord vous rendront la pareille.

J'avoue qu'en lisant Gratry, j'ai trouvé là le genre d'esprit que j'aime ; mais je vois le danger et ce qui manque à sa théorie de l'induction pour ne pas exposer la majorité de ses lecteurs à faire fausse route. J'avoue n'y avoir pas vu de formule ontologiste accentuée, bien que j'y aie cherché cela précisément ; je relirai ces chapitres.

J'ai trouvé, dans la malle d'un missionnaire, la *Philosophie de Sanseverino*. J'ai pris le premier volume, et n'ai encore parcouru que le premier chapitre de l'introduction et celui du syllogisme. En le lisant, je ne me suis pas encore trouvé coupable ; j'ai seulement mieux aperçu un danger que j'avais peu vu en lisant Gratry ; il est vrai, je n'ai lu encore que très superficiellement Sanseverino. Suis-je dans l'illusion ? Je m'imagine que mes idées et ma manière de penser sont plutôt prises dans J. de Maistre, que j'ai bien plus fréquenté que Gratry et bien plus tôt. Lui aussi, dans ses *Soirées*, parle de l'induction ; surtout, il la pratique partout dans ses écrits. Si sympathique que me soit Gratry, je le mets, comme

justesse d'esprit, à une fameuse distance au-dessous de J. de Maistre. Cependant, ce qui m'a plu dans Gratry, c'est ce qui lui est commun avec de Maistre. Je vous comprendrai, si vous me répliquez que même la trempe d'esprit de J. de Maistre a du danger, parce que tous les esprits ne peuvent pas, comme lui, se passer de l'échelle du syllogisme pour saisir la vérité, et je dirai : « Descartes vous tient encore ; vous ne regardez comme certain, que ce que vous avez emmanché au bout d'un syllogisme explicite. »

Cependant, je conviens que si l'esprit humain doit pouvoir arriver au vrai autrement que par déduction, et que s'il peut, très souvent, dans le discours ordinaire, négliger de mettre ses conceptions en forme syllogistique, il est nécessaire : 1° qu'il puisse toujours les soumettre à cette contre-épreuve du syllogisme ; 2° qu'il ne pense rien, sans porter en lui-même, à l'état implicite, la démonstration syllogistique de ses pensées ; 3° que la gymnastique intellectuelle du syllogisme ait tenu la première place dans son éducation philosophique, et continue d'en tenir une grande dans ses travaux. Suis-je en règle ? Rappelez-vous que tous les examens du Collège Romain se font en forme syllogistique ; on ne sort pas de là.

Vous me dites que j'ai plus d'intelligence que de raison. N'ayez pas peur, je comprends non seulement ce qu'il y a de critique, mais aussi ce qu'il y a de flatteur dans cette remarque, et je ne nie pas sa justesse, pourvu que vous parliez d'une *tendance*. Les gens de mon espèce — puisque vous me faites l'honneur de me placer dans cette espèce — négligent ordinairement, dans l'expression de leur pensée, d'étayer leur marche au moyen des formes régulières et officielles du raisonnement, et de la soumettre à des lois déterminées. C'est un danger. Votre remarque m'a frappé pour ce qui est de moi-même, et m'a fait mettre le doigt sur un point de mon âme où je ne l'avais pas encore porté. Orgueil à part cependant, je me suis dit tout de suite : « Mais chez nous, le syllogisme ne manque pas ; seulement, il est *implicite* ; ou bien encore il n'est que la contre-épreuve de nos pensées ;

tandis que chez vous, cartésiens, il est l'instrument nécessaire pour découvrir la vérité, ou du moins quelque chose de cela ; et c'est votre infirmité. »

Je rencontre, à la première page de votre lettre, une réflexion que je n'accepte pas. Sans vous en expliquer assez pour que je sois sûr d'avoir bien compris, vous appelez ontologisme et attribuez à Gratry la doctrine suivante : « Si Dieu est le principe, l'archétype et la fin de tout, un œil exercé par les données surnaturelles de la foi, doit apercevoir en toutes choses la marque de fabrique ; toute la création a été baptisée par le sang du Calvaire et ordonnée pour la glorification du Verbe Incarné. »

Ne vous déplaie, la théorie que vous résumez ainsi est, en elle-même, une théorie parfaitement justifiée en théologie, et parfaitement en règle avec la philosophie. Le résumé que vous en faites ici est vague et met une confusion dangereuse entre l'ordre naturel (Dieu est le principe, l'archétype de tout, etc.), et l'ordre surnaturel. Ce que je dis, moi (et ce que tout juste n'a pas assez dit Malebranche, ainsi que presque tout le XVII^e siècle), c'est que ces deux ordres sont *distincts partout et séparés nulle part*. Je n'ai lu de Gratry que la *Logique*, et n'y ai pas vu cette conclusion ; ou plutôt je n'ai pas vu qu'il ait touché cette question assez explicitement pour me permettre de lui attribuer une opinion.

Avez-vous lu le chapitre de Mgr Gay sur *la Foi* ? J'ai pleuré de joie en le lisant ; et, après l'avoir lu trois ou quatre fois et étudié, j'en ai copié de longs passages ; lisez cela, et vous verrez mon idée d'il y a sept ans, bien nette et *bien explicite*. M. le professeur de Dogme (¹) lui-même n'a jamais songé à appeler ontologisme ma thèse d'alors ; il l'appelait Bañanisme et se trompait ; mais je ne vois pas du tout comment vous l'appelez ontologisme. Du reste, je ne nie pas qu'il y ait des vérités purement rationnelles, une philosophie rationnelle, une raison naturelle, etc. Je dis que, la lumière de la grâce étant venue, de fait, se superposer à tout cela,

1. Voir plus haut la note. p. 181. Lettre CCCCv^e.

nous ne pouvons plus faire de bonne philosophie qu'à condition de faire, comme les scolastiques, une *philosophie chrétienne* ; et je vous ai dit ce que j'entends par philosophie chrétienne. Jusqu'à nouvel ordre, je m'imagine que l'idée que j'en ai est de S. Thomas et des scolastiques. Je crois encore qu'*en fait*, il n'y a plus de *pure raison*, de philosophie purement rationnelle, au même sens que Mgr Gay dit, dans son chapitre sur la Foi : *Il n'y a plus rien de purement naturel.*

Je sais que tout ceci est susceptible d'un sens mauvais et même hérétique ; aussi, je prendrais plus de précautions pour l'exprimer, si je parlais ou écrivais à un homme moins capable que vous de discerner et de ne m'attribuer que le sens légitime. Si ce sens mauvais ou hérétique est celui de Malebranche ou de Gratry, tant pis pour eux, mais ce n'est certainement pas le mien. J'avoue n'avoir pas vu ce sens dans la *Logique* de Gratry ; peut-être y est-il, mais tellement vague, que je n'ai pu l'y voir, même dans le chapitre des *Vertus intellectuelles inspirées*. Peut-être Gratry l'a-t-il plus accentué ailleurs, et alors je comprends qu'une fois prévenu du sens qu'il attache à certaines expressions, on sache le retrouver, si vague soit-il, dans la *Logique*.

Pour Malebranche, je n'ai rien lu de lui et l'ai toujours regretté ; car je l'estime beaucoup, tout en me défiant beaucoup de lui. Je lui crois une intelligence brillante et pas mal d'idées malsaines ; je le regarde comme un des *empoisonneurs des sources* du XVII^e-siècle. Je pensais que Gratry lui-même n'avait pas pris toutes ses idées, et ne les louait sans réserve que par une sorte de respect de famille. Je vais étudier Sanseverino et suis certain que je l'aimerai, puisque c'est un scolastique ; jusqu'ici je ne l'ai connu que de réputation. Je vous ai dit que j'ai, à moi, *Liberatore*. J'étudie en courant, mais je n'ai pu encore me désintéresser de toutes ces grandes questions. Depuis trois ou quatre ans, j'étudie le XVII^e siècle, et plus je le vois, moins je le vois chrétien. J'exagère peut-être ; en tout cas, je me méfie de moi-même. J'emporte avec moi, cette fois, deux volumes très compacts

de Fénelon ; je sais d'avance que je ne l'aimerai pas dans ses œuvres philosophiques...

Discutez peu, écoutez beaucoup, lisez des vieux, formez-vous à écrire. Ne craignez jamais de me dire ce que vous trouvez à critiquer dans mes idées. Hélas ! je ne suis plus à même de limer mon expression, et de vérifier, dans beaucoup de livres, les théories qui me reviennent dans la tête. Vos contradictions, surtout si vous les motivez et expliquez, serviront grandement à me mettre en garde et même à me redresser. — Chez vous j'ai toujours vu une tendance rationaliste et cartésienne, un éloignement non seulement pour l'ontologisme, mais pour ce *mysticisme* de bon aloi, qui est si bien dans l'esprit des scolastiques et si familier à la théologie catholique. Je sais son danger, l'abus qu'on en peut faire et qu'on en a fait ; je sais les limites où il faut le renfermer et les précautions dont il faut l'entourer. La dialectique a beaucoup à faire aussi dans la théologie ; mais, sans ce mysticisme, vous ne serez jamais théologien. Rappelez-vous que, pour bien faire de la philosophie, il est encore plus essentiel d'être théologien que d'être philosophe ; d'autant que la théologie contient toute la philosophie, et *non vice versa*.

Je vous écris à la hâte, bien fatigué ; aussi, excusez et comprenez ce qu'il y aura de défectueux dans ma lettre et mes explications.

Il n'y a rien de défectueux dans mon cœur et mes affections.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXVII

A M. l'abbé Braillon

Tchen-Lin-Tchéou, 24 mai 1881.

MON CHER LOUIS,

J'apprends que tu es sous-diacre ; donc te voilà fixé *in æternum*, et il n'y a plus lieu pour toi de te dire : « Que ferai-je ? » Les devoirs de ton état, tu les connais ; les dangers, tu les connaîtras ; les tentations, tu les connais en partie. Mais tu éprouveras, à mesure que tu avanceras dans la vie, la vérité saisissante de ce mot de S. Pierre : *Novit Dominus pios de tentatione eripere*. Ce mot est bien vrai partout, en France comme en Chine, vu l'effroyable recrudescence de corruption qui règne et qui envahit, même les âmes chrétiennes, qui ébranle, même les âmes sacerdotales, quand elle ne les envahit pas.

Reçois d'autant plus mes félicitations, que la situation politique de la France doit rendre la vie dure au clergé, ou même aboutir à la persécution et faire des victimes. Notre vocation ne ressemble pas aux métiers de la terre ; ce qui est réputé perte et dommage pour les autres, est réputé gain et profit pour nous.

Ne néglige pas les nouvelles du pays ; elles sont si intéressantes pour moi ! Une place qu'on agrandit, une rue qu'on redresse, et un tas de choses insignifiantes pour toi, deviennent pour moi des événements. Si je retournais à Orrouy aujourd'hui, que de changements je trouverais dans les rues et sur les figures ! J'ai revu Ourscamp⁽¹⁾ après 16 ans d'absence ; c'était une vive émotion pour moi, mais aussi une vraie déception ; car l'Ourscamp d'autrefois était resté

1. Lieu où J.-B. Aubry naquit et passa les premières années de son enfance.

dans mon imagination ; et, dans celui que je retrouvais, tout était changé. Tel arbre qui faisait partie intégrante du paysage, dans mon souvenir, avait disparu ; à la place de la vieille ferme où j'allais jouer, et où j'eus mon premier ami, je trouvais un petit château qui ne me disait rien au cœur. Les ruines du vieux couvent, où mon imagination avait continué, pendant 16 ans, de me montrer un gros arbre poussé au milieu de la maison, étaient relevées prosaïquement ; un ruisseau où j'étais tombé à l'âge de sept ans, était encaissé de murs et couvert ; autour de notre ancienne maison où j'étais né, tout avait changé aussi, du moins de visage. Que notre cœur ne change pas, et que notre âme ne change que pour devenir meilleure ! Si tu me revoyais dans dix ans, je ne serais plus qu'une vieille grisaille. Les confrères, à la réunion annuelle, m'ont trouvé tout maigri et vieilli depuis un an. C'est que je n'ai manqué ni de soucis, ni de fatigues.

Tu n'es plus loin du sacerdoce ; prépare-toi bien, fais provision, non pas d'illusions, mais de bons désirs et de fortes résolutions, qui doivent survivre à toutes les peines. Garde toujours cette poésie de la piété, du zèle, et cette jeunesse du cœur qui ne peut être déflorée que par le péché.

Lors de tes premières messes, lorsque tu énuméreras, à l'autel, les intentions à recommander à Notre-Seigneur, que mon nom et mes œuvres aient leur petite place dans ton *memento...*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXVIII

A la Sœur Maxence

Hin-Y-Fou, 4 juin 1881.

MA CHÈRE SŒUR,

... C'est sans doute un peu la faute de ma nature, si je goûte moins S. Bernard que d'autres saints plus dogmatiques, plus substantiels, et que je trouve plus virils, par exemple S. Thomas, S. Augustin, S. Bonaventure. Je trouve chez eux une richesse, un entassement de pensées fortes, dogmatiques, qui me ravissent et me fournissent, en une phrase, quelquefois plus d'aliment que deux ou trois pages de S. Bernard. Il y a, entre autres, un petit recueil de *méditations* de S. Augustin et de S. Anselme, qui fait mon bonheur ; c'est mon ravissement ! La nourriture y est entassée comme les sardines dans leur boîte ; le chapitre est court, et vous y trouvez des trésors et des trésors, pas beaucoup de sentiments tout exprimés, ni d'affections toutes formées, non ! Les saints qui ont beaucoup usé de cela dans leur vie personnelle, en ont peu usé dans leurs écrits et, en général, dans leur direction proposée aux âmes ; en les lisant, vous croiriez qu'ils sont restés froids en écrivant cela, et vous vous apercevez que tout de même ils mettent le feu en vous. Comprenez et méditez cette méthode ; faites-en votre profit dans la direction que vous donnez aux âmes.

Ce n'est pas avec des exclamations, avec des ah ! et des oh ! qu'on touche beaucoup et qu'on travaille efficacement les âmes. Vous autres femmes, en particulier, êtes portées à abuser des exclamations, des sentiments et des affections ; c'est ce qui rend presque toujours votre parole faible. On remue, on touche, on travaille les âmes avec des pensées fortes et profondes ; et c'est parce que les hommes, en général, sont plus aptes à fournir cela, que Dieu leur a donné,

dans l'Eglise, le ministère de la parole, par lequel tout se fait, dans le christianisme, pour les âmes ; c'est pour cela aussi que la théologie, qui n'est que l'exposition froide et calme de la foi, c'est-à-dire des pensées de Dieu révélées à l'homme est la nourriture par laquelle on nous prépare à la prédication, à la direction et à toute une vie où la méditation devrait tenir tant de place. La méditation s'alimente uniquement des pensées fournies par la foi ; et c'est de là qu'elle tire les sentiments, les affections. Les affections et les sentiments sont des fruits à produire, et non des germes à semer.

S. Thomas a fait un commentaire des Epîtres de S. Paul qui est ce que nous avons de plus riche pour la théologie et de plus fécond pour la piété ; je ne connais rien au-dessus. Or, je n'y vois pas une exclamation, pas une phrase pour le sentiment. Il vous dit nettement et simplement : « Voici la pensée de S. Paul ; voici ce qu'on en doit tirer ; voici ce que cela prouve, etc. Prenez et tirez-en vous-même ce que votre intelligence et votre cœur vous diront. » — Si on s'arrête un moment après chaque phrase de S. Thomas, on en voit sortir à l'instant un essaim de belles et bonnes pensées, comme les abeilles sortent d'une ruche, dès que le soleil se montre. N'en est-il pas ainsi de l'Ecriture ? Oui, mais c'est que l'Ecriture, comme les écrits des saints, c'est la parole de Dieu, par conséquent, c'est le Verbe, par conséquent, c'est Jésus-Christ ; or, en Jésus-Christ sont entassés, comme dit S. Paul, tous les trésors de la vraie science et de la vraie sagesse.

Tâchez, ma chère Sœur, de la bien goûter, cette sagesse ; vous y voilà replongée ; restez-y, n'en sortez plus jusqu'à votre mort ; et votre mort même sera un plongeon sans retour dans l'éternel océan de la vision, de la possession, de l'amour de Dieu.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXXXIX

A M. l'abbé Lefeuve

Hin-Y-Fou, 4 juin 1881.

CHÉR VIEIL AMI,

J'ai reçu les objets que vous m'avez envoyés. La vierge chinoise qui tient mon orphelinat, a fait main basse tout de suite sur les dentelles, bordures, tours de nappes ; elle voulait même accaparer la serviette damassée dont vous aviez enveloppé ces objets ; mais je suis parvenu à la lui retirer des mains...

Hélas ! le souhait que je dois vous envoyer pour vous remercier, est tout tracé par les tristes choses qui se passent en France, par la persécution qui a frappé les Ordres religieux d'hommes, et qui menace d'amoindrir, sous une forme si pénible et si perfidement calculée, les Ordres de femmes. Mais la prière n'est pas morte, et la prière, c'est le feu sacré qu'il faut conserver, comme dans l'Ancien Testament, à travers la persécution, pour rallier le monde quand la persécution sera passée. Aussi, malgré toutes les mauvaises nouvelles que j'ai reçues naguère, je suis à l'espérance ; je sais qu'il y aura une débâcle, mais au-dessus et au milieu même des malheurs qui ont eu lieu, je vois partout, pour plus tard, des signes certains de rénovation et de retour à l'Évangile. On pourra dire alors de ceux qui seront restés fidèles : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna.*

Je me refuse à faire aucune demande d'objets religieux, je sais trop combien la position est critique là-bas ; qui sait si ma lettre ne trouvera pas la France en pleine débâcle, le budget des cultes aboli, les Ordres religieux écrasés d'impôts, les chrétiens obligés de subvenir aux œuvres les plus urgentes ?... On est sans parole en face d'événements qui n'ont plus de nom et que l'on ne saurait plus qualifier. Nous,

ici, nous avons le droit de compter sur la persécution et sur les vexations ; nous n'en pouvons être étonnés, puisque la Chine est le pays du démon ; mais, sur la terre de France, voir de pareilles choses !

Beaucoup de signes permettent de dire de la France et de notre société chrétienne le mot de l'Évangile : *Hæc infirmitas non est ad mortem, sed ut glorificetur Filius Dei per eam.* Nos chrétiens de Chine savent bien à quelle nation ils doivent leur foi, leurs missionnaires et toutes les ressources dont s'alimentent nos œuvres. Aussi, soyez-en bien sûr, leurs prières ne se trompent pas de chemin, quand il s'agit de prier pour les bienfaiteurs. — Entre autres raisons d'espérer, *sine formidine erroris*, pour la France, songez à cet immense concert de prières de tous les peuples néophytes du monde, évangélisés par des missionnaires français (c'est-à-dire la très grande majorité de ces peuples), ou simplement secourus par nos œuvres françaises de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, etc. Ce concert de prières, les peuples néophytes l'envoient chaque jour au Ciel pour la France ; je dis *chaque jour*, car nos chrétiens ont une oraison pour leurs bienfaiteurs d'Europe, dans la prière quotidienne chantée à haute voix en famille.

Vous parler de mes œuvres et de mes tracas, j'en ai à peine le courage, à la pensée de ce qui se passe en France et de la tempête qui tourbillonne peut-être en ce moment autour de vous. En vérité, nos Chinois ne soupçonnent même pas ces événements ; à vrai dire, ils sont incapables de porter de telles nouvelles, et dès lors que, dans notre pays, « tout le monde est baptisé enfant », pour eux cela veut dire que « tout le monde prie, fait ses devoirs, est fervent, et qu'il ne se perd pas une âme. » Force nous est de ne pas leur enlever cette illusion. Un Français, pour eux, est un habitant des Cieux ; tout laïque français qui viendrait ici, serait immédiatement appelé *Père* ou *grand homme*, et on s'étonnerait de ne le voir pas dire la messe.

Nos œuvres, grâce à Dieu, sont prospères spirituellement. On ne fait pas, et on ne pourrait faire de conversions ni de

baptêmes en masse. Trois ou quatre siècles d'expérience des missions nous ont appris que, dans l'Extrême-Orient, les conversions en masse n'ont aucune valeur, et les baptêmes en masse sont des erreurs. Il faut arracher le Chinois, individu par individu, à la masse de perdition, l'instruire soigneusement avant de le baptiser, et s'assurer d'abord que sa conversion est sincère, que la foi entre et s'installe en lui avec l'instruction, qu'il prend les mœurs chrétiennes, enfin qu'on peut compter sur sa persévérance. Cette épreuve dure toujours un an au moins ; on le baptise alors. — Nous sommes 25 missionnaires au Kouy-Tchéou ; nous baptisons, bon an mal an, de 900 à 1000 adultes, qui grossissent peu à peu le noyau de notre chrétienté, en attendant, s'il plaît à Dieu, que celle-ci devienne la société chrétienne. Mais qu'il faudra encore de temps, de fatigues, de larmes, de vies sacerdotales, entassées dans ce pilotis, avant d'y bâtir !..

Pour mon compte personnel, je n'ai pas manqué de peines, depuis deux ans : persécutions par-ci, persécutions par-là ; menaces à droite, pillage de chrétiens à gauche ; incendies d'un côté, calomnies et injustices de l'autre ; vexations partout. Les païens craignent de me toucher, persuadés que la France entière est prête à se lever pour les punir, s'ils me jouent quelque tour ; mais mon district ayant trois ou quatre fois l'étendue du diocèse de Beauvais, si je suis à un bout, maintenant la paix, la persécution éclate à l'extrémité opposée. J'ai eu des moments d'une anxiété indescriptible ; il est bien facile de dire : « Ne vous tourmentez pas ; vous faites votre possible, le reste est l'affaire de la Providence ! » Même avec la confiance en Dieu et l'abandon à sa volonté, l'homme peut-il se désintéresser du succès et du triomphe de sa cause ? Peut-on dormir tranquille, quand on a ses chrétiens sous le pressoir ?

Priez, faites prier pour nous ; il n'y a plus que cela de sérieux sur la terre. Pour le moment, j'ai un peu de répit ; mais j'ai eu des heures, en 1880, où je me disais : « Ah ! que je serais donc heureux de mourir, pour être enfin tranquille ! »

A la grâce de Dieu ! Au fond, soit par goût, soit par raison, je suis heureux de vivre pour travailler un peu *in ædificationem corporis Christi, donec adimpleatur omnia in omnibus.*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXL

A M. Joseph Bargallo

Hin-Y-Fou, 4 juin 1881.

MON CHER JOSEPH,

J'ai reçu l'aimable envoi de Beauvais, de M. l'abbé Potier. — Un délice ! Moi et tous ceux qui l'ont goûté, en sommes tombés en extase mystique ; tous les dégustateurs ont béni le donateur ; mais je suis seul à le connaître, il est donc naturel que, l'ayant aimé comme j'ai fait, j'aie eu pour lui un souvenir plus direct, une reconnaissance plus émue. Porte-lui donc mes remerciements.

Je t'envoie encore quelques timbres ; prends-les, dévore-les, mais ne compte plus guère sur d'autres ; car mon correspondant me dit : « Il me sera difficile de vous servir désormais, car on m'assomme de ces demandes, et les timbres nous sont arrachés des mains à leur arrivée. » Ne trouves-tu pas, mon cher fils, qu'il n'y a rien de plus extravagant que les collectionneurs de timbres ?

Je me rappelle la vieille fille tortue dont tu me parles ; je vois encore son visage ridé et ratatiné, son drôle de petit bonnet blanc ; elle m'apportait des vêtements pour les prisonniers sortants ; elle y joignait chaque fois deux grosses pièces de cent sous, sans rien dire ; mais son silence signifiait : « Moi, je suis une pauvre vieille mendiante ; et si je vous apporte ceci, c'est qu'on me l'a donné pour vous. » Bibi, tâche d'aller aussi haut qu'elle dans le paradis !

Triste, triste, la maladie de M. Catel, dont tu me donnes les détails ! Avec le temps, et à force de fréquenter les hommes, tu prendras, comme moi, la toquade de répéter à tout instant : « Quelle misère, est-ce donc que l'homme, mon Dieu ! » Pour moi, je prends de la philosophie en vieillissant, et je crois qu'il ne faut plus croire à rien de brillant et de séduisant, car tout est misère...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXLI

A M. l'abbé Gréa

Hin-Y-Fou, 5 juin 1881.

CHER PÈRE GRÉA,

Mes affaires sont toujours dans le même état. Je sais que le grand mandarin a écrit aux mandarins civils et militaires de Tse-Hen, leur enjoignant d'emprisonner les coupables ; on attend des nouvelles. A Pou-Gan-Tin, je vais pousser les choses autant que possible. Je vous avais suggéré de faire acheter une maison dans cette ville ; ce marché se ferait difficilement, je crois. Dès que je pourrai, j'essayerai d'un voyage, à moins qu'il ne survienne de nouvelles difficultés.

Le P. Bazin m'écrit que le P. Creuse est mort ; mais il n'en sait pas davantage. De Chang-Tsin, le P. Creuse fut escorté par dix hommes jusqu'à Pa-Tou ; là, pendant qu'il attendait une barque pour descendre le fleuve, son escorte revint à Chang-Tsin et ne s'inquiéta plus de lui ; il gardait trois hommes avec lui. Les jours, les semaines, les mois se passent, le P. Bazin n'entend rien dire, et ne pense que ceci : « Le P. Creuse aura pris sa barque ; il est à Hong-Kong. » Tout à coup il apprend, comme nous, que le P. Creuse n'a été vu nulle part ; il interroge et n'apprend rien, abso-

lument rien. A Pa-Tou il perd sa trace. « Je suppose, m'écrit-il, qu'il est mort entre Sy-Lin-Hien et Pe-Se. Comment ? On l'ignore. On dit que la barque a fait naufrage ; mais les trois hommes qui l'accompagnaient ? J'ai peine à croire que tous quatre aient disparu dans cette petite rivière. La haine chinoise doit y être pour quelque chose, d'autant plus qu'il portait une certaine somme avec lui. Un courrier que j'ai envoyé n'a rien découvert. »

J'ajoute : il est certain que le P. Creuse n'a pas été jusqu'à Pe-Se. Il n'est pas même encore certain qu'il ait quitté Pa-Tou et soit monté en barque. Ce matin même, m'arrive un chrétien, homme sincère, qui revient en droite ligne de Pe-Se, où il était il y a dix jours et depuis deux mois ; il avait vu le P. Creuse partir de Chang-Tsin, et s'était trouvé à Pa-Tou six jours après le séjour du P. Creuse. Or, cet homme me dit : « Ne sachant pas tout cela, je n'ai rien demandé à Pa-Tou ; mais, selon moi, le P. Creuse n'a peut-être même pas quitté Pa-Tou ; on l'a fait disparaître habilement et subitement, et il n'a pas dû prendre la barque. On sait à quelle auberge il a logé ; s'il avait pris une barque, il serait facile de demander à l'entremetteur de barques, laquelle il a prise, et ce qu'elle est devenue. On ne sait rien de tout cela. » — Je vous donne cette conjecture pour ce qu'elle vaut ; en tout cas, c'est bien ce qu'il y a de plus nouveau comme information. D'ailleurs, impossible que le P. Creuse soit vivant, ceci est sûr aussi.

Pendant que j'étais à la Capitale, un incendie a dévoré ici les habitations de cent cinquante familles, dont quatre chrétiennes ; entre autres choses, il a détruit tous les livres du Yang-Se-Ye, déposés dans une de ces familles ; veuillez lui dire de ne plus compter dessus...

Affectueux et respectueux souvenirs à qui de droit.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLII

A M. l'abbé Bazin

Hin-Y-Fou, 5 juin 1881.

CHER PÈRE BAZIN,

On m'annonce une occasion pressée ; vite quelques lignes pour vous. — Je suis revenu de la Capitale le 28 mai. L'événement de la réunion, c'est le *Synode de Song-Fou*, où l'on a agité la question de l'opium sans s'entendre. Monseigneur, étant de ceux qui pensent qu'il faut en *tolérer la plantation*, nous a donné une ligne de conduite en conséquence, permettant toutefois aux confrères d'un avis différent d'en prohiber toujours la plantation. Je suis de ceux qui pensent qu'il faut continuer de la prohiber, au moins en principe, mais sans briser ni faire apostasier. On a publié les décisions du Synode ; elles ont peu d'importance : questions de surplis et de burettes ! La seule qui soit grave, est celle du prêt à intérêt ; on permet de prêter à quinze pour cent, *pro adjunctis loci*.

Le P. Chouzy nous a appris que le P. Creuse n'était pas à Hong-Kong ; grande stupéfaction pour tous ! Nous nous demandions où il était passé. Est-il mort en route ? Aurat-il, dans un but géographique, filé sur le Tong-Kin ou sur Kouy-Lin-Sen ? Les deux cents taëls qu'il a voulu emporter, dit le P. Sè, font soupçonner qu'il avait en tête quelque idée comme cela. Mais deux choses rendent cette supposition invraisemblable : 1^o son silence qui persiste ; 2^o l'absence de tout bruit de passage d'un Européen là où il aurait dû passer. Impossible aujourd'hui de supposer qu'il vit. Vos suppositions sont aussi celles que nous faisons ; mais nous nous disions : « Le P. Bazin, à l'heure qu'il est, doit avoir le fin mot. » Et voilà que vous ne l'avez pas ! Quelle étrange aventure ! Peut-être, à l'heure actuelle, avez-vous des nouvelles

précises, ou du moins êtes-vous fixé sur le fait de la mort ou de la vie du P. Creuse, et sur le chemin qu'il a pris. Quel régal pour une mère et une famille que d'apprendre une pareille mort ! Les voleurs du Kouang-Si ont par ici une réputation terrible.

Je voudrais pousser jusque chez vous, quand j'irai voir mes Tse-Hen à Ouen-Pang. Mais quand sera-ce ? Je n'en sais rien, car me voici encore empêtré. Le commissaire du Fou-Tay, ayant échoué à Pou-Gan-Tin, est venu ici et a commencé, sur un très bon pied, à traiter mes affaires du Tse-Hen ; les finira-t-il à fond et convenablement ? Vous savez mieux que moi s'il faut compter sur ces *bougres-là* ! Cependant, il y met du zèle, pour couvrir son échec de Pou-Gan-Tin. Aussi mon Pen-Kouen de Tse-Hen, dont on a emprisonné et mis au carcan deux serviteurs, *fait dans sa culotte* et n'a plus un ty-ty de face.

Que je regrette donc de n'avoir aucun journal à vous envoyer ! c'est toujours la même chose en France et de pire en pire. Je ne vous dis que ça : c'est affreux ! On se dit tous les jours : « *La rouge* va éclater, ça ne peut plus durer ! » et ça dure toujours ; mais il faut que ça éclate, un peu plus tôt, un peu plus tard. On parle d'armements considérables à propos de la Tunisie. Hélas ! vous comprenez ce qui arriverait si on se battait ; ça commencerait par la chute des polichinelles Gambetta et autres...

Il est possible que Mgr Lyons vienne chez moi, cette année, vers la Toussaint ou Noël. S'il vient, il faut que vous accouriez... vous faire confirmer ! Samedi prochain, il ordonne deux prêtres et deux sous-diacres chinois...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLIII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 6 juin 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Je suis heureux d'avoir reçu le fusil de papa. J'en fais tirer un coup de temps en temps, surtout le soir, afin d'avertir les Chinois que je suis armé. Il me sera utile, surtout en campagne ; certainement il inspirera une crainte salutaire à ceux qui le verront à l'épaule de mon guide. Il faut dire que ce pays fourmille de voleurs ; plus de vingt fois déjà on a tenté de me dévaliser. Au Kouang-Si, non loin d'ici, le vol est organisé et va souvent jusqu'au meurtre ; on prétend même que les assassins mangent la chair de leurs victimes, afin de ne rien perdre. Un orphelin que j'ai recueilli, me raconte souvent avoir mangé un homme au Kouang-Si, avec son père et ses frères qui l'avaient tué. Un missionnaire de cette province, le P. Creuse, partit un jour de novembre 1880, pour refaire sa santé à Hong-Kong ; il a disparu sans laisser aucune trace. Il aura été tué avec ses guides, sur une barque, pendant la nuit. Ces voleurs sont d'une habileté étrange. Ici, au Kouy-Tchéou, nous sommes moins exposés ; il est d'ailleurs étonnant comme, d'une province à l'autre, même à peu de distance de la frontière, les mœurs sont différentes...

Beaucoup de nos Petits Séminaires de France ouvrent trop grandes leurs portes à l'élément laïque ; comment, dès lors, ne tourneraient-ils pas très malheureusement à l'esprit laïque ! Or, tout ce qui est laïque est gangrené. De ces maisons, il pourra sortir de bonnes vocations, de bons laïques ; parmi les bons séminaristes qui en sortent, les uns ont vu le mal et sont excellents, parce qu'ils ont résisté ; les autres n'ont pas vu le mal et sont bons aussi, parce qu'ils ont été préservés providentiellement...

Il est curieux que votre République gambettiste vous persécute en France et nous protège en Chine plus qu'autrefois l'Empire ; c'est à n'y pas croire ; évidemment, c'est dans un but humain. Sachant qu'à l'intérieur ils bouleversent tout, ils veulent être sages à l'extérieur, par peur des autres nations, surtout de l'Angleterre, qui est partout, qui protège ses sujets, qui nous protège même au besoin, nous autres Français. La Providence se sert de ce calcul, et nos missionnaires avancent peu à peu.

J'espère que vos santés sont toujours bonnes ; j'ai grand plaisir à être tenu au courant des moindres détails du presbytère et de l'église ; tu vas être à l'aise pour t'organiser, si la Révolution ne trouble pas tes projets. Ordonne bien ta vie, études, piété, zèle, catéchismes ; s'enfermer dans ses devoirs d'état, c'est le secret du bonheur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXLIV

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 6 juin 1881.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous ne vous trompez pas de penser qu'il m'est toujours agréable de recevoir le bon souvenir de la Sœur *St-Louis-de-Gonzague* ; c'est le souvenir d'un temps qui s'enfonce de plus en plus dans le passé et qui fait trêve aux anxiétés de l'heure présente. Car nous sommes bien inquiets pour la France. Ce que nous craignons pour notre pays, et comment nous apprécions ce qui se passe autour de vous, je ne vous le dis plus ; on est sans parole en lisant les journaux. J'aime le mot de Mgr Freppel terminant, à la Chambre, un discours où il défendait et revendiquait un minimum des droits de

la vérité : « A de meilleurs temps, de meilleures conclusions ! » Voilà bien, dans l'impossibilité où les idées fausses du jour mettent les catholiques, de revendiquer intégralement les droits de l'Eglise, voilà bien ce qu'ils doivent dire. Cette parole exprime, et la réserve qu'ils font de leurs droits, ne pouvant les revendiquer ni pourtant les abandonner, et leur espérance dans un meilleur avenir. J'espère que les misères actuelles, si grandes soient-elles, ne vous empêchent pas d'apercevoir les signes d'espérance qui sont partout au-dessus et au milieu même des maux actuels.

On me parle beaucoup des *prophéties* d'un certain voyant d'Amiens. Vous savez, je ne suis pas très porté à être crédule en cette matière. Je ne crois pas du tout à cette histoire. Il est possible que l'événement se rencontre avec le dire du voyant ; si cela arrive, je ne conclurai pas encore à la prophétie. Il est curieux que les esprits, ayant été si souvent trompés, depuis 1871, par ces prophéties de bas-étage, soient si enclins, aujourd'hui encore, à s'y laisser prendre ; c'est un signe du temps, et cela montre le degré de faiblesse où en sont venus les esprits, vides de fond, pleins de superstition !

Il me faut vos lettres pour me rappeler que vous habitez un presbytère provisoire, que vous dites la messe dans une grange, que l'ancienne l'église et l'ancien presbytère sont démolis, etc. Vous savez combien je vis par l'imagination ; je me figure toujours les choses comme je les ai vues ; et, à la lecture de vos lettres, je me dis : « Tiens, c'est vrai, j'oubliais, ce n'est plus la vieille maison ! » Puis, une demi-heure après, mon imagination est au travail, toujours sur l'ancienne donnée.

Si la persécution religieuse éclate en France, nos missions auront fort à souffrir, surtout du côté des ressources. Depuis plusieurs années, elles ont acheté quelques propriétés foncières, précisément en vue de cette éventualité. A la grâce ! Notre mission a été, jusque 1875, la plus pauvre des missions de Chine, ruinée par la guerre civile, écrasée par un énorme passif. Elle se relève peu à peu. Ce qui

mange le plus nos ressources, et d'une manière peu utile pour le développement immédiat de nos œuvres, bien que nécessaire pour le maintien des districts, c'est l'entretien de maisons indispensables dans les villes mêmes où nous ne sommes pas. Dans chacune de ces maisons, il faut placer un homme à nos frais ; ce chrétien est peu utile à nos œuvres, mais sa présence est nécessaire pour garantir la conservation du poste et la sécurité des chrétientés qui l'entourent. C'est ainsi que j'ai une maison et que je dois bientôt installer un chrétien à Tse-Hen ; plus tard, je devrai acquérir une maison et installer également un chrétien dans chacune des principales villes de mon district. Si la révolution éclatait et surtout se prolongeait en France, notre situation serait perdue. Peut-être, par compensation, la suppression du budget des cultes nous amènerait-elle des recrues, c'est-à-dire un bon nombre de jeunes prêtres, jetés hors de France par la révolution. Le plus grave tort que nous aurions à subir serait sans doute celui-ci : L'ambassadeur à Pékin et les consuls recevraient ordre de nous abandonner entièrement à la merci des Chinois, de ne nous protéger en rien, de déclarer aux autorités de ce pays que nous sommes ici à notre corps défendant, et que la France ne s'occupe pas de nous. Si pareille chose arrive, il faudra rouvrir les portes des Catacombes, c'est-à-dire nous préparer à porter le fardeau de la persécution ininterrompue et sanglante, et voir tomber toutes nos institutions. Ceci peut-il arriver ? Dieu le sait. Nous devons travailler comme ne comptant pas là-dessus. Pour le moment, tant bien que mal et cahin-caha, la loi nous protège et nous fait une situation assez libre et relativement solide.

J'ai, dans mon district, deux échantillons très différents et très caractéristiques des effets que produit cette situation officielle, quand les païens — mandarins ou peuple — essaient contre nous de la persécution. Je vous ai déjà parlé de ces deux faits ; mais il y a une suite. Je vous ai raconté les histoires de Pou-Gan-Tin. On y a ouvert des chrétientés il y a 4 ans ; les païens, avec l'appui secret des mandarins, ont chassé

le missionnaire de la ville, chassé et menacé le catéchiste, tué 13 chrétiens, pillé les autres ; puis on a défendu d'être chrétien et de prier. Nous avons accusé auprès des grands mandarins ; ils ont essayé ou fait semblant d'essayer de réprimer la persécution. Nous avons obtenu de Pékin un ordre de punir les coupables principaux ; mais les populations de ce pays sont très mauvaises, et les mandarins ont peur d'elles. On a donné quelque indemnité aux chrétiens pillés ; mais toujours défense de se faire chrétien, défense même aux chrétiens de se montrer chrétiens, et menaces au missionnaire, s'il venait.

En 1880, nous avons accusé auprès gouverneur, pour obtenir répression efficace et cessation de cet état de choses. Il a envoyé un commissaire chargé d'examiner et de s'entendre avec le mandarin du lieu, pour réprimer et punir les coupables. Le commissaire était bon, mais faible ; le mandarin du lieu, mauvais et trompeur, s'entendait avec les coupables, se faisant payer grassement sa connivence. Le commissaire a été là 8 mois à se laisser tromper, et n'a rien fait, sinon de régler *sur le papier*, d'accord avec ses chefs, le mandarin local et nous, les conditions de la paix et la punition des coupables. Ceci, consenti sur le papier, n'a pas été exécuté ; nous demandons d'en venir à l'exécution ; on nous répond : « Ça va venir ! » et ça ne vient jamais. Les coupables sont fort tranquilles chez eux, et les chrétiens toujours sous la menace. Le commissaire, menacé lui-même et découragé, a quitté la place et demandé à ses supérieurs de le relever de sa commission. Ils l'ont exaucé, et ont chargé le mandarin local d'exécuter les conditions écrites ; c'est dire que nous n'obtiendrons que des promesses. J'écris à ce mandarin local que j'attends l'exécution, sinon j'en appellerai encore à ses chefs. Jusqu'ici, je n'ai pas cru prudent d'aller à Pou-Gan-Tin ; mais puisque l'on me traîne ainsi en longueur, je me prépare à y faire un voyage cette année, peut-être sous peu ; j'attends pour cela quelques renseignements et prends mes mesures.

A l'autre bout de mon district, au Sud-Est, la ville de Tse-

Hen-Tchéou m'a tantôt donné bien du mal. J'ai là une chrétienté nombreuse et pleine d'avenir ; mais c'est une race inférieure qu'il faut éprouver longuement. Or, les païens du lieu, surtout le mandarin, qui est un gredin, sont furieux de voir la religion s'implanter chez eux, et ont juré la perte des deux premiers villages convertis. Aussi, les vexations y pleuvent depuis deux ans ; les chrétiens ont tout souffert, sauf la mort ; mais on n'a pu les amener à l'apostasie. J'ai accusé auprès du gouverneur ; il a donné ordre à son commissaire — le même qui avait échoué à Pou-Gan-Tin — de traiter les affaires de Tse-Hen. Celui-ci devait agir en 1880 ; mais il était à Pou-Gan-Tin. Les païens de Tse-Hen, se croyant sûrs de l'impunité, montaient chaque jour d'un cran leur audace ; les pillages redoublaient ; cette année même, on pillait une famille chaque jour de la Semaine Sainte. Le lundi de Pâques, je partis pour la Capitale ; pendant mon absence, le commissaire du gouverneur arriva ici, honteux de son échec de Pou-Gan-Tin, et résolu à agir énergiquement à Tse-Hen. Il fit saisir et emprisonner deux des serviteurs du mandarin de Tse-Hen, que j'avais accusés pour ne pas accuser leur maître lui-même, ce qui est fort difficile. Cet emprisonnement est pour le sire un immense affront, et il l'a senti. J'ai accusé de plus 15 ou 16 canailles ; on a ordonné de les pendre, mais l'ordre ne sera pas exécuté, certainement. Donnera-t-on aux chrétiens pillés une indemnité suffisante pour réparer le tort qu'on leur a causé ? Je ne le crois pas ; mais ce qui est déjà fait est quelque chose et me rend *la face*, comme on dit en chinois, c'est-à-dire les honneurs de la guerre et la liberté d'évangéliser dans cette région. On me dit que le mandarin local sera destitué ; mais j'y compte peu.

Ces deux exemples vous font-ils comprendre la situation ? Quand je vous dis qu'il y a chez les Chinois un mélange de puissance et de misère abjecte ! Les mandarins font la loi et sont rois sur leur territoire ; ils nous jouent tous les tours possibles, et ils ont peur de nous, parce que, pour eux, nous sommes le mystère ; ils ne savent sur quel pied danser

et s'imaginent que, nous toucher, c'est se mettre à dos l'Europe entière.

Priez pour moi, et faites prier ; car il n'y a plus que cela de bon sur la terre. La prière est le feu sacré qu'il faut sauver de la persécution, pour rallumer le monde quand la persécution aura cessé.

J.-B. AUBRY.

LÉTTRE CCCCXLV

A M. l'abbé Roux (1)

Sin-Tchen, 4 juillet 1881.

CHER PÈRE ROUX,

Avant-hier, passant d'une station à l'autre, je traversais la route de la Capitale. La Providence a voulu que ce fût le jour et le moment où le P. Chantclair passait aussi ; un quart d'heure avant ou après, il était trop tard. Il m'apprend que le catéchiste Lo couche le même soir à Pa-Lin ; immédiatement, je lui envoie cet ordre : « Que la femme aille à Hin-Y-Fou, et que le mari vienne ici. » — Je devais partir hier pour Pou-Gan-Tin, je retarde pour attendre Lo. Il m'est arrivé hier, dimanche, et part avec moi, dans une heure, pour Pou-Gan-Tin ; j'emmène en outre une petite escorte. Je vous dirai tout à l'heure mon plan ; je veux d'abord vous remercier du fond du cœur de m'avoir cédé cet homme ; je ne vous en dirai pas plus long sur ce chapitre, mais je dirai le reste à Notre-Seigneur, qui vous rendra ce que vous faites pour moi en ceci. Je savais bien, après le billet que je vous avais laissé, que vous feriez votre possible ; mais je n'étais pas sûr qu'il vous serait possible de me le céder.

1. Confrère du P. Aubry, son plus proche voisin en Chine.

Venu ici depuis quatre jours, j'étais tout malade de geou-ty (dégoût), me voyant en face d'une situation embarrassante et sans issue vraisemblable. L'arrivée de Lo m'a guéri net, et je pars moins inquiet. Je n'étais pas inquiet du danger, mais du succès. Dès son arrivée, nous avons causé ; il m'encourage à partir pour Pou-Gan-Tin, modifie mon plan sur plusieurs points, et m'accompagne avec un petit tsong-yes (petit mandarin), qui est un chrétien fidèle et influent. Voici ce que nous allons faire.

Je porte avec moi la pièce de Monseigneur, exposant les cinq conditions de la paix, imposées par les autorités d'accord avec l'évêque. Il est évident, très évident, et Lo le dit, qu'elles sont irréalisables, tant qu'on n'aura pas pris Lychéou, assassin des chrétiens en 1878 ; mais puisqu'on ne veut pas le prendre, qu'on sorte au moins de l'impasse. J'irai droit au prétoire de Pou-Gan-Tin ; il est clair qu'il me faudra y loger et qu'on me fera du lao (tapage). Je présenterai ma pièce au mandarin, lui disant : « Tu sais les conditions ; je viens prendre possession et ne sors d'ici que quand tu te seras exécuté ! » Aussitôt sa réponse connue, je l'expédie à la Capitale. Je ne puis vous dire ce que je ferai ensuite, cela dépendra des circonstances.

Je songeais à faire prendre moi-même le coupable, et mon plan avait des chances de réussir ; mais je m'exposais, et j'attirais sur mes chrétiens une réaction. Le plan actuel, au contraire, comme dit Lo, n'expose rien et met le mandarin et les lettrés en demeure d'en finir. — Dites tout ceci au P. Gréa. Sa lettre du 21 juin me dit les mauvaises dispositions des grands ; elle me confirme dans mon plan et je pars ; d'autant que le P. Gréa ne me dit ni d'aller, ni de ne pas aller. L'affaire de Tse-Hen est en bonne voie ; ne croyez pas que je serai trop exigeant : pour en finir, concéder tout ce qu'il faut concéder, excepté la face et la liberté.

Je ne crois pas que mon voyage à Pou-Gan-Tin soit long. J'ai dit en partant : « Qu'à mon retour, tout soit prêt pour finir. » Le sera-ce ? Le Benoît est resté à Hin-Y-Fou pour conduire cette affaire, et le commissaire du gouverneur la

prend à cœur. J'ai tout à fait *la face* au Tse-Hen, et, dans un voyage de cinq jours que j'y ai fait, j'en ai entendu, des louanges sur les chrétiens, et des malédictions contre les persécuteurs ! — *qui habet victoriam habet justitiam*. Le premier secrétaire du mandarin et le deuxième chef des satellites du prétoire ont été les instigateurs du mal, tout le monde le dit, même et surtout les autres accusés. Le Tan, ajoute-t-on, était en prison à Tchen-Lin et condamné à mort, quand M. Vielmon, y passa en 1864 ; il se mit sous la protection du P. Vielmon qui le fit gracier ; il adora ; il n'a jamais fait d'autre acte chrétien, sinon ces jours derniers, où il a fait preuve d'une connaissance approfondie du christianisme ; voici comment. On parlait de le condamner à mort, pour l'effrayer. Il l'apprend et dit : « Ceci ne m'inquiète pas ; je ne me recommanderai, une fois condamné, qu'au Père ; je sais qu'il me fera grâce, ces gens-là sont comme ça. » Et dire que c'est vrai !

Que fera le Benoît ? Je le garde provisoirement. Il a une femme en vue ; il se fixera en ville ; je l'aiderai à se mettre en ménage, et vogue la galère ! Homme de luxe, de fourberie et de paresse, il a cependant de la conscience, et ne franchira pas une certaine limite. A Hin-Y-Fou, il a une forte influence ; comme catéchiste, il est zéro et au-dessous. Son influence n'est pas dans un mauvais sens, et il ne cherchera jamais à nuire à l'Eglise, au contraire. Songez que, pour Pou-Gan-Tin, il m'a croqué, à lui seul, 50 taëls, quoique nourri par le Ouy-Yuen. Il m'écrivait : Je suis malade, et n'ai pas une sapèque ; il me faut ceci, cela. Qu'auriez-vous fait ? Je ne pouvais m'aliéner le seul homme que j'eusse dans la place. A son retour, il m'annonça encore 15 taëls de dettes ; je les payai. Depuis, je vois à ce monsieur des pistolets, des pipes de luxe, une foule de stupidités. Que dire ? Filer doux et l'évincer sans le froisser ; c'est ce à quoi je m'étudie... Voyez-vous, plus je vois nos Eglises, plus je me persuade qu'il nous faut des *hommes d'âge* pour nos affaires.

Communiquez ma lettre au P. Gréa et qu'il y voie encore

ceci : Ne désespérons pas d'acheter à Pou-Gan Tin. Le premier achat a été manqué, faute d'entente ; je n'espère certes pas en faire un cette fois, mais ça viendra. Je supplie qu'on ne me dise pas deux choses : 1^o qu'on a eu tort de reprendre le procès ; 2^o qu'il faut vite et vite acheter à Pou-Gan-Tin. — On n'a pas eu tort de reprendre le procès de Pou-Gan-Tin ; nous y étions perdus, si on ne l'avait repris, et les chrétiens apostasiaient tous. Plusieurs, et des meilleurs, me l'affirment. Les portes nous étaient fermées, et c'était fini pour longtemps. On a repris le procès ; nous allons en voir le résultat. — Acheter à Pou-Gan-Tin, je le désire plus que personne, mais je ne puis pas l'impossible. *Hic et nunc* il est défendu à quiconque de vendre en ville n'importe quel emplacement à qui que ce soit, de peur que nous ne soyons acquéreurs secrets. Je vais faire tâter et préparer de loin le terrain ; mais qu'on ne s'impatiente pas, si je ne finis pas de suite, et si je ne conquiers cette fois que la liberté de parcourir le pays à mon aise.

Dites au P. Michel que je suis heureux de le sentir enfin près de moi, et de savoir, non pas qu'il a été malade, mais qu'il est guéri. Qu'il ne m'en veuille pas de n'avoir pas bu son vin ; sachant que Monseigneur va venir, j'ai cru mieux faire en thésaurisant un peu ; nous nous revengerons à Hin-Y-Fou. Ah ! quand je serai sorti de mes peines, et que je vous verrai tous réunis à Hin-Y-Fou, quelle noce nous ferons ! On mangera toutes les poules et tous leurs œufs, que je n'ai pas mangés depuis longtemps.

J'écrirai de Pou-Gan-Tin au P. Gréa ; peut-être lui dirai-je ceci : « Que provisoirement on mette un chrétien à Hin-Y-Fou, pour garder la maison et les enfants, pendant que je passerai quelques mois à Pou-Gan-Tin, pour bien habituer ces gens farouches à voir mon nez, mes yeux glauques et ma barbe rouge. — Gréa, *nolite obdurare corda vestra.* »

Je vous embrasse tous, autant que vous êtes..., comme des masques !

Si je meurs, Michel versera... dans son gosier, toutes les

larmes de Médoc que j'ai gardées et dira : « Ce pauvre M^o était bien méchant, mais il avait de bons désirs. »

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXLVI

A M. l'abbé Aubry

Sé-Tchouan, 7 juillet 1881.

CHER PÈRE AUBRY,

Mgr Foucard me paraît fameusement voir le Chinois à travers un prisme. Voilà 17 ans que je le retourne sur toutes ses faces, ce Chinois, chrétien ou païen, instruit ou sot, riche ou pauvre. Je l'ai disséqué, scalpé, scruté, chauffé, refroidi, alambiqué ; je n'ai pu encore lui trouver ni une tête ni un cœur ; et sans ces deux pièces-là, je ne vois pas franchement comment il pourrait valoir n'importe quel peuple d'Europe. Le Chinois, peuple chrétien, s'il l'est jamais, restera toujours aussi lâche que l'Italien, aussi gourmand que l'Allemand, aussi vindicatif que le Corse, aussi ivrogne que l'Irlandais, aussi juif que l'Anglais, aussi tête-brûlée que le Français, c'est fort possible ; mais il n'aura jamais les qualités de chacun de ces peuples, il n'aura jamais ses beaux jours de vertus héroïques, il n'aura jamais de saints autres que les martyrs qui, encore, seront fort clairsemés. La décadence suivra de fort près la conversion, et tous les saints d'Europe, venant à la rescousse, ne seront pas capables de conserver la Chine bonne chrétienne pendant des siècles et d'en faire une Bretagne, une Belgique ou une Pologne. C'est le fond qui manque le plus...

E. GOURDIN (*).

* I. Missionnaire apostolique au Sé-Tchouan, compatriote et ami du P. Aubry.

LETTRE CCCXLVII

A M. Joseph Bargallo

Hin-Y-Fou, 13 juillet 1881.

MON CHER JOSEPH,

... Rien n'est beau comme une famille nombreuse, quand elle est chrétienne et unie. Il y a là une provision de joies inexprimables pour la vieillesse, à laquelle il est bon de penser aussi. On voit de vieux ménages qui sont encore très beaux... Mgr Gignoux, revenant un jour de je ne sais quel village, nous racontait avec attendrissement que M. de Guillebon, jeune encore, lui avait présenté ses neuf enfants, rangés en une ligne, selon leur âge et leur taille ; il lui énumérait leurs noms et leurs défauts. De son côté, l'abbé de Maindreville, beau-frère de M. de Guillebon, me racontait que, se trouvant chez une autre de ses sœurs, mariée à Douai, il avait assisté au coucher de deux ou trois mioches de deux à six ans. Les voilà tous au lit et s'endormant en gazouillant ; la mère dit alors à l'abbé : « Crois-tu qu'on ne peut pas aimer la vie, quand on se voit mère d'une pareille volée d'oiseaux ? — Si tu avais à choisir entre la mort de ton mari et celle de tes enfants, dit l'abbé, que choisirais-tu ? — Laisse-moi tranquille, répond la mère, tu me dis toujours des choses comme ça ! » Discussion. L'abbé insistant et ne lâchant pas, la mère finit par convenir qu'elle sacrifierait encore plutôt ses enfants que son mari. Réponse bien naturelle et légitime, dans un mariage chrétien et resté ce qu'il devait être.

Dans un mariage honorable, la poésie cesse un jour ; il reste l'estime, un attachement profond et quelquefois très tendre, même dans la vieillesse. Dans leurs enfants, les époux se retrouvent rajeunis et refleurissants, comme revient le printemps après chaque hiver. La mort elle-même est

moins affreuse, quand on se voit entouré d'enfants dont on a préparé le bonheur et dans lesquels on se sent revivre..

Nous autres, missionnaires, avons un idéal supérieur que vous n'êtes pas en mesure de comprendre... C'est ma joie d'espérer que je mourrai seul, sans ami, loin de tout ce que j'aime sur la terre, sans consolation ni soin, entouré d'affreux Chinois sans affection ni sentiment ; je les entendrai rire et se régaler dans la pièce voisine de l'horrible chambre où je mourrai ; ils spéculeront, près de mon lit, sur le peu qu'ils trouveront à piller dans ma défroque. Si je meurs comme M. Müller, mon prédécesseur ici même, sans avoir vu un confrère depuis 9 ou 10 mois, par conséquent privé même des derniers secours et de tout autre sacrement que ma messe dite le matin, pourvu que mon âme soit en état de grâce, ce sera un bonheur de plus. Ça m'arrivera bien quelque jour et je viens de l'échapper..

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLVIII

A la Sœur Maxence

Hin-Y-Fou, 13 juillet 1881.

MA PAUVRE PETITE MÈRE,

Le nœud spirituel qui s'est formé entre votre vie et la mienne est trop étroit, et la joie qui m'est venue ces jours-ci trop grande, pour que je néglige de la partager avec vous en vous la racontant. Vous me comprendrez, et votre foi est trop vive, pour que vous ne trouviez pas, qu'en effet, c'est une joie pour moi d'avoir essuyé un petit brin le feu de la persécution, pour le nom de Notre-Seigneur et pour la dilatation de son royaume.

Si j'étais près de vous, nous en ferions une petite fête, avec prêche, communion, salut et même déjeuner. Je

suis loin de vous, réjouissez-vous avec moi et notre Mère qui est au Ciel ; et faites-moi, à vous toute seule, une petite fête tout intérieure, au moyen d'une bonne visite au Saint-Sacrement, d'une bonne litanie du Sacré-Cœur, et de quelque autre chose comme ça, — N'ayant jamais le Saint-Sacrement avec moi, si ce n'est à la messe, j'ai découvert, juste une quinzaine de jours avant l'aventure dont vous lirez le récit, et à la fin du mois du Sacré-Cœur, une bonne petite manière de faire ma visite au Saint-Sacrement tout de même, et de plus près encore qu'au tabernacle, aussi souvent et aussi longtemps que je veux ou que je peux. C'est tout simple, et je vous recommande ça pour vos Sœurs gardes-malades ou institutrices, privées totalement ou en partie du Saint-Sacrement. Voici le moyen : si gredin que je sois, pourvu que je sois simplement exempt de péché mortel, j'ai en moi la grâce et, par conséquent, une présence réelle de Notre-Seigneur, non pas sans doute de la manière eucharistique, ni même quant à son humanité personnelle ; mais une présence mystique, vous savez comment, puisque vous avez l'opuscule de Mgr de Ségur sur *la grâce*. Et puis, même quant à l'Eucharistie, n'y a-t-il pas en moi la place où elle tombe tous les jours ? Tout ceci, c'est assez pour faire ma visite au Saint-Sacrement ; et tout juste, pendant les quelques jours qui ont précédé mon aventure, je l'avais faite ainsi. Étant donc en route, et tenant la bride de mon cheval, je ferme les yeux au dehors, pour ne plus voir les choses distrayantes que le regard du corps aperçoit ; je les ouvre au dedans, pour regarder au fond de moi-même ; et me voilà en face de Notre-Seigneur, qui est toujours là à ma disposition. Pas besoin de lui faire des discours, ni des phrases, ni des raisonnements. Vous devinez le reste ; c'est la continuation et le développement de l'histoire du *compagnon unique*, que vous connaissez. J'ai été trop content de découvrir cela, pour ne pas prendre tout de suite la résolution de vous en faire part ; ça peut être utile pour vos petites, et vous êtes trop fine pour ne pas sentir tout le parti que vous pouvez en tirer pour leur instruction. Vous allez croire que je fais

des progrès dans la piété, mais vous vous mettez bien le doigt dans l'œil ; la vérité, c'est que ce qui me manque, ce ne sont pas les bonnes idées, c'est-à-dire les grâces de Dieu, mais les bonnes actions, c'est-à-dire la coopération à ces grâces, et un peu d'énergie pour profiter de tant de choses que Dieu m'envoie par moments.

Je ne veux pas perdre mon temps à vous refaire le récit de l'aventure que j'ai couru, il y a 8 jours. Je me borne à vous envoyer le récit que j'en fais à mon curé ; vous le lui adresserez, quand vous en aurez pris connaissance. Attention ! Je ne veux absolument pas que cette lettre soit colportée, ni surtout qu'on fasse du bruit de ce récit ; il est pour les amis, et je tiens beaucoup, essentiellement, à ne voir ni ma prose ni mon nom imprimés. Vous savez ce que je vous ai dit autrefois : toute indiscretion, sous ce rapport, serait punie sans rémission par la cessation absolue et nette de toute correspondance. Donc bornez-vous à lire sans copier. J'ai remarqué d'ailleurs que ces sortes de récits ne font plus de bien, quand ils sortent de l'intimité, c'est-à-dire d'un petit cercle d'amis.

C'est égal, sitôt après que j'eus échappé à mes païens, je pensai à notre Mère qui riait de moi Là-Haut, et je lui dis : « Encore un peu, j'allais vous rejoindre, et je passais avec ma palme devant vous qui n'êtes que vierge ; nous n'en aurions pas moins chanté un bon *Te Deum* ensemble, pour fêter mon arrivée avec vous, et nous aurions, pour sûr, été placés pas loin l'un de l'autre ! » J'ai manqué mon coup, mais patience ! L'avenir est long, et ceci est une preuve qu'il y a encore place pour le martyre au Kouy-Tchéou. J'ai d'autant plus d'espoir de finir par là ma *bougrèsse* de vie, que je suis destiné à être toujours occupé à des besognes fatigantes et lointaines. Donc, en avant deux !

N'en perdez toujours pas l'occasion, ma petite Sœur, de prier et de faire prier pour moi, car c'est ma force. J'ai eu tant de peines depuis deux ans, que je devais tomber dessous ; il y en a, de ces peines, que je vous dis, il y en a que je ne vous dis pas. Si j'ai porté tout cela encore assez vail-

lamment, je le dois aux prières de plusieurs bonnes âmes qui me servent de contre-forts. J'ai eu un bon mois du Sacré-Cœur ; c'est le patron de ma chapelle, qui est une grange nue, carrelée de terre, sans plafond ni fenêtres, avec une table en bois blanc mal équarri pour autel. Vive la joie ! Si je pouvais seulement avancer un peu ici, autour de moi, l'œuvre de l'Évangile, puis aller porter mes os dans quelque coin encore barbare, pour y servir, par une mort comme celle que je viens de voir de si près, de première pierre à l'Église, ne serais-je pas bien heureux ?

Adieu, ma pauvre petite Sœur ; mon bon souvenir à toutes celles qui m'ont connu.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLIX

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 14 juillet 1881.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Votre lettre du 29 mars m'est arrivée, il y a 12 jours, à Sin-Tchen ; un peu plus, elle restait pour toujours sans autre réponse que celle qu'on fait, au fond de son cœur, aux personnes chères dont on reçoit le souvenir, ou celle qu'on leur envoie du Ciel. Vous allez comprendre pourquoi ; mais répondons d'abord à votre chère lettre.

A voir les nouvelles qui nous viennent de France, il semble bien que les jours qui s'annoncent seront plutôt des jours de tribulation que des jours de joie ; n'importe ! après tout, un peu plus, un peu moins de souffrances, cela ne change pas le caractère essentiel de notre vie terrestre, qui est une épreuve, une *passion*. Aussi est-il dit de toutes les âmes sauvées : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna !* Quel mot ! et, une fois au Ciel, comme nous comprendrons

que les vies en apparence les plus heureuses n'ont été qu'une tribulation !

Vous croyez que je vais trouver trop poussé au noir votre tableau de la démoralisation de nos paroisses de l'Oise ? Non, j'ai assez vécu là-bas pour comprendre cela, et vous savez que, tout en conservant une grande espérance pour un *avenir lointain*, j'ai toujours cru et dit que, dans *l'avenir prochain*, on irait de mal en pis, et que le mouvement de descente s'achèverait fatalement, irrésistiblement, malgré les efforts des bons, des médiocres, des indifférents, et de ceux d'entre les mauvais qui voudraient enrayer et contenir dans de certaines limites cette décadence. C'est une loi de l'histoire : il faut que les mouvements nationaux s'achèvent, comme il faut qu'une maladie ait son cours, dût-elle même aboutir à la guérison. La phase actuelle du mal est la *perversité*, ce qu'il y a de plus grave, de plus irrémédiable, parce que c'est l'abus de la grâce, le péché contre le Saint-Esprit.

Je ne connais pas l'auteur du livre *Deux Ans au Sitchouan*, M. V. Mais deux ans passés en Chine, c'est peu pour bien parler de ce peuple ; s'il en parle avec éloge, c'est pour poser ; nous avons vu cette manie. Les vrais et vieux missionnaires, sans refuser aux Chinois des qualités d'ordre inférieur, s'accordent à dire que c'est un pauvre peuple, chez lequel l'Évangile aura bien du mal à fonder une *société chrétienne* ; ceci n'est-il pas le suprême critérium ? Je ne vous ferai pas ici l'exposé de mes *craintes* et *espérances* ; car il y a de ces deux choses en moi ; je me borne à vous rappeler encore ce que je vous ai écrit si souvent : *Triste chose qu'un peuple païen ! Triste chose que l'homme déchu non relevé par le baptême !* L'homme d'Europe, même quand il n'avait pas encore été relevé par le baptême, et si basse que fût sa déchéance, était bien supérieur au païen d'aujourd'hui ; car l'homme d'Europe était prédestiné par Dieu à former la société chrétienne et la pépinière de l'apostolat. Il était préparé et constitué en conséquence, et avait reçu déjà, dans le paganisme, des dons supérieurs. Le païen d'aujourd'hui, c'est l'homme dans sa misère, et l'homme dont Dieu n'a pas

besoin ou n'a pas résolu de se servir pour évangéliser les autres, et qu'en conséquence il n'a pas eu lieu de douer d'une manière exceptionnelle.

Maintenant, mon histoire ; mais rappelez-vous nos conventions : je vous écris pour vous seul et quelques intimes ; la réclame et la publicité me font horreur, et je serais particulièrement peiné que ce récit fût imprimé. Vous jugerez vous-même ce qu'il conviendra d'en communiquer à mes parents, qui pourraient s'effrayer inutilement.

Prenez, sur la carte du Kouy-Tchéou, la ville de Pou-Gan-Tin, dans la partie nord-ouest de mon district : cette ville est à moi comme Paris est au roi, c'est-à-dire qu'elle fait partie du terrain sur lequel j'ai charge d'âmes et où je dois établir mes œuvres. Mon prédécesseur y fit une tentative en 1877, et obtint quelques conversions dans les campagnes, au nord de la ville. Les gens de Pou-Gan-Tin ont une mauvaise renommée de férocité, d'injustice, d'audace et de brigandage ; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient particulièrement hostiles à une religion qui condamne et proscrit tous les vices. Donc, ils nous détestent cordialement ; et les notables, qui ont dans les villes chinoises une sorte de puissance illimitée, mal définie par les lois, sans contrôle et sans frein, sont nos ennemis mortels.

Dès que l'on connut la présence de chrétiens sur le territoire, leur perte et la destruction de la religion furent résolues. La persécution éclata en février 1878. Treize chrétiens furent tués, tous les autres pillés, et la défense d'embrasser le christianisme fut notifiée aux habitants des campagnes, sous peine de pillage, d'expulsion, de mort, le tout exécutable par la partie païenne du peuple sous la direction des notables.

Nous avons bien pour nous et nos fidèles les traités de 1860, dont la loi chinoise garantit l'exécution ; mais, pour ces populations, la loi est lettre morte, et le pouvoir en Chine a très peu d'action sur elles ; d'autre part, il est plein de mauvaise volonté pour nous. En réalité il n'y a guère espoir d'obtenir justice et protection. Jugez quel obstacle formi-

dable à la persévérance des nouveaux chrétiens, à la conversion des païens !

Monseigneur, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Pékin, obtint un ordre d'arrêter et de punir deux des principaux coupables, d'obliger les notables à faire réparation aux missionnaires et aux chrétiens, et à garantir à ceux-là la liberté de circuler, de prêcher, d'établir leurs œuvres, à ceux-ci la liberté de vivre selon leur foi. Le gouverneur envoya un commissaire à Pou-Gan-Tin pour assurer l'exécution de ces mesures, informer sur les faits, déterminer le châtiment des coupables et la réparation à faire aux victimes. Mon prédécesseur s'adjoignit à ce commissaire ; un soulèvement populaire, provoqué par les notables, les empêcha d'entrer en ville, du moins ils ne le purent qu'après de longs pourparlers ; on leur dit de belles paroles, on promit tout ; eux partis, la situation resta la même.

Arrivé à Hin-Y-Fou en janvier 1879, et chargé de Pou-Gan-Tin, je reçus les plaintes des chrétiens toujours opprimés ; je réclamai du mandarin l'exécution des ordres de ses chefs. Mené par les notables, et d'ailleurs leur complice, il répondit poliment, mais ne fit rien. En 1880, Monseigneur écrivit au gouverneur, et nous obtînmes l'envoi d'un nouveau commissaire.

Les négociations durèrent sept mois ; le commissaire montra une réelle bonne volonté pour nous, mais il n'obtint que des réponses évasives, et la populace le chassa en janvier 1881. Aucun changement par conséquent. Nouvelle réclamation au gouverneur et au mandarin du lieu ; il fut réglé que ce dernier exécuterait lui-même les ordres de Pékin ; il répondit de la liberté et de la sécurité des chrétiens.

Et pourtant, à Pâques, il n'avait encore rien fait, et les chrétiens étaient toujours sous le pressoir. Me trouvant près de Monseigneur pour notre réunion annuelle, je tins conseil avec lui pour en finir avec cette hypocrisie et ces lenteurs calculées des païens, éclaircir la situation, et tâcher de visiter ces pauvres chrétiens si abandonnés. Nous avons toutes raisons de croire que je serais mal reçu, mais Monsei-

gneur ne pouvait pas croire qu'ils osassent rien faire de grave.

Vous vous demandez peut-être pourquoi tant d'obstination à exiger le châtiment des persécuteurs ; pourquoi attendre, pour visiter les chrétiens et revenir prêcher publiquement sur un territoire, d'y avoir obtenu les satisfactions qui nous sont promises. Rappelez-vous que notre situation en Chine est réglée par la loi depuis le traité de 1860 ; l'incognito, le secret n'est plus possible ; nous sommes donc obligés de revendiquer hautement et légalement la liberté pour nous et nos chrétiens, et tant qu'on ne nous l'accorde pas en fait, nous ne pouvons pas abandonner la partie. Or, nous avons conquis la liberté, de haute lutte, dans beaucoup de villes et de territoires de la province ; ce sont les postes et districts fondés ; il y a encore des misères, des vexations, des persécutions locales ; des coups de main y sont encore possibles, mais enfin nous sommes victorieux. Au contraire, il existe un plus grand nombre de villes et de territoires où nous n'avons pas encore pénétré ; il s'agit pourtant d'en forcer l'entrée tôt ou tard, ce que nous essayons de faire chaque année ici ou là. — Je dis villes et territoires, parce que nous ne possédons vraiment droit de cité sur un territoire, que si nous l'avons dans la ville qui lui sert de chef-lieu. Mais les populations nous sont naturellement hostiles, surtout les notables et les mandarins locaux, toujours très fermement résolus à nous fermer la porte par quelque moyen que ce soit, fût-ce le crime ; ils ont ordinairement pour eux l'aide cachée des grands mandarins. Ceux-ci répondent à nos réclamations par de belles assurances, et, sous main, encouragent les mandarins locaux et les populations à nous repousser, en leur promettant l'*impunité*, le coup une fois fait. D'accord avec Monseigneur, je suis résolu à ne pas lâcher Pou-Gan-Tin et à user de toutes mes ressources, d'autant que cette ville est importante, soit en elle-même, soit à cause de l'étendue de son territoire, soit à cause de son influence sur plusieurs autres villes, soit enfin à cause du retentissement donné à l'affaire de 1878 et du bruit que va faire celle de ces jours derniers.

Je partis donc aussitôt après la fête du Sacré-Cœur, patron de mon district, non sans avoir mis sous la protection du Cœur de Notre-Seigneur toute mon entreprise et ses conséquences. De Sin-Tchen, où j'ai droit de cité, et où je m'arrêtai pour prendre des mesures et informer d'avance et en secret, j'allai, en trois jours de marche un peu précipitée, sur Pou-Gan-Tin ; je voulais arriver brusquement et empêcher que personne pût me précéder en ville pour aviser les notables, qui n'auraient pas manqué de soulever une émeute. Dès mon entrée sur le territoire de Pou-Gan-Tin, je reçus bien quelques insultes, chemin faisant : *Diable d'Europe... Homme-chèvre... Homme à tête de chèvre...* etc. ; mais cela ne compte pas. Je passai vite, et finalement j'arrivai dans la ville le 6 juillet, sans encombre. On ne m'attendait pas ; les gens sur le pas de leurs portes ouvraient de grands yeux et se disaient : « Dis donc, n'est-ce pas un Européen ? N'est-ce pas un *diable d'Europe* ? D'où vient-il ? Que vient-il faire ? etc... » En une demi-heure toute la ville fut au fait de l'événement ; elle était haletante d'étonnement et de fureur. Moi, j'allai droit au prétoire du mandarin, lieu inviolable où l'on ne peut vous toucher sans offenser le mandarin lui-même et le compromettre gravement. Le mandarin était en course dans la campagne, et ne devait rentrer que le lendemain matin. En prévision du danger qui paraissait imminent, je demandai un gîte dans le prétoire même, — fort piètre baraque, je vous assure. Le substitut du mandarin me répondit : « Je ne puis prendre cela sur moi, je vais aider le Père d'Europe à trouver un asile dans une auberge. » On chercha ; toutes les auberges se fermèrent sous divers prétextes. On expédia un homme au mandarin ; lui, m'envoya ses politesses et protestations, avec ordre à ses gens de me préparer un coin dans une pagode d'idoles. C'était une ruse pour m'exposer à la fureur de la populace, tout en ayant l'air de me protéger ; une pagode n'est pas un lieu inviolable, mais une sorte de lieu public.

J'allai donc du prétoire à la pagode, vers dix heures du soir ; on avait disposé un petit trou de chambre en planches

mal jointes, avec des portes et des fenêtres de papier. Cinq chrétiens de Sin-Tchen, venus pour me protéger, couchèrent sous la remise où se trouve la statue du dieu, entourée de toutes sortes d'idoles monstrueuses comme vous en avez vu au musée du Louvre, avec cette différence que celles du Louvre sont en matières précieuses, et que celles des villes des provinces chinoises sont de simples mannequins creux, en clisses de bambou, couvertes de papier peint ; le temps, la pluie, les rats peuvent leur déchirer la peau, leur estropier un membre, on s'en préoccupe peu, et on vous les laisse se délabrer à volonté.

Cette nuit-là même, le mandarin dut correspondre avec ses gens et les notables à mon sujet, et j'avais à peine quitté le prétoire que les notables y étaient venus en corps : démarche bien significative à cette heure indue et dans la circonstance. Sans doute, on prit une résolution de connivence avec le mandarin, et je pus entendre, de ma pagode, le tam-tam que l'on battait par les rues pour rassembler le peuple, et les rumeurs sourdes de la foule qui se réunissait sur une place publique écartée. Un de mes chrétiens de Sin-Tchen, que je faisais voyager et loger à part pour qu'on ne le reconnût pas, assistait à toutes ces scènes. A minuit, la réunion se tint ; — ces sortes de meetings sont dans les usages de la contrée, quand il y a un coup de main à faire, une résolution à prendre ou à exécuter. Là, il fut décidé par acclamation que la religion catholique ne pouvait avoir droit de cité, ni un Européen droit de séjour dans le pays, et que le lendemain on se porterait à la pagode, on me battrait et on me tuerait. Sur ce dernier point on s'accorda en principe, mais on ne s'accorda pas sur le mode du supplice, et c'est une des causes naturelles auxquelles je dois d'être encore vivant. Je parle des *causes naturelles*, car j'ai une foule de raisons de voir en toute cette affaire la main de Dieu : Notre-Seigneur veut sans doute que je vive encore un peu pour me préparer mieux à la mort, et, s'il lui plaît, au martyre.

Les uns voulaient me tuer dans la pagode même, les autres me tuer dans la rue ; ceux-là voulaient me traîner jusqu'à la

place du marché, en dehors de la ville, théâtre ordinaire des exécutions officielles, ceux-ci, me livrer à quelques gaillards, spécialement payés pour ce genre de besogne ; d'autres, enfin, pensaient me laisser massacrer par la foule. Leur avis prévalut en pratique, vous allez le voir ; pourtant, chaque parti prit des mesures particulières pour se débarrasser de moi, en sorte que j'avais quatre ou cinq chances d'y passer. Ce n'est pas pour me vanter d'avoir été courageux, mais, comme Turenne, qui dormait sur un canon la veille des batailles, je passai une très bonne nuit. Il faut dire que j'étais extrêmement fatigué, et que j'ignorais en partie le danger ; le matin même, quand je connus le projet des gens de la ville, je n'imaginai pas qu'ils osassent jamais l'exécuter.

Aussitôt levé, j'entendis encore le tam-tam, et les crieurs hurlaient partout, — mes gens me l'ont dit : — « Ce matin, portez-vous à la pagode, on va battre l'Européen. » Les enfants commencèrent ; il faut connaître l'insolence et l'audace de l'enfant chinois, pour se figurer ces scènes de sauvagerie ; d'abord ils jetèrent une grêle de pierres sur mon appartement, puis entrèrent par bandes et se mirent à m'insulter. Mes chrétiens et moi, avions décidé, pour ôter le plus petit prétexte aux violences, de tout supporter sans dire un seul mot ; vous pensez si j'étais obligé de me mordre les lèvres et de me tenir à quatre ! A sept heures, le substitut du mandarin local vint me voir en tenue officielle, soi-disant par politesse, et s'installer près de la porte de la pagode, dans une avant-cour donnant sur la rue, comme pour me protéger ; donc il connaissait le complot, et, s'il n'agissait pas pour moi, il était complice. Sa complicité fut bientôt évidente, et, en réalité, lui, son chef et les notables, persuadés que j'allais être tué, ne prirent aucune précaution pour cacher leur jeu.

La visite du substitut fut le signal de la débâcle ; lui parti, on m'apporte à déjeuner ; mais la populace de lancer des poignées de terre sur mon riz, je me passe de déjeuner. Les injures redoublent, on envahit ma chambre, on touche mes

effets, on me crie sous le nez : *Diable d'Europe ! Homme-chèvre ! Tête de chèvre !* avec le cri « Me-he-he... » pour imiter le bêlement de la chèvre (¹). La foule augmentait de moment en moment : une trentaine de gredins prêts à tout, comme il y en a dans les villes chinoises, sont apostés avec de grands couteaux à l'entrée de la pagode, par les partisans du meurtre dans la pagode ; les notables, vêtus de longues robes de toile bleue, armés de leurs éventails, arrivent et se rangent avec calme et solennité dans l'*atrium* de la *haute-maison*, — c'est la remise du dieu au fond de la pagode. Cet atrium, élevé comme une scène de théâtre, domine les deux ailes de la pagode : l'une d'elles renferme ma chambre, qui ouvre sur la cour intérieure. Les notables s'installent là debout, froids comme marbre, s'éventent, se font des saluts, et donnent les signaux à la foule. J'avais fait ramasser vite et vite ma couverture, mes habits, ma chapelle, mes livres et mes papiers, et l'homme qui portait le ballot avait pu s'esquiver, sans doute parce qu'on avait résolu de ne pas me piller dans la pagode ; il sortit facilement de la ville, comme un de ces porteurs de marchandises si communs sur les routes chinoises.

Pour moi, j'avais caché mon bréviaire dans ma poitrine ; le livre de la prière devait être plus que jamais mon consolateur et mon compagnon ; j'étais seul dans ma petite chambre, assis sur le plancher qui, avec quelques poignées de paille, m'avait servi de lit. La porte est ouverte, je suis entouré de figures hideuses et féroces ; les insultes pleuvent, pourtant les coups n'ont pas commencé. Les notables font un signe avec leurs éventails fermés ; aussitôt on démolit la cloison de la chambre, et on se met à me traîner dehors. Je crois bien qu'on devait me tuer là, dans la petite cour. Sans me laisser faire plus longtemps, je me lève et franchis le seuil de l'appartement. Aussitôt une immense clameur retentit : « A l'œuvre ! tapez, tuez-le ! » Pourquoi ne fit-on rien encore ?

1. Il paraît que de temps immémorial et par toute la Chine, *Tête de Chèvre* et *Me-he-he* sont l'insulte ordinaire contre les chrétiens.

Je ne suis pas de petite taille, je n'ai pas le regard timide, et quand je prends mon air grave, il paraît que j'impose le respect. Dire que le cœur ne me battait pas, ce serait mentir ; du moins pour l'extérieur je n'ai pas bronché, et mon assurance fut pour quelque chose dans mon salut pendant toute cette matinée.

Je sors donc lentement, sans mot dire, la tête droite, les yeux fixés sur la foule : on voudrait bien m'expédier, mais il est visible que chacun hésite ; il faut que quelqu'un commence, et personne n'ose commencer. Arrivé dans l'avant-cour, je croise le substitut du mandarin, raide, compassé, baissant les yeux à mon approche. Évidemment il ne criera pas à la foule : « Prenez-le, battez-le, tuez-le ! » évidemment il ne me dira pas d'injures ; mais il y a des signes discrets, et le plus sûr des signes qu'un mandarin puisse donner à la populace en pareille circonstance, c'est de la regarder faire, de demeurer impassible, et de ne rien répondre à ces milliers de regards qui semblent demander : « Pouvons-nous aller de l'avant ? » Je lui demande son aide : pas de réponse, visage de marbre ; sûr que je vais être tué, il ne prend pas la peine de cacher beaucoup sa complicité. Sa seule précaution est de ne faire aucun signe extérieur, de ne dire aucun mot assez compromettant, dont on puisse se servir plus tard contre lui.

Je me remets à marcher lentement dans la direction de la rue ; au milieu de l'avant-cour, bondée d'une foule hurlante et menaçante, je rencontre le premier mandarin du lieu en grande tenue ; — ces gens-là prennent la grande tenue dans les cas graves. Je lui dis un mot ; lui, m'invite d'un geste poli à retourner à la maison inférieure, comme s'il avait une communication à me faire. Juste au début de l'émeute, il m'avait envoyé une lettre officielle, pour m'annoncer que l'ancienne affaire était conclue depuis trois jours, moyennant une indemnité — dérisoire — d'environ 200 francs ; qu'il avait envoyé cette somme à son supérieur de la Capitale, avec l'ordre de la remettre à Monseigneur, et l'attestation écrite que les chrétiens et le missionnaire jouiront désormais

de la plus entière liberté. Je lui fais une réponse évasive, sachant très bien qu'une pareille conclusion de l'affaire est inacceptable, mais ne voulant pas, par l'expression de mon refus, provoquer les fureurs de la foule. Déjà la veille, au prétoire, j'avais entendu le substitut exposer l'affaire à l'un de mes hommes ; celui-ci se garda d'exprimer son mépris, mais répondit : « C'est cela, c'est cela ! » selon la politesse chinoise, toute faite de mensonges et qui ne s'engage à rien. Il est providentiel que ce jour-là le mandarin ait été absent : je n'aurais certainement pas pu m'empêcher de lui dire ma pensée, et c'eût été donner un prétexte à la colère de la population. Aujourd'hui, je suis fort devant les grands mandarins, et puis affirmer, sans mentir à ma conscience — avant tout il faut être chrétien — que je n'ai pas dit aux païens un mot qui pût les surexciter. Je n'ai pas refusé d'adhérer à leur proposition, et s'ils avaient voulu la paix, je la leur apportais ! Ils ont attesté par écrit que j'étais libre de circuler, de prêcher, etc... ; leur conduite montre comme cette assurance était sincère ! — C'est beaucoup de pouvoir produire de pareilles affirmations devant cette *justice* chinoise, menteuse, hypocrite, formaliste, et qui ne cherche qu'à nous mettre dans notre tort.

Donc le mandarin m'expliquait sa conclusion, et la foule nous entourait, vociférant, hurlant contre moi. Je me plaçai entre le mandarin et son substitut, les tenant tous deux par les habits ou par les bras, — on fait cela dans les grandes circonstances, pour partager l'inviolabilité des fonctionnaires. Y eut-il un signal donné ? Fut-il donné par les mandarins ou par les notables ? Après une courte hésitation, due à l'arrivée du premier mandarin, j'entends crier partout : « Commençons, frappons ! » J'empoigne mes deux mandarins et les serre contre moi, non certes par tendresse ! Mais la foule nous presse de plus en plus. Heureusement, je la domine de la tête, et puis j'ai, bien harponnés, mes deux mandarins ; s'ils pouvaient s'écarter, mon affaire serait faite en trois minutes, le temps de m'écharper. Je dis et répète aux mandarins qu'ils me doivent protection et sont responsables ; ils

ne répondent pas grand'chose. Nous restons là peut-être une heure ; je vois les notables donner les signaux et même les ordres à diverses reprises, et aussitôt la foule de se rapprocher encore et de se ruer sur moi. Des bêtes féroces me hurlent dans l'oreille : « Nous allons te tuer, diable d'Europe ! Nous ne voulons pas de ta religion ! Nous ne voulons pas de chrétiens ici ! Nous ne voulons pas que les diables d'Europe viennent nous prêcher leur religion ! Tuons-le, tuons-le ! » Un coup de poing m'arrive, puis deux, puis une grêle. Je fais remarquer au mandarin qu'on me bat en sa présence sans qu'il me protège. Un homme me tire par ma natte de cheveux ; il va me terrasser, et je suis perdu si je tombe ; mais je fais face vivement à mes agresseurs et repêche les deux mandarins qui m'échappaient. Je leur dis que je vais me réfugier au prétoire : ils répondent qu'ils m'en refusent l'entrée et que j'ai à sortir de la ville ; c'est encore de leur part une grande faute dont je profite pour les charger devant leurs chefs. Je leur dis qu'ils doivent me conduire eux-mêmes hors de la ville ; le premier mandarin me promet l'escorte de ses satellites, chose peu rassurante, les satellites étant ce qu'il y a de plus éhonté, de plus dépourvu de conscience ; ceux de Pou-Gan-Tin, entre tous, sont les pires ennemis des chrétiens.

Je reprends ma marche dans la rue ; il me faut fendre les rangs pressés de cette foule menaçante qui encombre la cour ; pas un regard de pitié ! A Paris, qui devient chinois pourtant, j'imagine que les otages devaient rencontrer sur leur *voie douloureuse* quelque visage ami : ici, rien, rien, absolument rien que des regards sataniques, au fond desquels on voit le diable installé dans les âmes et fourgonnant son feu. Il y a du monde jusque sur les murs, sur les maisons, partout. Grâce aux deux mandarins, que je ne lâche pas, je puis atteindre la porte extérieure de la pagode, je la franchis et n'ai plus qu'un escalier à descendre pour être dans la rue. Le gros de la foule se trouve ainsi derrière moi dans l'enceinte de la pagode, et ne pourra sortir que lentement : c'est ce qui me sauvera encore. Je descends ; la foule,

voyant que je vais lui échapper, se précipite sur moi avec de grands cris, et me bouscule avec mes deux mandarins. Le premier est renversé, je le ramasse et le relève aussitôt. La foule, dans la rue, était moins serrée, et un de mes chrétiens avait pu amener ma mule non loin de l'escalier : traîner jusqu'à elle le mandarin, lâcher l'homme, enfourcher la bête et partir au galop, fut l'affaire d'un instant. En détalant, je vis la populace qui sortait à grands flots de la pagode pour me poursuivre.

Pendant ce temps-là — je le sus plus tard — les mandarins et les notables étaient rentrés, pour se concerter et attendre le résultat de la chasse qu'on me donnait. Un seul de mes hommes était près de moi et conduisait la mule ; les autres étaient partis en avant, pour sauver mon bagage, m'ont-ils dit, plus encore sans doute pour sauver leur peau. Cependant, l'un d'eux, nouveau chrétien de Sin-Tchen, intelligent et adroit, était resté en arrière, observant, recueillant les noms et les documents, et aussi contenant la populace : c'est lui qui m'a sauvé la vie, dans la circonstance que je vais raconter. Au moment où j'étais monté sur ma mule, ce brave homme avait entendu le mandarin dire à la foule : « Conduisez le prêtre européen hors de la ville ! » Mot à double sens ; — pour moi : « Je te donne une escorte assez nombreuse qui te défendra, tu n'as rien à dire et ne pourras pas m'accuser ! » — pour la foule : « Chassez-le et tuez-le sur la place du marché ! » Le peuple répond : « Oui, oui ! » et se lance à mes trousses comme une meute enragée.

Me voici dans la rue. Devant moi, peu de gens et pas des plus hardis, ceux qui n'avaient pas osé entrer dans la pagode ; mais la foule furieuse est sur mes talons, et une grêle serrée de pierres, de tuiles, de moellons, commence à me tomber sur le dos. Par malheur, la porte de la ville est très loin, et, pour l'atteindre, il me faut à un moment changer de chemin, et enfiler une ruelle montante et difficile qui passe devant le prétoire. Eut-on l'idée que j'allais m'y réfugier ? Un cri se fit entendre : « Arrêtez-le, faites-le retourner, conduisons-le à la place du marché, c'est là qu'on le tuera ! » Devant les mai-

sons, regardaient des habitants relativement paisibles, qui n'avaient pas pris part à l'émeute. Je leur disais : « Barre la rue derrière moi, empêche qu'on me suive ! » Les uns se détournaient froidement, les autres me regardaient avec une antipathie visible ; d'autres riaient, certains me jetaient des pierres ou de la terre. Le sang ruisselait sur ma figure : j'avais reçu au front plusieurs morceaux de tuiles dont je porte encore la trace ; mon épaule droite était fortement contusionnée. Un furieux, prenant la bride de la mule, me fit retourner sur mes pas jusqu'à l'autre rue, ce qui me sépara de mon compagnon unique, et me ramena au milieu de la foule. La foule me poussait vers le marché. Jugez quelle angoisse ! me voir seul, sans savoir où j'allais, ni si je trouverais une issue !

Vous vous étonnez, bien sûr, de me voir fuir la mort, malgré mon désir du martyre. Attendez, et pour le moment, prenez-moi tel que j'étais, désirant fort bêtement échapper. J'aperçois la porte de la ville et la place du marché : Voilà donc, pensai-je, où je vais mourir ! — Que faire ? Revenir en arrière ? Impossible, je suis trop en vue, trop exposé aux pierres. Me dérober par quelque cour ou jardin ? C'est peu probable, essayons pourtant. Je quitte la mule ; un goujat la prend et la conduit au grand trot vers le marché ; j'avise une cour grande ouverte et m'y précipite. Il y avait là des femmes et des enfants ; j'ai beau leur dire : « Ne craignez pas ! » ils se mettent à hurler de peur. D'ailleurs la foule m'arrache de cette cour et me rejette dans la rue pour me pousser au marché. Je me cramponne à la haie d'un jardin : on me tire encore, et la haie me reste dans les mains.

Je suis littéralement *assommé* de pierres ; la foule me cerne de toutes parts, impossible d'avancer. On me saisit par la natte ; plusieurs fois j'ai failli être renversé et foulé aux pieds. Était-ce définitivement l'heure et le lieu de ma mort ? Je fis mon acte de contrition ; j'avoue humblement que je n'y avais pas encore pensé. Savez-vous mon tourment ? C'est que mon bréviaire et ma méditation se trouvaient en retard. Ah ! je

me souviendrai de saint Norbert (office remis) que nous faisons ce jour-là.

Maintenant que j'analyse après coup mes impressions, je me souviens d'avoir ri en voyant une femme s'étaler à plat ventre et le bec en avant, dans un de ces ruisseaux infects et de toutes couleurs qui sillonnent les rues chinoises. Je revois un petit garçon de huit ans, assez beau pour un Chinois, aux vêtements propres, au minois sympathique, qui avait une pierre dans chaque main pour me lapider, parce qu'on lui avait dit que les *diabes d'Europe* viennent arracher les yeux et le cœur des enfants. Je le vois, dans un de mes moments d'arrêt, arrêté lui-même devant moi comme stupéfait, mais ne lâchant pas ses pierres. Pauvre petit ! si son père était chrétien et me recevait dans sa maison, au bout d'un jour nous serions une paire d'amis ; il viendrait du matin au soir me tourmenter, pour voir mes images et mes objets européens ! Encore un souvenir : les coups que j'ai reçus n'étaient pas doux, mais, tout le temps de la scène, je n'en ai éprouvé aucune douleur ; la cause *naturelle* est probablement les préoccupations, l'anxiété ; on m'aurait tué, je crois, sans que je sentisse la souffrance.

Cependant, on crie avec plus de rage que jamais : « Au marché ! au marché ! » et me voilà encore poussé par la foule. Mais cette fois c'est une torture plus pénible que n'importe quel supplice : on commence à me déshabiller. M. Müller, massacré à Hin-Y-Fou en 1866, fut entièrement dépouillé après sa mort, jeté nu hors de la ville, au bord d'un chemin ; une pauvre chrétienne d'ici me raconte souvent qu'elle alla chercher le cadavre, l'entoura d'une toile grossière, et le fit enterrer là sans cercueil. Je crus qu'on allait m'infliger une humiliation semblable, même avant de me tuer : on arrachait mes habits pour aller plus vite ; mon bréviaire tombe à terre : je puis encore le ramasser et le cacher vite dans ma manche. Déjà ma grande robe grise est à moitié ôtée ; heureusement on s'arrête ; je puis la rajuster encore, tout en avançant vers le marché. Nous y sommes enfin, et je puis mesurer de l'œil l'espace qui me sépare du lieu où je vais donner le spectacle

de ma mort, les cris de la foule ne me permettent pas d'en douter. Tout-à-coup, j'aperçois, à l'une des extrémités de la place, dans la direction de Hin-Y-Fou, mon guide, qui a retrouvé la mule et qui me fait signe d'arriver. La foule débouche sur la place, des pierres m'arrivent par-dessus les murs. Heureusement, le chrétien de Sin-Tchen a la bonne inspiration de haranguer les gens qui se pressent à la porte de la ville ; il les contient un instant et retarde assez la masse du peuple, pour me permettre de prendre une résolution. J'ai de grandes jambes, en quelques secondes je suis au bout de la place, j'enfourche ma mule, et me voilà parti au grand galop sur la route de Hin-Y-Fou. La foule me poursuit encore l'espace d'un demi-kilomètre ; elle hurle, lance des pierres qui ne m'atteignent plus : je suis sauvé !

L'adresse du chrétien de Sin-Tchen, ses objurgations, l'absence des notables, qui n'étaient plus là pour donner leurs ordres, firent hésiter la foule un instant. Je dois mon salut à ce moment d'hésitation sur le marché, comme je l'avais dû déjà à l'hésitation des notables à la pagode. Cinq minutes plus tard, la foule se massait de nouveau et s'encourageait d'elle-même ; j'y passais ! A deux lieues de la ville, je fais l'appel de mes gens et de mes bagages : rien ne manquait qu'une couverture et quelques vêtements, perdus dans la bagarre.

Mandarins et notables attendaient impatiemment dans la pagode la nouvelle de ma mort ; ils furent fort déçus de me savoir échappé. Le mandarin, craignant d'être accusé par moi, m'envoya d'abord trois satellites, soi-disant pour me conduire et me protéger, m'apporter ses politesses et ses offres de service ; ils arrivèrent au milieu de la nuit au village où je couchais. Plus tard encore, deux autres satellites rapportèrent ma couverture en loques, et demandèrent avec empressement si on m'avait volé autre chose.

Je m'étais blotti, faute de couverture, dans la paille. Je ne leur parlai pas, d'autant que mes blessures, peu graves du reste, me faisaient souffrir. Mes gens commençaient à répondre des mensonges ; j'en tirai un à part, lui défendis de

mentir, et lui traçai une ligne de conduite : « Tu répondras : Le Père est souffrant et ne peut vous voir ; faites ses compliments à votre maître. Nous verrons à Hin-Y-Fou quels effets nous manquent. — Enferme-toi dans ces réponses, et pour le reste ne mens pas ; parle évasivement et poliment. Demain, nous partons avant le jour, très brusquement et à grande vitesse. »

Le Chinois ne peut dire une phrase sans mensonge ; le Chinois chrétien en dit moins, mais encore beaucoup ; le catéchumène a un mal terrible à se mettre dans la tête que l'homme ne doit pas mentir. Il n'y a ni diplomatie, ni politesse, ni affaire, ni commerce, ni amitié, ni inimitié, ni délibération, ni dispute, ni séparation, ni retour, sans mensonges. Ce voyage a fait du bien à mon nouveau chrétien de Sin-Tchen, dont la conversion est pour moi une conquête importante. Les premiers jours, il voulait, dans toutes nos délibérations, m'obliger à dire des mensonges ou à en faire dire. Voyant que je refusais, il s'impatiait et disait : « Le Père ne comprend pas les usages du pays ! » Quand il me vit, au retour, consciencieusement battu, mais refusant toujours d'user du mensonge pour aggraver le cas des païens, et que je lui eus dit quatre ou cinq fois : « Ce n'est pas que je ne comprends pas vos usages, mais ma conscience ne peut les accepter ; c'est toi qui ne comprends pas la loi de Dieu, » alors il fit aux autres cette réflexion : « Les Pères ont le cœur droit, et le christianisme est une religion de conscience ; ce n'est pas comme toutes nos religions chinoises, qui sont des religions d'extérieur. » — Cet hommage rendu à notre foi, il faut, pour en comprendre la valeur, avoir vu les tristes religions païennes ; je l'ai entendu bien souvent dans des bouches chrétiennes et païennes ; certes, il n'est pas nécessaire pour assurer ma foi, mais il sert toujours à me consoler, à me rendre fier d'être chrétien, à réveiller en moi les saintes joies d'appartenir à la France catholique et à l'Eglise.

Je me reposai à Sin-Tchen le dimanche dix juillet, et me voici revenu à Hin-Y-Fou. Il ne me reste que deux ou trois

bosses avec blessures au front, une douleur à l'épaule droite, et des *ressouvenirs* de pierres dans le dos et la poitrine, quand je tousse. J'ai dépêché un homme à Monseigneur ; Sa Grandeur agira *légalement*, et tâchera de profiter de ma débâcle, pour mieux assurer l'entrée du christianisme et l'installation de nos œuvres dans ce district.

Vous direz que c'est peu glorieux d'avoir, en définitive, évité le martyre ; mais d'abord : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*. Et puis, ce pays ne ressemble pas à ceux que vous avez vus ; il n'y a pas à chercher dans la foule un regard sympathique ou un mot de pitié, non ! L'absence de cœur et de compassion est totale ; je n'ai vu qu'un regard sans haine, celui du petit garçon qui avait une pierre à chaque main et dont les yeux furent sans doute surpris de rencontrer les miens. J'avais peut-être cinq ou six mille hommes et enfants à mes trousses, et j'étais seul ! On n'est pas fort contre un *peuple*, et en Chine, on gâte tout en tenant tête aux émeutes : il faut se tenir droit, calme, en imposer, s'esquiver lentement, et, une fois hors de la foule, jouer des jambes. Aurais-je dû attendre et provoquer le martyre ? Non ; on nous fait un devoir de fuir, et on a raison. J'avoue du reste que, pendant toute la scène, il ne me vint pas à la pensée que la mort vers laquelle on me traînait, pût être le martyre ; je la trouvais si prosaïque, si peu idéale ! Je m'y sentais bien peu préparé, et la pensée de l'éternité me faisait peur. Enfin le souvenir de mes parents et de vous tous, de mes œuvres et de mes chrétiens, de mes orphelins, me faisait désirer d'échapper. Au fond, eût-ce été un martyre en règle ? Je n'en sais rien, mais je sais bien que je souffrais pour l'Eglise, pour la propagation de la foi ; et le chrétien de Sin-Tchen me disait avoir entendu un des notables les plus influents et les plus ardents lui dire, sans le connaître : « Ce prêtre d'Europe vient ici prêcher et bâtir une église : nous ne voulons pas de cela ! »

Aujourd'hui, je ne regrette pas d'avoir eu la vie sauve, mais j'espère pouvoir, quelque jour encore, souffrir davantage et témoigner avec mon sang que notre foi est la seule

vraie : *Pro nomine Jesu contumeliam pati*. Je suis revenu avec là résolution de me préparer un peu mieux que je ne l'ai fait, à cette grâce ineffable du martyr ; je vois bien que Dieu est délicat dans ses choix, et exige une grande sainteté de ses élus. J'ai manqué mon coup ; donc à plus tard ! Je sais que je dois être occupé, tant que j'aurai la santé, à ces besognes fatigantes et lointaines d'avant-garde et de combat. C'est là qu'il y a des chances ! J'espère d'ailleurs que ma débâcle sera un excellent argument, pour exiger réparation en justice et garantie de liberté pour moi, mes œuvres et mes chrétiens.

Je vous ai raconté mon histoire bien longuement et avec une foule de détails peu intéressants ; vous m'excuserez. Avec vous, je ne cherche qu'une chose : vous bien faire connaître, par ces peintures toutes pratiques et absolument historiques, les mœurs chinoises, l'œuvre du missionnaire, ma vie en particulier. Il y aurait inconvénient à dire à tout le monde, surtout à jeter dans le public, en le laissant imprimer, le récit que je vous fais ; gardez-le pour vous et pour quelques amis. Vous jugerez de ce qu'il faut en lire soit aux uns, soit aux autres, soit surtout à mes parents. Si ma lettre sortait de ce petit domaine que je vous indique, ma confiance en serait diminuée, non certes par rapport à vous personnellement, mais par rapport à l'écriture en général.

Je ne vous dis rien aujourd'hui pour chacun de nos amis en particulier ; vous savez ce qu'il convient de dire à tous. La première chose, c'est que nous soyons tous fidèles à notre rendez-vous commun, dans la prière les uns pour les autres. Peut-être n'êtes-vous pas loin non plus d'avoir des scènes de persécution à me raconter ; Dieu vous y soutiendra comme moi, et vous échapperez, s'il trouve que cela vaut mieux. Vive la joie que j'ai et les pommes de terre que je n'ai pas !

Votre tout filial et affectueux,

J.-B. AUBRY.

LÈTTRÈ CCCCL

A son Frère

Hin-Y-Fou, 20 juillet 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu apprendras, par M. Boulenger, l'épisode de mon voyage à Pou-Gan-Tin ; j'en suis revenu sain et sauf, mais fatigué. On m'a bien un peu insulté et poursuivi, mais c'est pain bénit ! Et je crois que vous autres, en France, courez bien plus de dangers que nous ; vous êtes moins sûrs du lendemain et vous avez à essayer plus d'insultes ; car les nouvelles de France sont alarmantes et on ne saurait prévoir un dénouement heureux... Le voisinage de M. Boulenger me tranquillise pour toi (¹), surtout à cause des tracasseries et des malheurs que la situation politique de la France me fait prévoir. Vous voici réunis ; au besoin on se soutient, on tient conseil, on s'aide l'un l'autre à prendre une résolution ; du moins on se console mutuellement.

Si l'Eglise était une société humaine, il faudrait dire qu'elle est perdue, tant les choses sont au pire. Mais parce que nous savons ce qu'elle est, nous disons, sans crainte d'erreur, que tout cela doit aboutir au triomphe de la foi. Donc pas d'inquiétude ! Vivez au jour le jour, faisant le plus de bien possible, ayant soin de ne perdre ni l'appétit, ni le sommeil.

J'ai parlé antérieurement du P. Creuse, missionnaire au Kouang-Si qui avait disparu en retournant à Hong-Kong. On le supposait assassiné ; mais voici qu'on a signalé son passage sur plusieurs points très éloignés, et nous ne sommes

1. Le frère du P. Aubry avait quitté, depuis plusieurs mois, la paroisse de Séry-Magneval, dans le Valois, pour se rapprocher de M. l'abbé Boulenger, curé-doyen de Ribécourt. Il s'était fixé à Dreslincourt village du Noyonnais, qu'il administre encore aujourd'hui.

pas sans espérance de le voir reparaître par le Tonkin. Il faut dire qu'il aime les aventures, surtout la géographie...

Dans toutes mes courses, j'étudie un peu, dès que je puis trouver un coin et une table où installer livres et écritures. Impossible de décrire la malpropreté des chaumières où il faut accepter l'hospitalité. Les auberges surtout sont d'une puanteur et d'une saleté indescriptibles. J'arrivais, l'autre soir, à une auberge, affreuse baraque en terre et en herbes : « Vous logez ? — Oui. » J'entre. Au milieu de la salle, un feu de bois vert dont la fumée s'échappe comme elle veut, car la cheminée est inconnue en Chine, même chez les riches ; sur le feu, une marmite de fer, large, évasée, remplie d'eau bouillante ; puis, plongeant dans cette marmite, un baquet plus étroit et plein de riz qui cuit à la vapeur ; enfin, recouvrant le tout et interceptant la vapeur, une horrible lavette noire, sale, mais sale ! Tel est le souper, avec des tranches de citrouille cuites à l'eau de la même marmite. Au fond de l'appartement, les lits des voyageurs, c'est-à-dire des planches recouvertes de paille et posées sur des tréteaux ; sous les lits, un pêle-mêle d'objets qui sont remués une fois l'an : vieilles chaussures, vases cassés, bûches, instruments de labour, planches, débris de baquets et de meubles, etc... Les rats sont chez eux là-dedans ; les chiens, les cochons, toute la famille enfin, s'y fait un logement. A l'extrémité opposée logent le buffle et la mule ; il faut sentir les bonnes odeurs ! A peine, dans les auberges les plus riches, peut-on trouver une chambre, si malpropre soit-elle.

Dès mon arrivée, je demande : « Avez-vous des punaises ? — Pas une ! Il y a seulement deux puces, mais n'ayez pas peur ! » *Deux puces*, cela veut dire quelques-unes ; on en fait d'ailleurs l'expérience, ainsi que des poux laissés là par des voyageurs. Quoi qu'en dise la *bourgeoise*, les punaises ne manquent presque jamais ; et il m'arrive souvent encore d'être réveillé la nuit par un rat qui me passe sur la figure. Fidèle à mes habitudes françaises, je fais balayer sans pitié, secouer la paille, nettoyer les araignées ; puis j'étends une grande toile et m'installe avec ma couverture et mes vête-

ments. Avant le repas, j'ai soin de me faire apporter les tasses dont je vais faire usage, et les nettoie à mon aise. On se fait à tout, et me voici habitué à cette vie, ce qui n'empêche que je préfère une maison propre, une cuisine propre, un lit propre. Dans certaines circonstances, il faut vraiment fermer les yeux, secouer la tête, et prendre son parti, pour avaler les choses qui vous sont servies. J'ai grand soin d'ailleurs de ne pas regarder la dame du logis *patrouiller* et barboter la nourriture qu'elle prépare, autrement il serait difficile d'avalier. Je ne fais pas un voyage sans récolter une provision de poux, et il n'est pas facile de s'en débarrasser.

Ce pauvre peuple se croit bien beau et bien malin ; il s'imagine être le plus distingué et le plus civilisé des peuples ; il est bien au contraire le plus malpropre et le plus repoussant. Pour le convertir, nous devons accepter ses usages ; et c'est en modifiant d'abord sa vie intérieure, son âme et sa conscience, en corrigeant ses vices, que nous entreprenons de le changer entièrement. La propreté du corps viendra peut-être avec celle de l'âme ; j'ai d'ailleurs fait la remarque que nos chrétiens, au point de vue même matériel, deviennent plus propres, plus délicats...

Soyez sans inquiétude pour moi ; j'avais bon estomac et bonne poitrine en venant ici ; c'est un fonds dont je me sentirai toujours et qui m'aide à porter les fatigues ; les courses me sont salutaires, et, rentré au logis, je sais encore me soigner. — Aujourd'hui, un chrétien m'a apporté une poule noire ; elle voulait s'échapper : je l'ai tuée pour mieux la fixer à la maison, et j'en ai mangé la moitié ce soir pour fêter la *Sainte-Marguerite*, patronne de maman. Avec l'eau-de-vie chinoise, je fais une infusion d'écorce d'orange, très utile pour les maux d'estomac ; j'appelle cela du *curaçao*. Presque tous les confrères ont eu les fièvres pernicieuses, auxquelles on échappe difficilement au Kouy-Tchéou ; elles ne m'ont pas encore attaqué. Je n'ai pas beaucoup de graisse sur le dos ; mais, en ceci, je ressemble à toute la famille, et nous sommes gens à vivre longtemps...

Adieu ! Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLI

A M. l'abbé Dupont

Ta-Ya, 7 août 1881.

MON CHER CŒUR,

Ce n'est pas loyal, ce n'est pas juste : je fais, sinon tous les frais, du moins les plus grands frais de notre correspondance ; et vous allez voir que, cette fois encore, me laissant emporter par ma plume. je vais vous faire une lettre interminable. A la grâce ! Il faudrait me gêner plus pour être bref avec vous que pour être long. Seulement, corrigez-vous de votre impitoyable laconisme : il ne faut pas me laisser faire tous les frais...

J'attends toujours la grande édition de *saint Bonaventure*, et je n'ai qu'une peur, celle qui, visiblement, porte Léon XIII à presser tant les éditeurs de *saint Thomas* : c'est de mourir sans avoir pu savourer sur terre cet avant-goût de la vision céleste. Vous me direz que la vision céleste remplacera avantageusement toute étude ; Mgr Berteaud répond en substance : « Quoique notre connaissance, ici-bas, soit toute discursive, plus nous la poussons loin, plus elle ouvre en notre âme un abîme de besoin de Dieu et de capacité de le connaître intuitivement au Ciel ». — Je me tiens pour sûr de ceci, et ce mot me semble expliquer ce besoin d'étude et de science qui tourmente l'homme, même quand il n'a aucune chance et aucun espoir de communiquer ses lumières, et qui le tourmente jusqu'au moment et presque au sein de la mort. Ce besoin n'a sa raison d'être que si la science acquise en ce monde sert à quelque chose en l'autre vie. Ah ! que n'ai-je mieux profité des années où j'avais le temps et la situation pour étudier ! Par ici, tout en roulant, je continue de lire, d'écrire, et c'est une bonne partie de ma vie. Vous, vous êtes aux sources, *o fortunatos nimum* ! Que je plains les pauvres

jeunes gens qui entrent dans le sacerdoce n'ayant pour l'étude que du dégoût, ou ne sachant ouvrir que des *Sermonnaires*, des catéchismes volumineux, et n'aimant pas les *vieux* !

Vous m'exposez, en quelques lignes, votre manière de comprendre comment la raison doit, en étudiant la théologie, chercher l'intelligence de la foi ; vous concluez en disant : « Ceci n'est pas du tout du cartésianisme. » — Aviez-vous donc compris, d'après mes précédentes lettres, que j'appelais ceci du cartésianisme ? Certes non, ce n'est pas là ce que j'appelais ainsi. Votre manière de concevoir le travail que fait la raison, en prenant comme *principes* les dogmes de foi et en travaillant sur cette matière, est bien exactement celle des scolastiques définissant la théologie en tant que *science*. Ce n'est pas là-dessus que je vous ai attaqué ; car telle est au contraire la thèse pour laquelle j'ai combattu et combattrai. Au reste, plus vous irez dans la voie où vous êtes, moins vous vous sentirez d'une certaine tendance cartésienne que vous aviez jadis.

Le cartésianisme, je le trouve réfuté en une phrase incidente de Sanseverino : *Philosophus revelationem divinam præ oculis semper habere, et quidquid ipsi contradicere comperit, veluti falsum rejicere debet* (¹). Que cette règle, si nettement et si hardiment formulée, m'a fait plaisir, et qu'elle est loin des pensées des philosophes en France, même des philosophes qui enseignent ou écrivent pour le clergé ! Pour les ontologistes, notre science n'est plus discursive, et c'est là leur erreur ; je n'en suis pas. Admettons d'ailleurs qu'à une exposition en règle des idées que je vous ai jetées en courant dans mes lettres, il faille ajouter, je ne dis pas même un correctif, mais un plan plus explicatif, pour empêcher qu'on ne prenne quelques-unes d'entre elles pour des pensées ontologiques, par exemple cette reconnaissance du Verbe trouvé en toutes choses, ce rapport intime de toute science et de toute vérité avec la lumière du Ciel et avec la vérité surna-

1: *Elementa philosophiæ cathol.*, t. I, p. 3.

turelle ; soit ! Et je suis heureux que vos lettres m'aient averti que j'avais besoin de prendre garde à ce que j'écris là-dessus. Mais dans la lettre à laquelle je réponds, je ne vois plus une brîbe de divergence d'idées entre vos théories et les miennes. Dépêchez-vous de retrouver la thèse que vous me dites avoir faite : *De modo scientiæ divinæ juxta divum Thomam Scholanque thomisticam...*

Remarquez qu'une bonne thèse là-dessus contient la base scolastique de la philosophie des sciences, entendue au sens chrétien, et touche à toute étude. Je me rappelle un mot d'Audisio, dans son *Introduction aux Sciences ecclésiastiques*, au commencement d'un chapitre sur la philosophie : « Toute la philosophie moderne, dit-il, semble avoir pour but d'étudier le *principe de nos connaissances*. » C'est bien, et je serais heureux d'avoir sur le sujet que vous me dites une bonne thèse, développée, puisée aux sources. — A ce sujet, si vous ne l'avez vu, vous ferez bien de voir un opuscule inédit de S. Bonaventure, que le P. Fanna édita, lors du Concile du Vatican, contre les ontologistes, pour leur montrer que S. Bonaventure n'avait pas été des leurs ; le titre était à peu près : *De ratione cognoscendi humana*. Vous voyez, au premier coup d'œil, de quel intérêt cet opuscule serait pour votre thèse.

Soit pour écrire, soit pour enseigner, la question de style importe beaucoup, puisqu'il s'agit pour nous, non pas de briller, mais de faire entrer nos idées. Lisez de beaux écrits, copiez-en, même des contemporains.

Ne me recommandez pas et ne me vantez pas Sanseverino. Je ne l'avais pas étudié en France, entraîné que j'avais toujours été par d'autres sciences ; mais je savais sa valeur par ouï-dire. L'an dernier, je trouvai une Lettre de Léon XIII appelant à Rome le professeur Talamo, de Naples, successeur et élève de Sanseverino, et ne disant qu'un mot de ce dernier, et un mot incident, mais un mot tel, qu'il était pour moi la solution de la question que voici : « Quel est le premier parmi les auteurs modernes qui ont le mieux exposé les principes de la philosophie chrétienne

d'après les scolastiques ? » C'est là-dessus que je vous écris. Or, à notre réunion, il y a deux mois, je trouve les *Elementa* dans le bagage d'un nouveau confrère ; je vole le premier volume et me sauve avec ; je l'étudie la plume à la main ; en ce moment je suis au syllogisme déductif ; j'y apprends certes beaucoup, mais je n'y ai encore vu rien qui condamne mes idées.

Quand vous me dites que ces *Elementa* contiennent la meilleure des Histoires de la philosophie, voulez-vous parler du petit résumé qui est en tête ? Si oui, c'est vrai ; mais je voudrais une histoire étendue de la philosophie. Du reste, pour longtemps j'ai de la besogne. Depuis trois ou quatre ans, je suis affamé de philosophie ; le cours de mes études m'a ramené là. Mais, je vous le répète, ce qui me séduit, dans les vérités philosophiques, c'est toujours leur rapport avec la vérité divine. J'éprouve, à me rouler dans ces bonnes choses, une vraie volupté. Je n'amasse plus pour communiquer, sinon un peu par lettres, mais j'amasse pour le Ciel ; je ne me défais pas de cette espérance que tout ceci me servira pour le Ciel, et qu'il n'est pas inutile, même à la vision céleste, d'agrandir sur terre son rayon visuel, surtout d'apprendre déjà à trouver Dieu, et la pensée qu'il a poursuivie dans tous les événements terrestres, dans la création des choses, dans la constitution, la Rédemption et le gouvernement des hommes.

Vous comprenez quelle ressource l'étude ainsi comprise offre à la piété, ou plutôt, comment l'étude ainsi comprise s'identifie avec la piété. L'intelligence peut, tout en restant baignée dans la foi et la prière habituelle, étudier n'importe quoi ; tout lui devient contemplation ; l'étude des choses profanes ou plutôt rationnelles — car il n'y a plus rien de profane — ne la sort plus de son atmosphère surnaturelle, mais lui amène là toutes choses, pour qu'elle les sanctifie, les élève, les éclaire, comme un objet qu'on tire de l'ombre et qu'on amène au soleil. Mon regret est toujours, quand je vous parle de ces choses, de ne pouvoir les dire assez longuement et assez bien pour que vous compreniez : 1^o qu'il

n'est pas ici du tout question d'ontologisme ; 2^o que c'est là le vrai, le grand, le profond, le suprême point de vue des études et de toutes choses ; 3^o que l'étude ainsi comprise, c'est le commencement du Ciel, c'est la *traduction discursive* de ce que nous apparaîtront les choses dans la *vision intuitive*.

Pensez-y, et dites-moi comment un *prêtre* peut comprendre autrement l'étude, je dis n'importe quelle étude. Il faut que vous arriviez à saisir ce point de vue, et à vous en remplir l'intelligence. Vous y viendrez, car, depuis quatre ou cinq lettres, je vous vois avancer vers moi. Ce point de vue vous manquait entièrement jadis. Vous avez fait bien du chemin depuis, et vous êtes dans le vrai ; mais il manque encore, à votre manière d'étudier et de voir, ce quelque chose de musical, de tendre, de mystique, qui ramène tout à l'amour et à la contemplation surnaturelle. Ça viendra ; mais je voudrais accélérer en vous ce travail, et en jouir un peu moi-même dans vos lettres avant de mourir, ou avant d'avoir fini de m'abrutir. Ne riez pas de ce que je vous dis là ; si la jonction achève de se faire, comme je l'espère, entre nous, vous comprendrez alors mon ambition d'aujourd'hui et le service que je vous aurai rendu.

L'étude pour moi, c'est l'avant-goût de Notre-Seigneur trouvé par l'intelligence au fond de toutes choses. Par son mode, cette possession de Dieu diffère de celle du Ciel ; par son objet matériel, elle n'en diffère pas. Je me demande, depuis un instant, si elle en diffère par son objet formel, et n'ai pas le temps de l'examiner ; j'incline, en attendant examen, à soutenir qu'elle n'en diffère pas.

Votre *voyant* d'Amiens m'effraie bien un peu ; cependant, s'il n'est que trop vraisemblable quand il annonce des malheurs, je le trouve moins croyable quand il prédit un relèvement si subit et si complet de l'ordre social chrétien. La *conversion d'un peuple* s'opère-t-elle ainsi, subitement, miraculeusement et par suite d'événements politiques ? J'en doute. Je regarde comme un immense et bien funeste piège pour le clergé de France, ces innombrables voix qui lui

apprennent à attribuer la décadence de la foi dans le peuple, à des causes autres qu'à la décadence de la prédication sacerdotale, et à faire dépendre la conversion du peuple, dans l'avenir, d'une cause autre que le relèvement de la prédication sacerdotale sous toutes ses formes. J'ai un bien grand respect pour Henri V, et un bien grand amour pour sa cause ; mais ce n'est pas de lui que j'attends la restauration de l'ordre chrétien, c'est du clergé. Penser autrement me semble *manquer aux principes*. Il est trop commode pour un clergé de s'entendre dire par toutes les voix possibles, journaux, révélations et apparitions, et de se dire à lui-même, en chaire et partout, que les alouettes vont lui tomber toutes rôties, que l'œuvre évangélique va se refaire par l'œuvre d'un roi, en l'espace de trois mois !...

Ce que je prévois, c'est, si la guerre ne s'aggrave et ne s'étend pas, l'avènement de Gambetta ramenant un ordre relatif et plus funeste que jamais, avec perspective de voir la triste situation actuelle se prolonger encore quelques années, jusqu'à ce que le sire, démodé, débordé, tombe après avoir fourni au mal de la France son contingent de coopération.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLII

A son Frère

Ta-Ya, 8 août 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Toutes les lettres de France me parlent du *voyant* d'Amiens ; ce qu'elles m'en disent est merveilleux ; mais nous en avons trop vu de ce genre. A l'heure où tu recevras cette lettre, tu seras fixé sur la valeur de ces prédictions. Un point surtout où il m'est difficile de le croire, c'est

quand il prédit un relèvement si prompt et si merveilleux de l'ordre chrétien, régénéré pour ainsi dire du jour au lendemain, et par des événements politiques. Tout ceci me paraît invraisemblable. Songe à l'effrayante révolution intellectuelle qu'il faudra pour convertir la nation, telle qu'elle est aujourd'hui, et pour assurer cette conversion contre tant de moyens de séduction qui restent. Une pareille révolution est-elle possible en quelques mois ? Et puis, est-ce par la politique, par l'action d'un roi ou d'une guerre, qu'une pareille conversion peut se faire ? Je ne le crois pas, et je regarde comme un immense et funeste piège dressé au clergé, ces voix innombrables qui attribuent la perversion du peuple à une autre cause qu'à la décadence de la prédication sacerdotale, et qui font dépendre sa conversion future d'une cause autre que la restauration de cette prédication. Cette persuasion dispense le clergé de se donner du mal, et d'examiner s'il n'y a pas quelque autre chose à faire que de compter sur Henri V, pour faire toute la besogne et lui servir les alouettes rôties ! Sois sûr qu'il y a là une vaste illusion. En fait de conversion, rien de solide et de durable ne sortira des événements politiques seuls.

Tu me demandes si je mange la *poule au riz*. Jamais. D'abord, ce n'est pas la mode en Chine, et je vis à la mode du pays, car rien n'est vexant comme de s'occuper de cuisine. Du reste, le riz chinois n'est pas de même espèce que celui d'Europe et se prêterait peu à cette préparation ; le grain est plus maigre, plus sec, plus dur, moins friand. On m'apporte assez souvent des poules ; invariablement, je les fais bouillir avec des légumes du pays ; cela me procure un bouillon tonique et reposant pour l'estomac...

En étude, il ne faut pas entasser sans ordre, avec des développements diffus, ce qu'on trouve ; il faut distribuer, classer la matière, mettre en relief les pensées principales, élaguer ce qui est peu utile, réunir en un seul deux développements trouvés sur la même idée. Pour arriver à la clarté et à la concision, il faut faire des résumés d'auteurs théologiques, philosophiques et autres. Le travail de résumer est

un excellent exercice, le meilleur des exercices à la fois de style, de logique et de composition, parce qu'on s'y forme à entasser les mêmes pensées substantielles en moins de mots, ou du moins à choisir, dans un écrit, les pensées importantes et à élaguer les moins utiles.

Je roule toujours ma bosse par ici, évangélisant, depuis huit jours, une région encore inexplorée. La doctrine prend bien ; mon séjour fait causer ; la vallée n'est pas hostile, et les païens s'amènent les uns les autres pour voir et entendre. Vingt familles se reconnaissent chrétiennes aux alentours, d'autres encore viendront. Sans doute, ce sont des familles de race inférieure ; mais elles aussi sont appelées à la foi. Je leur apprends aujourd'hui qu'il y a un Dieu, que ce Dieu nous a créés, ce qui leur semble fort drôle ; car ils viennent à la religion sans savoir même ces vérités premières, et sans connaître de la religion autre chose que cette donnée absolument vague : « C'est une religion qui exhorte au bien. » Tout est donc à faire chez eux ; mais la foi entre facilement, dès leur *adoration*, et ils ne font pas la moindre difficulté pour accepter la vérité. La foi solide et convaincue des vieux chrétiens viendra plus tard.

Je vais rentrer à Hin-Y-Fou, afin de bâtir une baraque pour mes orphelines, qui commencent à pulluler. Je suis en marché pour acheter des matériaux, arbres, planches, tuiles, et je fais niveler le terrain. Ne t'imagines pas une maison commode, propre ou coquette ; les plus belles maisons chinoises sont affreuses ; jamais mes Chinois n'ont vu un édifice aussi beau que notre église de la Capitale.

Ma vigne commence à produire ; j'en ai dernièrement cueilli et pressé le raisin ; je ne sais ce que sera le vin, je dois le mettre en bouteille à mon retour. Assurément ce ne sera pas du *Médoc*.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLIII

A M. l'abbé Michel (3)

Po-Mey, 12 août 1881.

CHER PÈRE MICHEL,

Je passe ici deux jours, et repars demain matin. L'idée me vient ce soir de vous écrire d'ici, mais je suis pressé et fatigué. Merci à vous, au P. Roux et au P. Lamy, des pieuses et affectueuses choses que tous trois m'avez écrites à propos de Pou-Gan-Tin. Vous exagérez et mon mal, et surtout mon mérite. Mais rien que l'envie de recevoir de si aimables lettres, donnerait le désir de recommencer l'escapade entière. Mes blessures, ou plutôt mes coups — car je n'avais la peau entamée qu'au front et à la tempe — étaient peu graves ; il ne me reste qu'une petite réminiscence de bosse sur le côté du front ; affaire faite ! Je crois cette équipée aussi bien conditionnée que possible pour donner occasion de réussir, si on y met de l'énergie, de la constance ; elle est nette de toute accusation ou provocation ; elle est bien conditionnée comme kiao-gan et violation flagrante des traités et de toute justice ; elle est fort accentuée dans les détails. Par malheur, Monseigneur m'écrit qu'il n'espère rien ; c'est une disposition fâcheuse pour entreprendre la suite des démarches qu'il faudrait poursuivre. A la grâce !

Je compte sur votre présence, lorsque Monseigneur viendra à Hin-Y-Fou ; vous vous joindriez à lui à Po-Mey, où je me trouverai moi-même avec Fan-Ta-Ko. Ce sera très joli comme cela ! — Je souhaite que Monseigneur retarde, car la moisson va tout juste se trouver dans nos jambes, et chez moi la moisson se fait tard.

Liéou-Mou n'est malheureusement pas pris ; le man-

1. Voisin de mission, ami et confesseur ordinaire du P. Aubry.

darin, au lieu de capturer ce gremlin, le fait avertir de tout ce qui arrive. On va voir à l'œuvre le nouveau mandarin qui s'installe ; mais il est connu des prétoires sous le nom de Ly-Mou-Téou, à cause de son inertie. Je prévient le P. Gréa de le faire secouer à son passage à la Capitale. Votre idée d'écrire vous-même et de faire écrire les chrétiens contre ce Liéou-Mou est très bonne, et je l'avais eue aussi ; vous m'adresserez vos lettres ; mais de tout cela il faut faire peu de bruit, afin de ne pas donner l'éveil au gremlin. Il y a encore, à Hin-Y-Fou, un meurtrier du P. Yang, demeuré impuni ; il est toujours l'ennemi acharné de l'Eglise ; consignez son nom dans votre acte d'accusation ; si les chrétiens se souviennent de ses autres crimes, qu'ils les rappellent dans leur plainte officielle ; car si je reprends cette affaire, j'accuserai aussi celui-ci qui a toujours continué à nuire.

Vous êtes en retard pour les visites ; je le suis bien plus que vous, et c'est une angoisse pour moi que mes affaires ne finissent pas de se conclure. D'un côté, le P. Gréa m'écrit : « Finissez-en, finissez-en ! » de l'autre, je vois l'impossibilité de finir de suite et comme cela, puisque les mandarins n'ont encore fait qu'une chose : essayer, se butter contre la mauvaise volonté du Pen, etc. — Passer tout ? Soit ! je le veux bien. Mais encore faut-il qu'on me le demande : or personne ne me le demande, et je ne puis pourtant risquer la vie et la liberté de mes chrétiens. Ces jours derniers encore, les païens, s'encourageant de ce qu'on ne fait rien, ont poursuivi et tenté de battre une des victimes. Je vous assure que depuis un an que le Tchen-Fong a jugé, je n'ai rien découvert à la charge des chrétiens, soit pour le passé, soit pour le présent. Tous les terrains à eux adjugés par le Tou sont toujours aux mains des païens, qui vont encore y récolter cette année.

Adieu, pauvre P. Michel ; votre bien fraternel en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLIV

A M. l'abbé Michel

Hin-Y-Fou, 16 août 1881.

CHER PÈRE MICHEL,

Je n'ai pas la moindre idée de l'époque où Mgr viendra ici. Est-ce dans quinze jours, est-ce dans trois ou quatre mois ? Traitera-t-il le procès Mao-Kéou avant de venir, ou ne le traitera-t-il qu'après sa tournée ? Si vous en savez quelque chose, dites-le-moi ; peu préparé comme je le suis, cette incertitude complète me gêne énormément. Plus tard Monseigneur viendra, mieux ce sera pour moi, car je pourrai faire encore quelques tournées, et puis mon procès pourrait prendre tournure...

La fille de Yang fera tout ce qu'elle et ses parents voudront. Jamais je ne lui ai parlé de *virginifier* (1) ; j'ai défendu à ma vierge de lui en parler ; je ne sais même si elle en a la pensée. Mais comprenez ceci : puisqu'elle a tant fait que de venir, il faut qu'elle reste assez pour en tirer profit ; qu'elle *virginifie* ou non, son passage ici sera, pour elle et pour vos noirs, grandement utile plus tard. Cette fille a une mémoire admirable ; elle apprend étonnamment ; elle est aussi bonne, simple et pieuse que possible à une Chinoise. A plus tard l'utilité à tirer de tout cela.

Pour contenter le P. Chantclair, je lui ai prêté ma vierge pour un mois et demi ; j'en aurais presque du regret, si on pouvait regretter ce qu'on a fait pour le bien, car son absence laisse tout ici à l'abandon et au désordre. Elle absente, j'ai donné autorité à la fille de Yang ; elle enseigne déjà assez bien et tient le petit monde. Même à ce point de vue, son

1. Se consacrer à la vie religieuse dans la famille et aux œuvres de l'apostolat.

séjour ici et l'absence de la vierge lui seront utiles. Son père me dit lui-même : « Son frère s'ennuyait d'elle ! » Je lui répons : « Que fera ta fille ici ? Te regarder, nous regarder, et nous, la regarder ? Laisse-la donc étudier un peu ; on verra, à la fin de l'année, à l'envoyer passer le jour de l'an. Quant à la marier, ce sera à ta volonté et à la sienne. » Celui-ci répond : « Ce sera à la sienne ! » J'approuve aussi la chose ; et soyez sûr que je ne pousserai en aucun sens. Ma vierge aurait tendance à la pousser à la virginité ; on la modérera.

Les prétoires ici, prévenus de la venue de Monseigneur, ont divulgué la chose ; ça fait un bruit partout ! Les mandarins me demandent comment ils doivent traiter l'Evêque, quels cadeaux lui faire, etc...

Je ne suis guère plus crâne que vous pour la santé : un jour bien, deux jours mal. Il faudra bien user sa bête comme ça ! Avec un pareil district et une besogne croissante, comment ne pas s'éreinter ? Le pénible, c'est d'avoir des *mioches*, et d'être obligé de courir si loin d'eux. Mon rêve, ce serait d'avoir ici un de nos petits curés chinois, pour tenir la maison et soigner Sin-Tchen, pendant que je roulerais le Tse-Hen ; mais...

Du côté du procès de Tse-Hen, rien à espérer, tant que le Pen n'aura pas remis les sceaux à son successeur. Tous les jours je reçois des listes de villages qui veulent *adorer*. J'ai fait sur le Hin-Y-Fou, il y a quinze jours, un bonne capture d'adorateurs...

Adieu, pauvre mimiche ; prévenez-moi à temps de la venue de Monseigneur.

Votre tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLV

A M. l'abbé Bazin

Hin-Y-Fou, 28 août 1881.

CHER SOLITAIRE,

Quelle différence y a-t-il entre vous et un ver solitaire ? Réponse : aucune ! — Enfin, n'ayant plus trouvé d'occasion depuis des mois, je me vois obligé de vous envoyer un exprès, pour vous porter votre courrier. Vite que je vous dise les nouvelles.

Commençons par ce qu'il a de mieux. Monseigneur Lyons est en ce moment à Tchen-Lin-Tchéou, en route pour mon district. Le guignon a voulu que les lettres où l'on me dit sans doute la date de son arrivée, soient arrêtées en route ; en sorte que je ne puis vous la dire ; ce sera sans doute vers le 18 septembre. Il faut absolument que vous veniez vous « faire confirmer ici » par lui. Arrivez donc vers le 18, il ne sera pas loin ; venez, venez, venez ! — Si vous voulez ne venir que sur une date, dites-moi, par retour de courrier, comment je dois vous avertir ; par exemple, envoyez-moi vos marchands, ou demandez à un chrétien du Tse-Hen de vous prévenir ; car les chrétiens du Tse-Hen sauront bien vite la présence de Monseigneur. Si absolument vous ne pouvez venir ici, venez à Tse-Hen ; vous passerez le fleuve à Ma-Yao. J'ai à Tse-Hen un homme à qui vous pouvez écrire, Lo-Sien-Sen. Enfin avisez et venez vous... faire sacrer.

Vous connaissez Ouang-Tsin-Pan ? Le P. Chantclair l'envoie prêcher sur le Sy-Long-Kiéou, me priant de lui adjoindre un chrétien instruit de Tse-Hen, pour lui servir d'aide et d'interprète. Je le fais ; mais le sire, au lieu d'aller au Kouang-Si, s'installe sur mon Tse-Hen, admet à l'adoration des villages que j'ai refusés, se fait apporter poules et

victuailles, fait grasse chair, et n'a pas l'air de se douter qu'il me gêne fort. Ces jours-ci encore, il est par là, admettant en masse des adorateurs que j'ajournais pour prendre le temps d'informer. Je lui écris de quitter au plus vite mon territoire.

Hélas ! j'en ai une triste à vous raconter ! Il y a cinq semaines, je rentre de campagne. Mon Ouy-Yuen, qui est encore ici, me fait prévenir que Ly-Mong-Lin a été de nouveau à Tse-Hen et a mis des bâtons dans les roues, d'accord avec les persécuteurs ; il me demande de lui faire un acte dénonçant le sire, sinon il ne peut agir contre les païens. Je le fais ; une demi-heure après, Ly-Mong-Lin était en prison. Sa femme accourt, fait tapage, et trouve la porte bien fermée. On la lui ferme deux jours ; le troisième, elle vient au point du jour, précédée de Yang-Lay, sa complice ; elle parvient à la cuisine ; elle avait absorbé une forte dose d'opium et s'en vante. On ne la croit pas d'abord ; tout à coup l'opium se déclare avec violence ; elle se dit repentante et demande à se confesser (1). J'y cours. En quatre minutes elle avait perdu connaissance, et je ne puis la confesser. Je l'extrémise vite et vite ; on lui fourre dans la gorge tous les yo qu'on trouve ; le dernier est un bol de jus puisé dans les latrines qu'on lui fait avaler. Elle meurt là-dessus, me laissant là ses trois enfants. Le soir, malgré ma défense formelle et sévère, Ouang-San, que vous devez connaître, va secrètement au prétoire, et obtient l'élargissement de Ly-Mong-Lin. Celui-ci, qui craint les revenants, ne vient même pas voir sa femme ; le lendemain matin, il vient passer un quart d'heure près de la morte. Je lui avais fait faire un cercueil, placé près du portier. Ly-Mong-Lin pleurniche, trouve sur la poitrine de sa femme une lettre placée là par mon ordre, et dans laquelle je fais dire à la mourante : « Jadis, j'étais pieuse et voulais sauver mon âme : c'est toi qui m'as mise dans le mauvais chemin ; ces jours derniers, c'est toi qui m'as inspiré

1. En Chine, certains païens poussent la haine des personnes jusqu'à s'empoisonner chez elles, afin de provoquer, par leur mort, un procès qui aboutit ordinairement à la ruine des ennemis qu'ils veulent perdre.

cette résolution de m'empoisonner, pour effrayer le Père ; je ne pensais pas mourir (tout ceci est vrai) : voilà que Dieu me punit et je vais mourir. Je suis inquiète pour nos trois enfants et pour toi ; élève-les chrétiennement ; convertis-toi et fais pénitence de tes péchés jusqu'à ta mort, ou tu seras puni plus sévèrement que moi, etc. »

Cette lettre fait impression sur Ly-Mong-Lin ; il appelle, dans une maison voisine, la vierge, qui lui en dit pour deux sous. Il avoue qu'il a purement eu tous les torts vis-à-vis des chrétiens, et promet de se convertir. La vierge me dit : « Cette fois, il est converti. » Je réponds : « Oui, pour deux jours. » — En effet, peu après, j'apprends qu'un kao pe scandaleux a été affiché contre un boutiquier de la ville à qui il doit de l'argent. A divers signes, je suis assuré que ce kao-pe est de lui. Enfin, hier matin, on m'apporte un autre vaste kao-pe, bien plus affreux, et qui est certainement de lui. Il insulte non plus aucune personne, mais la Religion, les yang-yen ; reproduit les calomnies bêtes qui courent sur nous ; exhorte le peuple à nous chasser et à nous tuer ; dit que nous venons tromper le peuple, et surtout parle horriblement de la Sainte Vierge et de l'Incarnation de Notre-Seigneur. — On me presse de le faire pincer encore. Comme je puis m'en dispenser, vu que la chose n'a presque pas été vue des païens, et que surtout il n'y a pas de preuve matérielle que ce placard est de lui, je dis à mes gens : « Laissons passer encore ceci, et voyons s'il comprendra qu'il a intérêt à se taire. Qu'il vive en païen, s'il veut, mais qu'il nous laisse tranquilles, et je ne m'occuperai plus de lui. » — Il est peu probable qu'il se tienne tranquille. Tout ceci se passe de commentaire. A la saison du coton, Pépère, veillez bien sur votre argent et sur quelque objet qui pourrait le tenter ; car sans doute il ira chez vous à cette époque.

Que ceci ne vous empêche pas de venir. Ici, il est très méprisé ; les païens ne savent pas qu'il a été chez vous. Il se gardera bien de venir me voir et de rien faire de mal pendant que vous serez ici. Il est audacieux contre vous, et cependant il a de vous une sorte de peur religieuse qui est

peut-être le seul bon mouvement qui lui reste. J'espère vous voir bientôt, et ce sera une grande joie pour moi ; peut être vous rencontrerez-vous ici avec le P. Michel et le P. Oster.

J'allais oublier de vous dire que j'ai fait, en juillet, mon expédition de Pou-Gan-Tin ; elle a réussi parfaitement à point, selon mes prévisions et mes désirs. L'affaire première étant trop vieille pour être traitée, il avait été décidé que j'irais, qu'on me chasserait, qu'on me battrait, sans pourtant me tuer. J'y suis allé ; j'ai été chassé à coups de pierres, insulté copieusement, volé assez pour dire qu'on m'a volé, battu pas assez pour me mettre en danger, mais un peu plus qu'il n'était nécessaire pour que ce soit une grosse affaire au dos des païens. Le mandarin est déjà dégradé, et on travaille dur le cuir des Chen-Se. Il faut compter que les choses iront bien un ou deux mois ; puis on traînera, on donnera des prétextes, et finalement on ne fera... pas grand'chose !

Votre tout affectueux en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLVI

A M. l'abbé Lamy

Hin-Y-Fou, 6 septembre 1881.

CHER PÈRE LAMY,

En réponse à ce que vous m'avez écrit, après ma débâcle de Pou-Gan-Tin, que puis-je vous dire, sinon ce que j'ai dit déjà au P. Michel pour le P. Roux et pour vous ? Cette débâcle m'a mérité de si aimables lettres de vous trois, que cela vaudrait la peine de recommencer, rien que pour m'attirer encore ces marques d'amitié et d'intérêt. Croyez bien que, soit au moment même où l'on me chassait et battait, soit pendant mon retour, j'appréciais comme vous cet événe-

ment : *Ibant gaudentes pro nomine Jesu contumeliam pati.* J'ose le dire, il n'est pas douteux que mon expulsion est bien *pro nomine Jesu* ; car l'affaire, au moins cette fois, est nette de tout mélange et de tout soupçon ; s'il y a une *affaire de religion*, c'est bien celle-là. Si ce n'est pas 50 fois, c'est 500 fois qu'on m'a hurlé dans l'oreille, à deux décimètres et moins encore : « Nous ne voulons pas de ta religion par ici ! Ne reviens jamais prêcher par ici ! Personne ici ne se fera chrétien, nous ne le permettrons jamais ! Etc., etc... »

Voyez comme votre pensée s'est rencontrée avec la mienne. Vous me citez un passage de Mgr Rey, expliquant comment la parole de Notre Seigneur : « Si on vous chasse d'une ville, fuyez dans une autre, » n'a pas empêché l'apostolat catholique de revenir toujours faire des tentatives sur les lieux d'où on le chassait. Dès que j'eus quitté Pou-Gan-Tin, je me disais : « Voilà une ville qui nous sera fermée. Dois-je insister, à la Capitale, pour qu'on m'obtienne la liberté de revenir ici ? Mais, ce mot de Notre-Seigneur : Si on vous chasse d'une ville, etc... » — Bien entendu, je me répondais à moi-même : Il y a les traditions de l'apostolat, pour montrer que le sens du mot de Notre-Seigneur n'est pas de nous défendre de revenir dans cette ville. Cependant, arrivé ici, je consultai Cornelius Lapierre ; son explication est encore plus péremptoire que celle de Mgr Rey : L'apôtre catholique doit ordinairement chercher à sauver sa vie pour se conserver soit aux autres chrétientés, soit à cette méchante ville elle-même, pour y revenir quand il verra le moment venu.

Chose curieuse : J'ai certainement reçu plusieurs centaines de pierres, et bien lancées, et de bons coups ; je n'ai pas souvenir d'avoir ressenti de douleur physique, si ce n'est quand je fus sorti de la bagarre. Comme je sais qu'on m'emploiera toujours dans les grosses et lointaines besognes, j'ai l'espoir de finir quelque jour par le martyr. J'avais une inquiétude : pourrais-je supporter les coups ? Cette aventure est la réponse de Notre-Seigneur, et je suis revenu plein d'allégresse, avec je ne sais quelle espèce de certitude intime

que plus tard, quand je serai mieux préparé, quand j'aurai bien purifié mon cœur et aplati mon orgueil, le bon Dieu voudra bien accepter ma vie, et l'entasser dans ce pilotis sur lequel sera bâtie un jour la société chrétienne en Chine. Donc; en avant deux !

Je vous avais prié de me céder une peau de loutre pour me faire un col ; ici on ne trouve que de la fripe en ce genre. Vous me l'avez promis, je me permets de vous rafraîchir le mémorial...

Une petite place dans vos prières.

Votre tout affectueux en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLVII

A M. l'abbé Gréa

Hin-Y-Fou, 9 septembre 1881.

CHER PÈRE GRÉA,

Le mandarin du Tse-Hen est arrivé aujourd'hui chez lui et prend les sceaux demain. Nous augurons tous très mal de son action future, moi et les mandarins. Par bêtise et maladresse, il a laissé voir assez clairement ses mauvaises intentions ; et le commissaire du gouverneur, qui tenait à traiter, dit au Benoît qu'avec un pareil sire, à moins d'ordres sévères, très précis, de la Capitale, ordonnant au grand mandarin d'intervenir au besoin directement, et de requérir le militaire, il n'y a pas d'espoir, et la position restera en suspens comme elle l'est.

Dès l'installation du P. Thibaut, je compte terminer à l'amiable les affaires de Hin-Y-Hien ; le Benoît ira proposer des arrangements ; c'est la seule chose qu'il sache négocier à peu près. Je crois que le prétoire de Hin-Y-Hien n'attend que l'arrivée du P. Thibaut, pour entrer en accommodements.

Ce qui ne veut pas dire qu'on réussira et que ce sera fini ; mais on fera son possible, et soyez sûr que je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il faut briser avec les mandarins. Je ne les vois pas, mais je suis en bons termes avec tous, excepté le Pen. Surtout si loin que nous sommes ici de la Capitale, il serait insensé de se mettre en guerre avec *ces messieurs*.

C'est surtout avec vous que je tiens à me mettre en paix, ah ! nom d'un tonneau !...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLVIII

A M. l'abbé Lamy

Hin-Y-Fou, 10 septembre 1881.

CHER VIEUX,

Je viens d'envoyer *l'Univers* au P. Chantclair. En France, les choses vont toujours au plus mal pour le gouvernement intérieur. A l'extérieur, la comédie qu'on appelle *guerre de Tunis* est finie par un traité qui met Tunis sous le protectorat de la France. Ce protectorat est une demi-conquête qui prépare *gradatim* une annexion définitive. Ceci est calculé pour faire un triomphe au sale gouvernement actuel.

Non, malgré la recommandation sévère que me fait le P. Michel de lui envoyer son *Pèlerin*, je ne me refuserai pas le plaisir de vous envoyer la feuille de ce journal, qui donne le croquis de deux statues à élever par souscription, sur la place *Constantignoble*, à Constans et à Gambetta. La statue de Constans surtout fait *ma* délice, avec son piédestal qui est un tonneau de vidange.

Le café noir n'a pas été oublié pour guérir la femme de Ly-Mong-Lin ; il n'a rien fait, pas plus que le sang de canard. Chose curieuse : le dernier remède qu'elle a pris et

sur lequel elle est morte, a été un bol de jus puisé dans les lieux, qu'une femme a dit être le meilleur remède.

J'attends Monseigneur vers le 20 septembre ; donc, venez vite, il le faut ; ne dites pas que vous ne pouvez pas. Monseigneur envoie à Hin-Y-Hien un tout petit Père Thibaut qui a l'air solide ; il est en route et il peut m'arriver ce soir. Si vous venez, nous nous entendrons un peu, et on pourra faire quelque chose, à moins que vous ne soyez trop pressé. Sérieusement, très sérieusement, j'aurais à m'entendre avec vous. J'ai, au Tse-Hen, deux ou trois hommes très simples, bien instruits de la doctrine, assez bons écrivains, et qui, mariés et n'ayant jamais vu de ville, ont échappé aux roueries des grands centres et à la malice qui se puise dans le séjour des Kin-Tang. Le plus lettré de tous, Tche-Long, fait ici l'école depuis la dernière lune, et sera baptisé demain ; je suis parfaitement content de lui ; vous le verrez, cela n'engage à rien. De plus, vous verriez plusieurs filles de 15 à 18 ans, qui, plus ou moins, pensent à *virginifier*. Dans quelques années, on trouvera du monde ; mais il est essentiel de prendre au moins un peu de temps.

Venez ; il est essentiel que vous veniez pour tout cela. Je me porte garant qu'on vous donnera du monde quand il en faudra, à la condition que vous prendrez le temps de préparer les choses, et que vous vous entendrez avec le P. Bazin, qui est depuis longtemps sur place, et qui est plus sûr que vous de rester dans ces parages.

Venant ici, vous y verrez probablement le P. Michel et le P. Thibaut. Partez dès que vous aurez reçu cette lettre ; vous ne risquez pas de manquer Monseigneur, si vous arrivez le 20 septembre.

Votre tout dévoué en Notre Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLIX

A M. l'abbé Bazin

Hin-Y-Fou, 10 septembre 1881.

CHER PÈRE BASILE SOLILOQUE,

Je n'ai aucune nouvelle du voyage de Monseigneur ; il doit arriver à Tchen-Fong ces jours-ci, et devrait être ici ainsi que le P. Thibaut. Je suppose que la crue du fleuve les a retardés. Si vous veniez ici, dès le reçu de cette lettre, pour sûr, vous les y trouveriez ; je vous y engage de toutes mes forces. Prenez pour guide et pour porteur mon courrier, qui vous indiquera à quel endroit on peut passer l'eau. Nous nous entendrons sur bien des choses pour lesquelles j'ai à vous consulter. Je ne donne pas au porteur de ce billet l'argent que je vous dois, car il n'est pas sûr que lui-même aille chez vous ; et puis, j'ai peur pour cet argent des longues dents de Ouan-Tin-Pang. Je vous le remettrai à vous-même. Je suis en construction de murs et de maison ; les arbres sont affreusement chers, surtout à transporter.

Je donne deux cents sapèques au porteur de ma lettre pour aller jusque chez vous, et ne lui promets pas autre chose en votre nom.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLX

A M. l'abbé Michel

Hin-Y-Fou, 21 septembre 1881.

MON PAUVRE PÈRE MICHEL,

Je m'évertue, je me démantibule la tête, à chercher comment il se fait que Monseigneur n'apparaît pas, que je n'entends pas du tout parler de son voyage ni de son approche, enfin que je ne reçois à ce sujet de lettre de personne au monde. C'est à n'y rien comprendre. Un chrétien, arrivé hier de Gan-Chouen, n'a pas entendu parler de Monseigneur...

Ce soir, je reçois la nouvelle que mon achat de maison à Sin-Tchen est conclu ; j'y cours demain au point du jour pour revenir en toute hâte, car je me dis : « Suffit que je parte, ils arriveront à l'improviste, moi absent ! » — Enfin, comme je me prépare, m'arrive, ce soir, le fils aîné Pan, frère du Lao de Mao-Kia-Tchay ; il vient ici chercher ses deux frères, dont le père est mourant. J'envoie ces deux pauvres mousses demain, avec ordre de dire à la mère que, si le père meurt, je les prends ici tous. Lao m'a inquiété jadis ; mais le bâton lui a donné l'idée de la gravité du péché, et il va bien. Son frère, Lao-Se, qu'ils m'ont amené et dont je ne voulais pas, est un charmant enfant, doux, obéissant et humble ; l'aîné, que je vois ce soir pour la première fois, porte son certificat sur sa bonne figure. Je ne vous dis qu'une chose, Miche : « Ces gens-là sont purs, ont la foi, et ne sont pas perfides, comme le sale Chinois ! »

Ne manquez pas de me prévenir à temps de la venue de Monseigneur, et de me dire ce que j'ai à faire pour le recevoir. Tous les matins je me dis : « Ce soir j'aurai des nouvelles ! » et le soir, rien ! Je me dis que Monseigneur aura changé d'itinéraire, que vous êtes malade, que Monseigneur est malade et retourné à la Capitale, qu'il y a eu des affaires,

etc., etc... Tous les matins je me dis : « Ce petit crapaud de Thibaut va arriver ce soir ! » et rien !..

Je propose le plan que voici : Le P. Thibaut va faire un tour à Hoang-Tsao-Pa, puis se fixe à Sin-Tchen, dans la maison que j'achète, visite les petites chrétientés des environs, organise la maison, etc., pendant que je ravauderai mon pauvre Tse-Hen. Je vois à cette combinaison multiples avantages ; mettez-la tout doucement dans le tuyau de l'oreille de Monseigneur. J'ai acheté arbres et tuiles, et je fais apporter des pierres ; tout cela me coûte les yeux de la tête, et je suis bien inquiet si, dépassant le chiffre des 400 taëls à moi alloués, je serai indemnisé. Ce ty-ky exige de gros travaux, trois immenses murs, dont deux en terrasse et un fort remblai de terre. J'ai pour 72 taëls rien que d'achat d'arbres, sans compter leur transport. C'est Ouen qui a fait cela, et je l'ai chargé de la dépense ; il est économe et dévoué.

J'ai fait ici, en ville, deux bonnes captures : un fils du Tchang, gros riche marchand d'étoffes. Ce jeune homme est intelligent, décidé, actif, et me plaît fort. Puis, ces derniers jours, j'ai gagné le Yu-Fong Lay qui, en 1879, m'a vendu le beau ty-ky de Tse-Hen ; c'est le seul rejeton d'une très riche famille ; il est fort déchu, mais riche encore. Ces deux adorateurs me donnent espoir, car ce sont deux pièces importantes.

Donc, Mimiche, si vous êtes avec Monseigneur, dites-lui mes bons sentiments et mon impatience. Si vous n'êtes pas avec lui, j'y perds mon latin. Si cette lettre trouve Thibaut avec vous, dites-lui d'accourir à toute vapeur. En toute hypothèse, pauvre Michel, priez pour moi.

Votre tout fraternel,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXI

A M. l'abbé Michel

Tou-Oua, 29 septembre 1881.

CHER PÈRE MICHEL,

Venez vite, en chaise ou non ; mais venez. Je trouve ici votre cuisinier ; j'ai le Saint-Sacrement sur moi ; je le portais à ce pauvre homme ; je m'en retourne donc. — Vous me dites que Monseigneur sera à Tchen-Fong le 21 ; or, je venais de savoir qu'il n'y était pas encore le 23. Puis vous m'écrivez qu'il y sera le 27, c'est-à-dire hier. Je ne pensais pas y aller, quand m'arrivèrent ces deux enfants ; je ne savais si vous-même vous étiez à Tchen Fong. Mais je me dis : « De chez le Pen je verrai ; et si Monseigneur y est, je pousserai à Tchen-Fong. » Venez !

Tse-Hen va très mal et m'inquiète beaucoup. La maladie est chez mes enfants. A bientôt, j'espère (1).

J.-B. AUBRY.

1. L'incertitude du voyage de Mgr Lyons avait pour cause les grandes pluies et les débordements des rivières et des torrents.

LETTRE CCCCLXII

A M. l'abbé Michel

Hin-Y-Fou, 1^{er} octobre 1881.

CHER PÈRE MICHEL,

Je ne suis pas en veine pour vous raconter mes affaires du Tse-Hen ; priez pour mes pauvres chrétiens. Je sais que ces épreuves sont un crible pour eux, et un moyen pour moi de me forcer à m'humilier et à n'espérer qu'en Dieu pour faire le bien.

Parmi les gens hébergés à l'église de Tchen-Fong, il y a un païen à qui, malgré des avis réitérés, le catéchiste a donné le bénéfice du nom chrétien. Ce païen n'a jamais été chrétien en aucune façon ; il a répondu pour 100 livres de coton ; vous comprenez que, payant pour les chrétiens, je ne puis payer pour celui-là.

Je vous ai dit la décision de Monseigneur pour le nouveau P. Ouang Paul. J'ai demandé à Monseigneur quelle situation il voulait qu'on fit à ce petit père ; Monseigneur m'a dit qu'il devrait s'installer ici, et d'ici aller où il faudrait, pendant que je roulerais de mon côté. Je suis heureux de cette décision, qui, pour mes enfants, me mettra l'âme à l'aise, dans mes courses et mes absences. Je ne croyais pas obtenir cela ; mais Monseigneur m'a pris au mot, dès que je lui en ai parlé ; il m'a dit qu'il y avait pensé d'abord, parce que c'était le désir du P. Largeteau, puis, parce qu'il vous avait vu malade, et qu'au besoin le P. Ouang vous aiderait.

L'idée m'est venue, après cette conversation et cette décision, que vous seriez peiné d'abandonner vos pauvres noirs, et que ce serait aussi pour eux un malheur de perdre les soins d'un Père européen. Ceci sera facile à arranger ; ne vous en inquiétez pas. Ce n'est qu'au cas où vous en auriez

besoin que le P. Ouang irait vous aider là. J'ai de la besogne assez pour lui ailleurs. — Pauvre Père Michel, restez toujours mon voisin ; pas un Chinois ne vous remplacerait !

Par moments, quand je considère ce qui se passe, je m'imagine que je sens venir la persécution générale contre le christianisme en Chine ; j'en ai comme l'intuition. Je suis revenu de Pou-Gan-Tin avec l'intime conviction que j'aurai l'honneur de donner ma vie pour l'Eglise : *Hosanna in excelsis* ! J'ai de ceci une foule de petits signes intérieurs qui datent de loin dans mon passé. Ce sont peut-être des illusions. Je pense du reste à tout ceci assez tranquillement, et ne suis inquiet que de me voir si peu, si mal préparé. Michel, gardons notre cœur bien pur et notre conscience bien nette, pour recevoir cette terrible visite ; car je crois que si elle vient, elle sera terrible. Si chacun de nous est seul pour la recevoir, ne perdons pas la présence intérieure de Notre-Seigneur au fond de nos âmes ; il nous tiendra lieu de compagnie, et ce sera au fond même de notre cœur que nous ferons notre visite au Saint-Sacrement, quand nous nous verrons entourés de bêtes féroces. Si j'y passe avant vous, c'est à vous que je demande ce doux service d'écrire à mon frère et à mes parents. La seule pensée de leur peine, si je mourais, serait ma principale douleur, avec la pensée de mes orphelins. — Vous allez rire de me voir ainsi faire du sombre ; c'est que toutes les nuits je suis dans ces idées. Que n'êtes-vous venu me voir !...

Le pauvre Siu-Yao-Se est presque mourant ; je le regretterai bien fort, car il bon, dévoué, solide, et il fait du bien, quand même.

Adieu, je vous pipe tout fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXIII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 2 novembre 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

L'ouvrage sur la Chine dont tu me parles est celui de M. V***, ancien missionnaire. Le compte-rendu que j'en ai lu dans l'*Univers* est absolument faux et ridicule. L'auteur, un aventurier original, fourvoyé en mission où il était venu chercher, non pas du travail apostolique, mais des bizarreries à raconter pour se faire un nom, faute d'autre moyen, a été deux ans en Chine, c'est-à-dire à peu près le temps qu'il faut à un vrai missionnaire pour se préparer à travailler utilement. Pendant ces deux ans, au lieu de travailler et surtout d'apprendre la langue, il n'a fait que des extravagances ; le cadet de ses soucis était de convertir les païens et de soigner les chrétiens. Il a dû être rapatrié sans retard. Il allait rentrer en France, lorsqu'il rencontra, chez son évêque, un missionnaire âgé, sérieux et homme d'esprit. Celui-ci s'avisa de le contredire et de lui river son clou. Le missionnaire manqué, à bout d'arguments, s'écria tout à coup : « J'ai une maladie, c'est que je n'aime pas être contrarié ; tenez-vous-le pour dit. — Précisément, répliqua le vieux missionnaire, j'ai la même maladie ; et comme j'ai 15 ans de mission, ma maladie est plus invétérée ; la vôtre doit céder le pas, tenez-vous-le pour dit ! » — Chose exorbitante ! c'est de voir de tels hommes écrire sur la Chine, et l'*Univers* louer leurs ouvrages et les recommander au public, pour achever de fausser les idées.

En Chine, une philosophie ! une esthétique ! une organisation ! L'Empire chinois appelé à remplir prochainement dans le monde un grand rôle ! Tout cela est ridicule. Que le peuple chinois ait conservé quelques débris de la révéla-

tion primitive, c'est vrai ; mais ceci est vrai de tous les peuples. Je suis en éveil sur cette question, depuis que j'ai lu le chapitre de Nicolas sur les traditions primitives. Je crois qu'il est peu de peuples chez qui la révélation primitive ait été aussi défigurée et aussi monstrueusement défigurée que chez le peuple chinois, où il n'est plus resté une vérité à l'état pur. Que sous chaque superstition, sous chaque croyance ou pratique monstrueuse, on puisse, avec de l'attention et du travail, retrouver bien des restes de la révélation primitive, cela est vrai d'ailleurs ; que, de plus, aucune ou presque aucune *importation* n'ait été faite depuis la première dispersion des hommes, c'est bien faux historiquement ; car il y a eu de vastes importations de religions étrangères, qui ont ajouté leur contingent d'erreurs aux erreurs indigènes. Ce qui est vrai, c'est que la Chine s'est fermée obstinément aux idées et à la religion de l'Europe. Depuis 40 ou 50 ans, la brèche est faite, et l'Europe entre, apportant avec elle sa religion et ses idées, malheureusement mêlées de faux. Il faut donc se défier des livres fantaisistes comme celui de M. V*** (1).

Je viens de recevoir la visite de Mgr Lyons ; il a parcouru plusieurs de mes stations les plus importantes. Je lui ai servi une des bouteilles de *Beauvaisine* que tu m'avais envoyées : exquis ! On a bu aussi le *cognac* de Carlepont ; il était fameux aussi, vieux, doux comme le miel et fort comme le lion ! Monseigneur l'appelait *la bouteille à cinquante mille francs*, à cause de la gageure que j'ai gagnée, en septembre dernier, contre M. le curé de Carlepont, avec qui j'avais parié, en 1871, que la France ne serait pas encore guérie dans 10 ans...

N'oublie pas de m'envoyer l'appareil dont je t'ai parlé pour organiser ici une lampe de sanctuaire ; il s'agit d'un godet qui puisse recevoir les huiles végétales épaisses. Nous avons, en Chine, une grande variété d'huiles : huile de

1. Cet ouvrage, qui n'a aucune valeur intellectuelle et philosophique, est intitulé : *Deux Ans en Chine*, etc.

sésames, de pavots, d'arachides, etc... Je ne puis encore conserver le Saint Sacrement, faute de chapelle convenable. Nos lampes d'appartement sont très rudimentaires, sales et incommodes. Ce sont de petits vases plats en fer, posés sur un pied de bois, de terre cuite ou de cuivre ; on y plonge dans l'huile une mèche de coton ou de moelle de jonc, absolument à la mode primitive de Bretagne.

Depuis longtemps je n'ai vu les journaux de France ; je suppose que le *statu quo* sera maintenu jusqu'aux élections d'octobre. Celles-ci seront sans doute le signal et le point de départ d'une réforme efficace et vraiment républicaine dans les affaires ; c'est alors que la débâcle arriverait vite, car il est impossible d'espérer de bonnes élections. Triste, triste situation d'un pays comme la France, si beau et si riche en toutes sortes de ressources !.

En Chine, nous avons à craindre le contre-coup de la Révolution ; car les ambassadeurs et les consuls nous retireront la protection de la France, et feront savoir aux mandarins que nous sommes ici à notre corps défendant. Qu'arrivera-t il alors ? A la grâce ! et sauvons le plus d'âmes possible en attendant ; surtout fortifions, au jour le jour, la foi dans les âmes qui nous sont confiées...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXIV

A M. l'abbé Boulenger

Pien-Tsan, 3 novembre 1881.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous ai raconté ma débâcle à Pou-Gan-Tin ; nous poursuivons devant les Grands Mandarins la punition des principaux coupables ; vraisemblablement, nous n'obtien-

drons rien. Nous croyons à un vaste complot, organisé dans toute la Chine depuis le massacre de Tien-Tsin, il y a dix ans. Les Chinois ont pour but d'essayer graduellement jusqu'où ira l'impunité des attentats contre le christianisme. Vous concevez que cela peut aller loin, et que nous avons le devoir de nous inquiéter de cette perspective pour nos œuvres.

Merci, de m'envoyer vos lettres d'Orrouy. Il est reposant pour mes yeux et ma mémoire de voir, par cette correspondance, comment Dieu continue de bénir le bon vieux Zacharie Morlet dans sa postérité. La vue de ces quelques bonnes familles soulage un peu du spectacle de tant de vilaines choses. . C'est une joie aussi pour moi de voir le château se repeupler d'enfants, comme de voir les jardins reverdir et reflleurir au printemps ; envoyez l'expression de cette joie au bon François avec mes souhaits pour lui et sa chère famille.

Il est effrayant de voir patauger la pauvre France, gouvernée par ces saltimbanques. Ce ne serait encore que demi-mal, s'il n'y avait à craindre, en suite de tout cela, que des catastrophes passagères. Mais ce qui est bien grave et ce que les superficiels aperçoivent moins, c'est le mal profond fait à la société par l'installation des idées fausses dans les âmes. Ceci ne se réparera pas en un jour, pas même en peu d'années ; il y faudra plus de temps, plus de sueurs, plus de larmes, plus de vies d'hommes, qu'il n'en faudra pour réparer les finances, la richesse sociale et l'administration disloquée. Encore, la réparation ne réussira-t-elle, que si les futurs gouvernants sont des hommes de principes et de bons principes ; or, de ce côté encore, que de dangers à craindre !...

J'espère recevoir bientôt l'un des deux jeunes prêtres ordonnés par Monseigneur ; il résiderait ici, tiendrait ma maison, gouvernerait mes orphelinats et soignerait la chrétienté pendant mes absences. Un prêtre chinois n'a jamais beaucoup d'action, mais enfin il se rend utile, et je regarde la venue de celui-ci comme un très heureux événement. Il est bon, fidèle et prudent, bien que peu actif par nature et

peu capable, comme tous ses compatriotes, d'étendre les œuvres et de multiplier les chrétientés. Le rôle du missionnaire français en Chine, est d'étendre et de développer les œuvres ; celui du prêtre chinois se borne à entretenir les œuvres déjà établies. Les missions, jusqu'ici, ont eu beaucoup de déceptions dans l'œuvre des prêtres indigènes. Notre Kouy-Tchéou en compte quatre seulement, et ils sont sérieux, grâce aux précautions extrêmes et à la grande sévérité qui président au choix des vocations ; mais des centaines d'enfants ont passé par le Petit-Séminaire, et ont invariablement échoué vers les hautes classes. Nous aurons encore deux prêtres en 1882, et puis il faudra attendre longtemps. Le Petit-Séminaire comptait 17 enfants, il y a trois mois ; huit d'un coup ont laissé là les études, et leur perte est plutôt un gain pour la mission. Pauvre peuple !

Cependant, nos œuvres vont leur petit train. Cette année seulement je commence à baptiser. J'ai baptisé depuis quelques jours vingt personnes dont douze adultes, catéchumènes depuis deux ans. Quelle consolation pour moi, de voir la foi s'installer dans ces pauvres âmes ! On m'a fait la réputation d'être lent à baptiser, mais Monseigneur m'approuve ; on ne se précautionne jamais trop contre l'infirmité de ce pauvre peuple, toujours prêt à revenir à ses superstitions extravagantes. Malheureusement, la persécution couve toujours dans mon district de Tse-Hen, et c'est une de mes grosses inquiétudes ; car j'ai là mes chrétientés les plus nombreuses et les plus prospères ; elles ne demanderaient qu'à se développer, si j'obtenais la paix. Mais, je le vois de plus en plus, la paix n'est pas de ce monde, et je passerai ainsi ma vie à lutter et à me tourmenter sans repos, heureux si ce n'est pas sans fruit, et si je puis surtout travailler pour l'avenir et fonder des œuvres capables de produire encore quand je n'y serai plus.

Mon orphelinat se multiplie ; j'ai environ 80 enfants et j'en aurai davantage. Ces pauvres enfants sont fort mal logés ; je commence une construction pour les filles, les fondements sont posés. J'avais acheté du bois de charpente, et

voici que, par surcroit de malheur, les pluies extraordinaires de l'été ont produit une inondation, et emporté mes arbres de tous côtés ; on ne les retrouve plus, car les voleurs se sont mis de la partie. Puis, la maladie s'est mise parmi les enfants, fièvre, dysenterie, etc.; j'en ai perdu un de douze ans. J'avais, ici même, une bonne fille de 18 ans, intelligente, instruite, baptisée depuis deux ans, de foi solide ; malheureusement, elle était fiancée à un païen. Or, les fiançailles, en Chine, sont au moins aussi indissolubles que le mariage. Impossible de soustraire cette pauvre fille au païen ; impossible aussi de convertir le jeune homme. Comment faire ? Son fiancé se disposait à la venir chercher, lorsque le bon Dieu en a décidé autrement ; elle est tombée malade, a reçu le baptême, et est morte le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, dans les sentiments les plus édifiants, comprenant la grâce que Dieu lui faisait, et heureuse d'échapper à ce mariage, qui eût été probablement la perte de son âme. Plusieurs autres jeunes filles, aussi bien disposées et engagées dans une situation aussi délicate, attendent, elles aussi, ce que la Providence voudra bien faire pour elles, et me supplient de les soustraire au mariage. Mais je n'y puis rien...

Priez toujours pour votre affectueux et filial

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXV

A M. l'abbé Bazin

Hin-Y-Fou, 6 novembre 1881.

CHER PÈRE BAZIN,

Tel que vous me voyez, je suis en présence de Mgr Lyons, retour de Hin Y-Hien et partant demain pour Mou-You-Se, et du P. Michel, qui vient chercher Monseigneur. Vous pou-

vez dire qu'en ne venant pas, vous nous avez fait à tous une déception ; mais enfin... ce sera peut être pour une autre fois. Le P. Michel vous écrit les nouvelles ; tout va partout tristement, et tout, même en Chine, est à l'inquiétude.

Je vais avoir pour *socius* un jeune Père Ouang, nouveau prêtre chinois ; je serai alors moins attaché par la patte, et quand j'irai à Tse-Hen, je pourrai peut-être pousser une pointe jusqu'à vous.

Monseigneur vous salue, vous embrasse et vous bénit à deux mains et à un seul cœur, mais bien entier. Ici, des misères partout, mais le bon Dieu n'est pas mort !

Votre tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXVI

A M. l'abbé Dupont

Hin-Y-Fou, 8 novembre 1881.

MON CHER AMI,

Vite, pendant que j'ai un moment de loisir et la mémoire encore fraîche de ces deux choses.

Je finis d'étudier, aussi à fond que possible, la *Logique* de San-Severino, qui se termine par le chapitre de l'*Induction*. Je n'avais pas compris l'erreur de Gratry. Je la comprends ; mais ce n'est pas en ceci qu'il est *ontologiste*. Seulement, il s'est mépris sur l'induction d'Aristote et des scolastiques, c'est clair. Ce qu'il appelle *induction*, c'est l'*intuition* ; encore, non pas au sens où l'on entend l'intuition, quand on parle de celle du Ciel. Il est clair qu'au sens scolastique, l'induction est un raisonnement, un syllogisme inductif, et Gratry s'y est mépris.

J'ai appris beaucoup, dans cette première partie de la *Logique* de San-Severino ; c'est une mine très dense de

richesses. Mais, sachant la valeur de cet auteur, et l'estime qu'en fait Léon XIII, et étant disposé à modifier sur lui n'importe laquelle de mes idées, je ne me suis pas trouvé en demeure d'en changer aucune ; au contraire, j'ai eu partout la joie de retrouver chez lui les idées auxquelles je suis habitué. Au fond, la méprise de Gratry sur l'induction est une question de mots ; il appelle *induction* ce qui est tout autre chose. Sans doute, ceci entraîne une perturbation des idées philosophiques ; de plus, Gratry se trouve ainsi donner une trop grande place, en philosophie, à l'intuition. Je suis averti et heureux d'être averti, mais pas ontologiste.

Seconde affaire. Le renseignement que je vous donnais, dans ma dernière lettre, à propos d'un opuscule de S. Bonaventure : *De modo cognoscendi*,... est plus précieux et plus *ad rem* que je ne pensais moi même en vous le donnant. Je ne savais pas que je possédais ici cet opuscule, ou du moins sa majeure partie. Or, j'avais reçu de mon frère, il y a six mois, le volume édité en 1874 par le P. Fanna, sous ce titre : *Ratio novæ collectionis operum S. Bonaventuræ*. Depuis que je vous ai écrit, sans autre idée, je me suis mis à lire ce volume, croyant d'abord n'y trouver que des détails bibliographiques, mais ne prétendant y puiser que par-ci par-là quelque bonne idée, et m'y préparer à lire S. Bonaventure, même. Or, ce volume est d'abord fort intéressant lui-même, par l'histoire des œuvres du saint, par son apologie, puis par des extraits de ses œuvres. Vous savez de vieille date que j'ai une prédilection pour le genre d'idées de S. Bonaventure, et pour sa manière d'envisager toutes choses. A la page 162 de Fanna, se trouve un extrait des œuvres du saint, où il montre comment *Omnia indicant generationem Verbi*. Pour moi, ceci est une doctrine rigoureuse, évidente, fondée sur ce fait que « Dieu a fait toutes choses pour son Verbe, c'est-à-dire selon des types pris en son Verbe ; et puisque ces choses sont faites sur ce modèle, la ressemblance doit s'en retrouver partout, ainsi qu'une participation de ses qualités, de sa vie, de sa fécondité, de sa manière d'opérer. »

Pages 171 et 177, autre extrait sur les sept modes et degrés

de la connaissance humaine ; c'est *ravisseur* ! — Page 174, un extrait d'un sermon *De dono sapientiæ*, qui est l'exposé du concept de la philosophie, de ses trois divisions, sans oublier de dire qu'il n'y a rien dans les sciences rationnelles *quod non importet vestigium Trinitatis*, et de montrer avec détail que la philosophie ne suffit pas à l'homme, et qu'il lui faut « une addition ultérieure à cette science ».

L'idée du vestige de la Trinité ou de l'Incarnation, se retrouve partout dans S Bonaventure ; on voit qu'elle lui est familière et lui tient au cœur, qu'elle est pour lui l'explication du monde. Nous avons jadis causé de son opuscule : *De reductione omnium artium in theologiam*, qui repose tout entier sur cette idée. Enfin, et c'est là que je veux en venir, voilà que j'ai eu l'heureuse surprise de tomber (p. 229) sur ceci : *Quæstio anecdota S. Bonaventuræ an rationes æternæ sint rationes cognoscendi in omni certitudinali cognitione*. C'est de cet opuscule que je vous parlais. Je l'avais vu jadis, en France, en brochure séparée, éditée par Fanna. Ici, Fanna ne le reproduit pas en entier ; il n'y a que les objections et le corps de l'article. Pour ne pas rendre sa brochure inutile et nuire à l'éditeur, il omet la solution des objections, qui doit être importante ; car il y a 35 objections. Or, les objections sont tout simplement les textes des Pères et les raisons théologiques que l'ontologisme apportait pour sa thèse. Les textes sont très beaux, pris dans leur vrai sens, qui, bien entendu, n'est pas le sens ontologique. Le corps de l'article est succu... succu... succulent, et tellement à propos, que j'étais tenté de me demander si Fanna, ayant résolu à priori de débouter l'ontologisme, n'a pas inventé tout exprès contre lui un opuscule de S. Bonaventure qui le réfute si nettement, si directement. Lui-même, Fanna, fait précéder cet opuscule de deux pages d'explications théologiques sur le mode de notre connaissance, d'après S. Bonaventure, lesquelles sont excellentes. Lisant et méditant cela depuis trois mois, je me faisais les réflexions suivantes qui m'obligent à vous écrire ; autrement je serais obligé, pour me soulager l'estomac, d'aller, en chemise, hurler *Ευρηκα* par les rues de Hin-Y-Fou.

Quel est l'élément que la théologie fournira aux sciences humaines, quand elles seront suffisamment préparées à s'unir en synthèse sous sa lumière et son inspiration ? C'est le premier et le plus élevé de tous leurs éléments, c'est la connaissance de cette première, essentielle, absolue et immuable vérité qui est la foi, la base et la source de toutes les sciences, et la science de Dieu même participée à l'homme : *Hæc est illa incommutabilis veritas quæ lex omnium artium recte dicitur, et ars omnipotentis Artificis.* — Ceci est un texte de S. Augustin, objecté par les ontologistes et reproduit par S. Bonaventure. Ce texte n'a pas le sens ontologique ; mais il en a un autre bien plus beau et plus élevé.

Pour avoir une idée de ce que la théologie fournira aux sciences, il faut lire les 35 textes ou raisons apportés par S. Bonaventure comme objections ontologiques, en les prenant dans le sens de S. Bonaventure, qui surabonde de cette doctrine : « Le vestige de la vie intime, des opérations intimes de Dieu, est imprimé en toute créature et en toute notion scientifique ; la suprême étude, en tout ordre de science et en toute partie de chaque science, c'est de chercher ce vestige dans la créature ou la notion qui lui sert d'objet. » — L'ontologisme n'étant que l'abus de cette idée, et de tous les arguments sur lesquels s'appuyait cette erreur, il y a, en rejetant le sens erroné, quelque chose à garder.

Voyant toutes les sciences procéder et tirer leurs vérités fondamentales de la vérité absolue, les ontologistes en concluent que nous ne voyons aucune vérité que dans cette vérité absolue, vue elle-même directement par nous. Voilà l'excès. Au contraire, c'est le vestige de cette vérité absolue que nous voyons dans chaque créature et dans chaque vérité particulière.

J'en veux aux ontologistes. Ils nous ont gâté une belle et antique idée, une belle découverte, celle que cherchait l'intelligence moderne, celle qui devait sauver la science, frappée d'une maladie de dessèchement et d'émiettement par la méthode cartésienne, et servir de base à la théorie catholique des sciences, à la philosophie et à la *théologie des sciences*.

Car il ne suffira plus de dire la *philosophie des sciences* ; il faudra dire la *théologie des sciences*,... la *théologie de l'histoire*,... la *théologie des sciences naturelles*,... *des sciences physiques, mathématiques*, etc...

Est-ce que Dieu et sa grâce ne sont pas partout ? La révélation s'est mêlée de tout, et rien ne s'explique sans elle, puisque l'élévation de l'homme à l'ordre surnaturel influait sur tout, que sa chute a tout gâté, et que la Rédemption a tout restauré en Jésus-Christ, au moins *in actu primo*. — Je tiens à ce mot : *théologie des sciences*,... *théologie de l'histoire* ; j'aurais voulu avoir le temps de le justifier et de le prêcher à mon aise, au long et au large ; mais... toutefois, dites, si vous voulez : la *philosophie catholique des sciences*, pour distinguer le domaine propre des sciences ; pourvu que vous reconnaissiez leur union et leurs échanges réciproques. *Echanges* ne dit pas assez. Il existe, entre la théologie et les sciences, une infusion de sève réciproque, qui transmet aux sciences chrétiennes la vie surnaturelle, semblable à ces communications de grâces et de mérites qui se font entre les Ordres religieux, et qui font couler dans l'un toute la vie de l'autre. Plaignons les modernes, qui étudient les sciences rationnelles en n'oubliant qu'une chose, l'idée de S. Bonaventure, l'idée théologique des sciences, le vestige de Dieu ; et qui ne voient plus dans ce qu'ils étudient que des objets matériels, détachés de leur source, morts et cadavérisés, qu'ils s'amuse à ranger dans leurs traités, comme des momies au musée.

Or, c'est bien Descartes et son école, qui ont fait oublier cette idée catholique des sciences ; c'est bien sur ce trésor caché et oublié, que les ontologistes avaient remis les mains en lisant l'Écriture, les anciens, nos Pères, nos Docteurs, et en méditant la foi et la nature ; mais ils l'ont faussé. C'étaient bien eux que Dieu avait appelés et rendus aptes, par la tendance de leur esprit et la nature de leurs travaux, à refaire sur cette base la synthèse des sciences. Mais, en faussant cette idée fondamentale, ils ont produit, au contraire, la confusion des sciences : au lieu d'approfondir cette idée, à la lumière de l'Église et des études scolastiques, pour ensuite

bâtir sur elle et l'appliquer dans le détail, par le peu de solidité de leurs études ils l'ont gâtée, et en ont fait une hérésie que l'Eglise a dû frapper, tandis qu'elle aurait béni et admis, dans le domaine de sa doctrine, la théorie catholique qu'ils auraient bâtie sur la même idée mieux comprise.

Du reste, les ontologistes n'ont que retardé ce beau travail ; car il se fera, et même il se fera d'autant mieux. Leur triste expérience aura eu un avantage précieux, en donnant à l'Eglise occasion de préciser notre besogne future, et, en condamnant une si grave erreur en pareille matière, d'entourer la question d'une précaution de plus pour l'avenir. Alors on reprendra cette idée-là sur un meilleur plan ; et de leurs travaux, moyennant le correctif indiqué par l'Eglise, nous tirerons grand profit, en redressant leurs arguments, en rectifiant leurs données, en rétablissant le vrai sens des précieuses vérités qu'ils ont *peut être* tirées de l'oubli. Car l'esprit moderne était trop cartésien, trop rationaliste, trop terrestre, exclusivement déductif, et porté à rapetisser les choses à force de déduire, trop sec, ergoteur, antipathique à la contemplation et aux belles vues mystiques du moyen-âge.

Voyez vous que je n'épargne pas beaucoup ? Vous étiez, sous ce rapport, assez moderne et fort déducteur ; et je ne sais pas si ce dernier adjectif vous déplaira autant que je le voudrais ; car je ne sais pas si vous avouez que, depuis Descartes, on a abusé de la méthode *exclusivement déductive* ; ce qui ne veut pas dire que le syllogisme et la logique étaient en grand honneur.

J'ai reçu de mon frère le petit *Traité des Études* de Fleury ; encore un du XVII^e siècle, et plein des idées de son temps ! Ce ne sont pas, selon moi, les idées chrétiennes ; ce n'est pas l'idée théologique des sciences ; je ne la trouve nulle part dans ses chapitres. C'est le concept rationaliste, païen, de chaque science ; tout le XVII^e siècle est là, même Bossuet. Est-il étonnant que l'esprit moderne soit rationaliste, même dans les Ecoles cléricales ? Fleury a pitié de l'ignorance des scolastiques en histoire et dans les langues ; je lisais hier qu'il déclare ne pas comprendre pourquoi ils se sont tant servis

d'Aristote, ajoutant que les Pères, qui l'avaient compris mieux qu'eux, s'en sont moins servis. Le serin ! — Enchanté de ce que San-Severino dit là-dessus, dans son *Epitome Historiæ Philosophiæ*. Avez-vous la *Philosophie chrétienne* de Ventura ? Un confrère me l'a prêtée ; c'est traditionaliste et, par conséquent, à l'*extrême opposé* de Gratry ; mais il y a du bon. Il arrange bien Descartes. Il explique plus longuement que San-Severino pourquoi les scolastiques se sont tous servis d'Aristote.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXVII

A M. l'abbé Lucas

Hin-Y-Fou, 22 novembre 1881.

CHER VIEUX PÈRE,

Nous sommes les deux seuls vieux curés de la mission ; c'est une espèce à part. Tout le monde ne comprend pas que, pour venir en mission, il nous a fallu renoncer à un peu plus, à une position douce et attrayante, à des amitiés, voire même à des tentations d'ambition. La vie chinoise fait plus de contraste avec notre passé ; la langue est plus difficile à étudier, et ceci est une source de bien des petites humiliations pénibles et quotidiennes. Puis, nous avons eu le temps, en France, de prendre goût à ce que j'appellerai emphatiquement *le banquet des intelligences*, ce beau mouvement d'idées et de doctrines qui s'opère en Europe sous les misères du temps présent, et qui est si intéressant à suivre. Il a fallu renoncer à cela surtout, et venir nous ensevelir vivants au milieu de ce pauvre peuple.

Vous savez la position que j'ai quittée ; je ne vous dis que ça ! Je passe des jours et des semaines à sentir mon cœur bondir et mon intelligence se révolter devant cette idée :

« Où es-tu venu te fourrer ? Il faut maintenant vieillir, s'abrutir, moisir et mourir au milieu de ce triste peuple sans cœur ni pensée ; sauver, si possible, quelques pauvres paysans, expliquer à des enfants morveux et puants le B-A-BA de la doctrine chrétienne. Si tu meurs dans ton lit au bout de tout ça, tu n'auras peut-être pas un confrère pour te soigner et te parler la douce langue du pays ; tu seras soigné par de sales Chinois que tu entendras rire derrière la cloison et spéculer sur ta défroque ; ils t'apporteront le riz ou la tisane, leurs pouces gris plongés dans la tasse. Le confrère voisin arrivera pour te soigner une demi-heure après ta mort. En attendant, pour nourrir ton intelligence, cause avec ton cuisinier, fais de la politique avec tes catéchistes, et de la philosophie pratique sur le dos de ta mule. Voilà ce que c'est que de vouloir se faire missionnaire ! »

Avec tout ça, je suis heureux comme un bossu ! Plus le renoncement est pénible, mieux ça vaut ; c'est le sacrifice des forces du cœur et de l'esprit, après celui des forces du corps. Enfonçons-nous dans la vie chinoise, si rebutante soit-elle, intellectuellement surtout ; abrutissons-nous, non pas en devenant ignorants, sans cœur et sans idées, comme les Chinois, mais en renonçant à toute espérance, à toute ambition, à tout honneur, à toute prétention littéraire et intellectuelle. Nous avons fait un bien petit trou à la France, en la quittant ; l'acte de la quitter nous a coûté et nous coûte encore *beaucoup*, à chaque instant du jour ; c'est ce *beaucoup* qui comptera devant Dieu, pour nous et pour cette œuvre formidable à laquelle nous sommes venus nous atteler : l'établissement de la société chrétienne dans ce malheureux pays.

Je me dis ça 20 et 50 fois par jour, en roulant par les campagnes. Il m'arrive de passer six mois sans voir un confrère ; et je serai encore longtemps dans cette situation ; c'est bien ! Je tâche donc de vivre sans gros péché, afin que la mort, si elle venait, me trouve à peu près en règle. Quand je suis sur le dos de ma mule, je ferme les yeux, et je fais ma visite au Saint Sacrement, que je trouve résidant au fond

de mon âme, puisque Notre-Seigneur veut bien rester en nous, si gredins que nous soyons. Puis, je tire de mon *diurnal* un fascicule du Nouveau-Testament que j'ai décousu et divisé *ad hoc* ; je lis deux ou trois versets, puis je lève le nez, et je me trouve si content, que je saute sur ma selle et que ma mule reçoit un coup de bâton sur le croupion !... J'arrive chez les chrétiens ; tous viennent en loques me saluer. J'ai toujours soin de me réserver un petit coin retiré et fermé dans la maison, si misérable soit-elle. Je ne suis pas arrivé d'une heure, que mes écritures sont installées là avec deux ou trois bons livres, et me voilà à l'étude, en attendant le moment de prêcher.

Quand je vous dis que la vie, en mission, si on sait la prendre du bon côté, c'est le bonheur, c'est la joie intérieure, profonde, inaltérable. Je ne manque pas de soucis et d'inquiétudes ; mais je m'aperçois tous les jours, en analysant moi-même ce qui se passe en moi, que les soucis sont à la superficie de l'âme, et qu'au fond je porte un trésor de joies que rien n'atteint : joie d'avoir Notre-Seigneur au fond de moi et de l'y sentir ; joie d'avoir la foi et de travailler, rien que par ma présence ici, à rendre l'Eglise plus catholique qu'elle ne serait sans moi ; joie et émotion d'entendre mes pauvres gens chanter, dans leur triste langue, qu'ils croient en Dieu, en Notre-Seigneur, à la vie éternelle, etc. ; joie de m'enfoncer dans l'oubli et loin de tout ce qui aurait nourri mon orgueil et mon ambition ; joie aussi d'étudier, car mes études me servent de refuge ordinaire contre le chagrin, et je n'ai jamais tant profité de l'étude des sciences de principes que depuis mes six ans de mission. — Par moments je me dis : « Pourquoi étudier, puisque ça ne me servira jamais ? » La Providence, qui savait que j'aurais cette tentation, m'a fait tout exprès trouver la réponse, peu de mois avant mon départ de France, dans cette pensée de Mgr Berteaud. « L'intelligence de la foi, en grandissant dans notre âme par l'étude sainte, ne sert pas seulement à nous rendre plus aptes à remplir les peuples de la parole de Dieu ; elle nous sert pour nous-mêmes, pour le Ciel, en creu-

sant dans notre âme une plus grande capacité de Dieu, une aptitude pour un degré plus abondant de vision céleste. »

C'est à Paris que j'ai trouvé cette pensée ; j'étais pour le quart d'heure terriblement tourmenté par la tentation que je vous ai dite plus haut. Je me suis mis à danser de joie, et je vis de ce mot de Mgr Berteaud depuis bientôt sept ans ; autrement je crois que je serais mort sec. Tout cela me donne du courage pour travailler tout doucement à remonter les œuvres chrétiennes dans ce pauvre district, où la rébellion avait tout rasé et où j'ai trouvé seulement 85 chrétiens baptisés en 1879... Et puis, ça m'aide à supporter gaîment les persécutions, les ennuis, quelquefois les désagrémements qui viennent des confrères, et qui sont d'autant plus pénibles qu'ils sont plus ou moins mérités par moi, par conséquent humiliants en proportion. Voilà pourquoi et comment je suis heureux en mission, et même aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre ; car, tout de même, ça ne vaut pas encore le Ciel.

Avant de partir, le P. Chantclair m'avait prêté les lettres et les écrits de Marguerite-Marie ; j'y ai trouvé un mot que, pour sûr, elle a écrit tout exprès pour moi : « Dieu soit béni en toutes choses, puisqu'aucune ne peut nous séparer de son saint amour ! » Quand j'ai trouvé ce mot, je me suis mis à crier tout seul, de toutes mes forces ; ce qui est chez moi un besoin organique, quand il m'arrive une joie. N'est-ce pas vrai aussi, voyons ! Etant posé qu'il n'y a de *malheur vrai* que d'être séparé de l'amour de Dieu — ce qu'il nous faut arriver non seulement à comprendre mais à sentir — étant posé cela, puisque rien ne peut nous séparer de ce saint amour, il n'y a plus pour nous de *malheur vrai*. Donc, si nous arrivons à sentir cela, nous arriverons au bonheur vrai...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXVIII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 25 novembre 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

Nous avons eu, cette année, l'ordination de deux prêtres chinois au Kouy-Tchéou ; l'un d'eux m'est promis comme auxiliaire. Plaise à Dieu que l'œuvre du clergé indigène avance un peu plus vite, et surtout soit solide. Si elle ne l'est pas au Kouy-Tchéou, ce ne sera toujours pas faute de précautions ; car, à force d'élaguer dans notre séminaire, nous n'avons encore que quatre prêtres indigènes...

Mes chrétiens du Tse-Hen sont un peu moins persécutés en ce moment. Le nouveau mandarin de Hin-Y-Fou paraît sévère et relativement juste ; il m'a promis de réprimer les vexations, et a fait des menaces aux persécuteurs. Si ces menaces ont une suite, j'aurai la paix, au moins pendant le séjour du mandarin à Hin-Y-Fou — car les mandarins sont nommés *ad tempus* et remplacés périodiquement.

Je me demande dans quelle situation se trouve aujourd'hui la France, car tout annonce des malheurs. Les élections ont dû être affreuses. J'ai appris que Gambetta avait été hué à Belleville ; c'est toujours un soulagement pour la conscience des honnêtes gens ; malheureusement, on ne le chasse que parce que l'on veut pire encore. S'il faut en passer un jour par *la rouge*, jouissons au moins de voir cet arlequin manquer son coup, se faire chasser et démolir avant d'arriver au pouvoir suprême....

Remarque comme la plupart de ces prédicateurs sans principes solides, sans fortes études, deviennent romantiques, maniérés, creux et *Hugotiques*. Vive la simplicité en toutes choses, surtout dans la chaire. La prédication contemporaine continue d'avancer dans cette voie fautive, dans ce genre

affecté qui vise à l'effet au moyen de figures littéraires. Ce n'est pas encore un bon symptôme...

Mgr d'Hulst est une très grande intelligence. Je me défie un peu de ses idées ; l'abbé de Bretenières, son parent, s'en défiait aussi. La manière dont on a embauché l'Université de Paris ne me semble pas absolument saine ; on vise plus au brillant qu'au solide. Mgr d'Hulst est un homme *moderne*, et il faudrait à cette école des hommes *de tradition*. D'autre part, mes idées sur l'Université catholique d'Angers se confirment ; un missionnaire de mes voisins, prêtre intelligent, originaire d'Angers, traduit bien ma pensée : C'est du *laïcisme catholique*. Je crains que de là ne sorte pas encore le salut et la rénovation du monde.

Je t'ai déjà parlé du *voyant d'Amiens*. Outre la supercherie des hommes, j'ai peur de voir dans cette affaire la malice du démon, du loup caché sous la peau de brebis et donnant le change au peuple, c'est-à-dire lui prêchant, non pas la pénitence, la vie chrétienne, la foi, mais, ce qui est trop commode, le retour de l'âge d'or, qui serait dû non plus au zèle, à la prédication longue, patiente et humble du clergé, mais à des causes politiques. Que viens-je de voir dans *l'Univers* ? Une note de l'évêque d'Amiens, qui met en garde contre ces révélations et les traite de supercherie. Même s'il m'était prouvé que ce n'est pas de la supercherie, je me défierais ; même si l'homme qui en est l'instrument était sincère, pieux, et s'il produisait bon effet sur quelques-uns, je me défierais encore. Le démon est stratégiste ; il sacrifiera volontiers un avantage restreint en laissant faire quelque bien, pour obtenir un avantage plus grand, plus général, en trompant tout un peuple. Les tables tournantes et le spiri-tisme ont disparu et pâli ; ce phénomène ne les remplacerait-il pas ?

J'ai eu connaissance, l'an dernier, d'une thèse établie, il y a plus de 100 ans, par la Congrégation des Rites, à propos de révélations analogues ; elle m'a fortement confirmé dans ces idées.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXIX

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 27 novembre 1881.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'aime tout à fait ce que vous me dites du calme avec lequel Mgr Dannel, à la Retraite, vous a parlé des difficultés du temps présent, et de ce qu'il faut faire en pareille situation. C'est vrai, il ne faut ni s'émouvoir ni se troubler de tout cela ; il faut voir raisonnablement et tranquillement ce qui se passe, tirer des événements la précieuse leçon qu'ils contiennent, ne pas se désoler outre mesure des malheurs que Dieu permet et qui doivent tourner à sa gloire, c'est certain ; profiter enfin, bien posément et tranquillement, du peu de ressources qui nous restent, pour sauver les pauvres âmes. L'avenir est à nous ; c'est une consolation assez puissante pour faire tout avaler.

J'ai trouvé, dans les écrits de Marguerite-Marie, ce mot que bien évidemment elle a écrit tout exprès pour moi : « Dieu soit loué en toutes choses, puisqu'aucune ne peut nous séparer de son saint amour ! » — Ce mot, qui m'est tombé sous les yeux dans un moment où j'étais accablé de peines et d'inquiétudes, m'a remis tout en joie. N'est-ce pas vrai aussi ? D'abord que nous n'avons pas de gros péchés, nous portons Notre-Seigneur en nous, et qui pourra nous le retirer ? Étant posé qu'il n'y a de *malheur vrai* qu'à être séparé de l'amour de Dieu, chose qu'il nous faut arriver à comprendre et surtout à *sentir*, étant posé cela, puisque rien ne peut nous séparer de cet amour, il n'y a plus pour nous de malheur vrai. Donc, si nous arrivons à sentir cela, nous arrivons au bonheur vrai, autant qu'il est possible sur la terre ; car les privations matérielles sont peu de chose ; les privations morales et intellectuelles, si elles sont quelque chose,

sont encore sans comparaison ni proportion avec les compensations que Dieu leur donne en cette vie et les récompenses de l'autre. Les douleurs du ministère, qui ont leur source dans un zèle affligé de se sentir impuissant, portent en elles-mêmes leur consolation, puisqu'elles sont elles-mêmes un mérite, un mérite utile pour nous et pour l'œuvre même à laquelle nous nous affligeons de ne pouvoir mieux travailler, et puisque c'est la volonté et, par conséquent, la gloire de Dieu, que nous ne puissions pas davantage pour le moment, vu les causes secondes et coupables posées par les hommes. Je dis que ceci est même la gloire de Dieu ; c'est le mot de S. Augustin : « S'ils ne glorifient pas Dieu dans sa miséricorde par leur salut, ils le glorifieront dans sa justice par leur châtement. » — Il est à craindre, sans doute, que les misères et le travail social des temps actuels ne servent bien plus à cette seconde glorification qu'à la première ; mais comme la miséricorde, en Dieu et dans ses œuvres, domine la justice, il est clair que ces malheurs mêmes sont encore le moyen pénible, mais nécessaire, pour guérir le monde, féconder l'Eglise, et produire des fruits de salut.

Ma vie se passe à remuer toutes ces pensées, en même temps que je roule ma bosse par monts et par vaux, par pluies et par chaleurs ; et c'est ce qui fait que je suis encore heureux au milieu de mes tracas et de mes peines. Pour nous, l'essentiel n'est pas que nous ayons la consolation de voir nous-mêmes les fruits de nos travaux et de nos chagrins ; l'essentiel, c'est que nous les rendions méritoires ; moyennant quoi ils seront certainement féconds un jour ou l'autre, puisque rien ne se perd dans l'Eglise, qui est le trésor universel de toute richesse surnaturelle, où tout mérite va s'emmagasiner et d'où sort toute grâce et toute vie pour les âmes.

Vous allez trouver que je reste toujours long dans mes morales ; c'est vrai ! Ce n'est toujours pas un de mes sermons chinois que je vous récite là ; car nos prédications aux Chinois ne peuvent aller jusqu'à des considérations de ce genre ; il faut, avec eux, s'en tenir au B-A-BA de la doc-

trine, *Prima elementa exordii sermonum Christi*. Mais c'est précisément parce qu'il faut, avec eux, s'en tenir à ces premiers éléments que, ne trouvant plus à qui débiter mes morales, j'ai besoin, pour leur trouver cependant un débouché, de les éructer dans mes lettres. N'avoir par ici personne avec qui causer un peu plus haut que la terre, c'est peut-être la plus grosse de mes privations. Il faudra pourtant user sa vie comme ça. Songez que me voilà passé 37 ans ; c'est à n'y pas croire : — *Præterit figura hujus mundi*. Je me demande souvent quel est votre âge et celui de mes parents. Dans quelques années, s'il vous arrive de poser chez le photographe, je retiens un exemplaire, afin de constater les ravages du temps.

Un de mes confrères — 17 ans de mission — reçoit le portrait d'une vieille femme absolument inconnue ; c'était le portrait de sa mère ; elle n'avait pas changé dans son souvenir... C'est un grand plaisir pour moi de remuer les photographies que j'ai emportées ; je repasse alors ma vie. Si c'est une faiblesse, j'espère qu'elle n'est pas bien coupable, puisqu'il s'agit pour moi de ne pas oublier ceux à qui je dois quelque chose, et de me préparer à les reconnaître au Ciel, si nous pouvons y aller tout de même. Il me faudra aussi la photographie des enfants de François Doria... Le portrait de M^{me} de Suzenet, que je possède, me rappelle une foule de souvenirs d'enfance : votre déjeuner du matin, la petite salle, que sais-je ? Vous ne vous imaginez pas ce que c'est que de vivre dans ce voleur de pays ! L'autre jour, je reçois le portrait de Louis Braillon, tout changé et embelli, mais encore enfantin ; celui de Sœur Maxence, devenue si large et révérende... que je la prenais pour une Mère abbesse du siècle de Louis XIV. Je cause avec tout ce monde-là, et suis comme la vieille de la chanson qui, devenue sexagénaire, croyait encore avoir 20 ans.

Je sens le besoin de faire, par vous, par mon frère et par Noyon, un appel de chapelets. Mes chrétiens le récitent tous les jours ; il fait partie de leur prière du soir, qui est fort longue et a lieu partout en commun ; nous n'avons de

chrétiens fidèles qu'à cette condition. Aussi faisons-nous une grande consommation de chapelets ; chaque chrétien baptisé doit avoir le sien suspendu à la poitrine, soit à un bouton, soit dans un sachet de toile. Moins le Chinois est capable de prière intérieure, plus nous sommes obligés d'exiger de lui des pratiques extérieures de religion ; ceci du reste lui est naturel, et il est relativement facile d'obtenir de lui la récitation quotidienne absolument assidue — à n'y pas manquer deux fois l'an — de prières qui durent vingt minutes le matin et autant le soir. Il n'a bien entendu qu'une distraction durant chaque séance de prière ; mais Dieu demande peu à celui qui a moins reçu et, comme disait Ballerini : *Homines et jumenta salvabis, Domine*. La grande piété, chez le Chinois, consiste à éviter les gros péchés, à remplir avec une exactitude matérielle et formaliste tous les devoirs extérieurs, à réciter beaucoup de prières à haute voix, enfin à faire, à chaque grande fête, le voyage de la ville, pour voir le Père, se confesser, communier, passer la fête, faire un repas à la viande et au vin, puis repartir content.

Tout cela n'est-il pas déjà quelque chose ? Et ne pourrait-on pas souhaiter au moins la même somme de fidélité à beaucoup de chrétiens d'Europe ?

Adieu. Priez toujours et faites prier pour moi.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXX

A son Frère

Ken-Kia-Ten, 28 décembre 1881.

MON CHER AUGUSTIN,

J'ai un coin libre et une petite table, chez mes hôtes de Ken Kia ; vite je confectionne quelques lettres. Ce n'est pas que je sois installé brillamment. J'ai pour logement un grenier à paille, au-dessus d'une étable à buffles. On m'a fait là une place tranquille, entourée de paille, de fagots, d'outils de culture ; j'ai une table, un banc et mon lit sous les poutres du toit en herbes sèches. J'ai chaud la nuit et ma tranquillité le jour, deux choses qui manquent souvent en cette saison. Ma santé est bonne, sauf un rhume de cerveau, occasionné par le froid des dernières semaines dans des baraques mal closes. Je ne meurs pas de faim, car je viens de manger deux galettes de pâte de riz au miel et de boire une tasse d'eau-de-vie de maïs...

Je n'aurais pas cru qu'entre le degré d'abaissement politique où vous étiez en France et la débâcle complète, il y eût encore une nuance intermédiaire possible. Je le crois maintenant, et serai peu étonné d'apprendre que le semblant d'ordre provisoire et extérieur dans lequel vous étiez, continue, avec de nouvelles mesures soi-disant légales pour persécuter l'Eglise. Je serai également peu étonné, au contraire, d'apprendre la débâcle ; qu'elle vienne donc le plus tôt possible ; car plus elle tarde, plus le mal se fait dans les âmes, plus le désordre a facilité de s'installer en permanence dans la société. Ce ne sera pas un malheur, en soi, de voir le Concordat détruit ; il n'était qu'un pis-aller, un faute de mieux ; l'ordre qu'il établissait, la situation qu'il vous faisait, tout cela était malsain, anticanonique et n'a duré que trop. Une plaie qu'on referme avant d'en avoir extrait le

pus, la charpie, et d'en avoir apaisé l'inflammation, finira par se rouvrir, et le plus tôt sera le mieux ; mais cette seconde opération est douloureuse.

Remarque les chefs de la révolution actuelle, compare-les à ceux de la Révolution de 89-93 ; les seconds étaient mauvais, mais ils avaient une autre trempe, c'étaient des hommes ; ils avaient une sorte de génie ; ils étaient éloquents, hardis, administrateurs, organisateurs ; ils avaient une certaine élévation d'esprit et même de cœur mal appliquée ; c'est ce qui a donné de la durée à leur œuvre. Ceux d'aujourd'hui n'ont aucune de ces qualités ; ce sont de vulgaires voleurs, profitant de l'abêtissement général pour prendre des places où ils pourront remplir leurs bourses. Ceci est frappant, à lire les plates et stupides chicanes des candidats qui se disputent, s'insultent, se calomnient ; tous sont plus nuls les uns que les autres. Réjouissons-nous de voir les ennemis de l'Eglise et du droit si nuls, si faibles, si bêtes ; c'est la République allant se perdre dans l'imbécillité.

Dans la maison où me voici, et dont le maître est catéchumène depuis 8 jours, j'arrivai avant-hier. Il y avait foison de papiers superstitieux accrochés et collés partout. Il a fallu tout arracher. La mère de famille est superstitieuse ; je la voyais regarder par une porte entre-bâillée et faire grise mine. Je donnai à son petit garçon de 11 ans plusieurs images qu'il lui porta. Hier matin, les images étaient collées au mur à la place des diables. La dame est consolée, et les païens n'ont rien à dire, car les païens pendent des papiers superstitieux partout dans leur maison, et une de leurs manières de nous mépriser, c'est de dire que nos maisons sont vides, et que nous ne collons rien sur les portes et dans les habitations ; ce qui leur fait croire que *les esprits* ne nous protègent pas, car *les esprits* jouent un très grand rôle dans les *ridicules religions chinoises*, et d'autre part le culte, qui est *purement extérieur*, s'exprime surtout par l'affichage d'une foule de papiers bariolés et *hachicotés*, de colifichets de toutes couleurs, qui sont censés garder la maison contre les

esprits malfaisants. Comme doctrine, c'est pitoyable, grotesque et absurde ; mais un théologien faisant le traité de la Religion, et un philosophe parlant du sentiment religieux inné au cœur de l'homme, ou des traditions religieuses positives, auraient grand parti à tirer de tout cela, en prenant le fonds d'idées vraies sur lequel reposent toutes ces stupidités...

Ce pays me donne grand espoir pour l'avenir. De Ken-Kia, je pousserai vers le Sud, à travers les montagnes, dans un pays encore inexploré ; on m'y fait espérer quelques stations nouvelles.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXI

A M. Vasseur

Sin-Tchen, 28 décembre 1881.

CHER VIEIL AMI,

J'apprends que vos douleurs ont augmenté, et suis d'autant plus peiné, que je vous croyais mieux. Je remercie la Providence de n'avoir pas cédé au désir de vous écrire des félicitations à propos de ce mieux dont j'avais eu connaissance ; elles auraient été amères dans ce surcroît de souffrances. Aujourd'hui, vous sachant plus mal, je ne puis tarder à vous envoyer encore une fois mon souvenir affectueux et consolateur. Vraiment, vous ressemblez de plus en plus au saint homme Job par les souffrances ; et que puis-je vous souhaiter de mieux que de lui ressembler aussi par la résignation et la vertu, puis par la guérison ?

Vous me croirez facilement, si je vous dis ceci : Vos douleurs me font regretter de n'être plus auprès de vous, bien plus que vos joies. Que ne puis je passer avec vous au moins une après-midi de temps en temps ! Vous le savez bien que

je vous aurais appris deux sciences, précieuses pour vous surtout : 1^o la science de la *méditation*, qui vous aurait, même dans votre état, fait trouver le temps court, et qui, en donnant à votre cœur un amour profond et impérissable, l'aurait occupé au-dessus des misères de ce monde, et vous aurait donné, dans votre solitude, le bonheur, autant qu'il est possible sur la terre ; 2^o la *science* d'utiliser vos souffrances mêmes et de les aimer, en pensant qu'elles servent à la purification de votre âme et au salut de bien d'autres, connues ou inconnues de vous. Au reste, sans vous en douter, n'avez-vous pas rencontré cette dernière science, quand, dans votre lettre, vous dites que vous vous considérez comme un cierge brûlant pour moi dans la patrie ? A la bonne heure ! Voilà une idée que j'aime tout à fait, et une intention que j'accepte pour mes œuvres et mes travaux, tout en demandant à notre bon Maître de vous faire sentir, dès cette vie, la récompense, la consolation et ces saintes joies du cœur qui sont la force et la ressource du chrétien dans les peines de cette vie. Déjà cette même main de Dieu, qui vous afflige de plus en plus, au fur et à mesure que vient la vieillesse, vous soutient aussi dans la même proportion, et vous a donné bien des compensations précieuses : cette intelligence et ce sentiment de la nature, cet amour des fleurs, des arbres, des abeilles, de ce petit peuple de votre jardin. Qu'auriez-vous fait sans tout cela, depuis dix ans ? Songez que toutes ces choses sont les ouvrages de Dieu et un petit rayon de sa lumière, envoyé jusqu'à vous pour vous rappeler sa présence, pour vous parler de son amour, et de ce radieux avenir du Ciel où vous retrouverez, transformé et transfiguré, tout ce que vous avez aimé sur la terre, votre mère, tant d'amis que vous avez rencontrés depuis 50 ans.

Demandez à M. le doyen de vous parler de S. François d'Assise et de sa manière de contempler et d'aimer la nature ; il n'y a pas de poésie au-dessus de celle-là, parce qu'il n'y en a pas de plus vraie, de plus aimante et de plus solide : la pensée, l'image et la présence de Dieu partout, de

Dieu, non pas comme notre maître, mais comme notre Père, notre ami, et comme la source de toute affection et de toute amabilité. Avec de telles pensées, il n'y a pas de vieillesse. Moi, plus j'avance dans la vie, plus je me trouve jeune d'âme et de cœur. Il faut tout à fait que vous appreniez à chanter et à comprendre à fond cette belle prière du Saint Sacrement que vous expliquera aussi M. le doyen : *Esto nobis prægustatum mortis in examine*. Moi aussi, je veux mourir en la chantant, et en chantant encore cette autre : *Misericordias Domini in æternum cantabo !*

Voilà que j'ai 37 ans ! Quand vous recevrez cette lettre, mon frère vous aura dit le danger que j'ai couru cet été. Vous voyez bien que je ne suis pas sûr de vous survivre. Nous sommes loin d'être ici sans inquiétude ; il y a sur nos chrétiens, par toute la Chine, des pronostics de persécution générale ; or, la persécution en Chine, ce ne sont pas seulement, comme en Europe, des vexations plus ou moins déguisées sous des apparences légales ; la persécution, c'est la mort pour nous, la destruction pour nos œuvres, la dispersion pour nos pauvres chrétiens. Il faut donc travailler sans regarder devant soi, abandonner sa vie à la Providence et l'avenir à la grâce de Dieu. Priez et faites toujours prier pour moi et mes œuvres, qui ont tant coûté de peines et dont la vie est menacée.

La situation de notre France n'est pas belle non plus, tant s'en faut ! Heureux, par le temps qui court, celui qui a su garder en son âme le germe précieux de la foi pratique, de la vie chrétienne et du salut. Sans cela, que seriez-vous, mon pauvre cher ami, où iriez-vous chercher un peu de consolation et d'espérance ? Votre part d'épreuves aura été large sur la terre : solitude, vieillesse, souffrance, surtout cette souffrance de ne pouvoir presque plus bouger. Et je vois, dans votre lettre, que votre état vous interdit bien souvent cette principale et bonne distraction du séjour au jardin. Remarquez comme la main de Dieu, qui vous a frappé depuis dix ans, a eu soin d'augmenter vos forces morales en même temps que vos douleurs, et de vous faire trouver la consolation, non

plus seulement, comme autrefois, dans les distractions extérieures, les visites qu'on vous faisait, la vue des créatures, mais au fond de vous-même, dans un peu de piété qui vous est venue, dans une foule de bonnes pensées qui vous étaient jadis moins familières, et qui, aujourd'hui, vous tiennent un peu compagnie dans vos longues journées, et même dans vos longues nuits trop souvent blanches. Si vous savez ainsi profiter un peu de votre état, et enrichir votre petit trésor intérieur, en changeant vos peines en mérites, vos loisirs en méditations et en prières : tout inactif que vous soyez depuis longtemps, vous aurez eu une vie pleine et utile à la société, bien plus utile que celle de tant d'hommes qui dépensent la leur à faire fortune ou à se ruiner, et qui ne pensent à donner à Dieu et aux intérêts éternels que le dernier quart d'heure de leur passage en ce monde.

Ne vous l'ai je pas dit un jour ? Vous pouvez fort bien, sur votre lit, travailler pour nous autres missionnaires, et nous aider fort efficacement. Vivons-nous moralement, intellectuellement et spirituellement, d'autre chose que des prières et des mérites des saintes âmes qui souffrent, qui intercedent, et ainsi travaillent pour nous en Europe ? Du reste, vous avez compris cela, et c'est dans cette pensée que vous entrez, quand vous vous comparez à un cierge brûlant pour moi devant Dieu.

J'ai ici un de mes pauvres chrétiens, encore jeune, exactement dans la même position que vous pour le corps ; je tâche de lui donner aussi un peu de résignation, et quelque bonne pensée pour le rendre fort, devant cette perspective d'une vie entière à passer dans cet état ; mais il n'entre pas vite dans ces idées, trop raffinées pour le grossier Chinois. Il y a deux mois, je me trouvais chez lui, et je lui parlais de vous ; il me dit : « Souhaitez-lui bon courage, et qu'il prie pour moi, pauvre nouveau chrétien ; lui, aura bientôt fini de souffrir, mais moi, qui ai 27 ans, combien d'années attendre encore ? Enfin, puisque sur la terre nous n'avons pas eu, comme les autres, le bonheur de courir, j'espère que le bon Dieu nous fera une compensation au Ciel. Cette espérance, depuis

que je suis chrétien (deux ans), est pour moi une nouvelle vie ; quand j'étais païen, je ne pouvais soutenir cette pensée d'une vie entière à passer dans cet état ! »

Voilà des pensées chrétiennes ; ayez-les aussi, vous surtout ; mais ayez-les plus encore, car le cœur français est plus délicat que le cœur chinois, plus capable de s'élever haut, et de comprendre les voies de Dieu et les raisons qu'il a de nous éprouver. Pensez à moi bien souvent dans vos insomnies et vos ennuis. Notre souvenir réciproque, se rencontrant ainsi à travers les espaces, nous soutiendra tous deux.

Adieu, cher ami, recevez encore l'assurance de ma plus tendre et fraternelle amitié.

J.-B. AUBRY.

LÉTTRE CCCCLXXII

A M. l'abbé Bazin

Hin-Y-Fou, 5 janvier 1882.

CHER VIEUX,

Vous voyez que j'y tiens ! J'y tiens en effet beaucoup, et peut-être autant que vous, à ce qu'il se fonde un district sur le Sin-Tchéou. J'interroge le Benoît Ly ; il est absolument de mon avis. Tous les barbares Ke-Kia du Sin-Tchéou qu'il a vus, lui ont dit : « Qu'un Père vienne et nous donne la preuve qu'il ne nous abandonnera pas, nous nous ferons chrétiens. Mais si nous nous faisons chrétiens et qu'un Père vienne chaque année, de Sy-Lin, nous voir une fois ou deux en passant, puis retourne chez lui et nous laisse là en plan, nous n'oserons pas ; car il y aura, pour sûr, des Yao-Yen, et si nous n'avons pas de Père à demeure parmi nous, nous aurons peur ! »

J'insiste — et le Benoît me dit que cela réussirait — pour

qu'un de ces Ke-Kia vienne en personne à Yang-Tchang-Gao. Si c'est vous qui le recevez, vous êtes un vieux routier, et ce n'est pas un blanc-bec comme moi qui vous dirai ce qu'il faudra faire ; je me bornerai à me mettre, moi et mes chrétiens, à votre service. Si c'est un autre Père, je me fais truchement et trace un plan. Le chrétien Yang-San se mettra volontiers à la disposition du Père, pour aider, faire des tournées sur le Sin-Tchéou, traiter les affaires au prétoire, sans toutefois rester trop longtemps absent de chez lui, car il tient une école et une culture ; de plus, il est grand Toan-Tchéou, et dès qu'il y a une affaire à la ronde, on accourt chez lui, car il a la réputation, comme bon chrétien, d'être juste et conciliant. Si donc vous voulez battre le fer pendant qu'il est chaud, ne laissez pas fuir cette occasion ; je ne puis aller moi-même au Sin-Tchéou, et j'ai deux raisons de n'y envoyer personne : la chaleur et la crue subite du fleuve, qui coupe nos relations avec le Kouang-Si...

Je vous parle beaucoup du Benoît ; peut-être craignez-vous que je ne me fie trop à son appréciation pour vous dire ma manière de voir, ou à sa prudence pour croire au succès d'un plan où il entrerait. Ne craignez pas ; je ne vous l'offrirais pas, par conscience, pour vous servir à demeure, et je ne vous tromperais pas. Seulement, c'est un homme sérieux dans ces sortes de négociations, ferré sur le contentieux, et habile à mener les choses. Il est moins menaçant, moins cassant que Ly-Mong-Lin, et aussi intelligent ; je le trouve plus prudent et aussi hardi, mais avec plus de conscience. C'est tout à fait l'homme qu'il faudrait pour une entreprise de ce genre...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXIII

A M. l'abbé Gréa

Hin-Y-Fou, 18 janvier 1882.

CHER PÈRE GRÉA,

Je vous ai écrit les jugements impudents rendus contre mes chrétiens, en vous priant de faire quelque chose pour moi ; je reviens à la charge. Ces jugements n'ont pas terminé la persécution ; elle continue de plus belle. Ici, les Tchay ont battu sur ma porte un chrétien accusé par je ne sais qui et de je ne sais quoi ; il l'ont battu à mort, et il a été extrémisé. Son beau-père, portant plainte au prétoire, a reçu cent coups pour réponse.

A Tchen, nouveau pillage chez un chrétien ; un autre, jusqu'ici épargné, est en prison, accusé d'avoir pris les terres qu'il tient de ses parents depuis des générations. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse, et ce que je disais se réalise : « Puisqu'il suffit d'être chrétien pour que toute accusation contre vous soit vraie, on va tous les accuser et les dépouiller ! »

Je sais, par plusieurs voies sûres, que le Grand Mandarin de Hin-Y-Fou a envoyé à la Capitale un homme, avec des accusations fausses contre moi et mes chrétiens. Si vous ne faites rien, ces accusations, comme toutes les précédentes, auront gain de cause. Il faut accuser ce mandarin. C'est dangereux en soi ; mais, dans l'espèce, c'est facile, car je sais que les *notables* l'ont accusé de diverses injustices et provocations ; et il a cédé devant eux. Je sais encore qu'il a voulu s'entendre contre moi avec le mandarin militaire, et que celui-ci l'a repoussé en disant : « Ne provoque pas l'Eglise. » Enfin, hier même, le principal *notable* a dit au Benoît : « Le mandarin nous pousse à nous brouiller avec l'Eglise ; mais parce qu'il est injuste, personne ne lui a répondu. »

L'affreux apostat Ly-Mong-Lin cherche le moyen de me nuire et de nuire aux chrétiens ; il prépare un mauvais coup. Bien que le Grand Juge de la province soit mauvais, et complice ou fauteur de tout cela, il serait utile, il me semble, de donner au Grand Mandarin une pièce exposant tout cela, et montrant que son subordonné de Hin-Y-Fou se fait l'instigateur de toutes les injustices contre les chrétiens ; on les pille et on les bat, puis aussitôt on les accuse. Si le chrétien pillé et battu vient accuser, il est emprisonné, battu de nouveau et condamné...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXIV

A M. l'abbé Michel

Hin-Y-Fou, 27 janvier 1882.

CHER PÈRE MICHEL,

Mgr Fenouil a passé ici dimanche et doit être à Hoang-Yuy-Ho. Mon espoir de finir les affaires contentieuses de cette station par un pardon honorable est déçu ; le principal procès ira au gré des mandarins. Le P. Thibaut a dit : « Les mandarins y feront ce qu'ils voudront, je ne m'en mêle pas. » Et il a raison ; le soi-disant chrétien pour qui on fait tout cela n'a pu me dire combien il y a de dieux.

Ici la guerre a repris aussitôt après le jugement. On a presque assommé un chrétien sur le pas de ma porte. A Tse-Hen, nouveau pillage chez un chrétien, nouvelle accusation à propos des terres d'un autre, qui est déjà emprisonné. Le Benoît ne sort pas de l'église ; peut-être sera-t-il obligé de fuir au Yun-Nan. Ly-Mong-Lin lui prépare un mauvais coup ; aussi a-t-il placé ses enfants.

J'ai oublié de vous remercier de votre chapelet ; votre médaille de la Sainte Trinité surtout est *ravisseuse* ! Merci

aussi pour les trois bouteilles de vin. Mgr Fenouil a oublié les branches de figuier en venant chez vous... Il m'a fallu pas mal de *ligatures* pour tirer de prison par-ci, écrire par-là ; j'en ai dégorgé ma botte ! Vous savez bien que je ne suis pas plus large qu'il ne faut ; ça vous aidera à comprendre que j'ai cru qu'il le fallait.

Si le Yang dit vrai, le Tchong est une fameuse canaille, au plus intime avec le prétoire, où il va continuellement. Il est utile que vous soyez averti. Encore est-il bon que vous sachiez ceci : « Quelque inconvénient qu'il y ait à garder ce Tchong, prenez garde, en le renvoyant, qu'il ne se mette contre vous et les chrétiens. » Il a travaillé contre mes pauvres du Tse-Hen.

Pauvre Miche ! je me dis souvent : Qu'on est tranquille, quand on est mort ! .. Ouiche ! Encore faut-il mourir proprement !

Le nouveau vicaire qui va venir à Sy-Lin s'appelle Mérel, et moi, je m'appelle votre tout fraternel,

J.-B. Aubry.

LETTRE CCCCLXXV

A M. l'abbé Hamard (*)

Hin-Y-Fou, 30 janvier 1882.

CHER VIEUX COSAQUE,

Vous n'avez certainement plus souvenance d'avoir connu, au Séminaire, un malotru qu'on appelait Aubry, et qui jadis était un brin ami avec vous. Où diable est-il passé depuis ce

1. Prêtre du diocèse de Beauvais et ami du P. Aubry ; avait découvert un cimetière gallo-romain et entrepris des fouilles considérables dans la paroisse de Hermes, au diocèse de Beauvais.

temps-là ? Voyez les noms barbares placés en tête de cette lettre, et vous le saurez.

Mon frère vous a rencontré un jour en chemin de fer, et m'envoie de vous un bonjour et de vos nouvelles. Comment l'idée de vous écrire m'est-elle venue ? Allez le deviner ! J'ai, ces jours ci, une occasion qui va dans la direction des pays civilisés, et je fais des lettres. Oui, foi d'Aubry, il y en aura une pour vous ; mais ce ne sera pas du sentiment, je n'ai pas le temps d'en faire.

Voici. J'ai été *professeur d'archéologie*, en même temps que de divers autres articles ; c'est à ce titre que je vous écris pour vous dire : « Hamard, soyez pauvre, si vous voulez ; ayez besoin d'argent pour couvrir vos frais, tant que vous voudrez. Mais si vous vendez votre musée, soit aux Anglais, soit même aux laïques français, je vous maudirai, et je défendrai à mes Chinois de vous fréquenter désormais. Vous avez un cœur et une âme, sapristi ! Vous êtes prêtre pour l'Eglise, nom d'un cœur ! Eh bien ! voici que ces fouilles ont absorbé votre temps, les meilleures années de votre vie sacerdotale ; et vous leur donnerez, pour en tirer de l'argent, une destination qui les empêchera, sinon entièrement d'être utiles, au moins d'être aussi utiles qu'elles le pourraient à l'Eglise ! Non, ça m'exaspère de votre part ; et si vous n'écoutez pas ce conseil qui vous arrive de la Chine, vous aurez affaire à moi ! »

Proposez au diocèse de vous acheter ça, moyennant une rente qui vous aidera. Vous l'installerez à l'Evêché ; vous aurez vos jours pour l'ouvrir et le montrer vous-même ; on paiera deux sous ou davantage ; vous continuerez de le montrer. Si le diocèse a le fond de son panier trop percé pour payer ça, proposez, dans la *Semaine religieuse*, à tous les curés de faire cet achat par souscription. C'est une question de patriotisme et d'amour pour l'Eglise. Si, à toute fin, ça ne réussit pas, donnez-le ; si vous ne pouvez pas, vendez-le à l'Université catholique de Paris, avec clause bien nette que si l'Université catholique disparaît, ça revient au diocèse.

Non ! ça me fait rager d'entendre dire que, pour faire de

l'argent, on vendra des choses pareilles à des Anglais ou à des laïques quelconques, qui se serviront de vos *esquelettes* pour prouver la haute antiquité de la race humaine, et même la descendance simienne de l'homme. Si vous ne m'écoutez pas, Hamard de mon cœur, je vous envoie mes Chinois, pour se convaincre, en vous regardant, que l'homme descend vraiment du singe.

Plaisanterie à part, vieux, ça m'a poussé de vous écrire cette *catilinaire*, pensant que, venue du fond de la Chine, et d'un vieux camarade, cette inspiration ajouterait un petit gramme dans le plateau de votre balance où sont les bonnes idées. Tout cela, je sais bien que vous n'aurez pas attendu après ma lettre pour le penser ; mais, d'après les quatre lignes que me dit mon frère sur vos fouilles et votre projet de vendre, j'ai vu un danger et je me suis dit : Faut que j'écrive à ce vieil Hamard ; ça lui fera quelque chose venant de si loin, d'autant, sapristi ! que je ne suis pas suspect de plaider pour mon saint.

On m'a envoyé deux, trois fragments de journaux parlant de vos fouilles et de votre musée ; mais j'en sais peu de chose. Mon frère me dit que, d'après ce qu'il a entendu et lu partout, votre collection est la plus belle de l'époque gallo-romaine. Quand même la vérité catholique n'y serait pas directement impliquée, ce dont je ne sais rien, le temps vient où toute science, toute découverte, sera, d'une façon ou de l'autre, *in directo* ou *in obliquo*, confrontée avec la révélation et appelée à lui rendre témoignage. Il est des découvertes, des monuments qui sont allés s'égarer entre les mains et dans les antres de l'impiété, pour servir contre l'Eglise ; Dieu les fera revenir témoigner pour elle ; mais ce sera toujours un malheur et une faute de les avoir laissés se fourvoyer par là. Vous aurez des remords si vous laissez passer vos guerriers gallo-romains au camp de l'ennemi.

Maintenant, vieil Hamard, je me suis soulagé, *liberavi animam meam* ; il ne me reste plus qu'à vous demander de prier et de faire prier pour moi et mes pauvres chrétiens qui sont, depuis six mois, dans la persécution et les peines de toutes

sortes, et à vous embrasser à pincettes, comme un vieux lapin que vous êtes.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXVI

A M. l'abbé Bougault (1)

Hin-Y-Fou, 30 janvier 1882.

PAUVRE VIEILLE,

Comme je n'étais pas en retard avec vous, voyant que vous ne m'écriviez plus, je me disais : « Le bonheur aura perverti son intelligence et son cœur, il n'y a plus de place pour mon souvenir ! » Et voilà que je reçois, par mon frère, l'aumône du Jubilé de votre couvent, que votre bon ange, entendu avec le mien, vous a suggéré d'envoyer à mes œuvres...

Et maintenant je vous remercie, non seulement de l'envoi, mais aussi et surtout du souvenir. Vous ne m'avez plus écrit : je vous devine bien un peu à distance, vous aurez eu peur des crocheteurs de lettres. Cependant, le danger n'est pas considérable et prochain ; il y a encore de la marge ; ce qui n'empêche pas le devoir d'être prudent... Soyez toujours sûr d'une chose : tout ce que je vous dis est vrai ; et je commence par vous dire que je suis heureux, non pas physiquement et matériellement, mais enfin heureux, content, d'être missionnaire et de m'enfoncer dans la vie sauvage, loin de tout ce qui charme et occupe le cœur ; content de me faire oublier, de renoncer à toute ambition, à toute prétention, à toute satisfaction du corps et du cœur. Voilà, vieille, ce que vous êtes prié de croire bien sincèrement.

Brignolet, avec sa nature délicate et exaltée, me paraît un

1. Ancien condisciple du P. Aubry à Rome, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc.

peu moins heureux que moi ; cependant, je le sens se former, se durcir à la vie et aux peines, se viriliser et s'attacher à notre vie de renoncement moral et intellectuel. J'ai eu peur un moment pour lui ; j'espère qu'il prendra le dessus. Songez qu'il faut être des trois, des quatre mois, quelquefois des six mois, sans voir autre chose que des Chinois, et que, plus on en voit, plus on est tenté de croire à l'origine simienne de l'homme. Des peines, on en a par-dessus les épaules, et rien pour vous rassurer. Ce qui est pénible surtout, personne avec qui tenir conseil et prendre avis, quand il faut donner des ordres tirant à conséquence et pouvant entraîner fort loin.

Tel que vous me voyez, je suis au centre d'un immense district, avec la persécution aux deux bouts, des vexations et des menaces partout, un orphelinat de 90 enfants au milieu. Il faut courir à ses chrétiens, pour les visiter, les instruire, les confesser. Vous êtes à un bout, on vous appelle à l'autre pour un malade ; vous y courez, vous le trouvez mort ou mieux portant que vous. Vous visitez une chrétienté loin de vous, la maladie se met sur les mioches, il faut revenir. Les persécuteurs ont pillé un tel, accusé ou emprisonné un tel ; il faut informer, tracer une ligne de conduite, amadouer ou menacer ces canailles de mandarins, faire des concessions de peur d'exciter la haine, ou exiger justice de peur d'augmenter l'audace des persécuteurs, et encore se résigner à ne rien obtenir. Puis, tel chrétien va de travers, donne un scandale ; tel autre tourne à l'apostasie ; vos gens vous volent, etc...

Ah ! nous sommes de petits grains de poussière, comparés à S. Paul ; mais il faut avoir été missionnaire pour comprendre ce qu'il entend par ses tribulations. Que de fois je me suis dit, depuis deux ans surtout : « Qu'on est tranquille, quand on meurt, de laisser tout cela ! »

L'année dernière, mon voisin fait deux jours de marche, moi, deux jours, et nous nous voyons chez un chrétien. Il savait mes tribulations et me dit : « Voyons, prenons au hasard un chapitre de l'Imitation, pour voir ce que le bon Dieu veut nous dire en rapport avec votre situation. » Il

ouvre et tombe sur je ne sais plus quel terrible chapitre où Notre-Seigneur m'avertit que je n'ai pas de paix à espérer sur la terre, que ce que j'ai souffert n'est encore rien, et *ad futura certamina te præpares*. Le pauvre confrère, qui est bon et gentil, en était tout saisi. — Quand je vous dis, vieille maman, que, d'enfance, je me suis senti, par vocation, voué au malheur. Et, avec tout ça, je suis heureux. Que voulez-vous ? Je tâche de garder mon âme aussi propre que possible ; je me dis que c'est encore moi qui porte Notre-Seigneur au milieu de ce peuple ; je me représente mon misérable cœur comme un tabernacle où il habite, malgré mes misères, et je fais là ma visite au Saint Sacrement, faute de mieux. Les misères et les tribulations viennent du dehors, et ne m'atteignent qu'à la superficie ; la force et la joie viennent du dedans. Je porte mes petits livres avec moi, et, dans les tristes masures des chrétiens du pays où je loge, si on peut me faire un petit coin où je sois seul avec une table, j'y déploie mes livres, ustensiles et écritures ; et quand je m'installe pour étudier, je me trouve heureux comme un bossu.

Peut-être quelque journal de mission vous dira qu'en juillet dernier, j'ai eu le bonheur de verser une petite part de mon sang pour Notre-Seigneur. J'étais allé prendre d'assaut une des villes où j'ai juridiction, Pou-Gan-Tin, ville très hostile. On m'a chassé, insulté, battu, conduit hors de la ville pour me tuer sur la *place d'exécution*, et déjà à moitié déshabillé pour le supplice. J'ai bien reçu trois ou quatre cents pierres, dont plusieurs m'ont blessé, surtout au front ; c'est là que j'ai eu l'honneur de donner déjà un peu de mon sang. J'en suis revenu avec l'intime espoir et la conviction que ceci n'est qu'un prélude et un avertissement à me préparer, et que je finirai ma vie par là. D'enfance, j'ai toujours eu cette conviction. Je vous l'avoue pourtant, je ne serais pas fâché que ça vienne un peu plus tard, bien que, par moments, la vie soit pesante.

Voilà, pépère, une idée de ma situation intérieure et extérieure. Ne l'enviez pas, car il est facile d'être heureux à moins de frais et par d'autres moyens. Cependant, croyez bien que

je ne manque pas de consolations au fond du cœur. Quant aux œuvres, elles vont leur train. J'ai beaucoup de conversions ; mais je ne baptise que peu à peu, quand l'instruction suffit, et quand je vois la foi bien entrée dans l'âme. Mais qu'est-ce que nous faisons, en face d'une besogne comme celle de convertir ces populations très denses, répandues par mille et par millions à travers toutes ces provinces ! Notre résultat est microscopique, bien que chacun de nous sauve certainement beaucoup d'âmes. — Quant à savoir si on peut espérer qu'un jour la société chrétienne sera installée en Chine, vous vous en souvenez, c'était la question que je posais toujours à Mgr Vérolle ; et la question n'est pas encore pour moi devenue une thèse. Peut-être, au reste, le plan de la Providence est-il que nous travaillions dans l'obscurité et sans espérance d'avenir. Plus je vais, plus je me tranquillise là-dessus, sans toutefois me départir jamais du principe de ma vocation, qui a été bien moins de procurer le salut individuel des âmes, que de travailler, de si loin que ce soit, à l'installation future du règne de Dieu par ici.

Cette pensée me ramène au souvenir de Jacques et de Gard. Que sont-ils devenus ? J'ai seulement su que Gard avait quitté St-Sulpice. Il avait du bon, mais une terrible maladie : c'est de chercher l'idéal, et de ne savoir pas se résigner à trouver la bassesse humaine dans les hommes. Qui de nous peut lui jeter la pierre et n'a pas un peu cette maladie ? Je l'ai comme les autres, et elle m'a bien des fois aussi tenté de chercher ailleurs le *requiem cordis* ; mais j'ai toujours été retenu par la pensée que je n'éviterais pas plus l'humanité dans les autres que je ne l'évite en moi-même. Je ne parle pas de l'humanité des Chinois, ce n'est pas l'humanité qu'on trouve chez eux, c'est la singerie ; ils descendent du singe... et c'est par dispense du Pape qu'on peut les envoyer au Ciel!...

Et vous, pauvre maman, vous obstinez-vous à ne me donner de vos nouvelles que par mon frère ? Quelle heureuse et douce vocation que celle de semer le bon grain dans ces saintes âmes de religieuses ! Je sais bien qu'il y a aussi en

elles de l'humanité ; mais j'ai assez goûté jadis à ce ministère-là, pour savoir un peu des joies qu'on y trouve, et pour qu'une de mes tentations de regret de la patrie soit ce souvenir-là.

Par ici, nous avons quelques vierges chinoises : mais ce sont des religieuses à gros bec ; c'est toujours de l'espèce singe. N'oubliez pas de demander à vos petites Sœurs et à leurs élèves, et de leur donner pour pénitence, de prier, de mériter, d'offrir leurs intentions pour moi et mes œuvres. J'en ai quelques-unes à Beauvais et de divers côtés, qui continuent de me faire cette aumône spirituelle, que je sens tomber quotidiennement sur mon âme ; et elle est pour beaucoup dans cette joie intérieure que j'ai pu conserver. Si je n'avais pas cela, vous me trouveriez, un de ces quatre matins, mort tout sec dans mon lit.

Notre France va bien mal. Les malheurs politiques ne seraient encore rien, s'il n'y avait, au-dessous, ce travail de perversion intime et détaillée qui entre dans le petit peuple, et qui, la situation se prolongeant toujours sans issue, gâte les intelligences, détruit la notion même du bien et du mal, et assure une certaine durée pour l'avenir à ce fléau intellectuel.

Et maintenant, cher vieux, merci encore, bonne année, bonnes années, bon courage ! Soyez heureux, soyez-le longtemps. Que je vive ou que je meure — car notre situation en Chine devient très précaire — gardez un peu mon souvenir, et ne m'oubliez pas devant Dieu.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXVII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 30 janvier 1882.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu es honteux, me dis-tu, d'être le dernier à faire des pèlerinages ; j'étais loin d'y être le premier. Les pèlerinages sont excellents ; qu'un curé fasse très souvent celui du Saint Sacrement résidant dans son église, celui de la maison de ses malades, celui de ses catéchismes ; ces trois pèlerinages sont supérieurs à Lourdes et à Saint-Jacques de Compostelle. Après cela, qu'une fois dans sa vie on visite Lourdes, que de temps en temps on conduise sa paroisse à Notre-Dame de Liesse, rien de mieux. Mais on fait trop tourner les pèlerinages en démonstrations tapageuses et d'un certain genre... Certains prêtres prennent prétexte de ces démonstrations pour être toujours par voies, par chemins...

Hier, dimanche, j'ai mangé, à mes deux repas, quinze pierrots tués avec le fusil que tu m'as envoyé. Je sèche, dans ma cour, le riz de ma récolte, pour le passer ensuite au moulin à écosser ; ce sont les enfants qui accomplissent ce travail. Les pierrots viennent en foule prendre leur part de la moisson, et je leur fais la chasse. En campagne, je tire le faisan, le canard sauvage, le pigeon, la grue, voire même le corbeau et la pie ; mais ces deux derniers volatiles sont détestables à manger...

A quelque ministère que le prêtre soit appelé, les saintes études lui servent toujours, ne serait-ce qu'à occuper saintement son intelligence. Et puis, surtout, comme disait Mgr Berteaud, elles servent au moins à donner à l'âme une plus grande capacité du bonheur du Ciel, bonheur qui est de l'ordre intellectuel, puisque c'est une connaissance. Mais elles servent encore, avec la fidélité au devoir et avec la piété, à

donner le bonheur et à conserver la joie du cœur dès cette vie ; car le prêtre surtout est, dès cette vie, déjà récompensé de sa fidélité ou puni de son infidélité...

On tourmente mes chrétiens par des moyens légaux et hypocrites ; on n'ose et on ne peut s'attaquer directement à moi ; cela n'empêche que je ne manque pas de tracas et de besogne, car il faut courir et toujours courir ; mais ma santé s'en trouve bien. — Ta dernière lettre est venue me trouver dans une chrétienté nouvelle, d'où je suis revenu hier par des chemins affreux. Je logeais là dans un grenier étroit, envahi par la fumée du foyer placé tout juste au-dessous ; le grenier était sombre, éclairé par un trou que je faisais le matin à la paille du toit, et que je refermais le soir. C'est dans ce grenier que j'ai dévoré lettres et journaux d'Europe. Quand on a roulé ses chrétientés, logé dans ces galetas ou dans d'autres plus misérables encore pendant un mois, et que tout à coup vous tombe sur les genoux un paquet de lettres de France, on oublie, en lisant tout cela, qu'on est en Chine et si loin du pays qu'on ne reverra plus. On est fort étonné, après lecture, de regarder son grenier, d'entendre jargonner ses Chinois, et de se retrouver dans la vie réelle, qui est poétique.. de loin !

Le jour de l'an chinois approche ; cette date est pour tout Chinois qui se respecte une époque de fête, de gala et surtout de repos complet. Impossible alors de visiter les chrétiens. D'ailleurs, il faut bien aussi permettre aux catéchistes, aux chrétiens, aux enfants de mes orphelinats, de prendre part aux réjouissances publiques ; le missionnaire en profite pour se reposer et écrire à ses amis, à sa famille ..

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXVIII

A la Sœur Providence

Hin-Y-Fou, 31 janvier 1882.

MA CHÈRE SŒUR,

Il y a quatre jours, je visitais une nouvelle chrétienté, à neuf lieues d'ici ; j'avais la joie de me dire, en célébrant la messe, en récitant mon bréviaire et mon chapelet : « Jamais, depuis le commencement du monde, une prière n'a monté d'ici vers Dieu ; jamais les saints noms de Jésus et de Marie n'ont été prononcés ici ; jamais Notre-Seigneur n'était descendu ici dans l'Eucharistie. Il y a peut-être trois mille ans que des hommes habitent ici, et ce n'a été que de la chair humaine inutile et de la pâture d'enfer. Me voici venu, mon Dieu, et vous êtes adoré, si peu et si mal que ce soit ! Le voici connu, ce Dieu, par mes pauvres gens, qui savent et chantent les noms de Jésus et de Marie ; je les entends, du grenier où m'ont installé mes hôtes, apprendre et réciter : *Je crois en Dieu...* et *Un seul Dieu*, dans leur langue barbare ! » Cette pensée me console de bien des peines qui ne manquent pas dans notre vie.

J'en étais là quand, tout à coup, un Chinois monte mon échelle, met le pied sur les planches tremblantes de mon grenier, et dépose sur ma petite table un paquet, les lettres de France. J'y trouve la vôtre et vous remercie du bon souvenir. — Vous vous plaignez d'être *laissée à vous-même* ; quelle est la religieuse, quel est le religieux, le prêtre, le chrétien, qui ne fait pas la même plainte ? Bonne plainte d'ailleurs, car elle prouve que votre âme a besoin d'aliment. C'est déjà beaucoup de sentir encore, toujours, et de plus en plus, ce besoin ; remerciez-en Dieu et gardez *toujours vos bons désirs* ; ils sont la moitié, et plus encore, de la vie spirituelle. Je ne connais rien de désolant comme un prêtre ou une religieuse

qui se trouve bien comme ça, qui ne désire plus rien, ne sent pas le vide de son âme et l'abandon où il nous faut vivre en ce monde.

J'ai remarqué du reste que Notre Seigneur nous donne un peu de secours spirituel pendant un temps de notre vie ; ce n'est jamais que pour un temps, dont il faut vite profiter en vue de l'avenir, pour nous préparer à cet abandon qui vient ensuite, et qui est dans l'ordre et dans les vues de la Providence sur notre âme. On est jeune, entouré de bons conseils, de bonnes directions et de toutes sortes de richesses spirituelles ; on ne songe guère à en faire provision et à s'enrichir intérieurement ; on s'imagine que tout cela est dû ; et, quand vient le jour où tout cela disparaît, on se plaint. Il arrive un âge où Dieu dit : « Jusqu'ici, je t'ai donné des nourrices ; tu as pu et dû faire provision de vie ; maintenant, tes provisions sont faites, vis sur le passé, nourris les autres que je te confie. On ne peut pas être en nourrice toute sa vie ; désormais, tu ne pourras plus te plaindre de ne pas trouver de direction, tu es en âge de diriger les autres, et ce sera peut-être à eux de se plaindre de toi ; car je ne t'ai soigné jusqu'ici que pour te mettre en état de soigner un jour les autres ; ce jour est venu pour toi. »

Ce que je vous dis là n'est pas une imagination, c'est une observation d'expérience, et c'est le chemin par où Dieu nous conduit. Ne voyez-vous pas que Dieu vous a soignée plus longtemps et mieux que bien d'autres, et que votre jour est venu de vous suffire et de suffire aux autres ? Notre Mère Sainte-Angèle a été ainsi abandonnée, bien plus jeune que vous, mais elle a su comprendre ce que lui voulait Notre-Seigneur. Et puis, dans quel abandon êtes-vous ? Qu'est-ce que je dirai, moi qui vis seul au milieu des Chinois, dont les meilleurs sont des chrétiens de la grosse espèce, en plein pays païen, entouré de superstitions, de diableries et de péchés, et qui dois rester jusqu'à des six mois sans voir un confrère ni me confesser ? N'auriez-vous que votre foi et cette présence générale de Dieu qui est partout, cela devrait vous suffire ; mais vous avez les sacrements reçus de la main

d'un prêtre fidèle, en qui vous savez que vous pouvez avoir confiance ; vous avez le Saint Sacrement à deux pas de vous ; vous avez la société de quelques Sœurs et des enfants qui sont, pour le moins quelques-unes, en état de grâce, en sorte que, malgré leurs défauts, leur compagnie est une compagnie sainte et sanctifiante. Et puis votre âme, à vous-même, est en état de grâce, par conséquent Notre-Seigneur et son Saint-Esprit y habitent jour et nuit, malgré vos misères ; vous qui les cherchez, cherchez-les donc en vous-même, et tenez-leur compagnie et conversation là, en vous même. Vous fermez vos yeux au dehors, vous les ouvrez au-dedans sur votre âme, vous êtes toute surprise de vous trouver là dans un petit salon intérieur, où vous avez Notre-Seigneur qui vous attendait et que vous cherchiez ailleurs, pendant que vous le laissiez se morfondre à vous attendre ; vous commencez à lui faire là votre visite au Saint Sacrement, et celle-là, vous pouvez la lui faire jour et nuit, nuit et jour, aussi souvent et aussi longtemps que vous voulez.

Que lui direz vous alors, à Notre-Seigneur ? Rien ; ce n'est pas à vous de lui faire la direction, mais à lui de vous la faire. Vous lui poserez vos questions, vous lui direz ce que vous me dites à moi : « Seigneur, je suis à sec, à l'abandon, désolée, dégoûtée... » Mettons qu'il commence par ne vous rien répondre, ou que vous ne sachiez pas encore l'écouter ; vous vous y ferez et, avec le temps, vous saurez bien le comprendre. Du reste, le sentiment de sa présence en vous, sa visite dans votre âme même, et son silence avec le vôtre devant lui, tout cela mettra en vous une paix, un calme, une tranquillité qu'aucune tribulation ne peut atteindre, même des tribulations bien plus grandes que celles où je vous vois ; car enfin je ne vous trouve pas encore bien à plaindre... Je sais que les embarras d'argent empêchent bien de méditer et d'être à Dieu, mais n'oublions pas de donner à Dieu la première et la meilleure part de nos pensées ; le reste est accessoire, et Dieu suggère des expédients et des résolutions à qui sait se réfugier près de lui contre ces sortes de tracas si ennuyeux.

Ne le sais-je pas tous les jours ici, avec mes 90 enfants qu'il me faut soigner moralement et physiquement presque tout seul, et avec un immense district où je dois encore courir toute l'année ? Je sais qu'en France la tenue et l'éducation des enfants deviennent difficiles. Vous vous préoccupez trop de corriger tous leurs défauts un par un ; vous n'en viendrez pas à bout. Prenez une autre méthode : il faut maintenir l'ordre dans votre maison, mais sans trop vous persécuter à poursuivre leurs défauts. Veillez seulement à ce que chaque enfant reçoive bien l'absolution, reste ensuite en état de grâce, et connaisse un tant soit peu Notre-Seigneur ; alors, la correction des défauts, il la fera lui-même et mieux que vous, parce qu'il prendra les défauts par le dedans, tandis que vous, vous ne pouvez les prendre que par le dehors, par les petites étincelles qui en apparaissent..

Vous êtes lasse de votre charge ?.. N'avez-vous pas, en la recevant, péché un brin par orgueil ? Eh bien, gardez-la par humilité, et remplissez-la par dévouement. On vous abandonne à vous-même spirituellement ? Tant mieux, c'est une sorte de sacrifice fort raffiné et fort pénible, dont vous n'auriez pas compris la douleur et le mérite il y a 20 ans, et qui vous aurait nui alors ; mais vous êtes à l'âge où on le sent et où on peut tirer profit même de cette privation.

Voilà, ma chère Sœur, ce que votre lettre m'a inspiré de vous répondre. Après cela, il ne faut pas oublier le mot de S. Paul, que pour ceux qui aiment Dieu selon leur possible, tout sert à leur bien spirituel, tout, même les tracas, les ennuis extérieurs, les insuccès, l'abandon, les dégoûts, les embarras d'argent, l'ingratitude de ceux à qui nous faisons du bien. Marguerite-Marie disait : Béni soit Dieu en toutes choses, puisqu'aucune ne peut nous séparer de son saint amour. Qu'on me tue si on veut, on ne me fera pas faire un péché malgré moi, et il n'y a que le péché qui sépare du saint amour de Dieu..

Priez toujours et faites prier pour moi et pour mes œuvres ; je ne vis que des prières qu'on fait pour moi.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXIX

Au Révérend Père Duponchel

Hin-Y-Fou, 2 février 1882.

PAUVRE VIEILLE,

T'y possible ! que je me mis à crier, quand j'eus vu la signature ; car l'écriture, que j'avais appris à connaître jadis dans nos petits cahiers, m'était devenu inconnue. Le timbre du Mans, sur l'enveloppe, ne m'apportait que de l'étonnement. — T'y possible que cette pauvre vieille ait retrouvé, dans son vieux cœur, le vieux coin où, *dans ce temps-là*, nous avions pris une place et fait notre nid, les thèses de Franzelin servant de duvet ! Alors comme ça, *pauvre enfant*, vous vous êtes souvenu d'avoir connu jadis, il y a bien longtemps, un pauvre diable qu'on appelait Aubry ?

Quand donc j'eus reconnu que c'était vraiment vous qui veniez me faire visite, dans ce pauvre coin perdu et lointain de la Chine où je vis seul, et encore seul, et toujours seul — *sicut nycticorax in domicilio* ! ça me fit un effet lacrymal que vous comprendrez mieux, pauvre Léon, si quelque jour, exilé, persécuté, entouré d'inimitiés, de calomnies et de menaces, inquiet pour les œuvres auxquelles vous aurez donné votre vie, vous recevez tout à coup la visite et les consolations d'un ami du temps passé, envoyé tout exprès par les bons anges, le vôtre et le sien, entendus entre eux pour vous procurer ce fortifiant.

Mais je me disais ce matin : « Je ne puis pas lui répondre, il y a trop à dire ; par quel bout prendre dans le tas ? » Enfin, n'importe, je veux encore, avant de mourir, vous dire ce que vous savez bien, c'est-à-dire que je me souviens de tout ce que vous rappelez, et que ce souvenir, poétisé et, pour ainsi dire, attendri par le lointain dans lequel il s'enfonce, produit en moi l'émotion la plus complexe, la plus étrange, la plus

indéfinissable ; tellement que je ne puis plus m'arrêter à ces pensées d'une manière fixe, et que j'en viendrai à ne pouvoir plus les supporter. Vous connaissez le drôle et son imagination, vous comprendrez donc tout cela.

Vous décrire le trou où me voici, où j'ai mon centre, un orphelinat de la Sainte-Enfance et ma résidence ordinaire ; vous décrire mon district, ce qu'il y a dedans et ce qu'il y faudrait faire ; vous raconter ma vie de chaque jour ; vous dire tout ce qui s'est passé depuis que je ne vous ai vu ; vous exposer ce que j'espère et ce que je crains, non, tout ça est impossible, et j'y renonce d'emblée ! Je vous conterai tout ça quand je vous reverrai, c'est-à-dire dans le Ciel. Si les païens m'envoient, comme c'est possible, parmi les martyrs, et que vous soyez chez les confesseurs, nous ferons une pétition à ce pauv' bon St Pierre, de nous mettre au bord, vous, de votre société, et moi, de la mienne, pour causer un brin. Comment voulez-vous qu'on ne se reconnaisse pas au Ciel les uns les autres, puisque, parmi les joies de la terre, qui sont une petite adombration de celles du Ciel, la meilleure c'est de se souvenir les uns des autres ?

Votre lettre est de la Ste-Claire, 12 août, et m'est arrivée il y a quelques jours. Vous voyez si je suis loin ! Songez que l'épaisseur du globe nous sépare... Ma paroisse est grande assez, et je puis y gambader au large. J'ai, sur mon territoire, cinq ou six villes où il faut peu à peu fonder des œuvres et ouvrir des chrétientés. En résumé, les œuvres et la propagation de la foi vont bien et iraient vite dans l'avenir, si de nombreux et bien graves pronostics ne nous faisaient craindre, parallèlement à la catastrophe qui se prépare en France, une persécution ouverte et déclarée en Chine ; et une pareille persécution, ce serait sans doute la mort pour nous et pour beaucoup de chrétiens, la dispersion des chrétientés, la ruine des œuvres. Si, quelque jour, vous apprenez que j'y ai passé le goût du pain, priez pour moi ; en attendant, priez déjà quand même, mais pas pour ma mort, voleur !

J'ai su que vous étiez allé demander abri à St Ignace

parmi ses enfants, et je me suis dit : « Heureux et calmé Duponchel ! le voilà qui a trouvé le lieu de son repos ; sa vocation n'est pas comme la mienne : il m'a fallu, pour contenter ma nature inquiète et remuante, venir trimbaler mes mollets par ici, et je ne suis satisfait que dans le vacarme et la tribulation ! » Je ne m'en plains pas, au contraire ; d'abord parce que je l'ai voulu, ensuite parce que je continue de le vouloir. Mais il y a tout un côté de ma nature, *l'arrière-train*, qui murmure souvent après l'autre et me fait dire : « Animal ! où suis-je venu me fourrer ? Je suis voué au malheur par vocation ! »

Je ne vous dirai pas mes tribulations, depuis six mois surtout. Par moments, je suis écrasé d'angoisses, en voyant mes chrétientés menacées et tourmentées, comme elles le sont de plus en plus. Mon espérance, c'est que, dès mon arrivée, j'ai pu donner à mon district le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur pour patron spécial. Quand j'y pense sérieusement, je me dis qu'avec ce saint vocable, il faut que ça réussisse, mais en passant par la voie des souffrances, comme Notre-Seigneur lui-même. Je m'aperçois du reste combien les vexations des païens sont utiles aux chrétiens, et combien la douleur qui en résulte pour moi m'est utile à moi-même, pour me détacher de tout, me faire non plus seulement comprendre, mais, ce qui est bien plus précieux, *sentir* que Notre-Seigneur est toute mon espérance. Notre-Seigneur n'a pas manqué, jusqu'à présent, de me soutenir et de me fortifier intérieurement, dans les peines de la vie que je mène ici. Je l'ai remarqué, chaque fois que j'ai été plus accablé, il m'a fait découvrir, dans mon bréviaire, dans l'Évangile, dans mes petits livres que vous connaissez, quelque bon texte, cent fois lu et relu jusque-là, mais dont je n'avais pas encore goûté le suc, et qui, une fois découvert et compris, me sert de nourriture et de fortifiant. C'est comme si un ange me montrait ces textes du doigt, ou comme si Dieu me parlait tout à coup au milieu de ces peines.

Peut-être aurez-vous appris mon escapade de 1881, à Pougan-Tin. J'allais tâter le terrain et chercher à m'installer

dans cette ville, qui est très hostile. J'ai été chassé, insulté, on n'en parle pas ; battu de pierres — j'en ai peut-être reçu 300 et pas mal en plein visage ; j'ai eu l'honneur de verser au front un peu de mon sang pour la foi ; on m'a conduit hors de la ville pour me tuer, et déjà à moitié déshabillé *ad hoc*, quand j'ai pu m'échapper, vraiment je ne sais comment. J'en suis revenu avec l'intime conviction que ce ne sont là que des prémices, et que je finirai par quelque tour comme ça ma *bougre* de vie. Cette conviction, je l'ai eue dès l'enfance, mais plutôt sous forme de désir dont je n'espérais pas la réalisation. Quand j'entendais, à Saint-Lucien, à Beauvais, à Rome, lire à la fin du repas : « En tel lieu, un tel trucidé pour la foi, » je pensais : « Et dire que ça ne cuit pas pour moi ! » Aujourd'hui, les chances se rapprochent vraiment ; j'ai espoir, et même mon *arrière-train* a crainte que ça ne m'arrive. Chose curieuse, pensant à l'éventualité, pour moi, d'un supplice infligé par des païens, je m'étais toujours demandé comment l'*arrière-train* supporterait la souffrance physique. La réponse de Notre-Seigneur est venue ce jour-là ; c'est pourquoi je le regarde comme mon apprentissage, savoir : sitôt après la scène et depuis, il m'a été impossible de retrouver, parmi les impressions intérieures où j'ai dû passer, le sentiment d'une douleur physique éprouvée sous les coups, et je me demande encore si j'ai senti une douleur physique. J'en ai rapporté surtout le désir de me préparer un peu mieux à cette grâce inénarrable. Dites donc, ma vieille, si j'allais vous obliger à vous agenouiller un jour devant mes autels ! C'est moi qui rirais bien de vous voir enfin me respecter un brin, la, la, la !... Et notre grand Cricri de Dijon, et Gossin, et tous les autres !

J'ai su les tribulations de la Compagnie de Jésus. Vraiment, c'est le moment de vous féliciter de lui appartenir, car elle a été, dans toutes ces scènes odieuses et honteuses, juste ce qu'elle devait être ; pas de faiblesse, pas de fanfaronnade. Il n'est pas de page plus belle dans toute son histoire, ni dans celle de l'Eglise. J'ai lu avec émotion surtout ce que la foi, ou du moins l'honneur, chez un grand nombre, ont

inspiré à des laïques de faire pour vous. Voilà qui attache les Ordres religieux au cœur d'un pays.

J'ai appris aussi que notre cher ami de Dijon prenait la direction du collège des Jésuites ; ça m'a fait une vraie émotion de le savoir choisi pour ce poste, car je le vois d'ici se débattant, suppliant, s'effrayant. Celui-là n'est pas suspect d'ambition ni d'orgueil, pristi ! J'espère qu'il a de bons professeurs pour l'aider et lui faciliter cette besogne. Sa vertu et ce quelque chose de vénérable qu'il y a en lui, seront déjà pour lui, à son insu, des aides puissants qui aplaniront et préviendront bien des difficultés ; car il y en a pour les prêtres séculiers faisant l'éducation, incomparablement plus que pour les religieux ; et l'on m'écrit que le bon esprit se perd vite dans les collèges laissés par vos Pères aux mains des séculiers, vertueux chacun de son côté, mais sans cohésion, souvent sans principes.

Lui écrivez-vous, à ce grand Père ? Si oui, que votre prochaine lettre lui porte mes tendresses, ou plutôt envoyez-lui ceci, mais en remplaçant par une phrase toute contraire sur ses vices, la phrase où il est parlé de ses vertus. Dites-lui que si on me tue, il aura des remords de ne m'avoir plus écrit, d'autant que j'irai alors le tourmenter ; qu'en attendant, il prie et se mortifie pour moi et mes pauvres chrétiens si controulées. Je me demandais, en apprenant sa nouvelle position, ce qu'était devenue son entreprise de Fontaine (1) ; sans la faire échouer, cette nomination la retarde. Ce que le monde appelle la force des choses, en langage chrétien c'est la Providence, et ce qu'elle fait ainsi est toujours ce qu'il y a de mieux, car les petits plans des hommes sont éphémères, superficiels, utopiques, et ne cadrent pas toujours avec les vues de Dieu et les vrais besoins de l'Eglise.

Et notre brave, intrépide, zélé, énergique, généreux, chevaleresque, mortifié, rude, impitoyable, matutinal et séro-

1. L'abbé de Bretenières possédait, à Fontaine-lez-Dijon, la chambre où S. Bernard était né ; sur cet emplacement il avait élevé une maison religieuse et fondé une société de missionnaires diocésains, les *Missionnaires de S. Bernard*.

tinal, nocturne et diurne, infatigable et patient Poiblanç, là ! Ça me fait plaisir de le savoir curé de Fontaine, ça groupe mieux mes souvenirs dijonnais. Vous rappelez-vous notre voyage à Sémur, Bourbilly ; vous rappelez-vous, quand le grand Cricri était couché sur le lit improvisé à terre, son nez qui passait seul et que j'escaladai, le prenant pour le Monte Testacio ?

Cette lettre ira sans doute vous trouver à Jersey. Vous allez, me dites-vous, faire de la théologie et peut-être un peu de philosophie. Heureux mortel ! moi, je n'ai guère cessé d'en faire, grâce à mes petits livres, dont je traîne toujours quelques-uns avec moi, même en campagne. Je lis les *Pères* de Hurter ; je lis une première fois chaque opuscule ; puis je relis en notant ce qui me va. Ainsi, je termine un travail tiré du traité *De utilitate credendi*. C'est frappant, dans cet opuscule, l'identité de la méthode actuelle de l'Eglise, demandant la foi à des dogmes qu'on ne comprend pas, avec la méthode de S. Augustin, et l'identité des prétentions du manichéisme d'alors avec celles du rationalisme d'aujourd'hui. On voit, dans S. Augustin, qu'il avait été tout simplement rationaliste.

D'autre part, un confrère m'a prêté les *Eléments* de San-Severino, une mine d'or d'une immense richesse ; j'y suis attelé depuis six mois, et je viens de finir la *Logique* avec un plaisir inénarrable. En campagne, chez les chrétiens, on a souvent de longues heures libres, les chrétiens étant à leurs travaux ; quand alors je puis, dans la maison, avoir un coin tranquille et séparé, une petite table et un banc, j'étale mes écritures, je me mets à notre chère besogne, et je me trouve heureux comme un bossu. Dans mes petits livres, je trouve la nourriture de l'âme, la force du cœur, la joie de l'intelligence, l'espérance en l'avenir de l'Eglise, la consolation dans mes peines, et le refuge contre un tas d'inquiétudes dont je suis souvent accablé ; j'y trouve une société pour ma solitude et une source de saintes pensées, le contre-poison de cette atmosphère païenne où il faut vivre, dont l'esprit tente toujours d'envahir nos âmes, *etiam religiosa corda*. Songez qu'il faut

vivre des trois, des quatre, des six mois, sans voir un confrère et sans se confesser.

Allez, vous ne risquez rien de prier et de faire prier pour moi, toutes les bonnes âmes sur qui vous avez autorité. Qu'il faudrait être riche de vie intérieure dans ce pauvre pays, et au milieu de ce triste peuple, *animalis homo... de terrena terrenus... !* Il y a longtemps que je serais mort tout sec, si je n'avais eu le bonheur ineffable de goûter à nos saintes études, de les aimer, et d'apprendre à m'y faire un peu de *spiritus pinguedinem*.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXX

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 2 février 1882.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Enfin, à chaque lettre que je vous écris, je me dis à moi-même : « En voilà toujours encore une d'expédiée avant d'y passer ; si la persécution éclate, et qu'on me fasse mon affaire, là-bas, au pays, ils auront encore une fois de mes nouvelles ! »

J'en suis presque là en fait de précaire et d'appréhensions intérieures, sans qu'il y ait, extérieurement, rien de précis, surtout sans que nos chrétiens — les plus imprévoyants des hommes sont les Chinois — se doutent du danger. Il est vrai, je suis un peu pessimiste et défiant de l'avenir, en vrai fils de ma mère, comme aussi en vrai élève de mon premier maître. Tout est calme extérieurement ; je circule comme je veux, sans qu'on me dise un mot, et tout le monde est libre de se faire chrétien. Mais, parallèlement à la persécution française, hypocrite, légale, et qui attend d'avoir tout préparé pour éclater, il existe, en Chine, une vaste organisation

de la persécution légale sur nous tous ; et ceux qui, comme moi, sont loin des centres, en ont la primeur.

Monseigneur m'offre de changer de région de la mission, si je veux ; mais je puis encore tenir et je tiens. Les païens ne pouvant pas encore attaquer les chrétiens du chef de religion, c'est-à-dire comme chrétiens, leur cherchent, avec la connivence secrète des mandarins, des accusations portant sur des causes temporelles : « Tel chrétien m'a volé ; tel autre détient des terres qui viennent de mon grand-père et doivent me revenir ; tel s'est marié, sa femme m'avait été fiancée et doit me revenir ; ma femme est morte, c'est tel chrétien qui l'a empoisonnée, etc. » Il n'est pas nécessaire que l'accusation soit vraisemblable ; je crois même qu'ils font exprès de prendre des accusations invraisemblables, pour bien faire comprendre à tout le monde que ce titre coloré n'est qu'une précaution, mais que c'est bien au christianisme que l'on en veut.

Comme parallélisme et ressemblance avec la persécution qui se poursuit en France, c'est frappant. Un chrétien lésé accuse au mandarin ; il a des preuves, des témoins ; n'importe, c'est un calomniateur ; on adjuge ses biens à son adversaire païen. Si le missionnaire intervient et dit : « Vous persécutez mes chrétiens ! » On répond : « Mais non, ce n'est pas comme chrétien que nous le condamnons, c'est comme tout autre coupable. »

Ainsi, mes affaires de Tse-Hen viennent d'avoir un dénouement par jugement des mandarins. Tous les chrétiens sont condamnés, battus, convaincus d'être des voleurs de terrains ; d'un seul coup, 35 familles dépouillées de leur petit patrimoine et réduites à la misère. J'ai cru nécessaire, pour les soutenir, de leur donner une somme sur ma future allocation, pour les aider encore à payer les frais du procès ; sinon, ils restent en prison et reçoivent, *quotidie*, 100, 200, 500 coups de rotin. Les frais du procès, ce sont des ligatures de sapèques, qu'il faut jeter à tous ces affreux vautours du prétoire, satellites, gardiens de la porte, scribes, pour satisfaire leur rapacité, qui ne peut se comparer, dans sa bas-

sesse, son impudence, à rien de ce que vous avez vu en Europe.

D'autre part, pour Pou-Gan-Tin, Monseigneur ayant agi auprès des grands mandarins, afin d'obtenir la punition soit des persécuteurs de 1878, soit de ceux qui m'ont expulsé en juillet dernier, vient d'obtenir une réponse définitive de ces canailles et de me la transmettre. Ils nient tout : on n'a pas persécuté les chrétiens en 1878 ; ce sont les chrétiens qui ont soulevé l'indignation de ce bon peuple païen, indignation bien légitime. En 1881, je n'ai été ni chassé, ni insulté, ni battu ; j'ai menti et calomnié cet excellent peuple ; je me suis blessé moi-même au front, en passant sous une porte ; l'attroupement que j'ai vu était dû au jour de marché. Au contraire, j'ai moi-même provoqué la foule par mes insultes ; et la foule, plus sage que moi, m'a laissé sortir en paix de la ville, et m'a même remis sur ma route, car je me trompais de direction. Quelle farce indigne ! Je disais ici à mon catéchiste et à quelques chrétiens, en causant de cela : « Voilà la conscience païenne ! Si vous n'aviez pas la foi, ce serait à vous la donner, de voir comme, en dehors du christianisme, il n'y a ni conscience, ni pudeur dans l'injustice. »

Partout il y a de vilains pronostics. J'attends avec calme et confiance en Dieu, qui peut nous sauver et qui, s'il donne au démon la liberté de nous tuer, tirera de notre mort et de nos peines, pour l'Eglise, un fruit plus grand que de notre travail et de notre vie. Toutefois, on n'est pas impunément, et sans être triste, on a des moments d'anxiété bien pénible. *Pax multa diligentibus legem tuam !* Il y a treize ou quatorze ans que je récite ce mot tous les jours aux petites heures ; je ne l'ai pourtant découvert qu'il y a huit jours, pour m'en consoler et m'en nourrir ; faites comme moi ! Ainsi, Dieu m'envoie toujours un petit mot approprié à ma situation, quand j'en ai besoin. J'ai dû vous conter qu'en 1880, il m'était venu une peine énorme, un jour, juste avant la messe ; je ne savais que faire et à quel saint me vouer : « Enfin, me dis-je, célébrons toujours la messe ; on verra après ! » Je commence ; c'était le jour de la Pentecôte ; lisez

l'Introït et vous comprendrez les larmes qui me sont venues. Il y a trois mois, j'étais dans l'angoisse encore ; je tombe, dans Marguerite-Marie, sur ce mot que j'ai dû vous dire : « Béni soit Dieu en toutes choses, puisqu'aucune ne peut nous séparer de son saint amour ! » Il y a trois mois, je venais d'apprendre cet affreux jugement ; je me couche un soir, sans espoir de sommeil, et prends sur mon lit un numéro des *Etudes des Jésuites*, laissé là ouvert depuis des semaines ; j'en reprends la lecture là où je l'avais laissée. Il s'agit du P. Olivaint et de son anxiété sous la Commune ; on cite une lettre de lui : *Etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Et il y a huit jours, ce *Pax multa diligentibus legem tuam !* Ah ! il n'y a pas de miracles qu'à Lourdes, et les miracles les plus touchants, les plus frappants même, ne sont pas les guérisons matérielles. Je ne crois pas non plus qu'il y ait un genre de vie et une situation où l'on ait plus de marques de cette Providence intime et maternelle qui veille sur nous et nous soutient, que notre vie de missionnaire, si triste humainement, si isolée, si abandonnée, si à la merci des ennemis de notre foi.

Si, quelque jour, vous apprenez que j'y ai passé, ne croyez pas que j'aie été triste et découragé ; mais sachez que j'ai senti mon bonheur et compris le bon côté de ma position. Je vous dis ceci par précaution, et parce que je ne vois plus à un mois devant moi !

Dites à la bonne Sœur Saint-Louis de Gonzague : Non, le P. Aubry n'est pas mort ; il court toujours sur notre pauvre petite planète, en attendant l'éternité ; il ne manque pas de tracas et d'inquiétudes qui l'écraseraient, s'il n'avait pas la foi. Il prie toujours notre bonne Sœur, comme une amie d'enfance, et sa communauté, de se souvenir de lui dans leurs prières, car il en a un beau besoin. — Je comprends la position pénible aussi de ces pauvres Sœurs ; elles sont, comme nous, les enfants de la Providence ; il faut vivre au jour le jour, et ne pas se demander où l'on sera demain, ni s'il y aura un lendemain... Je vais écrire aussi au P. Bocquet et au P. Duponchel ; j'y tiens ! Qui sait si je n'écrirai pas pour la

dernière fois à ces deux bons, vrais et anciens amis ? Ah malheur ! qu'on a de mal à gagner sa pauvre vie !

Vous m'écrivez au retour de Liesse, et me rappelez encore notre commun pèlerinage en 1868. Que c'est déjà vieux, et quel chemin parcouru par nous dans la vie, et par le démon dans les âmes ! J'ai dû, en 1868, parler à Notre-Dame de Liesse de mes rêves de Missions Etrangères, bien que, je vous l'avoue, l'idée de cette carrière fût alors bien affaiblie et pâlie dans mon cœur, vivante cependant. J'avais peur et scrupule qu'elle ne fût une imagination, et ne vînt d'une tendance à me singulariser, à chercher le sublime. Maintenant... mange tes patates, couche sur tes planches, cherche tes puces ; voilà qui n'est pas sublime du tout ! — Comment l'idée de Mission a reverdi ensuite, mais plus calme, dépouillée de tout charme, vous le savez, et me voilà ici. Merci de penser à moi, quand vous refaites ce pèlerinage. Je le fais en imagination, et des larmes me viennent en y voyant, à votre messe, ma pauvre maman, sans doute vieillie. Il faut avoir tué père et mère pour venir par ici ; la plus grande peine qu'on y a, c'est la pensée de la peine qu'on leur fait. Dans trois mois, lors de notre réunion annuelle, je vous rendrai, à notre chapelle de Liesse, là-haut sur sa montagne, le souvenir que vous avez eu pour moi.

Que vous dire de la situation de la France ? On aurait cru, il y a plusieurs mois, que le dénouement, c'est-à-dire la catastrophe finale, était proche, et la voici retardée encore par l'avènement d'une Chambre plus révolutionnaire, mais encore opportuniste. Ce retard est un grand malheur ; il permet au mal de prendre racine, de s'installer pour plus longtemps dans les âmes, en perdant presque entièrement la génération actuelle, puis d'établir des lois, des institutions, dont il restera quelque chose, au moins pour un temps. Ce retard de la catastrophe, cette marche lente et légale, cette gradation mesurée dans l'invasion du mal, sont une stratégie infernale. Quand on lira ceci dans l'Histoire, et quand on y verra comment l'Eglise aura encore balayé tout cela, la thèse de la divinité du christianisme se sera fortifiée d'un argument

bien puissant, car on y verra d'une manière très vive que plus le monde vit, plus l'Eglise se fortifie et grandit, plus aussi Dieu, pour la fortifier et la grandir encore, fait monter l'obstacle contre elle et ajoute à ses épreuves, pour ajouter à sa force et à l'évidence du miracle de sa vie. En vérité, il faut avoir la foi pour être rassuré sur l'avenir de l'Eglise dans une pareille situation, et il faut avoir la foi éclairée pour comprendre la marche de la Providence dans toutes ces choses, et y voir poindre déjà, au milieu même et au plus fort du mal, l'aurore d'un meilleur avenir.

Soyez sûr que, d'après ce que j'ai vu en France, je comprends tout ce que la situation a pour vous d'angoisses, et combien il est écœurant, quand on est prêtre pour sauver les âmes, de les voir se perdre si généralement, si irrémédiablement, sans possibilité d'y remédier ; car vous en êtes à une période du mal où il n'y a presque plus d'autre zèle possible que celui qui consiste à prier, à expier, à attendre. Ce qui est plus navrant c'est ce que vous me dites des enfants avant leur première Communion, et au dernier jour même de la retraite de préparation. Au moins, jusqu'ici, obtenait-on 24 heures d'arrêt dans la vie du péché, 24 heures de séjour dans l'oasis de la grâce, où ils étaient dociles, recueillis, et où leur cœur recevait convenablement l'impression de la parole de Dieu. Je me souviens de notre première Communion ! — Si ce moment d'arrêt disparaît, que restera-t-il ? N'y aura-t-il plus d'état de grâce possible que celui dans lequel ils auront été depuis leur baptême jusqu'au premier péché mortel ? Que de chrétiens en sont là, et n'auront pas, depuis l'âge de raison, goûté à l'état de grâce !

Je vois notre cher ami, M. de Bretenières, à la tête de son collègue ! Ce serait une grande joie pour moi de savoir que, faisant le pèlerinage, soit de Paray-le-Monial, soit de La Salette, vous auriez passé deux jours avec lui à Dijon... Non, vous ne vous imaginez pas le plaisir et l'émotion que cela me causerait ! Si vous faites quelque jour cette escapade, vous lui direz que c'est pour moi, en mon nom, à l'intention de mes œuvres, et afin de me parler de lui. Désormais, il n'est

plus pour moi sur la terre de plaisirs et de joies — à part les joies surnaturelles — que celles que je prendrai ainsi par procureur ; plus de famille, plus d'amitié, plus de confiance. Au milieu de ce peuple, je me sens comme les prisonniers de Beauvais, quand ils étaient au cachot ; il n'y a d'ouverture, d'air, de lumière et, pour ainsi dire, d'issue pour les facultés de l'âme, que par une petite lucarne en haut, du côté du ciel.

Qu'on prie pour moi, j'en ai tant, tant, tant et tant besoin !

A vous ma meilleure affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXI

A Madame Dubail

Hin-Y-Fou, 3 février 1882.

MADAME,

Que Dieu vous bénisse dans vos enfants ; qu'il leur fasse la grâce d'échapper à la contagion de vice et d'impiété qui ravage notre pauvre France. Vraiment, il y a lieu d'espérer que c'est bien là l'intention de sa Providence, puisqu'il vous fait payer d'avance et si cher, si longtemps, ce que vous lui demandez. Cette pensée, qui est toute simple pour des chrétiens, et qui ne peut pas faire un doute, m'a fortifié bien des fois et m'aide, tous les jours à supporter bien de lourdes peines et toutes sortes d'angoisses dont ma vie est remplie, surtout depuis quelques mois ; qu'elle vous aide aussi à porter votre fardeau. Plus il est lourd, plus vous le portez courageusement, plus vous avez droit de compter qu'il produira des bénédictions pour vous et pour ceux dont les âmes attendent de vos prières la vie et le salut. La vie est courte ; il faut bien finir par reconnaître qu'elle nous est donnée pour

souffrir, et qu'il n'y a au monde que cela de sérieux, de fécond, et, en définitive, même de consolant, de rassurant pour notre avenir éternel.

Pour moi, plus j'avance dans la vie, plus je me remplis de ces pensées ; et je m'aperçois tous les jours que Dieu ajoute des forces à celui à qui il ajoute des peines. Notre situation en Chine, depuis un an surtout, est bien précaire et bien inquiétante ; nous sommes entourés d'inimitiés et de menaces, et on sent la persécution avancer à grands pas. La persécution, par ici, c'est la mort, pour nous et pour beaucoup de chrétiens ; c'est la dispersion de nos chrétientés et la ruine entière de nos œuvres.

Peut-être vous a-t-on raconté qu'en juillet 1881, j'ai été chassé d'une ville où j'allais chercher installation. J'ai été battu, j'ai peut-être reçu 300 coups de pierres, pas mal en plein visage et à bout portant ; enfin j'ai eu l'honneur de verser au front un peu de mon sang pour la foi ; on m'a conduit hors de la ville pour me tuer, et à moitié déshabillé pour l'exécution. Je ne sais comment j'ai pu m'échapper ; mais j'en suis revenu avec l'intime conviction que je finirai ma vie par là, et qui sait si j'attendrai longtemps ! Si j'ai cet honneur, qu'à Guiscard on prie pour moi quand même ; et puis, qu'on se souvienne que j'ai laissé là bas une bonne part de mes affections. Je ne sais pourquoi, tous ces jours-ci, ayant écrit pas mal de lettres, je me suis senti porté à faire cette recommandation à tous ceux que j'ai aimés en France. Je m'exagère peut-être le danger, cependant je suis calme ; mais je sais que tout n'est pas illusion, dans ces craintes que je cache à mes chrétiens, très imprévoyants d'ailleurs, surtout à mes pauvres enfants ; ceux-ci mangent, jouent, dorment, sans savoir mes inquiétudes et tout ce que je crains pour eux.

Vous seriez heureuse, me dites-vous, de me savoir largement dédommagé de mes peines. Oui, soyez-en sûre, un missionnaire qui fait, même petitement, son devoir, est bien dédommagé des sacrifices, des séparations que lui a coûtés sa vocation, et des peines qu'elle lui rapporte encore tous les

jours ; il en est dédommagé par le salut de tant d'âmes qui nous doivent leur ciel. Car un missionnaire, par le seul fait de sa présence, a toujours la joie d'être l'occasion du salut pour un grand nombre. Il est dédommagé par la pensée de travailler pour l'Église à préparer l'avènement futur du règne de Dieu, de la société chrétienne chez ces pauvres peuples, encore si loin de l'Évangile en grande majorité ; il est dédommagé surtout par des joies intérieures que Dieu lui envoie, en proportion de ses peines et de ses travaux, et qui sont sa force, sa consolation, sa richesse.

Je puis vous l'assurer, toutes les fois que je me suis vu bien accablé des peines du dehors, Dieu n'a pas manqué de m'envoyer quelque signe de sa présence, quelque bonne pensée qui était comme le mot de ma situation et la réponse de sa Providence.

Allez, il ne se fait pas de miracles qu'à Lourdes ; et les plus touchants, les plus frappants des miracles, ne sont pas ceux qui guérissent les corps...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXII

Au Révérend Père Bocquet (1)

Hin-Y-Fou, 13 février 1882.

CHER ENFANT,

Il y avait longtemps que vous me négligiez. Il a fallu ma lettre pour vous en tirer une, mais une bonne dont je vous remercie. Je joins à ma réponse un mot pour notre ami Duponchel ; vous le lirez au passage et le lui expédiez. — J'ai avec le P. Duponchel une amitié de même nature que

1. La suscription de cette lettre portait : « Au R. P. Bocquet, exilé je ne sais où dans cette vallée de larmes. »

celle que j'ai avec vous ; tout ce que je lui écris peut passer par vous et s'adresser à vous Il n'y a rien de profond, de fécond, de solide, comme les amitiés intellectuelles, surtout quand des études comme nos saintes études ont été le terrain où elles ont été établies, et quand, contractées à Rome, elles ont reçu, comme disait le P. Freyd, le *ciment romain*. Il est des noms, des choses et des figures que j'oublie, ou dont le souvenir va pâlisant et s'évaporant dans mon âme, comme les photographies que j'ai apportées de France. Mais mes souvenirs d'études, avec ceux d'Orrouy, de Ribécourt et quelques autres, se sont tellement enfoncés jusque dans mes racines, qu'ils font partie de mon tempérament et de ma nature ; pour les détruire, il faudra me détruire. Plus je m'éloigne de leur origine en avançant dans la vie, plus ils deviennent puissants sur moi et pleins d'émotion. C'est ma richesse et ma ressource aujourd'hui, dans ce pauvre pays où il faut faire une telle dépense de forces intérieures, avec si peu de moyens d'en faire sa provision.

Vous autres, Jésuites, vous voilà aussi dans une situation étrange, sans domicile sûr, tellement qu'on ne sait plus où vous trouver. Voyez, j'écris à vous deux et ne sais où vous écrire, doutant toujours si vous serez encore demain là où vous êtes aujourd'hui. Vraiment, c'est ce qui s'appelle être *in statu viæ* ! Cette situation est donc la vraie condition humaine, plus vraie, plus utile, plus commode spirituellement, que celle d'un curé à poste fixe et assuré du lendemain ; car elle vous empêche de faire votre nid nulle part, et vous oblige à vous imprégner de ces pensées de S. Paul : *Non habemus hic manentem civitatem... Præterit figura lujus mundi...* Quels mots saisissants de vérité pour nous et pour vous, vieux ; pour nous, missionnaires, sans lendemain et sans famille, sans compagnie, sans amis ; pour vous, Jésuites, chassés, et sans autre domicile fixe que la vaste enceinte de l'Eglise catholique et le giron de votre saint fondateur.

Vous lirez, dans ma lettre au P. Duponchel, mes inquiétudes et ma situation. Je n'exagère pas, et depuis dix jours que cette lettre attend là une occasion pour partir, les choses

ont empiré encore. Si elles continuent comme depuis un an surtout, nous sommes perdus, et nous aurons dans ces régions, quand le signal en aura été donné par la débâcle en Europe, une persécution comme jamais l'Extrême-Orient n'en a vu une ; car jamais la haine infernale des païens et des autorités n'a eu plus de motifs, puisque jamais il n'y a eu tant de chrétiens, tant de missionnaires, tant d'œuvres montées, tant d'éléments réunis pour fonder ici la société chrétienne et faire l'assaut de cette misérable société païenne, pourvoyeuse de l'enfer et rempart contre l'Eglise ; et que de plus ils ont à se venger de nous avoir vus travailler vingt ans à peu près en paix sous la protection des traités.

Je sais que Dieu nous garde *ut pupillam oculi*, et qu'on ne nous touchera pas sans sa permission ; mais le plan de la Providence et le moyen même de répandre sa miséricorde plus abondamment sur la Chine, est peut-être précisément de se servir de nos souffrances et de notre sang pour féconder un peu cette pauvre terre ; d'autant plus que notre mort même serait un appel aux vocations apostoliques, puisque l'espérance du martyr a toujours été la pourvoyeuse des missions. Vous autres, retenez ceci, vieux, et dites-le à qui veut l'entendre, vous autres qui êtes en Europe et que Dieu oblige, par la persécution, à courir l'Europe, si on nous faisait passer le goût du riz, vous auriez le devoir d'interpréter ainsi notre mort, et de faire entendre à la jeunesse européenne ce cri de notre sang. Je ne serais qu'heureux de cette perspective, vous le pensez bien, si je me sentais, par mon passé et mon présent, tant soit peu digne d'entrer dans cette belle destinée. Mais quand je pense aux martyrs, aux vrais martyrs de Jésus-Christ et de l'Eglise, à ce que nous savons de cette piété, de cette pureté, de cette charité, qui les ont rendus dignes de leur couronne, je suis honteux d'avoir osé l'ambitionner. *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni*. Voyez-vous ce malotru d'Aubry, ce diseur de gros mots, le voyez-vous ambitionner de s'incorporer à cette belle cohorte de martyrs — *Martyrum candidatus exercitus* ? C'est absurde et grotesque ! Mais, comme disait un de mes chrétiens, il y a

deux mois, au mandarin qui le faisait lier, battre, et adjugeait bien injustement à des païens son petit patrimoine : « J'ai un derrière, c'est pour taper dessus ; j'ai un cou, c'est pour le lier ; des mains, c'est pour les garrotter ; des pieds, pour les mettre aux ceps. Votre prédécesseur m'a estropié pour me faire apostasier ; voyez ma main infirme. Vous adjugez tout mon bien aux païens, je n'apostasierai pas pour cela ! »

Réjouissons-nous, ma vieille, d'être de ceux que S. Pierre introduira au Ciel en disant : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna*. Je frémis pourtant de penser qu'avec tant de peines que j'ai, il est encore possible de perdre son âme. Quels petits morveux, quels petits *mufles* nous sommes, à côté des grands missionnaires d'autrefois, des apôtres, des saints, des martyrs, *qui Ecclesiam plantaverunt in sanguine suo* ! Sans compter la diminution des vertus, que l'homme moderne est mesquin et trivial, qu'il est pingre et qu'il fait triste figure à côté de l'homme d'autrefois !

Vos réflexions sur ce qu'a produit en France la perte des études du Droit Canon, sont frappantes. Cette perte se rattache toujours à ce que j'appelais jadis le *positivisme théologique*, la *méthode utilitaire* appliquée aux études ecclésiastiques. Le Droit Canon, c'est la théologie appliquée dans des institutions sociales, c'est l'Eglise prenant sa forme pratique dans le peuple chrétien, et donnant ainsi à une foule d'idées, trop métaphysiques pour le peuple, une figure pratique saisissable à toutes les intelligences, une *tessera* — selon le mot de Franzelin — qui précisait, fixait les notions théologiques, les empêchait de flotter, de changer selon les temps et les esprits ; c'était aussi une barrière, une muraille, pour arrêter pratiquement le rationalisme et toute erreur antichrétienne.

On a renversé tout cela, et on s'étonne que l'Eglise soit si nue, si désemparée contre le mal ; on en a même détruit l'étude, et on s'étonne que le peuple, à qui on prêche tant les idées chrétiennes, ne les retienne pas et devienne de plus en plus païen ; que les droits fondamentaux de l'Eglise et les privilèges des clercs, qui en sont l'application, ne soient pas

compris et excitent la haine. Combien de prêtres n'ont même plus souvenance du *privilège du for*, et n'en ont jamais entendu parler ! Quant à l'exemption du service militaire, j'ai suivi, autant qu'on le peut dans ma situation, cette controverse pitoyable où il a fallu *défendre la vérité par des arguments d'erreur*. Voilà ce que c'est que la polémique *ad hominem* ! On a obtenu un restant du privilège des clercs, comme une *concession provisoire*, en faveur d'une corporation que l'on consent à ne pas encore achever de détruire tout de suite, et qui demande grâce et pitié. Quelle durée ça peut il avoir ? Le bien même de l'Eglise veut et exige que cette concession soit abolie bientôt, afin qu'ensuite le privilège des clercs soit rétabli par d'autres raisons et sur d'autres bases.

Remarquez comme tout se tient dans cette stratégie infernale de la guerre à notre foi. On s'attaque, dans le christianisme, à tout ce qui est *action ex opere operato*, à tout ce qui agit divinement et de soi, indépendamment des individus qu'emploie l'Eglise. Le Droit Canon agissait ainsi sur le peuple chrétien ; il préservait, il prêchait, il enseignait ; on l'a enlevé. Voilà l'Eglise réduite, de ce côté, aux seules forces de l'homme agissant *ex opere operantis*. Epuisez-vous à prêcher, à exhorter ; mais n'ayez plus de lois qui *contiennent* vos idées dans les intelligences : vos idées se perdent alors, comme l'eau versée dans une terre trop meuble. On a détruit les lois de l'Eglise, ces expressions pratiques des idées chrétiennes dans le monde ; les idées chrétiennes ont péri avec leur expression, comme la pensée périt avec le langage. Il y a aussi une action *ex opere operato* dans la prédication sacerdotale ; elle lui vient de la foi, de la substance théologique et dogmatique qui, incarnée dans l'âme du prêtre par les saintes études, passe de son âme dans sa parole, et par sa parole dans les âmes, pour les féconder *ex opere operato*, par la vertu divine de la foi. On a ruiné les études dogmatiques pour priver le prédicateur de cette puissance-là.

Il en est résulté un christianisme vague, flasque, sans force divine, où des hommes zélés suent sang et eau à exhorter sans succès un peuple que rien ne touche plus, et s'étonnent

que la parole de Dieu ait perdu sa vertu d'autrefois. Dans un christianisme comme celui-là, il est étonnant qu'il y ait encore des sacrements et des dogmes ; car ce sont les deux modes suprêmes de l'action *ex opere operato*. Aussi, comme le rationalisme les trouve choquants ! comme les chrétiens eux-mêmes en sont honteux ! comme les prédicateurs *modernes* évitent ces sujets vulgaires, pour s'envoler dans les sujets à *considérations élevées* ! comme ils évitent de prêcher même *Jésus-Christ*, le *salut*, le *ciel*, l'*enfer*, parce que tout cela agit trop *ex opere operato*,.. *Virtus Dei in salutem omni credenti* ! On ne veut plus que de la force humaine, *virtus hominis*. Aussi, avec quelle vitesse le mal avance dans le petit peuple !

Je vous recommande cette idée que je travaille depuis longtemps dans ma *caboché* : la *destruction, dans un certain christianisme moderne* qui a beaucoup de succès en Europe, de *tout ce qui agit ex opere operato sur les âmes*. Je me rappelle le rire homérique, éclatant, prolongé, qui s'empara de M. Catel et de M. Caux, un jour qu'à Saint-Lucien, causant avec eux de la situation, je disais qu'on ne ferait rien de solide et de durable, si on n'obtenait le rétablissement du Droit Canon et de son étude. Ces deux Sulpiciens de marque trouvaient l'idée tout à fait saugrenue ; même quand nous eûmes quitté ce sujet, M. Caux avait peine à se tenir de rire, et pouffait encore de temps en temps en regardant M. Catel, qui, lui, se tenait mieux et souriait seulement, de l'air d'un homme supérieur qui a étudié et vidé ces questions-là, qui rira de ces théories creuses tout à l'heure, quand je serai parti, et qui ne s'abaisse pas à discuter de choses pareilles.

Pour lui, l'action sacerdotale, c'était l'homme exhortant l'homme, l'exhorté écoutant l'exhortant ; la vie chrétienne, c'était cette piété romantique, moderne, nourrie de sentimentalité et de tendreté sensible, ou plutôt sensuelle, où j'ai vu souvent tourner les nourrissons de Saint-Sulpice. — Je dis les nourrissons de Saint-Sulpice ; entendons-nous ! Je veux dire les nourrissons fidèles, car il y a deux exceptions : ceux à qui une heureuse occasion à fait rencontrer les vraies

études, Mgr Pie, par exemple ; et ceux qui, n'ayant pas rencontré cette occasion, n'ont pas pourtant pris l'esprit de cette éducation, parce que leur tempérament, plus viril, les a soustraits à l'influence malsaine de ce petit *dorlotage spirituel* où on les a tenus, comme ils disent eux-mêmes, en *serre-chaude*.

Rien ne me déplaît comme le mot de *serre-chaude* appliqué au Séminaire. Remarquez comme la formation romaine est tout le contraire : *Exiit qui seminat seminare*, au grand air. Ces derniers, tout naturellement, tournent au rationalisme plus ou moins complet, plus ou moins franc. Malheureusement, l'élève de Saint-Sulpice qui, trop viril, a échappé à l'influence de Saint-Sulpice, s'il n'a pas été nourri par ailleurs de la forte moelle du dogme, cherche ailleurs la nourriture de son âme.

Dans ce sens, on m'annonce que l'abbé M***, élève, lui aussi, de Saint-Sulpice, tourné au rationalisme dans des proportions qui passent l'ordinaire — parce qu'il n'a pas le jugement assez droit et l'intelligence assez éclairée, pour neutraliser et retenir, au moins *provisoirement* et *extérieurement*, la marche de l'erreur dans son esprit — devient professeur de philosophie, c'est-à-dire tout juste ce qu'il ne lui fallait pas, étant posée chez lui cette tendance naturelle, qu'une éducation insuffisante n'a pas relevée et nourrie de dogme. C'est tout simple, et tout élève d'une intelligence un peu éminente, ainsi préparé, doit tourner ainsi ; — comme ce philosophe que son père avait condamné aux études de Droit, et qui, enfermé dans la bibliothèque de son sage papa, y trouvait des livres impies et obscènes, où il puisait une nourriture toute différente, et se préparait à devenir philosophe rationaliste et romancier malsain.

Pour les élèves des Séminaires qu'une foi plus abondante, puisée dans la famille, retient sur cette pente, ils ne peuvent s'arrêter en chemin, que par un immense péché contre la logique et en faisant le schisme entre leurs facultés, la foi tirant d'un côté, l'intelligence qui n'est pas chrétienne tirant de l'autre ; et ce n'est pas toujours la foi qui les retient, c'est

souvent quelque chose de bien moins élevé, tout bêtement le respect humain. Quels hommes ça peut-il faire ?

Et notez que la vraie formation sacerdotale aurait fait d'eux des apôtres ! On n'abrutit pas impunément l'intelligence humaine, et la théorie de l'abrutissement, comme moyen de formation sacerdotale, théorie que vous connaissez comme moi, venant à échouer sur quelques-uns, malheur à eux, car ils ne savent pas qu'il y a un autre moyen que le rationalisme de cultiver son intelligence.

Je reçois une lettre d'un missionnaire de Canton, mon ami de Paris, originaire de Reims où il a été élève des Sulpiciens, homme intelligent et pieux ; il est resté fidèle à ses maîtres, et, faute de mieux, c'est un bonheur pour lui. Chose frappante : ce ne sont, chez lui, que des *analyses psychologiques de soi-même et des besoins de son cœur*, des rêves, des regrets de ne pouvoir plus trouver *un bon directeur*, des *recherches de l'idéal*, des *gémissements sur sa solitude*, sur la *bassesse des hommes*, sur l'*égoïsme des cœurs* ; une piété romantique et malade. J'ai connu plusieurs *Remenses* ; ils étaient tous comme cela. Est-ce l'effet de l'éducation ou le tempérament du pays ? — Je lui réponds son fait, car nous sommes assez intimes ; je lui montre que la piété catholique, apostolique et romaine, ce n'est pas ce romantisme sensuel. C'est le cœur aussi, mais le cœur viril, ferme, réglé par l'intelligence imprégnée de foi, *imbutus Evangelio mundus*, dévoué à l'Eglise et au royaume de Dieu jusqu'au dernier sang, fort et puissant contre la douleur, et contre la pire des douleurs qui est le sentiment de la solitude, *exilium cordis*, dit l'*Imitation*, capable enfin, à partir surtout d'un certain moment de la vie, de se passer de ce petit dorlotage spirituel qu'ils appellent la direction ; — ceci soit dit, bien entendu, sans faire fi de la direction prise dans son vrai sens.

Après le tableau que vous me faites de la situation en France, et du faux dans lequel on s'enfonce de plus en plus et comme à plaisir, vous me dites : « Croyez-vous que nous sortirons de là ? » — *Respondeo dicendum* : Oui, mais il faudra bien du temps ; il en faudra plus encore que je ne pensais

en pariant, il y a 10 ans, avec M. Maurice ; car j'aurais cru que la catastrophe serait venue plus tôt ; je veux dire la catastrophe où nous mène la République, et qui, *positis ponendis*, pourrait être une aurore, l'aurore de temps meilleurs. Je vous ai dit déjà pourquoi cette aurore me semble avoir bien des chances de ne pas amener le jour ; car si le travail de restauration, après la débâcle, se fait encore au nom des principes du libéralisme et par ses œuvres, ça ne peut qu'avorter, comme toujours et invariablement, c'est clair. Mais enfin, il y avait une chance ; or voici que cette chance est encore retardée, et ce retard funeste permet au mal de gagner, de s'enfoncer, de pénétrer à fond de cale, et d'élever toute une génération dans le faux. Où ça nous relance-t-il ?

En attendant, et pour préparer le travail de relèvement qui devra se faire ensuite, remarquez-vous que les idées de Léon XIII prennent un peu, *pratiquement*, dans le clergé ? Qu'elles y excitent autre chose qu'une sorte d'enthousiasme éphémère, superficiel, factice ? Qu'elles aient reçu un commencement d'exécution pratique ? Que la philosophie scolastique, à laquelle Léon XIII attache tant d'importance et promet des résultats si étonnants, si incompréhensibles pour un cartésien, nos *utilitaires* et nos gallicans pratiques, consiste, pour la France, en autre chose qu'en de belles éditions types de S. Thomas et de S. Bonaventure, qu'on met dans sa bibliothèque sous des reliures de luxe pour orner sa chambre ? On parle de mouvement de retour ; consiste-t-il en autre chose qu'en des pèlerinages bruyants et des manifestations extérieures ? Soigne-t-on un peu le fond, les études, et s'aperçoit-on que ce qui a manqué, ce sont les principes ? Si vous répondez non à tout cela, que voulez-vous que je vous dise ? Nous sommes toujours dans la période de croissance du mal ; le sel de la terre continue de s'affadir. Même si on était entré dans la période de retour au bien, il faudrait beaucoup de temps, car la conversion d'un peuple ne se fait pas comme celle d'un homme ; mais si on n'y est pas encore, que sera-ce ? Et il est de plus en plus vrai que c'est la conversion d'un peuple qu'il faudra faire.

Cependant, j'espère pour plus tard ; l'aurore, nous ne la verrons pas, même si nous vivons encore un bail passable. Je lisais, ces jours-ci, l'Encyclique *Inscrutabili*. Voilà certes un esprit qui voit clair, et de loin, et profondément. Un mot m'a fait sauter en l'air, et me ferait répondre à votre question : *Respondeo dicendum : Non !* Voici ce mot : « *Ea quæ serpit per artus intimos humanæ societatis lethifera quædam pestis, quæ eam quiescere non sinit, ipsique novas rerum conversiones et calamitosos exitus portendit.* » — Vieille, votre question : « Croyez-vous que nous sortirons de là ? » est terrible ; je me rappelle que Mgr Pie n'osait jamais y répondre franchement ; il louvoyait et mettait des *si*.

A propos des idées de Léon XIII, j'ai trouvé les *Elementa* de San-Severino et je les étudie. Je n'ai encore vu que la *Logique*, c'est-à-dire un tiers du premier volume. Voilà de la philosophie chrétienne ! J'y trouve un profit, une jouissance, un entassement de richesses, que je ne puis vous dire. Examinez l'idée que voici et qui m'est venue, en faisant cette étude : « La *philosophie* de S. Thomas est plus sûre, plus irréprochable encore que sa *théologie* ; aussi, dans la réforme à faire de l'éducation cléricale, il importe encore plus de prendre la première pour guide que la seconde. » Remettez en honneur la théologie de S. Thomas sans sa philosophie — car il est possible de faire cela, et la soi-disant restauration de S. Thomas en France, n'a consisté qu'à faire cela — vous n'obtiendrez rien d'important ; remettez en honneur sa philosophie seule sans sa théologie — si c'est possible — c'est-à-dire, dans cette restauration, ne visez *in directo* que sa philosophie, vous obtiendrez tout, et vous vous trouverez, après quelques années, avoir rétabli sa théologie. Ceci n'explique-t-il pas et la stérilité des efforts faits en France, surtout dans certains Séminaires, en théologie presque uniquement, et la marche toute différente suivie et prescrite par Léon XIII, qui n'insiste que sur la philosophie ? sans compter tous les principes d'erreur contenus dans la philosophie moderne, semés par elle, qui ont produit leur fruit, et que détruirait la philosophie scolastique.

Je vous recommande de faire ce que je dis au P. Duponchel sur le *De utilitate credendi*. Il est très frappant de rapprocher les raisons opposées par les manichéens à la méthode de l'Eglise, raisons pour lesquelles S. Augustin dit avoir été gagné à l'hérésie, ou plutôt au rationalisme, avec les arguments du rationalisme et du protestantisme libéral d'aujourd'hui. Ceci est encore une *question de méthode* ; et cette comparaison montre d'une manière frappante que la méthode catholique actuelle, fût-elle fausse en elle-même, question qu'on n'examine pas d'abord, est du moins identique à celle de S. Augustin. Ceci est décisif, dans une Eglise qui se gouverne entièrement par principe de tradition, et contre un des arguments du protestantisme, l'argument historique qui montre l'Eglise variant dans sa méthode.

Préparez-vous à me rendre un service qui vous coûtera peu, vous sera utile à vous-même et précieux pour moi. Donnez-moi, sur une feuille spéciale, quelques renseignements sur les modifications du plan, qu'à la suite du Concile du Vatican, les théologiens ont introduit au traité de l'Eglise. J'ai lu ou entendu dire que maintenant on mettait le traité du Souverain-Pontife en tête ; c'était l'idée du P. Combalot avant même le Concile. Je n'ai pas lu de livre fait d'après cette idée, avec cette modification, et je ne vois pas bien comment on la fait. Si vous avez le plan d'un bon traité de l'Eglise, fait d'après cette idée, transcrivez-moi ce plan, en copiant le titre des chapitres.

J'ai su que mon ami Randon était en Belgique ; d'où je conclus qu'il a repris un bail avec la vie, et continue de gambader sur cette petite planète. J'avais peur d'apprendre qu'il était allé s'installer à la *ranguette* au cimetière. Qu'il m'écrive s'il est converti, s'il cherche toujours le principe qui doit sauver le monde.

Adieu, ma pauv' cocotte ; ayez soin de prier et de faire prier pour moi, entendez-vous ? Et puis de m'écrire un tas de choses sur ce que vous savez que j'aime à entendre.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXIII

A son Frère

Hin-Y-Fou, 28 février 1882.

MON CHER AUGUSTIN,

Je viens de recevoir l'*Univers*. Quelle horreur que cette situation politique ! Ce qui confond, c'est l'audace qu'ils ont eue de mettre un Paul Bert ministre des cultes. Pour eux, le gouvernement est un moyen de faire des farces à l'Eglise. Que Dieu est patient ! Qui peut prévoir l'issue de cette comédie sacrilège et horrible ? Et, avec tout cela, le mal avance dans le petit peuple. Sois sûr que je me rends bien compte de la marche de l'impiété en France ; je suis même plus étonné encore de voir ce qu'il reste de bien, que ce qu'il y a de mal réalisé. Quand on aura fini de déchristianiser le petit peuple, de quoi vous trouverez-vous curés ? Je ne répète plus qu'ici nous sommes tout à l'inquiétude ; une foule de signes semblent annoncer que la débâcle en France sera le signal de quelque chose de semblable pour la Chine. Je suis fatigué, éccœuré, de le dire. A la grâce !

J'aime peu les petites congrégations nouvelles, et je trouve qu'on les multiplie trop. Mieux vaudrait, si on veut se faire religieux, se donner aux grands Ordres, y entraîner les quelques hommes sur qui on a influence, y jeter les ressources dont on dispose. Les fondateurs des grands Ordres ont été des génies et des saints ; parce qu'ils ont été des génies, leurs institutions sont solides, même au point de vue naturel, et ont des chances humaines de succès ; parce qu'ils ont été des saints, leurs institutions sont riches de grâces, ont des chances divines de vivre et d'être fécondes ; elles ont des traditions, un esprit, etc... Moi, je suis resté prêtre séculier par vocation, par dévotion au caractère purement catholique et œcuménique de l'Eglise ; mais si je m'étais décidé pour

un Ordre religieux, j'aurais pris un grand et vieil Ordre, les Bénédictins par exemple, ou quelque Ordre ancien un peu dépourvu de sujets, tout juste afin de lui donner un membre de plus pour travailler à le remonter.

J'ai lu le discours de l'abbé M*** ; il y a là-dedans un souffle rationaliste qui m'a peiné profondément. C'est un laïque qui disserte laïquement sur la littérature. L'Église y est nommée, c'est vrai ; mais on sent que l'orateur la nomme par complaisance pour un auditoire superstitieux, à qui on lui a conseillé de faire ce petit sacrifice ; aussi ce passage vient-il là comme des cheveux sur la soupe...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXIV

A M. l'abbé Boulenger

Tse-Hen, 6 mars 1882.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai réservé pour ce mois de mars, afin de la mettre sous la protection de S. Joseph, une tournée qui n'est pas sans danger, soit pour moi, soit pour mes chrétiens. Je vous ai souvent parlé du Tse-Hen, qui a été, depuis trois ans, si éprouvé, si poursuivi par la persécution. On y a dépouillé trente et quelques familles de leur patrimoine, sous des prétextes légaux, mais, en réalité, bien injustement et uniquement parce qu'elles sont chrétiennes, afin de les obliger, par voie détournée, à renoncer à leur foi. Tout le monde me dissuadait de faire, cette fois, la visite annuelle dans ces parages ; m'y voici cependant depuis quelques jours. S'il n'arrive rien, j'y passerai tout le mois de S. Joseph ; il me protégera, j'espère ; et puisse ma présence n'être pas le signal d'une

recrudescence d'hostilité ! S'il m'exauce, je lui devrai un beau cierge. Mais je ne réponds de rien.

« Persécution, persécution ! Mes chrétiens sont persécutés ! » Voilà un sujet fameusement rebattu ; et ce serait un sujet de causerie plus nouveau et plus rare, de montrer une chrétienté heureuse et paisible, que de parler sans cesse de persécution et de trouble. Malheureusement, je n'ai pas le choix. A-t-on jamais vu aussi une époque d'inquiétude comme la nôtre ? Inquiétude pour les chrétiens en Europe, comme partout hors de l'Europe. Mais qui oserait dire que les persécuteurs de l'Eglise, en Europe surtout, ne sont pas, dans leur cœur, encore plus inquiets et tourmentés que les chrétiens ? Ici, je crois les persécuteurs assez tranquilles ; en eux, pas une étincelle de cette lumière intérieure qu'on appelle la *conscience* ; elle est oblitérée à un degré inconnu en Europe, même dans les prisons. Moralement, les Chinois sont des brutes, sans cœur ni conscience ; s'ils ont une fois obtenu gain de cause contre les chrétiens, et tiré d'eux plus ou moins d'argent, ils demeurent sans remords, ne songent qu'à s'applaudir brutalement du succès, et sont prêts à recommencer. — Non, ne vous fatiguez jamais de m'entendre dire : Il faut avoir vu ces païens pour comprendre de quelle barbarie, de quelle grossièreté de cœur, de quels abîmes de péché et de méchanceté le christianisme nous a tirés, et où nous poussent de nouveau ceux qui veulent ramener l'Europe au paganisme.

Par suite du contre-coup des événements de France, nous serions assurément déjà expédiés, et nos chrétientés devraient déjà être en pleine persécution, si le gouvernement de la République ne sentait, par instinct, par tradition, par des raisons de bon sens qui sautent aux yeux, le besoin d'être plus sage dans sa politique extérieure que dans sa politique intérieure, et la nécessité de maintenir encore, dans une certaine mesure, la clause des traités qui protège les Européens ; car ce n'est pas nous seuls, missionnaires, que le Chinois veut exterminer, mais tous les Européens. Et puis, l'ambassadeur et les consuls, qui voient les choses de plus

près, sans être plus favorables que leurs chefs à l'Eglise elle-même, sentent bien dans le vif et dans la pratique des choses, que nous lâcher, nous abandonner à la haine du Chinois, ce serait faire croire au Chinois que la France lui abandonne tous ses droits et n'a plus rien à revendiquer chez lui. Combien de temps l'ambassadeur et les consuls garderont-ils cette bonne volonté relative ? Il y a un parallélisme évident entre les progrès de la persécution en France et ses progrès en Chine ; il est clair que la débâcle en France, si elle dure tant soit peu, en amènera une ici. Je suis de ceux qui croient à la probabilité d'une solution sanglante et humainement fatale pour les missions.

Je vous disais plus haut que les païens, après leurs persécutions, ou, en général, après leurs crimes, me font l'effet d'être sans remords. J'ajoute que jusqu'ici je ne remarque pas, comme en Europe, qu'ils soient punis dès ce monde, et qu'ils finissent humainement mal. Pour les chrétiens, même en Chine, il en est autrement ; et l'exemple de quelques apostats le prouve. Ceux-ci sont châtiés dès cette vie ; ils finissent presque toujours mal, et voient leur famille maudite. Un de ces apostats afflige profondément ma mission ; il a beaucoup abusé des grâces de Dieu et de la bonté des missionnaires. Il n'a que 30 ans, et ne démentira pas cette expérience, car Dieu l'a déjà frappé, mais sans autre effet que de lui faire redoubler ses crimes. Tous mes chrétiens me disent : « Il finira mal ! » — Pour les païens persécuteurs, je ne sais si une longue expérience montrerait le châtiment de Dieu sur leur descendance ; mais on ne remarque pas que leurs crimes leur portent malheur à eux-mêmes en ce monde. J'ai vu déjà bien des exemples d'une impunité de vingt et trente ans pour eux. A Hin-Y-Fou même, quatre ou cinq meurtriers de chrétiens, deux des meurtriers de M. Müller en 1866, et deux des meurtriers d'un prêtre chinois, continuent de s'applaudir hautement de leur impunité, et de vivre du fruit de leurs crimes. Je vois aussi une foule de païens, enrichis par les vols les plus audacieux, jouir tranquillement de leur fortune.

Ce contraste avec les chrétiens, prouve qu'il y a une Providence spéciale pour nous. Quant à l'impunité de ces païens en elle-même, comme je ne cesse de le dire à mes chrétiens, elle prouve qu'il y a une autre vie, puisqu'il faut que justice soit rendu, et qu'elle n'est pas rendue en ce monde. — *Que Dieu est patient !* N'est-ce pas ce que doit nous faire répéter toujours le triste spectacle des choses de ce monde ? Chose incroyable, et pour moi inexplicable humainement : tandis que la persécution et les inquiétudes arrêtent net ordinairement le progrès des conversions chez les Chinois, au contraire, dans la région où me voici, qui vient d'être contribulée copieusement et qui est encore menacée, partout on veut se faire chrétien ; une foule de villages me demandent, par députation, de les recevoir à l'adoration. Ne pouvant agir que peu à peu, je prends les noms et suis obligé de les ajourner jusqu'à ma première visite. Il est vrai, les trois quarts des postulants ne savent pas le premier mot de la nécessité de se faire chrétien ; une fois admis, ils auront toutes les peines du monde à étudier la doctrine et les prières. Dans chaque village, il faut discerner les plus intelligents, les pousser, les mettre à la tête du mouvement, leur apprendre à baptiser à l'article de la mort. Cette marche est peut-être la seule praticable, pour organiser les chrétientés dans cette partie de mon district, exclusivement peuplée par la race inférieure des Y-Jen et des Y-Kia.

Hier même, il m'arrive trois familles d'une autre race, qui ne compte pas encore de chrétiens, les *Miao-Tse blancs*. Ces indigènes sont tous vêtus de toile blanche très grossière, et, chose remarquable, ils portent, cousue au milieu du dos et sur leur robe, une croix de Saint-André, à branches égales et parfaitement formée. Je demandais ce matin aux chefs de ces familles ce que signifie et à quoi sert cette croix : « C'est notre religion traditionnelle, répondirent ils, qui nous ordonne de porter cette croix sur le dos ; nous devrions aussi en placer une grande sur le toit de nos maisons, nous ne le faisons pas, pour éviter les moqueries des Chinois ; mais il en est qui placent encore cette croix à l'intérieur de leur maison. C'est

un signe de protection du Ciel ; nous n'en savons pas plus long. » — Ils sont du reste fort épais, durs à la fatigue, et se refusent à apprendre à lire. Je ne vois, parmi eux, que des figures bestiales. Les trois chefs qui me sont venus hier sont moins grossiers ; ils sont contents de retrouver leur croix dans la religion qu'ils viennent embrasser. L'un d'eux m'amène ses six enfants vêtus de loques qui ont été blanches ; si je pouvais faire entrer ces six enfants dans l'Eglise et dans le Ciel !... Ne faut-il pas que toute langue et toute race soient représentées dans l'Eglise, et qu'Adam reçoive, au Ciel, des échantillons de toutes les branches de sa famille ? Je pense quelquefois que notre grand'mère Ève, si elle revenait, en voyant les singuliers costumes de sa descendance, dirait : « Mes pauvres enfants, comme vous vous habillez donc drôlement aujourd'hui ! » Mais je crois qu'en elle-même elle rirait encore plus du costume des dames françaises.

Je dois vous dire que, dans sa dernière lettre, Monseigneur parlait de me rappeler à la Capitale pour me confier la direction de notre Séminaire. Mais c'est une œuvre désespérante et morte, par les déceptions qu'elle donne invariablement depuis longtemps et partout en Chine. Aussi ai-je supplié Monseigneur de me laisser à Hin-Y-Fou. Je crois le péril passé, car c'est un vrai péril, une œuvre sans espoir et sans avenir. Les Chinois, du moins de longtemps, sont impropres à former un clergé indigène.

Adieu, priez bien pour nos missions inquiètes et menacées.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXV

A son Frère

Hin-Y-Fou, 31 mai 1882.

MON CHER AUGUSTIN,

Me voici revenu de la retraite annuelle, et remis des fatigues de ce long voyage. De la Capitale, je t'ai expédié une caisse de porcelaines chinoises. Tu trouveras, dans cette caisse, trois échantillons de tasses à couvercle fermant hermétiquement ; ces sortes de vases servent à préparer le thé et à le conserver chaud ; en cinq minutes, le thé est infusé ; on le verse alors de la tasse dans le couvercle, et on boit ; puis, on ajoute une nouvelle dose d'eau bouillante sur les feuilles de thé. Les véritables tasses à thé diffèrent de ces vases ; tu devras les reconstituer des pièces contenues dans la caisse : d'abord une soucoupe plus large ; dans cette soucoupe, une tasse sans anse ; puis, renversée sur la tasse et la recouvrant, une seconde soucoupe plus petite que la première, ornée des mêmes dessins. En visite, on prépare et on offre le thé dans cette tasse ; les feuilles de thé sont jetées au fond de la tasse de chaque personne présente, et arrosées d'eau bouillante ; on recouvre la tasse de la soucoupe renversée dans l'infusion même ; au bout d'un instant, on boit en portant le tout à la bouche, sans ôter la soucoupe-couvercle, mais en l'utilisant de la main gauche pour écarter les feuilles de thé qui viennent avec le liquide. En style familier et moins à l'étiquette, on retire, avant de boire, la soucoupe-couvercle, on la remplit à plusieurs reprises de thé et on boit...

Il est facile, en lisant les déclarations de certains prêtres, qui ont renié leur vocation et déshonoré leur sacerdoce, de reconstituer l'histoire intime de leur apostasie ; les causes en sont fort peu intellectuelles toujours, et ne ressemblent pas le moins du monde à des scrupules portant sur la foi ou à

des découvertes doctrinales dues à la lecture des saints Livres, des théologiens et de l'histoire de l'Eglise... Ces hommes-là ont perdu leur sacerdoce, leur foi, leur honneur, leur humanité ; il ne leur reste que de l'animalité avec des instincts de pourceaux...

Les critiques de l'*Histoire de la Révolution* de M. Taine me semblent toutes bienveillantes. Son livre sans doute ne doit pas être un livre médiocre, car l'auteur n'est pas un esprit médiocre, mais une intelligence malheureusement livrée à l'erreur, ou, plus exactement, une intelligence demeurée, par défaut d'éducation, *vide de vérité*. Pour les esprits de ce genre, il n'existe peut-être qu'un remède, celui qu'indique M. de Maistre pour la France : « La nation française ne sait revenir à la vérité qu'après avoir épuisé l'erreur ! » Que ce mot est vrai ! et comme il laisse voir, dans la situation actuelle en France, le chemin nécessaire que Dieu fait suivre à notre nation pour la ramener à la vérité, mais à la vérité saisie et comprise de bien plus haut, plus largement et dans la plus complète lumière que l'homme ait jamais reçue !..

Deux mots seulement à propos du *Traité de la Religion* que tu étudies. Tu trouveras de riches idées dans les *Pensées* de Pascal, qui fourmillent d'ailleurs d'erreurs, et surtout d'esprit d'erreur. L'ouvrage que préparait Pascal était une vaste apologie du christianisme, où ce traité tient une grande place ; car il est lui-même un traité apologétique, une défense des fondements du christianisme. L'idée de faire de cette défense un traité spécial de théologie, est née, dans ces deux derniers siècles, des attaques dirigées contre les fondements de notre foi. Ses éléments doivent être puisés dans toute la tradition, surtout chez les Pères apologistes. Un Sulpicien a fait, il y a une dizaine d'années, un traité de la Religion et un traité de l'Eglise ; on a vanté ces deux livres ; ils ont du bon, rien d'extraordinaire ; ce que le premier avait de meilleur, c'était la préface ou le premier chapitre. Il avait eu la bonne idée d'exposer d'abord la manière dont s'est produit, dans ces dernières années, le traité de la Religion, en

faisant remonter cette élaboration, par tous les grands apologistes, jusqu'à Notre-Seigneur lui-même.

Il faut montrer dans ce traité, qui est le préambule de la théologie, le noble devoir qu'a la philosophie rationnelle de se faire chrétienne, et de venir aux portes du christianisme constater le fait de la révélation, reconnaître pour divine la parole révélée, faire une enquête détaillée et complète sur la question de savoir *si Dieu a parlé*, et sur la question de savoir *où il faut aller chercher sa parole*. Ce seraient là pour moi les deux grandes divisions du traité. La plupart des traités de la Religion faits en France, ont quelque chose d'un peu rationaliste, en ce qu'ils font comme découler la foi de la raison, et tendent à donner une démonstration rationnelle de la révélation. Il faut y prendre garde.

J'ai eu, le jour de l'Ascension et les deux jours précédents, une belle peur, sur laquelle je ne suis pas encore bien rassuré. Je m'arrêtais à Tchen-Lin-Tchéou, chez un confrère, à mon retour de la Capitale ; mon ami Desvoivres m'avait accompagné. Le 16 mai, mes deux confrères étant couchés, je veillais seul dans ma chambre. Tout à coup j'entends, tout près de moi, un bruit singulier, comme si quelqu'un secouait des deux mains les cloisons de la chambre ; je regarde et ne vois rien. Cinq minutes après, nouveau bruit, et ainsi de suite, jusqu'à sept reprises. Je m'en effrayai peu, croyant à une explication très simple. Le lendemain, 17 mai, je me trouve encore seul éveillé après mes confrères : nouveaux bruits plus accentués. Je fus surpris sans trop m'effrayer encore, et fis des recherches qui n'aboutirent pas. Le 18, jour de l'Ascension, vers minuit, les confrères étant couchés, je veillais encore, cette fois avec M. Desvoivres. Tout à coup le bruit se reproduit fortement. M. Desvoivres m'en demande l'explication : « Je n'en sais rien ; depuis trois jours j'entends ce bruit, et je commence à être surpris ! » A trois ou quatre reprises, le bruit se reproduit. Nous étions un peu effrayés. Nous allons voir à l'endroit où le bruit avait commencé ; aussitôt, il se reproduit ailleurs ; nous y allons encore, et il se reproduit à une troisième place ; puis revient et se répète,

coup sur coup, longtemps et fortement, au premier endroit. Je fis une prière pour les âmes du purgatoire, je portai ma couverture et ma natte dans un autre lieu, et nous avons encore entendu assez longtemps le même bruit. Le lendemain, je disais la messe pour nos parents défunts et je parlais. Dieu me préserve de recevoir bientôt une mauvaise nouvelle, qui serait l'explication de ce phénomène. J'ai eu cette peur ; ce n'est pas de la superstition ; et à six que nous étions là, nous avons tous été fort surpris.

Adieu, bon courage et bonne santé. Pour moi, je suis maigre et fatigué, mais je n'ai aucune maladie ni aucun malaise.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXVI

A M. l'abbé Boulenger

Hin-Y-Fou, 5 juin 1882.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Mes dernières lettres, s'il m'en souvient, étaient un peu pessimistes. J'avais des appréhensions sérieuses qui, toutes, n'ont pas disparu. Cependant, nous sommes, depuis trois mois, dans une phase d'accalmie due au passage de Freycinet dans le ministère ; car le gouvernement chinois se tient au courant, et puis notre ambassadeur à Pékin, selon les ordres qu'il reçoit de Paris, ou simplement selon la couleur de ses chefs, nous protège ou nous abandonne ; et on le sent bien vite dans nos régions les plus écartées, le temps seulement aux nouvelles et aux ordres de venir de Pékin au fond de ces provinces. Notre évêque recevait, il y a deux mois, de notre ambassadeur à Pékin, une excellente lettre, avec assurance que les mandarins de la province, surtout celui de Pou-Gan-Tin, allaient recevoir l'ordre sévère de nous proté-

ger efficacement, de nous assurer la liberté, et de punir nos persécuteurs. Tout était donc à l'espoir pendant notre réunion annuelle ; mais je me défiais un peu des retours de guignon. Or, j'apprends que, dès notre départ, Mgr recevait une nouvelle lettre, cette dernière assez mauvaise, par laquelle l'ambassadeur nous avertit qu'il nous abandonne à peu près. Ainsi va le monde ! Il faut peu s'émouvoir de tout cela ; c'est sur l'œuvre de la Propagation de la Foi qu'il faut compter, bien plus que sur la force humaine et la protection des pouvoirs civils. Nous continuerons donc à travailler, petitement, péniblement, selon nos forces, à travers les obstacles, comptant sur la grâce de Dieu, principalement et même exclusivement, car il n'y a que cela qui ne manque et ne trahit jamais.

Monseigneur m'a chanté une première antienne du projet qu'il a, de m'employer cet hiver à faire enquête, et à instruire le procès de plusieurs de nos martyrs dans diverses chrétientés. Je dois attendre des ordres ultérieurs ; il faudra bien s'exécuter, s'ils viennent ; mais je regretterai mes chrétientés, qu'il faudra abandonner plusieurs mois ; aussi vais-je me hâter cet été au travail apostolique...

Vive l'idée du P. Bocquet ! Entreprenons la réforme du clergé, et, pour cela, commençons chacun par nous-même. J'ai eu souvent cette idée depuis des années, et je l'ai de plus en plus. Cependant, elle ne doit pas être exclusive, et ne doit pas empêcher de dire son opinion théorique, sur ce qui manque et sur ce qu'il faudrait faire ; car est-il assez clair qu'il manque quelque chose ? — Que notre pauvre France se relève plus tard, je le crois ; mais quel travail il y faudra !... On a trop compté, pour la refaire, sur les causes politiques, sur un roi, sur Henri V ! Vous voyez, il devient de moins en moins vraisemblable que Dieu la relève par ce moyen. Henri V viendrait aujourd'hui ; il vivrait encore 30 ans, et ferait aussi bien que possible : cela suffirait-il pour relever la France ? Donc, il faudra gémir, et peut-être nous résigner à ne pas voir même l'aurore de cette rédemption. Notre rôle, devant Dieu, sera plus méritoire et plus beau, si nous avons

souffert et porté notre fruit... dans la patience, sans nous décourager, puisque nous aurons travaillé sans espérance humaine, et que nous n'aurons vu que la période douloureuse et pénible.

Vous m'apprenez la mort du bon Ferdinand Barbery ; encore un de nos souvenirs d'Orrouy qui disparaît ! Celui-là était un chrétien de la vieille roche. Je me souviens encore du récit qu'il me fit jadis d'une maladie qu'il eut, et de sa guérison très singulière à la suite d'une vision. Il se voyait dans la plaine au-dessus des Eluas ⁽¹⁾, entouré de toute la population ; devant lui au loin, sur la route Bourbon, se dressait une immense croix avec ce mot en grosses lettres : *Rédemption*. A cette vue, il poussa un cri, reprit connaissance, et fut guéri en trois jours. — Le temps viendra sans doute où, à force d'apprendre des morts, je ne serai plus tenté de revoir la France, n'y connaissant plus de vivants ; en attendant, assurez aux amis qui nous restent au château que, tout en vieillissant et en me ridant, je n'oublie pas tout ce que nous avons encore de cher à Orrouy.

A notre dernière réunion de la Capitale, un confrère, me prenant par la barbe du menton, m'y montra pas mal de crins blancs. Tout le monde me trouva sensiblement vieilli depuis 1880. C'est que l'année dernière a été pour moi riche en peines de toutes sortes. Ainsi faut-il vieillir, et dans dix ans échangerons-nous encore des lettres ? J'ai quelquefois une impression de tristesse, en pensant que ma carcasse reposera sur le penchant de quelqu'une de ces montagnes ; mais heureux serais-je, si elle servait à rendre ce sol plus chrétien, et si un jour, quand la trompette nous appellera au jugement, je me levais pour la vie éternelle. Ce n'est pas si certain !

Nos chrétiens ne se doutent pas de ce qui se passe en Europe ; la plupart sont bien fidèles au devoir, et ne songent même pas qu'on puisse désobéir au Père. Nous convertissons

1. Hameau sur la lisière de la forêt de Compiègne et dépendance d'Orrouy.

toujours un peu ; et l'hiver prochain, je ferai un bon nombre de baptêmes d'adultes, si Monseigneur ne m'enlève pas à mes catéchumènes ; j'exige, avant de faire ces baptêmes, non seulement l'instruction et la foi actuelle, mais de sérieuses garanties pour l'avenir ; car c'est toujours là notre grande inquiétude et notre première précaution. Encore sommes-nous souvent trompés... Ah ! je comprends les angoisses d'un curé de France à l'heure présente ; mais ces angoisses mêmes, les larmes, le zèle déçu, le travail sans fruit ni espoir, la patience des bons prêtres : tout cela est encore l'espérance de la France et le vrai contre-poison de l'impiété actuelle ; c'est encore par là que notre pays sera racheté.

Adieu, qu'on prie pour moi malgré tout...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXVII

A M. l'abbé Brailon

Hin-Y-Fou, 6 juin 1882.

MON CHER LOUIS,

... Tu seras toujours fidèle à ton sacerdoce, à travers les obstacles, les difficultés, les tentations, et surtout cette tentation suprême des âmes fidèles, au temps actuel, le découragement, causé par la vue du triste travail social qui s'opère en France, et par l'impuissance où l'on est réduit par l'impiété. Voici le temps où les hommes apostoliques produiront leurs fruits, non pas dans la joie, les honneurs, les richesses, le succès, mais, comme dit l'Évangile, *in patientia*. Il faut être prêt à tout, même à ce supplice, le dernier de tous, de voir nous échapper presque toutes les âmes chrétiennes, et de ne pouvoir plus qu'assister, impuissant et désarmé, à la ruine des institutions et des œuvres de l'Église.

Retiens bien ceci. Ce qu'un prêtre fidèle peut faire de plus efficace et de plus fécond pour l'Eglise, au temps actuel et en tout temps, c'est de pleurer, de souffrir, d'assister désolé à la ruine universelle, de porter, dans la désolation mais sans faiblesse, malgré tout, le fardeau de ses devoirs, de garder son zèle, même sans espérance, et de travailler, même sans fruit. Je me persuade què nous autres, de la génération actuelle, nous n'assisterons même pas à l'aurore de la rédemption de notre société. En tant que c'est pour nous une consolation humaine, tant mieux ! Car notre douleur même, si elle est bien portée, sera le plus fécond de nos mérites, et ce que nous pourrons offrir de plus précieux pour le salut des âmes.

Un mot convaincu, un mot de foi pénétrante, qui sort de ton cœur à la fin du catéchisme, va souvent percer l'âme des enfants, y planter la foi, sans que tu t'en aperçoives. Ne te tourmente jamais que de tes propres péchés ; il n'y a que cela qui soit un malheur pour toi et que tu doives regretter. Tout le reste, bien pris, peut et doit t'être utile. Je ne crains pas pour toi des chutes ; mais encore, chacun porte en soi-même un cœur humain, qui, accessible à toute tentation, surtout aux tentations savantes, insinuanes et progressives du démon, ne demande qu'à se raccrocher au monde, à se laisser reprendre par ce que S. Paul appelle *sæcularia desideria*, c'est-à-dire par tout genre d'affection terrestre. Il y a encore ce ralentissement insensible et gradué de la piété, du zèle, de l'esprit sacerdotal, surtout sous l'influence de tout ce qu'on voit aujourd'hui. Tel est le danger le plus fatal ! — Il faut être impitoyable, inexorable pour soi-même ; et, sans prendre les allures extérieures d'un Trappiste, en prendre l'esprit et la solitude intérieure.

Tu ne sens, dis-tu, en guise d'amour de Dieu, qu'un désir de désirer aimer Notre-Seigneur. Bravo ! garde toujours ce désir, c'est déjà quelque chose, et la plupart des saints n'ont pas commencé par autre chose. Pour le moment tu désires désirer d'aimer Notre-Seigneur ? Si tu es fidèle, de dix en dix ans ou à peu près, tu perdras un de ces deux premiers

verbes ; puis, dix ou vingt ans après, tu commenceras à « aimer Notre-Seigneur » sans autre verbe...

Aujourd'hui, avec pas mal de peines et de fatigues, je suis toujours gai et manque moins de courage et d'entrain que de patience. On a bien du mal à gagner sa pauvre vie ! Il faut rouler sa bosse, suer, s'éreinter. Moi qui ne pleurais jadis que quand je n'avais pas assez à manger, j'ai pleuré au moins six ou sept fois en 1881 ; mais au fond, il est dans l'âme une région calme et pleine de joie que rien ne trouble, et que n'atteignent ni les tribulations ni les inquiétudes, même les plus amères. Impose à tes pénitents, pour pénitence, de prier pour moi, qu'ils me connaissent ou non ; cela leur portera bonheur et à toi aussi. Tu auras commencé ton ministère à une triste époque, et il est bien vraisemblable que les choses se gâteront encore. Il faut être fort et noble de sentiments, de pensées, d'action et d'attitude, en face de l'ennemi.

Je ne te parlerai pas de mes travaux ; c'est toujours à peu près la même chose. On avance peu à peu, et le moins ardent missionnaire a toujours la joie d'être une cause de salut pour un grand nombre d'âmes ; en dehors même de son action, le seul fait de sa présence est une prédication du nom de Notre-Seigneur au loin à la ronde, pour les populations qui entendent nécessairement parler de l'Européen et des chrétiens. Mes chrétientés s'étendent un peu tous les jours, et si la persécution ne vient pas renverser mon *pot-au-feu*, dans quelques années j'aurai de la bonne besogne faite. La persécution, il faut y compter, elle se prépare, on la sent venir ; d'autant que quand la débâcle se sera produite en France, les ambassadeurs et les consuls achèveront de nous abandonner à la fureur de ce peuple païen, et nous enlèveront la protection des traités. A la grâce de Dieu ! C'est surtout dans l'affaire de la Propagation de la Foi qu'il faut compter sans les forces humaines, sans le secours des puissances terrestres, et s'appuyer principalement sinon exclusivement sur la force de Dieu.

Tu as lu le récit de l'expédition de 1881, où j'ai failli

passer le goût du riz — non pas celui du pain, car je n'en mange plus, et mon estomac ne le supporte même plus. Encore un peu je vous obligeais tous à vous agenouiller devant mes autels, et à me vénérer comme martyr ; j'aurais bien ri de vous voir à genoux devant moi et m'invoquant, pour obtenir mes faveurs et mon intercession. Oui, mais ce jour-là, je ne riais pas du tout, et, pour ne pas mentir, je dois confesser que je m'en allais *bougrement* malgré moi, vers cette place d'exécution où la foule me poussait à coups de pierres et de tuilons...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXVIII

A son Frère

Ta-Ya, 9 juillet 1882.

MON CHER AUGUSTIN,

Me voici en campagne depuis trois semaines, et je vais m'enfoncer dans le Tse-Hen, pays chaud s'il en fut, pour tout l'été. A mon retour de la Capitale, j'étais un peu malade par suite de la fatigue : indigestions, diarrhée continuelle, perte de l'appétit, etc. Me voici tout à fait guéri...

Est-il vrai de dire qu'en général, les évêques, en France, aient un pouvoir discrétionnaire ? — Il ne faut pas exagérer. Pratiquement, il y a encore, en France, des lois canoniques en vigueur, et auxquelles les évêques obéissent dans leur gouvernement. Il serait donc faux de dire que leur pouvoir est entièrement discrétionnaire. Mais il y a du vrai dans cette assertion, en ce qu'on a aboli la plupart des lois canoniques qui règlent le gouvernement des évêques, et limitent ou déterminent l'exercice de leur autorité. Ce ne sont peut-être pas les évêques eux-mêmes qui ont aboli ces lois, lors de la Révolution ou avant ; mais ils y ont applaudi. Pour ce

qui a été aboli pendant les deux siècles qui ont précédé, les évêques n'y ont pas seulement applaudi, ils y ont travaillé activement ; et leur gallicanisme n'est pas autre chose que l'abolition de ces lois de l'Eglise, en vue de les remplacer par leur volonté propre. Les évêques actuels, *en théorie*, sont dans des sentiments tout différents ; malheureusement, *en pratique*, on trouverait peu d'évêques, même réputés *Romains*, qui ne fissent fort grise mine si on leur disait : « On va rétablir chez vous le Droit canonique dans sa pureté ; ce qui vous privera de tel ou tel pouvoir, par vous exercé jusqu'ici. Ainsi, vous ne nommerez plus seul vos curés et autres dignitaires ; vous ne les changerez plus que dans les cas et selon les conditions et formes que prescrit le Droit Canon ; vous allez avoir un tribunal ecclésiastique, libre dans ses jugements, et en dehors duquel vous ne pourrez plus faire les enquêtes, les jugements, les condamnations d'ecclésiastiques, etc. » — Je prépare, dans mon *Étude sur la Méthode*, un chapitre sur le *Gallicanisme pratique*, qui est le développement de ces quelques données. J'y prouverai que la situation canonique actuelle, en France, c'est le *Gallicanisme pratique*, c'est-à-dire le maintien, dans l'ordre pratique, de la situation qu'a produite le gallicanisme doctrinal, et qui est sa réalisation dans la vie et le fonctionnement des institutions ecclésiastiques.

Je n'ai pas lu la brochure de M. Bougaud : *Le grand péril de l'Eglise de France*, sur le manque de vocations ecclésiastiques ; mais j'ai suivi sa querelle avec l'*Univers*. Les adversaires de M. Bougaud écoutèrent trop, en cette affaire, leurs antipathies pour Orléans, et voulurent voir tout en beau, prouver que les vocations augmentaient, que la foi progressait en France, que l'Eglise gagnait du terrain ; toutes choses dont eux-mêmes n'étaient nullement persuadés. Ce qui s'est passé depuis, a trop donné raison à M. Bougaud. Je ne suis pas admirateur de M. Bougaud, qui est un pauvre théologien, et comme hagiographe, un romancier et un romantique ; mais le tort de certains gens est de trouver faux tout ce que disent leurs adversaires. Chez ces sortes

d'hommes, ce ne sont plus les doctrines qui dirigent les sentiments ; ce sont les sentiments qui commandent aux idées.

Le plan de mon établissement de Hin-Y-Fou, que tu as entre les mains, est l'œuvre du P. Müller ; il n'a plus aucun rapport avec la réalité des choses. Quand le P. Müller vint à Hin-Y-Fou, le gouverneur du Kouy-Tchéou, qui était un ami de l'Eglise et qui serait mort chrétien, s'il n'avait été empoisonné trop tôt, donna comme maison, à l'Eglise de Hin-Y-Fou, un ancien prétoire assez vaste et bien bâti. Le P. Müller y demeura dix mois. Sa mort, et les massacres qui la suivirent à Hin-Y-Fou, furent le signal d'un retour de la rébellion, apaisée depuis un an. Les Musulmans, qui occupaient Sin-Tchen et qui étaient les rebelles, envahirent Hin-Y-Fou, tuèrent, brûlèrent et expulsèrent ; en 1872, ils furent à leur tour battus, et leur chef fut mis à mort. Vers cette époque, un missionnaire, à destination du Kouang-Si, fut envoyé à Hin-Y-Fou, en attendant de pouvoir pénétrer dans sa mission. La résidence du P. Müller n'était plus qu'un monceau de décombres. On n'y pouvait rien, et le district demeura vacant pendant une année encore. Cependant on relevait partout les ruines ; les païens de Hin-Y-Fou, sachant que l'emplacement de notre résidence avait été donné à l'Eglise, n'osèrent y rebâtir l'ancien prétoire, dans la crainte de travailler pour nous ; ils choisirent, à côté, un terrain de même étendue, pour y élever leur prétoire, et s'emparèrent de nos matériaux. Seule, une petite maison, dans laquelle avait logé le P. Müller, avait échappé à la ruine, parce qu'un des Musulmans rebelles s'y était installé. Or, cette maison existe encore ; elle est habitée par ma vierge et sera bientôt démolie. Mon prédécesseur, en 1873, ne trouva debout que cette petite maison et l'occupa ; tout le reste de l'établissement était devenu un terrain vague où s'ébattaient les enfants et les chiens. Peu à peu, il obtint qu'on restituât assez de pierres, d'abord pour dresser un mur de clôture, puis pour bâtir les maisons, actuelles qui, aujourd'hui, tombent à leur tour en ruines.

Pan-La, 11 juillet. — Je suis arrivé ici hier, dans la nuit, sans guidé, accompagné d'un enfant, sous une pluie battante et par des chemins affreux. Je me suis perdu ; il a fallu traverser les buissons, les hautes herbes, les ravines, les amas de boue, les rochers ; barboter par les rizières, les mares boueuses et les sentiers inondés ; heureux encore quand on trouve des sentiers. Je m'étais mis nu-jambes ; le petit garçon de 13 ans marchait devant moi, essayant le chemin avec un bâton dont je tenais l'extrémité. A force d'avancer et de *louper*, j'ai fini par atteindre le village chrétien ; il était près de minuit. J'étais propre, des pieds à la tête ! — Par moments, j'envie votre sort à vous autres, qui n'avez pas ainsi à courir, qui passez votre année au sec, le derrière sur un bon fauteuil. O inégalité des conditions sur la terre !...

Je suis ici dans celle des chrétientés qui a été la plus persécutée les années dernières. Tout a été pillé ; aussi mes pauvres gens sont-ils misérables. La maison même où j'ai logé a été démolie ; le toit en herbes est resté debout en lambeaux. On a rafistolé tout cela pour me recevoir, mais je te prie de croire que ce n'est pas brillant ; une vache de France serait offensée, si on lui proposait d'habiter semblable mesure ! On m'apporte d'affreuses prunes encore toutes vertes ; impossible de les manger.

Tche-Ouang, 26 juillet. — Me voici transporté plus loin encore, à trois grandes journées de Hin-Y-Fou. Jamais prêtre n'est venu ici ! J'aperçois, à mes pieds et autour de moi, plusieurs villages dont les notables ont manifesté le désir d'entrer en pourparlers et de se faire chrétiens. Plus je parcours ce pays, plus je me dis : Que le monde est donc vaste et le genre humain nombreux ; mais aussi quelle énorme majorité demeure dans le paganisme, et quelle imperceptible minorité est celle que nous pouvons sauver ! Je suis obligé de passer très vite, dans ces pays inexplorés encore. J'arrive éreinté, je loge deux jours et trois nuits, un peu plus, un peu moins ; je vais plus loin, par des chemins impraticables : il faut sans cesse monter et descendre, barboter dans l'eau, battre les hautes herbes mouillées, côtoyer

avec précaution les précipices, marcher sur les bords étroits et humides des rizières, comme un funambule sur sa corde, ramasser sa viande souvent, la retirer de la boue des rizières quand elle y glisse. Où sont nos belles routes de France ? Ici, deux hommes se rencontrent-ils sur une route, l'un d'eux doit quitter le chemin, monter sur une roche à droite ou descendre dans une rizière à gauche, pour céder le pas, jusqu'à ce que l'autre soit passé. Je voyage en mule, autant que possible ; si un Chinois vient à me croiser sur son cheval maigre et efflanqué, mon guide lui crie à distance : « Gare, cède le passage ! » Alors mon cavalier descend dans la rizière, et je passe sans encombre. Si le temps se met à la pluie, on n'a pas idée du barbotage qui se produit. Juin et juillet sont les mois des grandes pluies, si nécessaires à la culture du riz ; aussi, depuis un mois, les averses sont continues, les chemins sont devenus des ravines boueuses ; à chaque pas, des ruisseaux transformés en torrents furieux et mugissants ; partout, dépassant la taille de l'homme, de hautes herbes qu'il faut écarter pour marcher, et qui m'inondent tout le corps. Dans un tel dédale, un guide est indispensable, soit pour indiquer les passages plus accessibles, soit pour prendre lui-même le voyageur sur ses épaules.

On n'a pas idée de l'originalité de ce pays, hérissé de montagnes, et dont les sites pittoresques seraient célèbres dans le monde entier, s'ils étaient aux portes de Paris. Le Chinois, lui, ne comprend et n'admire pas la nature ; il n'apprécie que les choses positives et le profit qu'il peut tirer de la terre.

Pin-Lin, 28 juillet. — Les journaux de France que je reçois à l'instant, parlent beaucoup de la suppression du Concordat et du budget des cultes... Si on abolit le budget des cultes, les évêques devront aviser aux besoins les plus pressants ; ils grouperont les prêtres sur les points qui offriront plus de ressources. Ce sera sans doute le signal de la diminution du clergé : les uns quitteront le ministère, d'autres passeront à l'étranger ou dans les Ordres religieux ; les séminaires se videront. Cette suppression sera un grand

malheur et un grand crime, on ne saurait le nier ; mais faut-il moins, pour balayer la triste organisation des choses ecclésiastiques en France depuis le Concordat ; pour nettoyer et assainir la situation, en faisant place et en donnant accès à d'autres lois, qui seront alors les vraies lois de l'Eglise ? Depuis longtemps, les esprits se sont préparés à ce rétablissement ; mais personne n'a été assez hardi, assez logique pour l'entreprendre. Il faut sans doute une force majeure, celle de la Révolution, pour écarter l'ancienne organisation, qui a été, jusqu'ici, un obstacle à peu près insurmontable... Ce qui me dépasse, c'est que de malheureux prêtres choisissent juste ce moment pour donner encore le scandale, et détruire l'œuvre à laquelle ils devraient travailler. Leur perte ne pourra pas être attribuée à un excès d'études théologiques ou d'intelligence du *Quomodo* des dogmes.

Dans ton étude du *Traité de la Religion*, aie soin, dès le début, de rattacher ce traité à la philosophie, tout en faisant bien nette la distinction ; car les vérités philosophiques sont toutes du domaine de la raison, qui peut, par sa propre force, atteindre chacune d'elles, tandis que les vérités théologiques sont surnaturelles, et la raison, par elle-même, ne peut les atteindre. Ainsi, le dogme d'une religion révélée dépasse la portée de la raison ; la raison, par elle-même, ne trouverait pas cette vérité ; elle ne peut que la recevoir, la constater, la croire, l'étudier, si Dieu la lui apporte par la révélation. Ainsi, la religion commence par la *constatation d'un fait* ; ce fait, c'est l'existence d'une révélation ; cette constatation, c'est le traité de la Religion.

Je viens de te donner la substance de ce par quoi je commencerais le traité *de Vera Religione*. Mais tout de suite, et dès le préambule, j'ajouterais ceci en substance : La théologie n'est cependant pas sans rapport avec la philosophie ; et la philosophie, de son côté, n'est pas sans nous avoir préparé à l'étude que je viens de dire. La conclusion dernière de la philosophie doit être l'aveu de notre faiblesse, de l'impuissance de notre raison à découvrir et à garder, par elle-même et sans secours du surnaturel, toute vérité, même

rationnelle. Cet aveu, qui est sa conclusion et qui nous a préparé à recevoir, en théologie, ce secours surnaturel, la philosophie l'a fait par la bouche de Platon. La philosophie a fait autre chose encore pour préparer la théologie : une de ses thèses est consacrée à prouver la possibilité d'une révélation divine, d'une religion positive et surnaturelle, s'il plaît à Dieu de l'établir ; et la théologie a tout juste pour office de prouver, dans ce premier traité, qu'il a plu à Dieu d'établir cette religion positive, de nous donner cette révélation, et de fournir à notre raison infirme ce secours surnaturel dont elle vient de reconnaître la nécessité, et sans lequel elle s'avoue impuissante, comme Platon vient de le dire. — Voilà une très bonne entrée en matière.

Plus loin, mais dès les premières pages du traité, ou même dès ce premier article, tu auras à parler de la religion naturelle et de la religion positive ; à les distinguer, et à montrer qu'elles sont unies en une seule. La religion naturelle est l'objet propre de la philosophie ; c'est la religion que l'homme aurait eue et dû suivre, par sa raison, si Dieu ne lui avait rien révélé, et n'avait pas établi une religion positive. La religion positive est l'objet propre de la théologie ; c'est l'ensemble des rapports surnaturels qui nous a établis entre nous et lui, et des révélations qu'il nous a faites et qu'il a ajoutées aux lumières de notre raison. M. Nicolas a de belles réflexions sur cette thèse (1), bien qu'elles se sentent un peu de l'erreur traditionaliste ; il insiste souvent sur cette idée que le christianisme, c'est la religion naturelle appliquée, précisée, codifiée par Dieu même, dans des institutions dont chacune répond à un sentiment inné dans l'homme, et à un point de la religion naturelle où il restait vague et confus, tandis que la religion positive le rend net et précis. Ainsi, au commencement du chapitre de la Confession, il cite un beau passage de J. de Maistre en ce sens. Au paragraphe V^e du même chapitre, il donne, sur la conformité du sacrement de pénitence,

1. *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, t. III et. t. I passim.

comme institution de la religion positive, avec un des besoins de la nature, objet de la religion naturelle, des réflexions qu'il est facile d'appliquer à toutes les autres institutions de la religion positive. Au chapitre *Hors de l'Eglise, pas de Salut*, il cite un beau passage de Cicéron sur la loi naturelle ; il faut montrer que la religion positive est venue rappeler aux hommes, préciser, appliquer dans des préceptes et des dogmes positifs, cette loi naturelle que le genre humain était si porté à oublier, et si exposé à méconnaître, puisque même Platon et Cicéron, qui en parlent si bien en théorie, s'y sont tant mépris dans le détail et l'application. Au chapitre de la Trinité, il insiste souvent sur cette pensée : Celui qui a fait la nature humaine, a pu seul assez bien la connaître dans sa constitution, ses besoins, ses faiblesses, pour établir une religion positive qui s'y adapte si bien, et remplit si bien le rôle que doit remplir chez l'homme une religion. Cette belle réflexion est le principe sur lequel il faut s'établir pour prouver, dans ce traité, qu'il n'y a pas, dans l'état actuel où Dieu a constitué le genre humain, deux religions possibles et distinctes réellement, l'une naturelle, l'autre positive ; mais que le christianisme est la religion naturelle absorbée, reprise, précisée, appliquée par Dieu même. Au III^e paragraphe, surtout, du chapitre XIV^e, je trouve des citations et des réflexions excellentes, pour montrer que toute vérité religieuse a passé dans le christianisme et y trouve sa plénitude, son complément, son explication et son application nécessaire, et que ce que les rationalistes appellent leur religion naturelle, séparée du dogme et de la religion positive, par conséquent chrétienne, en réalité c'est l'irréligion, l'impiété, l'infidélité positive, c'est-à-dire l'apostasie. — Tu trouveras de bonnes réflexions sur la nécessité d'un culte religieux au chapitre XVIII^e : *du Culte et des Cérémonies*.

La notion du surnaturel et de la grâce, chez M. Nicolas, est souvent très incomplète et même fausse ; c'est grand dommage pour son livre, qui renferme d'excellentes choses. Pour lui, la grâce était *naturelle* dans l'homme non déchu ;

ceci est une hérésie. Le premier paragraphe de son chapitre XV^e sur *la Grâce* est déplorable dans son ensemble sous ce rapport. Pour lui encore, la grâce est un attrait *sensible*, c'est le sentiment que l'homme éprouve de l'impulsion de Dieu sur lui. Ceci est bien faux. Ce sentiment n'est qu'un effet secondaire et accidentel de la grâce, effet qui ne se produit pas toujours.

Il est bon d'être prévenu de cela, quand on lit ce livre. Moyennant cet avertissement, on tirera de l'ouvrage un grand avantage, on aura surtout un grand plaisir à voir le christianisme s'éclairer devant soi. Le professeur de dogme du Grand Séminaire de Beauvais a dit souvent, devant moi, un mot terrible qui me faisait bondir et qui était trop vrai... pour sa théologie à lui : « Plus on étudie la théologie, plus on a des doutes contre la foi ; les élèves me le disent souvent (*sic*). » — Cette remarque indique *l'endroit par où s'affaiblit la foi dans le sacerdoce* d'un pays. Est-ce là un petit malheur ? La vraie théologie produit l'effet contraire, le splendide enthousiasme de la foi. Lis les premiers mots de la IX^e leçon des matines du 8 décembre : *Sacerdotes probatæ, immaculatæ, sinceræ fidei, exultatione splendidissime induito*. Voilà la force du sacerdoce, la source de son esprit sacerdotal, comme aussi de la puissance de sa parole sur les peuples. La réflexion de ce professeur de dogme rapportée plus haut, indique la source de son infirmité. Malheureusement, ce fait n'est pas isolé ; il est ordinaire en France ; c'est le fruit de la méthode suivie dans l'enseignement théologique. Etonnons-nous de ce qui arrive, après quelques siècles d'empoisonnement des sources !

Me voici de plus en plus en pays chaud. Je ne suis vêtu que d'une robe en simple toile, d'un pantalon et de bas également en toile ; cela n'empêche que je passe la journée à m'éponger. Ma santé est bonne d'ailleurs, et j'ai pu me débarrasser d'une diarrhée opiniâtre que j'avais rapportée de la Capitale.

Adieu ; soignez-vous bien tous trois, pour faire face vigoureusement à *la rouge*, quand elle viendra. J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCLXXXIX

A M. l'abbé Dupont

Tse-Hen-Pin, 30 juillet 1882.

MON CHER HIPPOCRATÈSE,

Enfin, vous vous êtes décidé à m'écrire. En a-t-on du mal à vous arracher une lettre ! C'est moi qui fais presque tous les frais de notre correspondance ; est-ce juste ?

Je recevrai avec plaisir le résumé d'*Histoire de la Philosophie* de Vallet, quoique, à priori, je le croie un peu plus court que je n'aurais désiré, et que, de plus, en ces sortes de matières, je m'obstine à me défier un peu des auteurs sulpiciens. Il est vrai, il y a chez eux une nouvelle école qui cherche à bien entrer dans les idées scolastiques. Pourront-ils, sous ce rapport, arriver à transformer entièrement leur esprit ? Ce sera difficile pour deux raisons : 1^o ils sont du XVII^e siècle, où tout était cartésien ; eux les premiers l'ont toujours été ; ...difficile de changer sa nature ; 2^o un changement d'esprit dans les études comme celui dont je parle, importe et entraîne, on s'en apercevra avec le temps et au cours des choses, toute une transformation complète de l'organisation des maisons d'étude, une modification profonde de la règle, des proportions respectives de temps et d'importance données aux exercices, du nombre et de l'arrangement des classes, du corps professoral ; jusqu'à la disposition matérielle des bâtiments devra être changée. L'inexorable règle de St-Sulpice se pliera t-elle jamais à tout cela ?

Vous me proposez quelques observations et critiques sur mon travail relatif à la *Méthode d'enseignement théologique*, dont vous avez lu une partie ; surtout, si j'ai bien compris, sur ce qui concerne Descartes. Je les recevrai avec joie et reconnaissance. Je voudrais, je veux continuer ce travail ; j'ai une masse énorme de documents et d'idées, réunis sous

divers chefs ; mais... le temps, le calme, le repos, etc...? Quand j'ai un instant de repos, je suis malade ; la diarrhée me tient quelquefois deux et trois mois sans désespérer.

Vous avez raison de dire que je connais peu la philosophie de Descartes, en ce qui est de l'avoir étudiée chez lui-même ; car je n'ai lu entièrement que son *Discours sur la méthode* ; pour le reste, j'ai vu seulement des extraits. Je l'ai souvent feuilleté à Beauvais ; mais aussi, quelle patience faut-il pour lire ces lourdes phrases bourbeuses et alambiquées ? Par contre, j'ai lu, sur son œuvre philosophique, une foule d'études et d'ouvrages, dans le sens du blâme et dans celui de l'éloge, même depuis que je suis en Chine ; car je dévore tout ce que je puis attraper, soit dans la bibliothèque d'un confrère, soit dans les journaux ou revues qui s'égareront jusqu'ici. A vrai dire, l'histoire du mal fait en Europe par Descartes, a été peut-être ma principale étude, depuis mon séjour à Rome ; de ce que j'ai écrit sur lui, il n'y a pas, j'ose dire, un mot que je ne puisse appuyer de quelque étude faite sur son système par des hommes plus instruits. Cependant, ceci ne prouve pas que tout soit vrai dans ce que j'en ai dit ; car les autres ont pu m'induire en erreur. Soyez sûr, en tout cas, que je serai heureux de recevoir vos observations et que j'en tiendrai bonne note. Seulement, 1^o donnez-leur tout leur développement nécessaire, afin de les rendre claires ; 2^o motivez et prouvez-les assez, pour me rassurer contre une nouvelle erreur. — Il y a quelques jours encore, je lisais, relisais et *rerelisais* le premier chapitre de la seconde partie du traité de Fénelon sur l'existence de Dieu ; n'est-ce pas toute la méthode de Descartes, mais en meilleur style ?

Je sais, depuis longtemps, que Malebranche est le père de l'ontologisme — du moins de l'ontologisme moderne, car il y en a un antique — et qu'il est le disciple de Descartes. Mais, bien qu'on pût tirer l'ontologisme du système de Descartes par voie déductive, je ne croyais pas qu'on pût dire qu'il a été positivement ontologiste. De ceci êtes-vous

bien sûr ? J'avais bien étudié tout ce que Liberatore a dit de lui, et je viens d'examiner ce que San-Severino dit sur Descartes d'une part et sur l'ontologisme de l'autre ; je n'y vois pas cela.

J'ai reçu les *Elementa* de San-Severino, et vous remercie de ce nouveau service. Je suis ravi de San-Severino ; c'est une mine d'une richesse incroyable. Et remarquez une chose : comme cette genèse complète de chaque erreur philosophique, explique bien le triste travail qui s'est passé dans les intelligences, y ruinant les bases de la foi, et dans la société, y ruinant les bases de l'ordre ! J'en suis frappé à chaque nouveau chapitre. Je vous avais demandé son grand ouvrage de philosophie, à cause surtout de l'*Introduction*, qui tient à peu près, je crois, tout le premier volume, et qui a une réputation ; je croyais que cet ouvrage serait un bon développement de ce qu'il a condensé, entassé dans ses *Elementa*, surtout les détails sur le système qu'il résume trop dans ses *Elementa*. Vous pensez que cet ouvrage ne me serait pas très utile, soit ! D'ailleurs, il sera toujours temps quand j'aurai fini les *Elementa*, si je suis vivant ; car ce n'est pas sûr, et il faut s'attendre à toutes les drôleries possibles dans ce voleur de pays. Depuis trois ou quatre mois, ma santé me donnait des inquiétudes ; me voilà encore à peu près remis cette fois. J'attends avec impatience vos deux ou trois études sur le mode de notre science ici-bas ; puisque l'une d'elles manque à l'appel, ne soyez pas paresseux ; refaites-la, et n'exposez plus ces papiers à s'égarer. Faites comme moi, ayez tous vos papiers d'études dans une caisse fermant à clef, laquelle, toujours près de vous quand vous êtes chez vous, est bien fermée quand vous êtes absent.

J'arrive à une explication que votre lettre m'offre heureusement l'occasion de vous donner. Dans vos dernières lettres, vous vous méprenez un peu sur mes idées, en fait de méthode d'étude et de travail, et sur la critique que j'ai souvent faite de votre manière de travailler. Loin de moi la pensée de blâmer l'usage habituel du syllogisme déductif appliqué à tout ce qu'on étudie. Vous savez mon admiration et ma fidé-

lité pour le système du Collège Romain. Songez que, dans cette Ecole, *tous les examens se font exclusivement* en forme syllogistique, tous les *exercices mensuels et hebdomadaires se font exclusivement* en même forme ; en outre, pendant deux ans sur trois, j'ai suivi, *chaque jour*, un cercle d'une demi-heure où l'on argumentait *exclusivement* en même forme ; en outre encore, pendant mes trois ans de séjour à Rome, j'ai, *tous les jours d'étude*, suivi une répétition d'une heure consistant *exclusivement* dans le même exercice ; pendant ces trois ans aussi, presque tous les jours et souvent *deux et trois fois par jour*, j'ajoutais à tout cela un exercice d'argumentation *exclusivement* syllogistique, qui occupait *toutes mes récréations* avec deux autres confrères.

Quand je repense à la somme de travail que nous faisons à Rome, j'en suis étonné et me demande comment j'y suffisais. Songez qu'en plus de ce que je viens de vous dire, je suivais tous les jours cinq classes, courtes, il est vrai, et où le syllogisme tenait aussi sa bonne place, et faisait le fond de toute démonstration. Il est vrai, j'ai, par nature, une tendance à m'affranchir des règles et des formules démonstratives ; mais aussi, autre est un travail où l'on donne à son lecteur, à son auditeur ou à son correspondant, les conclusions toutes préparées d'une étude plus complète et en forme, au moyen de laquelle on a obtenu ces conclusions ; autre, cette étude préparatoire elle-même. Les études où vous m'avez vu professer comportaient peu les formes syllogistiques ; si j'étais professeur de philosophie ou de théologie, je serais inexorable, et il faudrait quand même appliquer le syllogisme du Collège Romain, avec *multiplication des exercices syllogistiques*. C'est la gymnastique souveraine pour former les intelligences, et, comme a dit Mgr Capri, dans sa brochure sur les études ecclésiastiques, adressée aux évêques de France, ce qui manque le plus aux études, en France, c'est cela. Un homme sérieux ne doit rien avancer, qu'il ne soit prêt à justifier en forme syllogistique.

Je suis bien, et depuis longtemps, persuadé de tout ceci ; si je pêche sous ce rapport, ce n'est pas par système, mais

par forme d'esprit. M. de Maistre, que j'ai toujours beaucoup lu et goûté, et Pascal, que je lis et goûte autant — malgré ses erreurs et ses travers — depuis que je suis en mission, ont pu encore, sous ce rapport, accentuer ma tendance ; il y a là un danger, et je suis content que vos lettres me l'aient signalé.

Ce serait un tort de croire que je reproche à vos études de trop procéder par raisonnements en forme. Non, ce n'est pas cela. En philosophie, vous n'userez jamais trop des formes syllogistiques, dans les études didactiques et la composition des travaux du genre élémentaire ; mais, en dehors du genre élémentaire et didactique, il y a une foule de travaux et d'ouvrages où, sous peine de fatiguer et de rebuter son lecteur ou son auditeur, il faut bien lui laisser le soin de suppléer lui-même à la démonstration dont on lui fait grâce. Voyez la *Somme* même de S. Thomas, qui est pourtant et didactique et élémentaire : le syllogisme et la démonstration y tiennent certes une belle place ; mais que d'intuitions, que de remarques profondes, qui se justifient par elles-mêmes, et que S. Thomas n'entreprend pas de justifier sur place ! Chez tous les scolastiques, on rencontre de ces vues mystiques et profondes, renfermées quelquefois dans une phrase incidente, et qui fournissent à l'âme aliment pour méditer longtemps. Je vis quelquefois quinze jours, un mois, d'un mot trouvé dans l'Évangile, dans S. Paul, dans le Bréviaire, dans quelque bon livre. Chaque année, après la fête de la Dédicace, je vis quinze jours de ces deux mots : *Cœlestis urbs Jerusalem, beata pacis visio*. J'ai toujours avec moi un volume des *Pères* de Hurter ; à chaque pas je trouve, dans un coin de phrase qui n'a l'air de rien, quelque trésor caché qui me fournit de quoi passer toute la journée.

Je reproche à votre manière, de n'avoir pas assez de ces élans, de ces intuitions, de ces synthèses ; de trop disséquer et de ne laisser rien d'implicite. Vous me direz : « C'est dans ma nature ! » Oui, mais c'est aussi le résultat des habitudes de l'esprit. Il faut lire de la littérature française du XVII^e siècle et du nôtre : Bossuet, Fénelon, Molière, Corneille,

Racine, de Maistre, Chateaubriand, Lacordaire, le vieil Hugo — oui-da, avec ses bêtises ; — lire beaucoup de littérature du genre gracieux. Je me rappelle un éloge de Mgr Berteaud : « En lisant les vieux livres, disait-on, la plupart des esprits deviennent lourds et perdent tout charme, par conséquent toute aptitude à captiver les âmes ; lui, en les lisant, il y trouve des ailes, et tout, dans sa bouche, prend de la poésie et du charme. » — Je ne sais si vous aimez Mgr Berteaud comme moi ; mais ce jugement me semble bien vrai et nous offre un bon idéal auquel il faut viser. Charme et solidité, il faut réunir les deux choses, si possible ; c'est par des lectures de bonne littérature française et latine, qu'on arrive à prendre des ailes.

Je ne sais ce que vous êtes devenu en études, depuis sept ou huit ans ; mais je vous indique là une tendance que vous aviez, au temps où je vous ai connu. Vous n'aviez pas assez lu d'ouvrages de littérature, d'imagination, de poésie ; ça n'est pas si inutile que ça paraît, même pour la formation de l'esprit philosophique. Car il y a toujours dans ces ouvrages de bons auteurs, une foule d'excellentes ressources à prendre pour la *connaissance de l'homme, de l'esprit et du cœur humain*. Ceci fait-il partie de la philosophie, ou la philosophie n'est-elle que de la raison pure et de la métaphysique abstraite ? Admettez-vous que de fréquenter l'homme par la *pratique d'entendre les confessions*, c'est un excellent exercice philosophique ?

Adieu, cher bibi, en voilà pour votre argent ! N'ayez jamais peur de me dire votre pensée et de me critiquer. Je vous baise à travers les monts et les mers.

Que je vous envie vos études des sciences physiques, chimiques, physiologiques, modernes ! Vous souvenez-vous que j'aimais aussi ces sciences ? J'ai plus spécialement suivi la géologie ; mais j'aimais beaucoup la physiologie, la chimie biologique. Je n'ai lu que des bribes de Claude Bernard ; c'est bien dommage qu'il n'ait pas été chrétien ; il est, dans l'ordre de ces sciences, une des plus belles intelligences de notre temps ; Tyndall aussi, avec ses sottises et ses énor-

mités. Je me rappelle que Moigno l'aimait beaucoup, tout en le réfutant bien souvent. Par malheur, dans ces hommes-là, les conclusions antichrétiennes déparent et gâtent tout, même et surtout leurs théories scientifiques qui, solides sur tout le reste, sont souvent misérables de ce côté — même au point de vue rationnel. Je pense bien que vous ne les étudiez pas seulement au point de vue de l'erreur à connaître et à combattre, mais bien plus encore au point de vue d'une foule de belles vérités qu'ils ont si bien exposées, si bien expliquées, et qui offrent de si belles ressources pour la science en général, pour la défense de la révélation, pour l'harmonie des sciences avec la foi, pour la fusion des sciences autour de la théologie.

Vous me parlez de Draper : *Les conflits de la science*, etc. D'après des appréciations, trop méprisantes peut-être, que j'avais lues de ce livre, je ne croyais pas qu'il valût la peine d'être lu. Souvent les journaux catholiques ont, à propos de ces ouvrages antichrétiens, une tactique misérable : c'est de les trouver bêtes, ridicules et sans valeur sous tous rapports, incapables de quoi que ce soit, même de faire du mal. — On m'a prêté *Le composé humain*, du P. Liberatore, et j'ai découvert, dans une armoire de notre évêque, la *Philosophie chrétienne* du P. Ventura, traditionaliste en diable ; ce dernier s'occupe beaucoup de Descartes. J'attends, pour me régaler de ces deux ouvrages, la fin de mes sueurs d'été.

J'avais vu jadis une annonce-programme des *Splendeurs de la Foi* de Moigno. Ça me promettait beaucoup. J'ai vu que le livre avait paru, et voilà que personne ne me parle de lui. Serait-il au-dessous de son programme et de sa prétention ? Dites-moi ce qu'on en pense et ce que vous en pensez. Peut-être Moigno est-il un esprit trop sec pour faire une synthèse des sciences ; et puis, sans ignorer la philosophie et la théologie, peut-être n'est-il pas assez philosophe et théologien.

N'allez pas, en vous lançant dans les modernes, oublier les anciens ; ils ont eu des arguments de détail faux, pour prouver la vérité ; mais, pour les *principes* et *l'esprit*, ils sont les maîtres de toute science, et toute étude doit avoir pour base

leur étude. Il est facile, quand on se lance dans l'étude des modernes, de s'y oublier, d'y engager sa vie et tout son travail, d'abandonner, de fait, les anciens ; alors on court un bien grand danger du côté de l'intelligence. Prenez garde sous ce rapport. J'ai une préférence pour S. Bonaventure, qui est plus mystique et plus intuitif ; mais, par nature, j'ai plus besoin de S. Thomas, qui est plus discursif et *raisonnable*. Vous préférez S. Thomas pour cette dernière raison, et je vous conseille S. Bonaventure comme ayant davantage ce qui vous manque un peu. Mais vivent tous les deux ! De temps en temps, quand je suis chez moi, je me remets à S. Thomas ; par malheur, je ne puis étudier qu'en écrivant, et, ce qui nuit à mon étude, ce sont les déplacements continuels ; ainsi depuis un mois et demi, je ne suis pas resté plus de deux jours et trois nuits dans le même endroit. — Vous devez vous trouver bien à l'étroit, pour enseigner la philosophie entière en une année. A peine entré dans une belle question, il faut la quitter. C'est le supplice de Tantale.

Plus haut, je vous parle du traité de l'*Existence de Dieu*, de Fénelon, où il expose la méthode d'arriver au vrai ; c'est bien le cartésianisme. Que je trouve cette méthode misérable, mesquine, infirme, pénible, contre nature, funeste pour la raison et fatale pour toutes nos connaissances, même théologiques, puisque *usus rationis præcedit fidem* ! Comment donc ! la méthode d'arriver au vrai étant le fondement de la philosophie et, par conséquent, de tout ordre intellectuel ; voilà pourtant le fondement de toute philosophie et de toute science pour ce beau XVII^e siècle, dont l'admiration est obligatoire en France, même pour le clergé, et dont les productions, entre autres ce livre de Fénelon, sont les classiques où nous apprenons à penser ! Et dire que Fénelon fait porter sur cette base toute sa démonstration métaphysique de l'existence de Dieu !

Suis-je dans l'illusion ? Mais la *métaphysique* de Fénelon me semble avoir été faite avec l'imagination. Il est cartésien, ontologiste, quiétiste. Ce XVII^e siècle est pourri d'erreurs ! A-t-il produit un ouvrage philosophique d'un peu de portée

qui soit irréprochable ? Faites beaucoup de théologie, pour être bon philosophe chrétien ; c'est le conseil du *Collège Romain*, sur le diplôme de docteur en philosophie ; c'était aussi le conseil de Pie IX aux Allemands. Autrement, on devient rationaliste sans s'en apercevoir...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXC

A M. l'abbé Boulenger

Tse-Hen, 4 septembre 1882.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Me voici à l'extrême limite sud-est de mon district, dans une région brûlée par le soleil. Je voudrais finir ici l'été, mais je me demande si, à force de suer, il restera de moi quelque chose. Des stations chrétiennes se multiplient, m'obligent à passer très vite, et à tourner sans cesse ma charrue vers de nouveaux champs. Toutes les chrétientés que je visite sont nouvelles ; il s'agit de planter la foi dans des âmes pour qui les noms de *Dieu*, de *Jésus-Christ*, d'*Eglise*, d'*âme*, sont des noms barbares et inconnus.

Je passais, il y a huit jours, dans un de ces petits villages, qui avait fait adhésion ; les habitants voulaient m'y retenir, mais je ne pouvais m'y arrêter. Or, celui qui portait la parole s'obstinait, malgré mes explications, à m'appeler *Dieu* au lieu de m'appeler *Père* ; le pauvre homme croyait que c'était moi qui étais *Dieu* et qu'on adorait dans notre religion. Cependant, autant le païen est dur à croire, autant celui qui a une fois adoré prend facilement la foi ; il reçoit sans difficulté les vérités chrétiennes, non seulement en ce sens qu'il ne discute pas et ne raisonne pas, mais en ce sens que, sincèrement, il les croit et n'en doute pas. La grande difficulté, c'est l'étude du catéchisme et la préparation au baptême, bien

que nous exigeons fort peu, des pauvres vieux surtout qui n'ont jamais que travaillé la terre, pensé à la matière, perdu à peu près toute mémoire et tout éclair d'intelligence. Que de mal pour faire entrer dans ces vieilles têtes les vérités strictement nécessaires ! quelle patience ! Et vous savez si j'en suis riche ! — Sans doute, nous avons l'aide des catéchistes ; mais ils sont d'une paresse ! Il faut continuellement les relancer. Et puis, s'ils sont seuls chez les chrétiens, au lieu de les instruire, ils mangent, boivent, dorment, flânent ; heureux, s'ils ne fatiguent pas les chrétiens de leurs exigences ! Qu'on a de mal à gagner sa pauvre vie !...

Je lisais, dans une lettre de mon prédécesseur, le P. Müller : « L'ami Martignon fait beaucoup de poésie à propos de la vie de mission ; la réalité ne ressemble guère à ces beaux rêves ! » C'est bien vrai ; on ne s'imagine pas combien cette vie est prosaïque et abrutissante ; combien elle prête peu à l'enthousiasme, à l'imagination, à tout ce que nous nous figurons dans nos jeunes années. Encore faut-il dire que là où on se fait le plus d'illusions, c'est sous le rapport de notre vie sacerdotale. Qui ne s'est imaginé que, quand il sera devenu missionnaire et aura quitté tout ce qu'on aime sur la terre, la vertu lui sera facile, la piété naturelle ? Ayant tout quitté pour Dieu, il ne pensera plus qu'à Dieu, aux âmes, au Ciel. Ah ! oui ! on a bien du mal à se recueillir tant soit peu, à faire tant soit peu de méditation et d'action de grâces. D'autant que ce climat et ce régime vous affaiblissent le sang et, en même temps, les facultés, surtout celle de l'*attention*, je le remarque tous les jours sur moi-même. Que l'homme est donc peu de chose ! qu'il est capable de peu de chose ! Et c'est pourtant avec ce peu de chose qu'il faut faire des chrétiens, qu'il faudrait faire la société chrétienne ! Heureusement, nous avons avec nous et pour nous la grâce de Dieu, qui est toute-puissante et travaille par elle-même.

Vous me parlez des *pèlerinages de Pénitence* à Jérusalem. Sans doute ce sont de belles démonstrations, elles ne peuvent qu'être approuvées ; mais elles se bornent trop souvent à la recherche des émotions, des sentiments ; elles n'ont guère.

influence sur les principes qui doivent refaire notre société, préparer le sacerdoce. Particulièrement, la manière de se préparer le sacerdoce est bien plus vulgaire : elle consiste, pour les jeunes gens, à devenir sérieux, à faire de la théologie, de bonnes méditations, à se remplir du désir de travailler pour l'Eglise et pour les âmes ; ceci est prosaïque et vulgaire comme tout ! Il semble qu'il soit impie de parler des pèlerinages comme je le fais, surtout quand le Pape loue et approuve ; mais aussi le Pape ne peut que louer et approuver, en principe, des choses si bonnes en principe... Certains religieux, qui manquent de vocations et de débouchés, veulent absolument faire du bruit et attirer à eux ; nous en avions un à Rome qu'on voyait partout ; il se fourrait chez tous les évêques et tous les personnages, dans toutes les entreprises ; il assiégeait le Vatican ; il finit par attraper un poste d'aumônier des zouaves pontificaux. Je l'entendis un jour expliquer à notre bon Mgr Gignoux, que son Ordre était le vrai, le grand Ordre de St Augustin, et les autres des pas grand'chose. Je me sauvai bien vite, crainte de lui donner du poing sur le museau.

Notre temps a la maladie des *manifestations*. Certains esprits se sont emparés de cette maladie ; ils exploitent nos pauvres chrétiens, et crient que nous voici revenus à la foi du moyen âge !... En fait de pèlerinage, faire le catéchisme, visiter le Saint Sacrement, étudier S. Paul ou bien S. Thomas, parlez-moi de ça, je crois à ces pèlerinages-là ! Ceci dit, vous le savez bien, je ne suis pas opposé à un pèlerinage pieux et recueilli, pas si manifestant, pas si lointain. Il y a 20 ans, cela se faisait mieux !...

J'ai lu, avec bien du plaisir, le récit des funérailles de Sœur Irène. En voilà une qui en a fait des pèlerinages, pas manifestants du tout, chez ses malades ! Elle en a aidé plus d'un à bien mourir, je le sais mieux que personne. Quelle vie humble en elle-même, utile aux hommes, précieuse devant Dieu ! Elle n'a reçu un peu d'honneur que sur sa tombe...

Vraiment, que penser de la situation en France, et de ce qui se prépare ? Plusieurs prêtres me parlent de l'éducation

pitoyable des enfants. Vous verrez, on ne pourra plus bientôt admettre *tous* les enfants à la première Communion. Ce qui se passe sur l'enfance recule bien loin dans l'avenir, le retour possible de la masse du peuple à la vie chrétienne, car cette génération entière sera mauvaise et perdue. Plus tard, quand enfin on reviendra à la vie chrétienne, à la foi, aux lois de l'Eglise, on prendra naturellement la vie chrétienne, la foi, les lois de l'Eglise, telles que les entend l'Eglise, et non plus cette foi diminuée, cette vie chrétienne frelatée, ces lois de l'Eglise faussées, que nous voyons en France depuis la Révolution, pour ne pas dire depuis Louis XIV, pour ne pas dire depuis Philippe-Auguste. Peut-être cette épuration de la vie chrétienne dans le peuple fidèle est-elle, dans les vues de la Providence, le but des bouleversements qui se font ou se préparent.

Ainsi en est-il des peuples hérétiques qui ne reviennent à la vérité qu'après avoir épuisé l'erreur et s'être laissé entraîner par le principe d'hérésie jusqu'à la négation totale. Voyez ce qui se passe dans le protestantisme, de plus en plus radical ; c'est une excellente chose, parce que, sans ce travail, le protestantisme continuerait de vivre de ce qui lui reste de chrétien. Il devient rationaliste, tant mieux ; c'est l'abcès qui mûrit ; plaise à Dieu qu'il achève d'absorber, comme il y en a espoir, toutes les autres hérésies : les nestoriens d'Orient, les schismatiques grecs et russes, les vieux-catholiques et les jansénistes, et qu'il entraîne avec lui tout cela dans son travail !

Le rationalisme n'est pas possible sur la terre ; il ne saurait régner sur une société, puisqu'il est l'absence de religion. Il joue le rôle de balai pour balayer l'erreur. Quand il aura fini son œuvre, le vrai christianisme sera là pour reprendre sa place. En attendant, que d'âmes se perdent et se perdront ! C'est vrai ; mais parcourez le monde à vol d'oiseau : ce qui se perd d'âmes, en France, en Europe même, c'est une pincée, à côté de tant de païens qui se perdent dans tout l'univers. Voyez cet immense Thibet, fermé aux missionnaires ; notre pauvre Chine, où les chrétiens, si multipliés depuis

40 ans, sont une minorité infime, imperceptible au milieu d'une masse innombrable, d'une fourmilière de païens qui s'abrutissent à gagner péniblement une vie misérable et à donner leur âme à de monstrueuses idoles, cornues, ventruës, bossues, lippues, hideuses, bariolées, à trois yeux, à six bras, qui font peur et ont l'air des démons de l'enfer.

On dit que l'Eglise est catholique, et M. Nicolas s'extasie sur la conquête que le christianisme a faite du *genre humain tout entier*. Je sais dans quel sens cela est vrai ; mais quelle énorme proportion de peuples il reste encore à convertir ! Ces deux dernières semaines, parcourant une région de mon district que je n'avais pas encore vue, apercevant de tous côtés des villages, sur le penchant des montagnes et dans les vallées, rencontrant des bandes de païens à demi nus, qui vont vendre leurs récoltes sur les marchés, puis interrogeant de tous les côtés sur les distances, je me dis : « Que le monde est grand ! Qu'il reste donc de besogne pour l'apostolat ! »

Il faut bien, travaillant dans notre petit coin, remettre à la Providence la question du salut de ceux qui nous échappent, comme aussi la question de l'avenir. Je trouve d'ailleurs ici des populations pleines de bonne volonté. J'étais, il y a 8 jours, dans une vallée qui renferme trois villages de nouveaux chrétiens ; est-ce la dix-millième partie de ma paroisse ? Est-ce plus, est-ce moins ? Je ne puis l'évaluer ; mais je me disais : Un prêtre fixé ici, trouverait plus de ressources, surtout plus de bonnes volontés qu'un curé de France ; il aurait autorité absolue sur toute la population ; verrait ses chrétiens à la messe tous les jours, à la prière et au catéchisme tous les jours, matin et soir, s'il le voulait ; il ne tiendrait qu'à lui de confesser tout son monde une fois le mois... Et je suis seul, et je donnerai aux trois villages réunis, deux jours, trois jours par an !

Aidez-nous de vos prières ; faites-nous aider par les bonnes âmes...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXCI

A son Frère

Tse Hen-Tchéou, 4 septembre 1882.

MON CHER AUGUSTIN,

Je termine mes visites aux chrétientés du Tse-Hen avant de me rendre à l'appel de Monseigneur, qui m'a désigné, je te l'ai dit, pour instruire le procès des martyrs du Kouy-Tchéou. Je mets, dès maintenant, ma correspondance au courant ; puis, pendant les 15 derniers jours que je compte passer à Hin-Y-Fou, je réglerai les affaires de mon district, avant de partir pour la Capitale...

Pauvre France ! comme elle s'appauvrit intellectuellement et moralement ! Autrefois, on trouvait encore des hommes un peu marquants dans le clergé, pour occuper les postes qui exigent du talent et du savoir-faire ; on se rabat aujourd'hui sur de pauvres malheureux. Evidemment, on ira de plus en plus bas. Vienne la suppression du budget des cultes, vos rangs s'éclairciront encore. J'admire, avec tout cela, comment vos *Semaines Religieuses* trouvent que tout va bien, encensent à droite, encensent à gauche, les mourants et les vivants, et ne voient partout que des raisons d'espérer. Chez les hommes qui rédigent ces petites feuilles fades et anodines, ce n'est pas seulement calcul de journaliste, intéressé à semer des roses partout, c'est tendance d'esprit à courte vue, qui n'a jamais su voir clair à aucun des symptômes du temps présent. Genre prédicateur à quatre sous, courant les fêtes de village et les plantations de Calvaires, croyant avoir expliqué les événements actuels, quand ils ont tout mis sur le dos du gouvernement, croyant avoir prophétisé, quand ils ont crié dans les chaires de village : « Non, la France ne périra pas ! Je le sens, j'en suis sûr ! Oui, nous allons revoir le triomphe de l'Eglise. » — Des

nèfles !... Les hommes de ce genre sont très heureux toujours, et trouvent toujours que ça va bien. Ils attendent Henri V depuis 12 ans ; ça les dispense de chercher à la situation un autre remède plus laborieux, plus énergique, plus lent, moins commode, moins poétique ; ils l'attendront encore quand il sera mort, et prophétiseront qu'il va ressusciter ou qu'il lui est né un fils posthume. Mes six ans de professorat ont été le temps des prophéties de Blois et autres... *balançoires*. Toutes les fois qu'on me parlait de ces sornettes, je me tuais de dire : « Je crois aux quatre grands prophètes et aux douze petits prophètes de l'Écriture ; voilà ma profession de foi ! »

Ces annonces d'un règne glorieux et chrétien en France, et d'un prochain triomphe éclatant, sont des alouettes toutes rôties que le diable nous promet, pour nous tenir dans notre ornière, nous dispenser de chercher d'autres causes au mal actuel que l'hostilité du gouvernement, et d'autres remèdes que l'avènement de Henri V. Préparons-nous à des tempêtes ; soyons de grands cœurs et de grands esprits. La France est un malade bien risqué ; s'il revient à la santé, ce qui n'est pas évident, bien que j'en sois persuadé comme vous, soyez sûrs de deux choses : 1^o il y faudra du temps, et beaucoup ; 2^o ce qui le guérira, ce ne seront pas des événements politiques ; ce sera le sacerdoce, et pas par d'autres moyens que ceux dont il a été armé par Jésus-Christ, la prédication, le dévouement, le travail obscur et ignoré, mais irrésistible, de chaque pasteur, agissant sur la poignée d'hommes qui lui est confiée. Mesure, par la pensée, le temps qu'il faudra pour rendre au peuple français tout ce qu'il a perdu, sous le rapport de la foi et de la vie chrétienne.

Je lisais, il y a quelques jours, cette parole de Donoso Cortès : « La liberté est morte, et ce n'est pas pour ressusciter au troisième jour, ni à la troisième année, ni peut-être au troisième siècle. La Révolution française n'est qu'à son aurore. L'Église seule peut guérir les nations. » A ce dernier mot j'ajoute : « Elle les guérit, non par un miracle et en un clin d'œil, mais par des moyens lents et assujettis au

travail de ses prêtres. » Où cela nous mène-t-il ? C'est moins gai que les prophéties et les encensements de nos petites *revues* françaises, mais c'est plus sérieux, et, par conséquent, plus encourageant, au fond...

Il faut s'habituer à prévoir ce qui se prépare pour le sacerdoce, et la triste situation qui peut être faite bientôt au clergé... Il faut envisager cette perspective généreusement. Ces sortes de pensées agrandissent la vocation, forment le cœur et même l'esprit. L'abolition du Concordat ne sera pas un malheur sous tous rapports. Cette situation de petits employés, que le Concordat avait faite aux curés, avait donné à beaucoup un esprit mesquin, égoïste, l'esprit de métier, l'esprit *petit bourgeois à quarante sous par jour*. Ce ne sera pas un malheur d'abolir un peu cet esprit-là. Mais, gare la bombe ! Quand on secoue vivement une pannerée d'œufs, quelques-uns sont fricassés !

Ma santé est bonne, et ma diarrhée a disparu encore une fois. Me trouvant dernièrement au bord du Kouang-Si, j'ai passé en barque une grosse rivière, jaune, boueuse et rapide, qui marque la frontière, et suis allé voir un des huit missionnaires qui tentent de pénétrer dans cette province. Le Kouang-Si est un pays étrange, plus hostile que le Kouy-Tchéou et où rien n'est fondé. J'ai traversé, au retour, une petite ville qui n'avait jamais vu d'Européen ; un attroupe-ment s'est formé, et j'ai eu toutes les peines du monde à trouver du riz pour mon argent. Il m'a fallu supporter avec patience la curiosité et les effronteries de la populace, répondre à une foule de questions stupides sur mon âge, mon pays, etc., dire de bonnes paroles pour me tirer d'affaire et passer sans encombre.

Ce pays est peuplé de singes ; mais on les voit peu ; ils ne quittent les sommets les plus escarpés des montagnes que la nuit, par bandes considérables, pour dévaliser les champs de maïs. On rencontre aussi quelques ours noirs, mais surtout le tigre et le léopard. Ce dernier est la terreur du pays ; il emporte les bœufs, les porcs, les chiens, quelquefois les enfants. Lorsque les hommes voyagent en file indienne, dans

nos étroits chemins bordés de hautes herbes, il n'est pas rare que tout à coup, bondissant du milieu des broussailles, un tigre saisisse entre ses dents la tête ou le cou d'un des voyageurs ; d'un mouvement, le fauve projette sur son dos le corps de sa proie et disparaît comme l'éclair. Les hommes qui précèdent la victime n'ont rien vu, rien entendu ; ils continueraient tranquillement leur route, si leurs compagnons ne les avertissaient pas de l'horrible accident qu'ils ont eu à peine le temps de constater.

Hier, je cheminais à pied sur un de ces affreux chemins, bordé d'herbes plus hautes que ma tête ; je tenais la bride de ma mule, lorsque celle-ci, faisant un faux pas, dégringola d'une hauteur de dix pieds, dans un torrent dont nous suivions la berge glissante et boueuse. J'eus toutes les peines du monde à tirer d'affaire ma pauvre *Fifine*...

8 septembre. — Je rentre de campagne bien fatigué, et trouve une occasion. Je n'ai le temps de rien ajouter.

Bonne santé à vous tous. Ton frère tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCÇXCII

A M. le comte Doria

Ouen-Pang, 4 septembre 1882.

BIEN CHER FRANÇOIS,

Si je n'ai qu'une qualité, je veux au moins que ce soit la reconnaissance envers ceux qui coopèrent à mes œuvres. A ce titre, je te dois un merci pour ta lettre du 11 mai et pour l'envoi qu'elle m'annonce. Donc, merci du don et du souvenir, et que Dieu reverse, sur toi et ta petite famille, tant de choses que je dois à d'autres membres de ta famille aussi et que je n'ai pas oubliés.

Te rappelles-tu? il y a 15 ou 18 ans, dans tes rêves poétiques et généreux d'enfant, tu nous disais que tu serais missionnaire. Je ne disais rien, mais je savais bien à quoi je pensais depuis mon enfance, moi aussi. Eh bien ! m'y voilà ; non pas, comme tu disais alors, logé dans des cavernes ; mais mon logement, la plupart du temps, n'en vaut guère mieux, n'est ni si frais en été, ni si chaud en hiver, ni si abrité à la saison des pluies. Les misères matérielles ne sont rien, et on finira toujours bien par mourir, comme les camarades. La première et la plus grosse peine du missionnaire, ce sont les inquiétudes qu'il a pour ses chrétiens, et qui lui viennent de tous les côtés à la fois. Je n'entreprends pas de te les décrire ; il faut y être pour les comprendre ; elles ne se décrivent pas.

Tu me dis un mot de la débâcle que j'ai eue à Pou-Gan-Tin en 1881. A quelle distance sommes-nous, en Chine, d'une débâcle générale qui nous tuera ou nous chassera, et détruira nos œuvres pour la cinquantième fois, depuis trois siècles qu'on vient semer la prédication catholique dans cette pauvre Chine, le repaire du paganisme et la clef de l'Asie orientale? Je n'en sais rien ; mais il faut s'attendre à tout dans ce voleur de pays. Il y a d'ailleurs un parallélisme frappant, entre la persécution en France et la persécution en Chine. Un reste de sagesse politique, qui vit toujours un peu plus longtemps au Ministère des Affaires Étrangères de Paris que dans les autres Ministères, a fait que, jusqu'ici, nos ambassadeurs et nos consuls n'ont pas encore donné le mot d'ordre contre nous aux mandarins chinois, ni entièrement coupé le léger fil qui nous retient encore attachés au traité de 1860. Mais ils lâchent progressivement la bride, et, à voir la rapidité avec laquelle vont les choses depuis deux ou trois ans, nous allons aussi vers une débâcle qui sera parallèle et proportionnée à la débâcle imminente en France. En attendant, mandarins et païens essayent graduellement contre nous jusqu'où ira leur impunité, et jusqu'où la France poussera ses complaisances pour ceux qui nous persécutent. A la grâce ! Il faut travailler en attendant, comme si l'avenir

devait être bas ; prémunir ses chrétiens contre ce qui peut arriver, et aller de l'avant sans peur ni tristesse.

Je suis de loin, autant que je puis, le mouvement des choses en Europe. Vraiment, on est sans parole pour apprécier cela ! Rien, dans l'histoire, ne ressemble à ce qui se passe, bien que la loi générale de l'histoire soit toujours la même. Je me rappelle avoir bien des fois haussé les épaules, étant professeur, lorsque j'entendais certains esprits myopes s'attacher à des prophéties de bonnes femmes, qui annonçaient, à courte échéance, ceci et cela, mais toujours la fin de nos malheurs et le retour de l'âge d'or ; d'autres croyaient qu'un bon roi n'aurait qu'à apparaître, pour dissiper le mal et ramener dans le monde une paix solide. Non, non, la Révolution française n'est pas au bout ; elle commence ; le mal qui a été fait à l'ensemble de la nation et celui qu'on lui fait encore aujourd'hui par l'éducation, la presse, la politique, les institutions, ce mal est trop profond, remarque le bien, pour se guérir en dix, en vingt, en cinquante ans même. Il y faudra du temps, et tu sais que le mal est encore dans sa période de croissance. Sa période de croissance est-elle finie au moins ? Je ne le crois pas. Il reste à ce cancer des chairs à dévorer dans le corps social, et tout y passera : Russie, Angleterre, Espagne. Ces pays-là ne sont qu'à l'aurore de la Révolution, et quel chemin il leur reste à parcourir, pour arriver même au point où est notre malheureuse France, bien que ce point ne soit par encore la fin, tant s'en faut !

Non, non, cher François, ne crois pas que les peuples de l'Extrême-Orient, s'ils sont un jour chrétiens dans leur ensemble, combleront le vide que ferait, dans l'Église et dans la société civilisée, la défection de la nation française ; jamais ! Ces peuples sont des peuples inférieurs par nature, foncièrement incapables, malgré leur grand nombre et certaines industries particulières, plutôt curieuses qu'importantes, de jouer un grand rôle dans le monde, de se faire une vraie gloire politique, d'avoir une histoire et de grands hommes, de travailler sérieusement au progrès des sciences et des

arts, d'aider vraiment à la civilisation, de fournir un apôtolat pour les autres peuples qui resteraient païens et barbares après eux.

La Chine est incroyablement peuplée. Plus je manipule le Chinois, plus je crois qu'en fait de ressources intellectuelles, c'est encore ce qu'il y a de mieux dans l'Asie Orientale. Eh bien ! il me répugne de penser qu'on trouvera jamais un Chinois esprit élevé, âme loyale et cœur généreux ; un peu comme il me répugne de croire qu'on apprendra le calcul, les beaux-arts et la littérature à un singe. Attention ! n'exagère pas cette comparaison. Il y a une différence de *genre* entre le singe et l'homme, et il n'y a qu'une différence de *degré* entre le Chinois et l'Européen ; l'abîme ne peut pas être franchi entre le singe et l'homme, et il peut l'être entre l'Européen et le Chinois, par un mélange de races. Si j'avais le temps, je ferais un livre, pour prouver l'unité de la race humaine, par les ressemblances qu'on trouve entre les races d'hommes les plus dissemblables ; et je prendrais toutes mes preuves dans *l'ordre moral et intellectuel*, qu'oublie trop souvent ceux qui démontrent l'unité de la race humaine. Mais, ceci mis à part, crois-moi, les peuples qui ont échappé plus de dix siècles à la propagation de l'Évangile, sont de pauvres peuples ; ceux qui sont restés païens à l'heure actuelle, sont de tristes échantillons de l'état où le péché originel a rabaissé le pauvre genre humain ; leur abrutissement, et tout ce qu'on voit chez les peuples païens, n'est pas une médiocre preuve de la divinité du christianisme.

Nous avons quelques prêtres chinois et quelques latinistes assez intelligents, d'excellente mémoire, très fins dans un certain genre, et possédant bien des qualités. J'ai été chargé de faire la philosophie à l'un d'eux qui me suivait ; ah ! j'en ai fait une expérience, et il m'en a fait taper du pied, le malheureux ! Jamais un Chinois ne sera philosophe ; et quand je lis ce qu'on écrit partout sur les philosophes chinois, ça me fait suer !

La grande joie du missionnaire, c'est d'établir des œuvres capables de durer et de produire encore des fruits, quand

lui-même sera mort ; de voir la foi produire dans ces âmes, à si grande distance des pays foncièrement chrétiens, les mêmes fruits de correction des mœurs, de conversion, de vertu relative, d'élévation relative du cœur, d'illumination relative de l'esprit, qu'il lui a vu produire en Europe ; de remarquer comme l'Évangile et la nature humaine, dans tous les types, ont été faits l'un pour l'autre, moulés l'un sur l'autre, et ne peuvent se passer l'un de l'autre.

Cher François, sois missionnaire en France, d'abord auprès de tes enfants ; sois homme de principes et de foi forte, élevée, éclairée, invincible. Quand la Révolution aura fini son triste travail, ces hommes-là ne seront plus qu'une poignée ; on n'en trouvera peut-être pas, en France, de quoi remplir un des bas-côtés de Notre-Dame de Paris ; mais ils seront *le germe* de la société renouvelée.

Quelque jour, il faudra m'envoyer le portrait de tes enfants ; quel plaisir j'aurai à les regarder et à me dire : Voilà les enfants de notre bon François ! Tu pourrais ajouter celui de ton père et le tien ; je verrais le chemin que vous avez fait dans la vie. On vieillit, sais-tu, et je sens sur mon front des plis qui n'y étaient pas quand j'ai quitté la France.

Sois heureux, mon pauvre petit, et que Dieu vous bénisse tous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXCIII

A M. l'abbé Chirou (1)

Kouy-Tchéou, 4 septembre 1882.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Permettez-moi de recourir à votre complaisance pour une commission. Je serais heureux si vous pouviez m'envoyer la *Théologie dogmatique* du P. Hurter ; mais je la désire bien au complet, dussé-je payer plus cher.

Je ne vous donnerai pas de nouvelles du Kouy-Tchéou ; vous êtes informé par Monseigneur. Par ici, dans mon coin, avec le P. Thibaut mon voisin, nous travaillons tout doucement, et nous avançons petit à petit. On ne manque pas de fatigues ; et c'est une vraie angoisse pour moi, de me voir des avalanches de catéchumènes *Y-jen* que je ne puis suffire à visiter, même en réunissant quatre ou cinq villages en une visite, et en ne restant que trois jours dans un même lieu. On ne manque pas non plus d'inquiétudes ; le sol est bien mouvant sous nos pieds, et il y a bien des raisons de croire que s'il arrive une débâcle en France, il s'en produira tout de suite une semblable ici contre nous. A la grâce ! Il faut bien se reposer de cela sur la Providence, travailler sans regarder devant soi dans l'avenir, sinon pour mettre un peu plus de foi solide dans ces pauvres âmes, et les prémunir ainsi contre l'orage, si l'orage éclate.

J'ai reçu le tableau du Sacré-Cœur que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous m'en aviez dit tant de mal, que j'ai encore été heureusement surpris. Sans doute, ce n'est pas un Raphaël ; mais l'image est fort convenable, et j'ai pu encore lui donner sans hésitation la première place dans ma

1. Directeur au Séminaire des Missions-Étrangères de Paris, plus spécialement chargé, en France, des affaires de la Mission du Kouy-Tchéou.

pauvre chapelle, ou plutôt dans le hangar qui me sert de chapelle, car je n'ose pas encore entreprendre d'obtenir de Monseigneur de quoi bâtir une chapelle ; j'ai besoin, pour cela, d'un plus long séjour ici et de la paix. Il me faut aussi achever plusieurs constructions de première nécessité, baptiser quelques centaines d'adultes de plus ; car mon district est à faire, et, après avoir été riche, il y a quarante ans, il a été ruiné par la rébellion, et je n'y ai trouvé que quatre-vingts chrétiens baptisés. J'en viendrai à bout, avec la grâce de Dieu, si nous avons la paix et si j'ai la santé.

Priez toujours pour moi, et croyez que nous n'oublions pas que le Séminaire de Paris est l'espérance de nos œuvres.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments bien respectueux en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXCIV

A M. l'abbé Michel

Hin-Y-Fou, lundi soir, 11 septembre 1882.

CHER PÈRE MICHEL,

Je vous ai écrit ce matin par un courrier qui, peut-être, ira moins vite que celui-ci. Ce soir, je suis très mal à mon aise, et pense à vous prier de venir me voir, non pour m'extrémiser, mais pour traiter une affaire mauvaise qu'on me suscite Ces jours-ci, impossible de m'occuper de rien, et j'ai bien du mal à vous griffonner ceci. Je ne sais où me fourrer, ni comment me mettre. Mon palefrenier, outre la folie, tombe très gravement malade et m'inquiète.

Priez pour moi. Votre tout dévoué,

J.-B. AUBRY.

P. S. Mardi matin, 12 septembre. — Nuit affreuse ; je

suis aplati. Je ne pourrai pas rester ici. Chaque année, j'ai ce mal trois ou quatre fois, au retour de mes voyages, et de plus en plus grand. Je n'y vois pas ; ma tête est bouleversée...

LETTRE CCCCXCV

A M. l'abbé Michel

Hin-Y-Fou, mardi soir, 12 septembre 1882.

CHER PÈRE MICHEL,

Que je suis confus de vous avoir prié ce matin d'entreprendre cette fatigue de venir ! Je n'avais pas fait attention que le courrier vous arriverait juste au temps où les Pères Lamy et Roux seraient chez vous ; et Ouen Se, en me voyant dans l'état où j'étais, me pressait de vous inviter. Pardon de cet égoïsme ; j'envoie bien vite un homme pour le réparer.

Mes gens disaient que j'avais été empoisonné au Tse-Hen ; mais c'est faux. Je connais ce mal qui, maintenant, me vient souvent ; j'étouffe et j'ai tout le corps en feu. Ce soir, je vais un peu mieux, ayant pu réussir à me faire fortement transpirer pendant quatre ou cinq heures. J'ai encore la tête fendue et tout le corps brisé ; mais j'espère que cela n'aura pas de suite. Ne vous étonnez pas de cela ; vous savez combien je suis vite abattu. Il paraît qu'hier soir je déraisonnais un peu. Donc ne vous inquiétez pas, et pardon de mon égoïsme.

Avec tout cela, pourrai-je aller au procès des martyrs, et y aller si tôt que le veut Monseigneur, c'est-à-dire au commencement d'octobre ? Je suis bien embarrassé, surtout si le confrère qui doit m'accompagner vient et ne me trouve pas arrivé.

Je crois qu'il faut me résigner à essayer un affront du mandarin et de huit ou neuf notables ; c'est inévitable. — J'ai acheté un emplacement avec jardin, devant ma phar-

macie ; il est certain qu'il n'était pas devenu bien public ; il restait un fils, une fille et un propre frère de l'acheteur défunt. Un notable, leur cousin, me rédigea lui-même la pièce. Dès que j'eus acheté, Ly-Mong-Lin se remua ; et, un mois et demi après l'achat, on prit le notable, on le força à rendre lui-même l'argent au chef des lettrés, avec d'autres saignées de sapèques, et on le menaça de le dégrader, s'il n'obtenait de moi l'écrit. Le mandarin, parent du Grand Juge de la province, m'écrivit une lettre qui est un grave pronostic. Mon notable incriminé, voyant toutes les misères dont on le menace, me supplie maintenant de rendre l'écrit ; et la fille de l'ancien acheteur est morte de chagrin. Que faire ? Je dis que l'écrit est à la Capitale et ne m'appartient plus ; je donne des réponses dilatoires ; je conseille d'attendre. Ces canailles ont eu l'impudence d'ajouter dans le cadastre l'attestation que ce terrain a fait du you-kong, et mon notable affirme qu'il n'en a pas fait ; les écritures sont nouvelles. Céder, c'est donner un précédent déplorable qui aura des suites funestes, c'est clair ; ne pas céder, c'est la guerre et surtout la condamnation du notable et de sa famille. Le peuple, qui déteste heureusement le mandarin, dit à l'envi : « Ce n'est pas juste ; on ne veut qu'empêcher l'Église d'acheter. »

Si je suis obligé de céder — car Monseigneur ne pourra rien contre leur injustice impudente — je pense à rendre non l'écrit, mais la copie que j'ai en main, et, de plus, un tong-yo au nom du notable qui m'a vendu, en lui disant : « Tu as voulu me vendre, je ne voulais pas pendant deux ans, — et c'est vrai ; — tu me demandes de te rendre ton terrain, je veux bien faire cette bonne chose ; donc fais de ton terrain ce que tu veux. »

Dites-m'en votre avis par retour du courrier. Encore un peu, mon pharmacien était emprisonné en 1881, grâce au Benoît. Le mandarin déclare que le cœur ne lui suffira, que quand il aura pris un homme de l'Église, pour se prouver, me prouver, prouver à tous, qu'il est préfet et non pas moi.

Adieu, amitiés aux confrères. La tête me tourne.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCCXCVI

A M. l'abbé Aubry (1)

Kouy-Tchéou, 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Votre cher et vénéré frère venait de m'écrire, le 11, la lettre que je vous ai communiquée plus haut. Le lendemain 12, vers midi, il expédiait un autre courrier exprès, porteur de la seconde lettre que vous venez de lire. Ce second courrier m'avertissait qu'il était mieux, et me priait de ne pas partir. Or, le Chinois qui m'apportait la première des deux lettres, passa à ma résidence sans me la remettre, et la porta à la Capitale. Je ne reçus donc que la seconde, écrite le mardi 12. Elle m'arriva le vendredi 15 à la nuit. Malgré le ton rassurant de la lettre, je vis bien que la chose était grave. Je voulais partir le lendemain ; mais je passai une si mauvaise nuit que je ne pus même célébrer. Le P. Roux arriva chez moi, et le dimanche au soir, nous recevions un dernier billet écrit par le pharmacien du P. Aubry. Le lundi, nous partîmes...

Paul MICHEL.

1. Nous donnons ce billet, écrit au frère du P. Aubry, à la suite des lettres du 11 et du 12 septembre, à titre d'éclaircissement.

LETTRE CCCCXCVII

A M. l'abbé Aubry (1)

VIII^e Lune, septembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Voici les *dernières paroles* du P. Aubry, d'après le catéchiste qui l'a assisté jusqu'au moment suprême.

Vers trois heures et demie du soir, le 17 septembre, le P. Aubry dit au catéchiste : « Je crains de ne pouvoir parler demain... Le P. Michel venu, invite-le à célébrer la messe pour moi,... puis à écrire à l'évêque, le prier de célébrer des messes... Puis prier l'évêque d'écrire à mes parents, à mon curé... J'ai frappé les enfants, je crains qu'il n'y ait faute. Si je les ai frappés, ce n'est pas par haine, mais par affection, de crainte qu'ils ne deviennent pas bons... C'est pourquoi je prie le Père de célébrer la messe pour moi... »

Puis, il se plaignit du mandarin Yû, souhaila que le Oû revînt, demanda si le nouveau mandarin Ong, de Tsc-Hen, était bon : « Je crains, dit-il, que ces mandarins ne molestent les chrétiens... Je suis faible... Un peu bien, un peu mal... »

Le catéchiste demanda au Père s'il désirait manger : « Je ne puis manger ; libre à Dieu de disposer... »

Le catéchiste lui demanda plusieurs fois la même chose. Il répondit toujours : « Je ne puis manger... » Et une fois, avec effort : « Je ne puis avaler. »

Le soir du même jour, le catéchiste lui fit encore boire du thé avec un chalumeau. Le lundi 18, il ne pouvait même plus avaler, et le catéchiste disant : « Chen-Fou, Chen-Fou !... Père ! Père !... » il regardait simplement, et ses yeux, peu après, fixaient le crucifix.

1. Ce billet fut également envoyé au frère du P. Aubry par le P. Michel.

Mardi, 19 septembre, vers neuf heures, il expira.

Les enfants de l'orphelinat et de l'école ont fait trois fois le pèlerinage à sa tombe.

Paul MICHEL.

LETTRE CCCCXCVIII

A M. l'abbé Thibaut (*)

Le 8 de la VIII^e lune, à 2 h. du soir,
19 septembre 1882.

CHER PÈRE,

A genoux, j'avertis le Père grand homme, auquel je souhaite une bonne santé.

Notre Père, s'étant rendu en campagne, et après être allé faire une visite au P. Bazin du Kouang-Si, est revenu à la maison. Aussitôt après son retour, il a été saisi par une grave maladie qui n'a cédé à aucun remède.

Nous l'avons veillé jour et nuit, à tour de rôle, jusques au 8 de cette lune où, vers huit heures, Dieu, dans sa grâce, est venu chercher son âme.

Nous, pécheurs, il ne nous reste plus qu'à vous avertir respectueusement, espérant que le Père, dans sa commisération pour nous, viendra le plus tôt possible, pour tout régler et disposer.

Nous, pécheurs, serons très reconnaissants. C'est pour cela que nous avons, à genoux, écrit cette lettre. Soyez en santé.

Le pécheur,

ANDRÉ.

Nous donnons ici la traduction littérale de la lettre du catéchiste André au P. Thibaut, voisin de mission du P. Aubry, pour lui annoncer la mort du vaillant missionnaire.

LETTRE CCCCXCIX

A M. l'abbé Boulenger (1)

Hin-Y-Fou, 26 septembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Dieu nous demande quelquefois de grands sacrifices. J'ai le triste devoir de vous annoncer une nouvelle qui, je le sais, vous affligera profondément.

Vous aviez, dans notre Kouy-Tchéou, un de vos enfants, une âme que vous aimiez comme votre âme. La correspondance que vous entreteniez avec lui, était l'aliment constant de l'affection paternelle que vous lui portiez. Vous l'aviez élevé au premier rang de vos amis. C'était pour vous une douce consolation de le savoir occupé à l'évangélisation des infidèles. Son amour pour vous était grand, permettez-moi de vous en donner le témoignage. J'ai été son plus proche voisin, pendant les trois ans et demi qu'il a passés dans cette partie du Kouy-Tchéou. J'ai eu le bonheur de le voir souvent ; presque chaque fois, ce cœur, qui ne savait pas feindre, me parlait avec effusion de vous et de vos bontés pour lui. Pour moi, il était plus qu'un ami, c'était mon directeur, et quel directeur ! Quel soutien pour mon âme ! Tout le

1. Nous donnons ici la traduction du billet de faire-part de la mort du P. Aubry, adressé à toutes les chrétientés de la province.

*Feuille des âmes du Purgatoire.
Lux perpetua luceat eis.*

Le pasteur des âmes Mô ; saint nom, Jean-Baptiste ; âge, trente-huit ans ; en l'an VIII de l'Empereur Kouang-Hiu ; le 8 de la VIII^e lune ; par la grâce divine son âme a été appelée. Et maintenant nous invitons les chrétiens de chaque endroit à prier la miséricorde d'En-Haut, pour que Dieu lui donne d'être délivré des peines du Purgatoire, et d'entrer bientôt au séjour de l'éternel bonheur.

. D'après les usages de l'Eglise, les chrétiens de chaque endroit doivent prier pendant six mois.

monde, au Kouy-Tchéou, appréciait ses hautes qualités. Quelques mots que Mgr Lyons m'avait dits, il y a peu de temps, m'avaient fait comprendre que Sa Grandeur pensait à lui, pour en faire plus tard son soutien.

Après Dieu, à qui le devons nous, si ce n'est à vous, Monsieur le Curé ? Son activité, son zèle, son énergie, son dévouement, sa franchise, sa science théologique et mystique, ses connaissances profondes dans toutes les branches, sa charité, son amour pour les confrères, en un mot, tout, dans cet homme hors ligne, était votre œuvre.

Eh bien ! cet enfant que vous aviez nourri pour la première fois du pain céleste, en Juillet 1856 ; ce jeune homme que vous aviez vu plus tard honoré du sacerdoce, et qui, en 1874, quittait tout pour le Seigneur et les âmes ; ce zélé missionnaire, notre ami, notre frère, n'est plus ! Dieu l'a récompensé, après sept ans de travaux continuels et de peines sans nombre. Il y a un an, il allait courageusement au-devant du martyre à Pou-Gan-Tin. Dieu n'a pas voulu différer plus longtemps pour lui le prix de tant de dévouement pour sa cause. Le 19 septembre dernier, il a rendu sa belle âme à Dieu.

Je vous écris seulement ces quelques lignes, en vous adressant la lettre de faire-part à ses vénérés parents et à son frère. Veuillez en prendre connaissance, la leur transmettre, et, autant que possible, la leur remettre vous-même. Il ne faudra rien moins que vos consolations, pour adoucir tant soit peu l'effet que cette foudroyante nouvelle produira sur cette famille éplorée.

Veillez, Monsieur le Curé, agréer mes respects les plus sincères, et penser quelquefois devant Dieu à celui qui a pris, au moins pour un temps, la place de notre très cher et regretté Père Aubry.

Je suis honoré de me dire votre tout dévoué,

Paul MICHEL.

LETTRE D

A M. l'abbé Aubry

Hin-Y-Fou, 27 septembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ (1),

De tout son district, votre cher frère affectionnait plus spécialement la partie du Tse Hen, précisément parce que c'était la plus persécutée. Outre que sa vie y a été plusieurs fois en danger, par le fait de la haine des païens, les souffrances morales et physiques qu'il a endurées sont sans nombre et sans mesure. Il a dû vous écrire les malheurs qui, depuis deux ans, sont venus fondre sur cette chrétienté naissante. Les néophytes ont été, les uns dépouillés de leurs terrains, chassés de leurs maisons, plusieurs emprisonnés, battus et torturés de la manière la plus barbare. Tous étaient menacés.

Les mandarins et les satellites, avec leur rapacité et leur haine insatiable, ont fait tous leurs efforts pour obtenir l'apostasie de ces nouveaux chrétiens ; ils n'ont pas réussi, grâce aux exhortations de votre frère. Mais lui, pouvait-il voir d'un œil indifférent de si profondes afflictions ? Pour les consoler, il leur montrait un visage calme et plein d'encouragement, tandis que son cœur saignait. Il leur faisait entrevoir un avenir plus heureux, et les plus noirs pressentiments agitaient son esprit. Que d'efforts n'a-t-il pas tentés pour leur faire rendre justice ! Mais en Chine, la justice semble ne plus exister pour les chrétiens. Enfin, en décembre 1881, les mandarins ayant complètement donné gain de cause aux païens, l'iniquité étant consommée, la rage de ces ennemis du nom chrétien parut s'endormir. Votre frère, repoussant toute appréhension, armé de son zèle indomptable et de sa con-

1. Lettre du Père Michel au frère de J.-B. Aubry.

fiance en Dieu, partit pour relever tant de ruines ; il alla consoler ses chrétiens découragés.

Du 25 juin jusqu'au 7 septembre, jour de sa rentrée à Hin-Y-Fou, il a parcouru 24 stations. Du 21 au 30 août, il a fait, pour se confesser au Kouang-Si, un voyage de six jours, aller et retour. En cette saison, dans toute la contrée où il a séjourné, la chaleur est intense et malsaine. Les voyages continuels qu'il a dû faire pour visiter un si vaste pays, où il n'y a presque pas de routes, et par un temps de pluies quotidiennes, lui ont occasionné des fatigues incroyables. Voici d'ailleurs comment il raconte lui-même ce qui lui est arrivé le 10 juillet

« Je suis arrivé avant-hier, bien tard dans la nuit, sans lumière, n'ayant avec moi que Ou-Lao-San et Yan-Kiu-Yuen ; seul je savais les chemins, et pas bien sûrement. La journée ayant été toute pluvieuse, ces chemins étaient d'autant plus affreux, qu'ils le sont d'ailleurs en tout temps. A Loûng-Pin, première erreur de route : je pris à gauche. Il a fallu ensuite, pour rejoindre la route, traverser des rizières ; je me suis mis nu-jambes et on a barboté. Arrivé dans un détour près d'ici, deuxième erreur de route : j'ai pris trop à droite. Cela m'a conduit dans des vallons déserts, à hautes herbes ; la nuit arrivé, j'étais trempé, pas de chemin. Yan-Kiu-Yuen rôde à la découverte ; moi et Ou-Lao-San, cherchons à sortir de là. Nous errons par les broussailles, les rochers, les chemins creux et pleins d'eau et d'amas de boue. Lao-San tient un bâton et tâte le chemin pas à pas ; je le suis par derrière, tenant le bout du bâton et traînant ma mule qui a peur. On tombe d'un trou dans un autre : quelle soirée ! Enfin, découragés, nous nous asseyons sur une pierre et, pendant que ma mule broute au hasard, nous attendons le retour de Yan-Kiu-Yuen, qui est allé chercher secours. Bien longtemps après, nous commençons à percevoir un cri lointain ; je répons de toutes mes forces. Peu à peu le cri se rapproche, et nous apercevons le reflet des torches que les hautes herbes nous empêchent de voir. Enfin, les chrétiens arrivent, et en nous éclairant, nous révèlent à nous-mêmes notre triste état. »

Remarquez que cet accident s'est souvent renouvelé pour lui ; ajoutez à toutes ces fatigues, le peu de soin qu'il prenait pour sa santé, et les soucis continuels qui agitaient son esprit. Il écrivait le 1^{er} septembre : « Le plus grand tourment, la plus grande peine de la vie de missionnaire, c'est l'inquiétude au milieu de laquelle il lui faut vivre, sans un seul moment de relâche, et qui tombe sur lui de tous côtés : du côté des chrétiens, on a peur qu'ils soient mauvais et ne remplissent pas leur devoir ; du côté des catéchistes, on craint qu'ils n'instruisent pas les chrétiens ; du côté de la maison et des enfants de la Sainte-Enfance, impossible de dire mes transes sur ce point ; sitôt que m'arrive un courrier de Hin-Y-Fou, je tremble d'apprendre que les enfants sont malades, qu'il y en a de morts ; du côté des païens, peur de la persécution, des troubles, des mauvais bruits, des injustices ; du côté des mandarins, enfin, crainte qu'ils ne vexent mes chrétiens et ne leur cherchent chicane, comme c'est leur habitude. »

L'âme la plus forte, le corps le plus robuste, ne pouvaient tenir contre de telles épreuves. Appelé à Hin-Y-Fou le 7 septembre, pour une affaire injuste que lui suscitait un mandarin, il fit deux journées en une et arriva bien fatigué, très tard dans la nuit. Dès le lendemain, il sentit les premières atteintes de la maladie. Mais laissons le encore une fois parler lui-même ; vous verrez que la piété a toujours été son soutien : « Ce 8 septembre, fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, j'ai bien besoin de sa protection, et surtout de la force qu'elle sait mettre au cœur de ses enfants. Quand je suis comme aujourd'hui fatigué, non seulement de corps, mais de cœur et d'esprit, j'éprouve encore une joie intime et profonde, à me reposer l'âme dans une pensée de piété. Tout est là, et puisque je suis prêtre et missionnaire, je n'ai d'espoir et ne vis que pour le ciel ; toute autre chose compte pour peu devant moi. »

Dans les jours qui suivirent, votre frère mit tous ses comptes en règle, et écrivit des notes sur toutes ses affaires. Dès le 12, il ne put plus célébrer la sainte messe. Sa maladie consistait en une fièvre pestilentielle, suite de trop grandes fatigues

et de son trop long séjour dans le Tse-Hen. Il y avait un an et quatre mois qu'il affrontait généreusement à Pou-Gan le martyre du sang, et Dieu lui avait réservé le martyre du dévouement à ses chrétiens.

Dès le mercredi 13, ses catéchistes le pressaient de m'écrire, pour m'inviter à venir le voir. Ce cher confrère, croyant encore à son rétablissement, ne voulait pas m'imposer inutilement ce voyage de près de 50 lieues. Ce ne fut que le jeudi au soir que, ne pouvant plus tenir la plume, il ordonna à son pharmacien de m'envoyer un courrier exprès. L'envoyé partit en toute hâte, et arriva chez moi le dimanche au soir. Depuis quelques jours, un confrère, M. Roux, se trouvait avec moi. Il devait le lendemain rentrer dans son district, mais, comprenant la gravité de la situation, et par affection pour votre frère, il voulut m'accompagner. Nous partîmes le lendemain à marche forcée. Ah ! pourquoi notre voyage n'a-t-il pas eu la promptitude de nos désirs !

Dès le vendredi 15, votre frère ne quitta plus le lit. Le feu intérieur qui le minait l'a toujours laissé calme. Il souffrait beaucoup, mais sa patience a édifié tous ceux qui l'ont approché. Il avait continuellement à la bouche des paroles de résignation. Il consolait ses chrétiens, qui se lamentaient d'avoir à quitter si tôt un si bon père. Un de ses catéchistes, nommé Lou, s'est tenu à son chevet jusqu'à l'instant fatal, lui donnant les soins les plus assidus. C'est à lui qu'il a transmis ses dernières volontés, en lui disant : « Quand le P. Michel sera venu, tu le prieras d'écrire à mes parents bien-aimés, à mon frère et à mon curé. » Il lui disait encore : « Peut-être, sans le vouloir, j'ai offensé mon Vicaire Apostolique et mes confrères ; tu prieras le Père de leur demander pardon en mon nom. » Il en est venu jusqu'à prier les chrétiens qui l'assistaient, de lui pardonner les offenses qu'il aurait pu leur faire. Et les chrétiens répondirent : « Le Père ne nous a fait que du bien ; venu pour nous, c'est à cause de nous qu'il meurt si tôt. » Dès le dimanche soir, votre frère ne put plus parler, mais il conserva parfaite toute sa connaissance, répondant par signes à tout ce qu'on lui demandait, souriant quand on

lui prononçait les SS. Noms de Jésus, Marie, Joseph ; il embrassait continuellement son crucifix ; ses yeux étaient fixés avec amour vers le ciel. Le mardi, de grand matin, sa respiration devenant difficile, les catéchistes et la vierge qui dirige l'école des filles, se mirent à genoux autour de son lit. Ils récitèrent les prières des agonisants. Ils l'appelaient de temps en temps, et chaque fois il répondait par un léger soupir. Enfin, vers 8 heures du matin, votre frère, ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier instant, les yeux tournés vers le ciel, la croix en main, l'habit de Marie sur le cœur, a rendu sa belle âme à Dieu. C'était le mardi 19 septembre.

Ses catéchistes ont lavé son corps, l'ont revêtu de ses plus beaux habits, de sa plus belle aube et de sa chasuble ; puis, l'ont exposé dans l'endroit le plus honorable de la maison. Depuis ce moment, les prières des enfants de l'orphelinat et des chrétiens accourus de tous côtés, n'ont pas discontinué. Le lendemain, le cercueil étant prêt, on le transporta à l'église. C'est là que nous l'avons trouvé.

Il nous restait encore un jour et demi à faire quand, arrivés dans un marché, nous avons appris cette foudroyante nouvelle. Depuis mon séjour en Chine, je n'ai jamais éprouvé une douleur si indicible. Nous étions là, perdus au milieu de cette foule païenne qui nous regardait stupidement, ne comprenant rien à notre malheur. Ah ! quel moment ! Mon Dieu, excusez moi si j'ai presque murmuré. Dès notre arrivée, notre premier acte fut de prier auprès du cercueil de votre frère et notre ami. Les enfants et les chrétiens vinrent nous saluer ; leurs larmes disaient bien la perte qu'ils avaient faite ; c'était trop d'émotion ; ne pouvant plus nous contenir, nous avons pleuré, et pleuré longtemps.

L'enterrement eut lieu le samedi 23 ; la longue file des enfants et des chrétiens en deuil, chantant leurs prières, s'est déroulée avec ordre dans cette grande ville. Une foule immense, mais silencieuse, stationnait le long des rues. Le cercueil venait après les chrétiens. Enfin, les deux missionnaires suivaient en chaise. Ainsi le veut l'impérieuse cou-

tume de Chine. Toutes les cérémonies de notre Mère la Sainte Église étant accomplies, nous avons confié à la terre ce précieux dépôt. Son tombeau se dressera à l'endroit désigné par lui-même, en face et à un millier de pas de celui de M. Müller, lui aussi enfant de Beauvais. Le mardi, 26 septembre, jour anniversaire, un autre confrère, le P. Thibaut, étant arrivé la veille, nous avons pu chanter une messe de *Requiem* pour notre cher défunt.

Je m'abstiens, en terminant ma lettre, de vous donner les consolations d'usage en cette triste circonstance. Je sais le coup qui frappe votre cœur et celui de vos vénérés parents ; mais vous êtes prêtre ! La mort de votre frère est arrivée 18 jours après celle du P. Viret, autre missionnaire du Kouy-Tchéou.

Veillez, malgré votre douleur, prier pour une mission si éprouvée, et pour laquelle votre frère a si généreusement donné sa vie.

Votre tout dévoué,

Paul MICHEL,
Missionnaire Apostolique au Kouy-Tchéou.

LETTRE DI

A M. l'abbé Aubry

Hin-Y-Fou, 5 octobre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Depuis le moment douloureux où vous avez reçu ma bien triste nouvelle du 27 septembre, vous attendez sans doute de nouveaux détails sur ce qui concerne votre frère bien-aimé.

Ce cher défunt avait bien voulu m'honorer d'une amitié spéciale : nos cœurs s'étaient compris. Quelques jours avant

sa mort, quand ses catéchistes voulaient envoyer chercher un autre confrère, qui se trouvait un peu plus près : « Non, leur dit-il, envoyez un courrier au P. Michel, avec lui nous sommes comme deux frères. » Il m'avait dit plusieurs fois : « Si je meurs avant vous, c'est vous qui êtes chargé de régler mes affaires. » — Il n'y a qu'un mois, se trouvant avec un autre confrère et parlant de la mort — car, depuis six mois, il en parlait souvent — il dit : « Quand Dieu m'aura retiré de ce monde, c'est le P. Michel que j'ai chargé d'être mon exécuteur testamentaire. »

Si je vous donne tous ces détails, ce n'est pas pour me faire estimer de vous ; comment pourrais-je me laisser guider par l'orgueil, à côté de la tombe encore béante d'un ami que personne ne remplacera ! — Je vous parle de l'affection qui nous unissait, pour vous supplier, par là même, de ne pas craindre de me gêner en rien. Votre famille et les nombreux amis de votre généreux frère, désireront sans doute avoir quelques souvenirs de lui. Je mets en réserve certains objets. Je vous prie, en outre, de me faire savoir au plus tôt ce que vous pourrez désirer des objets qui lui ont appartenu. Votre frère n'ayant pas fait de testament, ses livres, ses vêtements et ses ornements resteront à son successeur.

Dès le soir de mon arrivée ici, 21 septembre, j'avais envoyé un courrier exprès à Monseigneur, pour lui faire connaître le grand malheur qui frappait la mission. Ce courrier a mis 13 jours pour faire les 20 journées, aller et retour, qui nous séparent de la Capitale. Sa Grandeur m'apprend qu'elle a destiné le P. Alphonse Schotter, de Strasbourg, pour remplacer votre frère ; ce confrère était parti de Paris en même temps que notre cher défunt. Il est aussi grand que lui, très versé dans la philosophie et la théologie, et, bien qu'en mission on ne trouve pas beaucoup de temps libre, comme celui que nous pleurons il n'a jamais quitté l'étude. La bibliothèque que possédait votre frère ne lui sera donc pas inutile. Les beaux envois de livres que vous avez faits, étant appréciés, ne seront pas relégués dans un coin. Le Père Alphonse Schotter est l'aîné de trois frères en mission ; le deuxième

Joseph, est au Sé-Tchouan ; le troisième, Aloys, vient d'arriver au Kouy-Tchéou. Le nouveau missionnaire de Hin-Y-Fou est robuste et plein de zèle ; il pourra continuer le travail commencé par votre frère, si Sa Grandeur lui donne un prêtre pour l'aider.

Je crois devoir vous dire que, dans le temps qui aura séparé la mort de votre frère, du jour où vous en aurez reçu la nouvelle, son âme n'a pas été oubliée. Et d'abord, dès le 22 septembre, nous étions trois confrères, qui offrions tous les jours le saint Sacrifice pour lui. Depuis que mes confrères sont partis, les chrétiens et ses enfants n'ont pas cessé de me demander des messes pour lui. En outre, nous sommes 24 prêtres au Kouy-Tchéou ; or, d'après la règle de la mission, chacun doit célébrer trois messes. De plus encore, le règlement de la Société des Missions-Etrangères prescrit que, dès la réception de la nouvelle de la mort d'un confrère, chaque membre doit célébrer une messe à son intention. Or, la Congrégation des Missions-Etrangères compte plus de six cents prêtres. Ajoutez qu'un confrère ayant voulu la mule que montait votre frère pour faire ses trop longues courses, il a accepté de grand cœur la condition que je lui ai proposée, de célébrer 120 messes à l'intention de notre cher défunt. Enfin, je me propose de lui en procurer d'autres par des moyens analogues.

Voici la liste des objets que je me dispose à vous envoyer. — Un camail chinois en soie noire. — Deux paires de chaussures brodées pour vous par une Chinoise. — Le chapelet à chaîne d'argent de votre frère ; il y a deux ans, je lui en avais fait un semblable ; il le perdit dans sa généreuse expédition de Pou-Gan-Tin ; à son retour, je lui fis celui-ci. — Ses écrits et ses notes manuscrites, sur toutes les branches de la science ; comme poids, je les évalue à quarante kilos au moins ; votre frère m'avait dit, il y a deux ans, en me montrant la malle qui les contenait : « Si je meurs avant vous, vous voudrez bien envoyer en France tous les papiers que contient cette malle. » — Dans une enveloppe, certains souvenirs de cœur auxquels il tenait. — Sa montre en or qu'il

avait confiée à un confrère, en vue d'une réparation. — Enfin j'ajouterai quelques menus objets que vous aimerez à conserver en souvenir du cher défunt.

Comme je vous l'ai dit dans ma lettre du 27 septembre, votre cher frère a succombé à ses trop grandes fatigues. Cette âme généreuse ne savait pas se modérer, quand il s'agissait de sauver des âmes et d'étendre le royaume de Dieu. Le frère mort martyr de son devoir, sera le modèle que vous aurez désormais devant les yeux. Il me disait un jour « Quand Dieu aura rappelé à lui mes chers parents, j'écrirai à mon frère de partir pour les missions. » Selon lui, le bien qu'on fait dans ces pays païens, quoiqu'au prix de bien des fatigues morales et physiques, est plus consolant et plus évident.

Veillez, Monsieur le Curé, ainsi que vos vénérés parents, agréer mes respectueuses salutations ; permettez-moi aussi de tourner un peu vers vous mon cœur désolé. Au saint autel, quand vous penserez à votre frère, veuillez aussi quelquefois penser à celui qu'il a laissé seul.

Paul MICHEL,
Missionnaire Apostolique au Kouy-Tchéou.

LETTRE DII

A M. l'abbé Aubry

Hin-Y-Fou, 24 octobre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous envoie la feuille chinoise de *faire-part* de la mort de votre cher frère, dont vous avez reçu antérieurement la traduction ; chaque famille chrétienne de la mission en reçoit une pareille. Sont inscrits sur cette feuille les noms, âge et date de la mort ; puis une invitation à tous les chrétiens de

prier pour lui ; enfin, on fixe à six mois le *Pater* et l'*Ave* que tout chrétien du Kouy-Tchéou doit réciter pour lui chaque soir, après avoir fait de vive voix mémoire du défunt. Le 19 octobre, trentième jour de la mort de votre frère, les enfants de l'orphelinat et les chrétiens de la ville se sont présentés à la sainte Table ; puis, toute la journée, ils n'ont cessé de prier pour celui qui, pendant près de quatre ans, leur avait servi de Père.

J'ai cherché, dans tous les papiers de votre regretté frère, et n'ai rien trouvé qui pût être considéré comme l'expression de ses dernières volontés ; cependant ses gens me rapportent bien des paroles qu'il a prononcées dès les premiers jours de sa maladie ; elles prouvent qu'il était loin de se faire illusion.

Le fait suivant est connu de tout le monde ici, chrétiens et païens. Dès le lendemain de l'arrivée de votre frère, de campagne, le 8 septembre, un enfant qui lui servait la messe se promenait, *en plein jour*, dans le jardin ; tout à coup, il s'arrête en contemplant le ciel, et faisant des gestes désespérés ; il revient en pleurant à la maison, et ses maîtres d'école lui demandent ce qu'il a : « Je viens, dit-il, de voir une foule immense de beaux saints du Ciel qui sont venus chercher le Père ; je n'ai pas pu l'empêcher de partir ! » Or, notre cher confrère, malgré un commencement de malaise, n'inspirait alors absolument aucune inquiétude ; cependant il vit là un avertissement nouveau.

Comme je vous l'ai dit antérieurement, depuis six ou sept mois, il ne parlait aux confrères et aux chrétiens que de sa mort prochaine ; il m'en a parlé ou écrit, à moi même, plus de dix fois. Cette persistance de sa part avait frappé tous les confrères. Cependant, il n'en était pas moins gai avec nous, dans les rares occasions où nous avons pu le voir ; son âme était toujours prête.

Son passage de quatre ans à peu près dans le district de Hin-Y-Fou, a été une souffrance continuelle. Il a eu, pendant ce temps, les confrères en conviennent, toutes les peines incroyables. Et moi, personnellement, qui l'ai vu le plus sou-

vent et auquel il ouvrait si franchement son cœur, je puis vous assurer qu'il n'a pas eu un jour de calme. Dans ces derniers temps surtout, les affaires de ses chrétiens avaient pris une tournure affligeante ; il ne pouvait plus ni dormir, ni manger, sans que cette épine, si profondément enfoncée dans son cœur, ne lui ôtât tout goût. Sans ses études et sa résignation, il n'aurait pas pu tenir si longtemps. Et, cependant, sa constitution était très robuste.

La nouvelle qui annonçait la mort de votre frère a été comme un coup de foudre dans la mission. Mais pourquoi nous lamenter ? Dieu a voulu mettre un terme à ses souffrances et avancer son éternel bonheur. Que son saint nom soit béni ! Il faut espérer que les peines sans nombre qu'il a endurées, ayant augmenté sa couronne de gloire, lui ont donné le droit d'obtenir, du haut du Ciel, la pacification religieuse de son district. Du fond de mon cœur, à chaque instant je m'adresse à lui, comme s'il était encore vivant ! Je sens bien que les liens qui nous unissaient ne sont pas brisés.

Il avait une dévotion spéciale au Sacré-Cœur de Jésus. Son église était dédiée à ce divin Cœur. Il honorait spécialement le Saint-Esprit. La Sainte Vierge et S. Joseph, qu'il invoquait sans cesse, étaient les protecteurs spéciaux qu'il implorait dans toutes les circonstances.

Enfin, que vous dirai-je encore ? J'ai eu bien des amis qui m'ont devancé dans l'éternité ; mais son souvenir, à lui, sera le plus tenace dans le fond de mon cœur, parce que c'est avec lui que j'ai passé les plus beaux jours de jouissance spirituelle, et avec lui aussi que j'ai partagé les peines les plus vives que Dieu m'ait envoyées dans cette vie. — Si j'ai écrit si longuement, c'est que j'ai voulu satisfaire mon cœur, en vous parlant de celui que nous pleurons.

Veuillez prier pour le district et pour la mission qui ont fait une si grande perte.

Votre tout dévoué,

Paul MICHEL,
Missionnaire Apostolique au Kouy-Tchéou.

LETTRE DIII

A M. l'abbé Aubry

Paris, 7 décembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ (1),

Le bon Dieu vous demande à nouveau un bien douloureux sacrifice. La malle anglaise nous apporte la nouvelle de la mort de votre très digne et très aimé frère, M. l'abbé Aubry, missionnaire au Kouy-Tchéou, décédé le 19 septembre dernier, et emporté par une fièvre cérébrale, après quelques jours seulement de maladie. Voilà les seuls détails qui nous ont été transmis.

Adorons les desseins toujours mystérieux de la Providence, et soumettons-nous avec résignation à sa très sainte volonté. Rien ne faisait prévoir cette fin prématurée ; les talents, le zèle, le dévouement de ce cher défunt, nous faisaient espérer que longtemps encore il pourrait rendre à sa chère mission de longs et généreux services.

Il était très estimé de son évêque et de ses confrères ; ses pauvres chrétiens lui étaient attachés, et il se trouvait ainsi parfaitement à même de faire beaucoup de bien. Dieu en a disposé autrement ; que sa sainte volonté soit faite !

Vous pleurez, Monsieur le Curé, un frère bien-aimé ; nous, un missionnaire capable, pieux, plein de zèle et de courage. Si votre douleur est amère et votre perte bien cruelle, vous trouverez du moins, dans les sentiments que vous inspire la foi, les consolations qui vous sont nécessaires, et le courage de faire à Dieu le sacrifice qu'il vous demande. Il est mort, notre cher défunt, mais il n'est pas perdu pour nous ; en attendant que nous allions le rejoindre, il intercède pour

1. Nous donnons, à sa date, la lettre du Directeur du Séminaire de Paris qui annonça la mort du P. Aubry à sa famille.

nous. S'il en était besoin, hâtons, par nos prières et saints Sacrifices, le moment où il recevra la récompense de son dévouement et de ses travaux.

Vous voudrez bien, Monsieur le Curé, préparer toute votre famille à cette douloureuse nouvelle, lui faire agréer, et agréer vous-même, l'expression des regrets de M. le Supérieur et de Messieurs les Directeurs du Séminaire des Missions-Étrangères.

Recevez aussi, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur.

Votre très humble serviteur,

ARMBRUSTER,
Directeur au Séminaire des Missions-Étrangères,
128, rue du Bac, Paris.

LETTRE DIV

A M. l'abbé Aubry

Beauvais, 9 décembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ (*),

Je n'ai pas besoin de vous dire que je prends une bien large part à votre juste douleur et à votre désolation. Pour mon compte, je suis bien peinée ; j'étais si heureuse quand je recevais de ses chères nouvelles ! — Pour lui, ce bon Père,

1. Nous avons conservé et reproduisons ici les lettres, si précieuses pour un cœur fraternel, que nous a values la mort de J.-B. Aubry. Elles forment comme le couronnement naturel de cette vie héroïque et de cette *correspondance* admirable. Mais surtout, elles offrent un sujet de haute édification dont nous devons les prémices et l'hommage aux nombreux amis du missionnaire. Ils voudront bien voir aussi, dans cette publication, un nouveau témoignage de l'affectueuse reconnaissance et de la profonde gratitude de l'éditeur et de sa famille.

son exil est fini ; il est au Ciel assurément. Ah ! que la pensée du bonheur dont il jouit, soit une consolation dans vos peines ! Il n'oubliera pas, devant le bon Dieu, ses chers parents, son bon *petit frère*, ni aucun de ceux qu'il aimait sur la terre. Il avait un cœur si bon, si noble, si généreux ! Il a su parcourir une longue carrière en peu de temps...

Oui, je puis le répéter, j'ai perdu un véritable ami de cœur ; j'éprouvais tant de plaisir, quand je recevais ses belles lettres ! Je ne puis continuer ces quelques lignes ; mes yeux sont tellement brouillés que je n'y vois pas ; aussi je vous prie de m'excuser. Si je ne puis me rendre près de vous pour le Service, je ferai l'impossible pour vous envoyer une de nos Sœurs.

Je suis bien respectueusement,

Sœur MAXENCE,
du Sacré-Cœur de Saint-Aubin.

LETTRE DV

A M. l'abbé Aubry

Beauvais, 9 décembre 1882.

MON CHER CURÉ,

Je vous prie de vouloir bien agréer l'expression de mes sentiments de condoléance, à l'occasion de la mort de votre excellent frère. Il a laissé les meilleurs souvenirs à Beauvais et dans tout le diocèse, où il comptait de nombreux amis.

Les fatigues d'un apostolat lointain auront sans doute abrégé ses jours, mais lui auront en même temps préparé une belle couronne dans le Ciel. C'est là votre consolation, Monsieur le Curé, c'est là aussi pour tous un grand sujet d'édification.

Veillez recevoir, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† Désiré J. DENNEL,
Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

LETTRE DVI

A M. l'abbé Aubry

Guiscard, 9 décembre 1882.

CHER AMI,

Je suis navré de la triste et fatale nouvelle que vous m'apprenez. Je m'étais plu à croire que Monsieur votre frère me survivrait de beaucoup. Dieu en a décidé autrement ; nous devons nous incliner. Mais c'est un brisement et un vide qui paralysent la vie des survivants qui le connaissent.

Pour moi, je ne l'oublierai jamais, ni son amitié dévouée et charitable. Dans mon cœur et mes prières, je le verrai au Ciel comme je le voyais en Chine. La mort au service de Dieu, est la plus belle et la plus consolante ; et qu'est-ce que 30 ou 40 ans d'existence de moins, en présence de l'éternité qui nous attend ?

J'espère, cher Monsieur, que vous voudrez bien me continuer l'amitié que j'avais trouvée en ce cher défunt ; il n'est pas mort, il est tout simplement allé au Ciel...

Alfred VASSEUR.

LETTRE DVII

A M. l'abbé Aubry

Guiscard, 12 décembre 1882.

CHER CONFRÈRE,

Je prends sincèrement part à la profonde douleur dont souffre en ce moment votre cœur de frère. Mes paroissiens sont dans les mêmes sentiments que moi. La perte que vous venez de faire est facilement comprise chez nous.

Appelé un instant à Guiscard, comme auxiliaire de M. Hauleville malade, M. l'abbé Aubry a laissé, au milieu de notre population, des traces ineffaçables de son passage. Toutes les sympathies dues à un prêtre d'élite lui étaient acquises. J'ai appris à le connaître par l'éloge que les personnes pieuses m'ont fait de ses qualités. J'étais heureux de recueillir les témoignages de la haute estime qu'il avait inspirée.

On parle toujours de son grand esprit de foi, de sa modestie touchante, de son zèle ardent. On se rappelle ses longues visites au Saint Sacrement, ses adorations pendant lesquelles on le surprenait au pied de l'autel, les bras en croix ou prosterné contre terre. Dans ces moments de ferveur, c'était sans doute la grâce entrevue de la vocation à l'apostolat lointain qui l'animait. Mes paroissiens n'ont pas oublié ces détails de la vie pieuse de M. Aubry. Pour résumer leur admiration, ils disent : « C'était un ange de vertu, un vrai saint ! »

Aussi, la nouvelle de sa mort a-t-elle produit sur nous tous une très pénible impression. Elle a, en même temps, ravivé la mémoire de ses mérites, dont le récit s'est répété de tous côtés. Les bons exemples du vénéré défunt ne seront pas perdus pour nous ; ils ont fait du bien à Guiscard, ils en feront encore.

Après une carrière si noblement remplie, bien que trop courte, la mort n'est, pour notre regretté et vaillant apôtre, que le commencement de la vraie vie ; le Ciel est à lui. Si quelques prières peuvent lui être encore utiles, nous lui prêterons notre part de secours. Une messe a été célébrée, ce matin, pour le repos de son âme, à la demande de M. Vasseur ; plusieurs personnes se sont empressées de communier à son intention.

Bientôt, si déjà cette espérance n'est réalisée, bientôt le généreux ouvrier de l'Évangile sera admis en la sainte présence de Dieu ; là il retrouvera les âmes nombreuses qui lui doivent le salut et formeront sa couronne ; là il jouira d'un repos acheté au prix de tant de sacrifices, de tant de travaux héroïques ; là enfin il sera le protecteur de sa famille, comme il en a été l'honneur sur la terre.

GUEUDET,
Curé-Doyen de Guiscard.

LETTRE DVIII

A M. l'abbé Aubry

Orrouy, 13 décembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Permettez-moi de vous exprimer ma vive reconnaissance pour le souvenir précieux de votre frère bien-aimé, que vous avez bien voulu m'adresser.

Ma douleur et mes regrets se confondent avec les vôtres ; je suis associé du fond du cœur à vos poignantes émotions, à celles de vos pauvres parents que je plains sincèrement. Veuillez être l'interprète de ma sincère et affectueuse sympathie pour eux en cette cruelle circonstance.

Ce matin, François a reçu une lettre de notre cher mission-

naire, datée de treize jours avant sa mort ; nous venons tous de la lire les larmes dans les yeux ; elle est remplie de détails pleins d'intérêt et d'appréciations précieuses à conserver.

Orrouy conservera religieusement la mémoire de votre cher frère ; son souvenir vivra parmi nous, comme celui d'un protecteur, d'un appui, d'un ami que nous avons au Ciel. En priant pour lui, nous prions plutôt pour nous ; Dieu ne peut rien refuser à un tel serviteur.

Veillez agréer, Monsieur le Curé, avec l'expression de mon respect, celle de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

Comte DORIA.

LETTRE DIX

A M. l'abbé Aubry

Mou-You-Sé, 17 décembre 1882.

MONSIEUR LE CURÉ,

Voilà près de trois mois que votre frère très regretté nous quittait pour une vie meilleure. Quelques jours avant la Toussaint, M. Alphonse Schotter, son successeur, étant arrivé à Hin-Y-Fou, je suis rentré dans mon district le jour des Morts.

Son souvenir ne peut me quitter ; j'en suis heureux, car mon âme ne peut que gagner à s'entretenir ainsi avec son âme. Je me rappelle que lorsqu'il était parmi nous, j'ai parlé quelquefois avec lui, des rapports qu'on peut avoir ainsi avec des personnes séparées de nous, soit par la distance, soit par la mort. Là-dessus, comme d'ailleurs sur toutes les questions que nous traitions, il me disait des choses profondes, solides et consolantes. Hélas ! qui m'aurait dit alors que je serais si tôt réduit à ce seul moyen de l'entendre et de lui parler !

Ce qui, surtout dans ces derniers temps, a plus vivement ranimé en moi son souvenir, c'est de penser que, probablement, il y a très peu de jours que la bien triste nouvelle de sa mort vous est parvenue. Je vois d'ici votre douleur, surtout celle de vos vénérés parents. Votre âme sacerdotale s'est sans doute immédiatement tournée vers Celui qui seul peut nous consoler. Aidé de la force puisée à l'autel, vous avez, si je puis m'exprimer ainsi, tout en comprimant, d'une main, la blessure faite à votre cœur de frère, versé, de l'autre, le baume des saintes consolations sur la large plaie que cette nouvelle a faite à vos chers parents.

Mais veuillez me permettre d'ajouter mes lointaines consolations aux vôtres ; car j'ai bien connu celui que vous pleurez à si juste titre. Pendant les quatre dernières années de sa vie, je l'ai vu aussi souvent que peuvent se voir des missionnaires. Il ne me cachait rien de ses projets, de ses peines et de ses travaux. Je dirai donc à vos chers parents : Vous aviez donné à l'Eglise et aux Missions l'âme la plus belle, la plus noble, la plus généreuse et la plus active que j'aie vue au service de Dieu et des âmes ; je suis persuadé qu'il jouit, au Ciel, de la gloire promise aux martyrs.

En effet, outre qu'il a été martyr du devoir, les injures et les coups qu'il a reçus l'an passé, à Pou-Gan-Tin, avaient visiblement porté la première atteinte à sa santé. Et pour quoi comptez-vous ce martyr qu'il souffrait tous les jours, en voyant ses chrétiens, auxquels il était si dévoué, injustement dépouillés, chassés, incarcérés, battus et affreusement torturés, sans qu'il pût leur venir en aide ? Je ne m'étends pas plus au long là-dessus ; car les lettres fréquentes qu'il vous écrivait, vous ont fait connaître ses combats continuels.

Dieu, connaissant sa force d'âme, lui avait réservé le plus amer du calice. Il est mort, n'ayant pas la consolation de voir un de ses confrères près de lui. Que de fois n'avions-nous pas parlé ensemble de cette éventualité ! Il était prêt à cela et s'y attendait. D'ailleurs, tous les missionnaires doivent être prêts à une mort semblable. Dieu, sans doute, nous l'espérons, a des grâces spéciales pour ceux qui se sont plus

particulièrement donnés à lui. La manière dont votre cher frère a accepté cette dernière croix, a édifié tous ceux qui l'ont approché dans ses derniers jours.

Je vous ai dit, antérieurement, sa mort si calme et si pieuse ; je vous ai dit aussi de quelle façon Dieu a voulu plus particulièrement nous consoler. S'il a souffert, c'est la voie royale de la croix qu'il a suivie et qui l'a conduit si vite au Ciel où il nous attend. Il voit maintenant la réalité de ce qu'il disait ici-bas avec S. Paul : *Existimo quod non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.*

Malgré les difficultés sans nombre qu'avait à surmonter votre frère, pour l'évangélisation de son district, son caractère n'en avait nullement souffert. Au contraire, ses rapports avec ses confrères étaient des plus aimables. A chaque retraite, on admirait son entrain, sa gaité franche. Il n'était pas d'ailleurs privé de consolations dans son district. Le grand nombre de païens qui, par son entremise, avaient reconnu la vérité de notre sainte religion, lui étaient très attachés et l'aimaient comme un père. Les enfants de son orphelinat étaient sa joie ; et j'ai pu admirer, pendant le dernier mois que je viens d'y passer, la foi, la piété, les habitudes chrétiennes, que notre regretté défunt avait su inculquer à ces jeunes cœurs. Un grand nombre de ces enfants l'avaient devancé au Ciel, car vous savez le triste état où se trouvent ces pauvres petits, au moment où on se décide enfin à les confier à l'Eglise. Ils ont dû lui faire une belle escorte, le jour où Dieu a voulu le récompenser. Qui en effet, après Dieu, avait plus contribué que lui au bonheur de ces jeunes et saintes âmes ?

Une des plus grandes consolations de votre bien-aimé frère, était son amour de l'étude. Tout le temps qui n'était pas employé à instruire ses chrétiens, il le passait avec ses livres chéris. Ici, je me tais, car vous connaissez mieux que moi le genre de ses études. Ce que je sais, c'est que tous ses travaux étaient sérieux : études philosophiques, théologiques, mystiques, voilà le pivot de tous ses travaux. On le

consultait beaucoup ; et, pour tous, ses réponses étaient promptes, claires, décisives. On marchait sûrement en suivant ses conseils, car son amour pour les *saines doctrines* était connu et apprécié de tous ses confrères. Celui qui vous écrit a, plus que tout autre, profité de ses lumières, car il était tout près de lui...

Paul MICHEL,
Missionnaire Apostolique au Kouy-Tchéou.

LETTRE DX

A M. l'abbé Aubry

Dijon, 13 janvier 1883.

MON CHER AMI,

Nous avons reçu et lisons tous, avec la plus profonde édification, le récit de la mort de notre ami. Avant notre dispersion, j'entendais chaque soir lire le ménologe de nos anciens Pères. Que de vies se terminent par cette conclusion : *Mort de faim et de misère !* A commencer par S. François Xavier, qui expira dans l'île de Sancian à la force de l'âge, après moins de dix ans de mission, en faisant route pour la Chine.

Votre frère vient donc d'ajouter son nom à celui de tant d'apôtres, morts en prêchant l'Évangile. Dans sa dernière lettre, il m'écrivait qu'il enviait le sort de ceux dont l'Écriture dit : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna*. Le voilà satisfait ! N'en doutez pas, cette mort est le terme même de ses désirs. Étant altéré du martyre et ne devant pas en trouver l'occasion de si tôt, il a mérité, sous une autre forme, la couronne ambitionnée.

Le P. Duponchel et M. de Bretenières me chargent d'être leur interprète auprès de vous. Dans l'amitié de votre frère, nous tenions tous trois le premier rang. Nulle part,

vous le savez, on ne sera plus sensible qu'ici à tout ce qui pourra rappeler son souvenir. Offrez bien à vos parents le témoignage de notre sympathie.

A. BOCQUET,
de la Compagnie de Jésus,
Professeur de Philosophie au Collège de Dijon.

LETTRE DXI

A M. l'abbé Gourdin

Kouy-Yang-Fou, 18 janvier 1883.

BIEN CHER CONFRÈRE,

La mort du bon confrère M. Aubry, votre compatriote, que nous regrettons beaucoup au Kouy-Tchéou, nous a bien surpris. Nous avons appris, à la Capitale, sa mort et ses funérailles, avant même de savoir qu'il fût malade, tant la maladie nous l'a ravi promptement.

Notre cher confrère était allé au Kouang-Si, chez le P. Bazin. Après y avoir passé plusieurs jours et s'y être confessé, il retourna chez lui, à Hin-Y-Fou. Alors il était bien portant et bien gai, comme nous l'avons toujours vu. Cependant, ce bon état de santé ne dura pas longtemps, puisque, peu de jours après sa rentrée chez lui, il fut atteint de la fièvre qui l'emporta dès le troisième accès.

Voici ce que m'écrit le P. Roux, qui a pu se rendre à Hin-Y-Fou pour les funérailles du P. Aubry : « Un mot sur la mort édifiante de ce cher P. Aubry. Surpris par la violence de la fièvre qui nous l'a ravi, il n'a pu rien écrire. Mais se voyant atteint d'un second accès du *men-téou-pay-sé* — fièvre *trouble-tête*, spéciale au Kouy-Tchéou — il fit appeler ses gens et leur dit ce qui suit : « Faites venir le P. Michel ; c'est pour moi un frère ; c'est lui qui est chargé de toutes

mes affaires ; vous le prierez d'écrire à Sa Grandeur et aux confrères, pour leur demander de vouloir bien me pardonner les offenses que j'aurais pu leur faire. » — Il a ensuite demandé pardon à ses gens, de tout ce qu'il avait pu faire pour les offenser ou scandaliser. Aussitôt après cet acte d'humilité chrétienne, il a perdu l'usage de la parole ; mais il a conservé sa raison pleine et entière, pendant les deux jours et demi qu'il a encore vécus ; il a édifié ses domestiques et ses chrétiens, répondant par signes aux exhortations, serrant le crucifix sur son cœur, levant les yeux au ciel. Le mardi matin, 19 septembre, vers huit heures et demie, il a rendu sa belle âme à Dieu, après une courte et pénible agonie. Le jeudi, vers 11 heures, le P. Michel et moi arrivions ; mais nous n'avons pu voir notre confrère. Un moment, j'ai voulu faire ouvrir le cercueil, pour voir une dernière fois celui que j'avais aimé. Les domestiques m'en ont détourné, m'avertissant que le corps était en décomposition. Aussitôt nous activons les préparatifs de l'enterrement, qui s'est fait le samedi suivant. Les chrétiens de la campagne étaient venus en grand nombre, 120 environ. Les chrétiens ont donné une douzaine de tsy-tchang rouges et autant de blancs (inscriptions sur toile) ; quelques marchands et lettrés ont aussi donné deux de ces bannières ; le reste des préparatifs a été fait aux frais de l'Église. Le convoi funèbre, précédé de ces bannières, des chrétiens, des enfants de l'orphelinat, formait un beau défilé. Les habitants de la ville, peu sympathiques d'habitude, ont montré du respect à leur manière, en conservant un religieux silence. Aussi n'entendait-on que l'accent plaintif du chant religieux. Le P. Michel et moi, nous suivions, le cœur bien triste, le convoi de notre cher confrère. »

Voilà, bien cher confrère, tout ce que je puis vous dire sur les derniers moments de notre cher défunt. Quant à sa vie et à sa manière d'agir parmi nous, sa vie a toujours été celle d'un bien aimable confrère. Pour sa science, elle n'est inconnue de personne. Si sa franchise a été parfois blâmée, elle l'a été plus, au loin, par ceux qui ne le connaissaient pas, que par ceux qui avaient le bonheur de vivre avec lui.

Voulez-vous une preuve de l'estime que Sa Grandeur Mgr Lyons lui portait ? Je puis vous le dire aujourd'hui, car il n'y a plus à craindre de blesser son humilité. Eh bien ! j'ai vu une lettre que Monseigneur adressait à Paris, lettre par laquelle Sa Grandeur demandait le bon P. Aubry comme son coadjuteur, ou, si on le lui refusait comme tel, il le désirait pour son successeur.

Je termine en vous priant de vous rappeler souvent dans vos prières le plus indigne de vos confrères,

F. M. GUICHARD,
Provicaire de la Mission du Kouy-Tchéou.

LETTRE DXII

Au Révérend Père Gossin

Dieppe, 28 janvier 1883.

MON CHER FRÈRE,

Tu es bien bon de m'avoir envoyé la relation de la mort si touchante du P. Aubry. Nous l'avons lue en famille ; et toutes nos Sœurs ont été, comme moi, émues et édifiées. On ne peut voir en effet une plus belle mort ; mais, en même temps, elle est bien triste ! Quelle souffrance de mourir ainsi sur une terre étrangère et tout seul !...

Tu me rappelles les visites que M. Aubry venait me faire, et tu me demandes si j'ai conservé le souvenir des choses édifiantes qu'il aurait pu m'y dire... Une fois il me raconta le martyre, récemment arrivé, d'un tout jeune missionnaire ; et moi, qui ne comprenais rien au zèle apostolique et à l'amour des âmes qui remplit le cœur du missionnaire, je lui dis : « Vous enviez son sort, n'est-ce pas ? — Oh ! non ! s'empressa-t-il de me répondre ; il est vrai, le martyre sera désormais ma seule ambition sur la terre, mais je ne le désire

qu'après une longue, *très longue* vie ; je veux mériter le Ciel, et n'y entrer qu'en compagnie d'un grand nombre d'âmes, auxquelles j'aurai fait connaître le bon Dieu ! »

Ce désir d'une *longue* vie de souffrances me parut celui d'un saint. Le bon Dieu ne l'a pas exaucé : c'est que sans doute, sans vivre longtemps, il avait déjà gagné le Ciel...

Sœur MADELEINE,
Fille de la Charité de S^t-Vincent de Paul.

LETTRE DXIII

A M. l'abbé Aubry

Kouy-Yang-Fou, 17 mars 1883.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens de recevoir votre lettre qui, pour vous le dire en passant, a renouvelé mes larmes. O mon cher Monsieur, quelle perte pour moi et pour la mission ! Je considérais déjà votre frère comme mon successeur, et quel successeur ! Enfin, Dieu, qui voit plus loin que nous, en a décidé autrement ; que sa sainte volonté soit faite !

Ayant échappé au martyre du sang, à Pou-Gan-Tin, votre cher frère a obtenu le martyre de la charité, en s'exposant aux fièvres pour le salut de ses néophytes. Je le répète, quelle perte !

Le P. Schotter, son compagnon de route, est allé remplacer à Hin-Y-Fou votre bien-aimé frère, dont la bibliothèque et autres objets restent à Hin-Y-Fou même. Pour ses manuscrits, il avait tout préparé, dans une caisse recommandée à son cher ami le P. Michel, son voisin, bien qu'à trois ou quatre jours de distance. Cette caisse vous sera expédiée avec les objets que vous désirez si justement...

Je vous remercie du précieux don des calices que vous avez envoyés... Vos intentions seront respectées...

Je vous prie de me croire toujours votre très humble et tout dévoué,

† Fr. - Eug. LYONS,
Évêque de Basilita,
Vicaire Apostolique du Kouy-Tchéou.

LETTRE DXIV

A M. l'abbé Aubry

Sa-Lien, 14 mai 1883

BIEN CHER CONFRÈRE,

Il y a deux mois environ, je vous ai donné communication de la lettre du P. Guichard, qui m'apportait, sur les derniers moments de votre regretté frère, les détails les plus consolants. — Bien que nous ne fussions pas absolument éloignés l'un de l'autre (15 jours de marche environ), n'appartenant pas à la même mission, et nous trouvant séparés encore par la mission du Yun-Nan, nous ne savions guère l'un sur l'autre que ce que nous nous écrivions.

Notre correspondance était assez suivie ; mais ce'a ne nous contentait ni l'un ni l'autre ; et nous nous étions proposé de nous donner rendez-vous à la Capitale du Yun-Nan, au commencement de 1883. La Providence en a disposé autrement ; votre cher frère a eu la meilleure part ; il peut se vanter d'avoir volé le paradis après six ans de mission, tandis que je suis encore réduit à traîner mon boulet après 20 ans.

J'avais connu quelque peu le P. Aubry en France, et il était intimement lié avec mon frère, professeur à Saint-Lucien, et mort en 1864. Quand il vint au Séminaire des Missions-Étrangères, il me fit l'honneur de m'écrire une

excellente lettre; à laquelle je répondis de bon cœur, et c'est ainsi que s'établit notre correspondance. Par lui, je recevais les nouvelles du diocèse, quelquefois de ma famille, dont il connaissait quelques membres.

Ses lettres étaient pour moi une vraie bonne fortune, et me reliaient à une foule d'hommes et de choses que j'avais trop oubliés depuis tant d'années. Je pouvais m'en rapporter à ses appréciations, car il avait le jugement excessivement droit; et, comme vous devez le savoir, il n'était pas homme à mâcher ses expressions pour dévoiler ses pensées. Sur les affaires des missions, où l'expérience ne s'improvise pas, j'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de lui donner de bons conseils, dont il m'a toujours remercié avec la plus humble modestie. Je le voyais, avec bonheur, se former courageusement à notre dur labeur, ce qui me faisait espérer, comme à beaucoup d'autres, qu'il deviendrait ce que nous appelons un pilier de mission, c'est-à-dire un homme sur lequel on peut compter et qui, au besoin, saurait tenir la première place; ces hommes-là sont rares partout. Le climat, la maladie affaiblissent un trop grand nombre de confrères; chez beaucoup, il n'y a pas l'étoffe pour tailler un maître-homme; de là une affligeante pénurie de têtes et de cœurs.

Notre cher défunt avait tête et cœur bien plantés, non pas qu'il fût ami et aimé de tout le monde; il était trop franc pour ne pas s'attirer parfois des désagréments, bien que la charité fraternelle règne en maîtresse parmi nous, et soit vraiment le beau côté de notre congrégation. Mais tout le monde rendait justice à son talent, à son jugement sûr et à sa solide volonté.

J'ai le regret de vous dire que je n'ai absolument rien gardé de lui. Nous sommes tellement isolés en mission, que nous sommes toujours exposés à mourir, comme lui, sans confession et sans ami à qui confier nos papiers; c'est pourquoi nous nous faisons un devoir de ne rien garder. Etant deux francs Picards et, Dieu merci, assez libres pour ne nous rien cacher, nous nous écrivions avec une grande franchise et une grande ouverture...

En février dernier, j'ai eu l'honneur de rencontrer Mgr Fenouil, vicaire apostolique du Yun-Nan, qui avait eu l'occasion de visiter votre cher frère, au retour de son sacre. Ce saint évêque, mais un vrai saint à miracles, me disait : « Quel dommage ! Ce pauvre P. Aubry réussissait si bien ! Que n'avons-nous beaucoup de missionnaires de sa trempe ! »

Puissent ces regrets vous consoler, cher confrère, vous et vos chers parents, dont il m'avait plusieurs fois parlé ! Votre frère est le plus heureux ; il a dû recevoir une couronne d'autant plus belle, qu'il avait sacrifié davantage. Nous, prêtres, consolons-nous en priant pour lui au saint autel, et en demandant à Dieu de nous envoyer beaucoup de pareils missionnaires.

Veillez agréer, etc.

F. GOURDIN,
Provicaire de la Mission du Sé-Tchouan.

LETTRE DXV

A M. l'abbé Aubry

Mou-You-Se, 22 juin 1883.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vers le milieu de mai, je vous ai adressé, de la Capitale, une caisse renfermant les objets qui ont appartenu à notre cher P. Aubry. J'ai envoyé, tels que je les ai trouvés, tous les papiers d'études, sans en distraire la moindre parcelle. Vous recevrez là un vrai trésor que je vous envie ; c'est une vaste encyclopédie sacerdotale. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de tout lire ; mais j'en ai assez parcouru pour en connaître le prix. Permettez-moi cette expression : votre frère est là tout entier. Sa volonté formelle et votre désir ont seuls pu être cause que je n'ai pas conservé pour moi ce

riche trésor. C'eût été, il est vrai, un malheur ; car, ici, il aurait été peu utile. Vous saurez, je n'en doute pas, exploiter cette mine...

Je prie le bon Dieu de protéger cet envoi. Puissiez-vous bientôt jouir des fruits de cet arbre qui a été transplanté dans le Ciel !

Paul MICHEL,
Missionnaire Apostolique au Kouy-Tchéou.

LETTRE DXVI

A M. l'abbé Aubry

Kouang-Si, 1^{er} août 1883.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Pardonnez-moi, si je prends la liberté de vous écrire sans vous connaître. Mais c'est une consolation pour moi de parler au frère d'un ami qui me fut bien cher, quoique je ne l'aie connu que fort peu de temps.

Dès que le P. Aubry fut chargé du district de Hin-Y-Fou, il se mit en rapport de lettres avec moi. La première de ses lettres, datée du 18 janvier 1878, m'annonçait son arrivée. Depuis plus de 10 ans déjà, j'administrerais le district de Sy-Lin-Hien, au Kouang-Si ; nous n'étions séparés que par quatre journées de marche.

Pendant cinq ans, nous eûmes une correspondance très suivie, et nous ne nous connaissions que par lettre. Comme j'étais son doyen d'âge et de mission, il se plaisait à m'appeler son *Pé-Pé*. Enfin, l'année dernière, 1882, le 12 mars, fête de S. Joseph, je reçus une lettre de Mgr Lyons, qui m'invitait à la retraite et voulait me charger du procès d'un des martyrs du Kouy-Tchéou, qui avait introduit la religion dans mon district. Votre cher et regretté frère ajoutait un mot, disant

qu'il m'attendait au passage. Je lui répondis que je serais à Hin-Y-Fou le jeudi de la semaine de Pâques. Je tins parole ; mais, à mon arrivée, je ne trouvai qu'une lettre à mon adresse ; des affaires pressantes l'avaient appelé à Sin-Tchen. Il me priait d'aller le rejoindre. Ne pouvant répondre à son désir à cause de la fatigue de la route, je pris les devants pour la Capitale, où il arriva trois jours après moi. Pendant notre réunion, je causai peu avec lui, car je retrouvais là de vieux amis que je n'avais pas vus depuis 15 ans. Le moment du départ venu, votre frère dut à son tour prendre les devants ; je puis vous assurer que j'étais loin encore de le connaître à fond.

J'arrivai à Hin-Y-Fou un jeudi soir ; il m'y attendait avec impatience ; lui-même était un peu souffrant. Je puis le dire, nous passâmes ensemble trois jours et quatre nuits, et nous n'eûmes rien de caché entre nous. Il se montra tel qu'il était, et je ne savais qu'admirer le plus, ou de sa science ou de son bon cœur. Enfin, il fallut nous séparer. Nous nous promîmes de nous écrire très souvent, et, en me quittant, il me dit : « Avant peu, je ferai un voyage dans vos montagnes ! » Je l'y engageai fortement, ajoutant toutefois que je ne le croyais pas.

A mon grand étonnement, le 24 août, il arrive au soir à Liou-Kiao-To, en compagnie du P. Thibaut. Je terminais justement les travaux de ma nouvelle résidence ; et, le lendemain, je devais conduire les ouvriers à ma vieille habitation de Chang-Tsin. Ce jour-là, je ne le reconnus pas, car il avait laissé croître sa barbe, comme il en avait l'habitude pendant la visite de ses chrétiens. Le lendemain, vendredi, nous nous rendîmes ensemble à Chang-Tsin. Le lendemain encore, on vint me chercher pour un malade, tout près de Liou-Kiao-To ; il voulut venir avec moi, et nous laissâmes le P. Thibaut et le P. Barrier à Chang-Tsin. Nous passâmes encore la journée du dimanche ensemble. Le lundi, il voulut absolument repartir pour Hin-Y-Fou, à cause des affaires pressantes qu'il avait avec les mandarins, à propos d'achat de terrain, et sur lesquelles il avait voulu connaître mon

sentiment. Je l'accompagnai à peu près à la distance d'une lieue ; et, en nous quittant, nous renouvelâmes la promesse de nous écrire, et surtout de nous revoir.

Le 1^{er} octobre, j'étais à Liou-Kiao-To, en compagnie du P. Barrier ; nous étions à déjeuner, quand tout à coup arrive un courrier de Hin-Y-Fou, apportant un paquet de lettres. Si loin, les lettres font toujours plaisir ; la première était pour un de nos chefs chrétiens en ce moment présent. A peine l'a-t-il ouverte, qu'il dit : « Le Père M^ô est mort ! » — Je ne puis vous dire l'impression que nous produisit cette parole ; même nous n'eûmes pas le courage d'y croire. J'examinai immédiatement toutes les lettres, cherchant l'écriture si connue de votre frère. Il n'y avait en effet rien de lui ; la première que j'ouvris était une lettre du P. Michel, dont le nom vous est maintenant connu ; il nous racontait en effet cette triste nouvelle.

Depuis bientôt 20 ans que je suis en mission, j'ai reçu la nouvelle de la mort de 246 confrères de notre chère congrégation ; aucune ne me fut aussi pénible. Que de fois j'en ai parlé avec le P. Barrier ! Depuis longtemps, je voulais vous entretenir de notre cher P. Aubry ; mais ayant oublié complètement l'habitude d'écrire, je n'osais le faire. Aujourd'hui enfin, je cède au devoir de l'amitié, persuadé que ces quelques lignes pourront faire plaisir à un frère.

La mission du Kouy-Tchéou fait une perte immense dans la mort de votre vaillant frère. On connaissait son talent, mais je crois qu'on ne connaissait pas assez son bon cœur ; je vous le dis comme je le pense et non comme je voudrais.

Veillez prier pour moi, et me croire votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

S. BAZIN,
Missionnaire Apostolique au Kouang-Si.

LETTRE DXVII

A M. l'abbé Aubry

Beauvais, 6 novembre 1883.

MON BIEN CHER AMI,

J'ai connu dans la plus grande intimité votre cher défunt ; or, je ne l'ai toujours vu préoccupé que d'une chose : le bien de l'Eglise et des âmes. Cela ne peut se faire que par le sacerdoce ; d'où la nécessité d'un sacerdoce pur, fort, actif, pieux. Cette formation est l'œuvre de la grâce et de la vocation ; mais elle s'opère aussi par le concours de la théologie, enseignée par des hommes mûrement formés eux-mêmes à l'enseignement, aux doctrines, aux méthodes romaines purement catholiques.

Votre vénéré frère était imbibé de théologie ; il en vivait par l'intelligence, le cœur et l'âme ; il y trouvait l'aliment de sa foi vive, de sa piété forte, de sa tendresse pour les âmes. Et , comme cette source de foi, de piété, de tendresse surnaturelle, ne varie pas au gré des impressions ou des dispositions du tempérament moral ou physique, il voulait que la théologie fût la base de toute éducation sacerdotale. Il faut en donner la notion, l'intelligence, le goût.

Il entendait comme un blasphème ces paroles : la théologie dessèche. Il avait éprouvé, de ces études sacrées, un effet tout opposé ; il avait vu cet effet produit dans tous ceux, autour de lui, qui s'y livraient ; il avait la conviction qu'elles produiraient les mêmes effets, entendues et menées dans le même sens, sur les jeunes clercs qui l'entouraient. De fait, lancé sur ce terrain, il touchait, il élevait, il éclairait, j'oserai dire, il transportait ! Dans les dissentiments, il n'atteignait les personnes qu'autant qu'elles étaient liées aux doctrines ; il sacrifiait tout à leur intégrité, même la tranquillité que l'on est d'ordinaire tenté de chercher dans la tolérance. Il poursuivait impitoyable-

ment, n'importe où, à travers n'importe quoi, ne voyant pas les personnes, et jusque dans les derniers replis, tous les *ismes* auxquels tant d'intelligences chrétiennes et même sacerdotales sont en proie : libéralisme, naturalisme ; celui-ci comme destructeur de toute foi, celui-là comme ennemi de tout ordre. Il y a les radicaux du libéralisme et du naturalisme ; ils sont conséquents affreusement ; nous devons être les radicaux du catholicisme et du cléricalisme. C'est tout simplement la foi très vive. Elle l'a conduit jusqu'au dernier terme, qui est de donner sa vie pour la défendre et la répandre. Puisqu'il n'y a pas de plus grande charité que de donner sa vie, il doit avoir la récompense incomparable du plus grand acte de charité. Il sacrifiait beaucoup, en partant, mais rien plus que ses parents ; l'aveu lui en vint plus d'une fois aux lèvres, et faisait monter les larmes dans ses yeux.

RACINET,

Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Lucien.

LETTRE DXVIII

A M. l'abbé Aubry

Ma-Kia-Tsen, 10 décembre 1883.

BIEN CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Quel coup ce fut pour moi, lorsque, du fond de mes montagnes, j'appris la nouvelle fatale de la mort de mon ami ! A Paris, je l'avais peu connu ; mais, dès mon arrivée au Kouy-Tchéou, nos cœurs se comprirent.

Pour moi, le P. Aubry n'était pas seulement un charmant confrère ; c'était un excellent ami, un maître, un guide. Que j'étais heureux quand, arrivé à la Capitale, je pouvais m'entretenir avec lui, lui soumettre mes doutes, lui exposer mes manières d'agir touchant l'administration des chrétiens !

Après ces soirées, qu'on passe si joyeuses au Pé-Tang (Eglise et résidence épiscopale), nous allions, l'un chez l'autre, *faire la causette*, selon son expression. Que de fois il m'a parlé de vous, cher Monsieur l'abbé, et de vos parents ! Oh ! oui, je connais sa famille et l'aime comme ma propre famille. Je pleurais avec vous une mort si imprévue, si soudaine ; et maintenant je veux prier avec vous, aussi longtemps qu'il me sera donné de dire le *Requiescat in pace*.

Ernest DESVOIVRES,
Missionnaire Apostolique au Kouy-Tchéou.

LETTRE DXIX

A son Frère

Kouy-Yang-Fou, 18 mai 1884.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai voulu attendre que le tombeau de votre bien-aimé frère, mon vaillant confrère, mon compagnon et mon prédécesseur au poste de Hin-Y-Fou, fût construit, avant de vous écrire. Revenu de Tse-Hen-Tchéou à la fin du Carême, je l'ai trouvé achevé. Les chrétiens du district m'avaient apporté leur modeste offrande pour la construction de ce petit monument. Il se dresse dans notre propriété, sur une petite éminence, en face et à 400 mètres du tombeau du P. Müller, sur la route du Kouang-Si. Il est bâti de même style que celui du P. Müller, en très grandes pierres taillées, polies, ornées d'emblèmes et de sentences chrétiennes, et surmonté de la croix. Autour de son tombeau, se trouvent des tombes chrétiennes, entre autres celles de deux élèves de l'orphelinat qu'il aimait beaucoup et qui sont allés, appelés par son zèle et tout dévoués au P. Aubry, embellir sa couronne au Ciel. En administrant l'Extrême-Onction à l'un d'eux, malgré

tous mes efforts je n'ai pu retenir mes larmes ; quelle foi dans ses paroles !

Tous mes pauvres orphelins sont allés déjà souvent prier au tombeau. Les orphelines, dès mon arrivée à Hin-Y-Fou, sont venues toutes me demander la permission de faire le même pèlerinage. — Il faut l'avouer, le P. Aubry méritait bien l'affection de ses chrétiens, car il est mort épuisé de fatigues pour eux....

Alphonse SCHOTTER,
Missionnaire Apostolique à Hin-Y-Fou.

LETTRE DXX

A M. l'abbé Aubry

Rome, 30 décembre 1884.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je m'empresse de vous donner, au nom du R. P. Eschbach, quelques détails sur le passage de votre frère parmi nous.

M. l'abbé Aubry entra au Séminaire Français à Rome le 3 novembre 1865 ; il était alors tonsuré et commençait sa théologie. Il en sortit en août 1868. — Dès sa première année, il se signala comme l'un de nos meilleurs élèves. Avec le grade de bachelier en théologie, il obtint la médaille d'Académie de Théologie dogmatique et celle des Institutions de Droit canonique, montrant ainsi avec quel zèle et quelle ardeur il suivait les cours des P.P. Franzelin et Tarquini, qui devaient, l'un et l'autre, être ornés de la pourpre cardinalice, en récompense de leur science et des services éminents rendus à l'Église.

En 1867 et en 1868, M. l'abbé Aubry recevait les titres de licencié et de docteur en théologie. Son examen de doctorat est signalé par le P. Freyd, dans une note laissée par lui, comme le meilleur de l'année 1868.

Sa piété répondait à sa science. Aussi a-t-il laissé, sous bien des rapports, le meilleur souvenir au Séminaire Français. Il était surtout très bon confrère pour ceux qui ont partagé sa vie de séminariste... Vous trouverez, dans la correspondance qu'il a entretenue avec le R. P. Freyd, de précieux renseignements qui vous révéleront surtout le côté intérieur de l'âme du jeune prêtre.

Veillez agréer, Monsieur le Curé, l'assurance des sentiments de profonde admiration que nous avons toujours professés envers ce jeune apôtre, ravi à notre affection ; et croyez-moi, avec le plus entier dévouement, votre très humble serviteur en Notre-Seigneur.

R. DU PLESSIS,
Directeur au Séminaire Français.

LETTRE DXXI

A M. l'abbé Aubry

Kouy-Yang-Fou, 20 mai 1888.

MONSIEUR ET BIEN CHER CURÉ,

Je viens de recevoir le beau volume des *Lettres* de votre cher frère. Oh ! *infandum jubes renovare dolorem !* J'ai lu, avec le plus grand intérêt, ces lettres aimables, intéressantes et non moins instructives qui, hélas ! renouvellent en moi la douleur et l'amer regret d'avoir perdu celui que je regardais comme le principal soutien futur de la mission.

Réellement, quel homme ! quel homme ! Si je n'avais pas été bien persuadé que personne n'est nécessaire, je me serais plaint à Dieu avec amertume. Réellement, c'était un peu fort. Je venais d'apprendre la mort du bon P. Viret ; cette nouvelle ne me surprit pas, on s'y attendait depuis longtemps. Peu après, je reçois la nouvelle de la mort de votre cher

frère, avant d'avoir appris sa maladie. Pour le coup, j'en ai versé un ruisseau de larmes qui, taries *ad tempus*, reparaissent toutes les fois qu'on parle de ce cher Père ou que son souvenir me revient.

Je venais à peine de lire la lettre qui m'annonçait cette terrible nouvelle, qu'un courrier m'arrive de Tin-Fan, m'annonçant que le jeune P. Layes, lui aussi, était en danger de mort. Cette dernière nouvelle ne me fit pas pleurer, mais elle me serra le cœur. C'était là une grande épreuve pour la mission, d'autant plus que, quelques mois auparavant, le P. Paquier, missionnaire zélé et capable, venait de s'éteindre à Hong-Kong. Trois missionnaires morts en trois mois, et un mourant : il faut avouer que l'épreuve était rude.

Aussitôt je me jette avec confiance aux pieds du Souverain Maître de la vie et de la mort, et le prie fortement de nous conserver le P. Layes. On envoie promptement un médecin et un confrère charitable. Grâce à Dieu et peut-être aussi grâce aux prières du P. Aubry, le malade se rétablit peu à peu et continue de visiter son district. Le fait est que, depuis la mort du cher P. Aubry, nous n'avons pas eu d'autre mort à déplorer. — Que le bon Dieu daigne exaucer les prières du bon et cher J.-B. Aubry qui aimait tant le Kouy-Tchéou !

Dès lors, n'ayant plus à compter sur les services du vaillant missionnaire, sentant mes forces diminuer, j'ai demandé un coadjuteur, qui m'a été octroyé en la personne de Mgr Guichard, mon pro-vicaire. Enfin, l'an passé, me sentant de plus en plus incapable de gouverner cette grande mission, j'ai envoyé à Rome ma démission, qui a été acceptée, mais incomplètement, accordant de me décharger entièrement sur mon coadjuteur dans le gouvernement de la mission, tout en demeurant Vicaire apostolique du Kouy-Tchéou. Me voilà donc déchargé du fardeau de la mission, et libre d'employer mon temps à me préparer le moins mal possible à passer la grande revue, qui ne peut tarder beaucoup, vu mon âge — 68 ans — et ma faiblesse.

Tout en vous remerciant, je fais des vœux pour que les

Lettres du P. Aubry soient répandues et lues en France. La Propagation de la Foi n'y perdra pas, et surtout le Kouy-Tchéou.

Veillez vous-même, mon bien cher Curé, ne pas oublier le Kouy-Tchéou où repose votre cher frère, et me croire toujours votre tout dévoué,

† F. - Eug. LYONS,
Évêque de Basilite,
Vicaire Apostolique du Kouy-Tchéou.

LETTRE DXXII

Noyon, 10 décembre 1882.

Une douloureuse nouvelle vient de frapper, dans ses affections les plus chères, M. le Curé de Dreslincourt. Une dépêche lui annonçait, ce matin, la mort de son frère, M. l'abbé Aubry, missionnaire en Chine, décédé au Kouy-Tchéou le 19 septembre dernier.

Né à Ourscamp, le 4 octobre 1844, M. l'abbé Aubry, après de brillantes études au Séminaire Français à Rome, entra, malgré son jeune âge, comme directeur, au Grand Séminaire de Beauvais. Il y apportait, avec des connaissances sérieuses, puisées à leur source, un esprit original, mais profond, une âme fortement trempée qui laissait apercevoir, à travers des saillies de caractère, de grandes et généreuses aspirations. Bientôt, son zèle, à l'étroit dans l'horizon borné du Séminaire, lui fit accepter une autre mission. Aumônier de la prison pendant quelques années, il a consolé, encouragé, béni bien des malheureux, dont plusieurs doivent à ses touchantes exhortations de s'être relevés chrétiens, après le naufrage de leur honneur.

Plus d'une fois il sollicita, mais en vain, de Mgr Gignoux, le droit de s'arracher au diocèse, pour aller à Paris se pré-

parer à l'apostolat. Monseigneur, qui l'aimait, parce qu'il connaissait son rare mérite, lui imposa plusieurs années d'épreuve, et ne le laissa partir qu'à la dernière extrémité. Le 23 septembre 1875, il disait un dernier adieu à sa famille et à ses amis, et quittait cette terre de France qu'il ne devait plus revoir.

Pour nous, qui le suivions de loin, dans les rudes épreuves de sa vie nouvelle, nous avons été plus d'une fois émus au récit de ses souffrances et de ses travaux, sans jamais surprendre, dans ses lettres, un signe de découragement et de tristesse. Il est resté le même pendant ces rapides années : bon, loyal, généreux jusqu'au sacrifice. Mourir en Chine, reposer un jour parmi ces pauvres ignorants qu'il était allé sauver, tel était son rêve. Dieu l'a exaucé. Il y a quelques mois à peine, il échappait, comme par miracle, au martyre, et, dans une longue lettre, il a dépeint lui-même à sa famille les émouvantes péripéties du drame dont il faillit être victime.

Il est tombé, emporté par une fièvre cérébrale, tout seul peut-être et sans secours, sans un ami pour veiller à son chevet et recevoir son dernier soupir. Détail navrant une dernière lettre apportait, il y a huit jours, de joyeuses nouvelles, et il était mort depuis trois mois ! S'il y a quelque chose capable de consoler le cœur brisé de sa pauvre mère, de son père, de son frère et de tous ses amis, c'est bien la pensée d'une vie consacrée tout entière au devoir et à la vertu, et qui s'est épuisée avant l'heure dans le dévouement (1).

L'abbé HUMBERT,
Professeur au Petit Séminaire de Noyon.

1. Cette courte notice a paru dans *l'Ami de l'Ordre* de Noyon.

LETTRE DXXIII

Noyon, 17 décembre 1882.

M. le Curé de Dreslincourt faisait célébrer, mercredi dernier, dans son église, un service pour M. l'abbé Aubry, son frère, dont nous apprenions la mort il y a huit jours. Tous ceux qui ont connu le zélé missionnaire, liront avec intérêt, sans doute, les détails de cette funèbre cérémonie. Pour nous, nous sommes heureux de payer un nouveau tribut de vénération et d'hommage à une mémoire qui nous est chère.

L'église avait peine à contenir la foule recueillie qui se pressait dans son enceinte. La paroisse en effet était accourue tout entière, heureuse de donner à son pasteur cette marque de douloureuse sympathie. Bon nombre de personnes de Ribécourt avaient également bravé le mauvais temps. Au milieu des prêtres nombreux venus des quatre coins du diocèse, nous remarquons, en dehors du clergé du canton, M. le chanoine Caffet, M. l'abbé Potier, curé de Saint-Étienne de Beauvais, M. l'abbé Lécot, curé de Saint-Antoine de Compiègne, M. l'abbé Blond, supérieur de Noyon, M. l'abbé Lefèvre et M. l'abbé Anneraux, directeurs au Grand Séminaire, etc... Nous ne citerons, parmi les laïques présents, que M. le Vicomte Doria, ami d'enfance du cher missionnaire.

Malgré son deuil, M. le Doyen de Ribécourt chanta la messe. Il avait été le père spirituel du futur apôtre, avant d'en devenir et d'en rester l'ami, et Dieu sait avec quelle vigilance il entourra ses premières années d'affection et de tendresse. A lui seul, en ce jour, appartenait le droit de faire monter vers Dieu, avec ses larmes, les supplications puissantes du grand sacrifice. A l'issue de la messe, M. l'abbé Potier prit la parole. Ami du défunt, il avait apprécié plus d'une fois les éminentes qualités de son esprit et de son cœur, et pouvait, mieux que personne, retracer à grands traits cette vie sacerdotale si courte mais si remplie.

Son exorde fut un cri d'angoisse : « Lorsque nous pleu-

rons quelqu'un des nôtres, nous gardons au moins la consolation suprême d'aller nous agenouiller quelquefois sur sa tombe, et d'y verser nos prières avec nos larmes. Aujourd'hui, nous n'avons devant nous qu'un catafalque vide, et pour retrouver celui que nous pleurons, il faut aller bien loin, le chercher sur cette terre de Chine où il est tombé. » L'orateur parcourt rapidement les premières années de l'abbé Aubry, ce printemps plein de fleurs et qui promettait un automne si chargé de fruits. Il nous le montre ensuite au Grand Séminaire, pieux, modeste et savant. Il aime surtout à suivre le jeune aumônier dans cet humble apostolat qu'il exerça avec tant de zèle au sein de la prison. C'est là qu'en quittant sa chaire, l'éminent professeur venait chercher ses joies les plus pures, auprès de ces faillis du devoir et de l'honneur.

Et puis, l'Apôtre nous apparaît : généreux dès le premier instant de sa vocation, héroïque aux heures douloureuses du dernier adieu, dans ces déchirements de la séparation, dans ces larmes les plus amères de toutes, parce qu'elles sont faites avec le meilleur sang du cœur ; enfin, sur cette terre de Chine où sept années d'un apostolat fécond devaient le retrouver intrépide, presque jusqu'au martyre.

Quel a donc été le mobile de cette grande vie ? Qui donc a assez allumé dans ce cœur d'homme, c'est-à-dire dans un cœur pétri d'égoïsme, tant d'abnégation ? L'Eucharistie. — Abordant alors une thèse générale, sans oublier le missionnaire dont il ne veut point faire l'éloge, l'orateur nous montre les merveilles de l'Eucharistie dans le monde : « Notre foi chancelante, s'écrie-t-il, réclame des miracles, sans songer aux dévouements inconnus qui s'immolent autour de nous. Oui, il y a partout, dans l'Église, des âmes qui prient, qui souffrent, qui se dépensent, qui se sacrifient, et qui, après avoir donné à leurs frères leur argent, leurs prières, leurs souffrances, leurs sacrifices, leur donnent encore leur vie. Qu'est-ce qui fait germer l'héroïsme ? L'Eucharistie... C'est elle qui arrache à sa famille la Sœur de Charité, pour la jeter dans nos hôpitaux, sur nos champs de bataille et dans nos écoles... »

« ... Au lendemain de Sébastopol, l'Angleterre, à force d'or, voulut avoir ses Sœurs de Charité ; elle n'a point réussi ; il lui manquait un Tabernacle. C'est l'Eucharistie qui fait le Religieux, cet humble frère de S. Bernard, par exemple, dont la vie s'éteint avant l'heure, sous le souffle de l'hiver éternel. C'est encore elle qui fait l'Apôtre. Lorsque, debout sur le navire qui l'entraîne, le missionnaire jette un dernier regard sur ces rivages de la patrie qu'il a tant aimée, qu'emporte-t-il avec lui dans son cœur ? L'Eucharistie ! C'est elle qui l'encouragera dans ses labeurs, le relèvera dans ses tristesses, le soutiendra dans le martyre. Aux premiers temps de l'Église, on voyait parfois une femme, un enfant, un guerrier, descendre aux catacombes, et le guerrier recevait sur sa poitrine, comme dans un tabernacle, un pain mystérieux, et, repliant sa toge, il allait aux portes du Colysée le porter à ceux qui devaient mourir. »

« C'est qu'en effet le martyr demande une force inconnue. Tomber sur un champ de bataille, c'est grand, c'est noble, c'est généreux ; mais il y a là du moins l'ivresse du combat, la fumée de la bataille, peut-être les cris de la victoire. Au sein même de la défaite, la mort s'enveloppe dans le drapeau de la patrie. Mais mourir martyr, c'est-à-dire au sein des raffinements d'une barbarie sans pitié, sentir sa vie s'écouler goutte à goutte sous la main du bourreau, et jeter son âme à Dieu, dans un élan suprême de volonté et d'amour, c'est là de l'héroïsme. Eh bien ! c'est l'Eucharistie qui faisait battre le cœur de l'Apôtre dont nous pleurons la mort ; c'est elle qui a inspiré son dévouement, elle qui l'a conduit, elle qui l'a soutenu, elle enfin, nous en avons l'espoir, qui est venue lui apporter, dans un dernier baiser, avec la force de Dieu, les tendresses et le souvenir de ceux qui n'étaient pas là pour recueillir son dernier soupir... »

Des larmes coulent de tous les yeux lorsque l'orateur, en terminant, jette un regard sur ceux qui sont réunis dans un même sentiment de tristesse autour du catafalque : sur ce père, sur cette pauvre mère qui pleurent leur enfant, sans avoir eu la consolation navrante de le voir mourir ; sur ce

prêtre vénéré qui sut discerner la vocation naissante du futur missionnaire et dont la douleur est si profonde ; sur ce frère qui retrempait sans cesse son affection dans ces lettres de Chine, où il trouvait toujours, avec d'utiles conseils, de nobles et saints exemples ; enfin sur ce nombreux cortège d'amis à qui il réclame l'aumône des prières pour le cher défunt.

Au milieu de l'émotion générale, M. le chanoine Caffet récite les prières de l'Absoute ; puis le chant du *De Profundis* monte lentement vers le ciel, comme un dernier cri de repentir et de pardon. A ce cri, nous aimons à le croire, les anges répondaient par l'Hosannah du triomphe, et, du sein de l'éternité, où il a reçu la récompense de ses vertus, le vaillant apôtre offrait à Dieu, pour ceux qui l'ont aimé, les prières et les larmes répandues en son nom (1).

L'Abbé HUMBERT,
Professeur au Petit Séminaire de Noyon.

1. Cet article a paru dans l'*Ami de l'Ordre* de Noyon.

JOURNAL DE MISSION

DE

JEAN-BAPTISTE AUBRY.

JOURNAL DE MISSION

DE

JEAN-BAPTISTE AUBRY.

1879.

Je suis arrivé à Kouy-Yang-Fou, venant de France, le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge, le 25 mars 1876. Après la réunion annuelle des confrères, qui eut lieu, selon l'usage, le Dimanche du Bon-Pasteur, Mgr Lyons me plaça auprès du P. Bodinier, à Tsen-Y-Fou, pour apprendre la langue et commencer le saint ministère. Je ne fis guère que l'étude de la langue jusques à Pâques 1877, après quoi je restai encore un an et demi à Tsen-Y-Fou, pour le ministère des chrétiens des campagnes. A Pâques 1878, Monseigneur m'annonça que les PP. Chouzy et Renault, missionnaires du Kouang-Si, jusque-là résidant, le premier à Hin-Y-Hien ou Houang-Tsao-Pa, le second à Hin-Y-Fou, étant sur le point de partir pour le Kouang-Si, je devais m'attendre à quitter Tsen-Y dans quelques mois, pour aller prendre le poste de Hin-Y-Fou, pendant que le P. Chantclair, missionnaire du Kouang-Si aussi, prendrait celui de Hin-Y-Hien. Le P. Renault quitta Hin-Y-Fou le 11 novembre 1878. Vu la pénurie des missionnaires dans le Nord, Monseigneur, modifiant ou ajournant l'effet de sa première décision, pensait à me laisser, au moins provisoirement, à Tsen-Y, et avait chargé le P. Michel, tout en restant chargé de son district à lui, de venir visiter les chrétiens de Hin-Y-Fou. Le P. Michel vint en effet et visita les chrétiens de Tchen-Foung-Tchéou, antérieurement confiés au P. Renault. Il vint même, au départ de ce dernier confrère, prendre l'adminis-

tration de ceux de Hin-Y-Fou ; mais il tomba malade, et tout le monde pria Monseigneur de le décharger de cette besogne trop lourde pour lui. Monseigneur m'appela de suite. Je quittai Tsen-Y avant Noël, et arrivai à Hin-Y-Fou le 11 janvier 1879. Le P. Michel reste chargé de Tchen-Foung-Tchéou. Dès le 24 janvier, j'allai rendre visite aux PP. Chouzy et Chantclair, à Hin-Y-Hien ; de son côté, le P. Chouzy, partant pour la Capitale (Kouy-Yang) pour le procès du V. P. Chapedelaine du Kouang-Si, vint me voir à Hin-Y-Fou le 29 janvier. Le P. Chouzy travaillant dès lors à ce procès, le P. Chantclair reste chargé du district de Hin-Y-Hien.

Je trouve, à mon arrivée, bien peu de chrétiens à Hin-Y-Fou et aux environs. La rébellion qui, depuis 1854 jusques en 1870, avait ravagé tout le pays, avait aussi ruiné cette belle station. Le P. Renault, venu à Hin-Y-Fou en 1874, n'avait pu définitivement s'y établir qu'en 1876, vers Noël. Je trouve un orphelinat de la Sainte-Enfance en formation, 12 filles et 6 garçons, tous au-dessous de 10 ans.

Mon personnel se compose, à l'arrivée, du pharmacien-procureur Fan, de sa femme qui fait provisoirement la classe aux filles, du catéchiste Toung, ancien serviteur de Mgr Lyons dans ce pays même, et du Ly Benoît, ex-séminariste, 28 ans.

Il est évident que je dois chercher de bons catéchistes, faire mon possible pour ouvrir des chrétientés, et faire revivre un peu l'Évangile dans ces pauvres pays, où il y avait de belles espérances et même de belles réalités, il y a 20 ans, sous Mgr Albrand et M. Lyons aujourd'hui notre Evêque.

J'ai pour voisins, comme missionnaires, le P. Michel, à Mou-You-Se, à 4 jours d'ici ; le P. Chantclair, à Hin-Y-Hien, 2 jours ; le P. Bazin, à Sy-Liu-Hien, sur le Kouang-Si, à 3 jours ; le P. Oster, sur le Yun-Nan, à 7 jours. Je suis à 10 journées de la Capitale du Kouy-Tchéou et à 15 jours de Tsen-Y-Fou.

1^{er} Février. — Une troupe de nouveaux chrétiens de Tse-Hen, à 2 jours d'ici, vient me souhaiter la bonne année

chinoise, car elle tombe ces jours-ci. L'an passé, le P. Renault avait ouvert quelques stations dans cette sous-préfecture. Ce sont des indigènes et non des Chinois. Cette race est d'habitude peu solide dans la foi : nous verrons... Parmi eux se sont glissés deux ou trois païens qui viennent implorer mon aide pour un procès. Je ne m'en occupe pas.

9 *Février*. — Hier, j'ai été reconnaître quelques terrains appartenant à l'église. Il y en a en friche. Dans tous ces pays, dépeuplés par la rébellion, les bras manquent pour la culture. En dehors de la ville et tout près des morts, se trouve l'emplacement de l'ancienne église, autrefois habitée par Mgr Albrand et Mgr Lyons. On en a fait le cimetière des chrétiens. Il y a seulement un tombeau de musulman, enterré là par fraude, au temps de la grande rébellion, en 1864. Je voudrais bien le faire enlever. Au-dessus de l'ancienne église, est un bel emplacement que j'ai désigné pour servir à la sépulture des missionnaires ; il est bien placé et regarde la ville ainsi que le tombeau du P. Müller, situé sur le bord de la route de Hin-Y-Hien.

10 *Février*. — Béni un mariage.

13 au 23 *Février*. — Entre ces deux dates, j'ai visité deux stations de nouveaux chrétiens du Tse-Hen-Tchéou. Je suis le premier missionnaire qui les aie visitées en règle, le P. Renault n'ayant été que dans la ville même, où il a reçu les adorations de ces gens. J'ai commencé par la station de Yang-Tsin ; puis, j'ai visité Pin-Ouy, et une affaire m'a empêché de voir les deux autres stations. Pour ce que j'ai vu, je suis content de ces nouveaux chrétiens. Je sais tout ce qu'on a dit et avec raison des indigènes. Mais : 1^o le Tse-Hen-Tchéou n'étant peuplé que de cette race, il faudrait désespérer d'y planter la foi, s'il fallait désespérer d'elle ; c'est contraire aux principes ; 2^o il y a du bon chez ceux que j'ai vus, et ils sont nombreux — 55 familles à Yang-Tsin, tant des adorateurs de 1877 que de ceux qui ont adoré à mon passage ; ils ont de l'ardeur pour apprendre doctrine et prières ; ils ont à leur tête quelques bonnes et solides familles et quelques lettrés honorables, entre autres Ly-Kao-

Tsoug, à Yang-Tsin, et Ly-Chen-Ko, dans la station de Lang-Toung. J'ai trouvé ces deux hommes déjà très instruits sur les prières et la doctrine. Ly-Chen-Ko a même déjà pu prêcher un peu, c'est-à-dire, traduire en la langue de sa race la doctrine prêchée par moi et mon catéchiste Toung. Je le vois, il me faudra étudier cette langue, car, dans ces régions, le peuple sait peu la langue mandarine. J'ai ouvert une école à Yang-Tsin et une à Pou-Tchéou, en promettant une subvention à chacun des maîtres d'école. Je quitte Pan et, me rendant à Hin-Y-Fou, je passe par la ville de Tse-Hen. Elle est toute petite, et comme les trois quarts ont été brûlés il y a deux mois, il reste bien peu de maisons debout. Je vois le mandarin nommé Pen ; il nous serait hostile, et il a empêché, en 1879, des païens de se faire chrétiens. Il me dit cependant de bonnes paroles, et je le remercie d'avoir affiché une proclamation du gouverneur, bonne pour la religion.

24 Février. — Mon pharmacien-procureur Fan me quitte, et je le remplace par le catéchiste Toung.

27 Février. — Mgr Foucard, évêque de Zéla, premier pro préfet du Kouang-Si, arrive ici. Il se rend à Kouy Yang pour se faire sacrer par Mgr Lyons. Il repart le 3 mars. Le P. Chantclair, qui, tout en restant au Kouy-Tchéou, est missionnaire du Kouang-Si, et que j'avais fait prévenir, arrive une heure après le départ de son évêque. Il déjeune et part aussitôt pour rejoindre Sa Grandeur en route.

10 Mars. — Le P. Michel étant, depuis trois semaines, en visite sur le Tchen-Foung-Tchéou, vient me voir, et, après quatre jours passés ici, il repart pour continuer la visite de ses chrétiens.

14 Mars. — Hier m'est arrivé un courrier de Kouy-Yang m'apportant 200 taëls qui, vu mon état de détresse, ont été les bienvenus, et de nombreuses lettres de France, accumulées à la Capitale, depuis un mois et demi que je n'avais rien reçu. Du même coup, je reçois une nouvelle que j'attendais, et que j'espérais, savoir :

La Consécration de l'église et du district de Hin-Y-Fou au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Par une lettre écrite à

Monseigneur, vers le 19 février, je demandais la faveur de donner à ma pauvre église, et à mon district non moins pauvre de Hin-Y-Fou, le vocable du Sacré-Cœur. Ma demande était motivée sur les raisons suivantes : 1^o La mission du Kouy-Tchéou a b'en une petite église consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, mais il n'y a pas de district sous ce vocable. Or, il est évident qu'il en faut un, et que ce vocable doit être donné à un des centres d'œuvres destinés à prendre un peu d'extension. 2^o Mon église et mon district se trouvent précisément n'avoir aucun vocable, ce que je regarde, pour des raisons à moi personnelles, comme une disposition de la Providence. Depuis longtemps, je désirais consacrer au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur la première église et le premier district dont je serais chargé. 3^o L'église de Hin-Y-Hien est consacrée à la Sainte Vierge ; une convenance demande que l'église voisine et mère, qui est celle de Hin-Y-Fou, soit consacrée au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. 4^o Les souffrances exceptionnelles de ce district et de la chrétienté de Hin-Y-Fou, qui a été entièrement ruinée par la rébellion et les bouleversements prolongés du pays, sont un titre spécial à ce privilège ; d'autant que la chrétienté ne s'est pas jusques ici relevée de ses ruines. 5^o L'ambition et l'audace de ma demande se justifient par les beaux souvenirs que le Kouy-Tchéou possède ici. — C'est l'une des premières chrétientés, et ce fut l'une des plus belles de la mission. A proprement parler, c'est la première qui ait été fondée par les missionnaires du Kouy-Tchéou, une fois la mission séparée du Sé-Tchouan et vivant de sa propre vie ; car celles de la Capitale, de Tsen-Y et Ou-Tchouan, existaient bien avant cette séparation, et ont été fondées par les missionnaires du Sé-Tchouan de passage chez nous. — Mgr Albrand en est le fondateur et a visité plusieurs fois cette chrétienté ; elle tient une grande place dans sa vie. — Mgr Lyons, à son tour, l'a visitée et habitée longtemps ; la plupart des chrétiens qui avaient été baptisés autour de Hin-Y-Fou, l'avaient été par lui.

Sa Grandeur, par une lettre du 28 février, anniversaire du

martyre du V. Chapdelaine, comme Elle me le fait remarquer, me répond en m'accordant l'objet de ma demande, et en exprimant l'espoir que le Sacré-Cœur de Jésus, par un bon coup de sa grâce, ressuscitera ces chrétientés, mortes depuis longtemps. Pour moi, cet espoir n'est pour ainsi dire pas accompagné de crainte, sinon la crainte que m'inspire ma propre misère spirituelle. Cette protection spéciale du Sacré-Cœur de Notre Seigneur sur mon district et sur mes œuvres, me communique en quelque sorte la toute-puissance de Jésus-Christ. C'est lui-même qui travaillera ; je le supplie de ne pas avoir égard à mes péchés, dans l'effusion de ses grâces, ou plutôt de commencer son œuvre par moi-même, et de me sanctifier malgré moi. Je vais écrire à M. Chirou, notre procureur de Paris, pour le prier de m'envoyer un beau tableau du Sacré-Cœur de Jésus, — la lettre est faite et datée du 19 mars, fête de St Joseph.

15 Mars. — Le P. Creuse, missionnaire du Kouang-Si et mon voisin, est arrivé ici hier, 14 mars. Il se rend à Kouy-Yang au sacre de son Evêque ; il repart demain.

20 Mars au 2 Avril. — J'ai achevé, dans cet intervalle, la visite des chrétientés du Tse-Hen dans l'ordre suivant : Pan-La, 20-23 mars. En ville, 23-24. Pan-Tchen, Pang-Loung, 24-28. Kiao-Toung, 28-31. Ta-Ouo, 31-2 avril. Il y a du bon et de l'espoir, surtout à Pan-Tchen. Les païens cherchent à nuire aux chrétiens, et à les faire partir d'auprès d'eux. Le 25 mars, se trouvait être un grand jour de superstitions païennes. Les païens se cotisent pour acheter un bœuf qu'on tue, qu'on offre aux idoles et qu'on se partage pour le manger sur la montagne. Ce jour-là, je me trouvais à Pan-Tchen ; les chrétiens savaient qu'ils ne devaient plus participer aux superstitions et que, d'après même les usages établis ailleurs entre chrétiens et païens, on ne pouvait les forcer à donner de l'argent pour ces cérémonies. Or, à Pan-Tchen, les chrétiens sont en grande majorité ; s'ils ne donnent plus d'argent pour les superstitions, les païens auront bien du mal à suffire aux frais. En conséquence, trois petits maires des environs tinrent conseil et résolurent de forcer les chrétiens à

donner de l'argent. Les chrétiens refusent ; les maires menacent, jettent un panier de sordides viandes superstitieuses chez un chrétien, et le chargent de venir me dire : « Si les chrétiens ne participent plus aux frais du culte, qu'ils s'en aillent d'avec nous ; et si c'est leur prêtre qui les en empêche, qu'il les emmène et les place ailleurs, nous ne les souffrirons plus parmi nous. » Je renvoie les viandes avec cette réponse : « Les chrétiens ne participeront pas aux superstitions, et ils ne s'en iront pas ; la loi de l'Empire est claire sur ce point. » En même temps, j'envoie à la ville mon catéchiste Benoît et les trois maires, pour voir le mandarin Pen. Le mandarin les prend et les interroge ; ils nient, rejettent la faute l'un sur l'autre, et prétendent que les chrétiens refusent leur participation non seulement aux idoles, mais aux autres frais d'utilité publique ; ce qui est faux. Le mandarin les tient en prison trois jours, puis les relâche. Je n'insiste pas : la punition suffit pour cette fois. Seulement je fais prévenir le secrétaire du mandarin, de prendre garde aux démarches et accusations des païens contre les chrétiens, assurant que, de mon côté, je n'encouragerai pas les abus de la part des chrétiens. Il promet. Le jour que je passe en ville, le mandarin Pen, craignant ma visite, contrefait le malade. C'est l'usage en Chine, quand on veut éviter une visite peu agréable ; mais je ne lui demande que la paix pour moi et mes œuvres.

10 Avril. — Jeudi Saint, Hin-Y. Arrivée ici de Mgr Foucard, depuis le IV^e dimanche de Carême sacré évêque de Zéla. Il est accompagné du P. Chantclair, qui revient prendre le poste de Hin-Y-Hien. Tous deux passent avec moi ces trois derniers jours de la Semaine Sainte et la fête de Pâques, pour partir le lundi de Pâques, Monseigneur pour le Kouang-Si et le P. Chantclair pour Hin-Y-Hien. Et moi je partirai le même jour pour la Capitale, y faire ma retraite. Cette Semaine Sainte se passe ici bien simplement, vu le petit nombre de chrétiens que j'ai et vu l'impossibilité où je suis de faire presque aucune cérémonie. Mais je suis heureux de la pauvreté même au milieu de laquelle je commence, et plein d'espoir dans l'avenir, avec la grâce de Dieu et les

bénédictions de Notre-Seigneur, sans lesquelles il n'est pas permis de compter.

13 Avril. — Fête de Pâques. — *Alleluia* ! J'ai dit aux chrétiens, à la messe, que j'étais envoyé pour aider, avec le secours de Dieu et du Sacré-Cœur de Jésus, à la résurrection de l'ancienne et belle chrétienté de Hin-Y-Fou. Qu'il me fasse la grâce d'aider à sa résurrection dans les cœurs ; mais pour reprendre vie autour de moi et par mon ministère, il faut qu'il accroisse sa vie en mon âme. Qu'elle est pauvre en vertus ! en vie surnaturelle ! en esprit sacerdotal ! Je ne ferai rien de bon, si je ne m'améliore un peu. Il faudrait surtout que je devienne doux et humble de cœur. Je prends la résolution de mieux faire ma retraite cette année que les années dernières. Tant pour aujourd'hui que pour le Jeudi Saint, j'ai eu 25 confessions et 17 communions. C'est bien peu, et je ne pourrai relever ce chiffre que bien lentement. Je pars demain pour la réunion annuelle à la Capitale, non sans inquiétude. Ce qui me tourmente le plus, c'est de laisser là mes enfants. Je laisse tout à la garde de Dieu.

14 Avril au 29 Mai. — Octave de l'Ascension. — Le 14 avril, je pars de Hin-Y-Fou. Mgr Foucard part aussi, ainsi que le P. Chantclair. En forçant la marche, je fais deux journées en une, et arrive à Tchen-Foung-Tchéou. Le P. Michel m'y attend pour partir avec moi. Rien de particulier. Après une vingtaine de jours heureux, passés avec les confrères, je reviens chez moi. A mon premier passage à Tchen-Foung, les chrétiens de Pe-Yang-Chou m'ayant invité à repasser par chez eux au retour, je cède à leur invitation et passe par chez eux ; ils me reçoivent bien et me font bonne impression. C'est de cet endroit que le 29 mai je rentre chez moi, *Deo gratias* ! J'y trouve toutes choses en bon état et mes enfants en bonne santé.

31 Mai. — Le 1^{er} avril j'ai fait adorer ici un nommé Fan, de Po-Mey, confins du Hin-Y-Fou, du Tchen-Foung et du Tse-Hen, à 90 ly d'ici (1 jour et demi). Cet homme depuis longtemps devait se faire chrétien, mais en était empêché par les païens du lieu, surtout par un certain Liéou, qui se

vante et est réellement un des assassins du Père chinois Yang, tué à Mou-You-Se en 1865. Ce nouveau chrétien, Fan, se montre bien et donne espoir pour lui et son endroit. Mais quand l'assassin Liéou l'a su chrétien, il s'est fait accompagner de quelques dizaines de ses pareils, et est venu pour battre le susdit Fan, sous un prétexte ridicule, mais en réalité parce qu'il a adoré. Leur expédition a échoué, mais il reste la crainte. Le Fan, qui savait l'époque de mon passage à Pe-Yang-Chou, est venu m'y trouver pour m'exposer sa position. J'ai envoyé chez lui un catéchiste pour examiner, et le fait s'étant trouvé vrai, je dis au Fan d'envoyer une pièce d'accusation au mandarin Pen, de Tse Hen, dont il dépend, lui ainsi que le Liéou. Nous verrons plus tard si je dois passer moi-même. L'homme que j'ai envoyé à Po-Mey examiner la susdite affaire est un Maurice Tchao de la Capitale. C'est un bon catéchiste qui m'a été cédé par le Père Esslinger.

1^{er} Juin. Fête de la Pentecôte et 1^{er} jour du mois du Sacré-Cœur. — J'ai annoncé le mois du Sacré-Cœur aux chrétiens, en leur disant pourquoi j'ai demandé et obtenu ce patronage, quelles espérances je fonde sur sa protection, et en leur demandant d'être dévots au Sacré-Cœur. Je leur ai dit d'ajouter tous les jours à leurs prières une invocation au Sacré-Cœur. A l'église, on ajoutera tous les jours les litanies de ce divin Cœur. J'organise mes catéchismes quotidiens : un le matin, après la messe, et un le soir, après la prière. Tous ces premiers jours du mois de juin, il me vient des annonces de chrétientés à ouvrir de tous côtés. Je remets tout cela par prudence, jusques au jour où je pourrai aller voir par moi-même. Si je ne prenais soin d'examiner, de choisir et d'éliminer sévèrement, je crois que bientôt je serais débordé par le nombre des adorateurs. Mais que vaudraient-ils ? on le sait... Les femmes indigènes de Tse-Hen demandent une vierge pour les instruire, c'est urgent. J'écris au P. Lamy pour le prier de m'en envoyer une, ainsi qu'il me l'a promis.

20 Juin. — J'ai célébré très modestement ma petite fête

du Sacré-Cœur. Mes gens, plus quelques chrétiens, ont communiqué ; petit sermon sur les promesses de Notre-Seigneur aux dévots du Sacré-Cœur. C'est dans mon cœur surtout que j'ai tâché de célébrer cette fête qui est tout intérieure ; je supplie Notre-Seigneur de n'avoir pas égard à mes péchés, mais de bénir mes œuvres et moi-même, en considération des âmes à sauver, de ce qu'elles lui ont coûté, et des quelques prières que j'ai obtenu qu'on lui fit sur mon district, en union avec celles que l'on fait dans toute l'Eglise.

25 Juin. — M. Creuse, Missionnaire Apostolique du Kouang-Si, revient de Kouy-Yang-Fou, passe trois jours ici, et part pour son district, à trois journées d'ici.

28 Juin. — Les quelques familles du côté de Pe-Hiang, qui avaient demandé à adorer, envoient chercher le catéchiste. Je leur envoie le Benoît Ly, en lui recommandant bien la prudence. Je lui donne ordre, autant que possible, de commencer par les Chinois, et de mettre les indigènes en seconde ligne. Il est bien vrai que les Chinois sont plus solides et valent bien mieux comme chrétiens ; mais, en conscience, puis-je traiter ainsi inégalement ces deux races ? Puis-je éliminer et empêcher les races inférieures de venir à la religion ? Puis-je même les éprouver jusqu'à les décourager ? Tout homme est appelé à la connaissance de la vérité, sans acception de race ou de personne. Je dois donc mes soins à tous également. Voir Actes des Apôtres, ch. X : *Quod Deus purificavit, tu commune ne dixeris*. Cette leçon est pour nous tous.

18 Juillet. — Je vais à Po-Mey, chez le catéchumène Fan dont j'ai parlé plus haut. J'y reste jusques au 23 juillet. Ce Fan est bon, aimé dans le pays ; il prend bien la foi et l'intérêt de l'Eglise ; j'espère beaucoup de lui pour cette région.

23 Juillet. — Je vais de Po-Mey à La-Gao, dans le Pe-Hiang, chez un chrétien Miao-tse du nom de Yang. Je croyais La-Gao plus près de Po-Mey. C'est fort loin. Les chemins sont très difficiles et, m'étant trompé de route, je ne suis arrivé chez mon chrétien que vers minuit, après toutes sortes de marches et de contre-temps. De ce côté, il y a quelques

petites stations qui sont en train de se fonder ; c'est un pays riche. Je rentre chez moi, à Hin-Y-Fou, le 26 juillet.

27 Juillet. — Je vais à Pe-Yang Chou, voir le P. Michel qui m'y invite, pour l'aider à faire son Jubilé, et faire moi-même le mien. Les chrétiens de Pe-Yang-Chou ont très bonne façon, quoique Miao-tse.

1^{er} Août. — Je quitte Pe-Yang-Chou, et viens coucher à La-Lay, chez un nouvel adorateur qui paraît bien. Je rentre à Hin Y-Fou le 2 août.

4 Août. — Je pars ce matin à la pointe du jour pour aller à Ta-Chan, voir un malade. C'est sur le district du P. Chantclair et à quatre jours d'ici ; mais ce Missionnaire est au Kouang-Si, occupé avec le P. Chouzy au procès du V. Chapdelaine. Mon malade courait les rues et m'est venu devancer à l'arrivée. Il avait été réellement en danger ; mais la distance !... En revanche, je trouve un autre chrétien gravement malade. La chrétienté de Ta-Chan est nombreuse, intéressante et bonne. A mon retour, je passe par un autre village du même district, pour voir un autre malade. Je le trouve aussi guéri. Ensuite je passe dans une autre station, pour voir encore un autre malade, par un temps des plus affreux, dans un chemin plus affreux encore. Enfin j'arrive le 12 à Hin-Y-Fou.

21 Août. — Hier, les P.P. Chouzy et Chantclair arrivent du Kouang-Si et repartent aujourd'hui pour Hin-Y-Hien.

25 Août au 5 Septembre. — J'ai fait, en ces dix jours, la visite du Lan Hiang (Midi) du Hin-Y-Fou. Il y a grand espoir de ce côté, et je crois que le Midi sera le plus fécond en chrétiens. D'un autre côté, tout ce pays avoisine le Kouang-Si, dont il n'est séparé que par le fleuve. On pourra ainsi, par le moyen des chrétiens du Kouy-Tchéou, ouvrir le Kouang-Si.

10 Octobre. — Conclu et écrit aujourd'hui l'achat d'un bel emplacement de maison dans la ville de Tse-Hen. C'est là qu'on établira plus tard pharmacie, église, école et centre d'œuvres pour le district. L'emplacement est vaste et a porté jadis de vastes constructions ; le tout est acheté 170 taëls,

C'est cher, mais ça vaut cela, et il me le fallait. Je regarde cette acquisition comme heureuse. Mandarins, notables, satellites et païens, ont bien menacé le vendeur s'il vendait à l'Eglise. L'écrit fait, il quitte la ville pour leur échapper. Et maintenant, il faudra bâtir là ; mais rien ne presse, et rien que cet achat est déjà une prise de possession.

17 Octobre. — Arrivée de la vierge Ou-Eul-Mey, que m'envoie le P. Lamy. Elle est intelligente, bonne et dévouée, me dit le P. Lamy. Elle a l'air d'une femme forte dans toutes les bonnes acceptions de ce mot, et je fonde sur sa présence beaucoup d'espoir. Devant aller sous peu à Tse-Hen, j'envoie aujourd'hui cette vierge chez les chrétiens de cet endroit, pour instruire un peu les femmes et au moins obtenir d'elles, par sa seule présence, qu'elles se montrent aux instructions et aux prières, qu'elles se mettent à genoux et fassent acte de christianisme ; car je n'obtiendrais pas cela autrement, et c'est ce qui m'excuse de faire aller la vierge dans les chrétientés où je dois aller moi-même. Je prendrai du reste toutes les précautions de prudence pour ne pas faire jaser.

24 Octobre. — Je pars pour la visite des chrétientés du Tse-Hen, en commençant par Yang-Tsen-Ou. Je reste jusqu'au dimanche 2 novembre. J'ai avec moi un lettré, Lou, encore nouveau chrétien ; il se révèle à moi, dans cette première visite, comme un fort bon catéchiste, assez instruit comme chrétien et aimant à s'instruire, zélé à enseigner et à exhorter les chrétiens, et qui ne cache pas leurs défauts au Père ; homme de bon sens et prêchant avec ordre et discernement, très humble du reste et se croyant un pauvre catéchiste du dernier étage. Je ne sais s'il sera toujours digne de cet éloge ; je l'espère. Ici à Yang-Tsin, il y a bien quelques procès entre chrétiens et païens qui me donnent inquiétude ; la haine des païens monte, monte.

2 Novembre. — Je vais passer la nuit dans la ville de Tse-Hen, faire apposer le sceau mandarinal sur ma pièce d'achat, et occuper mon emplacement. Tout cela se fait sans encombre et je loue mon emplacement 5 taëls, pour un an, à deux petits mandarins militaires. Ils garderont le tout sous leur

responsabilité. Comme ces gens sont influents, je suis délivré de tout souci.

3 Novembre.— Je vais faire la visite à Pan-Tchen ; j'y reste jusques au 10 novembre. Ici du moins pas de procès et quelques bons chrétiens sûrs et paisibles. J'ai pu instruire un peu ces pauvres gens. De tous côtés, une foule de villages m'envoient des députés pour se faire chrétiens. Il y a bien du suspect dans leurs motifs ; je recule, j'éprouve, je choisis, je donne des prétextes pour faire attendre. Pour avoir par ici 50.000 adorations je n'aurais qu'à laisser faire. Mais ces pauvres gens voient en moi, non pas celui qui vient les aider à sauver leur âme, mais celui qu'ils espèrent pouvoir les sauver des exactions de tout genre de la part des satellites. — Le 8 novembre, après-midi, j'entends tout à coup des flûtes, des trompettes et des tam-tam ; je demande ce que c'est. On me dit que c'est une députation du gros village de Ouen-Pang qui veut se faire chrétien et envoie cette caravane chercher le Père. Je commence par interdire toute cette manifestation ; comme, par ailleurs, il y a déjà longtemps que Ouen-Pang veut adorer et que le résultat de mon enquête a été favorable, je permets seulement à trois envoyés plus sûrs et connus de mes gens, de venir jusques à moi, d'écouter la doctrine et puis d'adorer. Je renvoie les autres sans concession ; on verra plus tard. Je consens du reste à passer par Ouen-Pang, et à loger chez les trois adoreurs, pour interroger sur les autres et admettre peu à peu ceux qui seront dignes. A un autre village, on voudrait aussi se faire chrétien ; mais le principal d'entre eux a un procès ; qu'il le finisse d'abord.

10 Novembre. — Je vais à Yang-Pa, Kiao-Toung. Ici, pas grand espoir. Il y a pourtant un bien brave homme, chef de famille.

13 Novembre. — Je vais à Pan-Young. C'est, à proprement parler, le pays des indigènes ou Y-Kia ; presque personne ne sait plus le chinois. Il n'y a que quelques hommes qui l'ont appris à l'école, et qui le parlent fort mal. Les constructions, l'intérieur des maisons, les figures humaines, les usages, tout est différent de ce que j'ai vu ailleurs, et indique

vraiment une race distincte et qui a gardé sa manière d'être, sans se fondre aucunement avec l'élément chinois. A Hin-Y-Fou même et aux environs, cette fusion se fait assez largement, par les mariages des filles Y-Kia avec les garçons chinois ou Kc-Kia, jamais la réciproque. Par ici, il n'y a pas de Ke-Kia, en sorte que les indigènes Y-Kia gardent leurs usages intacts. Si je me prêtai à la rapidité avec laquelle les indigènes de ces pays veulent adorer, je serais bientôt débordé sous tous les rapports : débordé en ce sens que je ne pourrais instruire et visiter tout le monde ; il me faudrait des dizaines de catéchistes ; débordé en ce sens que je ne pourrais suffire à me procurer les informations nécessaires sur chaque individu, pour savoir s'il est fidèle ; débordé par les affaires contentieuses, car ils me prennent pour le grand redresseur de tous les torts ; débordé en ce sens enfin que les païens et les autorités surtout prendraient ombrage. C'est pourquoi, je ne pousse pas aux conversions, mais je contiens le mouvement, n'admettant qu'après épreuve et que ceux contre lesquels il n'y a rien à dire ni à suspecter. J'attendrai ainsi d'avoir un second catéchiste à mettre dans ces pays ci, et ce sera sans doute Ly-Chen-Ko, de Pan-Tchun-Lou-Loung, qui, comme je l'ai déjà dit, paraît excellent et que j'invite comme maître d'école à Hin-Y-Fou, dans l'Eglise, en 1880, pour le former comme catéchiste. Je cherche en même temps à recruter, surtout à Yang-Tsin et Pan-Chen, quelques enfants, filles et garçons, pour mes deux écoles, afin de les instruire, et de les renvoyer ensuite dans ce pays, où ils feront de bons chefs de stations. Que le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur me donne en tout ceci lumière et secours ! Cette entreprise est toute l'espérance de l'Eglise pour cette région. Ce serait un poste très intéressant et que j'aimerais pour un confrère, d'être uniquement chargé du district de Tse-Hen, qui est du reste assez grand pour un confrère. Dix missionnaires suffiraient à peine à la besogne ; on ferait un bien solide. Mais où sont les missionnaires ?

17 Novembre. — Je me rends de Pan-Young à Ouen-Pang. J'ai beaucoup hésité avant de consentir à l'ouverture

de cette station. Il n'y a pas de raison pour que ces ouvertures finissent, et je n'y suffirai bientôt plus. Et puis, ces gens demandent le christianisme sans aucunement savoir ce que c'est. C'est par entraînement ; ils voient les autres faire, ils font comme eux. Cependant, après examen et précautions, j'ai encore accepté cette station. Quelques hommes riches et lettrés de Ouen-Pang sont venus suivre ma station à Pan-Young, pour goûter notre doctrine, comprendre un peu nos idées, et aussi pour me permettre d'informer par eux. Ils ont promis d'être chrétiens sérieux, et de veiller à ne m'adresser que des catéchumènes sérieux et sans aucun empêchement ; ils ont répondu que ni eux, ni ceux que j'admettrais sur leurs informations, ne se trouveraient avoir de procès ou d'affaires. Là-dessus, sachant ce village riche, plein d'espoir, et voyant quelques hommes intelligents en tête du mouvement, j'ai accepté d'y venir passer une semaine. Ils ont vraiment bonne façon, donnent espoir, se mettent bien aux usages, prières et étude de la doctrine. Ici, leur raison de se faire chrétiens est vraiment digne de remarque, au point de vue philosophique et théologique de la nécessité d'une religion pour l'homme et du besoin qu'il a d'en avoir une, quelle qu'elle soit. Cette raison n'est pas propre aux catéchumènes de Ouen-Pang ; car je l'ai aussi entendue ailleurs. Ces gens adorent le diable, et lui paient, à époque fixe, des redevances en nature, qui leur reviennent assez cher. S'ils font ces sacrifices, ce n'est certes pas de bon cœur, mais parce qu'ils craignent les maléfices de Satan. Ce n'est pas, on le voit bien, le culte de l'amour, mais par excellence le culte de la crainte et de l'esclavage. Il leur pèse singulièrement, tant à cause des frais qu'il faut faire, qu'à cause de la terreur sous laquelle il les tient ; ils voudraient s'en affranchir, mais ils croient ne pouvoir le faire qu'en se donnant à une autre religion ; autrement, ils croient que le démon se vengerait, et ils ont besoin contre lui d'une divinité plus puissante. Voilà pourquoi ils veulent se faire chrétiens. Cette raison ne me déplait pas et, de fait, Ouen-Pang a bien commencé ; je ne sais s'ils continueront ; en tout cas, un bon commencement est quelque chose.

24 Novembre. — Je passe de Ouen-Pang à Pin-Ouy, où je reste huit jours. Cette station, ainsi que je l'avais déjà remarqué en février, n'a pas l'entrain des autres. Cependant rien n'y va mal.

1^{er} Décembre. — Je vais à Ten-Chang, où j'avais quelques chrétiens et où la station demande à se compléter ; rien d'extraordinaire ; on voit chez plusieurs quelque bonne volonté. Tous les environs m'envoient des députations et voudraient adorer ; je le répète, quel dommage qu'il n'y ait pas un missionnaire chargé uniquement de cette région !

6 Décembre. — Je me rends à Pan-La, triste petite station de gens à procès. Ils ont adoré pour procès ; c'est un péché originel dont la station se ressentira longtemps. Il me semble pourtant qu'il y a un peu de mieux, et je crois voir quelque nuance de bonne volonté encore vague.

9 Décembre. — Je couche à Ta-Ouo pour régler quelques affaires de terrains appartenant à l'Eglise.

10 Décembre. — Retour à Hin-Y-Fou. Le P. Chouzy est parti le 28 septembre, laissant définitivement le district de Hin-Y-Hien au P. Chantclair. Ce dernier confrère ne prenant pas Sin-Tchen, c'est moi désormais qui en serai chargé.

1880.

8 Janvier. — Je vais faire une petite station à Ta-Hay-Tse, où il y avait trois familles chrétiennes ; cinq autres familles adorent. Ici ce sont des Ke-Kia, de braves gens ; il y a espoir ici et aux environs, avec de la patience.

21 Janvier. — Il m'arrive hier au soir un chrétien de Ouen-Pang ; il me dit que deux hommes de son village, que j'ai refusés comme chrétiens, ont appelé des satellites pour menacer et punir les chrétiens, sous prétexte que ces derniers, à Noël, ont tué un bœuf. Or, voyez la haine... Il est bien défendu dans ces pays de tuer des bœufs, sous prétexte que cet animal est nécessaire pour la culture ; mais il est toujours

permis d'en tuer pour faire des superstitions : c'est l'usage reçu. Si les païens peuvent se le permettre pour honorer leurs morts ou le démon, pourquoi les chrétiens, qui font cela un de leurs grands jours religieux, ne pourraient-ils pas le faire ? Ils le font bien ailleurs et personne n'y voit du mal. Les gens du prétoire sont donc venus à Ouen-Pang, sans avoir sur eux aucune pièce prouvant qu'ils sont envoyés par le mandarin (ce qui est contre la loi); ils ont battu et blessé deux chrétiens. Dans un autre endroit, sous prétexte d'un terrain dont la possession est peu claire, mais surtout pour tourmenter mes chrétiens, un païen, Tang, et un autre, Ouang — ces deux païens, ainsi que le mandarin Pen, seront dès ce jour les chefs avoués de toutes les tracasseries et persécutions subies par les chrétiens — ont envoyé battre un de mes chrétiens et, aidés des satellites, l'ont mis en prison. J'ai cru devoir écrire au mandarin Pen, pour le prier de relâcher mes deux chrétiens, vu que je sais avec certitude que le vrai motif de leur prise est la haine du susdit Tang contre l'Eglise. Ma lettre est arrivée au mandarin Pen à mi-route, entre Tse-Hen et Hin-Y-Fou, où il vient souhaiter mille bonheurs au mandarin de cette dernière ville, au jour anniversaire de sa naissance. Il faudra donc attendre que ce Pen retourne chez lui. Or, pendant son séjour ici, j'apprends que mon chrétien Houang, un des deux prisonniers, est malade et, qui plus est, très molesté par les satellites, qui ne cessent d'insulter la religion en maltraitant les chrétiens. Ce trou de Tse-Hen est, entre les endroits où j'ai des chrétiens, celui où la canaille du prétoire est le plus animée et a le plus de prétentions contre nous.

31 Janvier. — Ma vierge Ou et mon catéchiste Lou sont de retour de Tse-Hen ; les choses y vont de plus en plus mal. Le mandarin Pen, retourné chez lui, loin de lâcher les deux hommes qu'il a pris, les a battus à outrance et m'a insulté en plein prétoire. Je lui écris pour lui dire que les chrétiens comme les païens ont droit de sa part à être traités justement. J'écris aussi à la Capitale pour demander conseil et aide.

5 Février. — Le P. Michel arrive aujourd'hui, et passe avec moi le nouvel an chinois ; il repart le 13 février. Le Benoît, que j'avais envoyé à Sin-Tchen, revient ; le mandarin de l'endroit est bon ; les chrétiens ont bien quelques affaires, mais tout s'arrangera : là-bas, ce sont des Chinois. Le mandarin actuel, un Ou, étant préfet de Hin-Y-Fou, se trouve être le supérieur des mandarins de Tse Hen, Pou-Gan-Tchéou, Pou-Gan-Hien, Hin-Y-Hien, Gan-Lan-Hein, Tchen-Foung-Tchéou et Sin-Tchen. Cet homme néglige bien de traiter mes affaires, sans doute par peur des païens ; mais il se montre encore relativement bienveillant et même un peu complaisant. Il sera encore bien plus facile d'en trouver un pire qu'un meilleur. Il promet d'aider pour finir les affaires de Tse-Hen.

15 Février. — Un Hioung, chrétien et secrétaire du mandarin de Sin-Tchen, vient me voir et reste quelques jours à l'église. Il me rend compte de l'état de mes affaires dans cette ville et aux environs. Cet homme me paraît bien conservé comme chrétien, malgré le milieu païen du prétoire où il vit. Son maître ne sait pas qu'il est chrétien. Il ne le sert que par occasion et momentanément. Il y a dans Sin-Tchen, et aux environs, une affreuse tourbe de voleurs et de gens fort malhonnêtes, qui se disent chrétiens et emploient le nom de l'Eglise pour faire impunément toutes les injustices possibles. Ces gens n'ont jamais été chrétiens, mais ils se servent de ce nom peu connu pour effrayer. C'est insupportable, et je dis au Hioung de recommander de ma part à son maître de punir sévèrement ces canailles. Non seulement l'Eglise ne peut pas les soutenir, mais je serais content qu'on les punit doublement : 1^o parce qu'ils sont canailles ; 2^o parce qu'ils se disent chrétiens.

23 Février. — Un bon détail m'arrive. Le Benoît étant allé au prétoire pour les affaires de Tse-Hen, y a vu le mandarin Ou, qui reconnaît l'excès du Pen, et promet de lui envoyer des ordres sévères. Le mandarin Tou, de Tchen-Foung, qui, tout en étant l'inférieur du Ou, est cependant le supérieur du Pen, se trouvait aussi au prétoire ; il a vu le

Benoît, auquel il a dit : « Il y a quelques jours, on m'a porté une pièce accusant tous les chrétiens de Tse-Hen d'envahir les terrains et de piller les récoltes du peuple, de fomenter la rébellion etc... J'ai refusé la pièce, voyant bien que c'était une fausse accusation ; on l'a portée à la Capitale. — De qui était-elle ? demande le Benoît. — Il y avait beaucoup de noms ; le premier était un Ouang, dont j'ai oublié le petit nom. — N'était-ce pas Ouang-Jen-Y ? — Précisément. » J'ai donc maintenant la preuve que ce Ouang-Jen-Y est l'instigateur, ainsi que les frères Tang, de toutes mes affaires de Tse-Hen. Ils ont donc accusé à la Capitale, au gouverneur, tous mes chrétiens. J'apprends en même temps que les satellites de Pen sont retournés à Ouen-Pang, ont pillé plusieurs familles avec accompagnement d'insultes à la Religion. J'écris toutes ces choses à la Capitale.

2 Mars. — J'envoie aujourd'hui le Benoît à Tse-Hen ; il est porteur d'une bonne lettre du mandarin de Hin-Y-Fou, pour lui aider à traiter les affaires. Je pars en même temps pour la visite des chrétiens de Mou-Tcha dans le Midi. Je reste à Mou-Tcha jusqu'au 6 mars. Il y a eu ici des rumeurs de persécution ; quatre familles qui avaient adoré l'an passé, en ont été effrayées et ne paraissent pas. Je les regrette sans les pleurer, puisqu'elles ne sont pas solides. Ces mauvais fruits éprouvent et fortifient ceux qui persévèrent ; ils ont donc du bon. Du 6 au 8, je passe dans une famille de nouveaux chrétiens ; ce sont de fort braves gens qui prennent la foi et semblent disposés à persévérer. Le 8 mars, je vais à Yang-Tchang-Gao ; là il y a de nombreux nouveaux chrétiens ; tous ont persévéré, malgré les mauvais bruits ; ils ont même un peu progressé en instruction. Le 13 mars, je me rends à Houg-Tou, chez deux chrétiens que j'ai là. Tandis que tous les catéchumènes que j'ai de ce côté sont Chinois, ceux-ci sont indigènes. Ils sont bons et disposés à persévérer. Maison bien incommode ; j'habite un petit grenier suspendu, ou perchoir placé au-dessus du foyer de la cuisine, et je suis là soigneusement enfumé.

15 mars. — Je vais de là chez un Ly-Che-Tsiang, passer

deux jours. L'histoire de cet homme est curieuse. Il me dit avoir toujours eu le souci de son salut et de la rémission de ses péchés. Il se fit chrétien en 1865 à Hin-Y-Hien, où il habitait alors ; mais survint la persécution. Il était alors au service de Liou-San-Lao-Ye, frère du persécuteur. Son maître l'obligea d'apostasier. Comme il n'avait guère encore ni la foi ni l'instruction, et n'avait vu aucun Père, il apostasia. La rébellion revint. Quand elle fut finie, il fut enrôlé dans la secte du *Nénuphar blanc* par un docteur de cette secte. Ce qui le décida d'entrer dans cette association, ce fut encore la promesse qu'on lui fit qu'il y recevrait la rémission de ses péchés et y ferait son salut. Il y resta six ou sept ans. Il m'en raconte les croyances bizarres et la ruse de ses propagateurs pour tirer de l'argent aux sectateurs. Le mariage est interdit et l'homme ne doit pas engendrer, c'est un grand péché. L'homme et la femme doivent se fuir et se retirer respectivement sur les montagnes, pour vivre de pénitence. On ne peut manger ni chair, ni œufs, ni poisson, ni oignon, ni diverses sortes de mets, ni boire de vin : ce sont autant de péchés. Défense de nourrir des porcs et des volailles qui, en fouillant la terre pour y chercher leur nourriture, vous commettent des péchés, un pour chaque insecte tué. Tous ces péchés doivent être expiés, au passage du docteur, une fois l'an, au moyen d'une somme que vous lui versez selon vos péchés et votre fortune. Cet argent sert à acheter des poissons vivants qu'on relâchera dans le fleuve. Par là vos péchés seront remis. Outre cela, vous avez à verser une somme annuelle qui servira, dit ce docteur de mensonge, à construire des temples et à faire les bonnes œuvres de la secte. Mais il est remarquable que ce gaillard ne fait connaître ni d'où il vient, ni où il va, ni qui l'envoie, ni qui il est, ni où sont tous ces temples et où se font ces bonnes œuvres. Cette secte est très répandue au Kouy-Tchéou. Les lois la défendent, et chaque année le gouverneur affiche des proclamations la prohibant ; mais c'est tout ; et le nombre des dupes qu'elle fait est immense. Le diable seul, dans ces pays, a le privilège de n'être pas dérangé dans ses plans. Toutefois, quelques-

unes des prescriptions de la secte sont morales et paraissent avoir des rapports avec la morale chrétienne. Cependant, mon Ly-Che-Tsiang avait des doutes sur la religion qu'il avait embrassée. Il revint dans ce pays, qui est le sien, en 1874. Je vins l'an passé à Yang-Tchang-Gao ; il entendit parler de moi, mais ne me visita pas. Cependant, se rappelant le christianisme et sa doctrine, il prit la résolution d'y revenir. Mais il est un peu glorieux, et il décida de bâtir sa maison avant de m'inviter. Il la finit en novembre 1879. Benoît vint alors instruire les chrétiens ; Ly-Che-Tsiang adora de nouveau, et me voici chez lui. Lui et ses enfants apprennent la doctrine et les prières avec une grande facilité. Ils seront bons chrétiens.

17 Mars. — Je vais à Tin-Sy. Les trois familles chrétiennes d'ici sont bonnes et fidèles, ainsi que celles des environs. Je voulais visiter avec soin ici ; mais, comme je venais d'arriver, un homme de Ta-Hay-Tse vient me chercher pour une malade : je pars le 18 au matin, pour revenir dès le 19, n'emportant que le strict nécessaire pour coucher et dire la messe. Je trouve ma malade gravement atteinte. Je l'administre et la communie le 19, en lui promettant prompt guérison, vu que c'est la fête de St Joseph. Ce jour-là, en effet, elle est en bonne voie ; peu de jours après, elle est entièrement guérie.

19 Mars. — Je reviens dans une petite station, pensant la visiter soigneusement ; mais je n'y étais pas même arrivé que, sur ma route, un homme de la ville me rejoint et m'apprend que des enfants de mon école sont gravement malades. Je couche et rentre à Hin-Y-Fou le lendemain.

20 Mars. — Je trouve ici Benoît revenu depuis trois jours de Tse-Hen. Il a heureusement terminé les principales affaires des chrétiens. Les deux prisonniers sont élargis et la paix est faite avec honneur. Aussi là-bas tout veut adorer. Il faudra redoubler de prudence. Le mois de St Joseph m'a dénoué plusieurs graves difficultés. J'y comptais. Tout mon monde est malade, les filles surtout, et je ne sors d'une inquiétude que pour entrer dans une autre. Quel bonheur de

porter dans son âme un peu de connaissance de Dieu et des vérités célestes qui sont la consolation du prêtre, et qui mettent en lui un fonds inépuisable de bonheur intime malgré toutes les inquiétudes !

28 Mars. — Jour de Pâques. J'ai passé la fête peu gaiement, vu mes malades. Que Dieu soit béni cependant et *Alleluia* quand même ! Pâques est la fête de la Rédemption du monde ; que Notre-Seigneur daigne appliquer largement les mérites de sa Passion et de sa mort à mon pauvre district.

30 Mars. — Je reçois de la Capitale la réponse de Monseigneur à l'accusation contre le Pen de Tse-Hen. Le gouverneur a fait une proclamation spéciale pour l'affaire de mes chrétiens ; elle fera là-bas bon effet. Dieu soit toujours béni !

11 Avril. — Je vais, en un jour, de Hin-Y-Fou à Sin-Tchen. Le Benoît y était venu huit jours avant moi. Ici tout est chinois, pas d'indigènes. Je commence d'abord à défendre à quatre canailles de porter le nom chrétien ; ils ne doivent plus se présenter comme tels. Ce sont des gens trop tarés et ont trop mauvaise réputation, un Fang surtout. Il y a grand espoir ici. Sin-Tchen est un grand centre de commerce et de relations pour tout mon district. Il faudrait un établissement en ville. Un petit *globulé* militaire nommé Yang va se faire chrétien ; je fonde beaucoup d'espoir en lui, car il a de l'influence et une parenté fort honorable.

14 Avril. — Je vais en deux jours de Sin-Tchen à Mou-You-Se, où nous avons, chez le P. Michel, avec les P.P. Lamy et Roux, une petite réunion. Nous passons là ensemble quelques jours bien agréables. La réunion annuelle se tient ordinairement après Pâques à la Capitale. Cette année, Nos Seigneurs les Evêques du Sé-Tchouan, du Yun-Nan et du Kouy-Tchéou étant convoqués, par ordre de Rome, à un synode provincial qui doit se tenir à Souy-Fou, au Sé-Tchouan, Monseigneur retarde la réunion jusques à son retour, probablement en juillet.

19 Avril. — Ce matin les P.P. Lamy et Roux sont repartis chez eux ; je devais repartir aussi pour Sin-Tchen, achever

ma visite interrompue. Le P. Michel m'a retenu un jour ; or il s'est trouvé qu'en cela il a été l'instrument de la Providence, car, ce soir, nous arrive un courrier de la Capitale. On nous écrit : « Le Synode est renvoyé à une autre époque ; Monseigneur, qui s'y rendait, a reçu cette nouvelle à Tsen-Y et revient, accourez tous à la retraite. » Nous partons demain, de bon matin.

20 Avril. — Nous arrivons ce soir, en un jour, à Tchen-Lin, le P. Michel et moi. Les P.P. Lamy et Roux, qui, hier soir, ont couché à Tchen-Kia-Yuen, sont arrivés peu avant nous. Tous ensemble, nous partons demain bien gaiement pour la Capitale. C'est une grande joie pour moi d'aller à la réunion. Sans être triste, je sentais un besoin particulier de voir tous les confrères.

25 Avril. — Arrivés ce soir à la Capitale. Toutes choses en bon état. Le P. Bodinier seul, qui est malade à Tsen-Y, n'est pas venu. On attend deux nouveaux confrères. La réunion dure jusques au Lundi de la Pentecôte, 17 mai. Jamais je n'ai vu encore une réunion si gaie et si cordiale. Arrivée, le 15, de M. Chaffaujon seul. Il a laissé à Tchong-Kin son compagnon, M. Terrat, qui a été gravement malade, mais qui est en voie de guérison. Arrivent aussi nos bagages de France. Je reçois une bonne part d'objets de toute sorte.

17 au 27 Mai. — Retour à Sin-Tchen ; rien de changé à la situation. J'achève ma visite, et vais passer deux jours chez un nouveau chrétien qui paraît bon. J'ai traversé la ville. J'ai voulu passer, sans m'y arrêter, devant la porte de l'ancienne mosquée musulmane. Depuis la prise de la ville par les Impériaux sur les Mahométans, les païens en ont fait une pagode. J'ai passé aussi devant une autre pagode où M. Vielmon habita trois mois en 1865, et M. Müller trois jours. Je n'ai pas vu cette pagode sans quelque émotion, au souvenir de tout ce qu'y a souffert M. Vielmon. Il était là comme prisonnier des rebelles musulmans. Il est au Ciel ; il aimait ces pays ci. S'il était encore de ce monde, j'aurais sa chaude protection ; mais là où il est, sa puissance est encore

plus grande. C'était un grand cœur, une belle âme et une belle conscience.

3 Juin. — Je reviens, par un affreux temps et d'affreux chemins, à Kan-Tang, chez la seule famille chrétienne que j'aie ici. Sa maison est incommode ; mais il faut que j'attende ici le P. Chantclair qui, étant allé à la Capitale après nous, en revient aussi après nous. Il doit m'apporter des lettres et des instructions pour l'importante affaire de Pou-Gan. Je me résigne donc à passer dans cette chaumière la fête du Sacré-Cœur.

4 Juin. — *Fête du Sacré-Cœur de Jésus et Fête patronale de mon district.* — Divin Cœur de Jésus, j'ai autour d'ici bien peu de chrétiens ; encore sont-ils bien peu capables de vous connaître et d'apprécier ce qu'ils vous ont, ce que nous vous avons tous coûté. Si misérable que je sois, je suis encore ici le seul qui vous connaisse un peu. Mettez en moi votre richesse surnaturelle, pour que je la répande dans ce pays et sur ces peuples tristement assis *in tenebris et in umbra mortis*. Je voudrais, mais je ne veux pas me sanctifier ; je voudrais, mais je ne veux pas vous aimer. Forcez-moi à vous aimer et à n'aimer que vous. Prenez mon cœur, sans attendre que je vous le donne, puisque je ne vous le donne jamais ; rendez-le noble et délicat à votre service, et daignez vous servir un peu de mes forces pour étendre et fonder ici votre règne dans les âmes.

9 Juin. — J'ai publié, ces jours derniers, l'affiche d'expulsion des quatre adorateurs dont j'ai parlé au mois d'avril. Tout le monde dit que cet acte de sévérité fait du bien. En tout cas, il était indispensable. En Chine, les premiers qu'il faille aplatiser, quand on ouvre des chrétientés, ce sont les chrétiens.

9 Juin. — Retour à Hin-Y-Fou. Pendant mon absence, les gens de ma maison se sont disputés. C'est assez ordinaire ici, quand il n'y a plus de chef. La paix se fait assez bien à l'arrivée du maître, parce que ses ordres sont moins contestés. O misérables têtes chinoises ! Que fera-t-on jamais de ce triste peuple, avec cette petitesse d'esprit, cet égoïsme de cœur, cet orgueil bête, cette susceptibilité ridicule et cette

grossièreté de sentiments? Quand pourra-t-il jamais être une société chrétienne parfaite, c'est-à-dire recrutant tout son clergé dans son sein? — Je trouve ici un cas de mariage peu difficile, mais curieux cependant et donnant matière à quelques observations. *L'empêchement du crime* est de droit ecclésiastique, et n'existe pas pour les païens. Je le sais et tous les théologiens le disent. (V. Ballerini, 2^e édit. de Gury, t. II, p. 580. S. Liguori, *De Matrim.*, l. 6, n^o 1037. Schmalzgr., l. 4, tit. 7, n^{os} 46-48). Voici pourtant une observation qui, si elle ne peut prouver que cet empêchement est de droit naturel et vaut pour les païens, montre du moins quelle racine la loi de l'Église, qui l'a établie, a dans la nature. A Ta-Hay-Tse, le catéchumène Ly-Eul-Ko avait un cousin germain Ly-San, marié, sans enfants, païen. Près de ce Ly-San, habitait un Pan-San, païen aussi, encore garçon. Il paraît sûr que ce Pan-San avait commerce coupable avec la femme de Ly-San. Un jour, ce dernier disparut, et beaucoup d'indices, surtout un sentiment public et l'attitude que prirent d'abord sa femme et Pan-San, montrèrent à peu près certainement que sa disparition était due à un meurtre, comploté entre cette femme et Pan-San. Tous deux nièrent. L'affaire fit grand bruit, mais, faute de preuves palpables, ne put être poursuivie en justice. Sa veuve se livra comme épouse à Pan-San. Tout le monde regardait ce mariage non seulement comme scandaleux, mais comme nul, et croyait que Ly-Eul-Ko, frère ou cousin germain du disparu, avait le devoir d'y mettre opposition. Lui-même en était persuadé. Il me parla bien du crime, mais ne me consulta pas sur la valeur du second mariage ni sur son devoir à lui. Pendant mon absence, il a repris cette femme des mains de Pan-San, et l'a remariée à un de ses parents, disant : « Le mariage de Pan-San avec cette femme est nul. Comme frère aîné du mari disparu, j'ai le devoir de reprendre sa veuve et de la placer ailleurs. » J'arrive, j'apprends le fait, et je gronde en disant : « Si le crime a eu lieu, ils l'ont sur la conscience ; accusez-les, si vous voulez, pour crime, faites-les punir, mettre à mort même ; mais si la veuve s'est donnée à Pan-San; ils

sont bien mariés, et vous n'avez pas le droit de les séparer.» Je ne pus jamais leur faire entrer cette doctrine dans l'esprit. Mes gens eux-mêmes, plus instruits et désintéressés dans l'affaire, ne pouvaient non plus comprendre cela. Pour eux, d'après les idées répandues dans le pays, enracinées dans les esprits, tant païens que chrétiens, le mariage était invalide devant la conscience, et il fallait le défaire, comme si l'empêchement du crime était de droit naturel. A cause de cette idée régnante, de l'inconvénient qu'il y aurait à revenir là-dessus, et aussi comme tout là dedans est païen, sauf Ly-Eul-Ko, j'ai laissé couler la chose sans inquiéter davantage mon chrétien sur ce qu'il avait fait, en lui défendant de s'en occuper davantage.

26 Juin. — Je vais à Pan-La, près de Tse-Hen. Pour cette fois du moins, j'avais compté visiter en paix mes chrétientés, les fortifier et les étendre un peu. Même si un homme pouvait espérer la paix sur la terre, un missionnaire en Chine pourrait-il avoir aussi cette espérance ? Mes confrères croient que j'ai l'âme forte, capable de combats et d'épreuves. Qu'est-ce donc qu'une âme forte ? Car si, extérieurement, j'ai l'air de porter gaillardement mon fardeau, le grand nombre d'inquiétudes que j'ai de tous côtés, me procurent des défaillances intérieures sans nombre. Je suis accablé et découragé à chaque instant. Ces tracas me poursuivent nuit et jour, troublent mon sommeil, mon travail et ma prière. Le 27 juin, dimanche, à la pointe du jour, une trentaine de satellites du mandarin Pen, conduits par un Tang, connu déjà, entrent chez Tsen-Tsoung-Lou qui me loge, l'enchaînent devant moi, et le conduisent en prison. Tout cela, sans ordre écrit d'arrêter, et sans explication. Je m'interpose ; le Tang me répond : « Que le grand homme ne s'occupe pas de cela, c'est l'ordre du gouverneur que nous exécutons. » Force m'est bien de laisser faire. Ils prennent un autre chrétien, Houang, et une autre bande va prendre dans un autre village, à Yang-Tsin, deux autres chrétiens, Ly-Sé-Koung et Ly-Chao-Tsoung. Ils conduisent les deux pris à côté de moi, dans un autre village, les suspendent, les battent, se font bien nourrir, veu-

lent des sapèques, et finissent par conduire les quatre en prison. Je fais demander au Pen pourquoi on prend mes chrétiens ; il répond que ce n'est pas lui, mais le mandarin Tou, de Tchen-Foung-Tchéou, son supérieur qui, par ordre du gouverneur, fait tout cela. C'est donc la suite de l'accusation portée par les païens à la Capitale. Le samedi 3 juillet, 30 ou 40 satellites et 10 soldats conduisent mes chrétiens à Tchen-Foung-Tchéou, pour passer en jugement. On les traite comme des malfaiteurs. Notons que le Tang, quelques jours avant ma venue à Tse-Hen, s'était vanté que, pour me faire affront, ce serait quand je viendrais visiter les chrétiens, et en ma présence, qu'on prendrait ces pauvres gens.

3 Juillet. — Je rentre à Hin-Y-Fou. En route, je rencontre un de mes hommes qui accourt me dire qu'un voleur a pénétré dans ma chambre, la veille au soir, et m'a volé tout mon linge et mes habits. Je m'y attendais, et j'étais obsédé de cette pensée depuis 8 jours. J'arrive à Hin-Y-Fou ; en effet, je n'ai plus un habit, plus de linge du tout, le voleur m'a pris tout y compris la provision de toile pour les enfants, quelques étoffes d'Europe et de Chine que j'avais en réserve, divers souvenirs de parents et d'amis, etc. etc. Dieu soit béni de la perte matérielle ! Je ne regrette que mes souvenirs. Mais encore que Dieu accepte le sacrifice que j'en fais, pour obtenir de lui qu'il rende la paix à mes chrétiens. J'ai amené avec moi quelques chrétiens de Tse-Hen que je vais envoyer à Tchen-Foung pour soigner un peu mes pauvres prisonniers.

8 Juillet. — J'écris au mandarin de Tchen-Foung pour le mettre au courant de l'affaire de mes chrétiens. Le 9, je retourne à Pan-La, et le 10 à Pan-Tchen, pour continuer ma visite interrompue du Tse-Hen.

13 Juillet. — M'arrive un de mes chrétiens envoyés à Tchen Foung. Mes quatre prisonniers n'ont pas été maltraités. Un Tchang, pharmacien de Tchen-Foung, m'écrit qu'ils sont saisis pour des affaires de terrain, peu graves d'ailleurs, et que le mandarin Tou a promis de juger. Il valait donc bien la peine de déployer tant de force pour prendre ces

pauvres gens. Mais c'est le Pen qui a voulu de cette façon se venger contre moi et les chrétiens. Et maintenant, quand sera jugé ce procès ? La justice en Chine marche bien plus lentement que partout ailleurs ; et encore, quelle justice ! surtout pour les chrétiens ! Il faut bien que le démon se remue.

J'apprends aussi que deux des 4 chrétiens actuellement en prison, ont été accusés et le sont encore, comme auteurs des injustices que commettraient mes chrétiens des environs. Voici ce que j'écris à ce propos au mandarin Tou, de Tchen-Foung : « Depuis leur conversion, il y a 2 ans, mes chrétiens n'ont essuyé que des injures et des outrages de la part des païens. Ceux-ci ont d'abord essayé de les forcer à l'apostasie et aux superstitions, en les livrant au prétoire, en les menaçant de tout. Les chrétiens ont résisté et n'ont pas cédé. Alors les païens les ont accusés de rébellion et d'autres complots. J'ai averti le mandarin de Hin-Y-Fou, qui a sorti une affiche *ad hoc*, puis le gouverneur, qui en a fait autant. Alors les païens firent complot d'empêcher les chrétiens de célébrer leurs fêtes et de faire leurs prières ; on voulut même les forcer à quitter le pays. Ceci, les chrétiens l'ont entendu mille fois, mes gens bien des fois, et moi-même je l'ai entendu à Pan-Tchen, où les trois maires païens sont venus me le dire. J'ai toujours répondu et fait répondre que mes chrétiens ne quitteraient pas. La religion que je prêche est reconnue bonne par l'Empereur. Mes chrétiens n'ont ni tué, ni cherché querelle à personne ; je fais bonne garde et ai soin qu'ils ne fassent pas d'injustice et ne blessent pas les usages reçus. Mais si les païens veulent les chasser ou les obliger aux superstitions, je ne céderai pas. Le grand mandarin connaît nos usages et notre doctrine ; il sait que nous ne venons pas ici mettre le désordre, engager le peuple aux querelles ni blesser la justice. Quant aux accusations de rébellion, il n'est pas nécessaire d'en parler, c'est par trop faux. Il y a 200 ans que nous sommes en Chine ; où nous a-t-on vus nous révolter ? Je prie donc le mandarin de bien examiner. Quant aux affaires de terrain, libre au grand homme de juger, elles ne sont pas de mon ressort... »

Il faut avoir été missionnaire, en Chine surtout, pour comprendre St Paul quand il parle de ses soucis, et se dit accablé par la sollicitude de toutes les Eglises. Nos soucis ressemblent aux siens en petit ; s'ils ne sont pas si grands, ils sont de même nature. Que Dieu me fasse la grâce de garder la paix de l'âme au milieu de tout cela, de profiter de ces tribulations pour mon salut et mon progrès spirituel, et de produire quelques fruits apostoliques parmi ces pauvres populations !

15 *Juillet*. — Hier et aujourd'hui, j'ai fait ici les premiers baptêmes qui aient encore été faits au Tse-Hen, et qui, j'espère, seront le noyau de ces chrétientés. J'ai baptisé six hommes, plus dix enfants. Que Dieu les bénisse, les fortifie dans la foi, et fasse de cette première petite phalange le noyau de solides et vastes chrétientés par ici ! Que si la tribulation et la persécution, venues à l'origine, sont un gage de solidité, ce gage n'aura pas manqué. Ces six adultes baptisés et leurs dix enfants, appartiennent tous au village de Pan-Tchen. Ils savent bien leur doctrine et, je crois, ont bien la foi. Pour moi, en attendant quelque nouvelle tribulation, me voici encore une fois, pour ainsi dire, dans la joie. J'ai expédié mes pièces à Tchen-Foung-Tchéou, pour la défense de mes chrétiens. Il me semble que la justice de leur cause est trop évidente pour que, même un mandarin injuste, puisse leur nuire. Le pire qui puisse arriver, c'est qu'il faille attendre un peu. En tout cas, j'ai fait le mieux possible, et si j'ai fait quelque maladresse, c'est involontairement. Donc : *gaudeamus* ! Mes quatre chrétiens en prison prient à haute voix, me dit-on, malgré les satellites qui voulaient les faire taire. J'espère que ces quatre ne succomberont pas à cette épreuve. Me voici, ici, un premier élément de chrétienté qui vieillira et portera ses fruits. Ceci n'est pas le rêve de Perrette, car, dans l'ordre surnaturel et apostolique, il n'y a pas de rêve de Perrette quand on a bonne volonté. O Notre-Dame du Mont-Carmel ! que mes peines de ces dernières semaines soient le bouquet que je vous offrirai demain !

16 *Juillet*. — Notre-Dame du Mont-Carmel. — Je vais à

Kiao-Toung. L'année dernière, cette pauvre petite station m'a bien inquiété. Cette année, elle va mieux. J'ai avec moi Ly-Chen-Ho Pierre, nouveau baptisé ; il fait l'école ici, et sa présence a fait du bien. J'ai un peu d'espoir. Notre-Dame du Mont-Carmel est chargée de travailler pour moi ; qu'elle reçoive le témoignage de reconnaissance et d'amour que je dépose ici !

25 *Juillet*. — Je finis ce soir ma station à Pan-Young. Je n'ai ici qu'une famille ; la prédication ne mord pas. J'éprouve de plus en plus ce que c'est que le *Spiritus ubi vult spirat*. Ce n'est pas à nous à déterminer où il y aura des conversions. Quand on jette son dévolu sur un endroit en disant : Il me faut là une station ! on n'y obtient rien, ou si, à force de vouloir et d'y pousser, on obtient quelque chose, ce sont des résultats forcés, factices, artificiels, ce sont des œuvres stériles. Ce soir m'arrive un courrier de Hin-Y-Fou qui m'appelle chez moi pour ma vierge mourante, dit-il. Ce serait une grande perte pour moi que sa mort, car cette fille, sans être parfaite, a du bon foi solide, intelligente et dévouée. Je retourne donc chez moi par la grande chaleur.

28 *Juillet*. — Je suis revenu hier ayant fait la course en deux jours, mais avec une fatigue énorme, à cause de la chaleur. La vierge va mieux et guérira. Je repars demain.

31 *Juillet*. *Pin-Ouy*. — Je suis revenu ici hier, en deux jours, mais malade de fatigue et de sueur. Je reçois des nouvelles de Tchen-Foung-Tchéou. Ly Chao-Tsoung, un des quatre prisonniers, est revenu. Le mandarin les a remis tous en liberté, en attendant le jugement ; les païens accusateurs, qui y étaient allés en grand nombre pour poursuivre, en sont tous désappointés. Les païens disent que, puisqu'il en est ainsi, il sera plus court de me tuer, moi et tous mes chrétiens. Un satellite du Pen étant allé chez un de mes chrétiens, lui a demandé l'impôt de 70 ans pour un terrain acheté par ce chrétien, et qui n'a pas d'impôt. Le chrétien était en train de parlementer ; la table était servie, un de mes catéchistes arrive, et le satellite s'enfuit misérablement. Au reste, il n'est bruit ici que des tyrannies et rapacités du Pen et de

ses gens. Il écorche consciencieusement son bon peuple. Il prend un homme, ses gens le lâchent pour de l'argent. Il envoie des satellites qui tirent encore de l'argent, et s'échappent à leur tour. C'est une vraie comédie. — *Interim*, on fait courir dans le pays, à mon adresse, le bruit qu'il y a par ici un homme de Canton qui vole les enfants et arrache les yeux. C'est tout juste assez bête pour être cru par les païens et les effrayer. Pauvre peuple crédule à tout ce qui est stupide, et incrédule à l'Évangile !

6 Août. — Je suis venu ici à Tche-Ioung avant-hier. En 1879, j'ai refusé de laisser adorer les gens de ce village, voulant les éprouver. Ils ont persévéré dans leur dessein. Il ferait bon avoir ici une forte station, car ce village est un des plus gros du Tse-Hen. Il y a 180 familles. Une trentaine ont adoré hier et ce matin. Que Notre-Dame des Neiges, dont c'était hier la fête, protège cette nouvelle station !

10 Août. Ouen-Fang. — M'y voici installé d'aujourd'hui. Je trouve la chrétienté en bon état. Je suis même étonné, ayant si peu fait pour elle, de trouver qu'elle s'est travaillée comme par elle-même dans le sens chrétien. C'est dû sans doute à la réunion en village et à la ferveur de quelques-uns qui, plus instruits, ont poussé et soutenu les autres. Il est toujours à craindre que l'avenir ne m'apporte des déceptions. Mais, à juger d'après le peu que j'ai vu jusqu'ici, cette chrétienté peut devenir magnifique, et cette disposition en village peut lui devenir une immense ressource, au point de vue de l'instruction religieuse et de la persévérance. Je ne veux pas chanter victoire avant le temps, ni surtout m'attribuer des œuvres dont je me suis beaucoup défié et pour lesquelles j'ai très peu fait ; mais mon espérance est une prière que je fais au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge. Je vais passer ici la fête de l'Assomption, que ces nouveaux chrétiens se préparent à solenniser un peu, même matériellement. Que notre bonne Mère en prenne occasion de bénir cette station et moi avec !

18 Août. — Arrivée à Ken-Chong, et 22 août, arrivée à Kou-Tchou. Malgré le peu de distance des deux villages,

j'aime mieux faire un peu station dans les deux, pour connaître la position et approcher de plus près les chrétiens. A elles deux, ces chrétientés en formeront une petite, passable quoique peu nombreuse. Grande difficulté dans l'ignorance presque complète de la langue chinoise, même pour les hommes. Heureusement, ils semblent avoir bonne envie d'apprendre la doctrine et les prières. Je sais qu'il règne, dans ces populations, certains usages mauvais et vicieux, contraires même à la loi naturelle et inhérents au paganisme. Mais il y a chez elles une simplicité d'esprit et même de mœurs, une sorte de droiture et une timidité que je n'avais pas vues en Chine. Il y a certes lieu d'admirer que des populations encore plongées dans le paganisme, aient une vie si simple et *relativement* si innocente. On n'y entend nullement parler de crime, de vol, etc... Ces gens paraissent s'accorder entre eux et avoir bien des notions de justice. Ceci est dû sans doute à leur vie retirée et entièrement champêtre. Ce n'est pas l'homme à l'état sauvage, mais il y a quelque chose de sa simplicité, et cette simplicité est plus favorable à la réception de la foi, que la duplicité malicieuse, hypocrite, égoïste et basse du Chinois païen.

27 Août. Kou-Tchou. — Je suis venu ici avant-hier ; il se formera ici encore une bonne petite chrétienté. — Dieu soit béni ! Qu'il veuille bien consolider lui-même son œuvre ! Ma seule grande inquiétude est la question de solidité. Ces jours ci m'est arrivé un homme de Tchen-Foung, m'apportant une lettre du P. Michel qui me dit ceci : « Vous avez deux chrétiens de nouveau mis en prison ; le mandarin Tou les a repris : 1° parce que les deux autres chrétiens, remis en liberté, ne sont pas revenus à Tchen-Foung après s'être rendus chez eux ; 2° parce que les païens, en grand nombre, ont fait du tapage au mandarin, de ce qu'il les avait relâchés. Le mandarin a cependant envie de traiter, et de traiter justement, dit-il. Les païens ont accusé de nouveau les chrétiens de Tse-Hen d'avoir encore, après la prise des quatre conduits ici, volé leur riz, à eux païens. Le Tou a, paraît-il, envoyé examiner. « Si c'est vrai, dit-il, je punis sévèrement

les chrétiens. Mais si c'est faux, vous, accusateurs, serez encore plus fortement châtiés. » Envoyez un nouveau démenti à cette calomnie nouvelle. Que les deux chrétiens partis chez eux reviennent, et le mandarin relâchera peut-être les deux qu'il a repris. » — Mes deux prisonniers lâchés viennent de retourner à Tchen-Foung, se livrer eux-mêmes. Voici l'histoire du pillage et de la soi-disant rébellion dont mes chrétiens seraient coupables. Les païens, après avoir, exprès, mis le feu à une méchante cabane en paille, se sont enfuis sur les montagnes, en criant partout que les chrétiens se révoltaient. On n'a pas manqué de répandre ce bruit, et il a couru jusques à Tchen-Foung.

30 Août. Ouen-Ta. — Il y a déjà un certain nombre d'adorations. Dans les environs aussi, plusieurs villages demandent à adorer. Je reçois entre autres 3 adorations de Sin-Ouy, que je visiterai à ma première tournée, et par où j'espère alors aller à Gou-Mao, Po-Kio et Ta-Hay-Tse ; je pourrais ainsi relier les stations du midi de Hin-Y-Fou à celles de Tse-Hen. Tout par ici s'agite et veut se faire chrétien. Parmi les adoreurs que je reçois ici, est une famille Han ; c'est Ke-Kia ou Chinois. Elle est venue ici depuis quatre générations, et ni pour la langue, ni pour les usages, ni pour le type, on ne voit plus de différence avec les indigènes. C'est peu étonnant, vu qu'ils ont épousé des femmes indigènes.

3 Septembre. Ten-Chang. — J'arrive ici, et il me semble que cette petite station a pris bon genre et se met un peu à la foi.

10 Septembre. Hin-Y-Fou. — Je suis revenu ici, laissant pour l'hiver d'autres stations, Yang-Tsin, Tchen-Foung, ainsi que d'autres qui veulent adorer. En reliant, par San-Mao, mes stations de Tse-Hen à Ta-Hay-Tse, ce sera désormais ma tournée toute facile. Du moins, voilà mon plan, car que peut-on projeter dans ce pays, sans ajouter des *si* ? De Ten-Chang, le 8 septembre, je suis venu coucher à Ta-Po-Téou, puis, le 9, rentré ici. A Ta-Po-Téou, l'aubergiste Houang dit penser à se faire chrétien. Cet homme est Chinois. Il a du

bon, mais fume un peu l'opium. Il voit dans la question religieuse la question d'argent ; il ne peut pas se mettre dans la tête qu'on ne se fait chrétien que pour sauver son âme. Il a compris quelque chose de cela avant-hier au soir, en causant avec moi ; mais il l'a compris théoriquement et pas senti. La foi n'est pas venue. Cet homme, avec qui j'ai causé plusieurs fois au passage, est pour moi une expérience frappante qu'autre chose est savoir et comprendre, autre chose est croire. Et même, autre chose est croire d'une certaine foi humaine, résidant à la superficie de l'âme, autre chose, croire de cette foi divine qui est l'émotion de l'âme transpercée jusques au centre par la parole de Dieu aidée de la grâce. Il attendra, pour être accepté, que j'aie senti en lui la germination d'un chrétien. — Rien de neuf ici. Mon voleur a été découvert et saisi. Déjà même j'ai recouvré une partie de mes effets, mis en dépôt par lui dans un village éloigné.

18 Septembre. — Deux hommes m'arrivent de Tchen-Foung-Tchéou. Tout y est dans le même état d'expectative insupportable. Le mandarin, ni ne juge, ni ne permet aux chrétiens de retourner chez eux. Détail curieux et caractéristique : tous ces païens accusateurs qui, l'an dernier, fin d'octobre, venant accuser mes chrétiens par-devant moi à Yang-Tsin à propos de terrains, m'ont avoué n'avoir point d'écrit appuyant leurs prétentions, ont aujourd'hui l'audace de présenter, *tous*, au mandarin de Tchen-Foung, des écrits qu'ils donnent comme authentiques. Je le crois bien ! Il paraît que le Pen de Tse-Hen, voyant que les païens manquaient de ces écrits, leur aurait dit en plein prétoire : « Est-ce qu'il n'y a plus de papier à vendre dans les boutiques de Tse-Hen ? » Ils ont compris, et voilà pourquoi ils sont munis de *bons* écrits, vieilliss pour la circonstance et garnis du sceau du mandarin local, comme cela doit être pour tout écrit d'achat. Ce pays est la terre classique des injustices, des escroqueries, des usurpations les plus éhontées.

6 Octobre. — J'ai eu hier 36 ans. Comme la vie passe ! Il est vrai qu'elle est simplement la préface de l'éternité. Elle peut donc bien être courte. C'est égal, qu'ai-je fait jusqu'ici

pour ma sanctification, pour la propagation de l'Évangile et pour la gloire de Dieu ? O Dieu, si devant vous je n'ai que de bons désirs, faites au moins qu'ils soient excellents et purs de tout alliage ! Je suis revenu hier très tard de Sin-Tchen, en un jour. J'étais allé pour y voir un malade. Il était bien mal, et je l'ai laissé en meilleur état. Comme c'est un bon chrétien, la joie de me voir lui a fait du bien ; un peu d'infusion d'écorce d'orange que j'avais avec moi y a aidé, ainsi qu'un remède chinois que je lui ai payé et qu'il se refusait. Soit misère, soit avarice, ces gens se laissent mourir, de peur de dépenser une sapèque. — On m'amène 5 enfants d'un coup pour mon orphelinat. Bonne recrue ! Ly-Chao-Tsong, un de mes captifs de Tchen-Foung, arrive. Le mandarin a jugé pendant 3 jours de suite. La plupart des terrains en litige et ceux à propos desquels on a fait le plus de bruit, ont été adjugés aux chrétiens ; quelques-uns, en petit nombre, aux païens. Ces derniers sont donc condamnés. Mais on ne parle pas des récoltes volées par les païens. Il n'est pas question de la réparation des coups et blessures, des objets pillés, des frais occasionnés par le procès ; pas de punition aux faux accusateurs, aux semeurs de mauvais bruits. Enfin il n'y a eu que la question de terrains de traitée ; pour la question religieuse, rien. Et cependant, tandis que les chrétiens ont signé, en plein tribunal, l'écrit que signent toujours les deux parties quand elles s'en tiennent au jugement porté par le mandarin, les païens ne l'ont pas signé ; déjà ils disent partout que cette sentence ne compte pas et qu'elle n'aura pas son exécution.

19 Octobre. — Il y a quelques jours, m'arrive un billet du P. Oster, du Yun-Nan ; il me dit que le P. Birbes et lui viennent à Hin-Y-Hien et m'invitent à aller les y voir. Par un autre billet je les invite à venir jusqu'ici et je les attends. Ce soir m'arrive la réponse du P. Oster repartant par chez lui et m'annonçant qu'il ne vient pas. C'est pour moi une vraie douleur ; j'avais connu le P. Oster à Paris. J'aurais eu grand plaisir à le revoir.

31 Octobre. — J'ai eu mille tourments ces jours-ci. Le

Gouverneur est venu passer ici 5 à 6 jours. J'ai pensé à lui écrire pour mes affaires, soit de Pou-Gan soit de Tse-Hen. Je me suis pourtant décidé à le laisser tranquille. Je lui ai envoyé ma carte, il m'a renvoyé la sienne, et voilà tout. Ce gouverneur a mis à mort ici 2 hommes ; un des deux est ce fameux Fang, que j'ai, l'an passé, expulsé de l'Eglise à Sin-Tchen. J'avais donc été bien inspiré. De cette façon, son exécution ne laisse aucune tache sur le nom chrétien. Les païens de Tse-Hen ont accusé les chrétiens par-devant lui ; il a renvoyé l'affaire au mandarin du lieu. En attendant, le Tang a repris les terrains que le Tou de Tchen-Foung avait adjugés aux chrétiens. Il les a ensemencés. D'autres païens ont battu les chrétiens qui récoltaient du riz dans les champs adjugés aussi, à eux chrétiens, par le même mandarin. On sème de nouveau, et plus fort que jamais, le bruit que mes chrétiens veulent se révolter. On vient me prévenir de tout cela, et on ajoute que les païens, pour donner de la vraisemblance à leurs calomnies, font mine de vouloir aller se loger en masse dans une caverne sur la montagne, comme au temps de la rébellion, et d'y porter leurs meubles et provisions, comme s'ils craignaient la persécution de la part des chrétiens.

12 Novembre. Tché-Mo. — Toutes mes affaires m'avaient empêché d'aller en campagne. J'ai pu enfin, lundi 8 novembre, venir ici, visiter une famille de vieux chrétiens, qui se trouve toute seule au milieu des païens. Ici, il y a bien peu d'espoir ; on ne vient pas écouter la doctrine ; ce pays est peu habité, mal défriché, les gens sont pauvres et bien préoccupés de la terre ; on ne peut pas forcer la porte des âmes. *Spiritus ubi vult spirat !* Plus on fait le métier apostolique, et plus on comprend ce mot de l'Évangile. Pour le moment, l'espoir du pays est dans la nombreuse famille de mon chrétien. Je me borne donc à l'exhorter et à défricher l'intelligence de ses enfants.

13 Novembre. Tou-Oua. — Ici, je n'ai que deux familles, mais il y a de l'espoir, l'apparence est bonne. De là jusqu'au 23 novembre, jè passe par La-Gao, Lou-Kéou-Tang, et autres

petits endroits. Il y a une famille par-ci, par-là, mais rien de certain. Il y a de bon une famille de Miao-tse et un Chinois vieux et bon chrétien ; pour le reste, patience et longueur de temps. Plus encore en Chine qu'ailleurs, c'est le premier élément de solidité.

23 Novembre. La-Lay. — Je viens ici chez une famille chrétienne et la seule des environs. Ce pays du Pe-Hiang est riche ; mais les gens me paraissent moins simples et moins droits qu'à Tse-Hen. On va les essayer. Je me sens cependant en pays étranger. Je reçois des nouvelles de Tse-Hen. Hélas ! elles ont une suite toujours de plus en plus grave. Les païens ont pillé plusieurs familles chrétiennes ; ils voulaient tuer Ly-Chao-Tsoung ; celui-ci s'était enfui à temps. Chez Tsen-Tsoung-Lou, ils ont littéralement tout pris habits, couvertures, livres, remèdes et plus de dix taëls en sapèques de mon catéchiste Hiu, ont disparu. C'est lui-même qui vient m'annoncer ces nouveaux malheurs. J'envoie ce catéchiste au P. Michel, qui visite les chrétiens près de Tchen-Foung, pour avertir ce confrère du jour où j'irai le voir, et pour aller faire savoir au mandarin Tou comment son jugement a été exécuté à Tse Hen. Après quelques visites à Lo-Ché, au Toung-Hiong, où il n'y a pas grand'chose à espérer, je me rends à Pe-Yang-Chou, chez le P. Michel.

6 Décembre. Po-Mey. — C'est le 26 novembre que je me suis rendu à Pe-Yang-Chou ; nous sommes restés là jusqu'au 29. Le P. Michel n'ayant pas voulu venir à Hin-Y-Fou, nous sommes allés ensemble à Tchen-Foung-Tchéou. Là, j'ai envoyé Le-Yu, pharmacien du P. Michel, chez le mandarin Tou, pour lui annoncer les manœuvres nouvelles des païens à Tse-Hen. Ce Tou a répondu que ces choses n'étaient plus de son ressort. Je suis venu ici à Po-Mey le 2 décembre ; j'y apprendis que des païens ont pillé la maison de Ly-Chao-Tsoung, à Yang-Tsin. Samedi 4 décembre, le P. Michel m'arrive brusquement, me ramenant mon catéchiste Hiu, laissé gravement malade à Tchen-Foung. Le P. Michel repart ce matin, 6 décembre.

10 Décembre. Hin-Y-Fou. — Je suis rentré ici le 8. J'ap-

prends encore des pillages à Tse-Hen. Je dis à mes pauvres chrétiens, réfugiés ici, de faire chacun une accusation au mandarin d'ici. Les persécuteurs se promettent de piller tour à tour tous les gens de Yang-Tsin et de Pan-La. Ces nouvelles finissent par ne plus me faire d'impression, et je dis aux chrétiens : « Ne vous tourmentez pas ; laissez les faire et achever. Si les hommes ne vous restituent pas, Dieu se chargera de votre nourriture ; je ne vous demande que de rester bons chrétiens. » Au reste, il n'y a pas de raisons pour que les persécuteurs s'arrêtent. Les mandarins ne s'en occupant pas, il faut s'attendre qu'ils iront jusqu'au bout. Pourvu encore que cela ne s'étende pas aux autres villages chrétiens. Ils mettent un ordre à leurs vols : s'ils pillaient tout d'un coup, ils perdraient le fruit de leur rapine, et les provisions volées seraient gaspillées. Mais ils mettent, entre chaque vol, un espace de temps suffisant pour avoir le loisir de placer ce qu'ils prennent. C'est vraiment sage !

22 Décembre. — Je suis allé à Ta-Hay-Tse mercredi 15, et en suis revenu avant-hier. J'ai trouvé les chrétiens bien bons et bien dociles, c'est ce que j'ai de mieux.

25 Décembre. — Yang-Tsoug-Ye de Sin-Tchen, est venu passer la fête ; il a adoré la nuit de Noël ; j'espère qu'il sera bon chrétien. Il est venu aussi un certain nombre de chrétiens.

28 Décembre. — Avant-hier, je suis allé à Sa-Yu, dans la famille Tay, faire chanter les prières des morts pour un catéchumène mort. Il n'était pas baptisé, mais j'ai cru devoir faire cela pour réduire au silence les païens des environs qui, n'ayant vu, depuis la mort du catéchumène, ni superstitions, ni prières, disaient : « Voyez ces chrétiens, ils ne font rien pour leurs défunts. » Quelques-uns sont venus voir ; à cette occasion, ils ont entendu un peu de doctrine ; ils ont dit de bonnes paroles. C'est toujours quelque chose. J'en suis revenu aujourd'hui.

1881.

11 Janvier. Yang-Tchang-Gao. — Le 31 décembre 1880, je suis venu visiter les Hou, à Mou-Tcho. Rien de particulier. Bons chrétiens. Les environs sont imprenables. Laissons faire la Providence. Le 3 janvier 1881, je suis venu à Pien-Tsen; la foi entre. Il y a quelques vellétés dans les environs. Les sectaires du *Nénuphar*, nombreux ici, ont une certaine envie de venir à nous; mais ils ont peur de leur *docteur*, qui, du reste, a dû leur faire faire un serment et les prémunir contre mes séductions. A la grâce et peu à peu! Il faut ici un bon catéchiste. Le 5 janvier, je suis venu à Mou-Koe; il y a quelques familles qui pourraient être baptisées, mais je préfère attendre encore, pour qu'elles se mettent mieux aux usages chrétiens. Les autres familles avancent aussi. Peu à peu, il y aura ici une bonne station. Tout cependant n'est pas parfait. Je passe le 13 à Tin-Sy.

20 Janvier. — Je rentre à Hin-Y-Fou. De Pe-Yang-Chou on m'amène des enfants pour l'école. Je reçois aussi des lettres de la Capitale.

7 Février. — On m'apprend que le 3 de ce mois, le feu a brûlé, à Pan-La, 3 maisons. De Ouen-Pang, me vient aussi une belle nouvelle! Il y a quelques jours que le feu a dévoré 42 maisons sur 70, savoir: 31 maisons de chrétiens et 11 de païens. J'y ai envoyé mon catéchiste, qui porte un peu de secours en argent, dix taëls, et qui catéchisera Tche-Loung et les environs. J'apprends un détail. Un chrétien de Pan-La avait hypothéqué un terrain à un païen. Celui-ci a perdu son papier, et prie le chrétien de lui faire un nouvel écrit. Le chrétien lui fait l'écrit et fait remarquer au païen ceci: « Vous autres païens, dites partout que les chrétiens volent et n'ont pas de conscience; tu vois que si je voulais, tu ne pourrais pas me forcer à faire cet écrit. » Le païen répond: « Il n'y a que quelques meneurs qui disent cela; ils veulent faire repentir les plus influents des chrétiens d'avoir introduit ici votre religion. Ils ont même juré de tuer les quatre premiers

adorateurs. » Ce petit détail montre de quel côté est la justice dans les affaires de Tse-Hen.

10 Mars. — J'ai passé tout ce temps à surveiller la construction de l'école des filles. Comme je veux travailler solidement, ces travaux demandent un temps et un argent !...

14 Mars. — Je suis ici, à Yang-Se-Ten, chez Yang-Tsoung-Ye depuis trois jours. Cet homme, quoique globulé, est simple. L'espoir que j'avais mis en lui n'est pas démenti jusqu'à ce jour. Je reçois des lettres de la Capitale, où j'avais envoyé un homme de Tse-Hen, porter les accusations des chrétiens contre leurs persécuteurs. Le Gouverneur répond qu'il enverra un mandarin exprès pour juger cette affaire.

18 Mars. Lou-Kouang-Pou. — Je suis ici depuis trois jours. Il y a déjà ici cinq bonnes familles, et il y a espoir pour les environs.

20 Mars. — Arrivé ici avant-hier. Espoir aussi dans ce pays. Il y a quelques familles bien pauvres ; l'année est pénible, on parle de déménager. Peut-être je transporterai trois familles à Hin-Y-Fou. Que Dieu bénisse ces côtés de Sin-Tchen !

23 Mars. Kan-Tang. — Je suis ici chez un chrétien bien pauvre, mais fidèle ; il pourrait être baptisé, mais je préfère attendre.

25 Mars. Sy-Tchoung. Annonciation de la Sainte Vierge. — Il y a aujourd'hui cinq ans que je suis arrivé à la Capitale du Kouy-Tchéou. C'est toujours avec une certaine émotion que je retrouve cet anniversaire. Que de grâces de Dieu ! Que de signes de la protection de la Sainte Vierge ! Il y a ici, dans la maison même où je loge, un chrétien qui a une affaire. Comme il est victime de vol, je suis venu le consoler. Sur ces entrefaites, arrive une bande de satellites qui vont prendre les voleurs. Ils ont couché ici ; je n'ai pas dormi de toute la nuit, tant le voisinage, le contact de ces gens-là m'est en horreur. Ils me font le même effet que les brigands en Europe, et le mandarin me fait l'effet d'un chef de bande, le prétoire l'effet d'une caverne de voleurs. Cette fois, ils viennent pour une cause juste ; mais ils sont prêts à

soutenir la cause contraire, et même à rendre celle-ci injuste pour y gagner davantage.

28 Mars. *Yang-Liéou-Chou* ; 31 Mars. *Ken-Kia-Tchay*. — Je passe ces quelques jours dans ces deux villages. Ici encore, tout paraît bien commencer, l'avenir dira le reste.

3 Avril. *Sin-Tchen*. — Je suis venu ici, vendredi, sur le marché, en dehors de la ville, chez un chrétien. En ville même, j'ai quelques annonces de conversions.

9 Avril. *Hin-Y-Fou*. — Je suis rentré ici hier au soir. J'ai visité Niéou-Ko-Chan et La-Gao. Je trouve ici une lettre du P. Chantclair. Il l'a laissée ici en passant, à son retour du Kouang-Si. Il a été chassé de la ville de Sin-Tchéou, et des chrétiens ont été pillés. Voilà encore un incendie allumé tout près de moi. Il est vrai que c'est dans une autre province.

16 Avril. — Le pillage recommence à Tse-Hen.

17 Avril. *Jour de Pâques*. — La fête s'est bien passée ; chrétiens assez nombreux. L'envoyé du Gouverneur, pour traiter mes affaires, doit arriver dans quelques jours. Je partirai demain, bien inquiet sur ce qui arrivera pendant mon absence.

Voyage à la Capitale. — Parti de Hin-Y-Fou le 18 ; couché à Pa-Lin ; deux jours en un. Vers une heure et demie du matin, je suis réveillé par un incendie. C'est une pagode à laquelle des mendiants, couchés dedans, ont mis le feu en fumant de l'opium. Comme il fait beau clair de lune, je pars et vais coucher à Tay-Pin-Kay. Le lendemain, je couche à Kouan-Liu ; deux jours en un. Le quatrième jour, je couche à Tchen-Liu, où je trouve les PP. Roux et Michel. Le reste du voyage s'est bien effectué. Rien à dire de la réunion, joyeuse comme toujours. Nous arrivons le 21 avril. Nous revenons le 19 mai. Le retour m'a bien fatigué, et je suis revenu malade, comme tous les ans du reste.

5 Juin. *Jour de la Pentecôte*. — Pendant mon absence, les persécuteurs ont essayé d'incendier Pan-La, et n'ont pas réussi. Le mandarin Ly, envoyé par le Gouverneur pour traiter les affaires de Tse-Hen, est arrivé ici depuis vingt jours.

Il semble avoir pris la chose à cœur. En arrivant, il a fait prendre deux coupables qu'il a emprisonnés. Lui et le mandarin de Hin-Y-Fou ont envoyé un ordre au Pen de Tse-Hen pour prendre les autres. Les prendra-t-on ? J'en doute et j'attends. En arrivant, j'ai trouvé tout un faubourg de la ville brûlé, 150 familles, dont mes quatre chrétiennes, sur le pavé...

15 Juin. — L'envoyé Ly presse de nouveau le Pen de prendre les coupables ; ils se sont échappés, dit-il, et se sont réfugiés dans les cavernes.

21 Juin. — Jamais le mandarin Pen ne prendra les coupables ; il est d'accord avec eux, et ils sont tous tranquillement chez eux, vont et viennent au marché sans être inquiétés.

3 Juillet. — Je suis venu ici à Sin-Tchen, et je me propose de partir demain pour Pou-Gan-Tin. Hier, en route, j'ai rencontré le P. Chantclair qui revient de la Capitale. Par son occasion, Monseigneur m'écrit, et me permet d'acheter une maison ici en ville. (Ici se place la relation de l'affaire de Pou-Gan-Tin. Le P. Aubry dit, dans son Journal, qu'il ne fait que copier la lettre écrite à cette occasion par lui à son Père spirituel, M. le doyen de Ribécourt. Voir la lettre du 14 juillet 1881. *Œuv. compl.*, T. XIII. *Correspondance inédite*, T. III).

12 Juillet. — En revenant de Pou-Gan-Tin, j'écris à Monseigneur ce qui s'est passé, et prie le P. Gréa de vouloir bien pousser l'affaire en vue d'une réparation. Je trouve ici, à Hin-Y-Fou, l'affaire de Tse-Hen dans l'état où je l'ai laissée. Elle n'a pas avancé d'un pas, et on n'a pris aucun des coupables. Les uns les disent en fuite, les autres les disent chez eux. J'apprends que le mandarin Pen est changé ; on va envoyer un autre mandarin à Tse-Hen. Une escouade de satellites est partie ces jours-ci pour aller prendre les coupables. Il faut s'attendre à ce qu'elle ne ramènera rien, mais se laissera bien garnir la bourse et l'estomac. Race vile et vénale !

20 Juillet. — Grosse et laide affaire encore. J'avais ici, en ville, un homme diabolique du nom de Ly-Moung-Lin. C'est

un individu autrefois recueilli enfant par la Sainte-Enfance de la Capitale. Après avoir servi pendant quelques années un missionnaire, ce confrère l'a établi. Après cela il a, pendant un an ou deux, continué à ressembler tant soit peu à un chrétien. Mais la mauvaise compagnie, le jeu, l'opium, etc., l'ont complètement corrompu. Depuis plus d'un an, il a apostasié et s'est fait persécuteur. Ce qui explique l'audace, et ce que je pourrais appeler le sang-froid des païens à Tse-Hen, c'est la présence de ce démon parmi eux. C'est lui qui, en ces derniers temps, a dirigé les pillages. Vers le commencement de février dernier, je le fis avertir que, s'il continuait, je ne pourrais faire moins que de l'accuser. Il s'enfuit au Kouang-Si, et j'étais heureux de n'avoir pas à le faire prendre. Tout apostat qu'il est, — c'est d'ailleurs le seul dans tout mon district, — il me répugnait de le faire juger comme persécuteur. Aussi, je n'ai jamais mis son nom dans les pièces d'accusation. Apprenant cela, il est revenu et a recommencé. Un démon sorti de l'enfer ne serait pas si haineux, si furieux. Plusieurs fois même, il est venu me braver jusque dans ma maison. J'ai tout supporté et voulais patienter encore ; mais l'*Envoyé* m'ayant fait dire plusieurs fois que si je ne le livrais pas, on ne pourrait pas traiter, j'ai enfin consenti. Aussitôt, sa femme vient ici faire tapage ; on lui ferme la grande porte, et elle hurle sur la rue. Le lendemain, même scène. Le surlendemain, dès le matin, elle s'empoisonne avec de l'opium en entrant dans la cuisine. Elle meurt au bout de trois ou quatre heures, malgré tous les contre-poisons possibles qu'on lui administre. La malheureuse a paru se repentir et a voulu se confesser. J'ai pu l'absoudre et lui donner l'Extrême-Onction. J'ai averti les mandarins, qui se sont bien montrés dans cette circonstance. On a mis la morte dans un cercueil. Ly-Moung-Lin, qui avait poussé sa femme à cette action funeste, est sorti de prison, est venu voir le corps, a pleurniché autour, fait des protestations hypocrites, puis abandonné le cadavre, que j'ai fait enterrer le lendemain. En Chine, quand une personne met fin à ses jours dans la maison d'un autre, c'est toujours par vengeance. Dans les neuf dixièmes

des cas, il s'ensuit un procès qui ruine à moitié, sinon complètement, la famille dont on a voulu se venger. Cette fois, l'affaire n'aura pas de suite pour moi, je l'espère du moins, parce que Ly-Moung-Lin est détesté de tout le monde, et ne trouverait personne pour l'appuyer. Puisse-t-il s'en aller bien loin d'ici et ne plus me forcer à sévir contre lui !

2 Août. — Le P. Chantclair est venu passer ici deux jours. Ce confrère me demande ma vierge pour faire une tournée dans ses chrétientés. Elle est partie ce matin et doit revenir vers le 15 septembre. Elle doit ramener quelques enfants pour l'école des filles. Hier, j'ai fait de nouveau presser les mandarins d'ici d'agir à Tse-Hen. Voici leur réponse : « Nous voulons bien ; mais tant que le Pen est en place, nous sommes obligés de passer par lui ; nous ne pouvons que le presser de toute manière, et c'est ce que nous faisons. Que le Père nous indique un autre moyen conforme à la loi, et nous le prendrons. » Attendons toujours et patience... Je vais aujourd'hui à Lo-Miao, où il s'annonce de nouvelles conversions. J'écris au P. Gréa, à propos de Pou-Gan : « Toute la guerre qui s'est faite contre nous depuis trois ou quatre ans à Pou-Gan, avait sa source, ses fauteurs et son point de départ dans la ville même. Comme les coups n'ont été portés que sur les chrétientés des campagnes, nous n'avons pu nous-mêmes demander de répression que sur les persécuteurs des campagnes ; et c'était un malheur, parce que les vrais persécuteurs, les puissants, les irréconciliables, ceux qu'il importait de faire punir pour les contenir, les notables se trouvant impunis, restaient parfaitement disposés à nous repousser toujours. Il importait de les prendre en défaut contre nous, pour pouvoir les mettre en accusation. Mon affaire est pour cela une occasion parfaite, qui met la ville bien seule en scène. Les notables ont clairement violé le traité. La justice exige qu'ils en soient punis. »

6 Août. Hoa-Chou. — Je viens de faire ici une station de quatre jours et me transporte à Ta-Miao dans une heure. Ici, il y a eu une vingtaine de familles qui ont adoré ; toutes indigènes. Je redouble de prudence pour admettre. J'espère

que Dieu m'aidera. Le courrier que j'avais envoyé à la Capitale, après mon retour de Pou-Gan, est de retour. Il m'apprend d'abord qu'ayant vu à Sin-Tchen mon catéchiste Hiu, celui-ci lui a dit que les chrétiens de Pou-Gan n'ont nullement été inquiétés à la suite de mon expulsion. Ceci est sûr, puisque ce catéchiste est allé là-bas après mon retour. Donc *Deo gratias !* qu'ils n'aient pas eu à souffrir. De la Capitale je reçois :

1^o Une lettre de Monseigneur, qui m'apprend que réellement le Pen est changé, et que le Gouverneur envoie un ordre sévère pour faire rendre justice aux chrétiens de Tse-Hen, que maintenant encore on continue de molester. Ces derniers jours, en effet, on a coupé leurs arbres. Sa Grandeur, dans cette lettre paternelle et pieuse, me félicite d'avoir souffert pour le nom de Notre-Seigneur, m'assurant qu'on va travailler pour obtenir réparation.

2^o Une lettre du P. Gréa, me faisant prévoir que le mandarin Siao, de Pou-Gan, va être changé, sans le dire clairement.

3^o Une lettre pieuse et aimable du P. Lamy, de Gan-Chouen. Je crois utile d'en détacher le passage suivant, qui coïncide avec mes impressions personnelles : « Mgr Rey, dans son Panégyrique du P. Vénard, disait : L'apostolat catholique n'a pas failli à sa mission ; on dirait même qu'il s'y est acharné jusqu'à l'excès. En quelque ville que vous entriez, disait le Maître à ses Apôtres, si les habitants vous chassent et vous repoussent, éloignez-vous de cette cité maudite, etc... Mes Frères, cette parole du Sauveur est la seule que l'apostolat catholique semble n'avoir pas accepté contre les cités indociles, contre les royaumes rebelles ; il s'est saintement obstiné. Cent fois rejeté de ces plages, il a cent fois tenté d'en forcer l'accès. Cent fois chassé de ces villes, il en a cent fois franchi les portes. » Cette citation de la lettre du P. Lamy répond bien à une préoccupation que j'avais eue, à la suite de mon expulsion de Pou-Gan. Mais il y a une autre explication de l'objection que, de la parole de Notre-Seigneur, on pourrait tirer contre notre méthode. Cette expli-

cation c'est que, de la tradition et de la pratique de l'Eglise, on prouve qu'il fallait donner à cette parole de Notre-Seigneur un autre sens, que celui qui consisterait à accepter les expulsions comme un signe qu'il ne faut plus rien tenter sur ces pays.

4^o Une lettre du P. Roux, de Tchen-Lin, lettre bien aimable et pieuse aussi, enviant mon sort, me disant qu'il avait demandé et qu'on lui avait refusé de faire à Pou-Gan l'expédition que j'y ai faite. J'ignorais ce fait, mais je n'en doute pas, car c'est de chez lui que sont partis ceux qui les premiers ont ouvert la pauvre chrétienté de Pou-Gan, et c'est chez lui que se sont réfugiés la plupart de ceux qui ont échappé au couteau des persécuteurs. Ils sont bons chrétiens maintenant.

5^o Deux lettres du P. Michel, toujours fraternelles aussi. Vraiment, l'aventure de Pou-Gan m'attire, de la part de ces bons confrères, tant d'amabilités, que c'est à m'en faire désirer une seconde édition. Ils exagèrent et mon mérite et mon courage, comme aussi le mal que j'ai eu.

9 Août. *Taya*. — Je pars dans une heure pour La-Ma. Je suis venu ici et n'y ai pas d'autre conquête que la famille la plus influente de la contrée. Son entrée dans nos rangs peut faire beaucoup sur les autres. J'apprends qu'à Sin-Tchen courent des bruits de rébellion, à cause de la présence de soldats libérés qui se sont installés dans le pays. Il paraît que, même au prétoire de Hin-Y-Fou, on a peur. De Tse-Hen, rien, comme toujours.

13 Août. *Po-Mey*. — Je suis parti de La-Ma le 10 et venu ici ; longue course. Le chrétien Fan persévère. Il y a quelques conversions d'indigènes. Je pars demain pour Hin-Y-Fou, pour passer l'Assomption.

27 Août. *Hin-Y-Fou*. — Je ne suis plus sorti en campagne depuis ce retour, soit par suite d'indisposition, soit à cause de la maladie des enfants qui ont rougeole et dyssenterie, soit parce que je ne puis aller à Tse-Hen, tant que les choses sont en *statu quo*. Les mandarins ne font rien, passent le temps à écrire, promettre, menacer, envoyer des satellites,

etc... De Sin-Tchen, on est venu m'offrir un emplacement de maison vaste et commode. On en demande 300 talès ; on verra. J'apprends qu'à Pou-Gan les notables, ayant su que les mandarins haut placés veulent traiter, et qu'on a déjà cassé leur mandarin, sont furieux. Ils disent des choses contradictoires ; les uns, qu'on m'a volé et non battu ; les autres, battu et non volé ; d'autres, ni battu ni volé ; d'autres, et battu et volé ; plusieurs, que je me suis attiré cela pour y être allé trop tôt. Ils ne pourront toujours pas dire au moins que je suis allé là-bas les battre ou les voler. J'apprends aussi qu'on a envoyé un mandarin Tien, homme nul, dit-on, à Pou Gan, pour mon affaire. Le Siao parti, c'est un Nien qui le remplace. En tout cas, voici ce que, dès ce jour, je dis à Benoît : « Nous verrons dans quelques mois si je me suis trompé. Pour le moment, on mène bien la chose, on va faire courir les *Envoyés*, expédier des écrits, menacer les coupables, leur tirer de l'argent, changer les mandarins ; on fera traîner cela quelques mois, puis, quand l'affaire sera refroidie, on trouvera des obstacles, et nous n'aboutirons à rien. » Enfin, aujourd'hui, on a pris deux coupables de Tse-Hen. M'arrive ce soir une lettre du P. Michel, me disant que Monseigneur est à Tchen-Lin, et que Sa Grandeur arrivera à Mou-You-Se le 30 août. Sa Grandeur va venir ici. Comment vais-je faire pour recevoir Monseigneur ici, avec ce tracas d'affaires ?

29 Août. — M. Chantclair m'écrit qu'il va partir, après la venue de Mgr Lyons, pour le Kouang-Si. Il faudra donc là-bas un nouveau confrère. La vierge Ou fait du bien là-bas. Il faut pourtant qu'elle revienne ici, pour soigner ses écolières qui sont malades.

6 Septembre. — Arrivée du Ly, nouveau mandarin de Tse-Hen. Il s'annonce bien mal. Tout en arrivant, il veut faire sortir de prison un des païens coupables de Tse-Hen, pour en faire son secrétaire. Cela promet. Il vient me voir le 7 septembre. C'est une grosse boule de graisse jaune, figure pâteuse et œil bas. Il veut me dire de bonnes paroles, mais il en a deux mauvaises : 1° il dit qu'à Tse-Hen les indigènes ne comprennent pas les choses ; cela s'adresse à

mes chrétiens ; 2^e il dit qu'il ne prendra pas les coupables, mais qu'il les appellera peu à peu au jugement. J'ai peu d'espoir : c'est encore un chercheur d'argent.

9 *Septembre.* — Le nouveau mandarin Ly est allé à Tse-Hen, et il s'est logé chez un des persécuteurs, en attendant que le Pen lui livre les sceaux. Tout est de mauvais augure. A la grâce de Dieu ! Je reçois des lettres. Monseigneur m'écrit que c'est le P. Thibault qui vient remplacer le P. Chanticlair à Hin-Y-Hien ; je me réjouis fort de sa venue. Ma vierge rentre ce soir, et avec elle cinq filles pour l'école.

21 *Septembre.* — Je pars demain pour acheter une maison qu'on veut me vendre à Sin-Tchen. Ces jours-ci, j'ai reçu ici les adorations de deux hommes influents de Hin-Y-Fou ; pourvu qu'elle dure, leur conversion fera du bien. De Pou-You on m'apprend que les notables veulent se révolter, si on les punit. Ils ont pris des mesures *ad hoc*, et ne veulent pas recevoir le nouveau mandarin qu'on leur envoie, s'il vient avec la force armée. Je crois plus ou moins à tout cela.

27 *Septembre.* — Je suis allé, il y a cinq jours, par d'affreux chemins et un affreux temps, à Sin-Tchen. La maison et son emplacement ne peuvent convenir à une église, c'est un endroit trop écarté du centre de la ville ; j'ai refusé, et suis revenu il y a deux jours, par une pluie battante qui m'a suivi tout le jour. En arrivant ici, j'ai rencontré le Yu, nouveau mandarin de Hin-Y-Fou. L'envoyé du Gouverneur, pour traiter mon affaire de Pou-Gan, est à une journée de la ville, et n'ose pas s'y rendre de crainte des notables. Comédie ! Le mandarin Pen de Tse-Hen part pour la Capitale. A Tse-Hen, le nouveau mandarin marche sur le même pied que l'ancien et encore pire, si c'est possible.

30 *Septembre.* — Avant-hier, avant le jour, je partis pour aller voir un chrétien du P. Michel, père de deux enfants de mon école. J'avais déjà fait le chemin d'une journée, quand je rencontre un homme du P. Michel qui m'écrit ceci : « Le malade que vous venez voir est mort. Monseigneur est arrivé à Tchen-Foung le 25 *septembre*, et le P. Thibault est arrivé

avec lui. Aujourd'hui Monseigneur et le Père partent pour Hin-Y-Fou. Sa Grandeur passe par Pa-Lou et arrivera le 30 chez vous. » — Je revins aussitôt, et dans une heure je pars pour aller à la rencontre de Monseigneur.

7 Octobre. — Monseigneur est arrivé le 30 septembre avec le P. Thibault. Je suis allé le recevoir à 10 ly d'ici avec mes chrétiens. Sa Grandeur n'a pas rendu de visite. Il n'y a eu qu'échange de cartes. J'ai eu un certain nombre de confirmations. Hin-Y-Fou se remonte peu à peu, malgré les tribulations. J'aurais voulu traiter l'affaire pendant la présence de Monseigneur, mais les mandarins de Tse-Hen et le Yu de Hin-Y-Fou sont trop mal disposés. Ce dernier a même signifié à l'envoyé du Gouverneur de quitter son prétoire. Il serait imprudent, Monseigneur étant ici, de s'attirer un échec ; donc je ne pousse pas. On continue, à Tse-Hen, de piller les chrétiens. Dieu est le maître, il n'arrivera que ce que sa Providence permettra. Nous partons demain, Monseigneur, le P. Thibault et moi, pour Hin-Y-Hien.

17 Octobre. *Hin-Y-Hien.* — Après quelques jours de tournées de confirmation avec Monseigneur, les PP. Chantclair, Thibault et Tchen, prêtre chinois du Yun-Nan, nous sommes venus en ville. Monseigneur allant dans une autre direction, je pars demain pour Hin-Y-Fou, pour préparer mes chrétiens des campagnes à la confirmation ; je conduis six enfants pour l'orphelinat.

25 Octobre. *Hin-Y-Fou.* — Je suis arrivé ici, le 18 octobre, très tard. J'apprends que le Tien *envoyé* pour traiter mon affaire de Pou-Gan, écrit à l'*envoyé* d'ici. Je demande à connaître la lettre. Il dit que probablement on n'obtiendra rien, que je n'ai pas été blessé, etc. ; enfin, une lettre très perfide et très mauvaise. L'*envoyé* du Gouverneur pour mon affaire de Tse-Hen étant parti pour cette dernière ville, j'envoie le Benoît pour s'entendre avec lui, mais il ne me reste pas beaucoup d'espoir. Je pars en campagne préparer mes confirmations.

31 Octobre. *Yang-Tchang-Gao.* — Je trouve la petite chré-

tienté se préparant au baptême; après avoir instruit quelques chrétiens, je les baptise et reviens à Hin-Y-Fou.

9 *Novembre.* — Mercredi 2 novembre, je suis venu coucher à Pien-Tsan, croyant de là revenir en ville. La pluie m'y a retenu jusqu'à vendredi. Vendredi le temps était affreux encore, mais je revins quand même; en route, je fis une terrible chute de mule; je tombai le dos sur une pierre pointue, et me sentirai encore quelque temps de cette chute. Arrivé à Ta-Pin, j'aperçois de loin une chaise à porteurs qui va comme moi vers la ville; je presse ma monture: c'est Monseigneur, qui devait ne revenir que le samedi, mais qui a devancé d'un jour. J'arrive un instant avant lui. Le soir, arrive aussi le P. Michel, venant de Tchen Foung. J'ai fait encore quelques baptêmes et présenté un certain nombre de chrétiens à la confirmation. En tout, il y a dans mon district 52 confirmations. Il y en aurait eu davantage, mais le temps a manqué et la persécution s'est mise en travers. Monseigneur est parti hier en compagnie du P. Michel. Le mandarin Yu, de Hin-Y-Fou, pour me prouver ses *bonnes* intentions, a pris le triste Ly-Moung-Lin à son service. Celui-ci, fier de cet appui, redouble ses scandales. Qu'il fasse ce qu'il voudra, le misérable!

18 *Novembre. Hin-Y-Fou.* — Je viens de Ta-Hay-Tse, où j'ai passé trois jours seulement. Il semble y avoir quelque espoir d'y étendre un peu la chrétienté aux environs, si nous avons la paix. A Tse-Hen, après un jugement inique du mandarin contre un chrétien, une grande troupe de païens attaquent les chrétiens, les battent et en blessent plusieurs, puis vont en foule à la prison, et lâchent les persécuteurs pris d'abord. Le Benoît qui m'écrit est découragé. J'avertis le mandarin Yu d'ici. Il me répond qu'il va lui-même aller à Tse-Hen, traiter toute l'affaire et la finir. Je n'en crois pas mes yeux et mes oreilles. Je lui réponds par une lettre de bénédictions, car il me demande si cette idée me va. Il me fait connaître ensuite deux ordres qu'il envoie au Tou de Tchen-Foung et au Ly de Tse Hen; il leur dit: « Voilà trois ans que dure cette affaire, je veux en finir. Dès les premiers

jours de la 10^e lune, j'irai à Tse-Hen ; ayez soin de prendre les coupables, et de tout préparer pour que je puisse juger. » S'il tient sa parole, et s'il est juste... Je demeure suspendu entre la crainte et l'espérance.

22 Novembre. — Le P. Chantclair passe par ici, partant définitivement pour le Kouang-Si. Désormais c'est donc le P. Thibault qui est chargé de Hin-Y-Hien.

15 Décembre. — Je suis parti de Hin-Y-Fou le 30 novembre, et suis venu coucher à Ta-Chouy-Tsin, le lendemain à Youg-Se-Ten, puis à Lou-Kouan-Pou. Je suis resté là jusqu'au 6, où je vais à Loung-Kéou ; le 9, à Kao-Ou ; le 12, je viens à Sin-Tchen ; le 13, à Si-Tchoung où je me trouve. Partout l'œuvre de Dieu avance, auprès des chrétiens qui s'instruisent et auprès des païens qui savent un peu mieux ce que c'est que notre doctrine. On me disait à un endroit : « Jusqu'à ce jour, nous n'avions entendu que des calomnies contre le christianisme. Si c'est ce que vous dites, nous reconnaissons que c'est une religion excellente. » Enfin, les environs de Si-Tchoung me paraissent, contre mes craintes antérieures, devoir se prêter un peu à fournir quelques chrétiens ; j'aurai cette fois des adorations, et on vient un peu écouter la doctrine.

20 Décembre. Ken-Kia-Ten. — Vendredi 16 décembre, je suis allé à Yang-Liou-Chou, et le 18 suis arrivé ici. J'apprends que les mandarins Yu de Hin-Y-Fou et Tou de Tsen-Foung se sont rendus à Tse-Hen pour le jugement. Ils y sont depuis plus de huit jours.

22 Décembre. Se-Koung-Tien. — Je suis venu ici chez les Ho. Quelques chrétiens sont pleins d'ardeur pour étudier la doctrine. Je n'ai encore que quelques familles, mais les païens sont relativement sympathiques ; la foi paraît bien prendre sur une foule de gens qui viennent écouter la doctrine. Tout m'annonce, et je crois que l'an prochain j'aurai une bonne récolte à faire par ici. Mais il faut pour cela deux choses : 1^o et surtout, qu'il n'y ait pas de scandales de la part des chrétiens ; je l'espère, ayant trié avec soin ce qui est venu se présenter ; 2^o qu'il n'y ait pas de persécution, et c'est de quoi

j'ai toujours peur. Que Dieu m'épargne cette peine, ou plutôt, la question n'est pas pour moi d'éviter les peines, au contraire même, si elles peuvent être utiles aux âmes. Mais que Dieu ne laisse pas le démon susciter encore cet obstacle à l'établissement du règne de l'Eglise ici. A voir les choses dans leur état actuel, cette région serait la meilleure de mon district et la plus riche en espérances, qui se réaliseront peu à peu. Je rentre demain à Sin-Tchen pour passer Noël. Je passerai par Ma-Kia-Ten pour y chercher deux ou trois débris de chrétiens que je voudrais bien utiliser pour y commencer une chrétienté, car c'est un bel endroit, un centre pour cette région ; mais la population de Ma-Kia-Ten même est mal composée, me dit-on. Il y a des mahométans, des sectateurs du Nénuphar, et surtout des gens de procès. A la grâce ! Je vois de plus en plus que *Spiritus ubi vult spirat*, et que le missionnaire ne peut pas dire : « Je ferai une chrétienté ici ou là. » Il faut prêcher là où l'on peut, et ouvrir là où l'on voit que la foi prend ; s'acharner à ouvrir là où elle ne prend pas, échoue toujours, et les chrétiens qu'on fait, parce qu'on veut quand même en avoir là, ne réussissent pas. Un missionnaire qui sait voir clair, assiste d'un bout de l'année à l'autre au miracle de la grâce de Dieu ; il la sent, il la manipule, il la verse dans les âmes ; mais comme elle passe dans son cœur et qu'il la reçoit lui-même du Ciel, il faut bien qu'elle fasse quelque chose en lui tout d'abord. S. Thomas dit que, de toutes les vocations, celle qui attire le plus de grâces à son sujet, de la part de Dieu, c'est la vocation à l'apostolat. Quand même ceci ne serait pas évident de par les principes de la foi, ce le serait pour nous par l'expérience.

26 Décembre. Sin-Tchen. — Fête passable, chrétiens nombreux. Je conclus définitivement l'achat d'une maison ici. — Même jour au soir. Hélas ! « Que DIEU soit béni en toutes choses, comme dit Marguerite-Marie ; rien ne peut nous séparer de son saint amour ! » Tout est perdu à Tse-Hen. Je reçois une lettre de Benoît ainsi conçue : « Die Nativitatis Domini. Reverendissime Pater, Heu ! proh dolor ! per-

injustissime factum est in Tse-Hen, nam præfecti, non auditis verbis christianorum, negaverunt : 1^o christianos raptos fuisse a paganis, non nisi calumniam ; 2^o paganos nullam injuriam fecisse contra christianos, præsertim contra sanctam Ecclesiam ; 3^o coegerunt christianos verberibus, catenis et carcere confiteri se errasse accusando. Primo christiani noluerunt hoc facere, unde præfecti irati voluerunt ligare me catenis et in carcerem conjicere. Facto igitur concilio, scripserunt, tandem cessaverunt me ligare. Nunc Tsen-Tchoung-Lou, Ly-Choo-Tsoung sunt catenati. Præfectus Yu vult ducere illos in Hin-Y-Fou. Rogo Patrem cito visitare præfectum Yu : 1^o protegere istos duos christianos, ut egrediantur de carcere ; 2^o declarare mortem uxoris Ly-Moung-Lin, nam hoc vult præfectus Yu. Dixit enim Ly-Moung-Lin uxorem suam percussam fuisse a me et Tsen-Tchoung-Lou, siquidem dictum est a præfecto Yu Patrem, visitando illum, dixisse se nescire mortem uxoris Ly-Moung-Lin ; 3^o dictum est a præfecto Yu omnia sive scripta, sive epistolas, sive accusationes a me facta esse, Patre nesciente. Unde ingens odium in me habuerunt. Nunc ex circumstantiis video me non posse manere in Hin-Y-Fou, propter invidiam omnium. Attamen fiat voluntas Patris. » Un post-scriptum de Benoît ajoute : « Præfectus Tou catenavit Tsen-Tchoung-Lou, Ly-Choo-Tsoung, et coegit Ly-Se-Koung et Houang-Po-Kiu confiteri se errando accusavisse. Omnes agros paganis judicavit. » L'envoyé de Benoît ajoute que le Yu est arrivé hier à Hin-Y-Fou. Benoît doit rentrer demain. L'envoyé Ly n'a pas voulu assister aux jugements, s'est disputé publiquement avec les mandarins, est très désolé et furieux.

1882.

2 Janvier. Hin-Y-Fou.— Je pars demain pour Ly-Kouan-Paou, et après-demain pour Hin-Y-Fou. J'ai peu d'espoir. Je suis rentré le 28 ; Benoît n'était pas de retour, mais le Yu

mandarin d'ici, est revenu. On me confirme les nouvelles et on me donne les détails. Quoiqu'il fût tard, j'allai de suite au prétoire, muni : 1° des pièces qui prouvent la culpabilité des païens, les droits des chrétiens et la volonté du Gouverneur de leur rendre justice ; 2° des pièces qui prouvent la culpabilité de Ly-Moung-Lin vis-à-vis des chrétiens, et comme quoi c'est lui-même qui a poussé sa femme à s'empoisonner ici pour me nuire. Le mandarin commence par une longue explication où il cherche à montrer que les chrétiens ont accusé à faux, qu'on n'a pas jugé si mal pour eux du reste, etc., etc. Je le laisse parler ; quand il a fini, je commence et expose toute l'affaire de Tse-Hen depuis l'origine. Je montre qu'avant leur adoration, les chrétiens n'avaient pas été inquiétés ; dès leur adoration, on n'inquiète que Tsen-Tchoung-Lou, puis on en accuse deux autres avec lui ; en 1880, on en accuse neuf. Cette fois-ci, voilà 35 chrétiens accusés. Je montre que le Tang, premier persécuteur, a reconnu le droit de Tsen-Tchoung-Lou ici, que les autres païens ont reconnu devant moi n'avoir aucun papier ; comment en ont-ils aujourd'hui ?... que le droit des chrétiens a été reconnu par le Gouverneur, par les 2 mandarins précédents de Hin-Y-Fou, par le mandarin Tou dans son jugement de 1880, jugement dont je montre copie. Pourquoi ce même mandarin défait-il maintenant ce jugement ? Il adjuge aujourd'hui aux païens ce qu'il adjugeait aux chrétiens l'an dernier. Le Yu dit *Amen* à tout. Je viens à Ly-Moung-Lin et fais son histoire, ce qu'il doit à l'Eglise, ses scandales, son renvoi, ses injustices, l'audace avec laquelle il a voulu me forcer à l'employer, puis à lui prêter de l'argent ; puis, sur mon refus, allant diriger les pillages à Tse-Hen, me menaçant ensuite, si je l'accusais, d'envoyer sa femme s'empoisonner ici. Je lui livre copie d'une lettre où Ly-Moung-Lin fait ces menaces explicitement. Enfin, je lui montre que la femme s'est empoisonnée elle-même, que mes gens n'y sont pour rien, que Ly-Moung-Lin est seul coupable. Le mandarin convient de tout et promet de le punir. Je le prie de venir le lendemain à l'église, interroger mes 85 enfants, tout

mon monde : il le promet ; il n'a pourtant pas oublié de me dire qu'outre Tsen-Tchoung-Lou et Ly-Choo-Tsoung, qu'il a amenés de Tse-Hen et qu'il tient en prison, il veut encore Benoît et un autre chrétien. Pourquoi ? C'est pour l'affaire de la femme Ly-Moung-Lin. Je lui dis que lorsqu'ils seront revenus, il pourra les prendre. Le lendemain, je l'attendais ; il n'est pas venu. Mais il y a eu grande réunion chez lui ; il s'est agi de moi. Le Yu voulait s'entendre avec les notables pour me nuire. Ceux ci, et surtout le mandarin militaire, l'en ont détourné. Le surlendemain, le Yu ne vient pas encore ; Benoît arrive. Je fais écrire au mandarin Yu : « Tu es un homme juste, tu cherches la vérité ; viens, selon ta promesse, écouter les témoins et-voir mes preuves. » Enfin il vient vers midi. Je lui remontre mes documents ; je l'oblige à lire la lettre de menaces de Ly-Moung-Lin. J'appelle mes enfants, garçons d'abord, et je l'oblige à les interroger sur la mort de la femme Ly-Moung-Lin ; les enfants répondent. Puis j'appelle les filles, les femmes qui les servent, la vierge même ; toutes répondent. La vierge raconte que la femme Ly a reconnu sa faute en mourant, que le triste apostat, deux jours après, a reconnu ses torts, que depuis il a dit qu'il lui fallait la vierge pour femme. Le Yu avoue que tout cela est clair, que Ly-Moung-Lin est coupable ; il promet de le punir et s'en va. Une heure après, il appelle Benoît et un autre chrétien, les réunit avec Tsen-Tchoung-Lou et Ly-Choo-Tsoung ; il fait venir aussi Ly-Moung-Lin et l'interroge. Il n'a pas osé nuire autant qu'il l'aurait voulu, s'est contenté de condamner les deux chrétiens à donner au Ly-Moung-Lin 15 taëls ; c'est injuste, mais on les paiera. Ly-Moung-Lin a reçu pour la forme 20 coups de rotin. Le Yu n'a pas pu ne pas dire qu'il avait calomnié les chrétiens pour la mort de sa femme. Et voilà comment s'est terminée cette première période des affaires de Tse-Hen. Je ne sais si c'est fini, je l'espère peu. Le pauvre *envoyé* Ly, bien humilié et maltraité pour nous, est reparti pour la Capitale sans passer par ici. Cet homme a eu du mérite pour nous ; que DIEU le récompense en lui donnant la foi. J'ai eu la consolation

de voir mes chrétiens les plus persécutés dans cette affaire, bien fermes : surtout Tsen-Tchoung-Lou qui, battu et rebattu au sang, voyant ses terres adjudgées aux païens, disait au Tou de Tchen-Foung : « Vous pouvez leur donner tout mon bien (il était assez riche), ça ne me fera pas apostasier ; déjà le Pen m'a estropié la main ; voyez, je n'ai pas apostasié. J'ai un derrière, c'est pour frapper ; un cou, c'est pour le lier ; des mains, c'est pour les garrotter ; des pieds, c'est pour les mettre aux ceps ; je ne veux plus de mon corps. » Je doutais de ces paroles ; tout le monde me les confirma. J'en pleurais de joie dans ma peine, à Sin-Tchen.

Quelques jours avant le jugement, à Tse-Hen, les païens, effrayés de la venue de tant de mandarins pour eux, voulaient finir à l'amiable. C'est le Tou qui, revenu récemment de la Capitale, peut-être avec des instructions, a tenu à condamner les chrétiens. Je suis frappé d'une chose, le parallélisme et la ressemblance de cette persécution avec celle qui se poursuit en France. Belles protestations, politesses, apparence de légalité, calomnies et fausses accusations portant sur les biens temporels, affectation de nous pousser à bout et de nous réduire par des vexations portant sur ces biens.

10 Janvier. — Le 3 janvier, je reçois un exprès du P. Thibault, m'invitant à aller le voir, pour tenir conseil sur certaines affaires de son district. Je pars le 4 et arrive le 5. Je suis reparti le 8 et rentré le 9.

17 Janvier. — Mgr Fenouil, vicaire apostolique du Yun-Nan, qui vient de se faire sacrer à Kouy-Yang, est arrivé ici le 14 et reparti le 16. Il est accompagné du P. Birbes. J'ai eu avec eux un jour et deux nuits de bonheur.

28 Janvier. Ko-Tsiao. — J'ai quitté Hin-Y-Fou le 20 ; je suis venu à La-Gao le 23. Je suis arrivé ici le 25. Il y a encore eu quelques adorations. On se met à la doctrine ; cela promet. J'installe ici un catéchiste pour soigner un peu.

4 Février. — Je reçois ici, à Hin-Y-Fou, une lettre de la Capitale. Le P. Gréa m'envoie copie d'une pièce de l'envoyé Tsen à Pou-Gan, pour traiter l'affaire de mon expulsion.

C'est un écrit indigne, odieux, impudent. Lui et le mandarin du lieu ayant examiné, disent-ils, voici ce qu'ils écrivent à leurs supérieurs. Cela se réduit à ceci : Je ne suis pas encore coupable de tout ce qui s'est fait à Pou-Gan, le jour de mon expulsion ; mais c'est tout juste, et s'il y a eu des torts selon ces Messieurs, c'est moi et les chrétiens qui les avons eus. Selon eux, les païens ne m'ont pas battu, pas insulté, c'est moi qui les ai maudits. Il n'y avait rassemblement qu'à cause du marché de la veille ; j'ai cru à tort que c'était à mon sujet. On ne m'a pas chassé, mais reconduit hors de la ville. Le mandarin m'a très bien protégé ; les notables n'étaient même pas dans la foule, et ne se sont pas occupés de moi. On ne m'a pas volé. Il est vrai que ce bon peuple ne veut pas de nous, mais aussi il a ses raisons, car mes chrétiens ont tué jadis un homme, et puis on a peur que je ne les force à se faire chrétiens et à donner de l'argent. Enfin, j'ai menti sur toute la ligne. Ils ajoutent que personne n'empêche la religion à Pou-Gan, que j'y ai toute liberté, etc. Enfin, une farce ignoble. Je réponds au P. Gréa par quelques renseignements précis pour l'aider dans sa réponse.

Avant-hier, un chrétien de Tse-Hen me fait savoir qu'un païen de Tse-Hen accuse un chrétien de Pan-Tsen de ne pas lui payer une dette. Or, ce chrétien est mort ; ils s'en prennent à son frère. C'est peut-être le commencement de la persécution dans ce village. Elle n'y était pas encore apparue ; les chrétiens la craignent. Je leur réponds : « Faites un écrit collectif au mandarin, pour lui faire savoir que l'accusé est mort. »

9 *Février*. — Benoît reçoit une lettre du Ly dernièrement envoyé de la Capitale pour traiter l'affaire de Tse-Hen qu'il a si bien réussie. Il lui apprend que le Yu, mandarin d'ici, l'ayant accusé de faire cause commune avec les chrétiens, les mandarins, ses supérieurs, l'ont dépouillé de son mandarinat et dégradé. Il a souffert pour nous ; DIEU puisse-t-il le récompenser en lui donnant la foi ! Je l'espère. Mon catéchiste Lou est revenu hier de Sin-Tchen, m'apportant une liste de postulants à l'adoration à Pou-

Foung, Loung-Tou près Lou-Tchou-Yu ; ce qui est heureux, car Lou Tchou-Yu est un centre lui-même, et c'est un pas vers Pou-Gan-Tin ; seulement, il y aura là des précautions à prendre. Évidemment, on va leur faire la guerre, et ils ne sont pas d'humeur à se laisser molester injustement. A la grâce de Dieu ! De tous côtés, autour de Sin-Tchen, le même catéchiste m'annonce aussi des adorations prochaines. Excellente chose ! *Deus det nobis suam pacem !*

(Ici le P. Aubry commence ainsi son dernier et inachevé cahier d'administration.)

10 Février. Hin-Y-Fou. — En commençant ce nouveau cahier, je me demande si je le finirai. Je suis agité de pressentiments de persécution et de mort, qui me poursuivent de plus en plus depuis quelque temps, et la situation me semble devenir de plus en plus menaçante. Seigneur, rendez-moi digne de ma vocation, et s'il faut mourir pour vous, rendez-moi courageux et digne de cette belle destinée. *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua !* Je suis entre vos mains bien plus qu'entre celles des païens ; faites de moi ce qui sera le plus utile, et donnez-moi ou la vie ou la mort, selon que je pourrai faire davantage pour votre gloire, le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes, par ma vie ou par ma mort. — Ces jours-ci, on a découvert un complot de rébellion, dont les chefs sont des hommes du Hou-Lan. On en a pris 5 du premier coup, ici en ville, et 4 à Tchen-Foung-Tchéou qu'on a amenés ici. Le plus compromis ici serait un Ho-Che-Tchong, du Hou-Lan, gredin taré, remuant et incorrigible, prêt à tous les mauvais coups ; c'est chez lui qu'on a trouvé la liste des affidés, un registre contenant 1.500 noms. Il y en a de tous pays et habitant par ici de tous côtés, depuis Hin-Y-Hien jusqu'à Gan-Chouen. Le portier et quelques autres hommes du mandarin d'ici seraient impliqués dans ce complot. Le plan était, dit-on, de tuer le mandarin militaire, le 15 de la première lune, dans 20 jours, et de massacrer tous les mandarins ainsi que ce qui ferait résistance, puis de tout piller et de s'installer maîtres du pays. Déjà ils s'étaient partagé les

maisons et, dit-on, l'Eglise seule n'a pas été désignée dans le complot. J'ai peur qu'il n'y ait là-dessous une machination infernale pour me faire passer comme rebelle, ou qu'on en profite, au moins après coup, pour nous calomnier encore en ce sens. A la grâce de Dieu ! nous sommes les enfants de sa Providence ! Le peuple veut la tête des coupables ; ils sont en prison chez le mandarin militaire, qui veut les mettre à mort. On dit que le mandarin civil Yu, homme du Hou-Lan, voyant que ce sont ses compatriotes, ayant de plus quelques-uns de ses gens impliqués là-dedans, ne veut pas sévir et se retranche derrière ce prétexte : « Il n'y a pas de preuves. » Les notables et le peuple murmurent fort contre lui. Je le crois fort dans l'embarras. Bien qu'il prétende ne pas croire à ce complot, ces jours-ci, sortant en chaise par les rues, il s'était fort bien entouré de gardes. On a mis des postes de soldats et des drapeaux autour de la ville. Les drapeaux gardent à peu près aussi bien que les soldats, et si l'ennemi vient, ils garderont mieux, car, eux du moins, ne reculeront pas. Cette précaution sert du reste à montrer que la population et les mandarins sont sur leurs gardes. Il y a grand émoi par la ville, et on dit que les rebelles se préparent encore, malgré la découverte du complot. Ils veulent venir, soit qu'on tue, soit qu'on ne tue pas les individus déjà pris. Je dors bien tranquille du côté de ces complots.

1^{er} Mars. — Le P. Thibault m'est arrivé ici le 17 février, veille du premier jour de l'an chinois. Nous avons passé ensemble quelques jours bien agréables. Il a aussi des misères dans son district, mais il est ferme et prudent, et les guérira peu à peu.

9 Mars. Yong-Tsin. — Le 2 mars, je suis venu coucher à Ta-Ya ; le lendemain, à La-Pia ; le 6, à Gay-Foung, et hier ici. J'ai donc accepté encore d'ouvrir des stations autour de Gay-Foung ; il le fallait bien, ils prient depuis un an ; plusieurs savent déjà leur doctrine et n'ont aucun empêchement, mais je vais être débordé. Vu les menaces et les inquiétudes qu'il y a encore dans tout ce pays, j'ai exprès choisi le mois de S. Joseph pour visiter ces chrétientés. Je

vais y employer tout ce mois, et j'espère que S. Joseph m'aidera. Chaque année, je remarque une grâce spéciale que me fait S. Joseph pendant son mois. Nous verrons quel sera le cadeau cette année. Chose curieuse ! on m'annonçait et moi-même je croyais qu'il y aurait des apostasies en masse dans ce pays, dès que les chrétiens auraient vu que les mandarins ne leur rendaient pas justice et jugeaient tout en défaveur de la religion. C'est fait, l'injustice est flagrante, et je n'ai *pas une apostasie*. Je trouve la station de Yong-Tsin, qui a plus souffert et que je n'ai pas visitée depuis 2 ans et demi, tout à fait améliorée et en bonne voie. Je pourrais déjà baptiser plus de 15 hommes qui sont bien instruits, mais j'attends encore. Aux environs, une foule de villages veulent se faire chrétiens. Il y en a encore plus de l'autre côté du fleuve. Il y en a de ces villages que je fais attendre depuis un an et même deux, pour les éprouver.

14 Mars. Tche-So. — J'ai quitté hier Yong-Tsin ; mais je retournerai y passer la fête de S. Joseph. J'ai donné là pour ce jour rendez-vous aux chrétiens baptisés de Pou-Tchen. Ils se confesseront et feront la communion, s'il y a lieu. Je leur ai envoyé le catéchiste Hiu pour les préparer. Je suis donc arrivé ici hier soir, après 10 heures de nuit, par des chemins effrayants. Trois ou quatre villages d'alentour, Tche-So, Tche-Ky, Tche-Lou, Tche-Yong, voulant se faire chrétiens, je leur ai dit : « Je vous donne 4 à 5 jours, mais je ne veux aller que dans un seul de vos villages cette fois ; arrangez-vous tous ensemble pour m'y recevoir et y venir, je suis trop pressé. » Ils me reçoivent ici. Les gens d'ici sont encore plus simples que partout ailleurs.

19 Mars. — Je suis revenu ici, à Yong-Tsin, il y a trois jours, pour passer cette fête de S. Joseph. Quelques-uns des baptisés de Pou Tchen sont venus, se sont confessés et ont communié ce matin. Ils sont bons chrétiens. J'ai enfin baptisé Tchen-Tchoung Lou. Le baptême de cet homme a été comme un cierge de remerciement à S. Joseph. Bien entendu, il a pris pour nom celui de saint Joseph.

22 Mars. — Je viens à Tche-Ten.

27 Mars. *Hin-Y-Fou*. — Je suis revenu ici pour un malade, le 25 mars. Mon malade ne paraît pas sérieusement attaqué, mais il a une infirmité dont on ne guérit pas, c'est l'âge, 85 ans ; il peut traîner encore. Mais comme de temps en temps il tombe en syncope, je l'administre.

5 Avril. — Je suis sorti deux jours en campagne. Je trouve, dans une des familles, un Tchong de Pou-Gan qui ramasse les impôts ; c'est un bon garçon. Il me raconte l'état des esprits là-bas. Il y a bien des gens qui blâment les persécuteurs, et j'aurais du bien à faire dans cette ville, si je pouvais m'y établir. Quand le pourra-t-on ?

8 Avril. — Il m'est venu ici une cohorte des chrétiens du P. Thibault. Comme ici c'est plus près, ils viennent passer la fête.

15 Avril. *Sin-Tchen*. — Je suis parti le mardi de Pâques de Hin-Y-Fou, après avoir confessé tout mon monde. La fête s'est passée simplement et comme toujours. J'ai eu l'impression que la chrétienté de Hin-Y-Fou s'améliore peu à peu. Le P. Thibault est arrivé ici ce soir.

25 Avril. *Kouy-Yang-Fou*. — Je suis arrivé ici hier au soir. De Pékin nous arrive une lettre de M. Bourée, notre ambassadeur. Il nous fait espérer que l'affaire de Pou-Gan sera traitée convenablement. Mais je crois peu à la justice chinoise.

15 Mai. — Nous avons quitté la Capitale, il y a trois jours ; après un jour de repos ici, nous partons demain pour Tchen-Lin.

24 Mai. *Mou-You-Se*. — Nous avons passé l'Ascension à Tchen-Lin. Je pars demain pour Hin-Y-Fou.

5 Juin. *Hin-Y-Fou*. — Je suis rentré ici le 27 mai, veille de la Pentecôte. Arrivé de nuit, bien fatigué, j'en ai été malade 4 à 5 jours. Le P. Bazin, du Kouang Si, qui était aussi allé à la Capitale, m'a suivi de près. Il est arrivé le 1^{er} juin, et il est reparti ce matin pour le Kouang Si. Ces quelques jours qu'il a passés avec moi m'ont été bien agréables. Il y a beaucoup à apprendre dans sa compagnie, vu son bon sens et son expérience de la vie en Chine.

13 Juin. *Hin-Y-Fou*. — Je suis rentré hier d'une course de 4 jours. Le 9, on est venu m'avertir qu'un chrétien influent de Yang-Tchang-Gao était mort la veille subitement. Je m'y suis rendu le lendemain, on l'a enterré en cérémonie. Cet homme était le premier chrétien de la station, et elle perd beaucoup par sa mort. Il était baptisé. Au moment où sa bière fut déposée dans la fosse, on leva le couvercle, et sa femme vint arranger ses vêtements et sa tête, selon la coutume chinoise. J'espère que cette station, privée de son chef, se soutiendra ; il y a déjà d'ailleurs quelques baptisés.

17 Juin. — Hier, j'ai passé ici bien simplement la fête patronale de ma Mission, le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Mon monde d'ici a communiqué ; voilà le bon et le sérieux de la fête, et ce qui peut attirer les bénédictions de Dieu. J'apprends qu'à Tse-Hen tout le monde est solide ; pas un encore n'a bronché dans la foi. C'est peut-être la récompense de ce qu'ils m'ont coûté. Grâces à Dieu !

26 Juin. *Hoa-Chou (côté de Tse-Hen)*. — Je suis arrivé ici le 24, après avoir visité 2 petites stations nouvelles. Celle-ci persévère ; la glace païenne, qui n'avait pas encore entièrement fondu, commence à disparaître, et je sens, quand je prêche, la doctrine entrer dans ces pauvres âmes, comme l'eau de la pluie sur une rizière à sec depuis longtemps ! Que la parole produise d'elle-même ses fruits *ex opere operato*, et rende ces pauvres gens vraiment chrétiens, car je sens que je n'y puis rien *ex opere operantis* ! Quel miracle de la grâce de Dieu que de voir comment, avec si peu que je puis donner de temps et de soins à chaque chrétienté, la parole de Dieu, versée quand même dans les intelligences, y produit des choses qu'aucune autre doctrine humaine n'y produit, surtout les superstitions païennes, savoir la foi, une certaine intelligence du néant de ce monde et de ses biens, un certain esprit chrétien, la vie et les mœurs chrétiennes, la force de supporter les persécutions et de persévérer malgré les injures, l'espérance du Ciel, l'intelligence de la vertu et du péché, la formation de la conscience ! Plus je vis en mission

et visite les chrétiens, plus je sens le besoin de dire et de répéter avec instance, même et surtout aux nouveaux chrétiens, même et surtout dès mes premières prédications à eux : « Notre religion a toujours été persécutée, dès son origine en Jésus-Christ ; elle le sera toujours. Vous voulez être chrétiens, voyez si vous vous sentez la force de recevoir des injures, des injustices, d'être emprisonnés, persécutés, battus, mis à mort pour la foi ; car, dans le passé, il y a toujours eu des chrétiens persécutés et tués, il y en aura toujours, vous peut-être ; en tout cas, il est certain que vous recevrez des injures. Si vous vous sentez le courage de supporter courageusement tout cela sans faiblir, eh bien, soyez chrétiens, sinon, restez païens. » Je dis cela clairement et avec insistance, et je remarque que cela ne fait pas reculer ces gens-là. Cela a l'avantage de leur faire faire, dès le commencement de la profession chrétienne, un acte intérieur de courage et de foi qui est méritoire et que Dieu bénit et féconde. Ici, comme partout dans toute l'Église et dans tout le temps de son existence, la persécution est un bien. C'est une loi de la constitution de cette sainte Mère que les tribulations sont une source de vie et de progrès pour elle.

3 Juillet. Ta-Ya. — Je viens de passer aussi 3 jours à Hoa-Che ; ce petit séjour y a fait du bien. Mais à l'avenir, pour abréger un peu, et ne pas perdre tout mon temps en déménagements continuels, quand je ferai visite à Hoa-Chou, je n'irai pas à Hoa-Che et vice-versa. Je suis venu ici hier soir.

9 Juillet. — Il y a quatre jours, je suis retourné à Hin Y-Fou, pour voir où en est ma construction. J'ai laissé à Hin-Y-Fou mon catéchiste Lou malade. J'en ai pris un autre avec moi. Il est tout nouveau ; ça le formera. Je me propose de le placer à Tse-Hen, quand la maison sera bâtie.

12 Juillet. Pan-La. — Je suis arrivé ici, bien tard dans la nuit, hier, n'ayant avec moi que deux enfants de mon école. Seul je savais les chemins, et pas bien sûrement. La journée ayant été toute pluvieuse, ils étaient d'autant plus affreux, qu'ils le sont en tout temps. A Loung-Pin, première erreur :

j'ai pris à gauche ; il a fallu ensuite, pour rejoindre la route, traverser des rizières ; je me suis mis nu-jambes et on a barboté. Arrivé dans un détour près d'ici, seconde erreur : j'ai pris trop à droite ; cela m'a conduit dans des vallons déserts, à hautes herbes ; la nuit arrivée, j'étais trempé ; pas de chemin. Un des enfants rôde à la découverte ; moi et l'autre cherchons à sortir de là : nous errons par les hautes herbes, les rochers, les chemins creux, pleins d'eau et d'amas de boue. L'enfant tient un bâton sur son épaule et tâte le chemin pas à pas ; je le suis de près, tenant le bout du bâton et traînant ma mule par derrière ; on tombe d'un trou dans l'autre ; la mule prend peur. Quelle soirée ! Enfin, découragés, nous nous asseyons sur une pierre, et pendant que la mule broute à tâtons, nous attendons. Longtemps après, nous commençons à percevoir un cri lointain. Je réponds de toute ma force. Peu à peu, le cri se rapproche, et nous apercevons le reflet, sur la montagne, de torches que les grandes herbes nous empêchent de voir. Enfin les chrétiens arrivent et, en nous éclairant, nous révèlent notre triste état. J'arrive à Pan-La ; les fils de Tchen-Tchoung-Lou ont aujourd'hui même repris possession de leur maison presque entièrement démolie ; ce n'est plus qu'une mesure en lambeaux. Je m'y installe, et on la rafistole provisoirement pour la circonstance. Ce qui me va fort, c'est que je trouve mes chrétiens d'ici, eux si secoués par la persécution, en bon état comme chrétiens, et, il me semble, la foi est installée dans les âmes. *Miserere nostri, Domine, miserere nostri !* C'est le miracle de la grâce qui continue, si pauvrement que ce soit.

16 Juillet. Lang-Cha. — Quand je pense qu'aujourd'hui, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, c'est grande solennité à Saint-Etienne de Beauvais ! Ici, toutes mes solennités se ressemblent, et il n'y a guère de différence entre le Dimanche et les jours ordinaires. Heureux si je savais, par la piété, faire un peu de solennité dans mon cœur ! Mais c'est là surtout que *viæ Sion lugent*. Qu'on devient donc sec et pauvre ! Il y a trois jours, je me suis rendu à Pan-Nien, et suis venu ici hier après-midi. J'entre dans ce pays au moment de la

grande chaleur. C'est pour moi un pays bien neuf. Il faut ici que Dieu lui-même plante, arrose et donne l'accroissement, car moi et mes gens nous ne sommes et ne faisons rien, rien, rien du tout. Je ne suis qu'une occasion, une enseigne, et, à ce titre, mon autel, mes chandeliers, mes images et mon tapis placé par terre, font autant d'effet que moi, sans compter encore que je gâte la sauce par mes péchés, ma tiédeur et mes travers de caractère. Tout veut adorer ici, aux alentours. Je ne me fais aucune illusion sur la cause première et originaire qui m'amène toute cette affluence. Il est clair que le désir de sauver son âme n'y est pour rien, excepté dans un ou deux hommes par village, lesquels ont entendu mes chrétiens de Pan-Tchen instruits ; ils ont un peu compris la doctrine. Chez les autres, la seule raison de venir est de se mettre à l'abri du prétoire, des satellites et autres ennemis du genre humain. Or, cette raison, si elle est insuffisante, n'est pas injuste ; et j'ai remarqué qu'elle n'empêche pas ceux qu'elle amène de devenir plus tard, peu à peu, bons chrétiens, de comprendre la doctrine et de prendre la foi. Je reçois donc, mais un à un et avec discernement, écartant impitoyablement les fumeurs d'opium, les concubinaires, les gens scandaleux, les gens à procès, les mal famés. Ainsi criblé, mon peuple chrétien d'ici se trouvant à peu près honnête, tout ce qu'il y a de positif reste à faire pour le rendre chrétien ; mais au moins il n'y a pas de gros obstacles. Que Dieu m'aide de sa grâce et supplée à ce que, par faiblesse ou défaillance coupable ou inconsciente, je ne ferai pas : *Parce, Domine, parce populo tuo ; ne reminiscaris iniquitatum nostrarum.*

20 Juillet. Lang-Lay. — Passant hier ici, de Lang-Cha à Lang-Py, je fus obligé de m'abriter contre la pluie ; je voulus continuer ma route, mais la pluie persistant je regardai cela comme providentiel, et me suis décidé à coucher ici deux nuits. Il faudrait passer un dimanche dans chacun de ces villages. Que de bien à y faire quand même ! Il y a, dans chacun, quelques lettrés capables des'instruire très vite, et la foi y prend très bien sur ceux qui s'instruisent, quand ils

ont été quelques jours auprès du Père, à entendre ses paroles. Quel malheur d'être seul ! Pour venir de Lang-Cha, on passe un petit fleuve ou cours d'eau qui n'est rien en temps sec ; mais, par les pluies, il devient très gros. On le passe sur un radeau assez original et périlleux, que poussent et tirent des hommes. Je me rends de l'autre côté, et entre dans une vallée profondément découpée et très jolie. Ce pays est tout à fait curieux. Quand je pense que dans chacun de ces villages, que je vois perchés sur les crêtes ou adossés aux flancs des montagnes, un prêtre résidant aurait autant à faire que chaque curé de France dans sa paroisse, et qu'il trouverait chez les chrétiens bien plus de docilité ! On trouverait presque aussi peu de chrétiens baptisés par ici qui refusassent de se mettre en règle à la mort, qu'on en trouve en France (bien moins) ; même ceux qui ont abandonné toute pratique 30 à 40 ans, à la mort reviendraient volontiers s'ils en avaient l'occasion (je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un ait refusé). Ils savent fort bien que notre religion n'est pas comme les autres, et que c'est la seule qui compte. Quel plaisir, après quelques jours passés dans un village, d'y voir la foi, ou du moins un certain germe de foi, dans les âmes ! Il y a une certaine confiance, une certaine familiarité de bon aloi, qui s'établit entre le Père et les nouveaux chrétiens, laquelle n'empêche pas le respect. J'éprouve tous les jours que notre contact, notre séjour dans les familles, donne la foi et l'esprit chrétien.

26 Juillet. — Le 21 juillet, je suis allé à Lon-Py ; le 24, à Long-Tchéou, et hier à Tche-Ouang. A Long-Py il y a du bon, et surtout quelques lettrés qui apprennent facilement la doctrine. Je n'ai couché à Long Tchéou que pour abréger et couper la route de Tche-Ouang, où je voulais venir, vu : 1° que je l'ai promis depuis un an ; 2° qu'il y a quelques hommes instruits ; 3° que c'est un point écarté du Tse-Hen où il est bon de faire connaître la foi. Du reste, si ce village est chrétien, ce ne peut être qu'en s'appuyant sur quelques autres villages voisins où il y aura des hommes lettrés, car ceux que j'ai vus ici sont de la dernière stupidité, à faire croire que

l'homme descend du singe ou y retourne. Une autre fois, j'accepterai Koung-Tchoung et Lang-La, qui sont voisins et ont donné leurs listes, et je logerai à Loung-Tchoung, qui a le double avantage : 1^o d'être au milieu ; 2^o d'avoir quelques hommes plus lettrés et plus intelligents. Pour le Tse-Hen, dans l'avenir, voilà comment je pourrai visiter et faire du fruit : loger dans un village central où on appelle les autres, soigner surtout les hommes plus capables, loger chez eux, les instruire et les charger de soigner les autres. Je demeure ici chez un Ouang qui a très bon genre, paraît intelligent et prend bien la foi. Par lui, il y a espoir. Je suis ici à quelques ly du fleuve Tsin-Chong-Kiang. Il est très grand ; je l'ai vu hier du haut de la montagne, en venant. Ce pays du Tse-Hen est fort vaste, et plus je le fréquente, plus je le vois s'étendre devant moi ; et dire que, jusques hier soir, jamais prêtre catholique n'est venu ici, jamais le nom de Jésus-Christ n'y a été prononcé dans une prière. Jamais il n'y a eu une âme chrétienne, très probablement jamais une âme en état de grâce, et, jusqu'à ce matin, jamais une messe n'avait été dite par ici. Il y a, à une demi-journée d'ici, un Piu-Mou (petit roitelet) très puissant. Il a bâti une immense maison. C'est un homme injuste, méchant ; avec ses deux femmes il n'a pas de fils, et paraît poursuivi, hanté par l'idée qu'on veut le tuer. Aussi reste-t-il jour et nuit empaqueté dans un tas de précautions qui empoisonnent sa vie. Le bonheur n'est pas de ce monde !

2 Août. *Ouy-Ouay-Pin-Sien*.— Je suis venu, il y a 5 jours, de Tche-Ouang à Pin-Hiu, où les chrétiens inscrits des alentours sont venus adorer. Village enfoncé dans un trou de vallon atroce par la chaleur, d'autant que j'étais mal logé. Avant-hier, je suis venu ici, groupant encore les chrétiens instruits d'alentour. Il y a par ici du bien à faire et du mal à avoir, car ces gens, à part quelques-uns, paraissent bien bornés. Pour instruire un peu, je réunis les chrétiens, je leur ouvre sous le museau quelques petits catéchismes, je chante tout haut les questions, ils chantent ensemble les réponses. C'est le meilleur moyen que j'aie trouvé pour instruire.

4 Août. Yang-Pa. Tche-Tchou. — Hier je suis venu de Pin : rien ici ; il y a une journée, 60 ly. La route serait atroce si le temps était à la pluie. Plusieurs villages sur la route veulent se faire chrétiens ; je les retarde ou les évince ; ils sont insupportables pour se dire chrétiens sans permission, pour venir sur la route s'agenouiller, le nez dans la poussière, pour prendre la bride de ma mule et me conduire chez eux, ou se charger de mon bagage. Je les écarte et les renvoie impitoyablement, et cela me met dans des fureurs !... Il y a surtout un village Min-Siang qui s'est distingué hier sous ce rapport, et m'a bien impatienté. Comme le marché de Kéou-Tchang est à un ly d'ici, en un instant tout le pays est averti de mon arrivée, une foule de chrétiens accourent me saluer et prendre mon jour pour la visite de leur village. La nuit, des voleurs ont tenté de voler ma mule. Par bonheur, un chrétien a entendu et crié, sans quoi je perdais ma pauvre bête. Depuis 3 mois je n'entends parler que des exactions et levées de sapèques d'un mandarin vorace et cupide. A chaque instant, les chrétiens viennent me demander d'empêcher qu'on leur tire des sapèques. Je refuse de m'en mêler, bien entendu. Cependant, voici la liste de ce que l'on doit au mandarin, outre l'impôt. Cela se paye en argent bien entendu : Grande bâtisse, petite bâtisse, tuiles, bois de cuisine, de chauffage, charbon, feu, porteurs de chaise, frais d'examens, porteurs de bagages, écosage du riz, frais de promenade, graisse, chandelles, jambons, frais de départ du vieux mandarin, frais pour aller chercher le nouveau, etc... O voracité païenne, chinoise et prétorienne ! Peut-on voir rien de plus bas, de plus hideux en fait d'humanité que le cœur de ces gens-là ? si on peut appeler ça un cœur. O peuple vil, vénal, taré, vicieux ! Le plus triste animal de la Chine, c'est l'animal humain.

7 Août. Kiao-Toung. — Il y a deux jours que m'est arrivé de chez le P. Thibault un courrier pour m'apprendre que, selon mon invitation, ce confrère consent à venir avec moi, au Kouang-Si, voir le P. Bazin. Il viendra me trouver, après l'Assomption, à Gan-Mao ; de là nous nous rendrons ensemble

au Kouang-Si. Ici et à Tchc-Tchou, il n'y a pas d'homme intelligent pour secouer la masse.

8 Août. *Pan-Tchen*. — Je passerai huit ou dix jours ici, à cause de l'importance de la station, de la fête qui approche et des quelques baptisés, ainsi que de ceux qui se préparent au baptême.

15 Août. — Me voici en pleine fête. Sainte Vierge, qui êtes la Mère des chrétiens, vous savez mes inquiétudes pour tous les côtés de mon district, l'anxiété où je suis pour celui-ci. Soyez la protectrice de ces chrétientés, si difficiles à former et où le démon est encore si puissant. Que cette fête, passée ici en votre honneur, soit un gage de votre bénédiction. Les chrétiens, venus de tous côtés pour passer la fête, sont nombreux. Dix confessions et dix communions, fruits du pays. Je les crois bien préparés; c'est peu, et pourtant c'est ma joie; dix baptêmes d'adultes des villages d'alentour. Je pourrais en faire bien plus, mais j'attends; j'ai peur. Nulle part je n'ai remarqué comme ici le phénomène suivant: On prépare un chrétien, on le pousse, on le chauffe; il a la foi, il prend l'esprit et l'œil chrétien, le voilà en bonne voie. Vous partez et ne revenez qu'un an après; il a oublié, non pas encore tout ni l'essentiel, mais bien des choses importantes. Le milieu païen où il vit a repris sur lui en partie, et son œil, sa tenue, sa parole, tout l'ensemble est redevenu un peu sauvage. J'ai remarqué le contraire chez le Chinois; il est plus solide. Il est vrai que l'indigène, remis en contact avec le Père, est bientôt revenu à son premier état. Il a cependant besoin d'être tenu de bien plus près, de ne pas être quitté, d'être sans cesse poussé. Moyennant cela, on obtient beaucoup de lui. Si on le laisse à lui-même, il n'avance pas et ne se soutient pas. C'est un enfant mou et sans volonté. La remarque suivante serait-elle vraie? L'indigène ou *Y-Kia*, c'est l'*Annamite*, venu en Chine depuis très longtemps, depuis aussi longtemps que l'indigène d'Annam est en Annam. Même source, même nature. En Annam, au Tonkin, on a d'excellentes chrétientés, parce que les missionnaires ont moins large espace à soigner, sont plus près de leurs chré-

tiens, et les soignent par eux-mêmes et par les prêtres indigènes. Cette organisation réussit et doit être le type pour l'Extrême-Orient. Ici, à Tse-Hen, je crois qu'elle réussirait très bien. Voici la partie importante d'une lettre que j'écris à Monseigneur, en date d'aujourd'hui, et qui résumera quelques faits : « Hier, Hin-Kouang-Young, un de mes catéchistes, que j'avais envoyé à Pou-Gan, m'est arrivé ici. Il est resté là-bas, soit en ville, soit chez les chrétiens, plus de deux mois. Chez les chrétiens, il allait en cachette en ville ; il n'était pas connu comme chrétien, et ne s'est pas déclaré pour tel. Il a donc pu bien voir et se rendre compte de tout. Permettez-moi de vous mettre au courant. Comme cet homme est consciencieux, vous pouvez être sûr des faits que, par lui, je porte à votre connaissance. L'envoyé Tien, pour notre affaire, se moque de nous. Il a *obligé* les chrétiens à recevoir une somme d'argent ridicule, pour finir la première affaire d'avant mon expulsion. Le meurtrier Ly-Chéou est chez lui et n'a jamais bougé, ni été inquiété ; mon catéchiste l'a vu bien souvent ; il va au marché, il est riche, et tient les chrétiens en état d'apostasie permanente. Le secret de ses fuites est peut-être qu'il a changé de petit nom ; au lieu de s'appeler Ly-Chéou, il s'appelle Ly-Siao-Yen. Pour soi-disant traiter mon affaire, vers le 10 de la 3^e lune, le Tien offrait vingt taëls, pour trouver deux hommes de bonne volonté à qui on mettrait la cangue, et qui avoueraient être les coupables de mon expulsion. Mon catéchiste, qui était là, voyait tout et causait avec les païens, toujours sans être connu ; il a donc pu s'assurer du fait. Ce n'est que vers le 20 de la 4^e lune qu'on a trouvé deux hommes pour assumer la responsabilité susdite. Mon catéchiste les a vus à la cangue ; ils y ont été huit ou dix jours ; c'était une comédie. Tout le monde les savait payés *ad hoc* ; ils riaient eux-mêmes, vu qu'ils n'étaient que des prête-épaules. Le Tien avait sorti une pièce désignant comme coupables un Ouang et un Yang, que personne ne connaît, qu'on n'a pas pris et qui n'existent sans doute pas. Les deux individus mis à la cangue s'appellent Toung et Siao ; mais sur l'écriveau on avait bel et bien écrit Ouang

et Yang. Le Tien fit une proclamation en deux exemplaires, laquelle n'a été affichée nulle part, mais livrée aux chrétiens. On y dit que Yang et Ouang, coupables d'avoir chassé et insulté le prêtre Mo, sont punis et que c'est fini. Ce Tien est retourné à la Capitale. En attendant, selon l'avis de mon catéchiste et selon moi, il est désormais impossible à un missionnaire d'aller là-bas, tant que les choses en seront là. »

18 Août. *Lo-Tchuen* — Je suis venu de Pan-Tchen ici avant-hier, me rapprochant de Gan-Mao, où j'ai rendez-vous, demain, avec le P. Thibault. Ce rendez-vous est la principale raison de ma tournée par ici ; mais je suis heureux de visiter une région encore inexplorée. Ce village est grand et riche ; beaucoup d'hommes sont instruits, ressource pour être chrétiens quand ils le voudront. Que de mal il faut avoir dans ce pays pour en tirer quelque chose ! Et encore, qu'en tirera-t-on ? Selon moi, il faudrait un Père placé au milieu d'eux et ne s'occupant que d'eux. Leur faire apprendre doctrine et prières en leur langue ; enfin, toute une chrétienté autonome. Tant qu'on n'aura pas fait cela, on n'aura rien de solide et de satisfaisant. Ou bien alors il faut les tirer un à un de la vie Y-Kia, et en faire de vrais Ke-Kia pratiquement, sachant bien la langue et ayant les mœurs chinoises.

19 Août. *Gan-Mao*. Je suis arrivé ici le 19, et le P. Thibault aussi.

21 Août. — Il faut par ici quelques villages chrétiens : 1^o pour soutenir celui-ci ; 2^o pour me faire une route de ce côté de mon district. Il y a, de fait, plusieurs villages aux environs qui demandent à se faire chrétiens. Je les recule jusques à 1883, mais avec l'intention d'accepter alors, *positis ponendis*.

21-30 Août. *Voyage à Chang-Tsin chez le P. Bazin, au Kouang-Si*. — Ces jours-ci ont été occupés par un voyage que j'ai fait avec le P. Thibault. Nous avons fait la remarque que c'est la première fois que des missionnaires du Kouy-Tchéou vont au Kouang-Si autrement que pour y passer, se rendant en France ou venant de France. Nous avons mis trois jours de Gan-Mao à Liou-Kia-To, résidence du P. Bazin.

Le quatrième jour, ce confrère nous conduit à Chang-Tsin, chez le P. Barrier. Le cinquième jour on vient chercher le P. Bazin pour des malades, je reviens avec lui par des chemins affreux. Le lendemain, dimanche soir, le P. Thibault revient me rejoindre à Liou-Kia-To ; et le lundi nous partons tous deux, en nous séparant dès le départ ; lui, passe par Sin-Tchéou, pour se rendre chez lui, et moi par Hiéou-Tchéou, pour me rendre au Tse-Hen. Je reviens en trois jours à Tchéou-Loung, à Loung-Ouang, à Pin-Ouan, enfin à Tche-Loung. J'ai déjeuné, mardi 29 août, à Sy-Loung-Kiéou-Tchéou. La ville m'a l'air prévenue et hostile ; je n'ai fait qu'apparaître dans la rue ; toutes les portes se ferment devant moi ; on déclare n'avoir pas de riz à me vendre ; des figures hostiles m'entourent. Je m'en vais hors de la ville acheter du riz et déjeuner ; on m'y entoure aussi, mais ce sont des Y-Kia. Je leur dis de bonnes paroles, et la scène se passe très bien, voire même que je leur fais dire qu'ils seront contents d'avoir des chrétiens, un Père et une église parmi eux et d'entendre notre doctrine. J'avais passé par Pou-Pa en allant ; je passe le fleuve à Pa-Tou au retour. Arrivé sur le Tse-Hen, je me trouve comme chez moi.

30 Août au 1^{er} Septembre. — Je ne puis rester ici à Tche-Loung que deux nuits et un jour. Cette station ne tient pas ce qu'elle annonçait. Que faire ? Je crie, j'exhorte. Le plus grand tourment, la plus grande peine de la vie de missionnaire, c'est l'inquiétude au milieu de laquelle il lui faut vivre sans un seul moment de relâche, et qui tombe sur lui de tous côtés. Du côté des chrétiens, on a peur qu'ils ne soient mauvais, qu'ils ne remplissent pas leurs devoirs ; que les catéchumènes n'apprennent pas la doctrine, ne prennent pas la foi, ne fassent des sottises. Du côté des catéchistes, on a peur qu'ils n'enseignent pas les chrétiens. Du côté de la maison et des enfants de la Sainte-Enfance, impossible de dire mes transes sur ce point. Sitôt qu'il m'arrive en campagne un de mes hommes, je tremble d'apprendre que les enfants sont malades ou qu'il y en a un de mort. Du côté des païens, peur de la persécution, des troubles, des mauvais

bruits, des injustices. Du côté des mandarins, peur qu'ils ne me cherchent chicane et ne vexent les chrétiens, comme c'est leur habitude. Enfin, je fais petitement mon possible et vais mon chemin comme je puis, en attendant la fin. Que Dieu me donne la patience et le calme, avec la force surtout de ne me troubler de rien, et d'agir, au milieu de ces inquiétudes, comme sans inquiétude, sans laisser influencer ma conduite par toutes ces causes d'anxiété. Elles sont utiles, du reste, sous bien des rapports, pourvu qu'on les prenne de la bonne manière et avec un peu d'esprit de foi. Mais le difficile, c'est de faire dominer l'esprit de foi dans ma conduite intérieure, et de ne donner jamais aucune place au dépit, au trouble, aux inspirations de la colère et de l'impatience. C'est effrayant comme je me sens emporté loin de la piété ! Il me semble que je ne m'y attache plus comme à un exercice d'amour, dans lequel on va chercher le rafraîchissement des forces de l'âme, le repos et la nourriture du cœur. Sans un peu de goût que j'ai encore pour les saintes études sacerdotales, et qui me pousse à y puiser un peu de sève pour mon âme, je deviendrais sec et dénué en bien peu de temps et à un degré effrayant. *Da mihi, Domine, spiritus pinguedinem.* Sans cette sève surnaturelle de l'âme, quel missionnaire est-on ? que peut-on faire de bon pour soi et pour les autres ? Oh ! que St Bernard a bien raison, dans son traité, de la *Considération*, de recommander au Pape et en général à tous les Pasteurs des âmes, pour leur sanctification personnelle, de réserver pour eux-mêmes la première et la meilleure partie de leur travail ! Après quatorze ans de sacerdoce, je trouve l'œuvre de ma sanctification bien peu avancée. J'ai cru, en venant en mission, réaliser le rêve auquel je croyais ma sanctification attachée, et je suis toujours le même. Ainsi on vieillit, on meurt, les mains et l'âme pleines de projets inexécutés. Les saints ne sont pas d'une nature différente de nous ; ce sont des hommes comme nous, ayant comme nous des défauts, des passions, des tentations, des résolutions, des projets ; la différence, c'est qu'ils ont eu l'énergie de tenir leurs résolutions, et que nous ne l'avons pas.

1^{er} au 3 septembre. *Ouen-Pang*. — Ici, c'est un village nombreux ; il y a beaucoup d'hommes instruits ; mais, forts de leur nombre, ils sont audacieux, non contre le Père, mais contre tout le reste. Il faut les forcer à rabattre cette audace. A part cela, c'est, de tous les villages Y-Kia, celui où il y a le plus d'espoir et de ressource pour le bien. J'ai eu le bonheur de baptiser ici trois chrétiens ; ce sont les premiers baptêmes. Je pourrais en baptiser bien plus, mais j'attends encore. Je fais mettre par écrit un résumé de la manière de se confesser ; il faut que ceux qui doivent être baptisés l'apprennent d'abord. Il est très important de leur faire comprendre cela avant : 1^o parce que, sachant se confesser, ils évitent au confesseur une besogne fastidieuse et éreintante ; 2^o parce que la manière de se confesser renferme tout l'enseignement moral de la religion.

5 Septembre. *Ken Chang*. — Je réunis ici Ken-Chang, Kou-Tchou et Tiu Yu, ne pouvant tout voir et obligé d'abréger, car le temps me talonne. Ces trois villages sont peut-être, de toutes les chrétientés du Tse-Hen, ceux où l'on montre le plus d'ardeur et de bonne volonté pour apprendre la doctrine. Je l'avais du reste remarqué dès le principe.

7 Septembre. *Ouen-Ta*. — Je ne fais que passer par ici.

8 Septembre. *Jour de la Nativité de la Sainte Vierge*. — J'ai bien besoin de sa protection et de la force qu'elle sait mettre au cœur de ses enfants. Quand je suis, comme aujourd'hui, fatigué non seulement de corps, mais de cœur et d'esprit, j'éprouve encore une joie intime et profonde à me reposer l'âme dans une pensée de piété. Tout est là ; et puisque je suis prêtre et missionnaire, et n'ai d'espoir que pour le Ciel, tout le reste compte pour bien peu de chose devant moi. Hier je suis venu coucher à Pan-La ; puis j'ai passé par Mou-Che, où étaient mes porteurs de bagages. Je suis entré chez eux. J'y ai trouvé la tablette chrétienne affichée, et pourtant ils ne sont pas adorateurs. Ces Tse-Hen sont enragés pour se faire passer pour chrétiens, bien qu'ils ne le soient pas. Il faudra aviser à un moyen d'empêcher cela. Je suis rentré le soir bien tard et bien fatigué. Mon

mandarin Yu m'est de plus en plus hostile... à la grâce ! L'ancien mandarin Ou, qu'on annonçait devoir revenir ici, ne viendra pas ; il irait à Se-Lou-Fou ; j'en suis heureux pour le P. Desvoivres, car ce Ou ne fera pas de mal au moins ; ici nous serions affligés de ce Yu encore pour un an. Patience !

Lundi 11 Septembre. — J'ai été si malade ces deux jours par suite des fatigues de Tse-Hen et du feu intérieur que j'y ai pris, que je ne sais comment je pourrai me rendre au Procès des Martyrs où m'appelle Monseigneur, d'autant que mes gens sont très peu rassurés en mon absence...

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES DE J.-B. AUBRY

CCCLIV.	— A M. l'abbé Boulenger	5
CCCLV.	— A son Frère	9
CCCLVI.	— A M. l'abbé Boulenger	12
CCCLVII.	— A la Sœur Maxence	16
CCCLVIII.	— A M. l'abbé Braillon	21
CCCLIX.	— A son Frère	23
CCCLX.	— A M. l'abbé Boulenger	24
CCCLXI.	— A M. l'abbé Racinet	30
CCCLXII.	— A son Frère	32
CCCLXIII.	— A son Frère	33
CCCLXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	35
CCCLXV.	— A M. l'abbé Braillon	39
CCCLXVI.	— A son Frère	42
CCCLXVII.	— A M. l'abbé Lefevre	44
CCCLXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	46
CCCLXIX.	— A son Frère	50
CCCLXX.	— A son Frère	52
CCCLXXI.	— A M. l'abbé Boulenger	54
CCCLXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	62
CCCLXXIII.	— A M. l'abbé Bazin	73
CCCLXXIV.	— A son Frère	74
CCCLXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	77
CCCLXXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	81
CCCLXXVII.	— A son Frère	85
CCCLXXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	87
CCCLXXIX.	— A M. l'abbé Bazin	91

CCCLXXX.	— A son Frère.	93
CCCLXXXI.	— A la Sœur Maxence.	96
CCCLXXXII.	— A son Frère.	98
CCCLXXXIII.	— A M. l'abbé Chrétien.	101
CCCLXXXIV.	— A son Frère.	102
CCCLXXXV.	— A M. l'abbé Boulenger.	106
CCCLXXXVI.	— A M. Joseph Bargallo.	115
CCCLXXXVII.	— A Monseigneur Lyons.	120
CCCLXXXVIII.	— A M. Joseph Bargallo.	123
CCCLXXXIX.	— A M. l'abbé Boulenger.	125
CCCXC.	— A la Sœur Maxence.	132
CCCXCI.	— A M. l'abbé Gourdin.	137
CCCXCII.	— A M. l'abbé Dupont.	139
CCCXCIII.	— A M. l'abbé Brailion.	147
CCCXCIV.	— A M. l'abbé Boulenger.	148
CCCXCV.	— A M. l'abbé Boulfroy.	154
CCCXCVI.	— A Madame Dubail.	155
CCCXCVII.	— A M. Vasseur.	162
CCCXCVIII.	— A son Frère.	166
CCCXCIX.	— A Benoît Ly.	167
CCCC.	— A M. l'abbé Josset.	168
CCCCI.	— A son Frère.	174
CCCCII.	— A M. l'abbé Boulenger.	176
CCCCIII.	— A M. l'abbé Gordière.	178
CCCCIV.	— A M. l'abbé Roche.	180
CCCCV.	— Au Révérend Père Bocquet.	181
CCCCVI.	— A M. l'abbé Boulenger.	189
CCCCVII.	— A son Frère.	191
CCCCVIII.	— A M. l'abbé Boulenger.	195
CCCCIX.	— A son Frère.	201
CCCCX.	— A son Frère.	205
CCCCXI.	— A M. l'abbé Boulenger.	216
CCCCXII.	— A la Sœur Maxence.	225
CCCCXIII.	— A M. l'abbé Desvoivres.	230
CCCCXIV.	— A M. l'abbé Dupont.	235
CCCCXV.	— A M. l'abbé Brailion.	245
CCCCXVI.	— A son Frère.	248
CCCCXVII.	— A M. l'abbé Boulenger.	249
CCCCXVIII.	— A son Frère.	253
CCCCXIX.	— A M. l'abbé Dupont.	255
CCCCXX.	— A Benoît Ly.	265
CCCCXXI.	— A son Frère.	272
CCCCXXII.	— A Madame Colin.	274
CCCCXXIII.	— A M. l'abbé Boulenger.	277
CCCCXXIV.	— A son Frère.	280
CCCCXXV.	— A M. l'abbé Boulfroy.	287
CCCCXXVI.	— A M. l'abbé Bazin.	294

CCCCXXVII.	— A M. l'abbé Brailion.	295
CCCCXXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger.	296
CCCCXXIX.	— A son Frère.	300
CCCCXXX.	— A M. l'abbé Josset.	302
CCCCXXXI.	— A son Frère.	307
CCCCXXXII.	— A M. l'abbé Boulenger.	308
CCCCXXXIII.	— Au Révérend Père Bocquet.	313
CCCCXXXIV.	— A M. l'abbé Gréa.	316
CCCCXXXV.	— A son Frère.	318
CCCCXXXVI.	— A M. l'abbé Dupont.	319
CCCCXXXVII.	— A M. l'abbé Brailion.	325
CCCCXXXVIII.	— A la Sœur Maxence.	327
CCCCXXXIX.	— A M. l'abbé Lefevre.	329
CCCCXL.	— A M. Joseph Bargallo.	332
CCCCXLI.	— A M. l'abbé Gréa.	333
CCCCXLII.	— A M. l'abbé Bazin.	335
CCCCXLIII.	— A son Frère.	337
CCCCXLIV.	— A M. l'abbé Boulenger.	338
CCCCXLV.	— A M. l'abbé Roux.	343
CCCCXLVI.	— A M. l'abbé Aubry.	347
CCCCXLVII.	— A M. Joseph Bargallo.	348
CCCCXLVIII.	— A la Sœur Maxence.	349
CCCCXLIX.	— A M. l'abbé Boulenger.	352
CCCCL.	— A son Frère.	371
CCCCLI.	— A M. l'abbé Dupont.	374
CCCCLII.	— A son Frère.	379
CCCCLIII.	— A M. l'abbé Michel.	382
CCCCLIV.	— A M. l'abbé Michel.	384
CCCCLV.	— A M. l'abbé Bazin.	386
CCCCLVI.	— A M. l'abbé Lamy.	389
CCCCLVII.	— A M. l'abbé Gréa.	391
CCCCLVIII.	— A M. l'abbé Lamy.	392
CCCCLIX.	— A M. l'abbé Bazin.	394
CCCCLX.	— A M. l'abbé Michel.	395
CCCCLXI.	— A M. l'abbé Michel.	397
CCCCLXII.	— A M. l'abbé Michel.	398
CCCCLXIII.	— A son Frère.	400
CCCCLXIV.	— A M. l'abbé Boulenger.	402
CCCCLXV.	— A M. l'abbé Bazin.	405
CCCCLXVI.	— A M. l'abbé Dupont.	406
CCCCLXVII.	— A M. l'abbé Lucas.	412
CCCCLXVIII.	— A son Frère.	416
CCCCLXIX.	— A M. l'abbé Boulenger.	418
CCCCLXX.	— A son Frère.	422
CCCCLXXI.	— A M. Vasseur.	424
CCCCLXXII.	— A M. l'abbé Bazin.	428
CCCCLXXIII.	— A M. l'abbé Gréa.	430

CCCCLXXIV.	— A M. l'abbé Michel	431
CCCCLXXV.	— A M. l'abbé Hamard	432
CCCCLXXVI.	— A M. l'abbé Bougault	435
CCCCLXXVII.	— A son Frère	440
CCCCLXXVIII.	— A la Sœur Providence.	442
CCCCLXXIX.	— Au Révérend Père Duponchel	446
CCCCLXXX.	— A M. l'abbé Boulenger.	452
CCCCLXXXI.	— A Madame Dubail	458
CCCCLXXXII.	— Au Révérend Père Bocquet	460
CCCCLXXXIII.	— A son Frère	471
CCCCLXXXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	472
CCCCLXXXV.	— A son Frère	477
CCCCLXXXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	480
CCCCLXXXVII.	— A M. l'abbé Braillon	483
CCCCLXXXVIII.	— A son Frère	486
CCCCLXXXIX.	— A M. l'abbé Dupont	495
CCCXC.	— A M. l'abbé Boulenger	503
CCCXCI.	— A son Frère	508
CCCXCII.	— A M. le comte Doria	511
CCCXCIII.	— A M. l'abbé Chirou.	516
CCCXCIV.	— A M. l'abbé Michel	517
CCCXCV.	— A M. l'abbé Michel	518
CCCXCVI.	— A M. l'abbé Aubry.	520
CCCXCVII.	— A M. l'abbé Aubry.	521
CCCXCVIII.	— A M. l'abbé Thibault	522
CCCXCIX.	— A M. l'abbé Boulenger	523
D.	— A M. l'abbé Aubry.	525
DI.	— A M. l'abbé Aubry.	530
DII.	— A M. l'abbé Aubry.	533
DIII.	— A M. l'abbé Aubry.	536
DIV.	— A M. l'abbé Aubry.	537
DV.	— A M. l'abbé Aubry.	538
DVI.	— A M. l'abbé Aubry.	539
DVII.	— A M. l'abbé Aubry.	540
DVIII.	— A M. l'abbé Aubry.	541
DIX.	— A M. l'abbé Aubry.	542
DX.	— A M. l'abbé Aubry.	545
DXI.	— A M. l'abbé Gourdin	546
DXII.	— Au Révérend Père Gossin	548
DXIII.	— A M. l'abbé Aubry.	549
DXIV.	— A M. l'abbé Aubry.	550
DXV.	— A M. l'abbé Aubry.	552
DXVI.	— A M. l'abbé Aubry.	553
DXVII.	— A M. l'abbé Aubry.	556
DXVIII.	— A M. l'abbé Aubry.	557
DXIX.	— A M. l'abbé Aubry.	558
DXX.	— A M. l'abbé Aubry.	559

DXXI. — A. M. l'abbé Aubry	560
DXXII. — Notice parue dans l' <i>Ami de l'Ordre</i> de Noyon.	562
DXXIII. — Article paru dans l' <i>Ami de l'Ordre</i> de Noyon	564
Journal de Mission de Jean-Baptiste Aubry (1879)	571
» » » » (1880).	586
» » » » (1881).	609
» » » » (1882).	623



IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie},
41, RUE DU METZ. — LILLE.
